This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

VET. PER.

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

~~V. PER.~~

~~M. de Fr.~~ [~~caprice 5~~]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE
FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUARANTE-HUITIÈME

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de M^me^ V^e^ *Desaint*.

1811.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXX. — *Samedi 6 Juillet* 1811.

POÉSIE.

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

MÉNALQUE ET DAPHNIS.

MÉNALQUE.

Favori de Palès, qui des bords de Sicile
Conduisis dans nos champs la muse de l'idylle,
Enfant, qui le premier fis redire à nos bois
Les rustiques accords du sistre et du hautbois,
Et, ranimant pour nous la flûte pastorale,
Nous rendis les accens qui charmaient le Ménale,
Chante-moi, cher Daphnis, quelques-uns de ces airs
Que tu chantais alors qu'on vit à tes concerts
Les Nymphes accourir, jalouses de t'entendre.
A mes désirs, berger, si tu daignes te rendre,
Je ne suis point ingrat : vois ce jeune chevreau
Qui sur l'herbe bondit, espoir de mon troupeau,
Je t'en fais don ; j'y joins cette coupe d'ébène,
Ouvrage, tu le sais, de ce fameux Pallène
Que Minerve elle-même instruisit autrefois
A modeler la cire, à façonner le bois.

Digitized by Google

Rien n'est plus gracieux ; le lierre et l'amaranthe
Environnent ses bords ; une flexible acanthe,
La pressant mollement par un double contour,
Descend jusqu'à sa base, et serpente à l'entour.
Au milieu de la coupe, un cep de vigne étale
Ses pampres de verdure, et ses grappes d'opale,
Qui semblent appeler et la main et les yeux.
D'un espoir décevant emblême ingénieux,
Un enfant y paraît ; trop jeune sentinelle,
Près de la vigne assis, il doit veiller sur elle.
L'imprudent toutefois, qui ne rêve qu'oiseaux,
S'amuse à préparer des filets de roseaux,
Sourit au doux espoir dont son ame est bercée,
Et le soin de sa vigne est loin de sa pensée.

Mais déjà le soleil décline à son couchant,
Et, pour mieux savourer la douceur de ton chant,
La cigale se tait, le rossignol écoute :
Laisse-toi donc fléchir, ô Daphnis, car sans doute
Tu ne réserves pas de si tendres accords
Pour le fleuve d'oubli, pour l'empire des morts.

DAPHNIS.

Avant qu'à tes désirs je me montre rebelle,
Le tourtereau fuira la jeune tourterelle,
Et l'on verra le loup, protecteur du troupeau,
Dans le même bercail bondir avec l'agneau.
Ecoute donc cet air, que tu connais peut-être,
Thyrsis le modula sur sa flûte champêtre
Pour le royal enfant que nous donnent les Dieux ;
Tu sais que ce berger, favorisé des cieux,
Dès ses plus jeunes ans nourri dans Syracuse,
Aux plus sublimes tons peut élever sa muse.

« Un noble rejeton, race des Immortels,
» Est promis à nos vœux ; déjà sur les autels
» Pour invoquer Junon le feu sacré s'allume,
» La flamme vers les cieux s'élève, l'encens fume,
» Et les portiques saints, jusqu'au faîte ébranlés,
» Retentissent de cris et de chants redoublés.

» O toi qui, précurseur d'un nouveau météore,
» T'avances radieux aux portes de l'aurore,

Digitized by Google

» Salut, jour de bonheur ! jour de gloire, salut !
» Les siècles à venir, par un juste tribut
» Acquittant envers toi la dette de l'histoire,
» Toujours de tes bienfaits garderont la mémoire.
» Célébrez ce beau jour dans vos nombreux accords,
» O vous tous qui, livrés à de divins transports,
» Buvez, près de Corinthe, aux sources de Pirène,
» Ou sur les verts côteaux qu'arrose l'Hippocrène,
» L'onde que fait jaillir le céleste coursier.
» Divin fils de Maïa, qui connus le premier
» L'art de faire parler les cordes de la lyre,
» Et d'animer un luth qui tendrement soupire,
» Toi qui sus atteler deux tigres à ton char,
» Vainqueur de l'Orient, Bacchus, dont le nectar
» Egare les esprits et les pas des Ménades,
» Vous, Nymphes d'Hélicon, Faunes, Sylvains, Dryades,
» Divinités des eaux, de la terre, et des bois,
» Qui du chant mesuré reconnaissez les lois,
» Préparez, préparez de nouvelles offrandes,
» Et couronnez vos fronts d'immortelles guirlandes !
» Roulez à plus grands flots, sources des doctes vers,
» Et que tous les bosquets répètent nos concerts !

» Qu'un autre dans ses vers pompeusement étale
» Les horreurs de Pergame, et cette nuit fatale
» Qui fut pour tout un peuple une dernière nuit ;
» Que, cédant au pouvoir du dieu qui le conduit,
» Intrépide Argonaute, il poursuive la trace
» Du vaisseau dont Minerve a secondé l'audace ;
» Pour moi qui suis Français, et de la gloire épris,
» Je chante cet enfant que les destins amis
» Accordent aux humains ; douce et chère espérance
» Par qui luiront des jours de paix et d'abondance !

» Souris, aimable enfant, aux accords du berger,
» Et sauve de l'oubli son chalumeau léger.

» Ce fut sur cette rive, en merveilles féconde,
» Où la Seine répand les trésors de son onde,
» Que ta mère éprouva les angoisses d'amour,
» Et que ton œil s'ouvrit à la clarté du jour.
» Sur un bouclier d'or les Heures te reçurent,
» Et pour te caresser les Nymphes accoururent.

Digitized by Google

» Souris, aimable enfant, aux accords du berger,
» Et sauve de l'oubli son chalumeau léger.

» Puis soudain, t'élevant sur leurs mains immortelles,
» O! de tous les enfans le plus beau, dirent-elles,
» Puisses-tu, mariant les talens aux vertus,
» Croître pour le bonheur du peuple de Brennus!
» Et que puissent les Dieux, par les dons du génie,
» T'égaler au Héros qui te donna la vie!

» Souris, aimable enfant, aux accords du berger,
» Et sauve de l'oubli son chalumeau léger.

» Pendant qu'elles parlaient profondément émues,
» On entendit trois fois sortir du sein des nues
» Le cri retentissant d'un aigle protecteur,
» Présage de la gloire et des jours de splendeur
» Que Jupiter réserve à cet enfant qu'il aime. »

Tout-à-coup le berger s'interrompit lui-même;
Son geste, son regard n'avaient rien d'un mortel;
Puis, d'une voix plus forte et d'un ton solennel:

« Apprends, dit-il, apprends de ton glorieux père
» Les douceurs de la paix, les malheurs de la guerre!
» Que sous ton règne heureux tes soldats triomphans
» Cultivent les guérets au son des instrumens!
» Que leurs troupeaux nombreux couvrent les pâturages!
» Que sur tous les côteaux, que dans tous les bocages,
» On entende, au doux bruit du souffle du zéphyr,
» Et les brebis bêler, et les taureaux mugir,
» Pendant que la cigale au sommet d'un arbuste
» Charmera de son chant le villageois robuste
» Qui moissonne gaîment le fruit de ses sueurs!
» Qu'oubliant pour toujours la guerre et ses fureurs,
» Chacun cultive en paix son modeste héritage!
» Et pour tant de bienfaits, que ton nom d'âge en âge
» Retentisse, immortel ainsi que notre amour!
» Que des antres du nord jusqu'aux portes du jour
» Nos Bardes à l'envi célèbrent ta mémoire,
» Et sur la lyre d'or éternisent ta gloire!
» Moi-même à leurs concerts je mêlerai ma voix;
» Du nom de mon héros je remplirai nos bois.

Digitized by Google

» Soyez donc mes soutiens, ô reine d'Idalie,
» Filles du dieu du jour, vierges de Castalie,
» Qui vivez sur le Pinde, et chantez pour les Dieux
» Sur un luth qui ravit et la terre et les cieux!
» Et vous, charmantes sœurs, que le peuple d'Athènes
» Honorait avant tout, à qui dans Orchomènes
» Etéocle, animé d'un amour paternel,
» Bâtit le premier temple et le premier autel,
» Venez, inspirez-moi, Grâces enchanteresses!
» Si vous me secondez, écoutez mes promesses:
» Par les Dieux immortels je jure qu'en tous tems
» Mes mains en votre honneur feront fumer l'encens;
» Que fidèle à vos lois, attaché sur vos traces,
» Toujours l'on me verra sacrifier aux Grâces.

» Souris, aimable enfant, aux accords du berger,
» Et sauve de l'oubli son chalumeau léger. »

Ainsi chanta Thyrsis. Oubliant l'herbe tendre,
Près de lui les troupeaux accouraient pour l'entendre,
Zéphyr n'osait troubler ces accens pleins d'attrait,
Mais l'écho moins timide au loin les répétait.

MÉNALQUE.

Oh! que ta voix, Daphnis, est tendre et ravissante!
Sa douceur, je l'avoue, a passé mon attente:
Je n'aurais cru jamais qu'une rustique voix
Pût à ces grands sujets intéresser nos bois.
Puisse ta belle bouche être toujours nourrie
Des figues de l'Attique, et du miel d'Ionie,
Jusqu'au jour où ce DIEU, souriant au berger,
Sauvera de l'oubli son chalumeau léger!
Mais les ombres déjà s'alongent dans la plaine,
Adieu, prends le chevreau, prends la coupe d'ébène.

TERCY.

Chant dithyrambique en l'honneur de la naissance de S. M. le roi de Rome.

D'UN nouveau jour le ciel s'éclaire ;
Tout semble hâter pour nous plaire
La plus aimable des saisons.
Je n'entends plus gronder la voix des aquilons.
Au sommet des côteaux, dans le creux des valons,
La nature revêt sa pompe nuptiale ;
Et d'un essaim de fleurs l'haleine matinale,
Déjà réjouit les gazons.

Printems, qui n'obéit à tes lois souveraines?
Sur ton char, dont la rose embellissait les rênes,
C'est toi qui, surprenant nos cœurs et nos regards,
Au plus illustre des Césars,
En triomphe amena la plus belle des reines.

Rassemblés en faisceaux, vingt peuples différens
Chantaient, applaudissaient la brillante journée,
Qui du couple royal fixa la destinée.
L'autel et le banquet, la couche d'hyménée,
Souriaient parsemés de trésors odorans.
Mois chéri! jeune roi de la naissante année,
Deux fois le sort t'invite aux honneurs les plus grands.

De la France vois-tu s'avancer le génie?
Sa harpe d'or étincèle en ses mains,
Et l'espérance éclate, rajeunie
Sur son front radieux, arbitre des humains.

Epoux, enfans, vieillards, et vous guerriers fidèles,
Du temple de l'honneur colonnes immortelles,
Ranimez à ma voix vos vœux reconnaissans :
Dans sa faveur le ciel est juste,
Le ciel sourit à vos accens ;
Et la prière, vierge auguste,
Pour monter jusqu'à lui parfume votre encens.

Vous ne demandez point qu'aveugle et téméraire,
Il vous décerne pour salaire

Digitized by Google

De stériles bienfaits, ou d'oisives vertus.
A régir l'Univers la France consacrée,
Sur son trône imposant, veut toujours adorée
Ranimer Alexandre, éterniser Titus.

D'un héros dans ses fils l'œil aime à voir la trace;
On le bénit encore en bénissant sa race.
On le trouve aux combats, sous la pourpre des rois,
Et l'on croit assister à ses vivans exploits.

Mais qu'à nos yeux Clio déroule nos annales,
Qui ne voudrait ravir à leurs pages fatales
Le nom de tous ces rois enfans infortunés,
De ces rois fainéans, esclaves couronnés,
Lâches qui, conspirant contre leur diadême,
Démolissaient en paix sa puissance suprême.

De l'aride cyprès, dont s'attristent nos yeux,
Qu'importe le feuillage?
Que le chêne héritier du chêne audacieux
Balance sur nous son ombrage;
Et défiant l'orage
Lève, roi des forêts, son front chéri des cieux.
Sinistre oiseau des nuits, dans ton obscur séjour,
Cache ta jeunesse inconnue;
Mais honneur à l'aiglon qui dominant la nue
Brave les traits du jour.

Le bronze a retenti : quel charme involontaire
Saisit mes sens! Il naît cet enfant précieux;
Il naît, et d'un cri glorieux
Il frappe de nos rois l'asile héréditaire.
D'un héros immortel, immortel rejeton,
France! il semble sourire à ton joyeux tonnerre;
Et, du berceau chargé des destins de la terre,
Il révèle Napoléon.

L'impatiente Renommée
Réveille sa trompette et traverse les airs.
Soudain, de ce grand jour la nouvelle est semée
Dans tous les coins de l'univers.

Ressuscitant l'éclat de nos fêtes magiques,
Vienne, brillante sœur du superbe Paris,

Digitized by Google

De chiffres enflammés décore ses portiques,
Orgueilleux des beaux noms de deux époux chéris.
Par-tout l'illusion promène ses prestiges ;
Et couronnant de feux son front énorgueilli,
Sur ses vieux fondemens, tout peuplés de prodiges,
Le Capitole a tressailli.

Rois, dont le sceptre heureux, du sceptre de la France,
Se plaît à recevoir son lustre et sa puissance,
Que tardez-vous ? qui peut encor vous retenir ?
Venez en flots nombreux saluer la présence
D'un monarque dont la naissance
Déjà commande à l'avenir.

Rivale des palais et des cités altières,
La gaîté franche et pure, amante des chaumières,
Enivre de son nom les fêtes des hameaux :
Le soldat, de retour des belliqueux travaux,
Lui consacre un loisir célèbre ;
Et du jeune vainqueur aux bords fumans de l'Èbre,
La bouillante allégresse agite les drapeaux.

Vaisseaux qu'arme la foudre, imitez nos guerriers ;
Qu'à mes yeux le trident s'enlace de lauriers ;
Et sur vos mâts altiers,
Qu'en pompeux appareil la voile se déploie ;
Ou, d'un essor rapide élancés loin des ports,
Sur l'onde à vos désirs docile,
Courez vers la Tamise, aux champs de la Sicile,
Par cent bouches de feu proclamer nos transports.

Déjà l'Anglais, surpris, frissonne, et son audace
Se révolte, et s'indigne au glorieux signal,
Prophétisant aux flots sa rapide disgrâce.
A cet arrêt fatal
Sa politique consternée
Va cacher dans ses murs sa noire ambition ;
Et de cent nœuds d'airain la discorde enchaînée
Rugit aux rives d'Albion.

DUPUY DES ISLETS,
Ancien capitaine de cavalerie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

SANS être créature humaine,
Lecteur, je suis ta sœur en Jésus-Christ :
Demande à mon parrain ; demande à ma marraine ;
Demande à ton Curé, c'est un homme érudit ;
Il t'expliquera comme,
Sans être femme, sans être homme,
Moi comme toi,
Toi comme moi,
Lorsque nous eûmes pris naissance,
Fûmes tous deux régénérés et mis
Sous l'immédiate assistance
D'un ou deux saints du paradis.
Maintenant entre nous quelle est la différence ?
A l'utilité seule on doit la préférence :
Je ne sais pas, lecteur, ce que tu vaux ;
Mais pour moi voici mes travaux :
A la campagne aussi bien qu'à la ville
Je me rends tellement utile,
Qu'il ne se passe point de jours
Qu'à ma personne on n'ait recours ;
J'annonce, avec l'allégresse publique,
L'office du Seigneur, le salut angélique,
Les triomphes dans les combats,
Et des exploits guerriers les joyeux résultats.

S........

Bouts rimés donnés à l'auteur, mis en Logogriphe.

AUX Césars je donnai le........ jour,
Le fils d'un des Césars me gouverne à son... tour ;
Nouveau César, il est l'objet de mon...... amour.
En transposant mes pieds, je suis le gai.... séjour
Où des ris et des jeux la séduisante........ cour
Du printems, à mon ombre, annonce le.... retour.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

CHARADE.

De mon premier avec vous, belle Eglé,
En cent façons l'Amour voudrait être coupable,
S'il ne craignait que sa témérité
Ne vous parût un crime impardonnable.
Mon second sûrement ne peut vous alarmer,
Même avec lui vous saurez toujours plaire;
On ne regrette point les plaisirs de Cythère,
Lorsque l'esprit a l'art de tout charmer.
Mon tout, les jeunes gens font parade de l'être,
Qui reçut votre cœur jouit d'un sort plus doux,
Voudrait-il jamais le paraître
Ou le devenir avec vous ?

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Bâton de cire à cacheter.*
Celui du Logogriphe est *Rentier,* où l'on trouve : *entier.*
Celui de la Charade est *Bateau.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, DEPUIS L'INVASION DE JULES-CÉSAR JUSQU'AU RÈGNE DE GEORGES III; traduit de l'anglais de GOLDSMITH, auteur du *Ministre de Wakefield*, etc., continué jusqu'aux derniers événemens de 1811; deuxième édition française, ornée de trente-six portraits gravés en taille-douce, et d'une carte géographique. — Deux gros volumes in-12. — Prix, papier fin, 5 fr., et 7 fr. franc de port; papier vélin, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, *éditeur de la Géographie de Pinkerton*, rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et au Palais-Royal, galeries de bois, n^{os} 265 et 266.

CET ouvrage de Goldsmith a eu du succès en Angleterre; il doit aussi en avoir en France: et le traducteur ne pouvait choisir une histoire plus intéressante. Hume a rédigé les annales complètes d'Angleterre; mais son impartialité véridique et sa clarté n'empêchent pas que son ouvrage ne soit long, d'un style froid: c'est une immense galerie dont les portraits manquent de chaleur et de couleur. Enfin Hume n'a pas fait oublier notre compatriote Rapin Thoyras; et l'abbréviateur rend plus facile encore la connaissance de l'Angleterre et des Anglais.

La Grande-Bretagne était peu connue du reste du monde lorsque les Romains en firent la conquête, et c'est pour cela que Virgile dit: « Les Bretons entièrement séparés de tout le globe. »

Et penitus toto divisos orbe Britannos. EGLOG. I.

Les côtes opposées à la Gaule étaient fréquentées par des marchands qui, dans la suite, s'emparèrent des places maritimes où on leur avait permis de s'établir. Ils

Digitized by Google

y introduisirent l'agriculture ; et les premiers colons étaient des Bretons Armoriquains. Cette opinion, qui est la plus probable, est celle d'un très-estimable historien, Dom Lobineau, dans son *Histoire de Bretagne*. Ainsi la petite Bretagne a peuplé, cultivé, et policé la grande. Ce fut long-tems après l'invasion de César, et sous le règne de Valentinien, que les Saxons s'emparèrent de cette île abandonnée par les Romains, vers l'an 449. A la fin de leur domination le christianisme fut prêché en Angleterre où les Danois s'établirent en 846, et avec eux la cruauté, la misère et l'esclavage. Un grand homme répara tous les maux de l'Angleterre ; Alfred, né pour défendre sa patrie et pour honorer l'humanité, donna à ses compatriotes des lois, le bonheur et la paix. Ce fut en 1066 que finit en Angleterre la monarchie saxonne qui avait duré plus de 600 ans. La destinée de cette île était d'être conquise, envahie ; elle le fut par le Normand Guillaume, surnommé *le Conquérant*. Il régna assez paisiblement pour un usurpateur. Son frère Henri I^er^ lui succéda sans avoir ses talens. L'abbréviateur passe rapidement, et avec raison, sur les règnes qui suivirent ; et après avoir fort bien apprécié les Henri (jusqu'au 7^e^), les Richard, les Edouard, princes dont plusieurs laissèrent un nom cher et glorieux, l'auteur arrive aux tems de Henri VIII, monarque fameux par ses amoureux et funestes caprices d'où naquit le schisme qui sépara de la communion romaine l'église anglicane. Deux femmes montèrent ensuite sur le trône, Marie et Elizabeth. Elles sont célèbres toutes les deux ; mais la reine Marie ne l'est que par ses cruautés et par son intolérance sanguinaire. Son adhésion à la cour de Rome coûta la vie à plusieurs protestans d'un rang distingué. Elle supposa, pour assouvir ses vengeances, des conspirations, envenima des actions innocentes ; et parmi ses nombreuses victimes on plaignit sur-tout la jeune, belle, vertueuse et courageuse Jeanne Gray. Elizabeth fut déclarée reine en 1558, et son premier soin fut d'étendre et d'achever la réforme de l'église. L'Angleterre lui doit d'autres lois et d'autres établissemens utiles ; mais elle fit cruellement mourir sa rivale, Marie Stuard, reine d'Ecosse, et veuve

Digitized by Google

à dix-neuf ans de François II, roi de France. Son favori, le comte d'Essex, n'eut pas un sort plus heureux. Jacques Ier, roi d'Ecosse, et fils de Marie, lui succéda. L'horrible conspiration des poudres est l'évènement le plus mémorable de ce tems. Le règne affreux de son fils Charles Ier, gendre de notre Henri IV, occupe avec raison plus de place dans le récit de l'abbréviateur qui détaille fort bien les premiers motifs (relatifs à l'établissement de nouveaux impôts) qui indisposèrent le peuple contre le roi, et firent naître de violens débats entre lui et les communes; il voulut dissoudre le parlement, ensuite il se passa de lui dans l'exercice d'une puissance trop absolue pour plaire aux Anglais. Ils coururent aux armes, il marcha contre eux, il fut vaincu; il laissa son ministre et son ami, le lord *Stafford*, périr sur l'échafaud, où il monta lui-même peut de tems après. Cette horrible catastrophe, et l'établissement de la république furent l'ouvrage du trop fameux Cromwel, dont le meilleur portrait est tracé par Bossuet dans l'oraison funèbre de Henriette, veuve de l'infortuné Charles Ier. Le général Monk rétablit son fils Charles II, après le trop long règne des factions sanguinaires, du fanatisme et de la terreur. Le parlement fut aussi rétabli; les arts et la paix reparurent, et le peuple eût été à jamais fortuné si le luxe, la prodigalité, la débauche et l'insouciance du nouveau monarque ne s'y fussent opposés. Il devint un objet de haine et de conspirations continuelles. Sous son règne on persécuta avec fureur les papistes, dont un grand nombre périt par le dernier supplice, et en protestant de son innocence. La haine se tourna ensuite contre les persécuteurs; les ministres du roi se vengèrent en faisant condamner quelques fanatiques protestans. Charles II vécut en paix avec la France dont il fut même pensionnaire, par l'appui du cardinal Mazarin, ce que l'historien anglais paraît avoir ignoré. Charles fut le monarque le plus despotique de toute l'Europe, et mourut en 1685. On ne peut, sans horreur, se rappeler les événemens de son règne; on y voit triompher le crime et l'esprit de sédition, une cour plongée dans la volupté et dans le sang, un peuple di-

Digitized by Google

visé par la haine, et pas un homme ayant assez de vertu et de bon sens pour arrêter ce torrent d'iniquités.

Jacques II, qui succéda à son frère, fut un papiste zélé, qui ne s'occupa que d'affaires de religion. Après un règne assez malheureux, abandonné de ses amis, et même de ses enfans, il s'enfuit d'Angleterre, et vint chercher un asile à la cour de Louis XIV, dont il reçut un accueil favorable et une pension. Son gendre, Guillaume III, prince d'Orange, lui succéda, fut toujours en guerre avec la France, et en 1702 laissa le trône à sa fille Anne, épouse du prince Georges de Danemarck. Ce fut sous son règne que les Anglais firent la conquête de Gibraltar, que les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande furent unis, et que la maison d'Hanovre fut investie de la succession aux trois couronnes. Ces trois événemens sont importans et remarquables dans l'histoire générale de l'Europe. La dynastie régnante changea donc chez les Anglais en 1714, époque où George I^er, électeur de Brunswick, époux de la princesse Sophie, petite fille de Jacques I^er, fut déclaré roi de la Grande-Bretagne. Son âge et son expérience, ses alliances nombreuses, et la tranquillité générale dont l'Europe jouissait alors, lui procurèrent un règne assez heureux, et qui ne fût troublé que par quelques vaines tentatives du prétendant. Son fils, George II, lui succéda en 1727, et fut le premier qui, pour ménager son électorat d'Hanovre, engagea l'Angleterre à s'immiscer dans les affaires du continent, lorsqu'en 1740 la France prit contre Marie Thérèse le parti de l'électeur de Bavière. On sait l'issue de cette guerre, de celle de 1754 en Allemagne et en Amérique, l'insurrection des Bostoniens en 1774, et autres événemens de ce genre, très-voisins de nous. Le traducteur aurait dû les supprimer, ou du moins les raconter succinctement; il avait déjà encouru le reproche de prolixité lorsqu'au tems de la reine Anne il rapporte tous les actes du procès criminel d'un prêtre d'Oxford nommé Henri Sacheverel. De pareils détails peuvent plaire aux Anglais; mais les Français n'y prendront pas un grand intérêt; non plus qu'au récit du procès criminel de l'amiral Byng, condamné

Digitized by Google

à mort après la prise du port Mahon. J'en dirais autant des conquêtes et des vengeances du lord Clive dans l'Inde, des expéditions anglaises dans le Canada. J'en dirais autant du récit du démembrement de la Pologne, parce que cet événement trop connu, et continental, appartient moins à l'histoire d'Angleterre qu'à l'histoire générale de l'Europe. Les détails du règne de Georges III (morceau qui n'est point de Goldsmith) sont encore plus minutieux. Le traducteur y raconte sans fin les débats des deux chambres du parlement, et jusqu'à la révolte des marins à bord de la flotte de la Manche. En 1797, enfin, après avoir parlé des funérailles de Nelson, il fait beaucoup de réflexions sur MM. Pitt et Fox.

Le traducteur aurait mieux rempli son titre d'*abrégé*, et aurait rendu son ouvrage plus commode et plus intéressant en le rendant moins volumineux. Au reste, il est écrit avec une grande pureté de style, avec ordre, clarté, et du ton grave qui convient à un historien impartial et véridique. D.

Eulalie, ou *les Quatre âges de la Femme*, poëme en quatre chants; par M. F. Ponchon. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr. et 6 fr. franc de port. — A Paris, chez *Michaud*, frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Un des écrivains les plus éloquens du siècle passé, mais auquel on reproche, avec raison, plusieurs propositions plus brillantes que solides, le célèbre auteur de l'*Essai sur les Femmes* et de l'*Eloge de Marc-Aurèle*, dit que *les hommes font les lois, et les femmes les mœurs*. Il me semble que jamais erreur plus grande n'a été avancée, et je pense, comme l'auteur du poëme dont il est ici question, qu'il eût été beaucoup plus naturel et plus juste de dire: *les lois font les mœurs des hommes, et les mœurs des hommes font celles des femmes*.

« Cependant, ajoute M. Ponchon, il ne faut pas en conclure que les femmes n'ont qu'une existence passive et sans influence dans la société; au contraire, elles y

Digitized by Google

agissent puissamment, mais non point comme force première. En se précipitant pour ainsi dire du côté où penche la balance, et sur-tout où elles prévoient qu'elle doit pencher, elles accroissent l'impulsion donnée aux mœurs, soit en bien, soit en mal, mais avec tant de finesse et un tact si délicat, qu'elles ont paru, à des yeux inattentifs, rompre elles-mêmes l'équilibre. »

Néanmoins il n'est pas très-essentiel, en écrivant sur les femmes, de déterminer le degré d'influence qu'elles ont dans la société. M. Ponchon l'a parfaitement senti, aussi ne s'est-il pas mis en peine d'examiner ce qu'elles sont, ni de rechercher ce qu'elles seraient avec une autre éducation et d'autres préjugés : il s'est attaché uniquement à montrer ce qu'elles doivent être, autant pour leur bonheur que pour leur gloire, et son Eulalie est le modèle qu'il vient leur proposer.

Les qualités dont brille cette Eulalie ne manqueront assurément pas d'intéresser toutes les femmes; et les hommes, toujours sensibles aux vertus qui les frappent dans les personnes du sexe, ne sauront refuser leur admiration à une créature si parfaite ; mais je n'ose espérer que cela puisse amener un résultat favorable à nos mœurs. Le siècle où nous sommes est étrangement endurci; et depuis si long-tems que mille docteurs ne cessent de nous prêcher la réforme, on n'a pas encore vu que personne se soit empressé de changer de façon de vivre, tant chacun paraît avoir lieu d'être satisfait de la sienne.

Il est donc très-probable que le poëme d'Eulalie n'aura pas l'avantage d'opérer un grand nombre de conversions; mais ce qui doit consoler M. Ponchon, c'est que la lecture en sera trouvée agréable, et qu'elle achèvera de convaincre le public que notre littérature est encore cultivée par des jeunes gens instruits, en qui les dons de l'esprit et de l'imagination s'unissent à l'élévation des sentimens, à la sagesse et à la solidité des principes.

Le sujet de ce poëme est simple, et la division naturelle. Le premier chant est consacré à l'enfance d'Eulalie; le second, à son adolescence; le troisième, à son âge mûr; le quatrième, à sa vieillesse.

Digitized by Google

Dans le premier chant, l'auteur attaque une foule d'abus qu'il a été jusqu'à présent bien plus facile de signaler que de détruire. Par exemple, il s'élève contre l'habitude dangereuse d'effrayer les enfans, contre la trop grande facilité des pères et mères. Passant ensuite au genre d'études qui convient à l'enfance, il combat à ce sujet quelques idées de Jean-Jacques Rousseau, et il finit par une peinture assez vive des suites malheureuses de notre éducation.

Dans le second chant, après avoir prouvé l'importance des éducations domestiques, M. Ponchon fait voir qu'il n'y a point de vertu solide sans religion, principe que quelques esprits inconsidérés ont affecté de méconnaître, et qu'on avait toujours regardé comme le fondement principal de toute véritable philosophie. Il permet aux femmes d'acquérir des connaissances littéraires, il leur indique même les auteurs qu'elles peuvent lire; mais il s'oppose fortement à ce qu'elles fassent des vers, il ne veut pas non plus qu'elles s'occupent de sciences naturelles, ni des sciences exactes; et sa sévérité sur ce point est si grande, qu'il va jusqu'à leur défendre de devenir trop habiles dans les arts de pur agrément. Ici est placé le mariage d'Eulalie.

Le portrait de Paul, époux d'Eulalie, et un tableau assez bien tracé des désordres qu'entraînent presque toujours les unions mal assorties, commencent le troisième chant. Le ciel accorde un fils à Eulalie. Conduite réciproque des deux époux. Eloge brillant et délicat des vertus qui éclatent dans l'auguste Impératrice des Français.

Enfin, dans le quatrième chant, après une très-belle invocation à la paix, l'auteur présente la supériorité de la beauté morale sur la beauté physique, et il en fait la base de l'empire des femmes. Il met la vieillesse du vice en opposition avec la vieillesse de la vertu; il retrace à la vieillesse les devoirs qu'elle a à remplir, et il peint d'une manière touchante les misères de cette vie.

L'action de ce poëme est, comme on voit, à-peu-près nulle; mais il faut considérer aussi que c'est un poëme didactique, et que l'auteur a su y rattacher plusieurs

Digitized by Google

épisodes assez intéressans pour exciter et entretenir l'attention. Parmi ces épisodes, je citerai avec éloge celui des *Femmes gauloises* et celui de *la princesse de Schwartzenberg*. Ce dernier sur-tout nous retrace le dévouement le plus sublime, et nous fait voir jusqu'où peut aller l'héroïsme de l'amour maternel.

Le style est tout; lui seul fait vivre un ouvrage. Le poëme d'Eulalie offre sans contredit un traité complet d'éducation; il se recommande par une infinité de détails où brillent un jugement sain, une morale pure, des vues pleines de raison et de sagesse : tant d'avantages pourtant ne suffisent pas. Le style de M. Ponchon laisse à désirer du côté de la correction, de la souplesse, de la précision. Ses idées n'ont pas assez d'ordre, d'enchaînement. Sa versification est d'une bonne école; mais elle ne se soutient pas généralement. La plupart des morceaux purement didactiques manquent de couleur, et quelques-uns ne s'élèvent guère au-dessus d'une prose familière. Cependant, à travers tous ces défauts, on aperçoit le germe d'un talent très-distingué, et plusieurs endroits du poëme se font remarquer par une grande énergie, de la noblesse, de l'harmonie, du sentiment. On peut en juger par le morceau qui suit. C'est le début du troisième chant; l'auteur y célèbre l'hymen de Paul et d'Eulalie :

De myrtes couronnés, sous des bocages frais
Enivrés de plaisirs si féconds en regrets,
Chantres voluptueux de Corinne et Lesbie,
Confiez vos transports à la molle élégie.
Soupirez les dédains, célébrez les faveurs
De la jeune beauté qui tourmente vos cœurs.
Plus fortuné que vous, caché sous le feuillage
Du céleste palmier dont le mystique ombrage
Protège, sanctifie et les tendres désirs,
Et les soins amoureux, et les chastes plaisirs,
Sans crainte et sans remords exerçant mon génie,
Je dirai le bonheur de Paul et d'Eulalie.
Paul déjà dans son cœur, des sens impétueux
Entend moins retentir les cris tumultueux.
Du monde il a connu les peines, les alarmes,

Digitized by Google

Du monde il peut braver les dangers et les charmes.
Il porte une ame tendre, un cœur ami du bien,
Qui s'est instruit de tout sans abuser de rien;
La brillante santé fleurit sur son visage,
Et six lustres enfin composent son bel âge.
Couple heureux ! les vertus, la paix et les amours
De leur souffle embaumé vont parfumer vos jours.

Plus loin l'auteur peint les suites funestes des mariages mal assortis.

Voyez ce triste époux au sinistre visage,
Usé par la débauche et consumé par l'âge,
Dont les sens et le cœur refroidis et *perclus*
Au feu d'un amour pur ne s'échaufferont plus;
Et voyez près de lui cette vierge innocente
Fraîche comme l'aurore ou la rose naissante.
Des nœuds saints vont unir, en confondant leur sort,
Et la glace à la flamme et la vie à la mort.
C'est ainsi que l'hymen fait d'une vierge pure
Une épouse infidelle, une femme parjure;
Amante infortunée, en proie à mille ennuis,
Elle baigne de pleurs et ses jours et ses nuits, etc.

A quelques taches près, ces morceaux sont très-bien. Ils ont de la facilité, de la chaleur, du mouvement, et je pense qu'ils suffisent pour donner une idée avantageuse du talent et de la manière de M. Ponchon. Il me reste à parler des notes qui accompagnent le poëme. Elles sont pour la plupart fort instructives, et prouvent que l'auteur n'a pas seulement le mérite de faire de bons vers, mais encore que son esprit ne craint pas de s'élever aux spéculations philosophiques. Bien des gens s'y sont perdus et s'y perdent encore tous les jours : M. Ponchon, au contraire, y montre autant de clarté que de sagesse. Si cet article paraît d'une critique un peu trop douce, qu'on veuille bien examiner que M. Ponchon est jeune, qu'à des dispositions heureuses il joint, dit-on, des qualités très-estimables, et qu'il a par conséquent des droits à de puissans encouragemens.

P***.

Digitized by Google

Anecdote récente, extraite d'une lettre de Calcuta, dans le Bengale; traduite de l'anglais (*).

DANS le mois de mai de l'année 1809, arriva à Calcuta, dans le Bengale, une jeune princesse de la nouvelle Zélande, fille cadette de Tippahée, roi de cette île; elle était avec son époux, anglais de naissance, nommé Georges Bruce. Les malheurs de ce singulier couple ont intéressé généralement tous les habitans de Calcuta. Voici quelles étaient les aventures qui les avaient unis et conduits dans un pays aussi éloigné de leur patrie.

Georges Bruce est fils d'un nommé John Bruce, premier commis et factotum de M. Wood, distillateur à Limehouse; il vint au monde l'année 1779, dans la paroisse de Radeliffe Highway. Son père n'ayant pas des moyens pour l'élever, le destina à la marine, et lorsqu'il eut atteint sa dixième année, le plaça comme mousse sur un vaisseau nommé le *Royal Amiral*, sous les ordres du capitaine Bound.

Ce vaisseau devait aller dans la mer du sud à la nouvelle Galle; il arriva heureusement à Port-Jackson l'an 1790. Le jeune mousse avait eu beaucoup de peine à se faire à la mer, et dès qu'il sentit la terre ferme sous ses pieds, il ne put se décider à remonter sur son habitation flottante; il pria son capitaine de lui permettre de rester à Port-Jackson, et le capitaine, qui attacha peu de prix à le conserver, y consentit volontiers. Le *Royal Amiral* repartit donc sans le petit mousse, qui se trouva à l'âge de douze ans son propre maître, et n'ayant personne que lui-même dont il pût attendre le moindre secours. Sa jeunesse et sa bonne volonté intéressèrent, on le fit entrer dans la marine coloniale, et il servit plusieurs années sous les ordres du lieutenant Robert Flinders. La destination de cette marine étant de parcourir tous les différens parages de ces îles si long-tems inconnues, d'en reconnaître l'étendue, de signaler les écueils, les ports, les récifs des mers qui les entourent, Georges Bruce acquit beaucoup de connaissances utiles et devint un excellent marin, estimé de ses chefs, aimé de ses camarades, ayant de la tête et du

(*) L'anecdote qui fait le sujet de cette lettre a déjà été publiée dans quelques journaux, mais avec moins de détails.

Digitized by Google

cœur. Il avait été transplanté si jeune dans ces climats lointains, qu'il n'en ressentit pas plus d'incommodités que s'il eût été un des naturels du pays ; il devint grand, fort, robuste, et son aimable physionomie, sa disposition obligeante attiraient l'amitié de tous ceux qui le voyaient.

Il avait environ vingt-quatre ans, lorsque le roi de la Nouvelle Zélande, nommé Tippahée, vint faire une visite de curiosité et de bon voisinage au gouverneur de Port-Jackson. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Après y avoir passé quelques semaines, il voulut retourner dans son île, et le capitaine Simmonds reçut l'ordre de le ramener à la Nouvelle Zélande, sur le vaisseau *Lady-Nelson*; Tippahée monta à bord avec sa suite, très-satisfait de la réception qu'on lui avait faite, et le *Lady Nelson* cingla vers sa destination. Par hasard Georges Bruce se trouva sur ce vaisseau comme matelot ; Tippahée l'eut bientôt distingué de ses camarades. Etant tombé malade le troisième ou quatrième jour de navigation, il demanda Georges pour le soigner, et ne voulait rien recevoir que de sa main. Le jeune homme le servait avec tant de zèle, fut si exact à lui donner les remèdes ordonnés par le chirurgien du vaisseau, que le roi se rétablit peu à peu parfaitement ; mais dans sa convalescence il ne pouvait supporter que Bruce s'éloignât de lui un seul instant : il lui apprenait plusieurs mots de sa langue, il essayait de prononcer l'anglais, il le faisait chanter, et plus d'une fois, par l'ordre du roi, ils échangèrent leurs pipes, ce qui, chez les sauvages, est un pacte d'amitié.

La navigation fut heureuse, et on débarqua le monarque sain et sauf sur le rivage de sa patrie. Sa famille et ses premiers officiers vinrent pour le recevoir, et le porter sur leurs épaules dans la hutte qui était son palais : mais Tippahée, au lieu de partager leur joie, était plongé dans la tristesse ; et, la tête baissée, il se refusait à leurs empressemens. En vain la jeune Aétokoé, sa fille cadette et sa favorite, dansait autour de lui, entourait son cou d'un joli collier de coquillages, l'embrassait et faisait mille folies ; il ne la regardait pas seulement, et ses yeux mouillés de larmes se portaient alternativement sur le vaisseau et sur Georges Bruce, qui lui avait aidé à descendre, et se tenait à côté de lui. «Qu'as-tu donc, bon roi, lui dit-il dans sa langue ? te voilà parmi les tiens ; d'où vient ta tristesse ? —Ami Georges, lui dit Tippahée en lui prenant la main, reste avec moi, et tu verras bientôt la joie revenir sur mon

Digitized by Google

visage; reste avec moi, ami Georges, sois aussi un des miens. Nous avons fumé ensemble, tu me conviens, et je t'adopte pour mon fils. Si tu me refuses, pars, et reprends la guérison que tu m'as donnée; car je ne veux pas vivre loin de mon fils.» Georges Bruce fut touché jusqu'au fond de l'ame de l'amitié de ce bon souverain, il la payait de toute la sienne, et ne put se résoudre à l'affliger par un refus. Il réfléchit aussi sur son isolement et sur sa position; aucun lien ne le retenait à Port-Jackson, et il valait bien autant être prince du sang à la Nouvelle Zélande que matelot par-tout ailleurs. Sa décision fut donc rapide. «Je suis à toi pour ma vie, dit-il à Tippahée, je reste, fais de moi ce que tu voudras, je ne te quitte plus.» Le roi poussa des cris de joie, auxquels tout ce qui l'entourait répondit. Il rendit à son Aékotoé ses innocentes caresses, et la présenta à Georges comme une sœur. Elle n'avait que quinze ans; toute femme, fût-ce même une sauvage, est jolie à cet âge; mais Aékotoé avait des droits plus positifs à la beauté que ceux de sa jeunesse. Sa taille était droite et souple comme un jonc, ses formes parfaites, ses traits extrémement agréables, et son visage aurait été charmant, si la mode de son pays et l'étiquette de sa naissance ne l'avaient pas obligée à tatouer ses jolies joues rondes, et à les peindre avec des couleurs rouges et jaunes; elle était pleine de grâces et de gaîté, parut très-contente de son nouveau frère, et le lui témoigna de mille manières. Georges, très-satisfait de sa nouvelle position, remercia le capitaine Simmonds, lui demanda sa démission, déclara qu'il restait dans l'île, qu'il adoptait la vie sauvage, et prit congé de ses camarades, en leur promettant que si leur destinée les ramenait dans ces parages, ainsi que tout autre équipage anglais, ils y trouveraient tous les secours qui dépendraient de lui. Le capitaine le voyant irrévocablement décidé, n'insista pas pour le retenir, et se fit un mérite auprès de Tippahée de lui laisser son ami.

Dès que Georges fut devenu un habitant de la Nouvelle Zélande, il se dépouilla de son uniforme et de son costume européen, pour prendre celui de ses nouveaux camarades; il mit la ceinture et le manteau de peau de bêtes sauvages; il s'arma de l'arc, de la flèche et de la massue, et bientôt il sut s'en servir avec force et avec adresse; bientôt aussi il apprit leur langage, dont Tippahée lui avait déjà donné une idée; enfin, à un seul article près, il paraissait un véritable insulaire; quoiqu'il fût hâlé, son

Digitized by Google

teint anglais était plus blanc que celui de ses nouveaux compatriotes, et ses joues unies n'étaient point tatouées, au grand regret de la jeune Aékotoé, qui se moquait de lui, lui montrait avec orgueil les figures bizarres gravées sur les siennes, et lui disait qu'il serait bien plus beau si les siennes étaient ainsi décorées. Georges n'avait aucune envie de cet ornement, et ne le croyait pas nécessaire; cependant il s'était si bien accoutumé au tatouage d'Aékotoé, qu'il n'était pas éloigné de trouver que cela lui allait assez bien. Le tatouage ne lui paraissait pas plus extraordinaire que ne l'étaient le cinabre et les mouches noires des femmes européennes, lorsque c'était l'usage de s'en défigurer. Aékotoé était d'ailleurs si jolie, que chaque jour il l'aimait davantage. Lorsqu'on aime une fois, on ne s'aperçoit plus d'aucune défectuosité de l'objet aimé. Aékotoé paraissait aussi l'aimer et se plaire avec lui. Elle le suivait par-tout, portait ses armes, arrangeait sa couche, lui préparait ses mets; elle lui tenait d'ailleurs une rigueur extrême, et le repoussait dès qu'il voulait lui faire une amitié, en lui disant, quand je serai ta femme, quand tu seras un guerrier. Georges ne demandait pas mieux que d'épouser Aékotoé, et d'être compté parmi les défenseurs de l'État. Tippahée lui avait promis l'un et l'autre, et ne lui avait point encore donné ni sa fille, ni un emploi dans l'armée; il paraissait même un peu refroidi, et regardait souvent son ami Georges avec tristesse. Georges résolut de lui en demander la raison, et de le sommer de sa promesse. « Ami Tippahée, lui dit-il, n'aime tu plus ton fils Georges? Pourquoi ne lui donnes-tu ni ta massue, ni ta fille? Ami Georges, lui répondit le roi, tu n'es pas encore tatoué, tu n'es pas des nôtres, et je ne puis donner ma fille et le commandement des entreprises qu'à celui qui saura souffrir sans se plaindre. Va et reviens avec le signe des sauvages, et mon Aékotoé est à toi. » Georges partit comme un éclair, et courut chez le jongleur le plus renommé dans l'art du tatouage; il se mit entre ses mains, et souffrit, sans pousser une plainte, cette opération très-douloureuse, et qui fut très-longue, parce qu'il demanda d'être tatoué dans toutes les formes, comme devait l'être le gendre du roi. Dès qu'il fut bien et dûment cicatrisé de la tête aux pieds par les figures les plus extraordinaires, il vint se présenter à Tippahée et à sa fille, qui le reçurent avec de grands cris de joie et mille démonstrations d'amitié. Le

lendemain Aékotoé rompit avec lui une baguette et devint sa femme; le roi Tippahée l'associa à sa puissance, et le fit reconnaître pour son successeur. Georges s'attacha dès-lors à connaître à fond sa nouvelle patrie et ron royaume, les productions, les ressources, le caractère dominant des insulaires, leur nombre, et les différentes peuplades que la Nouvelle Zélande renferme dans son enceinte, à peu près aussi étendue que l'Angleterre et l'Ecosse. Il fit plusieurs voyages dans les diverses parties de l'île, sous le prétexte de la chasse, toujours accompagné d'Aékotoé, qui l'aimait passionnément et le rendait le plus heureux des maris : voici les observations qu'il fit et qu'il a communiquées à ses protecteurs à Calcuta, sur cette belle partie de l'hémisphère méridional.

Le pays est généralement très-sain et très-agréable; il est coupé de vallons, de collines, et de superbes forêts. Les habitans sont hospitaliers, francs, ouverts, et disposés à la gaîté. Sans doute leurs manières ont la rudesse des enfans de la nature. Dévoués à leur patrie, à leurs parens, à leurs amis, ils sont implacables avec leurs ennemis, et leur vengeance est terrible. Bruce eut beaucoup de satisfaction à trouver qu'ils n'avaient aucune idole et peu de superstition; ils s'accordent à reconnaître l'existence d'un être ou d'un génie créateur tout-puissant, invisible, et qui reçoit leur hommage.

La plus superbe végétation embellit ces contrées; on voit dans les forêts, des arbres, principalement des pins, d'une dimension remarquable, et dont les branches entrelacées forment des massifs de verdure de plusieurs lieues, où l'homme n'a jamais pénétré. On y trouve aussi, en abondance, l'arbre qui produit la gomme de Benzoé. Les plaines sont couvertes des plus belles plantes, et c'était grand dommage que Bruce ne fût pas un peu botaniste. Il n'a guère pu nommer que le chanvre et le lin qui sont indigènes dans la Nouvelle Zélande, et y croissent en abondance; on en voit des étendues à perte de vue, dont une partie est cultivée par les naturels du pays, et l'autre croît naturellement. Ils en font des espèces de cordages qui leurs sont très-utiles, et des filets pour pêcher le poisson; mais ils n'ont pas encore imaginé de faire de la toile, et Georges se promit de leur en donner l'idée, quoique lui-même fût novice dans l'art du tisserand; mais sa pénétration et son bon sens lui tenaient lieu de connaissances. Il croît aussi naturellement des choux-raves, des

Digitized by Google

patates ou pommes-de-terre douces, des ignames, des turneps, et plusieurs autres plantes potagères, susceptibles de s'améliorer par la culture. Ils ont encore une espèce de fougère dont la racine est savoureuse et peut fort bien remplacer le pain, et une autre plante qui fournit un suc coloré d'un rouge vif, dont ils peignent leurs canots et leur figure. Les arbres fruitiers y viendraient à merveille. Ils ont tiré du Cap de Bonne-Espérance des orangers et des pêchers qui ont très-bien réussi. Des cochons et des chèvres qu'on a débarqués dans la Nouvelle Zélande, ont extrêmement peuplé, et y sont devenus communs; le seul quadrupède indigène est un petit renard; le seul reptile, une espèce de lézard lent et paresseux; mais les bois sont pleins d'oiseaux du plus beau plumage; et les lacs et les rivières d'excellens poissons, dont quelques-uns sont connus en Europe, et les autres particuliers au pays. Ils pêchent aussi sur les côtes des poissons de mer très-estimés. En été, on y voit des quantités immenses de maquereaux, et en hiver, des bancs entiers de harengs. Sur les bords de la mer et des rivières, on trouve des oies et des canards sauvages en abondance, et toute espèce d'oiseaux aquatiques. Il n'y a aucune volaille privée. Les montagnes recèlent beaucoup de métaux, particulièrement du fer; mais ces heureux insulaires n'ayant aucune connaissance minéralogique, ils resteront long-tems encore enfouis dans le sein de la terre. Après cet aperçu du climat et des productions d'une contrée aussi peu connue, nous achéverons l'histoire de l'homme de qui on tient ces détails intéressans.

Il était au comble des honneurs publics et du bonheur domestique : aimé et respecté de la nation, chéri de son beau-père, adoré de sa femme, il n'aurait pas changé de situation avec aucun monarque de l'Europe. Il eut encore la satisfaction d'être utile à plusieurs de ses anciens compatriotes. Tous les navigateurs qui vinrent dans ces parages, furent reçus en amis et pourvus abondamment de tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Les insulaires lui obéissaient au moindre mot, il les avait subjugués en adoptant complètement leurs mœurs et leur langage, et par la supériorité de son esprit et de ses connaissances en tout genre. Il forma le projet de profiter de cet ascendant et de ces circonstances favorables, pour civiliser des peuples aussi favorisés par un climat qui ne leur laissait rien à désirer. Il commença par développer l'esprit naturel de sa chère

Aékotoé, il lui fit part de ses plans pour perfectionner ses compatriotes; elle les adopta avec beaucoup d'intelligence, lui promit de le seconder pour tout ce qui regardait son sexe, et Georges Bruce pensa, avec orgueil et satisfaction, qu'il allait être le Brama, le Fohi, le Numa de la Nouvelle Zélande, et que ces simples enfans de la nature allaient devenir, par ses soins, des hommes éclairés, et une nation distinguée dans ce nouvel hémisphère.

Pour commencer à exécuter ce vaste projet, il fit (comme nous l'avons dit) des courses dans toute son île pour se faire connaître des différentes peuplades et pour les connaître lui-même. Il était avec Aékotoé sur les côtes d'une partie de l'île très-éloignée de la résidence du roi, lorsqu'il aperçut en la pleine mer les voiles d'un bâtiment européen : l'intérêt et la curiosité l'excitèrent à rester sur cette côte dont le vaisseau s'approchait; il reconnut bientôt le pavillon anglais : c'était le vaisseau *général Wellesley*, capitaine Dalrymple. On jeta l'ancre, et le capitaine et quelques officiers débarquèrent. Bruce leur fit l'accueil le plus cordial, et toutes les offres de service qui étaient en son pouvoir. Le capitaine lui dit qu'il venait de faire un chargement de bois de construction et de gomme de Benzoé, et lui fit beaucoup de questions sur les productions de son île, auxquelles Georges répondit avec amitié en lui renouvellant ses offres de service dans un pays où il était presque souverain. Le capitaine Dalrymple le prit au mot, et lui demanda de l'accompagner jusqu'au cap nord, distant de treize milles, où on trouvait, lui avait-on dit, beaucoup de poussière d'or; il craignait d'être molesté par les naturels du pays, et la présence d'un de leurs chefs et de la fille de l'un de leurs rois le mettait à l'abri. Bruce refusa d'abord obstinément de s'éloigner de son île, Dalrymple insista, pressa tellement, que Bruce se laissa persuader malgré lui, et consentit à monter à bord avec Aékotoé, sous la promesse positive que Dalrymple lui donna de les ramener à la même place où il les prenait.

Le vaisseau cingla vers nord cap et jeta l'ancre; ils trouvèrent du sable, des rochers, une île absolument inculte, et pas l'apparence de poussière d'or. Dalrymple trompé dans son attente, témoigna beaucoup de mauvaise humeur, fit lever l'ancre, et à la sommation de Bruce, donna l'ordre de faire voile vers la Nouvelle Zélande; mais le vent fut d'abord contraire, et les éloigna considérablement. La bonne Aékotoé fondait en larmes en voyant disparaître les

Digitized by Google

côtes chéries de son île natale. Le troisième jour le vent changea et devint favorable, mais Bruce remarqua que le capitaine, loin de faire prendre à son vaisseau la direction de la Nouvelle Zélande, s'en éloignait toujours davantage et lui faisait prendre la route des Indes : il alla à lui, lui rappela sa parole de le ramener avec son épouse dans leur patrie ; il lui dit que si l'honneur et l'humanité ne lui suffisaient pas, la politique et l'intérêt de sa nation le demandaient également, que tous les vaisseaux anglais qui toucheraient à la Nouvelle Zélande seraient responsables de l'enlèvement de la fille du roi, et qu'il en tirerait une cruelle vengeance. — Ah ! ah ! s'écria le capitaine en riant, ce ne sera pas de moi qu'il se vengera, car je me garderai bien d'y retourner, j'ai tout autre chose à faire que de me promener dans ses mers avec ma cargaison et de vous ramener dans votre île ; vous trouverez quelque autre île encore meilleure.

Qu'est-ce qu'il y avait à faire ? Georges n'était pas le plus fort ; il fallut se soumettre au destin qui leur parut bien cruel. Ils arrivèrent à la vue de Féegée, ou l'île de Sandal ; le capitaine dit à Bruce, que s'il le désirait, il le descendrait sur le rivage. Pourquoi ici ? répondit Bruce, il est connu que ces insulaires sont les sauvages les plus féroces de cet hémisphère, et en guerre avec notre nation ; nous serions bientôt prisonniers et brûlés à petit feu. Le capitaine rit et ne les descendit pas dans l'île ; mais il reprit à Georges une quantité de petits présens qu'il lui avait faits pour l'engager à monter sur le vaisseau, et les donna aux insulaires qui arrivaient de tous côtés dans leurs canots. De cette île ils passèrent près de Sooloo, ils visitèrent encore trois ou quatre îles sans y trouver la poudre d'or que l'avide Dalrymple cherchait toujours ; et enfin le vaisseau aborda à Malakka, dans le mois de décembre 1808.

Le capitaine descendit à terre, et Bruce voulut l'accompagner, ce qu'il fit. Il avait le projet d'aller parler au gouverneur européen qui réside dans cette ville, et de lui demander satisfaction de la trahison indigne du déloyal Dalrymple ; il était trop tard ce soir-là : le capitaine voulait, disait-il, passer quelques jours à Malakka ; Bruce renvoya donc la visite au lendemain. Mais quel fut le désespoir de cet infortuné, lorsqu'il apprit en s'éveillant que le capitaine était retourné de grand matin à bord du *Wellesley*, et cinglait à toutes voiles vers Pinang ! Bruce se précipita sur le rivage : à peine aperçut-il au large le vaisseau qui emportait

Digitized by Google

loin de lui son Aékotoé. Ainsi le scélérat Dalrymple avait enlevé à ce malheureux jeune homme, son île fortunée, son royaume et sa compagne chérie; sa douleur et sa rage furent inexprimables.

Il courut chez l'officier commandant à Malakka, et le supplia avec des accens si déchirans de lui faire retrouver sa femme et leur île, que le commandant fut à-la-fois indigné et touché; il exhorta le malheureux Georges à la patience: aucun vaisseau n'était attendu à Malakka, mais il lui dit qu'il arrivait quelquefois qu'un vaisseau partait des Indes pour la Nouvelle-Galle, et touchait leur île en passant, qu'il pouvait alors aller avec eux à Port-Jackson, et de là facilement à la Nouvelle Zélande.

Jamais sans Aékotoé, s'écria Georges douloureusement! je veux retrouver mon Aékotoé, ou mourir! — Le commandant lui promit d'écrire à Pinang et de donner des ordres pour qu'à l'arrivée du vaisseau du capitaine Dalrymple, Aékotoé fût renvoyée à Malakka, près de son époux.

Il fallait attendre un mois avant que d'avoir des nouvelles de Pinang. Bruce sentit qu'il ne pourrait pas supporter cette longue attente, et supplia le commandant de lui permettre d'être lui-même le porteur de sa lettre; et cela lui fut accordé. Par le premier brick il partit de Malakka, et il eut la douleur, en arrivant à Pinang, d'apprendre que l'odieux Dalrymple y avait en effet touché, et y avait vendu la pauvre princesse Aékotoé comme esclave; un certain capitaine Ross l'avait achetée. Dalrymple aurait bien voulu la garder pour lui, et c'est dans ce but qu'il l'avait enlevée, espérant la détacher de son Georges Bruce; mais depuis le moment qu'elle en fut séparée, elle avait toujours été dans un désespoir si violent, qu'il avait été forcé de l'éloigner du vaisseau: elle ne cessait de répéter le nom de son époux avec des cris déchirans. Cet état depuis son esclavage avait fait place à une sombre stupeur, et sa raison paraissait altérée; mais au moment où elle aperçut son Georges, tout fut effacé, elle s'élança dans ses bras avec des cris de joie; tel est le caractère de ces enfans de la nature. Cependant la sensible Aékotoé n'était pas au terme de ses peines; M. Ross ne refusa pas de la rendre, mais il exigea la valeur de ce qu'elle lui avait coûté; et le monarque de la Nouvelle Zélande ne possédait rien et ne pouvait le satisfaire. Encore une fois il eut recours au gouverneur de l'île; encore une fois il parla avec l'éloquence du sentiment qui ne manque

Digitized by Google

jamais son effet; il lui raconta en détail et son bonheur passé, et son malheur, et celui de son Aékotoé, depuis qu'une fatale destinée avait amené le traître Dalrymple sur leurs côtes; il peignit avec une telle expression de vérité l'amour qui les unissait, lui et son Aékotoé, leur tendresse filiale pour leur excellent père Tippahée, l'attachement de leurs sujets pour eux, que le gouverneur en fut ému jusqu'aux larmes; il lui promit de lui faire rendre son Aékotoé, et lui tint parole. En se retrouvant dans les bras de son bien-aimé Georges, elle crut n'avoir plus rien à désirer; mais bientôt elle sentit qu'il lui manquait et son père et sa patrie. Le gouverneur, justement indigné contre le capitaine Dalrymple, demanda à ces époux quelle réparation ils exigeaient pour la perfidie dont ils étaient les victimes; en attendant, dit-il, que les lois puissent atteindre le coupable, je vous la ferai au nom de la nation que sa conduite déshonore.

Oh! s'écria Bruce, qu'on nous ramène auprès du bon Tippahée, dans notre île chérie, nous ne voulons rien de plus. A Pinang, il y avait beaucoup moins d'espérance de trouver une occasion pour la Nouvelle Galle qu'à Malakka, et c'est ce qui décida nos aventuriers à retourner dans cette ville; mais là encore, ils n'avaient qu'un espoir très-éloigné de trouver un vaisseau pour Port-Jackson, ce qui les aurait au moins rapprochés de leur île. Aékotoé succombait sous le *mal du pays*, et du chagrin d'être séparée de son père; et son époux partageait vivement sa peine. On leur conseilla, comme le moyen le plus court et le plus sûr, de se rendre en Angleterre sur les vaisseaux qui venaient de la Chine, et de se rembarquer sur un des bâtimens qu'on renvoie à la mer du Sud; c'était leur faire faire à-peu-près le tour du monde, et un voyage au moins d'une année, et Georges Bruce ne se souciait pas trop de se montrer *tatoué*, comme il l'était, dans son ancienne patrie et dans sa famille; cependant il aurait tout souffert pour retrouver son île, et ramener Aékotoé à son père: mais un autre obstacle se présenta; les vaisseaux de la Chine arrivèrent; et on demanda à Bruce quatre cents dollars pour son passage et celui de sa femme: il était bien éloigné de posséder une telle somme.

Enfin, graces aux bontés du gouverneur de Malakka, sir Edwards Bellews, il eut de quoi arriver au moins au Bengale, avec sa souffrante compagne, qui se ranima cependant par la seule idée de se rapprocher de son île: ils

Digitized by Google

débarquèrent à Calcuta, et y trouvèrent un peu de repos après tant d'agitation. L'histoire de ce couple malheureux, rejeté loin de sa patrie par la plus horrible trahison, intéressa tout le monde; on éprouva la plus vive indignation contre le traître, et la plus tendre pitié pour l'innocente et jeune Aékotoé.

Ce fut le lundi 19 juin 1809, qu'elle fut présentée au général-gouverneur de Calcuta, dans son superbe palais; le commodore Hayes la conduisait, et la princesse de la Nouvelle Zélande soutint à merveille la dignité de son rang, et fut généralement admirée. Aékotoé, âgée de dix-huit ans, est parfaitement bien taillée, ses traits sont très-agréables et sa physionomie très-expressive; elle était parée suivant la mode de sa nation, avec de belles plumes sur la tête, dont le nombre indiquait son rang, un collier de grains rouges autour de son cou et de ses bras nuds, vêtue d'une légère draperie de toile de coton, dont l'usage n'était pas encore connu à la Nouvelle Zélande, mais dont elle avait déjà l'habitude; et sur ses épaules une espèce de manteau fait d'un tissu très-fin et très-singulier, qu'elle avait sur elle, quand elle quitta son pays, et que les jeunes insulaires se font elles-mêmes avec une espèce de plante, dont la tige ressemble à de la paille très-souple et très-fine. Aékotoé, dis-je, fut d'abord un peu éblouie du luxe oriental rassemblé autour d'elle, et dont elle n'avait aucune idée; mais se remettant bientôt, elle répondit aux complimens qu'on lui adressa de toutes parts, et aux questions qu'on lui fit, avec bien plus d'esprit qu'on ne l'aurait supposé, et avec une sensibilité qui lui donnait mille graces. Elle s'énonçait en anglais très-intelligiblement, tout en ayant conservé la naïveté et l'énergie qui sont si remarquables chez les sauvages; elle parla de son père, de sa nation et de ses regrets de la manière la plus intéressante et la plus touchante.

De son côté, Georges Bruce répondait avec clarté et précision aux questions des hommes sur la Nouvelle Galle et la Nouvelle Zélande. On lui eut bientôt procuré les moyens de ramener à Tippahée sa fille bien-aimée: on les a transportés sur un bâtiment qui allait du côté méridional, et qui a promis de les déposer sur une des côtes de la Nouvelle Zélande; on espère qu'ils y arriveront heureusement, mais on n'en a pas de nouvelles ultérieures.

Quant à l'indigne capitaine Dalrymple, il erre encore

sur les mers, et peut-être y trouvera-t-il la punition de sa déloyauté; mais il est déjà jugé par l'opinion publique, en attendant qu'il le soit par les tribunaux de son pays. Par-tout comme aux Indes, l'injustice, la trahison et la cruauté sont en horreur; et la politique doit le trouver plus coupable encore : si la malheureuse Aékotoé périssait dans une tempête, et n'était pas rendue à son père et à son pays, toutes ces nations, encore barbares, seraient à jamais les ennemies de l'Angleterre : peut-être elles ont déjà rendu responsables du crime d'un seul individu quelques navigateurs infortunés. IS. DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES. — L'inconstance du tems, depuis quelques jours, rend les plaisirs très-variables; les spectacles et les promenades sont tour-à-tour suivis et délaissés. Les fêtes, en attirant à Paris un grand nombre d'étrangers et en retenant à la ville ceux des habitans qui passent ordinairement la belle saison à la campagne, donnent à cette capitale plus de mouvement et d'éclat qu'elle n'en a pour l'ordinaire à cette époque de l'année. Les Parisiens, dont la mémoire peut se reporter sur des souvenirs d'environ trente ans, doivent se rappeler que c'est au premier de ce mois que se faisait l'ouverture de la foire Saint-Laurent, berceau de l'Opéra-Comique, dont les brillantes destinées actuelles ont été amenées par tant de vicissitudes. Ces foires étaient, à certaines heures, le rendez-vous de la plus brillante société. Il était de bon ton de se montrer dans une soirée, à cinq ou six spectacles différens, et la femme la plus élégante ne se fesait aucun scrupule d'assister à une parade en plein vent et d'y rire à visage découvert. Les mœurs ont fait, depuis, de grands progrès, et si l'on se permet encore de rire des plaisanteries de Molière et de Regnard, c'est au moins sous l'éventail. Audinot et Nicollet, en établissant des théâtres permanens sur les boulevards, y ont attiré la foule; la bonne compagnie a pris les mêmes habitudes, et les foires ont été abandonnée. Le boulevard du Temple réunissait alors, et le jeudi particulièrement, la plus brillante population; on venait y éta-

Digitized by Google

ler le luxe des voitures, des chevaux et des livrées; les jeunes gens qui avaient passé la matinée sur ce même boulevard, au jeu de paume de Charier, venaient le soir se promener à cheval au milieu des deux files d'équipages qui circulaient depuis la rue du Temple jusqu'au faubourg Saint-Antoine; le café Yon était le Frascati de cette époque; mais comme tout change, même les habitudes des Parisiens, ce boulevard n'est plus fréquenté que par le peuple, et les mélodrames y ont remplacé les tours de Lazari, au grand profit de l'art dramatique.

— On ne peut guère parler de la versatilité des goûts des Parisiens, sans observer que le reproche, si c'en est un, ne s'adresse qu'aux classes supérieures; la masse du peuple est au contraire douée d'une extrême persévérance dans ses habitudes. Les Porcherons, la Courtille et la Rapée n'ont point à craindre ces grandes révolutions de la mode dont nous avons vu tant d'illustres victimes : l'*Arc-en-Ciel* et le *Poirier sans pareil* sont à l'abri des revers qui ont atteint le Ranelagh, le Wauxhal, le Colysée et Frascati.

— Si l'on examine un peu attentivement les produits modernes de notre littérature, on sera forcé de convenir qu'à aucune autre époque on n'a écrit généralement avec plus de correction, plus de bon sens, plus d'élégance, et l'on avoûera que le plus grand et peut-être le seul défaut de la plupart des ouvrages de cette époque, c'est de manquer d'idées et d'imagination. On n'a jamais su mieux arranger les mots, mieux cadencer la phrase, ne rien dire, en un mot, d'une manière plus agréable et avec un meilleur choix d'expressions. Il en résulte nécessairement un peu de monotonie en vers et en prose, et voilà pourquoi aux yeux d'un étranger instruit, mais qui ne peut distinguer des nuances imperceptibles, tous les écrivains français, poëtes et prosateurs paraissent aujourd'hui n'avoir qu'un même style. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer à la conversation : les lieux communs qui en remplissaient autrefois les vides, en font aujourd'hui les frais, et sont discutés, développés avec beaucoup de justesse d'esprit et un grand luxe d'expressions. Mais la même disette d'idées qui se manifeste dans les écrits par l'emploi des mêmes formes, le retour des mêmes périodes, se fait encore mieux sentir dans la conversation, par l'usage habituel de ces phrases parasites qui peuvent se placer par-tout, parce qu'elles n'ont aucun sens. Il y a telle personne qui parle beaucoup et passe pour bien parler, que l'on réduirait à

Digitized by Google

peu-près au silence, en lui retranchant quelques locutions de la nature de celles-ci: *ce n'est pas l'embarras, ce n'est pas l'histoire, à tous égards, sous tous les rapports*, etc. Ces façons de parler sans rien dire, n'ont jamais été aussi généralement répandues dans la société qu'on est convenu d'appeler la bonne, et quelques-unes ont déjà même obtenu les honneurs du théâtre Français. L'abus de ces locutions bannales en amène quelquefois un emploi singulier; nous entendions, il y a quelque jours, un homme qui, parlant à un autre de la gêne où il était réduit, lui disait: *ce n'est pas l'embarras*, je ne sais pas comment je dînerai demain. Un autre, sans croire faire une épigramme, terminait par ces mots l'éloge de l'ouvrage de M. N.: *ce n'est pas là l'histoire*, son livre n'est qu'un roman. Une autre phrase nouvellement en vogue et accréditée par de brillans exemples, c'est: *ne m'en parlez pas*, et l'on a remarqué que dans la bouche des femmes qui s'en servent le plus habituellement, elle signifie presque toujours, *ne me parlez pas d'autre chose*.

— La grande parade qui a eu lieu dimanche dernier, offrait un spectacle dont nous avons vu quelques étrangers plus surpris que de toutes les merveilles dont ils avaient été les témoins. La garde impériale toute entière, la garnison de Paris, les régimens polonais et hollandais étaient sous les armes; on y comptait plus de 30,000 hommes. La cavalerie était sur la place du Carrousel, et l'infanterie dans la cour du château. L'Empereur, après avoir passé la revue dans le plus grand détail, a distribué des aigles à plusieurs régimens; la foule était immense, et S. M. a été accueillie par des acclamations universelles. Parmi les différens corps dont se compose la garde et qui tous sont dignes de fixer l'attention, on a remarqué particulièrement le beau régiment d'artillerie commandé par le général Lariboissière.

Evénemens, Anecdotes. — C'est sur-tout à Paris que se font remarquer plus particulièrement les progrès de l'industrie. Un étranger, après avoir passé un an à Paris à visiter les monumens et les établissemens public, en pourrait passer un autre à parcourir les ateliers des artistes, les cabinets de curieux et même les boutiques d'ouvriers qui renferment des chefs-d'œuvre dont quelques-uns ne sont pas suffisamment appréciés, et sur lesquels nous nous efforçons autant qu'il en est en nous de ramener l'attention publique. Nous citerons aujourd'hui *les cadrans de sûreté*

Digitized by Google

de M. Mariotte, rue Notre-Dame de Nazareth. Cette nouvelle invention mécanique mérite d'être connue par son utilité et la singularité de ses effets. On peut l'adapter à toute espèce de meuble, et le secret en est d'autant plus sûr, qu'il y a peine de mort pour qui s'essayerait à le pénétrer. La moindre tentative dirigée sans instruction préalable, fait partir la détente d'un pistolet qui rend le triple service de tuer l'imprudent voleur, d'avertir le propriétaire et d'allumer une bougie dans un coin de l'appartement. Malgré tous les avantages que présentent ces nouveaux cadrans dont le prix n'excède pas celui des serrures de sûreté ordinaires, nous ne serions pas surpris que l'auteur en fût pour ses frais d'invention, pour ses avances et pour ses affiches; tant il est vrai qu'à Paris (et il n'est pas inutile de le répéter), c'est peu de découvrir une chose utile, de l'annoncer, de la faire connaître, si l'on ne trouve le moyen d'appeler sur soi l'attention, fût-ce même par un ridicule.

— Depuis que l'on fait commerce des lettres, il est tout naturel que la littérature ait ses courtiers. Un des plus actifs, à ce qu'il semble, est M. de Beaunoir, lequel *tient un cabinet de correspondance dramatique*, et fait par commission et à juste prix le commerce des denrées littéraires. M. de Beaunoir se charge de faire annoncer un ouvrage dans les journaux, et d'en faire dire du bien; de faire recevoir, répéter, jouer et réussir toute espèce de pièces de théâtre, depuis la tragédie jusqu'au mélodrame inclusivement; il ne fait payer que ses déboursés et ses démarches, et donne ses avis pour rien. L'espace nous manque pour copier le tarif des prix fixés par la maison Beaunoir et compagnie, mais nous ne pouvons nous dispenser de prévenir nos lecteurs que *la course littéraire* est de trente sols, c'est le même prix que la course de fiacre, mais on y gagne le pour-boire.

— Grâce à l'habitude que nos journaux ont prise de se copier mutuellement et sans examen, s'il arrive (ce qui n'est peut-être pas sans exemple,) que l'un d'eux dise une sottise, vingt-quatre heures après elle est textuellement répétée par tous les autres, au grand scandale ou à la grande risée de toute l'Europe : c'est ainsi qu'il y a quelque tems toutes nos feuilles publiques ont répété, d'après le *Journal de l'Empire*, que « LE CORSAIRE L'ELIE avait apporté à Constantinople, le 19 avril au matin, la nouvelle de la naissance du roi de Rome; » avec un peu de réflexion on se serait dit que de pareilles communications entre les

différentes cours de l'Europe, ne se font pas ordinairement par la voie des corsaires, et que c'est *le courier du cabinet, Elie,* et non pas le corsaire l'Elie, qui a porté à Constantinople la nouvelle d'un événement sur lequel reposent les destinées d'un grand Empire.

— Ce n'est pas seulement un habile jardinier que M. Tripet, c'est encore un écrivain très-agréable à en juger par les jolis articles en forme d'annonce qu'il insère une ou deux fois par semaine dans le plus accrédité de nos journaux; nous voulons en donner une idée à nos lecteurs en reproduisant ici le texte de son dernier article :

« Le sieur Tripet fleuriste, avenue de Neuilly, n° 20, » offre aux amans de Flore les trésors de la nature à un prix » modéré. Voulant propager et donner autant que possible » de l'extension à cette branche de commerce, il fera avec » plaisir la remise du quart aux amis de l'agriculture et des » arts qui voudront bien admettre dans leurs parterres les » peintres en fleurs, les porcelainiers et autres artistes qui » désirent faire leurs études sur ces chefs-d'œuvre de la » nature. Pareille remise est accordée à tous les membres » du clergé qui désirent se procurer cette douce et inno- » cente jouissance qui est sans cesse renaissante. » Maintenant, et ironie à part, de deux choses l'une, ou M. Tripet paye pour faire insérer ses annonces, et alors le journal se devrait à lui-même d'en corriger le style, ou c'est une faveur qu'on lui accorde, et dans ce cas il faudrait y ajouter celle de ne pas le rendre ridicule.

— Il semble que les journalistes allemands prennent à tâche d'induire la postérité en erreur sur l'époque où ils écrivent, en fesant de leurs feuilles le répertoire de toutes les absurdités, de toutes les niaiseries superstitieuses que débitait l'ignorance à la populace du douzième siècle. C'est d'eux que nous viennent toutes ces aventures de sorciers, de revenans, de spectres, de visions, d'effets sympathiques, dont s'enrichissent quelques-uns de nos romanciers, pour l'amusement des cuisinières qui n'ont cependant pas la sottise d'y croire. Il est question aujourd'hui d'un nouvel Epiménide : « Ce dormeur extraordinaire (à ce qu'assurent les feuilles allemandes) est un habitant de Néograd dans la Basse-Hongrie; lequel s'est endormi, dans une caverne, par un tems d'orage, le 13 avril 1810, et ne s'est éveillé que le 16 du mois d'août suivant. » Ce n'est pas mal débuté pour un premier somme, et comme il est reconnu que ces affections soporifiques vont toujours dans une progression

Digitized by Google

croissante, la première fois que s'endormira notre homme de Néograd, Dieu sait quand il s'éveillera. Ceux qui débitent cette belle histoire ajoutent avec une circonspection véritablement louable, « qu'il faut attendre, avant de prononcer, le rapport des médecins. » Mais nous qui parions dès à présent contre la vérité de cette aventure, nous parierons double si la médecine nous l'atteste.

— Nous n'avons pas laissé ignorer à nos lecteurs, à qui nous disons tout, que le *Jardin des Princes*, après avoir fait pendant quelques années les délices des habitans du Marais et des quartiers circonvoisins, s'est vu tout-à-coup abandonné pour le *Jardin turc* où se porte aujourd'hui la foule. Les propriétaires de l'établissement délaissé ont imaginé, pour le remettre en vogue, de s'associer le sieur Garnerin dont le cabinet de physique n'est pas moins désert que leurs bosquets. On ne peut guère prévoir quel sera le succès de cette bizarre association; mais, en attendant, les malheureux espèrent,

Et ces deux grands débris se consolent entre eux.

ARTS ET MONUMENS. — Plusieurs gravures relatives aux fêtes et cérémonies du baptême du roi de Rome, décorent depuis quelques jours les boutiques de nos marchands d'estampes. Le plus grand nombre n'est pas remarquable par le mérite du dessin et de l'exécution; mais elles parlent aux yeux, et les descriptions les mieux faites ne donneraient pas aux habitans des provinces une idée aussi exacte des réjouissances auxquelles ils n'ont pu assister. Parmi ces gravures on doit distinguer un portrait du roi de Rome, dessiné d'après nature par Prud'hon et gravé par Roger. Le talent connu de ces artistes nous dispense de tout autre éloge.

— Les N^os 7, 8 et 9 de la collections des *Incroyables* de M. Horace Vernet, sont en vente depuis quelques jours; l'un des jeunes gens est en demi-costume (habit vert-pré); l'autre en négligé (habit vert-saule). Tous deux ont les cheveux coupés à racine droite, l'énorme charivari de breloques et la cravate à longues oreilles. La jeune femme se fait remarquer par sa chaussure, sa robe courte à triple rang de garnitures, et son chapeau en corbeille de Flore.

— Il a été fait, le 19 du mois dernier, une nouvelle expérience du goût des éléphans pour la musique. On a exécuté, en présence de *Marguerite* (c'est le nom de l'éléphant femelle du jardin des Plantes), plusieurs morceaux

de différens genres sur des instrumens à vent et à corde. Le résultat de ces diverses épreuves permet d'affirmer que cet énorme quadrupède préfère la musique douce et tendre à la musique vive et légère ; l'air, *O ma tendre musette*, exécuté sur le violon par M. Kreutzer, a paru lui causer un plaisir très-vif ; mais l'air, *Charmante Gabrielle*, exécuté sur le cor par M. Frédérich Duvernois, lui a causé une sorte de ravissement dont il a donné les signes les moins équivoques par les oscillations voluptueuses de sa trompe qu'il portait tantôt dans le pavillon de l'instrument, tantôt autour du corps du musicien qu'il semblait vouloir remercier et encourager par ses caresses. On a voulu lui jouer ensuite un chœur d'Armide, mais au grand scandale de quelques témoins, Marguerite a tourné le dos et s'est enfuie en bâillant ; d'où il a bien fallu conclure que les bêtes n'aimaient point la musique de Gluck, ce que l'on soupçonnait déjà.

NOUVELLES LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES. — La dernière quinzaine a été très-fertile en nouveautés de tous genres. Au premier rang nous placerons les *Œuvres de Lebrun*, en 4 volumes in-8°. Elles ajouteront à sa réputation comme poëte lyrique, et nous ne serions pas surpris que la postérité, qui donne les places, ne lui assignât la première dans un genre où il n'aura du moins qu'un rival en France. Les meilleures épigrammes de Lebrun étaient connues, et l'on aurait pu, sans lui faire le moindre tort, supprimer au moins les trois quarts de celles que l'on publie pour la première fois. L'éditeur a sagement fait de ne point insérer dans cette édition bon nombre d'épigrammes dirigées contre des personnes vivantes, et M. Delille doit lui savoir gré de l'honorable exception qu'il a faite en sa faveur.

— Mme Joliveau, connue par deux volumes de fables et quelques autres poésies agréables, vient de publier un poëme de *Suzanne*, en 4 chants.

— On lit avec intérêt la *Guérison de Rodolphe Grevel*, sourd-muet de naissance, par M. Fabre d'Olivet. On peut reprocher à ce roman (car c'en est un, quoi que l'auteur en dise), un peu de jargon métaphysique, mais il attache et on y trouve des faits curieux.

— Le *Muet*, ou Les aventures du comte de Lorestan, est un de ces romans éphemères qui traînent quelques jours sur le comptoir des marchandes de modes, et vont mourir chez l'épicier.

Digitized by Google

— Les contes de Fées ont repris une telle faveur, qu'un libraire de Toulouse vient de réimprimer presqu'en entier la *Bibliothèque bleue*. Il n'a point oublié la *Grenouille bienfaisante*, et la *Bonne petite Souris*, qu'il ne faut pas désespérer de voir bientôt figurer sur la scène.

Nouvelles des Théatres. — Les débuts se succèdent avec rapidité, et quelques-uns se continuent avec succès. A l'Opéra, M^lle^ Lotte a débuté dans le rôle Antigone, de l'opéra d'Œdipe. Cette jeune personne, d'une figure fort agréable, a de la sensibilité, de l'intelligence et de la grace; peut-être laisse-t-elle à désirer un peu plus de force et d'étendue dans la voix.

M. Cartigny, dans l'emploi des valets, promet un successeur à La Rochelle; M. Baudrier, dans l'emploi des financiers, fait souvenir de Désessart, en attendant qu'il le fasse oublier. On attend beaucoup du début de M. Firmin. Ce jeune homme a de la chaleur et de la sensibilité vraie; qualités rares à ce théâtre depuis la mort de Mollé et la retraite de Monvel.

Si M^me^ Boulanger ne termine ses débuts à Feydau que lorsque le public cessera d'y courir, il est difficile de leur assigner un terme. M. Perceval, acteur du théâtre de Bruxelles, a débuté dans l'emploi des grimes; il a été favorablement accueilli, mais il n'a pas été apprécié tout ce qu'il vaut.

On répète à ce théâtre un opéra-comique intitulé *Le frère par supercherie*, ouvrage que l'on attribue à une dame déjà familiarisée avec les écueils de la mer où elle s'aventure.

Le Vaudeville a deux pièces en batterie; l'*Appartement à deux maîtres*, et l'*Auteur sans le savoir*.

Les Variétés, en attendant le rétablissement de Potier, dont l'absence se fait sentir, vont nous donner *Les orgues de Barbarie*, vaudeville dans lequel Tiercelin doit jouer un rôle d'Auvergnat, et *La lettre de recommandation*, petite pièce où Brunet se montrera dans un de ces rôles de nigaud provincial qui ont fait sa réputation.

On prépare à la Gaité, avec tout le luxe des Boulevards, une *Melo-férie* en deux actes, précédée d'un prologue qui ne laissera rien à désirer, du moins pour les décorations, les costumes, les métamorphoses et les ballets.

Nous ne dirons rien des Jeux gymniques que des dissensions intestines réduisent aux abois. *Discordia res maximæ dilabuntur.* Y.

Digitized by Google

POLITIQUE.

On continue à ne rien savoir autre chose de ce qui se passe sur le Danube, que la continuation de l'échange des couriers, et, à ce que l'on présume, la continuation des négociations. On pense, dit la gazette de Presbourg, que l'armistice a été prolongé. A Vienne, les mesures que nécessite la baisse progressive du cours sont l'objet continuel des travaux et des conférences du ministère. En Prusse, de nouvelles mesures de sévérité ont été prises contre quelques individus qui avaient réussi à introduire des marchandises prohibées mêlées à des productions de Saxe et de France. En Suède et en Danemarck les dispositions de précautions ont été prises contre toute tentative de la flotte anglaise, dont on n'annonce aucun mouvement.

Le ministre anglais n'est occupé qu'à chercher les moyens de calmer les inquiétudes, et d'adoucir la situation des manufacturiers, dont les plaintes sont répandues par les cris de millions d'ouvriers sans travail et sans pain.

Le roi est toujours dans la même situation. Les journaux remarquent avec étonnement et avec une sorte de dérision un changement de dispositions du ministère. Il est maintenant décidé, disent-ils, pour la première fois qu'il sera accordé des licences aux navires français conduits par des équipages français et se rendant d'ici dans un port français, pourvu qu'ils soient chargés de produits coloniaux : mais, demandent les écrivains périodiques que nous citons, où a-t-on vu que l'Empereur Napoléon consente à admettre nos denrées à de telles conditions? Ne lui donnons-nous pas ainsi le secret de notre faiblesse, ajouté à la connaissance qu'il a de sa force? Si l'Empereur Napoléon voulait de nos denrées, il les recevrait des bâtimens anglais mêmes; mais il les repousse sous quelque pavillon qu'elles se présentent, parce qu'il veut que nous succombions sous leur poids, que nous n'ayons pas un débouché, qu'elles descendent en Angleterre au plus vil prix, et qu'elles ruinent entièrement notre commerce. Certes son plan réussit d'une manière cruelle pour nous, et l'on doit reconnaître par les dispositions dont il s'agit que les ministres ne savent plus de quel bois faire flèche.

Digitized by Google

C'est d'un autre état de situation que nous avons à entretenir le lecteur : cet état est celui de l'Empire français envisagé par le gouvernement sous toutes ses faces, et dans toutes ses parties. Cet exposé a été présenté au Corps-Législatif par S. Exc. le ministre de l'intérieur, dans la séance du 29 juin : nous chercherons à n'omettre, en l'analysant, aucune considération essentielle.

Messieurs, l'Empire s'est accru de seize départemens, de cinq millions de population, d'un territoire donnant un revenu de cent millions, de trois cents lieues de côtes et de tous leurs moyens maritimes. Les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut n'étaient point françaises : la circulation de l'intérieur de l'Empire était gênée ; les productions des départemens de son centre ne pouvaient arriver à la mer que soumises à des douanes étrangères. Ces inconvéniens ont disparu pour toujours.

Le Simplon, devenu français, nous assure une nouvelle communication avec l'Italie.

La réunion de Rome a fait disparaître l'intermédiaire fâcheux qui se trouvait entre nos armées du nord et de l'Italie et celle du midi, et nous a donné sur la Méditerranée de nouvelles côtes utiles et nécessaires à Toulon, comme celles de l'Adriatique le sont à Venise. Cette réunion porte encore avec elle le double avantage que les papes ne sont plus souverains, et ne sont plus étrangers à la France. Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour se souvenir de tous les maux qu'a faits à la religion la confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Sans cesse les papes ont sacrifié les choses saintes aux choses temporelles.

Ce n'est pas le divorce de Henri VIII qui a séparé l'Angleterre de l'église de Rome ; c'est le *denier* de Saint-Pierre.

S'il est avantageux à l'Etat et à la religion que le pape ne soit plus souverain, il est également avantageux à l'Empire que l'évêque de Rome, chef de notre église, ne nous soit pas étranger, et qu'il réunisse dans son cœur, à l'amour de la religion, celui de la patrie, qui caractérise les ames élevées. C'est d'ailleurs le seul moyen de rendre compatible la juste influence que doit avoir le pape sur le spirituel avec les principes de l'Empire, qui ne permettent pas qu'aucun évêque étranger puisse ou doive y exercer quelque influence.

Religion. — L'Empereur est satisfait de l'esprit qui anime tout son clergé.

Les dissensions religieuses, suite de nos troubles politiques, ont entièrement disparu ; il n'y a plus en France que des prêtres dans la communion de leurs évêques et réunis dans leurs principes religieux comme dans leur attachement au gouvernement.

Vingt-sept évêchés étant depuis long-tems vacans, et le pape ayant refusé à deux époques différentes, de 1805 à 1807 et de 1808 jusqu'à présent, d'exécuter les clauses du concordat qui l'obligent à instituer les évêques nommés par l'Empereur, ce refus a rendu nul le concordat ; il n'existe plus. L'Empereur a donc été obligé de convoquer tous les évêques de l'Empire, afin qu'ils avisassent au moyen de pourvoir aux siéges vacans, et de nommer à ceux qui viendraient à vaquer,

Digitized by Google

conformément à ce qui se faisait sous Charlemagne, sous saint Louis, et dans tous les siècles qui ont précédé le concordat de François Ier et de Léon X; car il est de l'essence de la religion catholique de ne pouvoir se passer du ministère et de la mission des évêques.

Ainsi a cessé d'exister cette fameuse transaction de François Ier et de Léon X, contre laquelle l'église, l'université et les cours souveraines ont si long-tems réclamé, et qui a fait dire aux publicistes et aux magistrats du tems, que le roi et le pape s'étaient cédé mutuellement ce qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. C'est désormais aux délibérations du concile de Paris qu'est attaché le sort de l'épiscopat qui aura tant d'influence sur celui même de la religion. Le concile décidera si la France sera, comme l'Allemagne, sans épiscopat.

Au reste, s'il a existé d'autres divisions entre l'Empereur et le souverain temporel de Rome, il n'en a existé aucune entre l'Empereur et le pape, comme chef de la religion, et il n'est rien qui puisse porter la moindre inquiétude dans les ames les plus timorées.

Ordre judiciaire. — Le dernier code a réuni la justice civile et la justice criminelle.

En nommant aux différentes places, S. M. a recherché les hommes qui restaient encore des anciens parlemens, et que leur âge et leurs connaissances rendaient susceptibles d'être employés dans les cours impériales; elle les y a appelés de son propre mouvement, donnant ainsi une nouvelle preuve de son désir constant de voir les Français oublier leurs anciennes querelles, et achever de se confondre dans le seul intérêt de la patrie et du trône.

Administration. — Bien des réclamations ont été présentées sur les limites des différens départemens. Il s'est même fait entendre des opinions qui voudraient substituer de grandes préfectures aux préfectures actuelles; mais S. M. les a rejetées, et a pris pour principe de regarder comme établi et permanent ce qui a été fait. L'instabilité détruit tout. Une grande révolution a passé sur l'organisation des départemens; c'est comme un acte de propriété auquel S. M. ne veut point toucher. Ces départemens ont été formés, consolidés au milieu d'imposantes circonstances qui ont rapproché leurs habitans, et ils resteront toujours unis de même.

L'administration communale s'est partout perfectionnée.

Les hôpitaux se sont par-tout améliorés : on peut dire qu'à aucune époque ils n'ont été mieux tenus. La charité s'exerce avec abondance, et les legs acceptés au conseil-d'état pour les hôpitaux montent à plusieurs millions chaque année.

Instruction publique. — L'université a fait des progrès. Quelques lycées étaient mal constitués : les principes de la religion, fondement de toute institution comme de toute morale, en étaient écartés, ou étaient faiblement pratiqués. Le grand-maître et le conseil de l'université ont remédié à la plus grande partie de ces abus. Bien des choses cependant restent à faire pour réaliser les espérances et les vues de l'Empereur dans cette grande création.

L'éducation de famille est celle qui mérite le plus d'encouragement; mais puisque les parens sont obligés de confier si souvent leurs enfans à des colléges ou à des institutions, l'intention de l'Empereur est que l'organisation de l'université s'étende à tous les colléges et

Digitized by Google

aux institutions de tous les degrés, afin que l'éducation ne soit plus comme une manufacture ou une branche de commerce exercée dans des vues d'intérêt pécuniaire. Diriger l'éducation est une des plus nobles fonctions de père de famille, ou un des principaux buts des institutions nationales. Le nombre des lycées et celui des colléges communaux seront augmentés, et le nombre des institutions particulières sera graduellement diminué, jusqu'au moment où elles seront toutes fermées.

Il faut dix ans encore pour que tout le bien que S. M. attend de l'université soit réalisé et pour que ses vues soient accomplies ; mais déjà de grands avantages sont obtenus, et ce qui existe est préférable à ce qui a jamais existé.

Sciences et arts. — La découverte de l'aiguille aimantée a produit une révolution dans le commerce : le sucre a détruit l'usage du miel ; l'indigo celui du pastel. Les progrès de la chimie opèrent dans ce moment une révolution en sens inverse : elle est parvenue à tirer le sucre des raisins, de l'érable et de la betterave : le pastel, qui avait enrichi le Languedoc et une partie de l'Italie, mais qui n'avait pu, dans l'enfance de l'art, soutenir la concurrence avec l'indigo, reprend à son tour le dessus ; la chimie en extrait aujourd'hui une fécule qui lui donne sur l'indigo l'avantage du prix et de la qualité. Toutes les branches des sciences et des arts se perfectionnent.

Travaux publics. — De grands travaux sont entrepris depuis dix ans, et se poursuivent chaque année avec un nouveau zèle et un nouvel accroissement de moyens. En 1810, cent trente-huit millions ont été affectés à ces travaux ; cent cinquante-cinq le sont en 1811.

Au milieu des guerres, des dépenses que nécessitent des armées immenses, la création et l'organisation de flottes nombreuses, les sacrifices que fait le trésor impérial pour les travaux publics sont tels, qu'ils surpassent dans une seule année tout ce qui était employé sous l'ancienne monarchie dans une génération.

Fortifications. — Une grande partie de ces dépenses a pour but la création de nouvelles places fortes : ce sont des travaux faits en faveur de l'avenir pour consolider et fortifier l'Empire.

A voir l'activité qui règne depuis huit ans dans les travaux sur toutes nos frontières, on dirait que la France est menacée d'une prochaine invasion. Je n'aurai pas besoin de mettre sous vos yeux, pour contraster avec cette idée, la situation de tous nos voisins qui sont nos alliés, et qui sont réunis à notre système, et la prépondérance que nous ont donnée les dernières campagnes ; mais je dirai seulement que lorsque dans de pareilles circonstances on a sacrifié en peu d'années plus de 100 millions pour une dépense qui n'intéresse que l'avenir, il faut rendre grace au gouvernement qui, non content d'assurer le bonheur de la génération actuelle, veut aussi garantir la tranquillité de la postérité, et maîtrise ainsi jusqu'aux chances les plus éloignées de la fortune.

Ports.—On travaille à nos ports avec la même activité. A Anvers, dès la fin de l'année dernière, on a enlevé le batardeau du bassin. Dix-huit vaisseaux de ligne, même à trois ponts, peuvent y être reçus et en sortir tout armés. Au commencement de cette année, deux vaisseaux de 80 y ont été doublés en cuivre et radoubés. Les travaux

Digitized by Google

se continuent avec ardeur. Avant la fin du mois de septembre prochain, le bassin pourra contenir 30 vaisseaux.

A Cherbourg, les dépenses de la rade sont de deux espèces. Il s'agit 1° d'élever la digue au-dessus du niveau des basses-mers : ce but sera atteint cette année ; 2° d'établir des forts aux extrémités de la digue, afin de défendre la rade. Le fort du centre vient d'être achevé. La rade ainsi assurée, il restait à creuser un port : ce grand travail est exécuté aux neuf dixièmes : trente vaisseaux de ligne pourront être reçus dans le bassin et l'avant-port. Déjà un vaisseau qui avait été endommagé par un accident de mer a pu entrer dans le bassin et y a été radoubé. L'avant-port et le bassin seront achevés en 1812. Les salles de construction et les formes existent déjà. Les travaux de Cherbourg seuls exigent plus de trois millions par an.

Tous les ports du deuxième et du troisième ordre sont l'objet de plus ou moins de travaux, tous s'améliorent avec une grande rapidité.

Canaux. — Le canal de Saint-Quentin est achevé; dès cette année il a été dans une grande activité de navigation ; il influe déjà sur le prix du bois et du charbon dans la capitale.

Le canal du Nord, qui unit le Rhin et l'Escaut, était fait au tiers, mais la réunion de la Hollande l'ayant rendu inutile, on a suspendu ces travaux.

Le canal Napoléon, qui joint le Rhin à la Saone, sera terminé en quatre ans. Trois millions par année y sont affectés.

Routes. — En améliorant les routes on raccourcit les distances. On évalue que Turin a été déjà rapproché de Paris de 36 heures.

Milan est rapproché de Paris, par la route du Simplon, de plus de 50 heures de marche en comparant la route actuelle à ce qui existait il y a dix ans.

Bayonne et l'Espagne ont été rapprochées de Paris de 18 heures, par la chaussée faite dans les sables des landes entre Bordeaux et Bayonne.

Mayence et l'Allemagne ont été rapprochées de 12 heures par la chaussée construite dans les sables de Mayence à Metz. Hambourg le sera l'année prochaine de plus de 60 heures, par la chaussée faite à travers les sables de Maestricht à Wesel et de Wesel à Hambourg ; et ce sera le premier exemple dans l'histoire, de 80 lieues de routes faites dans le cours de deux années.

Tous les conseils généraux des départemens rivalisent de zèle pour seconder les intentions du souverain ; et par-tout des routes s'ouvrent pour établir des communications entre les différens points des départemens.

La construction d'un grand nombre de ponts est entreprise. Ceux de Bordeaux, de Rouen, d'Avignon sur le Rhône, de Turin sur le Pô, sont les plus notables. Ceux de Bordeaux et de Rouen, ainsi que celui sur la Durance, qui a été achevé l'année dernière, étaient regardés comme impossibles. Un grand nombre d'autres ponts sont de même achevés.

Travaux de Paris. — Le canal de l'Ourque et la distribution de ses eaux dans les différentes parties de Paris, sont l'objet d'une dépense de 2,500,000 fr. par an. Dans quelques années ces travaux seront complétement achevés.

Digitized by Google

Le Louvre s'achève ; on abat cette quantité de maisons qui se trouvent entre le Louvre et les Tuileries. Une seconde galerie réunit les deux palais.

Marine. — Nous avons perdu la Guadeloupe et l'Ile-de-France. La volonté de secourir ces colonies ne devait point faire tenter la sortie de nos escadres dans l'état d'infériorité relative où elles se trouvaient.

Depuis la réunion de la Hollande ce pays nous a fourni dix mille matelots et treize vaisseaux de ligne. Nous avons des flottes considérables dans l'Escaut et à Toulon. Des divisions de vaisseaux de ligne plus ou moins fortes, sont dans les différens ports, et quinze vaisseaux sur les chantiers d'Anvers. Tout y est disposé de manière à ajouter chaque année un grand nombre de bâtimens de guerre à notre escadre de l'Escaut. Deux vaisseaux de ligne sont en construction à Cherbourg, et l'approvisionnement en bois et en matériaux de toute espèce y est si considérable, que nous en pouvons mettre cinq sur le chantier avant la fin de 1811. Lorient, Rochefort, Toulon ont toutes leurs cales occupées. De nombreux vaisseaux se construisent à Venise. Naples devait, suivant les traités, avoir cette année six vaisseaux de ligne et six frégates. Ce royaume ne les a pas. Le gouvernement de ce pays se convaincra de la nécessité de réparer cette négligence.

Guerre. — En une année la plupart des places fortes de l'Espagne ont été prises, après des sièges qui honorent le génie et l'artillerie de l'armée française. Plus de deux cents drapeaux, quatre-vingt mille prisonniers et des centaines de pièces de canon ont été enlevés aux Espagnols dans plusieurs batailles rangées. Cette guerre tournait à sa fin, lorsque l'Angleterre sortant de sa politique accoutumée est venue se présenter en première ligne. Il est facile de prévoir le résultat de cette lutte, et d'en comprendre tous les effets sur les destins du monde.

La population de l'Angleterre ne pouvant suffire à l'occupation des deux Indes, de l'Amérique et de plusieurs établissemens dans la Méditerranée, à la défense de l'Irlande et de ses propres côtes, aux garnisons et aux équipages de ses immenses flottes, à la consommation d'hommes d'une guerre opiniâtre soutenue contre la France dans la péninsule espagnole, bien des chances sont pour nous, et l'Angleterre s'est placée entre la ruine de sa population, si elle persiste à soutenir cette guerre, ou la honte, si elle l'abandonne après s'être si fortement mise en avant.

La France a 800,000 hommes sous les armes ; et lorsque de nouvelles forces, de nouvelles armées marchent sur l'Espagne pour y combattre nos éternels ennemis, 400,000 hommes, 50,000 chevaux restent dans notre intérieur, sur nos côtes, sur nos frontières, prêts à se porter à la défense de nos droits par-tout où ils pourraient se trouver menacés.

Le système continental, qui se suit avec la plus grande constance, sape la base des finances de l'Angleterre : déjà son change perd 33 pour 100 : ses colonies sont sans débouchés pour leurs productions ; la plupart de ses fabriques sont fermées...... Et le système continental ne fait que de naître ! Suivi pendant dix ans, il suffirait seul pour détruire les ressources de l'Angleterre.

Ses revenus ne sont pas fondés sur le produit de son sol, mais

sur le produit du commerce du monde ; dès à présent, ses comptoirs sont à moitié fermés. Les Anglais espèrent en vain du bénéfice du tems et des événemens que leurs passions allument, que des débouchés s'ouvriront pour leur commerce.

L'Angleterre doit chaque année de guerre emprunter 800 millions, ce qui, en dix ans, ferait huit milliards. Comment concevoir qu'elle puisse parvenir à supporter une augmentation de contribution de 400 millions pour faire face aux intérêts de ses emprunts, elle qui ne peut suffire aujourd'hui à ses dépenses qu'en empruntant 800 millions chaque année? Le système actuel des finances de l'Angleterre ne peut être fondé que sur la paix. Tous les systèmes de finances, basés sur des emprunts, sont en effet pacifiques de leur nature, puisque emprunter, c'est appeler les ressources de l'avenir au secours des besoins présens. Cependant l'administration actuelle de l'Angleterre a proclamé le principe de la guerre perpétuelle ; c'est comme si le chancelier de l'échiquier avait annoncé qu'il proposera dans quelques années le bill de la banqueroute. Il est en effet mathématiquement démontré que vouloir pourvoir aux dépenses avec 800 millions d'emprunts annuels, c'est déclarer que dans quelques années on n'aura plus d'autre ressource que la banqueroute. Cette observation frappe chaque jour les hommes clairvoyans ; à chaque campagne, elle deviendra plus frappante encore pour tous les capitalistes.

Nous sommes à la quatrième année de la guerre d'Espagne ; mais ne fût-ce même qu'après quelques campagnes l'Espagne sera soumise et les Anglais en seront chassés. Que sont quelques années pour consolider le grand Empire et assurer la tranquillité de nos enfans? Ce n'est pas que le Gouvernement ne désire la paix ; mais elle ne peut se faire tant que les affaires de l'Angleterre seront dirigées par des hommes qui toute leur vie ont fait profession de la guerre perpétuelle ; et sans garantie, que serait cette paix pour la France? Au bout de deux ans, les flottes anglaises arrêteraient nos bâtimens et ruineraient nos places de Bordeaux, de Nantes, d'Amsterdam, de Marseille, de Gênes, de Livourne, de Venise, de Naples, de Trieste, de Hambourg, comme ils l'ont déjà fait ; une telle paix ne serait qu'un piége tendu à notre commerce ; elle ne serait utile qu'à l'Angleterre, qui retrouverait un débouché pour son commerce, et qui changerait le système continental. Le gage de la paix est dans l'existence de notre flotte et de notre puissance maritime. Nous pourrons faire la paix avec sûreté quand nous aurons 150 vaisseaux de ligne ; et malgré les entraves de la guerre, la situation de l'Empire est telle qu'avant peu nous aurons ce nombre de vaisseaux! Ainsi la garantie de notre flotte et celle d'une administration anglaise fondée sur des principes différens de ceux du cabinet actuel, peuvent seuls donner la paix à l'univers. Elle nous serait utile sans doute, mais elle est désirable sous toute espèce de rapports, nous dirons plus, le continent, le monde entier la réclament ; mais nous avons une consolation, c'est qu'elle est bien plus désirable encore pour nos ennemis que pour nous, et quelques efforts que fasse le ministère anglais pour étourdir la nation par la foule des pamphlets et par tout ce qui peut tenir en action une population avide de nouvelles, il ne peut cacher au monde combien la paix devient tous les jours plus indispensable à l'Angleterre.

Digitized by Google

Ainsi tout dans le présent nous garantit un avenir aussi heureux que plein de gloire ; et cet avenir, nous en trouvons un gage de plus dans cet enfant si désiré, qui enfin, accordé à nos vœux, va perpétuer la plus illustre dynastie ; dans cet enfant qui, au milieu des fêtes dont votre réunion semble faire partie, reçoit déjà avec le grand Napoléon et avec l'auguste princesse qu'il a associée à ses hautes destinées, les hommages d'amour et de respect de tous les peuples de l'Empire.

Le Corps-Législatif a entendu la lecture de cet exposé avec la plus profonde attention, et cette lecture a été suivie des plus vifs applaudissemens et d'acclamations réitérées.

Le dimanche suivant, le Corps-Législatif a été admis par députation à l'audience de S. M., qui l'a reçue sur son trône, et qui à l'hommage du respect et de la fidélité des membres de ce corps, a daigné répondre en ces termes :

« Monsieur le président et MM. les députés du
» Corps-Législatif,

» J'ai été bien aise de vous voir près de moi dans cette cir-
» constance si chère à mon cœur.

» Tous les vœux que vous formez pour l'avenir me sont
» très-agréables. Mon fils répondra à l'attente de la France;
» il aura pour vos enfans les sentimens que je vous porte.
» Les Français n'oublieront jamais que leur bonheur et leur
» gloire sont attachés à la prospérité de ce trône que j'ai
» élevé, consolidé et agrandi avec eux et pour eux : je désire
» que ceci soit entendu de tous les Français. Dans quel-
» que position que la Providence et ma volonté les aient
» placés, le bien, l'amour de la France est leur premier
» devoir. J'agrée vos sentimens. »

Des députés des départemens de l'Elbe, des bouches du Weser et de l'Ems supérieur ont ensuite été admis, et ont exprimé les sentimens des habitans de cette partie de l'ancienne Allemagne, berceau et patrie des anciens Saxons.

Le jeudi 27, M. l'ambassadeur d'Autriche avait été reçu dans les appartemens du roi de Rome, et avait présenté à S. M. l'ordre de St.-Etienne, en le remettant à madame sa gouvernante. Le 1er juillet l'Empereur a nommé M. le comte de Lacépède président annuel du sénat. Il a tenu le premier et le second conseils de commerce et des ministres. Par décret du 2, il a nommé conseiller d'état M. de la Malle, conseiller titulaire de l'université. M. Portal, adjoint au maire de Bordeaux, a été nommé maître des requêtes. S....

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXI. — *Samedi* 13 *Juillet* 1811.

POÉSIE.

LE CHANT D'OSSIAN.

Cantate exécutée devant LL. MM. II. et RR., le jour de la fête donnée par la ville de Paris au sujet de la Naissance du Roi de Rome. Paroles de M. Arnault, musique de M. Méhul, membres de l'Institut.

CHŒUR.

PRENDS ta harpe, Ossian! père de l'Harmonie,
Invente de nouveaux accords.
Jamais bonheur plus grand n'excita nos transports!
Jamais sujet plus beau n'enflamma ton génie!

UN BARDE.

Ils n'ont pas été vains les vœux d'un Peuple entier :
La couche royale est féconde,
Et le premier trône du Monde
A reçu d'elle un Héritier.

CHŒUR.

Prends ta harpe, Ossian! père de l'Harmonie,
Invente de nouveaux accords.
Jamais bonheur plus grand n'excita nos transports!
Jamais sujet plus beau n'enflamma ton génie!

Digitized by Google

OSSIAN.

Ma harpe a prévenu ma voix ;
De ses flancs que zéphir caresse
S'exhale déjà l'allégresse
Qui va redoubler sous mes doigts.
Pour chanter ce que tout présage,
Illustre Enfant, tout doit s'unir ;
Tu seras, pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

CHŒUR.

Illustre Enfant, tout doit s'unir,
Pour chanter ce que tout présage ;
Tu seras, pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

OSSIAN.

Qui pourrait douter de ton sort,
Héros de la race future?
Ainsi l'ordonne la Nature,
Le fort doit engendrer le fort.
Sur ces lois mon espoir se règle.
Le nid de l'aigle est ton berceau,
Jamais le faible tourtereau
Est-il sorti du nid de l'aigle?

CHŒUR.

Illustre Enfant ! tout doit s'unir
Pour chanter ce que tout présage ;
Tu seras, pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

OSSIAN.

Enfant né sous les étendarts
De l'honneur et de la victoire,
Combien tu chériras la gloire
Qui te sourit de toutes parts !
Déjà le noble éclat du glaive
Amuse ton œil belliqueux,
Et déjà ta main dans ses jeux,
Saisit le sceptre et le soulève.

CHŒUR.

Illustre Enfant ! tout doit s'unir
Pour chanter ce que tout présage ;
Tu seras, pour l'âge à venir,
Ce que ton père est pour notre âge.

Digitized by Google

OSSIAN.

Sur leurs nuages entassés,
Mais quoi! du haut des cieux ne vois-je pas descendre
Les Héros des siècles passés ?
O ma harpe! c'en est assez.
Ils chantent ; taisons-nous : c'est eux qu'il faut entendre.

CHŒUR DES OMBRES HÉROÏQUES.

Salut, ô fils de la Beauté!
Salut, héritier du Courage!
Le ciel t'aime, le ciel partage
L'espoir que la terre a chanté.
Que de bienfaits, que de conquêtes
L'avenir nous laisse entrevoir!
Les lauriers qui ceignent nos têtes
Sur ton front sont prêts à pleuvoir.
Près de ton nom l'éclat des nôtres
Déjà commence à s'effacer.
Fils de NAPOLÉON! tu sauras te placer
A côté du Héros qui surpassa les autres,
Et lui seul peut se surpasser.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Fils de NAPOLÉON! tu sauras te placer
A côté du Héros qui surpassa les autres,
Et lui seul peut se surpasser.

Chant pour le concert exécuté aux Tuileries au sujet de la Naissance du Roi de Rome. Paroles de M. Arnault, musique de M. Méhul, membres de l'Institut.

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

1re STROPHE.

Si tu vois cent peuples divers
En toi reconnaître leur Reine,

Digitized by Google

Depuis dix ans, pour l'Univers,
Si Rome est aux bords de la Seine,
C'est qu'un Héros sut t'élever
A cette grandeur qui t'étonne;
Mais la force qui te la donne
Peut seule te la conserver.

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

2me STROPHE.

Suffit-il à ton bienfaiteur
Qu'au plus long règne mesurée,
Sa vie usée à ton bonheur
Doive user un siècle en durée?
Suffit-il, ce vaste avenir,
A sa généreuse espérance,
Si du bien que lui doit la France
Le règne avec lui doit finir?

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

3me STROPHE.

Le Ciel, propice à tous ses vœux,
De cette crainte le délivre;
Pour le bonheur de nos neveux,
NAPOLÉON doit se survivre.
Pour le bonheur du monde entier,
Qui tient à celui de l'Empire,
Vois NAPOLÉON te sourire
En te montrant son Héritier.

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

Digitized by Google

4me STROPHE.

Gloire ! à ce royal Nourrisson
Ouvre les portes de ton temple ;
Et là, pour unique leçon,
D'un Père offre à ses yeux l'exemple.
Qui mieux lui pourrait enseigner
A régler le sort de la terre,
A prendre, à poser le tonnerre,
A vaincre, et sur-tout à régner ?

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis !
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

5me STROPHE.

Mais la plus aimable vertu
Qui puisse orner le Diadème,
O Roi ! de qui l'apprendras-tu,
Sinon de ta Mère elle-même ?
Si tu veux l'imiter, tes mains
Seront prodigues dès l'enfance,
Et feront de la bienfaisance
Le premier droit des Souverains.

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis !
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

6me STROPHE.

Ce droit, le seul qu'à son Epoux,
N'ait point abandonné Louise,
Rendit souvent son cœur jaloux
Du Héros qu'elle rivalise.
Que de fois vit-on ses bienfaits
Autour de ton auguste Père,
En cherchant des heureux à faire,
Ne trouver que ceux qu'il a faits !

Digitized by Google

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

7me STROPHE.

Tant d'honneurs fixés sur tes bords
T'ont donné le droit d'être vaine,
Unis ta joie à nos transports,
Triomphe, ô nymphe de la Seine!
Que le pur cristal de tes eaux
S'enflamme à l'éclat de nos fêtes,
Et que les lauriers de nos têtes
S'entrelacent à tes roseaux.

CHŒUR.

O France, à tes destins prospères
Un règne éternel est promis!
Oui, ce jour assure à tes Fils
Toute la gloire de leurs Pères.

Cantate sur la Naissance du Roi de Rome, exécutée au Conservatoire Impérial, le jour de l'inauguration de la salle des exercices publics. Paroles de M. Arnault, membre de l'Institut; musique de MM. Méhul, Chérubini et Catel, membres du Conservatoire.

CHŒUR DE POÈTES ET D'ARTISTES.

Pourquoi, sous un Ciel aussi beau,
Entend-on gronder le tonnerre?
Quel est le prodige nouveau
Que ce bruit annonce à la Terre?
L'orgueil des Titans ralliés
Menace-t-il encor Jupiter dans sa gloire?
Tenteraient-ils encor d'arracher la victoire
A l'invincible bras qui les a foudroyés?

APOLLON.

Doctes habitans du rivage
De lauriers renaissans à jamais couronné,
Rassurez-vous: cent fois si l'Olympe a tonné;
Cent fois, dans ce beau jour, si d'un ciel sans nuage,

Vos yeux ont vu l'azur par l'éclair sillonné,
Gardez-vous d'en tirer un sinistre présage.
D'un nœud qui nous promet la gloire et le repos,
De cet Hymen qui nous doit des Héros,
L'Univers désirait un gage.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!
Il est né! La foudre qui gronde
Annonce un nouveau Maître au Monde,
Annonce un nouveau Frère aux Dieux.

UNE MUSE.

Voyez le Maître du tonnerre,
Les yeux fixés sur un berceau,
S'enivrer du bonheur nouveau,
Du bonheur si doux d'être Père.

CHŒUR DES MUSES.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!

UNE MUSE.

La douleur a parfois des charmes,
Junon, j'en appelle à ton cœur,
A tes yeux où tant de bonheur
Brille même à travers tes larmes.

CHŒUR.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!

UNE MUSE.

Oh! de quelle douce assurance
Il remplit déjà tous les cœurs,
Cet Enfant né parmi les fleurs,
Dans la saison de l'Espérance!

CHŒUR.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!

UNE MUSE.

Déjà Flore de ses guirlandes
A paré le jeune Immortel;
Déjà Cérès, à son autel,
De ses dons porte les offrandes.

Digitized by Google

CHŒUR.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux.

UNE MUSE.

Mêlant leurs danses ingénues,
Les Dieux des Bois, les Dieux des Champs,
Forment des chœurs, et dans leurs chants
Elèvent son nom jusqu'aux nues.

CHŒUR.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!

APOLLON.

Que tardez-vous, Fils du Permesse,
Amis des arts, amis des vers,
A joindre au cri de l'Univers
Les accens de votre allégresse?

CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est né, l'Enfant précieux
Qu'attendait le Trône des Cieux!
Il est né! La foudre qui gronde
Annonce un nouveau Maître au Monde,
Annonce un nouveau Frère aux Dieux.

Amour du Ciel et de la Terre,
Divin Enfant, reçois nos vœux
Dans cet asile qu'à nos jeux
Ouvrent les bienfaits de ton Père.

ÉNIGME.

Petits êtres charmans, que je vous suis utile!
Vous perdriez sans moi la vie et vos appas.
Jadis pour m'étaler l'orgueilleuse Alcidas
Parcourait fièrement et la cour et la ville;
Zélis sur un sopha s'endort en me pressant;
Je flotte avec éclat sur le front d'Eugénie;
Mais, prenant pour lui plaire un plus sublime élan,
J'étonne, frappe, émeus dans la main du génie.

Aug^{e}. C.... (Charente-Inférieure.)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis avec six pieds parfois chez toi, lecteur,
J'y suis utile à ton ménage;
Pour que je sois long-tems à ton usage,
Ne va pas me heurter avec trop de rigueur.
Faut-il que je me décompose?
Tu trouveras dans ma métamorphose,
L'heureux séjour d'un peuple utile, industrieux;
Ce qu'un fiacre à Paris doit connaître le mieux;
Des chevaliers jadis un instrument de guerre;
D'Esculape le savoir-faire;
Un des sept sons de l'Aretin,
Qui forme un art que je nomme divin;
Un objet qui souvent par ses affreux ravages
Porte l'alarme au sein des villes, des villages;
Enfin ce qu'un ami doit être à notre cœur,
Si d'en posséder un nous goûtons le bonheur.

DE MORTEMARD, *lieutenant-colonel, abonné.*

CHARADE A M^me^ M***.

Au printems l'on voit mon premier
Changer de forme et de nature,
Et dans sa nouvelle structure
S'alimenter encor de mon dernier.
Qui possède mon tout est près de la folie.
Cet accès est en moi, mais avec modestie;
Et je le trouve des plus doux
Lorsqu'il est inspiré par vous.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cloche*.
Celui du Logogriphe est *Rome*, où l'on trouve : *orme*.
Celui de la Charade est *Vol-age*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques, etc. ; par M. Fromage de Feugré, vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde de S. M. l'Empereur et Roi, membre de la Légion-d'Honneur, docteur en médecine, etc., etc. — Deux volumes in-12. — Prix, 7 fr., et 8 fr. franc de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Si rien n'est plus généralement reconnu que l'extrême utilité des animaux domestiques ; s'il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup-d'œil sur l'état de dénuement et d'impuissance où languissent les peuples qui en sont privés, il semble, sans doute, qu'un art qui s'occupe de la conservation, de l'amélioration de ces animaux intéressans, aurait dû être cultivé dès l'origine des sociétés avec l'émulation la plus active. Rien cependant n'est mieux démenti par les faits que cette conjecture si plausible. Les Grecs et les Romains, nos maîtres dans les arts et dans les sciences, ont traité l'art vétérinaire avec une indifférence bien singulière chez des peuples pour qui l'agriculture et la guerre étaient les seuls objets vraiment importans. Les preuves de cette indifférence se trouvent dans un excellent article de M. Grognier *sur l'état de la science vétérinaire avant Bourgelat*, inséré dans le second volume de la *Correspondance* que nous annonçons. Nous y voyons qu'Aristote, dans les cinq chapitres où il traite de la médecine des animaux, n'a fait, en quelque sorte, que recueillir les erreurs et les bruits populaires ; que Caton, Varron, Columelle, ces guides si éclairés sur la conduite des troupeaux, n'ont pas été plus judicieux qu'Aristote sur le choix des moyens propres à les guérir ; que Pline, enfin, a répété sans discernement, après eux et comme

Digitized by Google

eux, tout ce que les siècles précédens avaient amassé d'erreurs et de vérités sur cette matière intéressante. M. Grognier en dit autant de Végèce, qui, cependant, eut le premier l'idée de traiter l'art vétérinaire *ex professo*, et même, à ce qu'il paraît, lui imposa le nom par lequel on le désigne encore. Ses préjugés, ses erreurs, nous donnent une idée des ouvrages qu'il avait consultés, et ceux que les modernes ont produits jusqu'à une époque très-récente, ne méritent ni plus d'attention, ni plus de crédit. Solleysel même, qui écrivit sous Louis XIV son *Parfait Maréchal*, tout en quittant l'ancienne routine, tout en faisant preuve d'un génie original, ne put encore élever la médecine des animaux au rang des sciences fondées sur les principes et l'observation.

Mais enfin, vers le milieu du dernier siècle, Bourgelat parut, Lafosse devint bientôt son émule, et par eux l'art vétérinaire fut restauré ou plutôt créé. Le gouvernement en sentit toute l'importance. Il fonda des écoles, des établissemens publics pour son enseignement et sa propagation. On ne tarda point à ressentir son influence salutaire, et depuis, l'art vétérinaire assiduement cultivé, a pris son rang parmi les connaissances humaines, et nul des écrivains qui ont traité de l'agriculture n'a plus osé négliger cette branche de l'art de guérir qui lui prête de si utiles secours.

Cependant, on ne peut se le dissimuler, une science si nouvelle, et que des observations variées et multipliées peuvent seules étendre et perfectionner, ne peut encore avoir fait tous les progrès que réclame son importance. Les artistes vétérinaires étant encore peu nombreux et leurs fonctions les tenant dispersés, il a été difficile jusqu'ici d'établir entre eux cette association de travaux, cette communication de lumières et d'expériences qui ont si puissamment contribué, depuis l'institution des académies, à la perfection des sciences qui sont fondées sur les faits. Un seul moyen se présentait de vaincre l'obstacle. Ne pouvant réunir les personnes, il fallait au moins les rapprocher par leurs écrits : il fallait que les vétérinaires qui ne peuvent s'entretenir, eussent au moins la faculté de correspondre les uns avec

Digitized by Google

les autres, et que la publication périodique de leur correspondance, dirigée vers un centre commun, suppléât aux séances académiques, qui reviennent aussi à des époques fixées et qui se tiennent sous la direction d'un président.

Telle est l'idée vraiment heureuse que M. Fromage de Feugré vient de réaliser dans la *Correspondance* dont nous avons les deux premiers volumes sous les yeux. Il appelle tous les artistes vétérinaires, tous les amateurs, à y concourir, et leur indique avec beaucoup de discernement les objets sur lesquels il recevra leurs lettres et leurs mémoires. Tous les quadrupèdes domestiques, tous les oiseaux de basse-cour, les abeilles et les vers à soie sont également compris dans son plan. Il accueillera les découvertes de la médecine humaine, qui seront susceptibles d'être appliquées à celle des animaux; la relation des épizooties qui pourront se manifester dans les divers départemens; les nouvelles observations que pourront offrir l'histoire naturelle et les voyages. Les ouvrages des agronomes, des vétérinaires étrangers, seront mis à contribution, ainsi que ceux des sociétés savantes, et l'on aura soin de rapporter toutes les décisions des tribunaux, tous les actes des administrations relatifs à la garantie, aux maladies contagieuses, etc.

Cette correspondance se publie par cahiers de 48 pages, ou deux feuilles d'impression in-12, qui paraissent tous les mois, enrichis des figures que les sujets peuvent exiger. Elle a commencé en avril 1810, et nous regrettons de n'avoir pu l'annoncer plus tôt, car peu de recueils consacrés à un seul art pourront être aussi utiles. Il suffira, pour le prouver, de citer ici quelques-uns des morceaux que renferment les deux premiers volumes, et qui sont dûs au zèle et aux lumières de M. Fromage de Feugré. Dans l'un il discute, après MM. Gilbert et Rougier la Bergerie, la manière de faire prendre le vert aux animaux; dans un autre il démontre que l'on peut souvent substituer à la dessolure un procédé plus avantageux et moins cruel; ailleurs il s'élève contre la ridicule mode de couper la queue aux chevaux, et ne pouvant se flatter de la détruire, il enseigne au moins à

dégager, autant qu'il est possible, cette opération des dangers et des inconvéniens qui la suivent presque toujours. Ces trois traités font partie du premier volume : le second en contient deux autres qui sont encore plus étendus ; l'un a pour objet les calculs urinaires dans les animaux domestiques, principalement le cheval, le bœuf et le chien ; l'auteur y cite les observations de trente artistes vétérinaires ; l'autre est un ouvrage complet sur les fractures, et s'appuie sur l'expérience d'un nombre double d'observateurs.

Après le rédacteur principal, c'est M. Grognier qui, jusqu'à présent, a fourni à la Correspondance les morceaux les plus importans : dans le premier volume, l'histoire de l'art vétérinaire que nous avons extraite au commencement de cet article ; dans le second, une suite d'observations faites à Lyon, et qui doivent être d'un grand intérêt pour la science. Si les autres correspondans de M. de Feugré ne lui ont pas envoyé des traités complets ou des recueils d'observations suivies, on leur doit au moins d'avoir agité des questions curieuses et indiqué des faits singuliers. Parmi ces questions il en est une que le docteur Millot a tenté de résoudre pour l'espèce humaine dans son *Art de procréer les sexes à volonté*. On a parlé fort diversement de son livre. Les uns croyent à sa méthode, les autres n'attribuent qu'à des hasards heureux les succès que citent ses partisans, et il faut convenir que les expériences sont ici fort difficiles à recueillir et à constater. Les animaux offrent, à cet égard, des facilités bien plus grandes ; ce sont vraiment des *animæ viles*, dont nous disposons sans scrupule pour nos besoins et pour nos plaisirs ; d'après cet usage M. F. D. propose (pages 40 et 116 du tome I) de soumettre à certaine opération un couple d'animaux de l'espèce la plus ignoble ; il est persuadé que les expériences qui suivraient pourraient résoudre la question, et nous pensons comme lui que ces expériences montreraient au moins si le docteur Millot l'a résolue. Ajoutons que le rédacteur a donné (*ibid.* page 266) la traduction d'un passage d'Africanus, qui semble favoriser l'opinion du docteur moderne.

Digitized by Google

Il existe une race de bœufs dépourvus de cornes, sur laquelle les sentimens des agriculteurs sont très-partagés: malgré les avantages qu'elle présente comme étant privée de l'arme la plus inquiétante pour ses maîtres et pour les autres animaux qui paissent les mêmes herbages, bien des gens la décrient comme méchante, dure à l'engrais, et ne donnant que des vaches mauvaises laitières. M. de Chaumontel, dans un article du premier volume, combat avantageusement ces préjugés, et nous croyons qu'il aurait entièrement gagné la cause des taureaux et vaches sans cornes, sans un article inséré dans le second volume par M. Barthélemy. Cet habile vétérinaire y traite de la meilleure manière d'atteler les bœufs, et quoiqu'il proscrive le joug comme le collier, la méthode qu'il préfère et qui est suivie dans quelques contrées de la Saxe, de la Bavière, et dans la principauté de Bareith, exige encore la présence des cornes, et ne peut par conséquent être appliquée aux animaux qui en sont dépourvus.

On voit que sans sortir d'un plan qui semble n'admettre que des choses d'un intérêt très-spécial, M. Fromage de Feugré a su y faire entrer des discussions propres à fixer l'attention générale. On peut dire la même chose des faits singuliers qu'il y a recueillis, tels que le traitement par le galvanisme d'une jument paralysée, l'histoire d'un cheval mort des suites d'un accès de colère, et d'autres encore qu'il serait trop long de citer. Nous croyons d'ailleurs avoir fait suffisamment connaître l'utilité de cet ouvrage. Nous n'avons point parlé du style, parce qu'on ne s'en inquiète guères dans ce genre de productions. Cependant nous pensons que le rédacteur est un peu sorti des bornes du genre dans son avant-propos, où il essaie, même après Buffon, de peindre sous un jour intéressant nos animaux domestiques. Le succès excuserait à peine une entreprise aussi téméraire, si M. de Feugré avait réussi, car ces tableaux n'étaient nullement nécessaires pour faire sentir l'importance de son art et du journal qu'il lui a consacré. Il aurait dû se contenter du fragment de Végèce qu'il a traduit fort heureusement, et où l'utilité de la médecine des animaux est très-sensément et très-énergiquement développée.

Digitized by Google

Telle est, en général, la différence que l'on remarque entre les auteurs anciens et ceux de nos jours dans tous les ouvrages de sciences. Les modernes sont bien supérieurs aux anciens dans le matériel de la chose, car ils ont créé l'art et la plupart des moyens d'observer : mais dans ce qui en forme la partie morale, il est rare que la sagesse, la simplicité des vues et du style, ne soit pas du côté des anciens. M. B.

Œuvres de Gresset. — Deux volumes in-8°. — A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue S^t-André-des-Arcs, n° 55.

Tout le monde a lu et relu *Vert-Vert*, *la Chartreuse*, *les Ombres*, etc. Il n'est personne qui ne connaisse *le Méchant*, qui ne sache que c'est une des meilleures comédies qu'offre le dix-huitième siècle, et peut-être la mieux écrite. Il semble donc qu'en annonçant une nouvelle édition des œuvres de Gresset, il ne reste plus qu'à donner une idée de la manière dont elle est exécutée, et qu'à la recommander comme étant faite avec beaucoup de soin et de goût ; mais si l'on n'a plus rien à dire sur les ouvrages du chantre de *Vert-Vert*, il n'en est pas de même de sa personne. Il échappe toujours, à ceux qui s'occupent de recueillir des anecdotes sur les écrivains, quelques circonstances bonnes à faire connaître. Dans le sort bizarre de Gresset, il en est qui sont ignorées, et, depuis la mort de ce poëte, il y en a de relatives à lui qu'il est bon de ne pas laisser dans l'oubli. D'ailleurs on a plutôt rapporté des traits de sa vie qu'on ne l'a envisagé dans les différentes positions où il s'est trouvé, tantôt par la destinée, tantôt par sa faute, et ce point de vue sous lequel nous demandons la permission de le considérer, peut n'être pas sans intérêt.

D'abord n'était-il pas bizarre de voir au milieu d'un ordre religieux, composé de gens érudits, graves, laborieux, versés dans les langues anciennes et chargés de régenter et d'instruire la jeunesse, un poëte facile et

Digitized by Google

léger, conséquemment paresseux, fait pour la société, pour être aimé des muses, et plus propre à remplir dignement au Parnasse une place entre Voltaire et Chaulieu, qu'à siéger sur un banc poudreux auprès du père Porée ou du père Hardoin ?

Je suis loin de prétendre qu'il n'y ait pas eu des jésuites aimables, mais du tems de Gresset il ne leur était plus permis de l'être qu'en latin, et leur muse devait parler la langue de Catulle. On en va voir les raisons. Il est nécessaire de remonter un peu haut pour saisir l'ensemble des faits et connaître les causes qui ont amené des changemens insensibles.

Repoussés en France par les universités, par les parlemens, et n'inspirant que de la défiance aux ordres religieux qui avaient, lorsqu'ils parurent, le plus de vogue, les jésuites s'attachèrent à la cour d'Henri IV et de Louis XIII, et pour s'y faire un parti, s'annoncèrent comme des directeurs aussi éclairés que complaisans. Ils ne se montrèrent point ennemis de la musique, de la danse et du théâtre. S'ils ne composaient pas de poésies galantes, ils s'établissaient juges des auteurs qui cherchaient à se faire un nom par ces compositions agréables aux dames. Les bons pères ne furent pas d'abord très-alarmés des reproches qu'on leur adressa pour avoir donné des tragédies, des comédies, des ballets, sur le théâtre de leur collége de Clermont, et se vengèrent des censeurs par des dialogues en vers et en prose contre le jansénisme. Ils allèrent plus loin, et firent jouer par les novices devant les vénérables de l'ordre, de petits drames où l'on tournait en ridicule et la famille Arnauld et les fauteurs de Jansénius. Quoique les haines entre les deux partis fussent bien animées, bien actives, c'était encore le bon tems : mais vers la fin du règne de Louis XIV, les esprits prirent un caractère plus sombre. Cependant le jésuite Ducerceau cultivait dans sa cellule les *muses françaises*. Sa comédie *des Incommodités de la grandeur*, obtint un succès à-peu-près mérité sous la minorité de Louis XV, et ce Ducerceau dont Voltaire parle avec bienveillance, n'était pas le seul de sa *société* qui composât de petits vers recherchés dans quelques cercles

Digitized by Google

de la capitale. Mais les jésuites, en prolongeant avec Quesnel, que protégeait le faible cardinal de Noailles, la guerre commencée et bien soutenue contre les *illustres* de Port-Royal, se placèrent dans une position difficile. Les gens du monde attachés par politique à la *compagnie*, lisaient les *Lettres provinciales*, allaient aux représentations de *Tartufe*, savaient par cœur la conversation du P. Canaye et du maréchal d'Hocquincourt, et trouvaient dans les poésies de Boileau des traits satyriques contre les directeurs à la mode et leurs dévotes. On eût proscrit volontiers ces ouvrages, mais on ne pouvait les effacer du souvenir des hommes. On se borna donc à n'en parler qu'avec dédain, et l'on reconnut qu'il ne fallait plus se montrer aussi complaisans pour les beaux esprits. Gresset parut alors, c'est-à-dire à l'époque où une sorte de rigorisme s'introduisait chez les Jésuites. La Bible mise en roman, par le P. Berruyer, plaisait à la secte mystique qui prônait les merveilles de la vie de la *véritable mère Marguerite-Marie* (*Alacoque*); mais le *Vert-Vert* fournissait des armes aux mondains, contre les saints et les saintes qu'on prétendait former sur le modèle du P. de la Colombière et de la sœur *Alacoque*. Gresset trouva donc, même parmi les siens, des détracteurs : un demi-siècle plutôt, les disciples de Loyola n'eussent vu qu'un badinage innocent et spirituel dans le poëme dont ils firent presque un crime à l'auteur. Il eût été caressé par les Jésuites au lieu d'être exilé par eux. C'était la faute des circonstances et non celle de Gresset, qui se trouvait dans une position embarrassante, ayant des goûts et des devoirs opposés entr'eux. Cependant le talent de ce poëte était trop aimable, et il y avait en général trop de discernement chez les Jésuites pour qu'il en fût persécuté; mais il éprouva des désagrémens auxquels il fut sensible, et, pour fuir quelques confrères, il quitta une Société qu'il aima toujours.

Jusqu'ici la position dans laquelle s'est trouvé Gresset est plutôt l'effet de sa destinée qu'un résultat de son choix, puisqu'il était entré chez les Jésuites à seize ans, c'est-à-dire dans l'âge où l'on n'a point encore de volonté. Passant rapidement sur les succès qu'il obtint lorsqu'il

Digitized by Google

eut recouvré sa liberté, parce qu'il n'est point question de son talent, jugé et apprécié depuis long-tems, voyons-le dans une situation critique, résultat d'une démarche étrange à laquelle il se détermina. Voici quelle en fut la cause : en 1754 il fut obligé, comme directeur de l'Académie, de faire le panégyrique de M. de Surian, évêque de Vence. On lit dans cet éloge ce passage qui souleva contre l'auteur une grande partie du haut clergé : « Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans bassesses et » sans hypocrisie, l'évêque de Vence y vécut sans faste, » sans hauteur et sans négligence. Ce ne fut point de » ces talens qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, » de ces bouches que la fortune rend muettes, et qui, » se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent trop » que l'on ne prêche pas toujours pour des conversions. » Dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à » son zèle, il leur consacra tous ses soins, tous ses jours : » pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le » quittant jamais, il en était plus connu ; louange rare- » ment donnée et bien digne d'être remarquée ! Dans le » cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'évêque » de Vence ne sortit jamais de son diocèse que lorsqu'il » fut appelé par son devoir à l'assemblée du clergé ; bien » différent de ces pontifes agréables et profanes, crayon- » nés autrefois par Despréaux, et qui, regardant leur » devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, » leur résidence naturelle comme un exil, venaient pro- » mener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la » mollesse de la capitale, ou ramper à la cour, y traîner » de l'ambition sans talent, de l'intrigue sans affaire et » de l'importance sans crédit. »

Cette tirade excita des plaintes, et l'on fit rayer la dernière phrase du recueil de l'académie ; Louis XV témoigna son mécontentement à Gresset aussi consterné de sa disgrace qu'épouvanté de l'orage qui éclatait contre lui. L'évêque d'Amiens, son ami, connu par son esprit, par sa vie exemplaire, par sa piété au moins une fois trop sévère, lui tend les bras, le console et profitant de l'occasion, effraye encore cette ame intimidée et la détermine à une démarche inconséquente. C'était d'abjurer

Digitized by Google

solennellement le théâtre, par une lettre insérée dans les journaux. Il exprime le *regret de ne pouvoir point asses effacer le scandale qu'il a pu donner à la religion par ses comédies ; il rétracte solennellement les bagatelles rimées*, traite la poésie d'*art dangereux, etc.*

Cette démarche lui valut deux épigrammes ; la première est de Piron (1), la voici :

Gresset pleure sur ses ouvrages
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés.
Pour nous qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie
Dieu veuille oublier ses péchés
Comme en ce monde on les oublie.

La seconde est de Voltaire moins heureux que Piron dans ce genre, parce qu'il dépassait toujours le but auquel on doit atteindre :

. . . .
Gresset dévot, long-tems petit badin ;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable
Pour consommer cette œuvre du démon.

---

(1) Ce fut à l'occasion de Gresset que Piron fit cette autre épigramme :

En France on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir mon homme ;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Digitized by Google

Voltaire lui-même n'a pu *consommer cette œuvre du démon*, et la meilleure de ses comédies est bien loin du *Méchant*.

Les vers de Boileau contre les *Prélats de cour*, sont connus de tout le monde : un discours académique ne pouvait l'être que de bien peu de personnes : pourquoi fit-on, pour une page de prose, en 1754, un éclat que méritaient bien plus et que n'avaient pas produit les vers mordans du premier satirique moderne ? C'est que Louis XIV qui aimait Boileau, savait régner ; c'est que le poëte n'imputait au clergé que des *vices aimables* ; c'est que le clergé avait le bon esprit de croire que ce qu'on dit de tout le monde ne s'applique à personne ; tandis que Gresset vivait sous un prince faible, ne désignait qu'un petit nombre d'évêques, et leur faisait jouer un de ces rôles odieux dont on ne convient pas avec soi-même. C'était moins la faute des circonstances que celle de Gresset qui ne vit pas que les tems étaient changés, et cette faute lui en fit commettre une autre bien plus inexcusable et dont nous avons parlé.

C'est dans cette lettre singulière où Gresset abjure le théâtre, qu'on apprend qu'il avait fait plusieurs pièces, entr'autres une sur laquelle il s'exprime ainsi : *Cette comédie avait pour objet la peinture et la critique d'un caractère plus à la mode que le méchant même, et qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule et un vice national.* Des gens à parti ont voulu voir le philosophe dans ce caractère.

Enchantés de cette *découverte*, ils ont dit, répandu, imprimé, répété, que le caractère dont s'occupait Gresset était celui du philosophe : mais par une contradiction dont on ne se rend pas compte à soi-même, et dans laquelle la haine, l'envie ou l'esprit de parti font tomber sans que l'on s'en aperçoive, ils peignaient cet être idéal sous les plus odieuses couleurs, oubliant que, par-là même, ce phantôme ne pouvait plus être traduit sur la scène comme personnage comique, et que l'être qu'ils signalent comme ennemi de Dieu, des rois, des hommes, ne pouvait trouver de place qu'à Charenton, si cet être existait quelque part.

Digitized by Google

On pourrait présumer que l'égoïsme est le vice que Gresset avait en vue, et ce vice se retrouve dans tous les partis, dans tous les états, diversement modifié d'après les circonstances, les préjugés, l'amour-propre, l'ambition, l'intérêt, et recevant de ces passions plusieurs nuances qui semblent quelquefois en altérer la nature. Quelques personnes ont conjecturé que la manie de politiquer qui commençait à s'introduire en France, était le caractère dont parle Gresset.

Quoi qu'il en soit, il n'eût alarmé ni la religion, ni la morale en rendant un vice dangereux l'objet du ridicule, et le *Tartuffe* a produit plus d'effet que le meilleur sermon sur l'hypocrisie. La foudre que lance de la chaire sacrée l'orateur le plus éloquent, ne fait plus que des blessures légères presqu'aussitôt guéries que reçues, et le trait acéré qu'enfonce un homme comme Molière, ne peut plus se retirer sans laisser des marques qui ne s'effacent jamais.

Les deux autres comédies, détruites sans pitié comme sans motif, par l'auteur, étaient intitulées, l'une, *le Monde comme il est;* l'autre, *le Secret de la Comédie*. Deux personnes à qui cette dernière avait été lue par Gresset, ont assuré que rien *de plus gai* et de *plus plaisant n'a été donné au théâtre*.

De la liaison entre Gresset et M. de la Motte d'Orléans, il est résulté que le premier fit une démarche que l'on blâma généralement, qu'il brûla ses productions, et qu'enfin, dans toute la force de l'âge, à l'époque de la vie où le talent est mûri par l'expérience, où le goût est formé, il a renoncé au commerce des muses. Qu'a-t-il fait pendant ce long espace de tems? Son salut. Cette grande affaire pouvait se concilier avec des écrits où la morale et la religion auraient été respectées, et Gresset n'avait jamais, avant son *abjuration*, offensé l'une ni l'autre. C'est même à la réunion du vrai talent avec ce respect pour les mœurs et le Dieu de son pays, que Gresset dut une distinction flatteuse rarement accordée et plus rarement méritée (2).

(2) Il est question des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI.

Digitized by Google

Le chantre de *Vert-Vert*, jésuite, puis dégagé de ses chaînes et rendu à la société, prenant rang tout-à-coup parmi nos meilleurs comiques, s'arrêtant brusquement au milieu de sa carrière par une de ces démarches éclatantes que n'aurait point exigées l'ordre dans lequel il se trouvait déplacé, finit sans éclat sa vie dans la ville où il avait reçu le jour, et pour laquelle il conserva toujours une vive affection. Très-jeune encore il exprimait le désir de revenir habiter Amiens, et dès qu'il fut libre il se fixa dans cette ville. Il obtint même du roi la fondation d'une académie.

On croira sans doute que sa patrie reconnaissante recueillit avec soin les cendres de celui qui l'avait illustrée, et qu'elle lui éleva un monument qui transmettait à-la-fois et le souvenir du poëte, et l'expression des regrets qu'inspirait sa perte. On en va juger. Amiens possède une enceinte circulaire formée par une suite d'arcades sous lesquelles on voit les tombeaux de plusieurs familles de la capitale de l'ancienne Picardie. Celle de Gresset y tient sa place ; mais par je ne sais quelle fatalité, il est arrivé que l'arcade consacrée à recevoir les restes de ce poëte, a pendant long-tems été métamorphosée en étable. C'est la seule qu'on ait destinée à cet usage. J'ai vu, il y a peu de semaines, la tombe de Gresset couverte de fumier, et deux vaches couchées sur la pierre funéraire; j'ai lu dans la crèche l'inscription qui indique l'endroit où repose l'auteur du *Méchant;* et c'est-là, c'est dans cette étable qu'on menait tous les étrangers qui voulaient visiter le dernier asyle de Gresset. Des réclamations se sont enfin fait entendre, et un ministre, ami des arts, a fait cesser, dès qu'il l'a connu, cette espèce de scandale (3).

L'éditeur, M. Renouard, en réimprimant les *Œuvres de Gresset*, a eu soin de faire disparaître les fautes qu'on

---

Ce furent les premières de ce règne délivrées *sans finances*, accordées au mérite et précédées d'un *considérant* aussi flatteur pour l'écrivain qu'honorable pour le roi.

(3) Son Exc. le Ministre de l'intérieur a écrit, le 18 mai dernier, qu'il autorisait la translation des cendres de Gresset, dans l'église cathédrale d'Amiens, qu'il voyait avec intérêt que l'on se proposait d'élever un monument à ce poëte célèbre; et il a demandé qu'on lui en soumit les projets.

Digitized by Google

trouvait dans les anciennes éditions, de recueillir plusieurs pièces qui n'avaient paru que dans des journaux, ou qui n'avaient même point encore été imprimées, enfin de rappeler, dans une vie de Gresset, toutes les circonstances relatives à ce poëte. Il raconte une anecdote que l'on a dénaturée, et, que pour cette raison, je vais offrir en terminant cet article : « On sait que J.-J. Rousseau, à son retour d'Angleterre, passa par Amiens et qu'il y visita Gresset; ils ne s'étaient jamais vus et se quittèrent fort contens l'un de l'autre.—Je suis persuadé, dit Rousseau, qu'avant de m'avoir vu, vous aviez une opinion bien différente; mais vous faites si bien parler les perroquets, qu'il n'est pas étonnant que vous sachiez apprivoiser les ours. — Ce mot obligeant a été travesti dans plusieurs notices sur Gresset; on y prétend que ce poëte, pendant la visite de Jean-Jacques, avait en pure perte tâché d'être aimable, que le Genevois n'avait pas ouvert la bouche et qu'en sortant il dit à Gresset : Vous avez fait parler un perroquet, mais vous n'avez pu faire parler un ours. »

Dans le fait, ce n'était pas la peine de faire une visite pour rester muet, et l'anecdote contée de cette manière paraît absurde. Il y en a plus d'une de cette espèce (telle est celle des asperges de Fontenelle), mais les conteurs n'y regardent pas de si près. Pourquoi se donneraient-ils la peine d'avoir le sens commun, puisqu'on n'en exige pas d'eux? et pour cause. On les écoute, on les oublie, et l'on n'a souvent rien de mieux à faire. La curiosité est une passion si facile à contenter quand la malignité l'accompagne, et si crédule alors qu'elle ne saurait jamais manquer d'alimens. (*) V. D. M.

(*) Les *Œuvres de Gresset*, 2 vol. in-8°, papier fin, avec une Notice sur sa vie et ses ouvrages, et sept gravures par Moreau le jeune, se vendent à Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port.

A ces deux volumes on peut ajouter le *Parrain Magnifique*, poëme posthume de Gresset, publié en novembre dernier, de même format, impression et texte semblables. Il est orné de deux belles gravures. Les 3 vol. ensemble, 21 fr.; les mêmes, sur papier vélin, 39 fr.; les mêmes, sur papier vélin, figure avant la lettre, 48 fr.

Le Parrain Magnifique se vend toujours séparément, aussi broché, avec des gravures, 4 fr., et sans gravures, 2 fr. 50 c.

Digitized by Google

Extrait du Rapport *sur les travaux de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut, fait par M.* Ginguené*, l'un de ses membres, dans la séance publique du 5 juillet* 1811.

Depuis cinq ans que la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne a ordonné l'impression du compte annuel de ses travaux, les rapports qui ont été présentés à l'Institut et au Public, embrassent un nombre considérable de mémoires particuliers qui rempliraient aisément plusieurs volumes. De plus, la fatalité vraiment inexplicable qui s'oppose, malgré le vœu constant et les efforts de la Classe, à ce qu'elle puisse publier ses mémoires, lui fait voir avec intérêt plusieurs de ses membres se livrer à des travaux suivis qui doivent, au lieu de mémoires séparés, former de grands ouvrages sur différentes matières d'érudition, et qui lui sont successivement soumis dans ses séances; réunis dans ce Rapport comme dans les précédens, avec les mémoires sur des sujets isolés qui ont aussi été lus dans son sein, ils prouveront de plus en plus que le zèle des véritables gens de lettres ne se décourage pas facilement, et qu'ils trouvent dans le travail même, dirigé vers des objets utiles, une assez douce récompense du travail.

La nouvelle suite que M. Gossellin a donnée à ses Recherches sur les connaissances géographiques des anciens, a pour objet les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe. Il parcourt, sur les pas des anciens géographes, les côtes de l'Espagne, de la Celtique et de la Germanie, en déterminant, d'après les mesures itinéraires, les nombreuses positions qu'ils y indiquent. De tous les peuples connus, les Phéniciens de Tyr franchirent les premiers le détroit qui joint la Méditerranée à l'Océan occidental, et il leur fallut trois expéditions pour achever leur entreprise. Après s'être arrêtés dans leur première expédition à l'entrée du détroit, dans la seconde à la sortie, ils dépassèrent dans la troisième le cap Trafalgar d'aujourd'hui, longèrent la côte, et abordèrent dans une petite île où ils élevèrent un temple à l'Hercule phénicien; c'est l'île de Saint-Pierre, voisine de la pointe méridionale de l'île de Léon, anciennement nommée *Cotinussa*. Ils s'établirent ensuite dans une autre petite île, près de l'extrémité septentrionale de l'île de Léon, et nommée

Digitized by Google

Erythia, où ils bâtirent la ville de Gadir. Cette ville a été confondue avec la Gadès des Grecs, qui fut ensuite bâtie dans l'île de Léon même, et cette confusion a été la source de plusieurs autres que M. Gossellin s'est proposé de dissiper. On cherchait vainement cette île d'Erythia où l'antique Gadir fut bâtie, et on la croyait détruite depuis longtems. Appuyé sur un passage de Polybe cité par Strabon et par Pline, notre confrère a prouvé qu'en réunissant les dimensions que donne Polybe à cette même île, à la grande île *Cotinussa* ou de Léon, et au détroit qui les séparait, et en les comparant à l'étendue actuelle de l'île de Léon, les mesures sont les mêmes, et il en conclut que l'île d'Erythia a été réunie à celle de Léon par des atterrissemens postérieurs aux siècles de Polybe et de Pline. Il fait voir ensuite par quelles vicissitudes Gadir ayant été détruite, les Phéniciens s'emparèrent, dans l'île de Léon, d'une ville grecque qu'ils repeuplèrent et qu'ils nommèrent aussi Gadir; comment cette ville devint la Gadès des Grecs, et comment, dans des tems postérieurs, à cette Gadès il en succéda une autre qui est la Cadix d'aujourd'hui.

Après avoir terminé ce qui regarde ce point important de l'ancienne géographie, M Gossellin s'engage dans l'examen le plus détaillé des côtes d'Espagne, et fait, avec les auteurs anciens qui en ont écrit, le tour entier de la péninsule. Il passe, toujours avec eux, aux côtes de la Celtique ou de la Gaule, ensuite à celles de la Germanie, de la Scythie ou Sarmatie d'Europe, baignées par la mer Baltique, qui est l'Océan septentrional des Grecs et des Romains. Par-tout il conduit ses lecteurs le compas à la main, par-tout il fait voir l'exactitude des mesures données par Strabon, Pline et Ptolémée, et elles lui servent à reconnaître un grand nombre de lieux dont la position était ou incertaine ou inconnue. Ne pouvant ici indiquer même les résultats de ces immenses recherches, je me borne aux deux principaux : l'un est que M. Gossellin, arrivé à l'Elbe, où étaient les plus anciennes limites de la Celtique, retrouve tous les points que Ptolémée indique dans la Chersonèse cimbrique, dont la forme, l'étendue et les localités avaient jusqu'à présent paru inexplicables; l'autre est que l'île si célèbre, nommée *Scandia* ou *Scandinavia*, n'est autre chose que l'île de Fuhen; que la vaste péninsule qui renferme la Suède et la Norvége a été inconnue des Grecs et des Romains jusque vers le

Digitized by Google

quatrième ou le cinquième siècle de notre ère, et que c'est par une série de méprises évidentes que les géographes modernes en ont fait la Scandinavie.

M. de la Porte du Theil, parvenu au IX^e livre de sa traduction de Strabon, a été arrêté par de grandes difficultés. De l'aveu de tous les éditeurs, de tous les anciens interprêtes latins et de tous les critiques qui ont travaillé sur cet auteur, le texte du IX^e livre est mutilé dans tous les manuscrits : mais aucun d'eux n'a su précisément la source de cette défectuosité, ni ne paraît même en avoir connu toute l'étendue. L'examen attentif d'un manuscrit de la bibliothèque impériale a conduit M. du Theil à cette double connaissance ; il a communiqué à la Classe les procédés de critique qu'il a suivis, et les résultats auxquels il est parvenu. Ils sont tels que s'ils ne réparent pas le mal, du moins le prenant à sa source, ils préviendront pour l'avenir les inconvéniens qui se sont multipliés jusqu'ici par l'envie d'y porter remède.

Du moment où cette publicité donnée, non à nos mémoires mais à nos travaux, a fait connaître les recherches de M. Petit-Radel sur les monumens primitifs de l'Italie, et la théorie qu'il en a tirée, et la défense qu'il a entreprise de la véracité de Denys d'Halicarnasse contre les inculpations du docte Freret, les attaques livrées auparavant à l'auteur grec par les écrivains qui ont embrassé les opinions du critique français se sont dirigées contre notre Confrère, en même tems que contre Denys d'Halicarnasse. Il n'y a répondu que par quatre nouveaux mémoires consacrés à la justification de cet ancien, remplissant ainsi à-la-fois, et le devoir d'un membre de la Classe spécialement chargée des intérêts de l'antiquité, et celui d'une défense légitime.

Dans le premier de ces quatre mémoires, il recherche de quelle nature étaient les sources historiques où Denys d'Halicarnasse a dû puiser pour écrire le commencement de son premier livre. Ces sources étaient d'abord les annales des villes, qui, selon l'antique usage des Sabins et des Etrusques, étaient soigneusement recueillies et conservées dans les archives de chacune de ces villes ; ensuite les ouvrages de tous les historiens qui avaient précédemment écrit sur les antiquités de l'Italie. Ils ont tous péri, mais ils subsistaient alors : Denys d'Halicarnasse les cite, et même les seuls fragmens qui nous restent de quelques-uns de ces ouvrages suffiraient pour sa justification. M. Petit-Radel, dans son second mémoire, tire particulièrement ses preuves du

Digitized by Google

témoignage des géographes, de l'opinion suivie par les différens auteurs grecs et latins, enfin des monumens et des usages cités dans les fragmens des histoires qui se sont perdues; il les tire, dans le troisième, des calamités qui forcèrent les Pélasges à déserter l'Italie. Il confronte le récit de ces calamités avec la topographie volcanique des régions où s'étaient établis les Pélasges et avec la chronologie positive, ou présumée, des plus anciennes éruptions de cette contrée. Plus il s'élève dans la recherche de ces anciennes éruptions, plus les phénomènes sont grands et désastreux, et plus ils paraissent avoir appartenu au tems de la désertion des colonies pélasgiques. Enfin son quatrième mémoire a pour base des recherches ordonnées par la Classe sur le rapport d'une commission composée de MM. Mongez, Quatremère de Quincy et Visconti, et qui ont été faites par M. Simelli, professeur de perspective à Rome, dans le territoire de Rieti sa patrie.

Le but de ces recherches était de trouver les monumens qui pouvaient servir à retracer la position des villes ruinées et désertes qui sont citées dans la section 14e du premier livre de Denys d'Halicarnasse. L'artiste a employé quarante jours à parcourir deux des rayons les plus importans parmi ceux que la Classe avait indiqués d'après le rapport de sa commission; et ses perquisitions ont fait connaître l'existence de plusieurs inscriptions géographiques inédites, la position de cinq villes ruinées, dont trois étaient absolument inconnues aux antiquaires, enfin, sur ce territoire seul, douze monumens très-considérables, et du genre dit Cyclopéen ou Pélasgique. Les dessins et les plans détaillés de ces monumens, la carte topographique rectifiée de cette région et une relation très-détaillée ont été mis sous les yeux de la classe; et ce sont les matériaux que M. Petit-Radel a principalement employés dans ce dernier mémoire pour la justification de Denys d'Halicarnasse, ou, si l'on veut, pour la sienne.

M. Gail prenant sans doute, et avec raison, pour principe que le respect pour les grands noms littéraires et pour les ouvrages consacrés par l'estime publique ne doit point empêcher d'examiner de nouveau les questions déjà traitées, les lieux déjà décrits, quand on espère tirer de cet examen de nouvelles lumières, n'a point hésité, après ce que l'abbé Barthelemy et d'autres savans ont écrit sur la topographie d'Olympie, à faire sur cet objet de nouvelles recherches, et à les communiquer à la Classe. Il a jugé né-

cessaire avant tout d'examiner ce qu'il fallait entendre par l'Hiéron ou lieu sacré d'Olympie, et en général par l'Hiéron des Grecs.

Notre confrère M. Larcher avait déjà observé, dans les notes de sa traduction d'Hérodote, que les temples des anciens étaient très-différens de nos églises, que c'était une vaste enceinte fermée de murs, dans laquelle il y avait des cours, des boccages, des pièces d'eau, des logemens pour les prêtres, quelquefois des terrains cultivés et destinés à leur entretien, et enfin le temple proprement dit; que l'enceinte entière s'appelait l'hiéron, et le temple ou demeure du dieu, *naos*. Partant de cette théorie qu'il adopte et qu'il appuie d'un grand nombre de textes, M. Gail passe à ses recherches sur la topographie d'Olympie, et se propose de démontrer entr'autres choses, 1° que la ville d'Olympie n'était pas entre l'hiéron, autrement nommé l'*Altis*, et le fleuve du Cladée; 2° que l'Autel, l'Hippodrome et le Stade étaient dans l'*Altis* même et non au-dehors; qu'on y voyait aussi des *Stoa* ou galeries couvertes, pour un grand nombre de spectateurs : 3° que l'*Altis* ou l'Hiéron fut le théâtre de la bataille livrée entre les Arcadiens et les Eléens pendant les jeux. L'auteur tire du récit que Xénophon fait de cette bataille de fortes preuves en faveur de toutes ses propositions. Il revient ensuite à celle de ne plus se servir, aussi improprement qu'on le fait, du mot temple, et de dire l'hiéron de Jupiter, l'hiéron de Junon ou plutôt l'*herœum*, du nom grec de Junon qui est *héra;* l'hiéron de Vesta, ou le *métroum*, c'est-à-dire temple de la *mère* des Dieux; l'hiéron de Lucine, l'hiéròn d'Esculape, etc. toutes les fois qu'on voudrait parler, non du temple proprement dit ou de la chapelle du Dieu, mais de toute l'enceinte sacrée. C'est sur-tout ce changement qui paraît essentiel à M. Gail, et c'est sur ce point qu'il insiste le plus.

Après le grand nombre d'auteurs qui avaient écrit sur la Toge des Romains, Winckelmann convenait qu'il restait encore des recherches à faire sur cet objet, toutes celles qu'on avait faites étant plus propres à jeter de l'incertitude sur cette matière qu'à l'éclaircir. Il expliqua mal lui-même un passage de Denys d'Halicarnasse et en tira une fausse dimension de la toge. Un antiquaire français, trompé par l'opinion erronée de Winckelmann, l'adopta dans un ouvrage très-connu et destiné à devenir classique. M. Mongez s'est proposé de réfuter cet antiquaire et d'assigner enfin à la toge sa véritable forme et ses justes dimensions. L'au-

Digitized by Google

tiquaire qu'il réfute, ou plutôt qu'il dément, c'est lui-même, qui ayant embrassé l'erreur de Winckelmann, l'a insérée en 1795 dans le *Dictionnaire des antiquités de la nouvelle Encyclopédie*, et qui aujourd'hui mieux instruit se fait un devoir de corriger cette erreur.

Dans le passage de Denys d'Halicarnasse, mal expliqué par Winckelmann, il était dit que les Etrusques présentèrent à Tarquin un manteau de pourpre dont la forme n'était pas quadrangulaire comme celle de leur manteau, mais demi-circulaire, et que les Romains appelaient ces manteaux *togæ*. Winckelmann avait prétendu qu'il ne s'agissait point dans ce passage de la coupe de la toge, mais seulement de la forme qu'elle prenait sur le corps. Depuis que notre Confrère avait publiquement adopté cette opinion, il lui était venu des doutes; de nouvelles lectures sur cet objet l'avaient même presque persuadé; il s'est enfin entièrement convaincu par une expérience qu'aucun des auteurs qui ont écrit sur la toge n'a eu l'idée, ni, il est bon de l'avouer, la possibilité de faire. Ils n'avaient point vu de leurs yeux un Romain enveloppé dans sa toge et la drapant autour de lui, comme les anciens Romains eux-mêmes. C'est ce que tout Paris peut voir chaque fois que M. Talma notre célèbre acteur tragique représente Manlius, Brutus ou Coriolan. Non content de revêtir en quelque sorte dans ces rôles l'ame d'un Romain, il a toujours mis un soin extrême à en retracer le costume. Tout Paris le voit et l'applaudit; mais M. Mongez a eu seul l'idée d'en tirer parti pour ses recherches. M. Talma s'est obligeamment prêté à son désir : il a donc pu examiner et faire dessiner une toge-prétexte, aussi fidèlement taillée d'après l'antique que si elle eût appartenu à un ancien consul romain.

Cette toge est composée 1° d'un demi-cercle dont le diamètre a quinze de nos anciens pieds de longueur, et qui forme la largeur de la toge; 2° d'un segment de cercle, qui a pour corde le diamètre du demi-cercle et pour hauteur environ le quart de ce diamètre. La hauteur de la toge, composée du rayon du demi-cercle et de la hauteur du segment, est de dix pieds dix pouces; la toge, taillée en demi-cercle, a donc quinze pieds de large et près de onze pieds de haut. M. Mongez a placé plusieurs fois cette toge sur un homme de moyenne taille; il lui a donné les divers *jets* observés sur les statues; il l'a relevée sur la tête, comme on la portait en offrant des sacrifices. Il en a toujours reconnu la conformité avec les toges représentées sur les monumens;

Digitized by Google

il n'hésite donc pas à la proposer pour modèle et à la prendre pour base de comparaison avec les textes des anciens écrivains relatifs à la toge.

Dans le mémoire dont elle est l'objet, il en justifie démonstrativement l'ampleur, la forme et les différens usages. Deux figures jointes à son mémoire, dessinées d'après deux statues de bronze de la galerie de Florence, lui fournissent toutes les parties dont la toge était composée et toutes les manières dont on la portait. Tout ce qu'il dit à cet égard s'entend très-bien quand on a ces deux dessins sous les yeux; ne les ayant pas, il faudrait trop de détails pour l'expliquer. La Classe a encore eu mieux que ces figures. M. Mongez lui a amené l'homme sur qui il avait fait tous ses essais. Il l'a fait paraître devant elle vêtu de la toge de M. Talma, et a donné à ce manteau tous les jets qu'on peut observer dans les statues antiques et dont les auteurs ont parlé. Nous avons eu enfin, grâce à notre Confrère, ce qu'on pourrait appeler une leçon vivante de costume antique.

La *Trabea*, autre vêtement des Romains, était-elle un manteau sans agraffe, une toge ornée de bandes de pourpre, *trabeis*, placées en travers sur l'étoffe, ou une espèce de manteau à agraffe, tel que la chlamyde et le *paludamentum?* Les philologues ont été et sont encore partagés entre ces deux opinions. M. Mongez s'est déclaré pour la dernière; et les autorités qu'il accumule dans un second mémoire, paraissent devoir laisser à l'autre opinion peu de partisans.

L'une des peintures contenues dans un manuscrit de Papyrus trouvé par les Français dans les tombeaux de l'ancienne Thèbes, pendant la mémorable expédition d'Egypte, a engagé notre même confrère à s'occuper dans un troisième mémoire, d'abord, du sujet qu'elle représente, qui est la *Psycostasie* ou Pesée des ames, dont on trouve la première idée dans Homère; et ensuite, de cette ville même de Thèbes dont nos compatriotes ont pu mesurer l'étendue en en parcourant les ruines Il fera lui-même, dans cette séance, la lecture de son mémoire. Je n'en dirai donc rien de plus; et je me bornerai pour la même raison à annoncer qu'un mémoire de M. Quatremère de Quincy, sur le bûcher d'Ephestion décrit par Diodore de Sicile et sur une nouvelle restitution de ce monument, y doit être lu de même.

En passant des antiquités grecques et latines à ce qu'on peut appeler les antiquités orientales, et en descendant de

Digitized by Google

ces antiquités jusqu'à l'état actuel des choses en Orient, ce dont on est peut-être le plus frappé, c'est la prodigieuse diversité des langues. Si de toutes les barrières élevées entre les différentes peuplades humaines la différence de langage n'est pas l'une des plus funestes, et si la multiplicité des idiômes dans une portion donnée du globe, au lieu d'être regardée comme un malheur, peut être appelée richesse, l'Asie est incontestablement la plus riche des quatre parties du monde en langues écrites et sur-tout en langues savantes. Toutes nombreuses qu'elles sont, M. Langlès établit, dans des *recherches et observations* dont elles sont l'objet, que ces langues peuvent être rangées sous trois divisions générales : savoir, les langues *orientales* ou plutôt *méridionales*, les langues *septentrionales*, et les langues *mixtes*, qui paraissent réunir les particularités grammaticales destinées à caractériser chacune des deux premières familles. Il s'applique d'abord à spécifier ces particularités qui distinguent les langues du midi de l'Asie, de celles du Nord, et qui en forment le caractère. De dix langues qui ont eu ce caractère méridional, telles que l'hébreu, le phénicien, l'éthiopien, etc., il se borne aux trois que l'on parle aujourd'hui en Asie, le chaldéen moderne, le syriaque et l'arabe. Il désigne les différens pays où ces trois langues sont en usage. Les deux premières se conservent dans un très-petit nombre de petits endroits, tandis qu'en examinant sur la carte l'immense étendue de pays occupée par les peuples qui parlent arabe on voit que cette langue s'est répandue sur plus de la moitié de l'ancien continent.

Parmi les langues *septentrionales*, notre confrère donne une des premières places à la langue des Oïgours, nation originaire des bords du Selinga, qui fonda, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, au milieu de la Tatarie, un royaume séparé de la Chine et du Thibet par le désert de Hamy. Elle a sans doute envoyé de nombreuses colonies dans différentes contrées de l'Asie dont les langues offrent des vestiges sensibles de la sienne. A la cour de Perse même, on parle plus habituellement l'oïgour pur que le persan moderne. Cependant cette dernière langue est regardée par M. Langlès comme l'un des principaux ornemens de la famille des langues septentrionales de l'Asie. Le grand nombre de mots arabes qui s'y est mêlé depuis l'établissement de l'Islamisme en Perse ne lui a pas fait perdre son caractère *septentrional* qu'il paraît tenir du

Digitized by Google

Zend plutôt que du Pelhvy, deux anciens idiômes de la Perse comme de l'Inde.

Le samscrit ou langue sacrée des Brahmanes de l'Inde, que M. Langlès est porté à regarder comme la souche de toute la famille des langues *mixtes* de l'Asie, peut au moins être mis à la tête de cette troisième famille, non moins féconde en dialectes que les deux autres. Toutes les langues répandues depuis le golfe Persique jusqu'aux mers de la Chine lui appartiennent, comme lui appartiennent même le grec et le latin, dont les mots et les principes grammaticaux ont, selon notre Confrère, avec ceux du samscrit une ressemblance aussi incontestable qu'étonnante. Il résulte de toutes ces recherches l'esquisse d'une *carte polyglotte* de l'Asie, dont M. Langlès annonce le projet. Il le regarde comme une témérité ; mais sans s'effrayer d'en commettre une nouvelle, il y ajoute l'esquisse d'une *carte polygraphique*, qui sera le complément de la première carte. Ce qui serait vraiment téméraire serait de prétendre donner ici une idée de la théorie que l'auteur établit sur les différens caractères d'écriture employés en Asie. Il les divise d'abord en caractères isolés ou *alphabétiques*, et en caractères groupés ou *syllabiques* ; il montre l'origine de ces deux différentes sortes de caractères, et fait voir ensuite en combien de pays chacun des deux est en usage. Celle de toutes les écritures alphabétiques qui est le plus universellement répandue est encore l'écriture arabe ; le fond des caractères de cette langue a pris plus d'extension que la langue même, puisqu'il a été adopté, avec différentes modifications, presque par-tout où s'est étendue la religion musulmane, et même chez un grand nombre de peuples qui n'ont point adopté la langue arabe, et qui écrivent en caractères arabes leur propre langue ; en sorte que, dans la *carte polygraphique* dont M. Langlès a conçu l'idée, l'écriture arabe aura encore un domaine beaucoup plus étendu que celui de la langue arabe dans la *carte polyglotte*.

Tandis qu'un de nos confrères accorde, comme on vient de le voir, une haute antiquité à la langue samscrite, un autre membre de la Classe la regarde comme beaucoup plus moderne, et la civilisation du peuple qui la parle comme beaucoup moins ancienne qu'on ne le croit. M. Barbié du Boccage a réuni dans une note toutes les raisons qui peuvent faire douter de cette haute antiquité. Il y propose pour conclusion de faire redescendre jusque vers

Digitized by Google

quarante ans avant J. C. la composition des livres écrits dans la langue sacrée. Mais leur antiquité trouve un nouveau défenseur dans M. Lanjuinais, qui a continué cette année la rédaction et la lecture qu'il commença l'année dernière de ses mémoires sur la littérature, la religion et la philosophie des Indiens. La dernière conséquence de ses recherches sur les prâkrits de l'Inde, ou sur les langues nées du samscrit, est de montrer par des traits bien constatés de l'histoire de ces prâkrits, que le samscrit avait cessé d'être langue vulgaire dès avant J. C., et le plus probablement dès le tems d'Alexandre.

Les langues de l'Orient ont encore été l'objet des travaux d'un autre de nos confrères, mais seulement comme faisant partie d'un travail général sur les langues et sur les origines. Plusieurs mémoires sur ce grand et vaste sujet nous ont déjà été lus depuis six ans par M. de Sales; il demande encore trois ans pour terminer son ouvrage. Instruit, à mesure qu'il avançait dans son travail, de l'immensité de la carrière qu'il avait à parcourir, il assure qu'il n'y serait jamais entré si dans l'origine il l'avait vue sans limites. Il n'a encore, à-peu-près, achevé que la première partie de ses prolégomènes. On y distingue un chapitre ayant pour titre: *Théorie nouvelle pour arriver, par la composition et la recomposition des langues de l'orient, à la solution du problème sur la langue universelle*. Dans un autre chapitre, il jette un aperçu général sur les langues qu'il nomme primordiales; il établit, dans un troisième, *la filiation des langues antiques*, et il trace aussi une *carte géographique* de cette filiation, laquelle se concilie parfaitement, dit-il, avec la géographie des premiers âges.

Dans la seconde partie d'un mémoire sur les élémens de l'histoire, dont la première partie se trouve par extrait dans les rapports et discussions des classes de l'Institut sur les prix décennaux, le même M. de Sales se montre persuadé qu'on n'a jamais songé dans l'origine de l'histoire à deviner ce qui en constitue les bases, ou, en d'autres termes, il affirme qu'avant qu'il y eût des historiens il n'y eut jamais de règles pour l'histoire. Pour le prouver il croit devoir remonter à l'origine du monde civilisé, cherchant, selon ses propres expressions, à saisir, s'il est possible, le premier anneau de la chaîne qui le lie à l'histoire. Revenu aux tems modernes, il n'approuve point la nouvelle méthode inventée pour donner du mouvement et une teinte dramatique à l'histoire. Il pense que les grands historiens

Digitized by Google

de la Grèce et de Rome n'ont point songé à deviner cette méthode ou cette théorie raffinée ; et les portraits, partie si brillante de plusieurs histoires modernes, n'obtiennent pas de lui plus de grace que le reste.

M. Grégoire continue de dénoncer aux hommes éclairés et humains l'injuste proscription de certaines classes d'hommes, prononcée dans des siècles d'ignorance et de barbarie et dont les effets se prolongent encore dans le nôtre. L'année dernière, il s'était renfermé dans les limites de la France ; il en est sorti cette année et a poursuivi en Italie, en Allemagne, en Ecosse et en Espagne, plusieurs de ces honteux préjugés, que personne n'osera sans doute ranger parmi les préjugés utiles. Las enfin de cette sorte d'inventaire de races d'hommes odieuses les unes aux autres et opprimées par leurs préjugés autant que par ceux qu'elles inspirent, l'auteur se repose en finissant par le tableau du petit royaume des Patones, qui était en Espagne plus petit que celui d'Yvetot en France, et borné à un seul village aux environs de Tolède. Ces bonnes gens ont perdu vers la fin du dernier siècle leur titre de royaume et leurs priviléges ; mais ils conservent encore, dit notre Confrère, dans un lieu resserré entre des rochers, sur un sol peu productif, au milieu de leurs abeilles et de leurs troupeaux de chèvres, les costumes, les usages, les mœurs pures et religieuses qui firent, pendant plus de mille ans, de ce petit coin de terre le séjour de la paix et du bonheur.

Notre même Confrère a dirigé ses recherches sur d'autres objets plus consolans encore ; car si le bonheur d'une petite peuplade, au milieu d'une grande population souvent malheureuse et corrompue dont elle se tient isolée, a quelque douceur, des institutions qui ont pour but le bien et l'avantage commun de la société humaine en ont bien davantage. De ce nombre fut dans le midi de la France, au douzième siècle, la congrégation des frères Pontifes, Pentistes ou frères du Pont, qui se vouèrent à faciliter aux voyageurs le passage, jusqu'alors périlleux, et souvent même impossible, des fleuves. Cet ordre utile eut pour chef Benezet, fondateur du pont d'Avignon et que l'église a mis au rang des saints. Plusieurs auteurs ont écrit sa vie ; tous n'ont pas joint l'esprit de critique aux bonnes intentions, et la plupart ont mêlé bien des fables aux faits réels. M. Grégoire, aidé de quelques titres authentiques, a écarté les récits apocryphes et fait un choix parmi tout ce qu'on raconte de cet ami de l'humanité. Il recherche ensuite quelle a été en Ita-

lie, en France et dans d'autres contrées, la destinée de cet ordre des frères du Pont, il trouve pour résultat qu'ils n'ont cessé d'exister en France que par la réunion de leurs biens à l'ordre de Saint-Lazare, en 1672; et qu'ainsi sous des formes et des noms différens l'ordre des Pontifes a subsisté chez nous pendant environ quatre siècles. « L'histoire, ajoute-t-il, plus soigneuse de recueillir des forfaits que des vertus, les a presque laissés dans l'oubli. » Puisqu'ils n'ont fait que du bien, n'est-il pas juste de les rappeler à l'estime de la postérité et de leur assigner une place honorable dans les annales de la France?

M. Brial a pris pour objet de ses recherches un concile tenu à Chartres dans le même siècle, dont la chronique de Maillesais est presque la seule qui ait parlé, et dont elle ne dit que ce peu de mots : *l'an 1124, il y eut un concile à Chartres*. Personne ne s'est mis en peine de savoir ce qui s'était passé dans ce concile; M. Brial s'est proposé de le découvrir, et paraît y être parvenu. Son opinion est que ce concile fut assemblé pour la rupture du mariage du jeune prince Guillaume Cliton, fils de ce Robert, duc de Normandie, qui avait été vaincu par son frère Henri I^er^, et jeté dans une prison où il finit ses jours. Guillaume avait épousé une fille de Foulques comte d'Anjou, alors ennemi du roi d'Angleterre; ce roi entreprit de faire prononcer la dissolution du mariage, et il y parvint, non pas il est vrai dans ce concile, qui fut présidé par deux légats du pape, mais par la sentence d'un nouveau légat que ce pape envoya la même année. L'affaire ne fut donc qu'entamée dans le concile de Chartres, mais elle n'en fut pas moins, selon notre Confrère, l'objet de la convocation de ce concile, et il en allègue des preuves auxquelles il paraît difficile de résister.

M. Percy, membre de la classe des sciences physiques et mathématiques, nous a fait profiter de la faculté accordée à tous les membres de l'Institut de prendre part aux travaux de toutes les classes, en lisant dans une de nos séances une notice intéressante sur les autels et les tombeaux des anciens peuples du nord de l'Europe, qu'il a sur-tout observés dans les environs de Stade près de l'embouchure de l'Elbe, dans le Holstein et le Danemarck. Ces tombeaux sont faits, pour la plupart, de pierres d'une grosseur et d'un poids extraordinaire. En les démolissant, on trouve souvent dans l'intérieur une urne de terre grossièrement tournée, des armes, des débris d'armures, des

Digitized by Google

pierres taillées en couteau, en hache, en pointe de lance. M. Percy a mis sous les yeux de la Classe des fragmens de toutes ces sortes d'objets, et il est entré dans des détails curieux sur les usages funéraires de ces anciens peuples barbares.

Ce Rapport ne peut mieux finir que par un nouveau trait de l'union et de la confraternité qui règne entre toutes les branches de cette grande famille dévouée toute entière, selon le but de sa fondation et les intentions de l'auguste Chef de l'Empire, aux progrès des sciences et des lettres, à l'honneur littéraire de la France et à la propagation toujours croissante des lumières.

VARIÉTÉS.

Institut Impérial. — La Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut Impérial a tenu sa séance publique le vendredi 5 juillet 1811, présidée par M. Daunou.

Le sujet du prix proposé par la Classe, pour être distribué dans cette séance, était :

Rechercher quels ont été les peuples qui ont habité les Gaules cisalpines et transalpines aux différentes époques de l'histoire, antérieures à l'année 410 *de Jésus-Christ;*

Déterminer l'emplacement des villes capitales de ces peuples, et l'étendue du territoire qu'ils occupaient;

Tracer les changemens successifs qui ont eu lieu dans les divisions des Gaules en provinces.

La Classe a décerné le prix au mémoire enregistré sous le n° 1, et qui a pour épigraphe ce passage de Pomponius Mela : *Impeditum opus et facundiæ minimè capax, verùm aspici tamen cognoscique dignissimum.* L'auteur de ce mémoire est M. C. A. Walckenaer.

Le mémoire n° 2, ayant pour épigraphe : *Antiquam exquirite matrem* (Virg. Enéid. liv. II, vers 96); et le mémoire n° 3, dont l'épigraphe est : *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur.* (César de Bell. Gall. lib. I.), quoique inférieurs au n° 1, et n'embrassant point toute l'étendue de la question, méritent cependant des éloges. La Classe a eu lieu de se féliciter d'avoir proposé ce sujet.

L'auteur du mémoire n° 3 s'est fait connaître : c'est

Digitized by Google

M. Le Prévost d'Iray, inspecteur général de l'Université impériale, qui a obtenu trois prix et une mention honorable dans les concours des années précédentes.

Après la proclamation du prix, M. Ginguené a lu un extrait de son rapport sur les travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler; le rapport même a été distribué avant la fin de la séance.

M. Pastoret a ensuite lu une notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Sainte-Croix, par M. Dacier, secrétaire perpétuel.

On a entendu la lecture d'un mémoire sur la restitution des ouvrages de l'art, d'après les descriptions des écrivains, et en particulier sur celle du bûcher d'Hephestion, décrit par Diodore de Sicile, par M. Quatremère de Quincy; et celle d'un autre mémoire sur Thèbes-d'Egypte et sur la Psycostasie, par M. Mongez.

La Classe propose pour sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1813, *de rechercher tout ce que les auteurs anciens et les monumens peuvent nous apprendre sur l'histoire de l'établissement des colonies grecques, tant de celles qui, sorties de quelques villes de la Grèce, se sont fixées dans le même pays, que de celles qui se sont établies dans d'autres contrées; d'indiquer l'époque et les circonstances des établissemens de ces colonies, de faire connaître celles qui ont été renouvelées ou augmentées par de secondes émigrations, celles qui ont été fournies par différentes villes, soit à la même époque, soit dans des tems postérieurs, et enfin les colonies des colonies.*

Dans le cas où l'on regarderait la ville de Rome comme une colonie grecque, on est dispensé de parler des colonies sorties de son sein.

Le prix sera une médaille d'or de 1,500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1813. Ce terme est de rigueur.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nous passerons rapidement sur les détails peu importans que nous offrent les nouvelles étrangères : il nous suffira de dire que les opérations anglaises dans la Baltique ne font connaître aucun résultat, si ce n'est des courses et des croisières inutiles, quelques démonstrations vaines sur les côtes de la Poméranie; que les Russes sont toujours sur le Danube dans une position qui laisse croire à la continuation des négociations; qu'ils ont reporté leurs forces sur la rive droite du Danube, gardant des remparts et des points d'appui sur la rive gauche; que le gouvernement turc, pour faire une diversion utile, a envoyé des troupes au secours des Géorgiens, que la flotte turque a mis à la voile pour le canal, qu'un envoyé du quartier-général ottoman a été reçu avec beaucoup de distinction à Bucharest; qu'à Vienne la baisse du change a été progressive, et que l'édit sur les nouveaux billets d'échange contre ceux de la banque à cinq capitaux pour un, a paru; que dans toute l'étendue de la Confédération du Rhin les mesures prohibitives des marchandises anglaises continuent à être rigoureusement exécutées. Nous nous hâtons de quitter le territoire étranger, et de reporter les yeux sur le nôtre, et sur celui occupé par nos braves guerriers, qui vient d'être signalé de nouveau par des faits si éclatans de la valeur française; nous avons un double théâtre de gloire à parcourir; nous avons à peindre la fortune forcée de se déclarer de nouveau pour le courage, la persévérance, la fermeté de caractère, et les combinaisons de ce puissant génie qui préside au sort des Etats. Le Tage a été de nouveau franchi par les aigles françaises; elles ont avec leur rapidité accoutumée conduit le soldat sur les bords de la Guadiana : l'armée du Portugal, les renforts de Madrid, l'armée du midi, se sont réunis. Badajoz est debout, et ses vaillans défenseurs ont reçu leurs libérateurs dans les murs qu'ils ont si héroïquement conservés. L'Anglais a fui, c'est en Portugal, et dans la partie où la guerre n'a point anéanti toutes les ressources, que la guerre est reportée. Elvas va tomber. Tarragone est soumise.

Voici les faits généraux; mais le lecteur doit être avide

Digitized by Google

de détails sur le mouvement savamment calculé, qui, en peu de jours, de deux armées éloignées, séparées par un obstacle naturel, et de divers corps isolés, a tout-à-coup et comme par enchantement formé une masse d'hommes imposante devant laquelle les Anglais n'ont pas même tenté de disputer le terrain. Voici en quels termes le *Moniteur* trace l'ensemble de la triple marche qui a produit ces grands résultats.

« Le duc de Raguse, commandant en chef l'armée de Portugal, s'est mis en mouvement dès les premiers jours de juin, dans l'intention de rejeter au-delà de la Coa le corps de l'armée anglaise que Wellington (en partant pour le siége de Badajoz) avait laissé en position sur les frontières devant Ciudad-Rodrigo.

» Le 5 juin, le duc de Raguse arriva à Ciudad-Rodrigo avec son avant-garde et un corps de 2000 chevaux; l'ennemi ne jugea pas à propos d'attendre l'arrivée de l'armée; il se mit en retraite pendant la nuit; au jour, le duc de Raguse envoya sa cavalerie à la poursuite, on ne rencontra que quelques parties de la division du général Graufford qui furent culbutées dans la Coa sous les ruines d'Almeïda; on leur fit plusieurs prisonniers : les divisions anglaises forçaient leur retraite dans les montagnes de Sabugal et d'Alfayates pour gagner le Tage.

» Le duc de Raguse ayant, sans coup férir, réussi dans son projet d'éloigner l'ennemi de cette partie de la frontière, a lui-même aussitôt dirigé la marche de son armée vers le Tage.

» Le général Reynier prit le commandement de l'avant-garde, et arriva le 9 à Placencia.

» Le 13, deux divisions passèrent le Tage à Almaras, dont le pont était solidement établi et couvert par de fortes batteries; de nombreux approvisionnemens en vivres et en munitions arrivaient depuis quelques jours sur ce point important; le duc de Raguse y reçut aussi un grand équipage de pont, qu'il fit marcher avec le reste de l'armée dans la direction de Mérida.

» Pendant ce tems, l'armée du midi, sous les ordres du duc de Dalmatie, avait reçu de nombreux renforts; 12,000 hommes, sous les ordres du comte d'Erlon, étaient arrivés le 8 à Cordoue et suivaient les mouvemens du duc de Dalmatie, qui se reportait sur Santa-Martha, et occupait par sa droite Almendralejo, prêt à communiquer avec le duc de Raguse.

» Wellington, dont l'armée était fortement fatiguée par la pénurie des vivres et par les maladies, reployait successivement ses troupes autour de Badajoz; mais se sentant pressé, il résolut de tenter un grand effort pour emporter la place avant la réunion des deux armées; après un feu épouvantable d'artillerie, un premier assaut fut livré, mais la brèche était défendue par des Français; 600 Anglais restèrent sur la place; un second assaut eut le même résultat; de sorte que les Anglais perdirent plus de 1200 hommes dans ces attaques infructueuses. Wellington allait tenter un effort désespéré lorsque, le 16, le duc de Raguse est arrivé à Mérida, et a fait sa jonction avec le

duc de Dalmatie; les deux armées ont marché sur Badajoz, dont Wellington a levé précipitamment le siége, en rentrant en Portugal avec toutes ses troupes. On a pris une partie de son artillerie de siége et beaucoup de ses malades.

» Le 21, le duc de Raguse avait son quartier-général dans Badajoz. »

Les lettres du maréchal Marmont, duc de Raguse, commandant l'armée de Portugal, et du maréchal Soult, duc de Dalmatie, commandant celle du Midi, donnent à ce précis des développemens dont nous saisirons les points principaux.

Le premier, du moment où il avait pris le commandement de l'armée réunie à Salamanque, avait fait tous les préparatifs nécessaires pour rentrer en campagne. Son objet était de marcher au midi, et d'y donner la main au maréchal Soult. Dans cette intention, qu'il cache soigneusement à l'ennemi, il s'approche de Ciudad-Rodrigo, y jette des renforts et des approvisionnemens, et dérobant ses marches pendant que le général Montbrun poussait les Anglais au-delà de la Coa, il arrive à Placencia. Au bord du Tage sa marche est arrêtée, un équipage de pont était impatiemment attendu de Madrid; il arrive enfin, et le fleuve est franchi. Il était urgent d'avancer, dit le maréchal; nous savions que Badajoz était attaqué avec forces, que trois brêches étaient ouvertes; que deux assauts avaient été donnés, que l'ennemi voulait à tout prix se rendre maître de cette place importante. Tel fut l'excellent esprit de l'armée dans cette marche pénible, dans une saison accablante et au milieu de beaucoup de privations; tel fut son enthousiasme, en envisageant la grande opération dont le succès dépendait d'elle, qu'elle franchit tous les obstacles, et que le 17 elle était à Mérida, liée avec les postes du duc de Dalmatie. Dès le 18, les deux maréchaux eurent à se concerter sur les mouvemens ultérieurs: il fallait chasser l'ennemi de ses positions d'Albuerra, et délivrer Badajoz; mais l'ennemi n'avait pas cru devoir attendre les forces impériales réunies; il est fâcheux, écrit le maréchal, qu'il n'ait pas osé nous attendre, une victoire signalée eût infailliblement marqué notre arrivée dans ces contrées. L'armée est entrée le 20 dans Badajoz, dont les Anglais n'ont vu que les redoutables brêches, aux pieds desquelles 1200 de leurs plus braves soldats ont trouvé la mort.

La lettre du maréchal duc de Dalmatie rend compte de la marche du général Drouet comte d'Erlon, qui venait à

Digitized by Google

lui du centre de l'Espagne, de la réunion des corps à Mérida, du projet de livrer bataille à l'ennemi, de sa retraite. Déjà la cavalerie des deux armées est en reconnaissance sur Villa-Viciosa, Elvas, et Campo-Mayor. Les mouvemens de l'ennemi détermineront les opérations ultérieures.

La jonction des deux armées sur les bords de la Guadiana, est un des événemens de la guerre d'Espagne les plus marquans, dit le maréchal duc de Dalmatie; son premier résultat a été de sauver Badajoz. L'ennemi a refusé la bataille, et cependant lord Wellington avait autour de lui tous ses Anglais, y compris ceux du nord qui avaient suivi parallèlement les mouvemens du maréchal Marmont. Ses forces consistaient en 30,000 Anglais, 16,000 Espagnols, et 14,000 Portugais. Il avait 5,000 hommes de cavalerie, et il est rentré en Portugal.

Le maréchal promet ici l'envoi prochain du journal du siége de Badajoz, et de la défense à jamais mémorable de son brave gouverneur le général Philippon. La bataille d'Albuerra avait fait une diversion utile à ce général; elle l'avait un moment délivré, il avait rasé les ouvrages ennemis, et pris des convois; mais le 31 mai l'ennemi reparut: le 6 un feu terrible avait fait trois brêches, l'une au corps de la place, deux au fort San-Christoval. Tout ce que l'art peut apporter de secours et de moyens au courage, le général Philippon le savait et l'avait ordonné. Rien n'avait pu l'intimider; rien n'a pu ébranler sa garnison fidelle: de nombreux assauts ont été donnés sur divers points; l'ennemi n'y a trouvé que la mort. Voici comme la rélation décrit le plus terrible, celui livré dans la nuit du 10 au 11:

« Deux mille Anglais se présentèrent de nouveau pour donner l'assaut. Le capitaine Jondiou, du 21^{e} régiment léger, commandait à San-Christoval; sa garnison était de 140 hommes; chaque soldat avait quatre fusils chargés à ses côtés; le général Philippon avait fait placer une grande quantité de bombes chargées sur les parapets, dont le sergent Brette, du 5^{e} régiment d'artillerie, avait la direction. (Ce même militaire s'était déjà distingué au premier assaut de San-Christoval.) Déjà les ennemis avaient appliqué quarante échelles, la tête de leur colonne arrivait au haut de la brêche; le sergent Brette s'écrie: *Mon capitaine, faut-il faire sauter la première mine?* Les bombes et les grenades descendent: en éclatant elles brisent les échelles, elles répandent la mort et l'épouvante parmi les ennemis;

tandis qu'à coups de baïonnette la garnison les précipite à bas de la brèche : dans un instant les fossés sont comblés de morts et de blessés, parmi lesquels plusieurs officiers anglais. Dans cette confusion, des officiers anglais demandent des secours; le brave Jondiou leur ordonne de redresser une échelle et de monter dans le fort, où ils se rendront prisonniers. Cela fut exécuté. Au jour, le général ennemi écrivit au général Philippon pour lui demander une trève de trois heures, à l'effet d'enlever les blessés qui étaient restés dans les fossés ou sous le feu du fort. La demande fut accordée.

» La perte des Anglais dans cette circonstance fut de plus de 600 hommes ; nous n'eûmes pas 10 hommes hors de combat. C'est un des plus beaux faits d'armes que l'on connaisse.

» On estime que la perte des Anglais, au siége de Badajoz, est au moins de 3000 hommes ; les Portugais et les Espagnols on aussi perdu beaucoup de monde.

» Ainsi, dit le maréchal en terminant, les ennemis n'ont retiré de leur dernière expédition en Estramadure, et de leur attaque sur Badajoz, que la honte de s'être livrés à ces deux entreprises. La perte des Anglais est au moins de 8000 hommes de leurs propres troupes ; les Portugais ont perdu de 3 à 4000 hommes, et les Espagnols autant. Ils ont assuré de nouveaux triomphes aux armes de l'Empereur, et ils ont consacré en faveur de l'armée impériale la victoire signalée qui a été remportée dans les champs de l'Albuerra le 16 mai dernier, où je remplis le premier objet que je m'étais proposé, celui de faire diversion en faveur de Badajoz, et de mettre la place en état de prolonger sa résistance. Aujourd'hui, il est bien constant que la bataille de l'Albuerra a fait gagner au moins vingt jours, et que pendant ce tems des dispositions ont pu être prises pour faire arriver de nouveaux renforts, et pour que l'armée de Portugal pût prendre part aux opérations. Par là, le second objet que je m'étais proposé en faisant mon premier mouvement a été également rempli, et les troupes qui ont combattu à l'Albuerra n'ont pas cessé un seul jour de garder l'offensive contre les ennemis. »

En traversant actuellement l'Espagne, nous allons retrouver d'autres Français donnant d'autres preuves d'héroïsme : nous venons d'admirer les défenseurs de Badajoz, nous allons contempler avec une admiration mêlé d'effroi l'étonnante ardeur des assaillans de Tarragone. Ici les périls

Digitized by Google

sont les mêmes, et le courage est égal; mais ici ce sont les Français qui montent à la brèche, et c'est le vainqueur de Lérida qui donne le signal de l'assaut.

La défense de cette ville était devenue plus opiniâtre à mesure que l'attaque faisait des progrès; elle s'était concentrée depuis l'enlèvement des ouvrages extérieurs, elle s'alimentait de tous les moyens que lui donnaient la mer et la flotte anglaise. C'est le 21 qu'un assaut terrible dirigé par les généraux Palombini et Montmarie, donné à sept heures du soir au signal de quatre bombes et aux cris de *vive l'Empereur*, a rendu le général comte Suchet maître de la ville-basse. La rapidité de l'exécution a diminué la perte des Français, encore cette fois mis sous la protection de leur audace. Cinq mille hommes défendaient les ouvrages, tout a été emporté. L'ennemi s'est trouvé acculé à la mer et au môle, tout a été passé au fil de l'épée; rien n'est échappé dans le faubourg, au port, dans les maisons et dans les fossés. Au jour, déjà une parallèle était tracée devant le fossé de la haute-ville. Les Français présentaient leur formidable aspect à la garnison consternée derrière ses murs, et aux Anglais, spectateurs impuissans de cette nuit si désastreuse pour eux et pour leurs alliés. Cette relation est du 26 juin : quelqu'habitué que l'on puisse être à la rapidité des opérations françaises, on était loin de s'attendre que dès le 29 le comte Suchet pourrait écrire : « Je dépose aux pieds de S. M. les clés de Tarragone auxquelles est attachée, je l'espère, la soumission prochaine de la Catalogne. »

Voici la suite de cette seconde relation qui donne des détails plus circonstanciés au prince major-général.

« Un siége de deux mois, dit M. le comte Suchet, ou plutôt trois siéges en un, et cinq assauts succesifs ont détruit une garnison de 18,000 hommes des troupes les plus réputées de l'Espagne, et nous livrent un port d'où les Anglais alimentaient l'insurrection de la province, pour conserver un débouché à leurs marchandises. Ils ont, par leurs secours multipliés, prolongé la défense de la place; ils ont apporté, à plusieurs reprises, des armes et des munitions, des troupes de Valence, d'Alicante, de Carthagène.

» La fureur du soldat était exaltée par la résistance de la garnison, qui attendait chaque jour sa délivrance, et qui devait en assurer le succès par une sortie générale. Le cinquième assaut, plus vigoureux encore que les précédens, donné hier, en plein jour, à la dernière enceinte, a entraîné un épouvantable massacre, et peu de perte de notre côté. L'exemple terrible, que je prévoyais à regret dans mon dernier rapport à V. A., a eu lieu, et retentira long-tems en Espagne. Quatre mille hommes ont été tués dans la ville, dix à

douze mille ont tenté de se sauver par dessus les murs dans la campagne, un millier a été sabré ou noyé ; près de dix mille, dont cinq cents officiers, sont prisonniers, et partent pour France ; près de 1500 sont blessés dans les hôpitaux de la place, où leur vie a été respectée au milieu du carnage. Trois maréchaux-de-camp et le gouverneur sont au nombre des prisonniers ; plusieurs autres, parmi les morts. Vingt drapeaux, 384 bouches à feu en batterie, 40,000 boulets ou bombes, 500 milliers de poudre et du plomb, sont en notre pouvoir.»

A cette relation est joint un état de 10 mille prisonniers parmi lesquels 400 officiers. Le général en chef annonce aussi qu'il adresse un état dans lequel il regrette de n'avoir pu nommer tous les braves qui ont des droits aux bienfaits que S. M. réserve à ceux qui donnent de si éclatans exemples de dévouement et de courage.

Au moment où le général en chef de l'armée d'Arragon demande des marques de la satisfaction de S. M. pour ses braves compagnons d'armes, nous apprenons qu'il est lui-même l'objet d'un grand acte de la munificence impériale. Les clés de Lérida, de Tortose, de Mesquineusa, et celles de Tarragone sont noblement échangées contre le bâton de maréchal de l'Empire, décerné au comte Suchet par décret du 8 de ce mois, pour prix de ses éminens services. Le brave gouverneur de Badajoz, le général de brigade Philippon, donnera dans cette campagne de nouvelles preuves de talens, mais dans le grade de général de division : le général du génie Rogniat est aussi nommé général de division dans son arme : les chefs de bataillon du génie et d'artillerie Lamarre et Collin sont nommés colonels dans leurs armes respectives.

On annonce également divers actes de remunération accordés par S. M. à la même fidélité et au même dévouement dans d'autres genres de services. MM. les conseillers-d'Etat Français de Nantes, Collin de Sucy, Duchâtel, ayant la direction générale des droits réunis, des douanes et des domaines, ont été créés grands officiers de la légion d'honneur ; MM. les sénateurs Garnier et Barthélemy ont obtenu le même grade dans la légion. Les maires des bonnes villes qui n'avaient point la décoration l'ont obtenue : plusieurs maires de Paris ont été nommés officiers dans la légion.

Le Corps-Législatif, dans la séance du 8 de ce mois, a reçu communication du projet de loi sur le budjet de 1812. C'est M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély qui a porté la parole avec cette méthode, cette précision et cette clarté qui caractérisent en lui les écrits de l'homme d'Etat,

Digitized by Google

autant que la noblesse, l'élégance et la facilité du style caractérisent dans le même homme le talent de l'académicien. Il est heureux de pouvoir ainsi rapprocher le tableau de la situation prospère des finances de l'Empire, de celui des grandes actions qui ajoutent encore à l'éclat de nos armes, et de montrer successivement cet Empire agrandi par la victoire et enrichi par la sagesse.

Deux résultats principaux sont d'abord offerts par M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély. Les résultats sont une double gararantie, 1° que les rentrées des fonds assignés aux exercices antérieurs sont presqu'entièrement effectuées, et que ces exercices sont soldés ou prets à l'être; 2° que le service de l'exercice de 1811, malgré l'augmentation qui a eu lieu dans les besoins et les dépenses extraordinaires faites au commencement de cette année, est entièrement assuré. Cette heureuse situation est due à la fermeté attentive avec laquelle S. M. a tenu année par année la balance entre les besoins et les moyens, la conformité de l'application des fonds avec leur assignation, la fidélité dans leur manutention, l'économie dans leurs mouvemens, l'exactitude dans leur comptabilité. C'est ainsi que les exercices de 1806 et 1807, complètement appurés, cesseront de figurer dans les comptes du trésor impérial.

Pour l'exercice de 1808, les besoins se sont élevés à 32,744,445 fr. de plus que l'assignation portée au budjet; les recettes se sont élevées à une somme égale, les mêmes causes ont produit les mêmes résultats pour 1809. Le nouveau crédit pour cet exercice est de 49,740,214 fr. qui suffira à tous les besoins; l'augmentation des revenus de cet exercice est due à l'heureux résultat des mesures prises par S. M. contre le commerce anglais.

En 1810, toutes les recettes et tous les besoins ont été surpassés par les réunions de plusieurs départemens à l'Empire; l'accroissement de recettes est de 55,414,093 fr. à ajouter au budjet de cet exercice.

Les départemens des Bouches du Rhin, des Bouches de l'Escaut, de l'arrondissement de Breda sont établis pour contrebuteur, à 13,383,286 fr. Le budjet de Rome et de Trasimène sont l'objet d'un travail particulier. Les recettes modiques du Simplon sera confondues dans celles générales de l'Empire. Les recettes des Provinces-Illyriennes s'élèvent à 20,536,154 fr.; les dépenses ont laissé un excédent considérable. La Hollande réunie à l'Empire, offrait un état de finances déplorable. Une dette de 80,000,000 d'intérêts

Digitized by Google

annuels, un déficit annuel de 36,000,000, un arriéré de 22,000,000 sur la dette, un autre sur la dépense courante. Le grand-livre de la dette hollandaise a dû subir une réduction comme le nôtre. La partie consolidée, à compter de septembre 1810, est entrée dans les dépenses générales de l'Empire.

De ces divers élémens s'est composé, pour 1811, un budjet commun dont la présentation forme la seconde partie du travail de M. le comte Regnault.

L'état des recettes de 1811, comprenant la totalité des départemens de l'Empire, s'élève à 954,000,000 fr., c'est-à-dire, à 159 millions de plus qu'en 1810, cette augmentation résulte de trois causes principales, l'addition au budjet de celui des pays réunis et de l'Illyrie, l'amélioration de diverses branches de revenus publics, l'application de nouveaux principes à l'entrée de certaines marchandises et à la consommation du tabac.

L'augmentation des dépenses était une suite croissant des réunions opérées; elle a eu d'autres motifs encore; elle porte sur la dette publique et les pensions et sur divers départemens du ministère.

« Les preuves de l'heureuse situation des finances de l'Empire, ajoute M. le comte Regnault, sont trop évidentes pour ne pas frapper tous les esprits. Elles se rattachent à la fois au passé, au présent et à l'avenir; et vous porterez, Messieurs, dans vos départemens, vous inspirerez à vos concitoyens des sentimens de confiance fondés sur un examen détaillé de l'état de la fortune publique, sur la conviction de la solidité des bases sur lesquelles elle est assise.

» Il ne vous sera pas pénible, Messieurs, de jeter avec moi un regard sur ces années si rapides dans leur cours, si longues par les événemens qu'elles ont amenés; sur ces années où nous verrons tant d'obstacles surmontés, tant d'espérances surpassées, tant de prodiges opérés, tant de gloire amassée, tant d'ennemis vaincus et pardonnés, tant d'amis triomphans et récompensés.

» A peine en 1801 les revenus publics s'élevaient à 400,000,000 fr. et rentraient en 24 mois. Le trésor escomptait à peine à 3 pour 100 pour 30 jours les valeurs de ses porte-feuilles.

» L'amélioration fut prompte, et déjà en 1803 les recettes montèrent à 624 millions; en 1804, à 662 millions; à 684 en 1805, à plus de 700 en 1806, à 731 millions en 1807.

» Et pour compléter cette espèce de chronologie, sans exemple peut-être jusqu'à nos jours, ajoutez les résultats que je vous ai présentés, et que la loi va consacrer, vous verrez continuer cet accroissement inoui, et les revenus du trésor impérial s'élever encore en 1808 à 772 millions, en 1809 à 786, en 1810 à 795, et enfin cette année à 954 millions.

» Et cependant les escomptes, peu fréquens, s'opèrent à 4 pour 100 par an. Les versemens de fonds, au lieu de la dépense, s'effectuent par des assignations sagement ordonnées, ou par des viremens économiquement conçus.

» Et cependant les frais de contrainte, qui coûtaient précédemment plusieurs millions, ne sont pas sur 300 millions de principal, et sur des centimes additionnels, formant une somme considérable, de plus de 1,200,000 fr., tant le ministère des finances concilie l'exactitude des versemens avec les ménagemens pour les contribuables; tant il sait tempérer la rigidité des recouvremens par la sage distribution des secours, sur les fonds de non-valeur.

» Et cependant encore, ces recettes du trésor, qui balancent ces dépenses annuelles, ne constituent pas les seuls fonds qui aient été dans ces dernières années appliqués aux dépenses publiques.

» Les 100,000,000 dépensés en 1808 en travaux publics, les 110,000,000 en 1809, les 138,000,000 de 1810, les 155,000,000 de 1811; cette somme de plus de 500,000,000, répartie entre les nombreux ouvriers qui ont fait tant de travaux utiles, réparé tant de ruines, élevé tant de monumens, est en partie le produit, ou d'opérations habilement combinées, ou de fonds spéciaux sagement appliqués, ou des revenus du domaine extraordinaire, libéralement accordés, ou de dons généreux puisés dans le trésor de la couronne.

» C'est ainsi, par exemple, que sur 84,530,616 fr. accordés aux ponts et chaussées par le décret du 24 février dernier, 43 millions seulement sont pris sur les fonds du trésor, et le reste sur la caisse des canaux, et sur d'autres fonds spéciaux.

» C'est ainsi que les travaux de Paris, de Lyon, de Rome, de Bordeaux se font sur des fonds particuliers déjà effectués ou assurés par des désignations de capitaux ou de produits.

» C'est ainsi que les ruines de la Vendée font place à des habitations nouvelles; que la ville, chef-lieu de ce département, s'élève; que les dépôts de mendicité se cons-

Digitized by Google

truisent; que les établissemens des eaux minérales sont acquis par l'Etat, pour être bientôt convertis en monumens, et devenir à-la-fois plus économiques, plus salutaires.

» C'est ainsi que s'élèvent et ces halles aérées, qu'on se souviendra d'avoir entendu appeler le *Louvre du peuple*, et cet hôpital vaste et salubre, asyle de la pauvreté laborieuse et souffrante.

» Enfin, c'est à côté des ressources immenses du trésor et des ressources puisées dans les caisses spéciales que se placent encore, et les fonds départementaux appliqués depuis dix ans, indépendamment des dépenses administratives, à tant de travaux utiles, et les fonds des villes, dont vous pourrez voir, Messieurs, le tableau général, de celles du moins dont S. M. règle les budjets, et qui, pour 1810, ont fourni à 68 millions de dépenses; et dans ces dépenses, plus de 20 millions sont appliqués aux hospices et institutions pieuses, et près de 14 millions à des établissemens et à des travaux de tout genre.

» Je me suis laissé aller, Messieurs, au plaisir de compléter, par ces détails, le tableau des ressources de ce vaste Empire, au plaisir d'ajouter à la sécurité confiante de nos amis, à l'inquiétude jalouse de nos ennemis, en prouvant qu'indépendamment de la somme assignée et garantie sur le trésor aux dépenses publiques, d'autres fonds abondans, puisés dans d'autres sources, sont assignés à d'autres dépenses, à de grands monumens, à de vastes entreprises, aux dépenses même d'une magnificence utile, d'un luxe charitable : dignes bienfaits d'un grand souverain envers un grand peuple. »

Le projet de loi conforme à ce rapport sera soumis à la délibération dans la séance du 15 de ce mois.

La Cour est partie le mercredi 10 pour Trianon : on croit qu'elle y passera quelque tems. S....

ANNONCES.

Le Régulateur judiciaire des maires et adjoints, d'après la nouvelle législation criminelle; par M. J. A. D. de Podenas, juge-auditeur en la Cour d'appel d'Agen, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, etc. Un fort vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez Lapeyre-Vanraest et comp^{e}, libraires, quai Desaix.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

N° DXXII. — *Samedi* 20 *Juillet* 1811.

POÉSIE.

L'AFFERMISSEMENT DE LA QUATRIÈME DYNASTIE, OU LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

ODE.

. . . . . *Spes tanta nepotum !*
VIRGILE, Enéide, liv. 2.

Sur les degrés du trône, auprès de l'Hyménée,
Quelle est cette Immortelle, en nos jours ramenée
Au Palais du Pouvoir?
Naguère elle invoquait la pompe nuptiale;
Et d'un premier rameau de la tige royale
Elle adore l'espoir.

C'est toi, toi dont les bras, comblant un précipice,
Tendent d'un règne à l'autre une chaîne propice,
Paisible Hérédité!
Telle au berceau d'un fleuve on peint l'urne immobile;
L'onde succède à l'onde, et le fleuve tranquille
Enrichit la Cité.

G

Digitized by Google

Si le marbre, animé par le ciseau fidèle,
Nous émeut sous les traits de l'auguste modèle
Que possèdent nos vœux,
Quels transports, ô Déesse! et quel plus tendre hommage,
Quand naîtra du Monarque une vivante image,
Trésor de nos neveux!

Il est né, l'héritier d'un double diadème,
De la gloire d'un père, et de la tienne même,
Nation de guerriers!
N'implore point du tems une grandeur future;
La grandeur est présente, et hors de son injure
Sous l'abri des lauriers.

Il est né! quelle voix, quelle assez douce lyre
Rendra l'enchantement des pleurs et du sourire
Dans les yeux maternels!
Moins touchante autrefois, la vertueuse Alceste,
Sur les bords de l'Amphrise, émut ton luth céleste,
Dieu des chants solennels!

A ce charme divin que tout ton art réponde;
Dis aussi, dis un Père et l'arbitre du monde,
Tendre et grand tour-à-tour;
Et de loin décorant d'époques fortunées
Les destins de son peuple unis aux destinées
Du Fils de son amour.

La voix du jeune Hymen que Lucine couronne,
Du Danube qu'il aime, et qu'honore Bellone,
Anime le repos;
Le fleuve fraternel, aux rochers d'Hercinie,
Court, généreux Hermann, réjouir ton génie
Du bonheur d'un Héros.

Neptune se rassure, et l'aurore est prochaine
Qui reverra ses flots délivrés de leur chaine
Par un bras triomphant;
Crois-en l'arrêt du sort, roi du Fleuve insulaire!
Le monde entier s'émeut d'un espoir séculaire
Au berceau d'un enfant.

Cet enfant rajeunit la terre de Saturne;
Ascagne, ô fleuve roi! n'apportait à ton urne

Qu'un débris d'Ilion ;
Virgile ! à tes accents, par combien de merveilles,
Le berceau glorieux qu'entourent tes abeilles
Eût charmé Pollion !

Pour Marcellus naissant, ta voix mélodieuse
Sut prêter à l'Acanthe, à l'Amôme, à l'Yeuse,
Des prodiges divers ;
Ah ! si de tes accords la divine harmonie,
Fidèle aux grands destins de ta chère Ausonie,
Daignait orner mes vers ;

De Flore à cet enfant les plus douces familles
Offriraient d'un rival du roseau des Antilles
Le nectar précieux ;
Et pour lui renaîtrait d'une feuille indigène
L'azur que les tissus des toisons de Pyrène
Devaient à d'autres cieux.

Mais d'un plus grand prodige impression profonde !
La Gaule ouvre un abri, sous le trône du monde,
A la fille de Mars ;
O Rome ! en t'adoptant, la France maternelle
Te garantit le nom de la Ville Eternelle,
Sous ses propres Césars.

Toi, sur-tout, noble Empire où le peuple est l'armée,
C'est pour toi que du ciel, sur la France charmée,
Sont enfin descendus,
Le jour qui renouvelle un grand homme et la terre,
L'heureux mois de Minerve, et du Dieu de la Guerre,
Père de Romulus ! (1)

Aussi, tandis qu'au loin, premier signal des fêtes,
L'airain du Dieu de Paix, le bronze des conquêtes
Résonnent à-la-fois,
La Seine, sous l'azur de son onde attentive,
Médite, aux pieds du Louvre, ornement de sa rive,
L'avenir de ses Rois.

---

(1) Les Romains avaient donné Minerve pour divinité tutélaire à ce mois, quoiqu'il eût pris son nom du dieu Mars.

Digitized by Google

Nymphe, dans tout l'éclat d'un espoir magnifique,
Que peut prévoir jamais ton regard prophétique
D'assez prodigieux,
Qui de ces rois futurs n'ouvre déjà l'histoire,
Et dont leurs derniers fils ne rapportent la gloire
Au chef de leurs aïeux?

Son pouvoir fait le bien que conçoit son génie
Et tant de bienfaisance, à tant de force unie,
Acquitte l'avenir.
Que dis-je! ô du trident usurpateur avare,
Et toi, divine Paix, vous savez s'il prépare
Un plus grand souvenir!

Noble Enfant, précurseur de ces jours favorables,
Il reste à tes destins les vertus honorables
D'un glorieux repos;
Qu'elles ornent ton cœur, et qu'un Père y dépose
Le trésor des leçons dont le secret repose
Dans l'ame des héros.

Le trône attend alors de ses aigles fidèles
Moins l'éclat de leur vol que l'ombre de leurs ailes,
Témoins de tant d'exploits;
Du fils de la Victoire élève pacifique,
Vois se fixer l'Empire à l'alliance antique
Et des mœurs et des lois.

En maintenir l'honneur est ton heureux partage;
Ecartons désormais les alarmes du sage
Sur l'école des cours;
Pour apprendre à régner, reste à la cour d'un Père;
De la postérité le fantôme sévère
Y veillera toujours.

Il en épure l'air aux rayons de la flamme
Qui du cœur paternel va passer en ton ame,
Doux espoir des Français!
Dans le bonheur d'un peuple admirer ce qu'on aime,
Y voir la loi du trône où l'on touche soi-même,
Quels garants des succès!

Fleur, qu'embellit l'éclat de ta double racine,
Quelle tige royale empreint son origine

Digitized by Google

D'une égale splendeur?
Quelle si haute gloire, au ciel même épurée,
Flatta d'un avenir d'éternelle durée
La suprême grandeur?

Mais quoi! ce long espoir, et ces vastes pensées!
Quand l'univers redit les races effacées
Des plus grands potentats!
Quoi! de tant de débris la funèbre éloquence
Trace en vain sur la poudre, où rentre la puissance,
La leçon des Etats?

Non. Mais lorsque des rois et des peuples sans nombre
Sur cent trônes changeans ont passé comme une ombre,
D'Omar à Sésostris;
Quand la chute du prince est celle de l'Empire;
Quand le royal pouvoir, malheureuse Palmyre!
Est ton premier débris;

Loin cette urne du sort, illusion vulgaire,
Qui donne à la Fortune un droit imaginaire
Sur les destins des rois!
France! par ton Héros la terre détrompée
Revêt de ce pouvoir la Balance et l'Epée,
L'Héroïsme et les Lois;

Quel sceptre avait fixé cet art du Dieu des armes,
Couvrant des autres arts les labeurs ou les charmes,
D'un abri glorieux?
Quel, avait affermi ces puissances suprêmes
De qui le livre d'or, appui des diadêmes,
Semble la voix des cieux?

Royal Enfant, tes jours en sont la récompense.
Eh! pour prix des bienfaits qu'un grand homme dispense,
Que peuvent les mortels?
Nous honorons de même et les Dieux et la gloire,
Adressant de vains chants au Temple de Mémoire,
Comme un hymne aux autels.

Mais, ô Muse, où trouver cette lyre thébaine,
Qui charmait les Héros, aux rives de l'Ismène,
Sous les murs d'Amphion?
Dis au moins de ces lieux un souvenir antique;

Digitized by Google

Et chante, à ce berceau, d'un Enfant héroïque
La noble ambition.

Sur un double sommet, où le guidait Mercure,
Alcide, déjà prêt à sa grandeur future,
Aperçoit deux palais :
L'un dans un sol stérile est ceint de noirs orages;
L'autre est environné, sous un ciel sans nuages,
Des trésors de Palès (2).

Aux portes du premier, là Menace en alarmes
Glace d'un même effroi ceux qu'éloignent ses armes,
Ceux qui passent le seuil;
Au-dedans est un trône, au-dessous un abîme;
Un fantôme farouche y siége avec le crime,
La bassesse et l'orgueil.

Il a pour sceptre un joug, il a pour lois ses vices;
Et sans cesse il arrache un or que ses caprices
Dissipent à l'instant.
Mais, sous la pourpre esclave, un Spectre, au faux sourire,
Courbé devant l'idole, en caressant conspire,
Et la brise en flattant.

A l'aspect de ces lieux qu'il veut réduire en poudre,
Le jeune Alcide appelle et son père et la foudre;
Ses vœux sont entendus :
Et tandis qu'approuvant son ardeur généreuse,
Mercure à son espoir montre la cime heureuse,
L'autre déjà n'est plus.

Dans un temple accessible, une auguste Déesse
D'un front majestueux réunit la noblesse
Au charme des regards;
Son trône, d'un or pur, est parsemé d'abeilles,
Ces nourrices d'un Dieu, ces signes des merveilles
D'un grand peuple et des arts.

Près d'elle est la Justice, à l'œil doux, mais austère;
Le Génie attentif qui gouverne la terre,

(2) Cette fiction de la tyrannie et de la royauté est tirée d'un Discours sur les devoirs des Rois, adressé à Trajan par Dion Chrysostôme.

Digitized by Google

Et sourit à la paix;
La Loi, de la Déesse inséparable émule,
La Victoire..... soudain l'impétueux Hercule
S'y dévoue à jamais.

Le prix d'un si beau choix est l'empire du monde;
Ce qu'Alcide choisit, NAPOLÉON le fonde,
Monarque créateur;
Son Génie a parlé : l'édifice s'élève;
Son trône le commence, et ton berceau l'achève,
Enfant conservateur!

Par M. DE BOISJOSLIN, *ex-tribun*,
sous-préfet de l'arrondissement de Louviers.

DISCOURS AU ROI DE ROME.

SALUT, auguste Enfant, précieuse espérance,
Gage du long bonheur que doit goûter la France,
Salut. Sur ton berceau, poëte adulateur,
Je ne viens point brûler un encens corrupteur.
Quand du trône pour toi s'entr'ouvre la barrière,
Amante des vertus, ma muse, libre et fière,
De ton royal destin, de ton noble avenir,
Sans crainte; sans orgueil, ose t'entretenir;
Et de la vérité prenant le seul langage,
Te parler des devoirs auxquels le sceptre engage.

Un grand peuple à tes lois, un jour, sera soumis :
Puisse-t-il ne te voir qu'avec des yeux amis!
Son amour a marqué l'instant de ta naissance;
Qu'il marque aussi l'instant fixé pour ta puissance!
Connaître les esprits et les savoir gagner,
C'est mériter déjà la faveur de régner.
Au cœur de tes sujets grave donc ton image,
De la Postérité je t'assure l'hommage.
Le souvenir d'un Roi toujours est honoré,
Lorsqu'on l'aimait vivant, que mort il fut pleuré.

Mais, qu'est-ce qu'un bon Roi? Garde-toi bien de croire
Que j'accorde ce nom au Prince que l'histoire
Me peint nonchalamment sur le trône endormi,
Des veilles, du travail, de la gêne ennemi,

Digitized by Google

Dans son repos honteux, ne s'inquiétant guère
Des douceurs de la paix, des faveurs de la guerre;
Sans jamais se montrer d'un soupçon combattu,
Accueillant du même œil le vice ou la vertu;
Savourant des flatteurs les perfides caresses,
D'une facile main prodiguant les largesses,
Et de justes rigueurs heureux de s'abstenir,
Sans cesse pardonnant alors qu'il faut punir.
Sur le front d'un tel Roi la couronne chancelle;
Ce n'est point la porter, c'est succomber sous elle.

Le bon Roi vient s'offrir sous de plus nobles traits.
Une molle indolence est pour lui sans attraits.
Il sait qu'il doit sa vie au bien de son Empire,
Il le sait: à ce bien il faut que tout conspire.
L'Intrigue n'oserait usurper son pouvoir:
C'est par lui qu'il agit, par ses yeux qu'il veut voir.
Propice à la vertu, mais inflexible au vice,
La prudence est sa règle, et sa loi la justice.
Grâces, emplois, honneurs, richesses, dignités,
N'appartiennent qu'à ceux qui les ont mérités.
Le Méchant est saisi d'un effroi salutaire.
Le mal, on s'en abstient; le bien, on doit le faire.
Que l'un de ses Voisins marche contre l'Etat,
C'est lui qui de l'armée est le premier soldat.
Ainsi, pour ses sujets, ferme, actif, intrépide,
Leur soutien dans la paix, aux combats leur égide,
De respect et d'amour on peut l'environner.
Le bon Roi, c'est celui qui sait bien gouverner.
Sans doute, dans cet art te cherchant un modèle,
Je pourrais évoquer Trajan et Marc-Aurèle:
A leur ombre allier celle de ce Titus
Dont le nom se rattache à toutes les vertus;
Mais Rome seule, enfin, aurait-elle eu la gloire
D'inscrire de grands noms aux fastes de l'histoire,
D'enfanter des Héros à qui tout dut céder,
D'obéir à des Chefs dignes de commander?
Ah! d'un silence ingrat n'affligeons point la France,
Cette vie est un jour qui pour tes yeux commence,
Auguste Enfant. Les jeux, les doux amusemens
Vont embellir le cours de tes premiers momens,

Digitized by Google

Tour-à-tour je te vois, des genoux de ta Mère
Passer avec amour dans les bras de ton Père,
Enchanter leur regard sur ta bouche arrêté
Du souris caressant qu'ils se sont disputé.
Mais d'un ciel toujours pur que l'heureuse influence
Fasse éclore la fleur de ton adolescence,
Pour des goûts sérieux, pour d'utiles plaisirs,
L'Étude, à haute voix, réclame tes loisirs.
Ouvre alors de Clio les archives fidèles,
Vois, compare, balance, et choisis les modèles
Que parmis tous ses Rois la France vient t'offrir.
Tel s'est fait admirer, et tel s'est fait chérir.
Dans le fils de Pépin à-la-fois on renomme
Les vertus du grand Roi, les talens du grand homme.
Là, le surnom de Juste éternise un Louis (1).
Ici, le Peuple au Ciel du dernier des Henris
Redemande en pleurant, la bonté, la vaillance.
Plus près de ton berceau, dans sa magnificence,
Brille ce trône altier, rayonnant de splendeur,
D'où le Prince à son siècle imprime sa grandeur.
Ton choix est fait? Arrête. Ah! pour des jours d'alarmes
A tes yeux attendris je demande des larmes.
Oui, pleure sur un peuple aimable, généreux,
Dont la bonté se change en un délire affreux.
Pèse bien la leçon, qu'en expirant te laisse
Un Roi victime, hélas! de sa seule faiblesse.
A peine tu conçois les crimes, les excès
Dont la honte et l'horreur souillent le nom français,
Tu veux fermer le livre... Encore quelques pages
Et le calme naîtra du sein des noirs orages;
Mille débris couvraient le Trône renversé,
Un seul Homme a paru, le chaos a cessé.

Armé de son génie, étayé de sa gloire,
De cette même main qui fixe la victoire
Le vois-tu, rallumant l'espoir au fond des cœurs,
Des Partis divisés contenir les fureurs,
Enchaîner, étouffer le Trouble, l'Anarchie,
Et de tous ses liens la Licence affranchie,

(1) Louis XII, surnommé *le Juste* et *le Père du Peuple*.

Digitized by Google

A la Discorde horrible arracher son flambleau,
Sur le front de Thémis replacer le bandeau,
Parmi les attentats, les vœux les plus sinistres,
Rendre à Dieu ses autels, au culte ses ministres;
Et sans s'épouvanter du cri des Factions,
Remettre enfin la France au rang des nations?
Aussi la France entière, en sa reconnaissance,
Le conjure à genoux d'accepter la puissance.
Il cède, un juste espoir ne sera point déçu:
Plus d'un vaste projet dans son ame est conçu,
Et sur chacun de tous sa politique fonde
Le salut de son peuple et le bonheur du monde.
Le Démon de la guerre, en hydre transformé,
Sans cesse contre lui se représente armé;
Et sans cesse trompée en son effort crédule,
L'hydre nouvelle en lui trouve un nouvel Hercule.
De ses nobles travaux, de sa prospérité,
Qui pourrait parcourir le cercle illimité?
A travers les lauriers lorsque élevant sa tête
La France s'agrandit de conquête en conquête;
Que Neptune s'attend à voir ses fers brisés;
Que des ports, des canaux, à l'envi sont creusés;
Dans la Seine, par lui vengé d'un long outrage,
Le Louvre, avec orgueil, baigne enfin son image.
De hideux bâtimens sur ses pas sont détruits.
Là, s'élèvent des quais; là, des ponts sont construits;
Là, de ses légions, à défaut de l'histoire,
Le marbre doit garder le nom et la mémoire.
Par-tout à l'Indigence un hospice est offert;
A l'Enfance par-tout un lycée est ouvert:
Sans attendre jamais qu'un vœu la sollicite,
Sa bienfaisance court enrichir le mérite.
Les Arts encouragés enfantent à sa voix;
Vingt peuples différens sont régis par ses lois.
Où sa foudre est lancée, où gronde son tonnerre,
Il ne veut qu'assurer le repos de la terre.
Dans le siècle présent il n'a point de rival,
Dans les siècles passés il n'a point eu d'égal,
Et la Postérité ne pourra point le croire,
Qu'un seul homme ait sur lui rassemblé tant de gloire.

Digitized by Google

Toi-même, contemplant ce règne merveilleux,
Tu t'étonnes, des pleurs échappent de tes yeux !
Ton cœur tressaille... Eh bien ! l'histoire qui t'éclaire
Te le dit par ma voix : tombe aux pieds de ton Père.
Cet objet de surprise et d'envie et d'amour,
C'est lui, c'est le Héros à qui tu dois le jour,
Dans l'art de gouverner ne prends point d'autre guide;
Confie à ses leçons ta jeunesse timide;
Désespérant sur Lui de jamais l'emporter,
Tu seras assez grand si tu peux l'imiter !

Mais aux vœux de la France unissant ta prière,
Demande que le Ciel prolonge la carrière
D'un Roi qu'ont illustré tant de faits éclatans;
Que son heureux hiver, à ton heureux printems
Puisse encore sourire ! et, douloureux présage,
Quand son front fléchira sous les glaçons de l'âge,
Tel que de feux brillans se colore un beau soir,
Au sein des Immortels lorsqu'il ira s'asseoir,
Avec crainte et respect saisissant la Couronne
Que te lègue son nom, qu'un droit sacré te donne,
A la France éplorée, à l'Univers surpris,
Du GRAND NAPOLÉON montre le digne fils.

Par M. VIGÉE.

ÉNIGME.

Il ne faut, vous dit-on, désespérer de rien;
Chaque chose, à son tour, a sa bonne fortune :
C'est le proverbe, et vous le savez bien.
Déjà pour mon nom c'en est une,
Que, soit tout entier, soit en deux parts divisé,
Du règne végétal produit sain, agréable,
A l'appétit friand, ainsi qu'au goût blasé
Sous différens apprêts on m'offre sur la table.
Sans doute c'est beaucoup; mais le plus grand honneur,
La chance la plus merveilleuse,
Que je n'espérais pas.....Ecoutez-moi, lecteur;
Cette remarque est curieuse,
Et c'en est sur-tout le moment.
Vous connaissez certainement

Cette substance balsamique,
Culinaire, pharmaceutique,
Que dans les champs américains
Cultivent des bras africains;
Trois ennemis du repos de la terre,
La soif de l'or, les Anglais et la guerre
Vous en privaient incessamment.
Cette substance salutaire
Devenant chaque jour et plus rare et plus chère,
Disparaissait. Heureusement,
On la retrouve en moi; je vaudrai bien autant;
Je vais la remplacer, et cette bonne idée
De succès reconnus est déjà couronnée.
Comment plus-tôt ne vous vint-elle pas?
Sans aller la chercher sous de lointains climats,
Sans nègres, sans vaisseaux, sans crimes, ni combats,
Vous en auriez joui. La Providence
Me rend votre sol propre, et je croîs sous vos pas.
Croyez que sa bonté, que sa munificence
Par-tout vous fournira, récompensant vos soins,
Tout ce qu'il faut, même avec abondance,
Pour vos plaisirs et vos besoins.
Vous lui devez déjà tant de reconnaissance!
Humains! on vous l'a dit: cherchez, vous trouverez;
Avec courage et confiance
Travaillez, vous prospérerez;
Semez et vous recueillerez.

JOURNEAU-DESLOGES. (Poitiers.)

LOGOGRIPHE.

Nous sommes une quantité
De sœurs: quant à la qualité,
Les amateurs trouvent en elles
Des différences bien réelles;
Mais ce n'est pas la question,
Passons à la dissection.
De mes cinq pieds, lecteurs, gardez bien qu'on retire
Le second; car vous auriez pire.
Vous m'ôteriez le cœur que toujours vous auriez

Digitized by Google

Le canal par où l'on transpire.
Toujours conservant quatre piés,
J'offre une ville en Picardie;
Avec trois un oiseau dont aux gens sans génie
On donne volontiers le nom;
Et le titre qu'en France on donnait aux Bourbons,
Lorsque par le droit de naissance,
Ils exerçaient la suprême puissance.

S........

CHARADE.

Ma première partie est l'épouse d'un roi;
Ma seconde est une fleur printanière :
Si vous me prenez toute entière,
Alors vous trouverez en moi
Fleur d'automne et femme de roi.

S........

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Plume.*

Celui du Logogriphe est *Ruche*, où l'on trouve : *rue*, *écu*, *cure*, *te*, *crue* et *cher.*

Celui de la Charade est *Ver-tige.*

TAYLOR INSTITUTION OXFORD

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyages de Mirza Abu Taleb Khan, en Asie, en Afrique et en Europe, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803, écrits par lui-même en persan, suivis d'*une réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie*, par le même auteur; le tout traduit du persan en anglais par M. Charles Stewart, écuyer, professeur de langues orientales au collége d'Hertforth, et traduit de l'anglais en français par M. J. C. J. — Deux vol. in-8°. — A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, rue de Lille, n° 17.

L'homme est avide de sensations nouvelles; il recherche avec ardeur tout ce qui peut étendre le cercle de ses jouissances et fournir des alimens à sa pensée. Quand de hardis navigateurs eurent franchi l'intervalle des mers et bravé les tempêtes pour découvrir des contrées inconnues, quel intérêt ne durent-ils pas exciter, lorsque, de retour dans leur patrie, ils racontèrent à leurs concitoyens tout ce qu'ils avaient vu? Quels récits plus propres à exciter une vive curiosité? Dans les tems où la navigation était presque inconnue, où les communications entre les peuples étaient difficiles et peu nombreuses, un voyageur était, aux yeux des autres hommes, un être extraordinaire. On s'assemblait autour de lui à l'entrée des villes, dans les places publiques; on se disputait l'avantage de lui offrir l'hospitalité, on était impatient de l'entendre. Encore aujourd'hui, qu'un étranger paraisse dans la plupart de nos provinces avec un costume inconnu de la multitude, quelle attention sa présence n'excite-t-elle pas! On l'entoure, on le presse pour le voir de plus près; on recherche jusqu'aux moindres particularités qui le concernent; on s'étonne de tout ce qui s'éloigne des habitudes, des usages, des mœurs du lieu qu'on habite.

Digitized by Google

Mais avant que la boussole eût perfectionné la navigation, et nous eût révélé le secret des mers, lorsque les nations européennes étaient encore à demi barbares, tout était peuple parmi elles; que l'on se figure l'enthousiasme général que durent exciter les étonnantes découvertes de Christophe Colomb, et celles de ces hardis Portugais qui osèrent, les premiers, affronter le cap des Tempêtes. Quelle révolution dans les idées! quelle foule de sensations et de raisonnemens nouveaux!

Aujourd'hui que nous nous flattons de connaître toutes les parties du globe que nous habitons; aujourd'hui que ni les glaces du pôle, ni les feux de l'équateur ne sont plus des obstacles à notre inquiète curiosité, que les rayons de nos bibliothèques sont chargés d'un nombre immense de voyages, ce genre de lecture a beaucoup perdu de son charme primitif, et s'il est encore quelques récits capables de nous intéresser, ce sont ceux qui se rapportent aux régions les plus éloignées, à celles que nos voyageurs n'ont pu décrire encore qu'imparfaitement. Mais il n'en est pas de même de toutes les nations. Celles des autres parties du monde voyagent peu; elles ne sont pas comme nous accoutumées à quitter le toit paternel, à renoncer aux champs de leurs aïeux, pour aller, sous des cieux étrangers, tenter les hasards de la fortune. Fidèles à leurs mœurs, à leurs lois, à leurs habitudes, contentes, la plupart, de la condition où le sort les a fait naître, elles songent rarement à changer, et conçoivent difficilement notre amour excessif pour les voyages. Mais si quelquefois, plus hardi que ses compatriotes, il se trouve un homme qui ose quitter le toit natal pour venir à travers les mers visiter nos contrées européennes, s'il est assez heureux pour revoir les bords de sa patrie, s'il est d'un esprit assez étendu pour rendre un compte fidèle de son voyage, avec quel empressement ne doit-on pas accueillir ses récits! Tel doit être, dans la Perse, le livre de Mirza Abu Taleb Khan. C'est sur-tout pour l'Asie que son livre doit être précieux. Quant à nous, que pourrions-nous y apprendre? Dublin, Londres, Paris, Lyon, Constantinople ne nous sont-ils pas assez connus? Est-ce dans les relations

d'un étranger que nous devons étudier notre propre histoire? Lorsque, par une ingénieuse fiction, le célèbre auteur des Lettres Persannes essaya, sous le nom d'un Asiatique, de tracer le tableau de nos mœurs, la finesse de ses observations, la justesse et la malignité de ses critiques, donnèrent beaucoup de prix à son ouvrage : ce n'était pas de l'instruction, mais des leçons qu'on venait y chercher. Celui de Mirza Abu Taleb Khan ne présente pas le même avantage; c'est l'exposé simple, fidèle et naïf de tout ce que l'auteur a vu; c'est une sorte d'Odyssée dont il est lui-même le héros; il n'épargne aucun détail à ses lecteurs; lui décrit avec une extrême exactitude sa chambre, son lit, son déjeûner, etc., ne laisse passer aucun des traits de mœurs qui peuvent intéresser ses compatriotes. Mais ces détails n'ont rien de bien attrayant pour nous, et l'on est d'abord tenté de croire que M. Stewart a pris une peine inutile, en traduisant le voyage de Mirza. Cependant, sous un certain point de vue, ce livre peut encore mériter quelque attention. On est curieux de savoir ce que pense de nous un étranger: on se plaît à étudier la nature de ses impressions, à recueillir ses jugemens; c'est sous ce rapport qu'il faut considérer l'ouvrage dont nous nous occupons.

Mirza Abu Taleb Khan est né à Lucknow, en 1752, d'une famille considérable. Après avoir occupé dans sa patrie des emplois importans, et s'être distingué à la tête des armées, il passa au Bengale, y éprouva l'inconstance de la fortune et se vit bientôt abandonné de ses amis, de ses domestiques et même de quelques-uns de ses enfans; malheur ordinaire et commun en Europe comme en Asie. Dans cette situation, fatigué de la vie, il résolut de quitter une terre ingrate, et le capitaine anglais Richardson lui ayant proposé de passer en Europe, il accepta, moins dans l'intention de satisfaire une vaine curiosité que dans l'espérance de trouver, au milieu des dangers d'une longue navigation, des moyens naturels de terminer ses tristes jours: mais le ciel en ordonna autrement. Après une assez longue navigation, il arriva au Cap, se reconcilia avec le genre humain, séjourna quelque

tems dans la ville, repartit et débarqua à Corkc en Irlande. On sent bien que dans le cours de cette navigation, tout était nouveau pour un sujet du roi de Perse, étranger aux mœurs, au langage, aux arts de l'Europe.

Arrivé à Dublin, il fut frappé d'étonnement en considérant l'étendue et la population de la ville, la construction des édifices, la propreté des rues, l'activité des habitans, la multitude d'établissemens de tous genres, fruits précieux de la civilisation et des arts. Mais au milieu des sensations nombreuses qu'il éprouvait, il était quelques objets qu'il ne pouvait s'expliquer. Tel est le goût des Européens pour les statues. « J'ai vu, dit-» il, vendre un jour une figure qui n'avait ni tête ni bras » et dont il ne restait que le tronc, pour le prix exorbi-» tant de 40,000 roupies (120,000 fr.); il est véritable-» ment surprenant que des gens qui possèdent tant de » connaissances et de bon sens, soient ainsi tentés par un » mauvais génie de dépenser leur argent à l'achat de » blocs de pierre qui ne sont d'aucune utilité. »

Il concevait encore moins qu'on fît des dépenses énormes pour orner les jardins de figures de divinités, d'hommes, d'animaux, et la raison qu'il en imagine, mérite d'être citée : « Dans les jardins on rencontre des » figures de diables, de tigres, de loups poursuivant un » renard, dans l'idée, sans doute, que les animaux, en » voyant ces figures, en seront effrayés et n'entreront » pas dans le jardin. »

Si ses surprises furent grandes à Dublin, elles le furent bien davantage à Londres. Quelle différence de cette immense et riche cité à tout ce qu'il avait vu au Bengale, dans l'Inde et la Perse! La magnificence des édifices, la régularité des rues, la somptuosité des appartemens, le luxe de la table, le nombre et la variété des spectacles, le tenaient dans une espèce de ravissement. Mirza Abu Taleb Khan se plut à séjourner dans cette vaste capitale, fut reçu avec distinction des plus grands seigneurs, et parti pénétré de la plus haute idée de ce qu'il venait de voir.

Il était tout naturel qu'il fût moins content de la France. Elevé dès sa première jeunesse parmi les Anglais,

Digitized by Google

il en avait adopté les idées, les mœurs et les préjugés. Il apporta à Paris toutes les préventions de Londres et n'y trouva qu'un petit nombre d'objets dignes de son attention. Cette prévention se fait remarquer dans tout ce qu'il écrit : il compare nos vastes diligences à ces lourdes voitures qu'on fait, dans l'Inde, traîner par des bœufs ; il prétend que nos rues sont sans lanternes, et que les marchands n'éclairant pas leurs boutiques, il en résulte une obscurité profonde au milieu de laquelle il est impossible de retrouver son chemin.

Je ne sais si le livre de Mirza Abu Taleb Khan parviendra jusque dans la boutique de nos perruquiers, barbiers, étuvistes; mais quelle description il fait de la manière dont on rase à Paris ! « Mon barbier, dit-il, avait » la coutume de porter toujours avec lui un grand bassin » de cuivre et un morceau de toile grossière qui ressem- » blait assez à celle dont on fait les sacs dans lesquels » on donne l'avoine aux chevaux. Après avoir mis cette » soi-disant serviette sous mon menton, il jetait dans le » bassin un peu d'eau et son morceau de savon dont il » formait une mousse avec laquelle il me barbouillait la » figure, le col et la poitrine, tandis qu'il était lui-même » mouillé jusqu'au coude ; après quoi il se mettait en » devoir de me raser. » Dans quel quartier sauvage et inhospitalier, chez quel barbare frater le seigneur Mirza Abu Taleb Khan s'est-il donc fait raser ?

Mais voici un scandale bien plus grand; tout l'Univers est instruit que la France possède les plus doctes, les plus habiles, les plus sublimes cuisiniers du monde. Quel peuple civilisé ne recherche pas à grand prix les cuisiniers français ? Eh bien ! voilà Mirza Abu Taleb Khan qui déclare que la cuisine française est détestable, qu'il n'a jamais pu s'accommoder de nos sauces, de nos vols-au-vent, de nos ragoûts, et qu'il préfère à nos plus savantes combinaisons le simple et grossier rosbif de l'Angleterre ? Quel blasphême ! et quel affront pour nos artistes de bouche !

J'ose à peine répéter ce que l'auteur dit des dames françaises. Il les trouve beaucoup moins belles que les Anglaises : « Il leur manque, dit-il, cette simplicité, » cette modestie, ces mouvemens gracieux qui distin-

Digitized by Google

» guent les Anglaises. Elles sont fort fardées, très-har-
» dies et grandes parleuses. La taille de leurs robes est si
» courte et si large, qu'elles paraissent bossues, tandis
» que par devant l'étoffe est tellement ménagée qu'elle ne
» couvre que la moindre partie de leur sein. Quoique
» j'aime naturellement le beau sexe, et que ses charmes
» fassent un prompt effet sur mes sens, je n'ai rencontré,
» dans aucune de mes courses, une dame française qui
» m'ait intéressé. »

Ainsi, voilà les charmes de nos séduisantes Parisiennes, de nos jolies petites maîtresses, méconnues, dédaignées d'un Asiatique !

Il est possible, au reste, que le seigneur persan ne soit pourvu ni du sens du goût, ni du sens de la vue. On a déjà remarqué que ses yeux n'avaient point aperçu les lanternes qui éclairent nos rues ; eh bien ! ces mêmes yeux ont découvert que toutes les maisons de Paris ont huit étages, et que la plupart de nos édifices publics en ont jusqu'à onze ; ces mêmes yeux ont vu dans les galeries du Musée un grand nombre de tableaux de deux cents pieds de long, sur quatre-vingt-dix de hauteur. Il faut avouer que personne, que je sache, n'avait encore découvert ces rares merveilles.

Cependant Mirza Abu Taleb Khan n'est pas toujours détracteur, il consent à nous reconnaître pour le peuple le plus obligeant et le plus poli du monde. Il veut bien admirer la beauté de nos jardins publics, la magnificence de nos palais, l'élégance et la propreté de nos bains, la richesse de nos bibliothèques et de nos musées, la supériorité de notre porcelaine et de nos glaces sur celles de nos voisins, l'urbanité de nos savans et de nos gens de lettres, le nombre et la beauté de nos spectacles. On est forcé aussi d'avouer qu'il a raison sur quelques points ; qu'il se plaint avec justice de la malpropreté de nos auberges, de celle de nos rues, de l'état hideux de quelques-uns de nos carrosses de place. Ces objets appellent encore une réforme, mais il s'en est fait de si heureuses, depuis quelques années, qu'on peut espérer que celles-là ne se feront pas encore attendre long-tems.

Le chapitre le plus intéressant de l'ouvrage de Mirza

Digitized by Google

Abu Taleb Khan est celui qu'il a consacré à réfuter les préjugés répandus en Europe sur l'état des femmes dans l'Orient. Il fait voir qu'elles sont beaucoup moins malheureuses qu'on ne l'imagine ; qu'elles ne sont point tenues, comme on le pense, à une stricte clôture ; qu'elles peuvent, sans la permission de leurs maris, sortir pour aller passer des jours entiers dans le sein de leur famille ; qu'elles ont une autorité presque exclusive sur leurs enfans ; qu'elles sont libres de leur donner l'éducation qu'elles jugent convenable ; que leurs droits matrimoniaux sont stipulés dans les contrats d'une manière bien plus avantageuse qu'en Europe ; qu'il n'est pas vrai qu'un homme entretienne un nombre de femmes indéterminé ; que communément il n'en a pas plus de deux ; que l'une d'elles a seule le titre d'épouse, l'autre lui est subordonnée en tout. Loin de trembler sous l'autorité arbitraire du mari, elles se font souvent un malin plaisir d'exercer sa patience, soit en refusant de le recevoir, soit en retardant à dessein l'heure des repas, soit en lui faisant servir les mets qu'il aime le moins ; espiégleries qui les amusent, et que le mari supporte patiemment crainte de pire. Mirza Abu Taleb Khan déclare que, pour son propre compte, il n'a jamais eu qu'une compagne, et qu'il aimerait mieux vivre avec deux tigresses qu'avec deux femmes.

Il est fâcheux que son ouvrage ne se compose pas d'un plus grand nombre de morceaux piquans ; il est plus fâcheux encore qu'il soit traduit d'une manière tout-à-fait barbare.

SALGUES.

HOMÈRE, ou *l'Origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poëme ; suivi de fragmens d'un poëme intitulé : CHARLEMAGNE ; par J. P. BARJAUD. — Un volume in-12. — A Paris, chez *Blanchard* et compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 3, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249 ; *Patris* et *Lebour*, autres libraires. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port.

UNE des réfutations les plus solides qu'on puisse faire du système de la perfectibilité croissante et indéfinie de

Digitized by Google

l'esprit humain dans les ouvrages d'imagination, est de montrer à ses partisans les deux immortelles productions d'Homère.

N'est-ce pas une chose bien remarquable qu'il ne se soit pas rencontré parmi les hommes un seul génie qui ait su, comme Homère, observer et peindre la nature; qu'après tant de méditations, d'efforts et de découvertes, on n'ait pu même parvenir à l'égaler; qu'il ait créé tout-à-la-fois et porté au plus haut degré de perfection le plus excellent de tous les genres dans le premier de tous les arts; et qu'enfin, lorsque ses contemporains n'élevaient que des ruines, il ait bâti pour les siècles ces deux vastes et majestueux édifices dont tous les peuples admirent encore la hauteur, la simplicité, et les belles proportions?

Tous les autres poëtes épiques ont célébré des actions importantes: la chute du premier homme, la fondation du plus grand des Empires, le siége d'une cité attaquée par l'Europe, défendue par l'Asie; au lieu que la prise d'une petite ville de Phrygie, et l'absence d'un chef de pirates qui régnait sur quelques rochers, ont servi de fable aux deux plus beaux poëmes de l'antiquité. C'est que le pouvoir du génie est sans bornes: il relève ce qui est bas, il féconde ce qui est stérile, et il se soutient par sa propre force. Homère a tout créé; il a peuplé l'Olympe de ses dieux, la terre de ses héros, l'enfer de ses monstres. Dans l'Iliade il a rattaché toutes les parties à une action simple, unique, principale; il a gradué tous ses caractères, subordonné tous ses héros à un seul, et lors même qu'il fait disparaître Achille, par un art souverain il anime encore toutes les scènes de sa présence invisible. S'il nous entraîne dans l'horreur des combats, nous entendons le tumulte des armes, le bruit des chars rapides, le mugissement des flots, et les cris des guerriers mourans; nous voyons le sang couler, la fortune tantôt contraire, tantôt favorable, la discorde secouer ses flambeaux, le ciel s'enflammer et s'ouvrir, et les dieux descendre, se mêler et combattre parmi les mortels. Soit qu'il chante le désespoir furieux d'Achille, l'atrocité de sa vengeance, les plaintes attendrissantes

Digitized by Google

du vieux Priam, et les adieux d'Andromaque et d'Hector, ces adieux touchans qui reproduits sur notre scène nous ont fait verser de si douces larmes ; ou qu'il peigne ces jeux, images de la guerre, tableaux chers aux yeux des Grecs accoutumés à voir les mêmes combats dans les cirques olympiques ; ou qu'il détache du sein de Vénus cette ceinture, mère des séduisans désirs et des riantes voluptés, nous éprouvons tour-à-tour un sentiment indéfinissable de pitié, d'admiration et de plaisir. Est-il quelque sentiment du cœur humain qu'il n'ait approfondi et développé ? Jamais la tendresse paternelle, la piété conjugale, la sainte amitié, ont-elles parlé un plus vrai, un plus noble langage ? L'amour seul y paraît sans expression ; mais dans la simplicité des tems héroïques on ne connaissait pas cette passion brûlante, dont les fureurs et le délire sont le produit de l'extrême civilisation et de la corruption des mœurs, et sur le développement de laquelle nos poëtes modernes ont fondé leurs plus puissans moyens d'émouvoir.

Et quand pour reposer sa voix fatiguée de chanter les combats, Homère se plaît à retracer dans l'Odyssée les beautés d'une nature calme et riante, et les agrémens de la vie champêtre, que la peinture de ces mœurs antiques est séduisante ! Que le jeune Télémaque déploie un caractère ferme et prudent ! Que les aventures d'Ulysse et ses longues erreurs sont attachantes ! Le charme de cette belle poésie est si entraînant que les esprits les plus grossiers ne sauraient y résister. Un vague enchantement se fait éprouver, il croît par degrés, et se rend maître de l'ame. Alors on oublie et le poëme et le poëte ; on est transporté dans le palais du vénérable Nestor, on s'asseoit avec Ulysse sur les rivages de la mer ; et parfois il semble que, sous la tente des patriarches, on écoute les récits naïfs de l'Ecriture.

Ah ! pour bien comprendre Homère, pour goûter avec transport les charmes d'une illusion complète, il faudrait lire et relire ces beaux poëmes dans la plus harmonieuse des langues, aux bords du Xante, et sur les débris même de Troie, comme les jeunes peintres vont, sous le ciel heureux de l'Italie, enflammer leur imagi-

nation, en passant des jours entiers devant les immortels tableaux de Raphaël et du Poussin!

M. Barjaud, nourri de la lecture d'Homère, a voulu aussi nous faire partager l'enthousiasme qu'il ressentait. Il a reproduit dans un cadre ingénieux quelques-uns des plus riches tableaux tracés par le grand maître. Il représente d'abord les dieux assemblés dans l'Olympe. Vénus s'avance aux pieds de Jupiter : elle demande que les arrêts du destin s'accomplissent, et que la lyre d'Homère fasse revivre le souvenir éteint d'Ilion. La superbe Junon s'en offense :

Quoi! dit-elle, on prétend éterniser l'affront
Dont l'indigne Pâris a fait rougir mon front!
On veut que de Vénus consacrant la victoire,
Je laisse subsister mon injure et sa gloire!
Non, non, point de traités entre Ilion et moi.
Du vainqueur jusqu'au bout qu'il subisse la loi.
De ses murs condamnés que le sort s'accomplisse,
Que son souvenir meure, et que son nom périsse.
Rien ne peut détourner ma trop juste fureur.
Je déteste Priam, et j'ai Troie en horreur.
J'aurais donc amassé dans mon courroux stérile
Trois siècles tout entiers de vengeance inutile!
Et que dirait Pâris dans le fond des enfers?
Que diraient les humains, le ciel, tout l'univers?
Ma ferme volonté sera toujours la même.
Perdre, perdre Ilion, voilà mon vœu suprême.
Epouse et sœur du maître et des dieux et des rois,
Je commande, tout doit obéir à mes lois.

Mais Jupiter lève son sceptre, et impose silence à la déesse. Vénus transporte Homère sur les débris de Troie. Elle évoque les ombres des héros, qui apparaissent et racontent leurs exploits divers. Homère alors remonte dans les cieux sur le char de Vénus, et devant l'Olympe attentif il chante d'abord la querelle d'Agamemnon et d'Achille, puis le combat de Pâris et de Ménélas. Le héraut de paix s'avance; mais la flèche perfide siffle dans les rangs des Grecs. Les deux armées s'ébranlent, les dieux se divisent, et la bataille générale commence.

Mars guide les Troyens; terrible, et l'œil en feu,
Un glaive foudroyant marche devant le dieu

Digitized by Google

Qui, debout sur son char, de ses coursiers rapides,
Presse avec l'aiguillon les élans homicides.
Pallas conduit les Grecs. Près d'elle est la terreur;
Devant elle grandit la discorde en fureur,
Qui, faible et se traînant d'abord dans la poussière,
Se redresse bientôt, lève une tête altière,
Et de sa taille immense épouvantant les yeux,
Court le pied sur la terre et le front dans les cieux.

Homère, après avoir excité l'admiration des dieux, va maintenant les attendrir. Il raconte les adieux d'Andromaque et d'Hector; d'Andromaque, baignée de pleurs, et les yeux attachés sur son époux et sur son cher Astyanax; d'Hector pressentant les fatales destinées de sa famille, et s'écriant avec un accent douloureux:

Un jour viendra, je sais, jour funeste pour Troie,
Où des Grecs Ilion doit devenir la proie.
Oui, j'en ai dans mon cœur l'affreux pressentiment,
Et que ne puis-je, hélas! l'annoncer vainement!
Priam et tous ses fils, privés de la lumière,
De leur sang généreux rougiront la poussière;
Mais dans ces longs malheurs que trop tôt je prévois,
Tes maux seront toujours les plus cruels pour moi.
O ciel! d'indignes fers Andromaque chargée
Par ces Grecs odieux pleurerait outragée!
Gémissant chaque jour, sous un ordre nouveau,
Dans ses royales mains tournerait le fuseau,
Et la cruelle voix d'un Grecque insolente
Gourmanderait encor ta paresse trop lente!
Ou bientôt, condamnée aux plus rudes travaux,
Vile esclave envoyée aux fontaines d'Argos,
Tu puiserais de l'eau pour un maître sévère!
Mourante de fatigue, hélas! et de misère,
Les Grecs à ton malheur insulteraient encor!
Ils diraient: la voilà! c'est la veuve d'Hector,
De ce guerrier fameux qui sur les bords du Xante
A guidé des Troyens la valeur impuissante;
Tu l'entendrais! ton cœur fatigué de souffrir,
Sentirait sa blessure à ces mots se rouvrir!
Ah! plutôt que jamais mon oreille plaintive
Entende les sanglots d'Andromaque captive,

Digitized by Google

Plutôt que de la voir d'une tremblante main
Repousser vainement un soldat inhumain,
Et pâle, frémissant *d'horreur et d'épouvante*,
Entre ses bras sanglans se débattre mourante;
Que puisse de mes jours s'éteindre le flambeau,
Puissé-je précéder Andromaque au tombeau!

Les dieux émus versent des larmes. Homère triomphe. Il chante de nouveau les combats, et fait partager aux dieux les passions qu'il décrit, et les sentimens qui l'agitent. Ensuite, il descend aux Enfers conduit toujours par Vénus. Ulysse qu'il retrouve sous l'ombrage de l'Elysée, lui raconte son exil et ses aventures. Alors Vénus le quitte, et l'Iliade et l'Odyssée naissent.

Le plan de cet ouvrage manque de proportions. L'auteur a trop multiplié l'image des combats, ce qui répand un peu d'uniformité dans le récit. Un défaut plus grave est d'avoir annoncé l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée, et d'avoir pris toutes ses imitations dans l'Iliade seule. Cependant on peut croire, avec raison, qu'il aurait dû enrichir sa composition de plusieurs tableaux pris dans l'Odyssée; comme la reconnaissance d'Ulysse par le fidèle Eumée, la rencontre de la jeune Nausicaa, etc. Ces morceaux sont pleins de charme et de sentiment; ils auraient excité un vif intérêt. Ils ont d'ailleurs une couleur particulière qui aurait produit un heureux contraste avec ceux de l'Iliade.

Nous remarquerons aussi quelques défauts de gradation dans les idées.

Vénus, après avoir dit que Troie est ensevelie sous la cendre et qu'il ne reste plus d'elle que quelques débris épars que la mousse a couverts, ajoute:

Sur ses palais détruits vois les temples crouler.

Je le demande à l'auteur, si les temples s'écroulent encore, Troie n'est donc pas toute entière ensevelie sous la cendre.

Chaque jour voit périr sous sa gloire effacée,
Quelque reste inconnu de sa grandeur passée.

Qu'est-ce *qu'un reste inconnu d'une grandeur passée*

Digitized by Google

qui périt sous une gloire effacée ? Des mots sonores liés les uns aux autres, ne sont pas des idées. Mais lorsque chez un peuple, la langue poétique s'est enrichie de toutes les combinaisons possibles, il arrive qu'une foule de phrases toutes arrangées, et même des vers entiers sont jetés dans la circulation, appartiennent à celui qui veut s'en emparer, et évitent aux auteurs le soin pénible de penser. De là vient qu'alors il est si facile de faire des vers médiocres, puisque l'arrangement des mots n'est qu'un travail mécanique. De là vient aussi qu'on imite beaucoup et qu'on invente peu; qu'il y a une foule de gens qui se mêlent d'écrire; qu'une uniformité remarquable se fait sentir dans les productions des genres les plus opposés, et qu'enfin la littérature ressemble alors à ces marchandises que leur bas prix et leur quantité rendent communes et méprisables. Ces observations pourraient peut-être expliquer pourquoi les ouvrages de génie qui honorent les nations, ne paraissent jamais à ces époques de vieillesse et de décadence; mais cette discussion mènerait trop loin.

M. Barjaud prodigue trop ces épithètes qui, placées isolément au commencement ou au milieu des vers, les coupent d'une manière désagréable, et leur donnent en quelque sorte un air ambitieux. Racine était très-sobre de ces ornemens, son goût si pur aurait proscrit l'abus qu'on en a fait depuis; mais aujourd'hui on dédaigne la poésie franche, claire, harmonieuse. On veut de l'effet sur la scène, de l'effet dans la prose, de l'effet dans les poëmes. Les inversions pénibles et forcées, les rapprochemens exagérés et bizarres ont remplacé le beau développement des formes poétiques, et la peinture vraie et fidelle des passions et des sentimens. Aussi notre poésie est sèche, tendue, boursouflée; le luxe stérile des mots couvre le vide des idées; on oublie que l'enflure n'est pas la grandeur, et que le clinquant n'est pas la richesse.

Que M. Barjaud rejète ces expressions modernes qui forment des métaphores aussi fausses qu'insignifiantes:

Allume son génie au feu de la valeur......
Mendia les refus d'une vaine pitié.......

Digitized by Google

On ne mendia jamais des refus; on mendie des secours qui sont refusés. *Vaine* n'est pas le mot propre, c'est *avare;* que ne disait-il simplement,

Mendia les secours d'une avare pitié.

Toutefois il ne faut pas s'étonner si l'auteur, dans son premier essai, a payé quelque tribut au goût dominant. Nous lui indiquons ces défauts avec sévérité, parce que la critique est plus nécessaire que l'éloge au jeune écrivain qui annonce un talent franc et naturel, et qui, quoique nourri à l'école des anciens, pourrait se laisser égarer par l'influence des hérésies littéraires.

L'auteur a joint à son ouvrage les diverses traductions des adieux d'Andromaque et d'Hector, par MM. Aignan, Parceval, et Luce de Lancival. Nous ne comparerons point ces morceaux à l'imitation un peu diffuse de M. Barjaud; mais celle-ci se rapproche davantage de cette inimitable simplicité antique, et de cette abondance élégante et facile qui sont un des caractères du style d'Homère. Les traductions de MM. Aignan et Parceval, au contraire, emploient trop souvent des expressions tout-à-fait étrangères au génie de la langue grecque. Je ne citerai à l'appui de cette observation, qu'un seul exemple puisé dans la tragédie d'Hector; Andromaque, au nom d'Achille, s'écrie :

Eh! pourrais-je jamais l'entendre sans alarmes
Ce nom, source, aliment, présage de mes larmes?

Quel amas de métaphores bizarres et incohérentes! Est-ce là de la vérité? est-ce ainsi que s'expriment la crainte et la douleur? On est prêt à s'écrier avec Racine : le bourreau, il veut donner de l'esprit à Homère!

M. Barjaud, après avoir essayé ses forces contre Homère, est entré dans la même carrière; il a conçu le vaste plan d'une Epopée en seize chants, intitulée *Charlemagne*, dont il a inséré quelques fragmens dans ce recueil. Le lecteur verra avec intérêt l'épisode d'Ogier le danois. Le père de ce héros, enfermé dans une tour remplie de serpens, y fut dévoré par ces reptiles; mais

Digitized by Google

avant d'expirer, il voulut se réjouir par un hymne de mort et de vengeance; il commence ainsi :

J'ai porté jeune encore et l'épée et la lance,
J'ai par un long carnage engraissé les sillons;
Seul j'ai fait reculer de nombreux bataillons.
Les filles de Norvège admiraient ma vaillance;
En me voyant passer, elles disaient : c'est lui!
Et leur souris flatteur était ma récompense.
Rêve de quelques jours, mon bonheur s'est enfui;
Ma fortune a changé, mais non pas mon courage.
Maintenant que je touche à mon dernier moment,
J'insulte à mon vainqueur, et je brave sa rage;
Le déshonneur le suit, la gloire est mon partage;
Je méprise la vie, et je meurs en riant.

Ce refrain, imité d'une ode scandinave, et placé à la fin de chaque stance, produit un heureux effet.

On lira encore avec plaisir la rencontre de Charlemagne et de sa fille Rotrude, exilée de sa cour, et réduite à l'état d'une simple bergère.

La quenouille modeste occupant ses loisirs,
Semble borner ses soins ainsi que ses désirs.
Sous ses doigts délicats humectés par sa bouche,
S'allonge un fil léger qu'avec *grâce* elle touche;
Et l'agile fuseau que fait tourner sa main,
Monte, descend, remonte, et blanchit sous le lin.
Un jeune et bel enfant, dont la *grâce* naïve
Folâtre sous les yeux de sa mère attentive,
Poursuit l'agneau timide échappé de ses bras,
Le saisit, le caresse, et revient sur ses pas,
Tandis que le troupeau qui couvre la prairie
Cherche dans le vallon l'herbe rare et flétrie.

Par les citations que j'ai faites, le lecteur a pu reconnaître que le poëte sait varier ses tons. Je ne crains point d'avancer qu'il annonce du goût et de l'imagination, et l'on doit associer son nom à celui de nos jeunes poëtes qui donnent les plus belles espérances.

D.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS ET USAGES. — Comment, c'est vous, ma chère? Vous, à Paris, au mois de juillet! — *Ne m'en parlez pas,* (locution à la mode), j'y meurs d'impatience, de chaleur, de poussière et d'ennui; mais vous-même, ma belle, comment n'êtes-vous pas sur les bords de l'Orne, dans ce *bel-respiro* où nous avons passé l'année dernière un mois si délicieux? — Que voulez-vous? De maudites affaires, très-importantes, vrai. — C'est comme moi, des signatures à donner à un notaire, un enfant malade. — Sans doute, sans compter qu'Alfred ne peut pas souffrir la campagne. — Sans compter que votre mari n'en sort pas. — N'importe, je n'attends plus qu'une dernière représentation d'*Armide*, et je revole aux champs. — Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs! Alfred suit exprès pour moi un cours de botanique... — Cette conversation, que le hasard nous mit à portée d'entendre, se passait entre deux jeunes dames aux Champs-Elysées: malheureusement quelqu'un les aborda, et leur entretien fut interrompu, mais la note était prise, et devait servir de texte à quelques observations que nous avons recueillies sur le goût de nos belles pour la campagne. Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre des plaisirs de cette saison brillante, elles soupirent après le retour du printems, ne rêvent que promenade au clair de lune, déjeûner dans les laiteries, bal champêtre sous le vieux chêne; le mois de mai arrive enfin; *mais* les beaux jours sont encore incertains, les matinées sont trop fraîches (pour des gens qui ne se lèvent jamais avant-midi), et d'ailleurs on ne veut pas perdre les derniers concerts du Conservatoire qui valent bien, après tout, les premiers chants du rossignol. On voulait partir au premier de juin, mais les ouvriers n'avaient pas encore posé le nouveau billard que l'on fait monter dans le salon même, pour la commodité de la conversation. Tout est prêt pour le 15; les chariots partis la veille sont chargés de tables de jeu de trictrac, de jeux d'échecs et de dames, de sixains de cartes, etc.; le précepteur des enfans a fait la provision de romans, il a complété la collection des proverbes de Carmontel; rien n'est oublié, comme on

voit, pour jouir avec délices des beautés de la nature et des plaisirs de la campagne. Le départ est déjà une fête; en avant, les jeunes gens à cheval, ou sur de légers bocqueys, précèdent la brillante calèche où sont réunies toutes les jeunes femmes; les grands parens et les marmots suivent derrière dans la pesante berline. On arrive au château; les premiers momens sont délicieux: on les emploie à la distribution des logemens, travail essentiel, et qui suppose dans une maîtresse de maison une finesse de tact, un sentiment des convenances, une expérience du monde qui ne s'acquièrent qu'à Paris. Dès le lendemain on ne pense plus qu'aux moyens d'oublier la campagne, et d'y rappeler les amusemens de la ville. A onze heures la cloche sonne le déjeûner, mais il est rare que les dames y paraissent; l'une a si mal dormi qu'elle s'est recouchée en sortant du bain; l'autre boude, celle-ci a son courier à faire, et cette autre un roman à finir. La plupart du tems il y a une bien meilleure raison que tout cela, mais on ne la donne pas; et d'ailleurs n'est-on pas convenu en arrivant que la plus entière liberté est le privilége de la campagne. Il est tout simple qu'on en use, et chacun passe sa matinée comme il l'entend. A cinq heures le *premier coup* du dîner avertit les hommes qu'il est tems de songer à leur toilette, (car quelle que soit *la liberté* dont on jouisse à la campagne, malheur à qui se laisse entraîner par le charme de la promenade au point d'arriver au moment où l'on se met à table! il ne peut décemment s'y présenter dans le négligé du matin, et doit perdre à s'habiller un tems dont son appétit réclame un autre emploi). A six heures tout le monde est réuni au salon, paré comme dans une soirée d'hiver. On annonce à Madame qu'elle est servie; on passe dans la salle à manger, où les lambris de marbre, les surtouts de vermeil, ornés de fleurs artificielles, ne vous rappellent encore que le luxe de la ville; mais au dessert la beauté des fruits amène naturellement l'éloge de la campagne, sur laquelle on se prépare à dire les plus jolies choses du monde, lorsque le maître de la maison, espèce de sénateur *pococurante*, déjoue toutes les prétentions, en apprenant à ses convives, que ces fruits magnifiques ont été achetés à la Halle, et qu'il n'a dans ses jardins que des arbres fruitiers à fleurs doubles. On se lève de table, et l'on va prendre le café dans une espèce de kiosque, d'où l'on découvre Paris dans toute son étendue, et dont on peut même s'amuser à compter les maisons, au moyen

Digitized by Google

des télescopes braqués à toutes les fenêtres. C'est l'heure de la poste, on se dépêche de redescendre au salon pour recevoir ses lettres et lire les journaux, que l'on s'arrache comme au café *Vallois*. Après cette lecture, et les discussions qui en sont ordinairement la suite, on se décide enfin à faire un tour de promenade; mais il est déjà huit heures, le tems est humide, le serein a ses dangers, les jeunes gens restent au billard, les dames n'iront pas loin. On rentre à neuf heures; que faire jusqu'à une heure que l'on se couche? Les jeux innocens sont bien niais, les cartes bien tristes, la conversation bientôt épuisée; on joue la comédie: on fait choix d'un proverbe de Carmontelle; on se dispute les rôles; les démêlés de coulisses s'établissent dans le salon; et, s'il est permis de le dire, c'est à ces petites tracasseries qu'on doit les momens les moins ennuyeux que l'on passe à la campagne. Mais cette ressource s'use, l'ennui gagne, chacun se crée des affaires pour avoir un prétexte d'aller passer un jour à Paris; les voyages deviennent plus fréquens, et les premiers jours de septembre ramènent définitivement à leur hôtel du faubourg Saint-Germain des gens qui pouvaient se dispenser d'en sortir.

— La plupart des pièces de Dancourt frondent des mœurs, des usages ou des ridicules particuliers à l'époque où il écrivait, et l'on doit convenir que si la gaieté, la franchise de son dialogue, sont de tous les tems, ses sujets ont perdu la plus grande partie de leur mérite, celui de l'à-propos. Dans le très-petit nombre de pièces où il a peint des ridicules plus durables, il en est une (*la Maison de Campagne*) dont le fonds et les caractères conviennent de tous points au moment actuel. Que de MM. *Bernard* dans Paris, qui, sans aucun goût pour la campagne, sans aucun moyen de le satisfaire (supposé que ce goût leur vienne), se croyent obligés d'*avoir une maison de campagne pour se délasser de leurs affaires et pour y recevoir un ou deux amis à la fortune du pot!* Rien de plus risible, à l'examen, que cette manie qui descend aujourd'hui jusqu'à la classe bourgeoise la moins aisée. Le plus petit mercier de la rue Quincampoix, le plus mince employé d'une administration subalterne veut pouvoir dire, *ma campagne*. Il est vrai qu'il n'entend par là, ni une jolie habitation sur les bords de la Seine ou de la Marne, ni une bonne ferme dans la forêt de Saint-Germain ou de Fontainebleau; ni même un pied-à-terre dans les bois de Meudon, dans la vallée de Montmorenci, ou sur la colline d'Auteuil. Ce

que notre petit bourgeois entend par *sa campagne*, c'est environ quatre toises carrées de marécage dans l'*allée des Veuves*, ou le plus souvent une chambre garnie dans la grande rue de Chaillot. O vanité !

— Rousseau voulait absolument que les mères, dans quelque situation, dans quelqu'état de santé qu'elles se trouvassènt, nourrissent elles-mêmes leurs enfans; et en cela Rousseau se montrait plus exigeant que la raison et que la nature elle-même; mais si toutes les mères ne peuvent pas nourir leurs enfans, presque toutes pourraient les mener promener, et c'est un soin qu'elles abandonnent beaucoup trop facilement à des mains étrangères. En parcourant les promenades, il n'est personne qui ne soit frappé des dangers de toute espèce auxquels les enfans sont exposés par l'incurie et la légèreté des jeunes filles commises à leur garde. Autrefois, du moins, de pareils soins n'étaient confiés qu'à des femmes dont l'âge semblait devoir garantir la prudence; aujourd'hui, le bon ton a souverainement décidé que les fonctions de *bonnes* d'enfans ne pouvaient être convenablement remplies que par de jeunes et jolies filles : les suites d'un semblable usage ont été ce qu'elles devaient être : les jeunes gouvernantes attirent sur leurs pas une foule d'hommes à l'affut de cette espèce de bonnes fortunes; et tandis qu'elles prêtent l'oreille à la fleurette, les enfans sont abandonnés au milieu d'une vaste pelouse, sur une terrasse, et quelquefois au bord d'un bassin, au risque des accidens sans nombre auxquels les exposent les distractions de leurs guides et la négligence de leurs parens. Combien de femmes auraient besoin d'apprendre *le métier de mère*, et combien d'autres, occupées toute la journée des futilités de la mode, ne commencent *ce métier-là qu'à cinq heures du soir!* Ce mot était celui d'une femme que la mort a ravi trop jeune aux arts et à l'amitié, et dont la vie offre un double exemple de piété filiale et d'amour maternel.

Evénemens, Anecdotes. — La clôture de l'ancien Tivoli s'est faite dimanche dernier, et le directeur de cet établissement, M. Baneux, doit en ouvrir un semblable, mardi 23 de ce mois, dans la rue de Clichi, n° 34. Moins vaste que l'autre, ce nouveau jardin ne sera pas moins agréable, et le public gagnera en agrémens ce qu'il perdra en étendue. L'entrepreneur, qui se trouve cette fois propriétaire du local, a pu le disposer de la manière la plus convenable

Digitized by Google

pour des fêtes publques. Afin de mettre en sa faveur toutes les chances de succès, M. Baneux a placé à la tête du café qui fait partie de son établissement, la belle et fameuse limonadière dont tout Paris s'est occupé pendant quelques mois, à une autre époque. La belle limonadière était plus jeune alors, mais on la voyait de jour au café du Bosquet. Elle est couverte de diamans aujourd'hui, et on ne la verra que le soir; tout cela se compense.

— La fête donnée la semaine dernière au salon des étrangers, a réuni la société la plus brillante et rien n'a été épargné pour la rendre digne des étrangers illustres à qui elle s'adressait. Les jardins illuminés avec un goût exquis étaient disposés de manière à réunir tous les genres d'amusemens. La première partie de la soirée a été remplie par la représentation d'une pièce de M. Bouilly, jouée par une réunion d'artistes des grands théâtres, et dont la musique était le coup d'essai de M. Gustave Dugazon. Un banquet splendide, auquel douze cents personnes ont trouvé place, a précédé un bal qu'embellissaient quatre cents femmes brillantes de jeunesse, de grâces et de parure. Chacun des acteurs qui a joué dans la pièce représentée au commencement de cette fête a reçu une gratification de 1000 fr.; un seul a cru devoir la refuser, sur ce principe, *qu'un comédien de l'Empereur ne devait recevoir d'argent que du public ou de la munificence de S. M.* Ce refus qui fait beaucoup de bruit dans les coulisses, est depuis huit jours un sujet de controverse sur lequel nous ne sommes pas forcés de donner notre avis.

— Ceux qui ne sont intéressés à une cause semblable ni par l'intérêt qu'ils prennent à une des parties, ni par un retour sur leur propre position, ont bien de la peine à ne pas rire d'un prononcé du tribunal de première instance qui rejette la demande en divorce d'un de nos plus aimables compositeurs, mari d'une belle et célèbre danseuse de l'Opéra, en motivant son arrêt sur ce que l'époux, en s'éloignant de sa femme, s'est ôté les moyens de protéger sa vertu. Il est vrai que le lendemain le même tribunal a cru devoir admettre la demande en divorce d'une dame qui accuse son mari d'avoir fait d'elle un portrait injurieux dans un roman et sous un nom supposé; d'où les malins ne manqueront pas de conclure qu'il est plus dangereux de faire un roman contre sa femme, qu'un enfant sans son mari.

— On peut faire venir à grands frais tous les virtuoses

d'Italie et d'Allemagne, on ne fera point entendre aux véritables amateurs un plus délicieux concert que celui qui a été exécuté le 7 de ce mois, au Conservatoire de musique, à l'occasion de la naissance du roi de Rome et pour l'inauguration de la nouvelle salle des exercices. Cette double fête a été le sujet d'une nouvelle cantate de la composition de M. Arnault, et dont MM. Méhul, Chérubini et Catel ont fait la musique. C'était pour la troisième fois qu'à l'occasion de la naissance du roi de Rome M. Arnault se rendait l'interprête des sentimens de la France entière, et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, d[illegible]ême facilité, du talent, ou du zèle qu'il a déployé dans cette mémorable circonstance.

Les principaux élèves du Conservatoire, dont les talens font depuis plusieurs années la gloire de nos deux premiers théâtres lyriques, ont été successivement entendus. Il est douteux que l'art du chant (c'est-à-dire l'art d'émouvoir l'ame par des sons) puisse aller au-delà de l'effet qu'a produit M^me^ Branchu, chantant un air de Piccini, tiré de l'opéra de Rhadamiste. C'est peut-être la première fois qu'une cantatrice, privée de toute illusion théâtrale, en plein jour, en habit de ville, s'exprimant dans une langue étrangère à presque tous ceux qui l'écoutaient, est parvenue à tirer simultanément des larmes de tous les yeux. M^me^ Duret s'est montrée supérieure à elle-même, dans un air de Nazzolini, où elle a déployé toutes les ressources d'une des voix les plus brillantes, les plus justes et les plus légères que l'on ait jamais entendues. L'air de Mozart qu'a chanté M^lle^ Hymn, était moins heureusement choisi; elle y a cependant fait preuve du plus heureux talent. On a entendu avec plaisir l'*ô salutaris* de M. Gossec, très-bien exécuté par MM. Eloy Nourrit et Derivis. Après avoir payé un juste tribut d'éloges à l'école d'où sont sortis des sujets aussi remarquables, nous ne devons pas oublier de rappeler aux amis du plus aimable des arts, que c'est au célèbre professeur Garat, à celui qu'un des plus grands compositeurs de l'Italie a surnommé *la musique elle-même*, que la France est redevable de talens enchanteurs qui n'ont ailleurs qu'un bien petit nombre de rivaux.

Nous ne parlerons point de morceaux d'orchestre et de leur admirable exécution; tout le monde convient aujourd'hui que nulle part, en Europe, la musique instrumentale n'a atteint ce degré de perfection.

— Il s'est passé dernièrement, au théâtre du Vaudeville,

Digitized by Google

une scène assez scandaleuse. Une jeune actrice, Mlle Rivière (il faut la nommer pour l'exemple), piquée de ne pas jouer un rôle qu'avait réclamé son chef-d'emploi, a trouvé plaisant de faire manquer le spectacle et de retourner chez elle au moment d'entrer sur la scène. Le public qui se pique de beaucoup d'exigence en pareille occasion, n'a voulu accepter aucune pièce du répertoire, et le caissier s'est vu forcé de rendre l'argent à la porte. La demoiselle en a, dit-on, été quitte pour une mercuriale assez vive du commissaire de police, qui aurait pu lui apprendre qu'autrefois, pour beaucoup moins, une actrice courait le risque de passer quelques semaines au fort l'Evêque.

— L'Académie française et les lettres viennent de perdre, dans la personne de M. Esménard, un littérateur très-distingué. On se propose de payer à sa mémoire un juste tribut d'éloge dans ce journal dont il était un des principaux collaborateurs.

— Les chansonniers français ont perdu leur doyen. M. Laujon, membre de la seconde classe de l'Institut, est mort le 13 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-six ans, laisant après lui des regrets que justifient ses talens, ses vertus et son caractère. C'est peut-être, depuis Anacréon, le poëte qui a fourni la carrière de gaîté la plus longue. Il avait été secrétaire du prince de Clermont, et ne s'était occupé, pendant quarante ans, que de la composition des fêtes et des divertissemens de la cour à laquelle il était attaché. M. Laujon est auteur de quelques actes d'opéra-pastoral, dont les principaux sont *Eglé*, *Daphnis* et *Sylvie*; il a donné le *Couvent* à la comédie française, et l'*Amoureux de quinze ans* au théâtre de l'Opéra-Comique. Ces ouvrages, sans être fortement conçus, ont du charme et de la grâce. M. Armand-Gouffé, membre de la société du Caveau, dont M. Laujon était président, a improvisé ce quatrain pendant la cérémonie de ses funérailles :

Du bon Laujon le départ nous consterne!....
Mais Favart et Collé vont s'écrier : bravo!
Il nous rejoint! chantons, fils de l'ancien Caveau!
Il vous quitte! pleurez, fils du Caveau moderne!

— Le doyen des poëtes lyriques nous conduit assez naturellement à dire un mot du doyen des Français, d'un M. Jean Desclaux, âgé de cent vingt-neuf ans, lequel naquit en 1682, l'année du bombardement d'Alger. L'âge paraît n'avoir encore affaibli aucun des organes de cet éton-

nant vieillard; il entend bien, lit sans lunettes, et si l'on veut une plus forte preuve de l'excellence de sa constitution, il a dernièrement assisté à une séance d'Athénée toute entière.

— Beaucoup de gens superficiels ne lisent de certains journaux que les articles politiques et littéraires (quand ils les lisent encore), et ne s'avisent jamais de jeter les yeux sur les feuilles supplémentaires qui ne renferment, à ce qu'ils croyent, que des indications de biens à vendre, de maisons à louer, etc. Le fait est pourtant que cet appendice, si dédaigné, est une espèce de forum (ce mot sonne mieux que celui de halle) où se débattent quelquefois des intérêts très-*conséquens*, pour parler la langue du pays. Telle est, par exemple, la dispute sur la propriété du *physionotrace*, invention possédée par M. Bouchardy, vendue par M^me^ veuve Chrétien, et réclamée par M. Quenedey; invention au moyen de laquelle, pour la modique somme de 25 fr., on vous fait votre portrait comme une carte de visite, en vous en donnant 100 exemplaires et la planche. Nous avons cru devoir signaler cette utile découverte, principalement à l'usage de tant d'auteurs modestes que le public est impatient de connaître, et de ces dames qui se ruineraient bientôt, toutes riches qu'elles sont, si elles faisaient exécuter par Isabey tous les portraits qu'elles donnent.

ARTS ET MONUMENS. — Le concours pour le grand prix de peinture a constamment attiré la foule des curieux, dans la salle d'exposition, au palais de l'Institut. Dix concurrens ont disputé la palme académique. Le sujet donné par la classe était, l'*action de Lycurgue présentant au peuple le fils de Polydecte, son frère, et le proclamant roi de Lacédémone*. La plupart des tableaux de cette exposition sont moins remarquables par la correction du dessin, que par la grace, la force ou la noblesse de la composition. La couleur, en général, ne nous a pas paru exempte des défauts qu'on reproche aux commençans; les tons beaucoup trop brillans, ne sont pas assez fondus, et les masses de lumière ne sont pas distribués avec assez d'art. Au reste, dans quelques-uns de ces tableaux, les accessoires sont distribués avec beaucoup de goût, les draperies largement jetées, et l'on reconnaît par-tout une étude approfondie de l'antique. Le reproche qu'on peut faire au tableau couronné, de présenter des poses trop académiques, n'empêche pas qu'il ne soit l'ouvrage d'un

Digitized by Google

sujet d'une très-grande espérance, et que M. Abel ne se montre déjà le digne élève d'un maître qui a su donner une si belle direction à l'école française.

— On va faire disparaître, de devant le portail de l'église Saint-Eustache, l'avant-corps-de-logis construit pendant la révolution, pour servir de corps-de-garde. Cette église fut bâtie en 1532, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à Sainte-Agnès, laquelle avait été fondée par un nommé Alais, en expiation de l'impôt d'un denier, qu'il avait donné l'idée de mettre sur chaque panier de poisson qui arrivait à la halle. Depuis, les consciences financières sont devenues moins timorées.

— Au nombre des nouvelles productions du burin, on remarque, et nous recommanderons aux amateurs, un beau portrait de Morghen, gravé en Italie, et que l'on voit étalé depuis quelques jours à la porte des principaux marchands d'estampes.

Nouvelles littéraires et bibliographiques. — On vient de mettre en vente la 1ère édition in-8° des *Œuvres de Destouches*; elle est en 6 volumes, ornée de 11 gravures, et sort des presses de Crapelet. La petite édition en 10 volumes in-18 était devenue très-chère.

— Le mois dernier a vu éclore quatre romans nouveaux. L'un d'eux, le *Nécromancien*, n'avait besoin que de son titre pour faire fortune; qu'on juge du succès qui l'attend publié par Schiller et traduit par Mme de Montolieu!

— Nous nous empressons d'annoncer la publication de la *Galerie mythologique* de M. Millin; cet important ouvrage est orné de 190 planches contenant plus de 700 monumens antiques.

— Mme de Genlis vient de faire paraître *des Observations critiques*, en réponse aux critiques que MM. *T*. du Journal de l'Empire, et *N. L.* de la Gazette de France, ont faites de son dernier ouvrage intitulé, *de l'Influence des Femmes sur la Littérature française*; cette réponse nous vaudra des répliques. A la place de Mme de Genlis, nous n'aurions pas relevé le gant, ou nous aurions mieux choisi notre terrain.

Nouvelles des théâtres. — Au Théâtre Français, les débuts de Firmin se soutiennent honorablement. Ce jeune acteur a payé son tribut aux réglemens en paraissant dans plusieurs rôles tragiques, où il a fait preuve d'intelligence, de chaleur et de sensibilité; mais il s'est montré dans la

Digitized by Google

comédie avec tous ses avantages, et paraît y avoir déjà marqué sa place. M Baudrier est nécessaire dans l'emploi des financiers où il débute, et il a quelques parties de talent. On annonce les débuts de M. Perroud.

— Le Vaudeville a remis au théâtre une ancienne parodie d'Armide, jouée il y a trente-deux ans pour la première fois. Cet ouvrage, nouveau pour la plus grande partie des spectateurs, dont la gaieté n'a rien d'amer, dont les bons mots ne sont point assaisonnés de personnalités offensantes, a dû paraître un peu fade aux gourmets de la parodie moderne.

— Les Variétés répètent une imitation burlesque du ballet de l'*Enlèvement des Sabines*, où Brunet, sous le nom de *Minsulus*, doit parodier le fondateur de Rome.

— Le Cirque Olympique nous promet la pantomime du *Cheval de Troie*; c'est bien là que devait se traiter un pareil sujet.

Modes. Le café *Tortoni* est, à toutes les heures du jour, le rendez-vous de la meilleure société; mais il a ses usages auxquels on ne peut manquer sans inconvenance. Il est donc bien essentiel de savoir, que le café se prend dans le premier salon d'entrée, les déjeûners à la fourchette dans le petit salon à droite, et les liqueurs sur la terrasse; que le soir, si l'on y conduit des femmes, la place la plus convenable est sous la tente; qu'on peut, à la rigueur, les conduire dans le salon d'en-haut; mais qu'on ne doit sous aucun prétexte les arrêter dans les salles basses. Le suprême bon ton est de se faire apporter des glaces dans sa voiture, et de n'en point descendre.

Le café *Riche* a quelque vogue pour les petits soupers; le café *Hardy* est toujours réservé aux jeunes gens; une femme ne peut s'y montrer. Quant au café *Anglais*, naguère si brillant, on y boit aujourd'hui de la bière; c'est assez dire qu'il est tombé dans un discrédit total.

— Nous aurons peu de choses à dire sur les modes en fait de vêtemens; les variations en sont trop peu sensibles pour en faire l'objet d'un article: nous indiquerons seulement, comme accessoire de bon goût, un petit fichu de soie, dit à l'*Iris*, où plusieurs bandes contiguës forment les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces fichus se placent indifféremment, sur un canezou, sur une robe à l'enfant, et même sur une redingotte du matin; un chapeau de paille d'Italie avec une garniture en linon, est la seule coiffure en harmonie avec cet ajustement. Y.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'Empereur et l'Impératrice de Russie suivis de toute leur cour occupent pour une partie de la belle saison leur château de Kaminiostrow. Les papiers publics du nord ont parlé d'une chute de cheval essuyée par l'Empereur; il paraît qu'elle n'a eu aucune suite fâcheuse. L'armée russe a pris des cantonnemens en Valachie; la cavalerie s'est étendue en Moldavie pour s'y procurer des fourrages. Un corps russe s'est porté sur Giurgewo, tandis que le général Kutusow, commandant en chef, s'est rendu le 18 juin avec tout son quartier-général à Rudschuck.

A Vienne la baisse toujours croissante du change faisait ardemment désirer l'émission des nouveaux billets d'amortissement dans la capitale et dans les places principales de la monarchie : d'utiles réglemens doivent accompagner cette émission, on espère un résultat favorable de cette opération. Les négocians de Vienne ont présenté un mémoire justificatif de leur conduite. La diète de Hongrie doit s'ouvrir le 25 août, M. de Wallis doit s'y rendre. Le nouveau code civil va être incessamment introduit dans les Etats autrichiens : le conseiller Zailer est un des jurisconsultes qui ont le plus contribué à la rédaction de ce code, qui repose en très-grande partie sur les principes généraux du Code Napoléon.

Le gouvernement suédois a fait publier partout une liste des pièces de bord qui doivent se trouver complètement réunies à bord de tout bâtiment suédois qui navigue soit dans la Baltique, soit dans toutes les autres mers. A Stralsund un comité de prises est établi, et spécialement chargé de prononcer sur l'introduction en fraude de toutes marchandises anglaises et denrées coloniales.

En Danemarck on a annoncé quelques engagemens avec les bâtimens anglais qui croisent sur les côtes. Quatre canonnières de S. M. ont pris un brick de guerre anglais. Le 30 juin un cutter a été également pris avec 66 prisonniers. Ce cutter avait fait éprouver quelque perte à la marine marchande danoise; mais un événement qui a singulièrement étonné les esprits, est celui-ci : Ce prince que les Anglais

Digitized by Google

ont excité à tant d'imprudences, que leur alliance a précipité du trône, et qui s'est ensuite jeté dans leurs bras dans le vain espoir d'un secours efficace, le ci-devant roi de Suède, le comte de Gottorp, n'a pas pu tenir plus long-tems dans la position équivoque où il s'était mis : il est inopinément arrivé à Tonninge annonçant l'intention d'aller en Souabe se réunir à sa famille : on prétend qu'il a pris cette résolution subite dans un mouvement de colère, suite d'un différent qu'il a éprouvé avec l'officier anglais commandant la station devant l'Eyder. Il s'est jeté brusquement dans un bateau non ponté et a débarqué heureusement : toutefois cette résolution n'était pas aussi soudaine qu'elle paraîtrait l'être ; quelques jours auparavant un Danois parlementaire ayant paru près de la station, le comte de Gottorp avait témoigné le désir de monter sur ce bâtiment pour se rendre en Danemarck : cette permission lui avait été refusée, et par une de ces évasions qui semblent être dans la destinée de ce prince, il s'est soustrait à la protection des libérateurs prétendus dont on voit qu'il était le captif.

Cet événement a fait peu de sensation à Londres : que pouvait-il produire sur l'opinion dans les circonstances difficiles où se trouvent le parlement, le gouvernement et la banque, lorsqu'il s'agit du salut de l'armée en Portugal, et bien plus, du salut de la fortune publique et particulière au sein de l'Angleterre elle-même ? Ce pays voit enfin clairement le danger extrême de sa position : les résultats si long-tems prévus et annoncés de la crise forcée où il s'est jeté se font enfin sentir. Dans un pays qui ne vit et respire que par le commerce, on reconnaît qu'il est anéanti, sans espoir, sans moyens, sans débouchés quelconques ; dans un pays qui n'existe que si ses innombrables produits, si les denrées dont il s'est fait le monopoleur, ont un débit rapide dans toutes les parties du monde, ces produits sont tellement entassés, ces denrées tellement sans valeur, que d'Héliogoland on offre la livre de sucre du Brésil à un sou, un sou et demi ; que le café ne peut trouver d'acheteurs à aucun prix. Aussi écrit-on de Gothenbourg, que, suivant les nouvelles d'Angleterre, tous les négocians qui font des affaires avec les colonies manquent l'un après l'autre.

Tant qu'il n'y a pas eu, relativement à une telle situation, d'actes du gouvernement, de délibérations parlementaires, on a pu regarder comme chimériques les alarmes même des Anglais les plus éclairés, traiter de vaines terreurs les prédictions menaçantes de leurs meilleurs hommes

d'État, de leurs publicistes les plus expérimentés; mais ici l'effet est plus prochain qu'on osait l'espérer à Paris, et le redouter en Angleterre; les résultats parlent hautement; ce sont les lois anglaises elles-mêmes qui viennent accuser l'existence du mal; ce sont les grands propriétaires qui ont jeté le premier cri d'alarmes; c'est de la bouche des ministres qu'est sorti le mot de discrédit, si fatal dans un pays où le crédit est le seul fondement de la puissance nationale et de la fortune publique. C'est à un bill qu'on est forcé de recourir pour arrêter la chute du papier-monnaie, et pour suppléer à la disette affreuse du numéraire, dont les combinaisons les plus habiles ont provoqué l'exportation hors du Royaume-Uni. C'est à un bill destructeur de toute idée de liberté commerciale, de crédit, de confiance; c'est à un bill qui rappelle si bien les mesures financières désastreuses dont nous avons été victimes, dans des tems dont le souvenir même est effacé, qu'on a recours pour continuer de bloquer le continent; tandis que ce continent, fortement lié par un système protecteur, non-seulement se passe des produits des Anglais, mais les repousse, et, bien plus, force l'Angleterre à prendre de ses propres produits, pompe l'or britannique, et laisse la banque sans moyens d'échange, sans moyens d'arrêter par l'escompte la baisse de ses papiers, baisse dont la progression est désormais incalculable, puisque le premier mouvement est donné! cette baisse est telle qu'elle a motivé une bien étrange déclaration de la part du lord King. Ce lord n'a pas craint d'attester la détresse publique en sommant ses fermiers *d'acquitter leurs baux en guinées et non en billets de banque*: le ministère a dû calculer à l'instant l'effet d'une telle déclaration, retentissant dans toutes les provinces, le danger de l'exemple, les alarmes des propriétaires, les réclamations des fermiers, l'influence d'un tel mouvement de l'opinion sur les transactions de toute nature, sur les opérations de la banque et les paiemens mêmes du gouvernement; c'est dans ces circonstances que lord Stanhope, quoique peu habitué à proposer des mesures appuyées par le ministère, a proposé le bill suivant, dont une loi de *maximum* doit être la conséquence prochaine et inévitable.

Ce bill a pour titre: « Acte pour empêcher d'une manière plus efficace que la monnaie d'or du royaume soit donnée ou acceptée en paiement pour une valeur au-dessus de sa valeur courante; pour empêcher que les billets du

Digitized by Google

gouverneur et de la compagnie de la banque d'Angleterre, soient reçus en paiement pour une somme moindre que celle qui y est énoncée, et pour arrêter les exécutions des saisies, moyennant l'offre desdits billets. »

« Vu qu'il est convenable de statuer ainsi qu'il est ci-après statué :

» Qu'il soit statué par sa très-excellente majesté le roi, par et avec l'avis et le consentement des lords spirituels et temporels, et des communes assemblés en parlement, et par leur autorité, qu'à dater de cet acte personne ne recevra ou ne paiera pour aucune pièce d'or ayant un cours légal dans ce royaume, rien de plus en valeur, ou en bénéfice, ou en avantage, que la valeur légale de ladite pièce d'or, soit que ladite valeur, ou ledit bénéfice ou avantage, soit payé, fait ou reçu en monnaie légale, ou en billets du gouverneur et de la compagnie de la banque d'Angleterre, ou en pièces d'argent émises par ledit gouverneur et ladite compagnie, ou de toute autre manière, soit en totalité, soit en partie, ou par tout autre moyen ou artifice quelconque.

» Et qu'il soit en outre statué par l'autorité susdite, que personne ne recevra ni ne donnera en paiement, par aucun moyen ni artifice quelconque, des billets du gouverneur et de la compagnie de la banque d'Angleterre, pour une valeur en argent au-dessous le la somme y énoncée, excepté dans les cas d'escompte légale;

» Et qu'il soit statué en outre, par la susdite autorité, qu'au cas que quelqu'un procède par voie de saisie, pour être payé de la rente à lui due par son fermier, ou par toute personne se trouvant dans le cas de ladite saisie, il sera légal de la part dudit fermier, ou de toute autre personne se trouvant en pareil cas, d'offrir en paiement des billets du gouverneur et de la compagnie de la banque d'Angleterre, payables au porteur, pour le montant et l'acquit de ladite rente ou somme due à la personne au nom de laquelle ladite saisie est faite, ou à l'officier de justice, ou au procureur faisant ladite saisie au nom de ladite personne; et au cas que ladite offre soit acceptée, ou même au cas qu'elle soit refusée, les effets ainsi saisis seront immédiatement rendus à la partie éprouvant la saisie, à moins que la partie saisissante, et refusant d'accepter ladite offre, ne prétende qu'il lui est dû une plus grande somme que celle ainsi offerte, dans lequel cas les parties se pourvoiront comme il est d'usage en pareil cas; mais s'il est prouvé

qu'il n'était dû rien de plus que la somme offerte, dans ce cas la partie qui avait fait l'offre aura droit à être remboursée de tous les frais et dépens occasionnés par les poursuites subséquentes; bien entendu néanmoins que la personne à qui ladite rente ou somme d'argent est due, aura et conservera toutes les autres voies de droit pour le recouvrement de ce qui lui est dû, hors la voie de la saisie, si ladite personne ne juge pas à propos d'accepter ladite offre, ainsi qu'il a été dit; bien entendu, en outre, que rien de ce qui est contenu dans cet acte ne préjudiciera aux droits que ledit fermier, ou autre personne éprouvant une saisie, ainsi qu'il a été dit, pourrait avoir d'obtenir la main-levée des effets saisis, au cas qu'il le jugerait à propos, sans faire l'offre susdite.

» Pourvu toutefois, et il est en outre statué, que cet acte sera en vigueur jusqu'au 25 mars 1812, et non au-delà. »

En combattant ce bill, lord King s'est naturellement attaché à justifier sa conduite personnelle, et sa dangereuse déclaration dans un moment aussi critique. Cette justification jetant un grand jour sur l'objet en question, on ne sera sans doute pas fâché de la trouver ici rapportée.

Lord King a dit qu'il avait deux objets en vue; le premier, de justifier la conduite qu'il a tenue à l'égard de ses fermiers, et dont on a jugé à propos d'entretenir la chambre; et le second, de combattre toute mesure qui tendrait à donner un cours forcé aux billets de banque. Ce qui s'est passé dans la chambre des communes lui ayant fait juger que ce n'était pas l'intention des ministres de S. M. d'adopter aucune mesure pour faire reprendre à la banque ses paiemens en numéraire, et arrêter la dépréciation de ses billets, le noble lord a cru devoir avoir recours au seul moyen que lui laissait la loi, d'assurer sa propriété; il a en conséquence fait connaître à ses fermiers que la valeur des billets de banque ne répondant plus à celle de la monnaie légale du royaume, il exigerait d'eux dorénavant qu'ils le payassent en numéraire ou en billets de banque au taux du cours. Une semblable mesure ne blesse en rien les intérêts des fermiers; car, en contractant leurs baux, ils ont dû calculer que la vente d'une certaine quantité des produits de la ferme suffirait pour acquitter la rente due au propriétaire; et leur calcul se trouvera encore juste, puisque l'effet de la dépréciation ayant été de faire croître le prix de toutes choses, ils ne reçoivent réellement dans leurs marchés les billets de banque qu'au taux auquel lord King offre de les

prendre. Le propriétaire qui aujourd'hui consent à recevoir les billets de banque à leur valeur nominale, en paiement de baux passés il y a plusieurs années, est d'autant plus lésé, que son bail date de plus loin, puisqu'il ne passe lui-même les billets de banque qu'il reçoit qu'au taux de dépréciation du jour, en payant plus cher tout ce qu'il achète, tandis qu'il les reçoit pour la valeur qu'ils avaient il y a plusieurs années. C'est donc dans ce cas-là qu'il y a injustice, iniquité et bénéfices illicites du côté du fermier, qui croit à la dépréciation quand il vend ses produits, et qui n'y croit plus lorsqu'il paie son propriétaire. Lord King soutient donc que sa conduite est aussi naturelle que convenable; qu'elle est conforme, non-seulement aux lois du royaume, mais encore à tout ce que commande la délicatesse la plus scrupuleuse; d'autant plus qu'il a eu soin d'établir pour chacun de ses fermiers le taux auquel il recevra les billets de banque, d'après le prix de l'or à l'époque de leurs baux.

Lord King passe ensuite à la considération du sujet en général; il pense que la mesure de la suspension des paiemens en numéraire a été très-désastreuse, qu'elle n'a été utile qu'à la banque, dont elle a prodigieusement accru les bénéfices. Il croit que la dépréciation des billets de banque ira toujours en croissant jusqu'au moment où le parlement aura fixé l'époque de la reprise des paiemens de la banque en numéraire, et que la chose peut aller au point qu'il deviendra impossible d'entretenir au-dehors nos armées et notre marine. Quant à la mesure proposée par le noble comte (Stanhope), elle ne remédie à rien. Les dépôts de billets de banque dans des comptoirs établis à cet effet n'ajouteront rien, ni à la valeur de ces billets, ni à la confiance publique; et à l'instant où le papier recevrait de la législature un cours forcé, sa dépréciation ne ferait que croître dans une progression plus rapide, comme les assignats en France, comme les billets du gouvernement autrichien, dont la valeur, par un dernier édit, vient d'être réduite à un cinquième de leur valeur nominale. Toute mesure semblable adoptée en Angleterre aurait pour effet infaillible la destruction du crédit public et le renversement de toutes les fortunes. Lord King pense donc que sur ce grave sujet la législature ne doit intervenir que pour fixer l'époque où la banque sera tenue de reprendre ses paiemens en numéraire.

Le comte de Grossvenor s'appuyant d'exemples récens

Digitized by Google

a combattu le bill en regardant comme incompatibles les mots *papier monnaie* et *cours forcé*. Il a regardé comme un jour de deuil et comme le signal d'une ruine prochaine, le moment où un tel bill serait adopté comme loi de l'Etat.

Lord Eldon a parlé des dangers de la situation, du besoin pressant d'une mesure, conséquence nécessaire, a-t-il dit, de celles précédemment adoptées.

Lord Grenville n'a pas nié que la conséquence ne fût juste; mais le système en général lui paraît si vicieux, et les premières mesures si fausses, qu'il a bien fallu s'attendre à des conséquences aussi désastreuses; or, de mauvais principes en mauvaises conséquences, quelle route prétend-on faire tenir au vaisseau de l'Etat? On a autorisé la banque à ne point échanger ses billets contre des espèces pendant un certain tems. C'était une faute grave : le terme s'est prolongé : faute plus grave encore; sa prolongation indéfinie est la cause de la dépréciation des billets : le bill ne peut qu'accroître cette dépréciation.

L'orateur prévoyant toutefois qu'on lui demandera quel remède il prétend apporter au mal que tout le monde voit et ressent, s'exprime avec une franchise remarquable, et en peu de mots qui sont bien significatifs : *Il faut*, dit-il, *s'arrêter* TOUT COURT *dans cette carrière de prodigalité et d'aveuglement*. Une dépense annuelle de 90 millions excède au-delà de toute mesure celle de nos ressources et de nos moyens; que le gouvernement en revienne aux maximes de *prudence*, DE SAINE POLITIQUE et d'économie; la banque alors diminuera ses émissions, et pourra, reprenant ses échanges en numéraire, retrouver son crédit, et arrêter les progrès d'un mal, qui, dit l'orateur en terminant, *menace l'existence même de l'Angleterre*.

Des paroles d'un si grand poids dans la bouche de lord Grenville, n'ont pas empêché le comte de Liverpool de parler une seconde fois de la force des choses, de la nécessité et de ses impérieuses lois, de la détresse qui attendait les salariés et les créanciers de l'Etat, si l'on n'arrêtait la baisse des billets de banque.

M. Grey s'est élevé après lui à des considérations d'une plus haute importance; il a lié la situation financière du pays à sa situation politique et militaire, et a exprimé les plus vives alarmes de voir, d'auxiliaire qu'elle était, l'Angleterre devenue partie principale dans la guerre de la Péninsule. C'est pour cette guerre que le trésor public s'obère; c'est pour les sacrifices de tous genres qu'elle exige que la

Digitized by Google

banque épuise son crédit, et que prétend-on? Lutter de forces avec la France? Mais ne voit-on pas que la lutte est inégale, insoutenable, que des victoires mêmes sont meurtrières pour l'Angleterre, et qu'une armée anglaise ainsi compromise est perdue, eût elle-même de brillans succès, ce que l'expérience ne permet pas d'espérer?

Lord Lauderdale voyant cependant le bill prêt à passer, a demandé que les juges des royaumes fussent entendus devant leurs seigneuries, sur la question juridique du bill. Cet amendement a été rejetté ; la troisième lecture du bill a été faite, et la chambre l'a adopté.

Dans la séance des communes du 9, le bill a été lu pour la première fois. Le chancelier de l'échiquier a laissé entrevoir qu'on serait peut-être forcé à déclarer les billets de banque monnaie légale. La conduite de lord King a été vivement attaquée et défendue. L'ajournement à une seconde lecture a été prononcé.

Relativement à la santé du roi, un nouveau rapport des médecins a été présenté au conseil privé par le conseil de la reine. Il ne donne aucune nouvelle espérance, ni cependant aucun sujet d'alarmes plus sérieuses : toutefois, depuis ce rapport, S. M. a eu un nouvel accès, et dès ce moment on a cessé de lui permettre sa promenade ordinaire sur le terrasse.

On conçoit quelle carrière donnent aux écrivains périodiques de l'Angleterre une telle situation, et des discussions parlementaires de cette importance.

Le *Courrier* défendant l'opinion du ministère, justifie le bill par des raisonnemens qui n'en dissimulent aucune des conséquences fatales.

Il paraîtrait facile de répondre au *Courrier*, en se bornant à lui demander comment on peut raisonnablement donner le nom de *banque* à un établissement qui émet un papier qu'on ne peut pas échanger contre des espèces, et comment, en avouant qu'on n'a point d'espèces à lui donner pour ouvrir des échanges, on peut à-la-fois lui permettre des émissions, et soutenir son crédit ; mais le *Statesman* lui répond mieux encore, en comparant l'époque où le commerce de l'Angleterre, libre et sans entraves, attirait le numéraire du monde entier, et l'époque présente, où repoussé du monde entier, l'Angleterre ne peut satisfaire des besoins pressans qu'en se dépouillant de son numéraire ; les ordres du conseil font plus de tort, dit-il, à nous-mêmes qu'à l'ennemi. La France aura du coton du

Levant, du tabac indigène; elle suppléera par mille moyens déjà éprouvés au besoin factice des denrées coloniales, ou les recevra de l'Amérique, si elle y veut consentir. Que devient notre commerce dans une telle combinaison? Et cependant déjà les écrivains à gages du ministère, élèvent le cri de guerre contre l'Amérique; les hostilités sont provoquées; on parle de prises, on espère de l'armement; une guerre avec l'Amérique donnera des marins à la France; l'une fournira des vaisseaux, l'autre des hommes. Nos îles à sucre seront attaquées, peut-être l'insurrection des nègres encouragée, cruelle, mais trop juste représaille, dont nos colons peuvent être les victimes infortunées. Une telle perspective fait trembler l'*héroïsme* même.

Le *Times* est plus curieux; son humeur est guerrière, et il sonne la trompette avec éclat: battons les Français, dit-il, battons les Français, cela est essentiel; battons Soult à Badajoz, et nous ne serons pas inquiets des affaires d'Amérique; battons Marmont complètement, et nous disposerons des affaires de la Baltique; battons les Français en Andalousie, battons-les en Catalogne, battons-les au Nord, battons-les au Midi, et les ports prussiens seront ouverts, et les Suédois se révolteront, et les Danois s'arrangeront avec nous, et etc., etc.

La gazette de la cour tient heureusement un langage plus modeste sous la dictée de lord Wellington. Ce général écrit pour annoncer la triste issue du siége de Badajoz; en rendant hommage, à-la-fois, à la valeur des troupes qu'il a inutilement lancées à l'assaut, il loue involontairement celle des soldats qui les ont repoussées. Il nomme les braves qui ont péri, et annonçant sa retraite devant les forces réunies des Français, il termine en disant avec regret que les travaux de ses troupes et leur activité méritaient un autre résultat.

Aucune nouvelle ultérieure de ce qui se passe sur ce point n'est connue.

Le *Moniteur* du 19 annonce que M. le maréchal Suchet, après la prise de Tarragone, s'est rendu à Barcelonne en passant par Villa-Franca, et Villanova. L'armée de Campo-Verde est en partie dissoute par la désertion de ses troupes. Avec ce qui lui reste, il s'est retiré vers le Mont-Ferrat où il est vivement poursuivi.

Après cette note le *Moniteur* donne le rapport fait au conseil de régence par le gouverneur de Tarragone, le général Contreras, sur la défense de cette place importante. Cette

Digitized by Google

pièce est extrêmement curieuse; on y voit que Campo-Werde avait promis de secourir la place, que les Anglais étaient aussi venus avec deux divisions, mais ne se déterminèrent pas à débarquer. Blessé et prisonnier des Français, avec 8000 hommes, le général espagnol eut à recevoir du maréchal Suchet des reproches sur une obstination qui a coûté tant de sang, et qui a rendu Tarragone victime du droit de la guerre, malgré les efforts des officiers français pour arrêter le carnage : le général a répondu en alléguant les promesses de secours qui lui étaient faites et ne lui permettaient pas de se rendre. La défection des Anglais et celle de Campo-Werde ont abattu le courage de la garnison. Jusqu'au moment de l'assaut elle s'était bien comportée, mais 1500 grenadiers français ayant paru sur la brèche, la garnison n'a songé qu'à échapper à la mort. Tels sont les moyens justificatifs que donne le général Contreras au conseil de régence en demandant son échange le plus prompt.

La cour de France est toujours à Trianon. LL. MM. ont visité, samedi dernier, le château et le parc de Versailles; elles ont daigné admettre à leur audience les premières autorités de Seine et Oise, présentées par M. le comte de Gavres, préfet. Dimanche, suivies de quelques officiers de leur maison, elles ont encore parcouru le parc au milieu d'une foule innombrable, et ont assisté au brillant spectacle du jeu des eaux dans la grande pièce dite de *Neptune*. L'Empereur a tenu à Trianon divers conseils de ministres et de commerce. Un décret sur l'organisation des villes anséatiques a été publié.

Le Corps-Législatif a adopté le projet de loi relatif au budjet pour l'an 1812; on a remarqué, avec intérêt, que M. Mollerus, nouveau député de la Hollande au Corps-Législatif, avait été en cette occasion l'organe de la commission des finances. S....

Itinéraire complet de l'Empire Français, seconde édition, considérablement augmentée, comprenant la Hollande, une partie de l'Allemagne, l'Italie, et les provinces Illyriennes; par l'auteur de l'*Abrégé de la Géographie de Guthrie* : le tout dressé et dessiné sur les lieux par plusieurs ingénieurs-géographes; orné d'une grande carte routière enluminée, guide indispensable aux voyageurs, étrangers, curieux et négocians. Trois forts vol. in-12 de 1412 pages, bien imprimés, caractère petit-romain plein, sur papier superfin collé. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Hyacinthe Langlois, libraire, rue de Seine, faub. Saint-Germain, hôtel de la Rochefoucauld, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 25.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

N° DXXIII. — *Samedi 27 Juillet* 1811.

POÉSIE.

LUCRÈCE.

RÉCIT HISTORIQUE EN VERS.

QUAND sur les bords fameux du Tibre
Le sanglant despotisme osait dicter des lois,
Quand le Romain près d'être libre
Baisait les pieds sanglans du dernier de ses Rois,
Sous Tarquin, la belle Lucrèce,
Loin de tous les plaisirs, aux premiers ans si doux;
Loin des jeux d'une cour brillante, enchanteresse,
Cultivait ses devoirs, ses fils et son époux,
Au fond de son palais enfermait sa jeunesse.
Rarement en public elle portait ses pas;
Rome la connaissait, et ne la voyait pas.
Mais Rome ne parlait que d'elle :
Le bruit de ses vertus, de ses chastes appas,
Retentissait par-tout : la mère, aux mœurs fidelle;
A sa fille en secret la donnait pour modèle;
Et le nouvel époux, de l'heureux Collatin,
En marchant aux autels, enviait le destin.

Contre les Ardéens Tarquin faisait la guerre :
Au pied de leurs remparts son camp couvrait la terre.
Les seigneurs de sa cour, auprès de lui rangés,
Collatin son parent et sa famille entière
L'ont suivi sous ces murs, par lui-même assiégés.
Les plaisirs occupaient le loisir militaire.

Sous les tentes, autour des drapeaux et des dards,
Ils réglaient des festins, des concerts et des fêtes ;
Ils mêlaient dans un camp, au milieu des hasards,
Les cris de l'allégresse aux accens des trompettes,
Les jeux de Rome absente aux jeux présens de Mars,
Et la coupe à la main, méditaient des conquêtes.

Un jour, le vin, la joie, ayant troublé les têtes,
Sur les dames de Rome amena l'entretien;
Chacun loua sa femme, et vanta son lien.
        Collatin parla de Lucrèce
Comme un époux, d'amour et d'orgueil transporté,
        Qui dans l'objet de sa tendresse
Voit la sagesse aimable unie à la beauté.
Il soutient qu'elle offrait l'une et l'autre avantage.
On doute, il se récrie ; et le débat s'engage ;
« Rome est près, volons-y, dit-il ; que chaque époux
» Chez sa femme soudain, sans être attendu d'elle,
        » Nous mène tous, nous verrons tous
» Laquelle est la plus sage ensemble et la plus belle. »
On reçoit le défi : remplis du même espoir,
Sur leurs coursiers ensemble ils partent, ils arrivent.

        Déjà les ombres qui les suivent
Ont au jour expirant fait succéder le soir :
        C'est l'heure où les jeunes princesses,
Etalant sur leurs fronts, honteusement sereins,
Les attributs du luxe, et l'éclat des richesses,
Dans les jeux, la parure, et les bruyans festins,
De l'hymen solitaire oubliaient les chagrins,
Quand leurs parens, au sein d'une terre étrangère,
Prodiguaient tout leur sang pour elles, pour l'État ;
Et qu'un seul coup pouvait, dans un fatal combat,
Les priver d'un époux, et leurs enfans d'un père.
Lucrèce, préférant le travail à l'éclat,
Seule avec ses deux fils, ses esclaves, ses femmes,

Digitized by Google

De laine en ce moment faisait ourdir des trames,
Sans cesse dans les traits d'un fils
De Collatin absent cherchait les traits chéris,
En craignant le combat, désirant la victoire,
Priait pour sa vie et sa gloire.
Dans cet état touchant ils la surprennent tous.
Elle devint plus belle en voyant son époux!
Le prix lui fut donné d'une voix unanime.

Sextus, fils du tyran, et tyran comme lui,
Se sent pour elle épris, brûle et médite un crime.
Craignant que son amour n'obtienne aucun appui,
Il veut prévenir cet outrage.
Il dédaigne ce doux langage,
Ces soins respectueux, cette attentive cour,
Ces égards soumis, dont l'hommage
Fait, triomphant de jour en jour,
Sourire innocemment la pudeur moins sauvage.
Peu jaloux d'être aimé, jaloux d'être vainqueur,
Ne suivant d'autre loi que l'orgueil qui l'inspire,
Il prétend la dompter et non pas la séduire,
Brûlant pour ses attraits, sans brûler pour son cœur.
Chacun retourne au camp. Il reste seul à Rome.

Quand la nuit, déployant des voiles plus épais,
Répand sur l'univers le silence, et de l'homme
Couvre et seconde les forfaits,
Sextus de ses desseins veut tenter l'infamie.
Il court vers le palais où Lucrèce endormie,
Goûtait dans un calme trompeur
Un sommeil aussi doux, aussi pur que son cœur.
Il s'arrête un moment, mais sa fureur l'emporte.
Il entre, il vole au lit de Lucrèce, et soudain:
« Je suis Sextus, dit-il, un glaive est dans ma main:
» Si vous jetez un cri, tremblez, vous êtes morte. »
Ce discours menaçant et ce poignard qui luit,
L'aspect d'un étranger au milieu de la nuit,
Une lampe, jetant dans l'ombre
Une clarté mourante et sombre,
Tous ces objets affreux, la troublant à la fois,
A Lucrèce surprise ont dérobé la voix.
Sextus, lui déclarant son ardeur effrénée,
Veut usurper les droits dus au seul hyménée;

Digitized by Google

Il la prie, elle est sans pitié ;
Il la menace, elle est sans craintes ;
Larmes, fureurs, prières, feintes,
Tout est vainement employé.
« Tu mourras, mais c'est peu, dit-il avec colère ;
» Dans la couche où tu fuis mon amour outragé,
» Je place, en t'égorgeant, un esclave égorgé,
» Et Rome te croira par une main sévère,
» Et surprise et punie au sein de l'adultère ;
» Tant qu'on saura ton nom, Sextus sera vengé. »
Lucrèce à ce discours sent tomber son courage ;
Le tableau de son nom diffamé d'âge en âge,
Fait sur son cœur tremblant ce que ne faisaient pas
Les transports d'un amant, ou l'aspect du trépas.
Elle n'oppose plus un refus si paisible,
Elle implore Sextus, Sextus reste inflexible.
Hors d'elle, les yeux de pleurs noyés,
Sa belle chevelure au hasard répandue,
Affronte de Sextus la fureur suspendue,
Espère le fléchir, pâle, embrasse ses pieds
Qu'elle baigne en tremblant de ses larmes brûlantes,
Presse d'atroces mains de ses mains défaillantes,
Et prodigue les cris, les sanglots, la terreur,
Tout ce qui de l'amour peut fléchir la fureur ;
Son trouble, sa douleur l'embellissent encore.
Son vil séducteur, qui dévore
L'auguste nudité de ses chastes appas,
Lui présente toujours la honte ou le trépas.
Il va frapper : enfin Lucrèce n'a plus d'armes ;
Voyant, malgré les cris de l'honneur combattu,
Qu'il faut à cet honneur immoler sa vertu,
Elle cède immobile, et sans voix et sans larmes,
La tête renversée, abandonne ses charmes.
Sextus, qu'oses-tu faire ? arrête.... C'est en vain !
Ce front pâle et penché, ces yeux fermés, ce sein,
Ce sein tremblant d'horreur, ces sanglots, cette bouche
Qui se détourne encor d'un baiser criminel,
Rien ne peut désarmer son audace farouche !
Sextus... L'amour, hélas ! peut donc être cruel ?
Sextus dans les transports d'une barbare joie,
Saisit entre ses bras sa palpitante proie,

Digitized by Google

Ravit tout ce qu'obtient un amant généreux,
Et la quitte vainqueur, en se croyant heureux.

Il était déjà loin. Lucrèce consternée
Ouvre enfin sa paupière en craignant de l'ouvrir,
Entrevoit, en tremblant, sa couche profanée;
Détourne ses regards et ne veut que mourir.
Elle fuit le sommeil qu'elle ne peut souffrir,
Oui, ce charme, pour elle! hélas! n'est plus prospère:
Le dernier, celui qu'elle espère,
Est désormais le seul qu'elle saurait chérir.
Elle y craindrait des rêves sombres,
Dont la réalité, des siens chassant l'erreur,
Dans son esprit, troublé de leurs cruelles ombres,
Viendrait renouveler un tableau plein d'horreur.

A son époux, à son vieux père
Elle envoie aussitôt, sous les murs ennemis,
Un courier, qui les mande avec tous leurs amis,
Pour un malheur affreux qu'elle ne peut leur taire.
Tous deux, la lettre lue, accourent étonnés.
De mortels généreux ils sont accompagnés,
Sur-tout de ce Brutus, qui, dès l'adolescence,
Cacha sous une fausse et stupide apparence,
Masque qu'il emprunta pour des desseins si grands,
Le vengeur des Romains, et l'effroi des tyrans.
Lucrèce à leur aspect a retrouvé des larmes.
Enfin de son époux, de son père en alarmes
Serrant avec transport les mains:
« Vous êtes mon époux, dit-elle, et vous, mon père,
» Cette nuit, nuit d'horreur! digne fils des Tarquins,
» Sextus, aussi marqué du vil sceau de sa mère,
» Vint souiller mon honneur par des feux inhumains!
» Vous me voyez rougir d'une chute adultère!
» Mais je n'ai rien commis qu'un crime involontaire.
» Le bras armé d'un glaive nu,
» Il remporta sur moi cette affreuse victoire
» Qui lui coûtera cher, si d'un cœur ingénu
» Le vôtre fut toujours connu,
» Et si vous aimez ma mémoire.
» Mon ame est pure au moins, mais mon corps est souillé.
» Je vais punir sur moi l'affront fait à ma gloire. »

Digitized by Google

A ces mots, d'un poignard dans son lit recelé
Elle se frappe, et meurt, en répétant *vengeance!*

Les spectateurs surpris jettent un cri soudain :
Mais Brutus, échappant à sa feinte démence,
Montre alors tout entier son cœur déjà romain ;
Et son génie altier, qu'éveille l'injustice,
Sort du sommeil paisible où le tint l'artifice.
Il retire le fer dans son sein enfoncé :
« Je jure par ce sein qu'a souillé cette injure,
» Ce sein chaste et charmant, l'honneur de la nature ;
» Par ce sang généreux qu'elle-même a versé,
» Par ce cadavre nu, qu'attend la sépulture,
» D'éteindre pour jamais l'horrible nom de roi,
» Et d'affranchir enfin les Romains, vous et moi. »
Ils font tous ce serment sur l'arme meurtrière,
La passent dans les mains d'un époux et d'un père ;
Et sur la place, aux yeux d'un peuple épouvanté,
De Lucrèce traînant le corps ensanglanté,
Dans une urne d'airain consacrant sa poussière,
Contre ses oppresseurs appellent Rome entière,
Là font vaincre, et bannir ce Tarquin, ce Sextus
Qui promènent le deuil de leurs fronts abattus.
En vain de cour en cour ils errent, vils transfuges,
Tirent de Porsenna le plus vil des réfuges,
Ils sont toujours vaincus. Lui vers son camp forcé
Est par Horace seul sur un pont renversé ;
Et, traversant les flots, l'audace de Clélie
Le force d'abaisser sa puissance avilie ;
Enfin Porsenna fuit, et laisse les Tarquins
Traîner en fugitifs l'affront de leurs destins.

Quel est, quel est ce bruit, dont l'oreille est charmée ?
C'est le cri du tambour ! dans les remparts, l'armée
Entraînant des captifs, ramenant ses drapeaux,
Déployant sa bannière, à vaincre accoutumée,
Revient, en triomphant, proclamer le repos.
Toute Rome applaudit ; la trompette enflammée
A cette cité Reine apprend la fin des maux ;
Et la légère Renommée
Va la révéler aux hameaux.
Les Chefs, avec transport, des lois posent le livre
Sur ce cercueil, dont l'ame et le regard s'enivre.

Digitized by Google

Tout adore dans elle une Divinité :
Les peuples la couvrent d'offrandes,
Et de lances d'airain agitant la fierté,
Les soldats l'ornent de guirlandes.
Lucrèce, des splendeurs de ce monde nouveau,
Où sa belle âme reposée
Reluit, calme et brillante, aux bosquets d'Elysée,
S'en élance à l'aspect d'un honneur aussi beau ;
De sa gorge de nymphe, au jour pur exposée,
Etale fièrement à Rome électrisée
Le coup qui la rend libre, aux clartés d'un flambeau ;
Lui promet d'appuyer ses hautes destinées,
Et revient au milieu des ombres fortunées.

Delà s'est élevé sur le trône des Rois
Le siége des consuls et le règne des lois,
Et cette république illustre sur la terre,
Par la fierté, les arts, les vertus et la guerre,
Qui traîna sept cents ans l'univers à son char,
Et même, en le frappant, expira sous César.

LE GOUVÉ.

ÉPITRE
A MON AMI ANDRIEUX.

MON AMI, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli coteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de COLLIN-D'HARLEVILLE !
Là, d'un champ paternel que pieux héritier
Pour les Muses, les mœurs respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village !

Oui : c'est là qu'il conçut son aimable INCONSTANT ;
Son facile OPTIMISTE, heureux, toujours content ;
Ses CHATEAUX EN ESPAGNE, erreur douce et si chère ;
Et l'amusant ennui du VIEUX CÉLIBATAIRE
Allant au Luxembourg promener ses chagrins,
Et sa madame Evrard, si fatale aux cousins !
C'est là qu'il se cachait ; là, que de sa demeure
Il descendait, pensif, vers les rives de l'Eure,

Digitized by Google

Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.

Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprentif jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, applanir ses rameaux!

Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades,
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers les tours d'un vieux château!

Mais sur-tout il se plut sur les rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant par leur grâce et leur simplicité
Ses mœurs et ses écrits pleins de naïveté.

Aussi ses vers charmans sur notre heureuse scène
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine.
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre, appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste où se plait à fleurir
Un laurier, toujours vert, qui ne peut plus mourir.

Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur sa bière
De son étroit asyle eût fait rouler la terre,
En peignant tes regrets, ses talens et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.

Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière et La Fontaine et Voltaire et Buffon;
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte,
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, amis, que ce bienfait est dû.

Collin, né pour les champs, que le ciel fit poëte,
Que la grâce inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?

Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux ! tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque,
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas !
Que de fois sur ses vers tu le désespéras !
— J'ai lu votre acte. — Eh bien? — Il n'est pas net encore.
— Et le style ? — Un peu pâle ; il faut qu'il se colore.
— Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien?
— Moi, je vois qu'il y manque... — Eh! quoi donc? — Presque rien...
Il faut y revenir. — La patience s'use.
— Bon ! la persévérance est la dixième muse.
— Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter ?
— Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
— Cruel homme ! — Au talent je me rends difficile.
Si vous en aviez moins.... — Et moi, je suis docile.

Le lendemain matin il revient : La voilà !
Lisez, qu'en dites-vous ? — Ah ! très-bien, c'est cela.
Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
— Tenez, lisez ce conte afin de vous venger ;
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
— Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre.....
— Prêtez-moi quelques vers ; je pourrai vous en rendre.
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur !

Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères,
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux ! je t'ai trop tard connu.
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé ! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas ! je le sens, je le voi ;
Mais va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.

Oh ! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe !
Nos jours sont un instant ; c'est la feuille qui tombe.

Digitized by Google

Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux,
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur le bord, le vieux Nocher m'appelle.
Un nœud peut à la vie encor nous attacher:
C'est quelque bien à faire, il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.

J'ai besoin du censeur, implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galopper devant toi.
Non, non : tu n'iras point, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide.
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile.
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.

Mais des Quintiliens l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues
Que le vulgaire ignore, et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore,
Tes mœurs et tes écrits dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes heureux Etourdis?
Sous son costume grec, sage aimable et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire Anaximandre?
Tes bonnes gens chercher dans leur pauvre vallon
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénélon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre.

Mais si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre.
Oui : lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui sur-tout les instruit et les touche?

Digitized by Google

Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni du partage adroit les secrets différens ;
C'est toi-même observé par leurs yeux pénétrans,
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse ;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse ;
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.
O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain,
Venez souvent offrir aux yeux de votre père
L'air, la grâce, les traits, le cœur de votre mère!

Va, crois-moi : va, le ciel mit des rapports touchans
Et de longs souvenirs et des vœux attachans
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide et même de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où par le tems, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.

Je t'en réponds pour eux : ils t'aiment, t'aimeront ;
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et long-tems sous ta vue ;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrîront d'abord : Que dirait Andrieux ?
Que leur dis-tu toi-même ? Et quelle est ta maxime ?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime,
» Mortel, respecte-toi ; mortel, sois convaincu,
» Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu.
» Vivras-tu si tu perds, l'ame au vice asservie,
» Ce qui met seul du charme et du prix à la vie ? »

Ainsi lorsqu'animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs ce vrai beau qu'ils respirent.
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement ;
Leur pensée aprend l'ordre, et s'explique aisément.
Leur langage, leur style et s'arrange et s'épure.

Digitized by Google

Ton grand mot, le voici : Restez dans la nature,
Dans ses heureux sentiers, hélas ! trop peu battus,
Toujours marchent ensemble et talens et vertus.

Par JEAN-FRANÇOIS DUCIS, *de l'Institut*.

ÉNIGME.

JE suis quelquefois isolée,
Quelquefois je suis accouplée.
Je suis d'eau, je suis d'air, de mercure, de feu ;
On me voit en un lit, en un livre, en un lieu
Où je sers d'ornement. Il est certaine ville
Où je suis rare. En un certain endroit
De Paris, quoique fort étroit,
On me dit au nombre de mille ;
Mais il en faut rabattre. Ou de bois, ou d'airain,
Ou de bronze, ou de stuc, de marbre ou de porphire,
On me voit à l'église, au temple, au sanhédrin.
Mais c'est sur-tout au Louvre qu'on m'admire.

S........

LOGOGRIPHE.

QUI suis-je avec mon chef? plusieurs, car je fais nombre ;
Mon chef à bas, hélas ! je ne suis plus qu'une ombre.

S........

CHARADE.

Tout franc Picard fuit mon premier ;
Tout franc buveur fuit mon dernier ;
Tout fainéant fuit mon entier.

S........

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Betterave*.

Celui du Logogriphe est *Poire*, où l'on trouve : *pire*, *pore*, *Roie*, *ois* et *roi*.

Celui de la Charade est *Reine-Marguerite*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LA NAPOLÉONIDE, *ou* les Fastes de NAPOLÉON, ouvrage italien de M. PETRONJ, trad. en français par M. TERCY, avec des notes littéraires de M. BIAGIOLI, des médailles dessinées par M. PÉCHEUX, de l'académie impériale de Turin, et gravées au trait par M. PIROLI, imprimée par P. DIDOT l'aîné sur grand papier vélin, format grand in-4°, etc. (1).

LA NAPOLÉONIDE publiée d'abord en Italie, et seulement en italien, est un ouvrage d'un genre neuf et singulier. Elle est composée de cent médailles emblématiques gravées au trait, et de cent odes. Les médailles, qui sont dans le goût antique et accompagnées d'une légende latine, retracent les principaux événemens de la vie militaire, politique et privée de NAPOLÉON-LE-GRAND, jusqu'à la paix de Tilsitt. Dans les odes, le poëte chante les actions mémorables qui font le sujet des médailles. C'est, tout-à-la-fois, comme l'annonçait le prospectus, un ouvrage de numismatique et de littérature, une histoire monumentale et un poëme.

Le prompt débit de l'édition italienne a fait naître à quelques hommes de lettres l'idée de naturaliser cet ouvrage en France. M. Tercy, qui a prouvé dernièrement par une églogue sur la Naissance du roi de Rome, qu'il sait faire autre chose que traduire, a traduit en français les odes ; M. Biagioli, auteur d'une excellente grammaire italienne, connu par son érudition dans sa

---

(1) Cet ouvrage se publie par livraisons et par souscription ; chaque livraison contenant trois médailles, trois odes italiennes, avec la traduction et les notes, est du prix de 9 fr. pour les souscripteurs. On s'abonne à Paris, en envoyant sa demande et son adresse, chez MM. SAINT-VICTOR NOUGUIER, rue des Petits-Champs, n° 41 ; P. DIDOT l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, GAGLIANI, rue Vivienne, n° 17.

Digitized by Google

langue et dans les langues anciennes, et qui écrit purement dans la nôtre, s'est chargé d'accompagner chaque ode de notes critiques et littéraires; M. Pêcheux, de l'académie de Turin, ci-devant premier peintre du roi de Sardaigne, fait le dessin des médailles; M. Piroli, connu par ses talens en Italie et en France, les grave au trait; M. Poggi, savant estimable, aujourd'hui député au Corps-Législatif, s'était engagé à fournir, pour les médailles, des légendes et des notes historico-numismatiques, et à donner ses directions pour la composition des sujets et des types. Il l'a fait en grande partie jusques et compris la troisième livraison (2). La sixième vient de paraître; les espérances que le prospectus et les premières livraisons avaient données, sont maintenant plus que des espérances, et les publications se succédant avec rapidité, on peut être certain de voir se terminer, dans un terme peu éloigné, cette belle entreprise.

Elle s'exécute sous les yeux de M. Petronj, qui ne se borne pas à y donner tous ses soins; il y fournit des augmentations et des corrections que les avis de quelques gens de lettres et son propre goût lui ont suggérées. Parlons d'abord de son travail.

S'il est difficile de louer dignement ce qui est au-dessus de la louange, il l'est sans doute au-delà de toute mesure de faire cent éloges du même héros. Les tours poétiques s'épuisent; passât-on de la louange à l'adulation, l'adulation elle-même a des bornes; et si l'on ne veut pas ennuyer celui qu'on loue, il faut être sûr de trouver bien des ressources dans son talent, pour oser y revenir cent fois.

La poésie lyrique, il est vrai, quand on en connaît bien la nature, ouvre un champ plus vaste et des routes plus variées. Toutes les figures, toutes les formes lui appartiennent; sa marche libre se prête à tous les mouvemens. L'apostrophe, la prosopopée, les souvenirs du passé, les prédictions de l'avenir, quelquefois le simple

(2) Il s'est séparé depuis de cette entreprise et en a formé une particulière, dont il vient de publier le prospectus. Nous en rendrons compte incessamment.

Digitized by Google

récit, ou une allusion ingénieuse, tout est aux ordres du poëte; et la variété des rhythmes, les différentes combinaisons des rimes et des mesures de vers, viennent encore à son secours.

M. Petronj paraît avoir très-bien saisi ces priviléges de la composition lyrique, et en avoir su habilement tirer parti. Il prend Napoléon depuis son enfance, franchit à grands pas les intervalles, passe des premières études aux premières armes, et dès son troisième élan, atteint la reprise de Toulon.

Dans sa première Ode qui contient comme l'invocation et la proposition de tout l'ouvrage, il s'adresse au Génie suprême, *primo Genio del mondo*, à qui cet ouvrage est consacré. Il a sous les yeux le type de la médaille qui représente le jeune Napoléon debout et appuyé sur un socle, traçant des figures géométriques, et Minerve descendant du ciel pour présider à ses travaux, avec cette légende : *Juventus Augusti*. « Loin de ton sol natal, lui dit-il, que fais-tu ? que trace ta main, et que médite ton génie ? Je te vois déjà l'objet des hommages du peuple de Brennus! ou la vertu ne peut se cacher, ou, quand elle sort de l'ombre, elle n'en est que plus éclatante. Oh ! comme le riant avril de tes années brille d'espérance et de lumière ! » Et alors il rappelle au Héros les jeux guerriers de son enfance; dans l'hiver, les retranchemens et les bastions de neige, les instrumens glacés d'une guerre simulée, les hardis assauts et les vigoureuses défenses; dans l'été les tranchées ouvertes, les barrières élevées, et toujours des victoires fictives, présages de véritables triomphes. Tout-à-coup, l'Italie apparaît comme une reine opprimée, elle prédit au jeune homme sa grandeur future. Alors, lui dit-elle, ô mon fils, souviens toi que je suis ta mère. Tu vois mes ornemens déchirés, tu me vois abreuvée d'injures et le jouet de mes cruels ennemis; essuie mes larmes, venge mes affronts et rends à mon manteau royal toute sa richesse.

Le poëte ne dit rien de plus. Certain que tous les cœurs italiens palpiteront à ce présage, il s'y arrête; et sept strophes de six vers lui ont suffi pour fournir cette

Digitized by Google

première course poétique. La seconde n'est pas moins rapide. Le sujet est l'attaque des îles du détroit de Boniface, dans l'expédition des Français contre la Sardaigne, en janvier 1793, où le jeune BONAPARTE prit l'île de la Madelaine et bombarda Cabréra. Une femme, debout sur un rocher, tenant de la main gauche un gouvernail, montre de la droite un trophée élevé sur une île. Une étoile brille au-dessus de sa tête. La légende est : *Bonæ spei ;* et l'exergue : *An.* XXIII. *Insulas et arces cep.* A vingt-trois ans il prit des îles et des forts. Il y avait là de quoi se perdre dans les détails. M. Petronj n'entre dans aucun ; il ne lui faut que six strophes, qui ne sont non plus que de six vers, pour préparer le sujet, et le traiter rapidement. Encore y met-il des épisodes ; au milieu du fracas et des explosions de la poudre, il évoque l'ombre de celui qui en fut l'inventeur ; il met dans sa bouche des paroles prophétiques, et dans les six derniers vers il indique la défection de Paoli, la retraite du jeune vainqueur et son arrivée à Paris, où l'attendent des destinées plus grandes qu'il n'ose le prédire.

Et la reprise de Toulon, et les Anglais vaincus et chassés du territoire français, et ce siége mémorable où l'artillerie, conduite par le plus jeune officier de l'armée, décida la victoire, ne se refusaient-ils pas encore davantage à la rapidité d'une ode de onze quatrains? c'est cependant tout ce qu'il faut à M. Pétronj pour célébrer cet événement, indiqué dans le style antique, sur la médaille, par un fort assiégé, un jeune chef commandant l'assaut, quelques soldats qui y montent couverts de leurs boucliers, et quelques vaisseaux dans l'éloignement. Son début est plein de chaleur et de vivacité. Il met en scène son héros blâmant les dispositions qui ralentissaient le siège, et donnant un nouveau plan d'attaque. « Non, non, ce n'est pas là le chemin qui peut conduire à un but glorieux. Les fils de l'avare Albion, ces enfans de Neptune s'y opposent, et résistent en sûreté à vos efforts. Essayons, braves Français, d'autres plans, d'autres moyens, et à notre éternelle gloire, et à la honte de notre orgueilleux et envieux ennemi, nous serons certains de la victoire. » Ainsi dit le jeune guerrier, le héros

magnanime, et dans un langage franc et libre, il développe, il trace avec un ordre admirable ses belliqueux projets. L'Envie les combat en vain, elle est vaincue et se replonge dans les enfers. L'inconstante Fortune, stable et fixée désormais, présente à NAPOLÉON le laurier et proclame sa victoire. L'Anglais fuit sur l'onde orageuse et contemple de loin, en frémissant, sa honte et son malheur.

Quand on sait se resserrer ainsi, on a toujours de la place pour donner à l'imagination l'essor que le sujet comporte. L'histoire a fourni pour épisode à celle du poëte un fait glorieux pour la France. Le fameux prince Eugène assiégea Toulon en 1707, et fut forcé de lever le siége. L'ombre de ce héros, supérieur à l'envie, vient féliciter son jeune rival, l'embrasse, et lui prédit les exploits les plus glorieux ; le vainqueur accepte cet heureux augure ; il veut serrer à son tour Eugène dans ses bras..... mais il n'embrasse qu'une ombre légère et les vents.

Observez que je cite sans choix, et les Odes de la première livraison, uniquement parce qu'elle est la première. Une Ode prise dans la sixième, qui vient de paraître, prouvera que la marche du poëte continue d'être aussi ferme et aussi lyrique. Le trait historique est simple et touchant. Un chasseur à cheval avait apporté au général Bonaparte, de Milan à Montebello, des dépêches pressées. Le général, en lui donnant la réponse, lui recommande d'aller vite. Je ne puis, répond le chasseur, j'ai crevé mon cheval en venant. Bonaparte lui donne le sien qui était superbe et magnifiquement enharnaché. Le soldat hésite : Prends, lui dit-il, mon camarade ; il n'y a rien de trop beau pour un guerrier français. La médaille conserve bien le caractère simple du sujet. Un guerrier à pied offre d'une main son cheval à un soldat, et de l'autre lui donne un écrit plié en rouleau, comme l'étaient les lettres des anciens. M. Petroni met tout de suite cette scène en action.

« Guerrier, vole comme un trait à la première cité de l'Insubrie ; porte lui cet écrit et les consolations qu'il renferme. Ton coursier est tombé mort de fatigue !

L

Voilà le mien ; prends-le.... Quoi ! tu doutes ! tu hésites ! Ecoute bien ces paroles : il n'est point de si riche don, il n'en est point de si magnifique qui le soit trop pour un soldat français. Ce sont toujours des dépouilles opimes que mérite le défenseur de la patrie. » Le poëte s'adresse ensuite lui-même au soldat. « Mon imagination enflammée, dit-il, te représente à moi franchissant sur ce coursier superbe une longue route et y imprimant à peine ses traces rapides et légères. Raconte aux champs de l'Insubrie le trait généreux de ce grand cœur. Ainsi le héros macédonien et le vainqueur de Pharsale ne sont pas moins célèbres par la générosité que par la valeur. Mais que la Grèce et Pharsale, en jetant autour de nous des yeux avides, s'écrient : toujours le Héros d'Italie les surpasse tous deux. » L'ode n'a en tout que sept strophes de quatre vers.

L'auteur joint au mérite de la concision et de la rapidité celui de la variété des rhythmes, et des formes de strophes. De ces dix-huit odes, il y en a treize dont les strophes diffèrent, soit par la mesure des vers, soit par leur entrelacement. Les plus longues strophes sont de six vers. Le rhythme en est bien plus sensible, plus musical et plus convenable au sujet que ces longues strophes de 16, 18 et 20 vers des grandes *canzoni* de Pétrarque, imitées de celles de nos anciens troubadours, et auxquelles les poëtes lyriques italiens se sont peut-être trop généralement asservis.

Les deux premières odes de la NAPOLÉONIDE sont en strophes de six vers ; mais dans la première ce sont des vers de sept et de onze syllabes, *settenarii* et *endecasillabi*, mêlés alternativement :

> *Lunge dal suol natìo*
> *Che fai, che additi con la man, col senno?*
> *Di chiaro onor ben io*
> *Ti veggo obbietto al popolo di Brenno.*
> *O virtù non s'adombra,*
> *O più fulgida al fin esce da l'ombra.*

Tous ces vers sont simples, ordinaires ou *piani*. Dans la seconde Ode, deux vers de six, *senarii*, mais *sdruc-*

cioli, c'est-à-dire avec ces deux syllabes brèves qui suivent la syllabe accentuée, et qui ne se comptent point dans la mesure du vers, sont suivis d'un endécasyllabe, mais *tronco* ou diminué d'une syllabe par le retranchement de la dernière voyelle; et les trois derniers vers ont la même disposition que les trois premiers:

Te contempla la Patria,
Che a l'apparato bellico
Il marzial tuo scorge estro primier;
Così 'l figlio di Peleo
D'Ulisse a l'armi fulgide
Tutto il suo dispiegò spirto guerrier.

Le plus grand nombre de ces odes est, jusqu'à présent, en quatrains. La variété en est remarquable. Les quatre vers sont ainsi disposés dans la troisième (2):

Non è, non è questa la via di giugnere
A gloriosa meta;
L'avara d'Albion prole Nettunia
Secura opponsi e'l vieta.

Dans la cinquième:

L'Italia a conquistar duce son io?
Me invoca Italia, il so: contra del fero
Nimico assalitor me scorge un Dio
Forte e guerriero.

Dans la huitième, dont le sujet est le passage du Pô:

Dal summo algente grembo del Vesulo
L'ampio discende famoso Eridano
Ad irrigar l'ameno
Italico terreno.

Dans la dixième, qui célèbre l'entrée à Milan:

Vetusta Insubre donna, alma città,
De l'Italo guerrier
Mira il trionfo altier
La maestà, etc.

(2) Je me dispense, dans les citations suivantes, de spécifier la mesure des vers, ce qui entraînerait des répétitions et trop de longueurs.

Digitized by Google

Ces exemples suffisent ; ils peuvent donner en même-tems une idée du style de M. Petronj, qui me paraît avoir de la vivacité, du mouvement, de l'harmonie et une grande facilité.

On a vu plus haut le type de trois médailles ; elles sont toutes de ce genre véritablement antique. L'auteur semble pénétré du principe qu'une médaille ne doit pas offrir une représentation, mais un souvenir ou un emblême. Le costume est héroïque grec ; les personnages toujours peu nombreux, l'action seulement indiquée. La cinquième médaille est intitulée *le commandement de l'armée d'Italie*. Le moment choisi par l'artiste est celui où le général harangue l'armée. Il est à cheval. Trois guerriers à pied, différemment armés et portant différentes enseignes, lèvent, en l'écoutant, la main vers le ciel qu'ils semblent attester. La légende est : *Spes exercitûs Italici*.

La bataille du Mincio et l'ennemi rejetté au-delà de l'Adige, sont le sujet de la onzième. Combien de figures ne faudrait-il pas pour le *représenter!* Pour le *rappeler* ou l'*indiquer* il ne faut à l'art que deux guerriers, l'un à cheval, l'autre à pied, le cavalier poursuivant, l'épée haute, un seul ennemi qui fuit au-delà d'un fleuve et le Dieu du fleuve lui-même, avec son urne d'où l'eau s'épanche, renversé presque sous les pieds du cheval.

La sixième paraissait devoir être encore plus compliquée. Elle consacre à-la-fois cinq victoires, remportées, du 11 au 12 avril 1796, à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Ceva, et à Mondovi. Mais l'auteur du type l'a ramenée à la simplicité numismatique par une seule figure de Minerve, tenant de la main et du bras gauche sa lance et son bouclier, et sur la main droite une victoire ailée qui porte elle-même trois couronnes d'une main et deux de l'autre ; avec ces trois seuls mots pour légende : *Minerva quinquies victrix*. Le poëte a fait de même ; il a fait parler Minerve représentée sur la médaille. Dans les quatre premières strophes, elle anime le Héros, lui indique tous les lieux où il va triompher et lui donne des directions dignes de la déesse de la guerre et de la sagesse. Dans les deux autres strophes (l'Ode n'en a que six), la déesse tend à son jeune élève les cinq

Digitized by Google

couronnes; les dieux applaudissent; le guerrier s'élance, tire son glaive, s'illustre par cent preuves de courage, et met sur sa tête les cinq couronnes de laurier.

Ce n'est point là traiter méthodiquement et froidement, c'est dévorer un sujet, et c'est ainsi peut-être que la poésie lyrique devrait les traiter tous. Cela est vrai du moins pour les odes destinées à accompagner et à expliquer en quelque sorte des médailles. L'ode est alors à la poésie épique ou narrative ce que la médaille est à un tableau.

Les notes critiques et littéraires, placées à la fin de chaque ode, diffèrent essentiellement des notes historiques et numismatiques qui sont au-dessous de chaque médaille. Celles-ci ne sont destinées qu'à rappeler succinctement le fait représenté dans la médaille et célébré dans l'ode, à expliquer le type, la légende, etc. Dans les autres, M. Biagioli expose plus amplement les faits, quand les notes numismatiques les ont trop peu détaillés. Il cite en outre toutes les imitations que M. Petronj fait ou des poëtes latins, ou des anciens poëtes italiens. L'auteur de la Napoléonide paraît sur-tout très-studieux du Dante, et M. Biagioli, adorateur, comme on sait, de ce poëte, sur lequel il prépare depuis long-tems un savant commentaire, en cite les passages, non-seulement pour montrer l'imitation, mais pour autoriser les hardiesses et les licences du style poétique. Il fait aussi quelquefois sentir la justesse et la beauté des images, l'heureux emploi des expressions de la langue, etc.; il se montre enfin commentateur peu verbeux, mais philologue et philosophe.

La traduction de M. Tercy est, en général, élégante et poétique. Si je ne m'en suis point servi dans les citations que j'ai faites d'odes entières, cela tient à ma manière d'envisager la traduction en prose des poëtes, et à l'habitude de serrer de plus près le texte qu'on ne le fait ordinairement. Je ne dis point que cette façon de traduire vaille mieux que l'autre, mais elle vient naturellement sous ma plume, et sans la préférer, je l'emploie, uniquement parce qu'elle est la mienne.

Le dessin des types, ouvrage de M. Lepécheux, est

du meilleur goût, et la gravure au trait, exécutée par M. Piroli, réunit à la netteté l'élégance des formes et des contours. L'impression est digne, c'est tout dire, de notre célèbre typographe Didot. L'ouvrage entier formera deux assez forts volumes grand in-4°. Pour la commodité des souscripteurs, qui seront bien aises d'avoir en format portatif les médailles seulement, elles sont tirées à part sur de petits carrés longs joints à chaque livraison, et formeront, réunies, un seul petit volume.

Enfin rien n'a été négligé pour l'agrément ni pour la magnificence, dans ce monument élevé à la gloire de S. M. l'Empereur. Le succès n'en est pas douteux, puisqu'il doit avoir pour souscripteurs, en Italie comme en France, tous les hommes d'une fortune aisée, attachés à l'honneur national des deux pays et à celui de leur gouvernement. GINGUENÉ.

DÉCOUVERTE D'UN MONUMENT,

OU

LES DESTINÉES DE ROME.

(Extrait du journal d'un Voyageur.)

Rome, *le* 31 *mai* 1811. — Le soleil paraissait à peine, et déjà je parcourais les rues de Rome. Par-tout je voyais les préparatifs d'une grande fête. L'antique capitole était orné d'arcs de triomphe, de trophées; et l'on avait apposé des guirlandes aux ruines révérées des temples de Jupiter-Tonnant, de la Concorde, et surtout à celui d'Antonin.

Dirigeant mes pas vers la porte Capène, je sortis bientôt de la ville, et j'allai promener mes rêveries dans les campagnes que traverse la voie Appia. Horace m'avait averti qu'elle paraissait moins rude aux voyageurs qui pouvaient disposer de tout leur tems.

..... *Minus est gravis Appia tardis.*

HOR. Satirâ V, lib. I.

Je marchais donc lentement, m'arrêtant à considérer

Digitized by Google

les ruines des tombeaux qui bordent la route. Je croyais voir, avec la plupart des antiquaires, dans ces restes informes, les derniers asiles des Scipions, des Métellus, celui de la malheureuse sœur des farouches Horaces. J'interrogeais leurs grandes ombres.....

M'étant un peu écarté sur la droite, je me trouvai, sans l'avoir prévu, près de *la Fontaine d'Egérie*. Ce nom me rappela un beau site qui n'est plus, et une grande gloire qui dure toujours; la gloire de Numa. Je cherchais vainement, et ce bois sombre où le second roi de Rome venait, la nuit, consulter cette femme inspirée des dieux, qui fut ou son épouse ou son amie; et cette source qui s'échappait, à leurs pieds, du sein des rochers, et que la postérité consacra. Les colonnes, les statues, dont on décora cet asile de la vertu, ont laissé quelques traces; tout le reste a disparu. L'eau ne roule plus sur un sable d'or, au travers des saules, des roseaux; stagnante, fétide, elle entoure des tronçons de colonnes renversées, des débris de statues.

Voyons du moins, m'écriai-je, si quelque vieux chêne aux rameaux chauves, m'indiquera le lieu qu'occupait le bois sacré d'Egérie; et je gravis aussitôt la colline. Mon œil ne découvrit qu'un désert jaunâtre, parsemé de ruines et de quelques buissons desséchés. Des nuées de lézards sortaient de dessous mes pieds, avec la rapidité de l'éclair, s'arrêtaient, tournaient vers moi leur tête vive et agile; ils semblaient vouloir me faire admirer leur grâce, leur souplesse, ou me reprocher de venir troubler leur asile.

J'avançais pensif, attristé, lorsque je crus entendre le sol résonner sous mes pieds; et je ne doutai point que je ne marchasse sur la voûte de quelque antique monument. Oh! comme je désirai de pouvoir y pénétrer! Découvrir presque aux portes de Rome un monument ignoré jusqu'à ce jour, le décrire avant tout autre, c'était pour moi le dernier terme de l'ambition.

Mais où trouver l'entrée? et si quelque obstacle s'oppose au passage, pourrai-je, seul, sans aide, me frayer le chemin? J'observai que le lieu où je me trouvais, formait, sur la colline, quelque élévation; je fis

Digitized by Google

plusieurs fois le tour de ce tertre sous lequel je supposais avec raison que le monument était enfoui. Je ne voyais rien qui me donnât l'espoir de pénétrer dans l'intérieur. Cependant je m'arrêtai devant un assez grand monceau de fragmens de briques et de dales de marbres que les ronces recouvraient, et que d'abord j'avais pris pour un gros buisson. J'abats les ronces, les lierres avec le bâton que je portais à la main. J'écarte et fais rouler sur la colline les débris de marbres et de briques. Bientôt je crois voir que le sol s'enfonce sous mes pieds; et, en effet, le reste du monceau s'éboule, et je suis entraîné dans une cavité de quelques pieds seulement de profondeur.

Lorsque mes yeux, après quelques instans, purent distinguer les objets, il me sembla que j'étais dans le péristyle de quelque temple, dont je voyais bien distinctement deux colonnes; les autres étaient plus ou moins engagées dans les décombres. Je veux examiner ces colonnes, j'avance; et je vois avec surprise, qu'un jour faible les éclairait par le côté opposé à l'entrée. Ce jour arrivait par une porte en granit rouge, d'une architecture étrusque.

Avec quelle religieuse frayeur je franchis cette porte: Je me vois dans un temple rond, éclairé par une ouverture percée au centre de la voûte; des lierres tombaient par cette ouverture en guirlandes immobiles jusque sur le sol du temple.

C'était un monument d'une assez petite dimension: l'œil pouvait facilement en saisir toute l'étendue. Au milieu était un socle qui, sans doute, avait porté une statue de femme, dont je vis à terre la tête et les bras. La coiffure de la tête était celle des nymphes; les traits offraient un mélange de douceur et de gravité. La mosaïque qui formait le pavé du temple, avait été, en grande partie, détruite: cependant j'y distinguai encore des représentations de vases, d'instrumens propres aux sacrifices, et des inscriptions dans cette langue étrusque dont l'écriture est connue, mais ne peut être interprétée. — Je jugeai par ces débris que ce monument avait été très-anciennement fouillé, dégradé, et ensuite abandonné.

Mais ce qui n'a souffert aucune atteinte, ce sont les bas-reliefs en marbre qui règnent comme une longue frise autour du temple. Ils forment cinq grands tableaux divisés entre eux par des ornemens d'un goût extraordidinaire : par des foudres, par exemple, tels qu'on les voit dans les mains de Jupiter, par des urnes, des balances, enfin par tous les emblêmes sous lesquels on peut figurer le Destin.

Ce qui donne à ma découverte un grand prix, ce sont sans doute ces bas-reliefs qui ne ressemblent à aucun de ceux que j'avais vus jusqu'à ce jour sur les monumens des anciens. Je vais les décrire en essayant de donner de quelques-uns une rapide explication.

Premier tableau ou bas-relief. — Au milieu d'une plaine stérile que traverse un fleuve ou plutôt un torrent, s'élèvent sept collines, dont trois seulement paraissent couvertes de chaumières d'une construction barbare : un mur de terre les entoure et leur sert de défense. Des hommes, des sauvages, les uns à demi nus, les autres vêtus de peaux de bêtes féroces, et chargés d'armes grossières, s'avancent dans la plaine, se précipitent vers les montagnes qui bordent l'horizon. Ils surprennent des peuples timides, enlèvent leurs moissons, leurs troupeaux ; puis transportent leur butin vers cet amas de chaumières, retraite de brigands.

Une scène fixe un moment mes regards. Dans une espèce de cirque qui paraissait préparé pour une fête, s'élancent des hommes armés, furieux. Ils ravissent des femmes à des pères, à des maris consternés qui lèvent les mains vers le ciel, et implorent la vengeance des dieux (1).

A cet épisode succède un plus doux spectacle. Autour d'un homme armé d'un sceptre, je vois se réunir tous ces barbares ; ils semblent lui demander des lois. Une jeune fille, une nymphe est près de lui, et se penche vers son oreille. Est-ce Minerve, est-ce Egerie donnant à Numa des avis sur l'art de gouverner ?

---

(1) Enlèvement des Sabines.

Digitized by Google

Cinq autres chefs ou rois lui succèdent dans le tableau, mais à des distances inégales. L'un ordonne de tracer autour de la ville une plus grande enceinte; un autre fait construire avec des blocs énormes de pierre, des canaux destinés à porter jusques au fleuve les eaux qui descendent des collines : ouvrage immense, fait pour l'éternité.... (2)

Mais partout dans le lointain, je vois des combats; partout je vois les peuples voisins du territoire de la nouvelle ville, fuir, comme de faibles agneaux, à l'approche de ses habitans, ou se défendre contre eux, sans succès. Toujours ces peuples sont forcés d'abandonner aux vainqueurs leurs terres, leurs effets les plus précieux.

Une grande scène termine le tableau. Un peuple mutiné brise un sceptre, et chasse devant lui un roi dégradé. Des hérauts posent une borne, et semblent défendre au roi de la franchir (3).

DEUXIÈME BAS-RELIEF. — Le devant du tableau est occupé par une femme plus haute que nature, vêtue d'une longue toge, la tête couverte d'un casque. Son aspect est sévère. Elle tient d'une main la statue de la victoire; de l'autre, un sceptre qu'elle promène sur un globe (4).

Le site est le même que dans le tableau précédent; mais que la ville est changée ! Deux fois plus étendue, elle est entourée de fortes murailles, de tours. Aux humbles chaumières ont succédé de grands édifices, des temples, des basiliques : mais les arts n'ont point encore tracé les plans de ces énormes constructions; ils ne les ont point décorées.

Sur les bords du fleuve est un vaste champ au milieu duquel s'élève la statue du dieu Mars. Une foule de jeunes gens s'y exercent à la course, à la lutte, au maniement des armes (5).

---

(2) Aqueducs des Tarquins. Ils existent encore.

(3) Expulsion du dernier des Tarquins.

(4) Il existe une peinture antique, représentant Rome telle qu'on la décrit ici.

(5) Le Champ de Mars.

Digitized by Google

Plus loin, dans de grandes places ou marchés, se rassemblent une foule de citoyens. Les uns sont occupés à défendre des causes, à dénoncer ou à élire des magistrats. Au-dessus de cette foule, la Discorde agite ses ailes sanglantes. Tantôt c'est le peuple qui abandonne la ville, et se réfugie sur une montagne voisine pour se soustraire à la tyrannie des nombreux maîtres qu'il s'est donnés lui-même ; tantôt ce sont les chefs à leur tour qui se disputent entre eux quelques honneurs de plus, quelques parcelles de pouvoir. Que de massacres ordonnés, exécutés par deux chefs qui paraissent n'avoir rien d'humain ! Une longue file de têtes coupées entoure la tribune aux harangues (6) !

Tout près, deux autres chefs, encore à la tête de deux armées, se battent à outrance. Le peuple se divise entre eux ; mais j'ai reconnu le vainqueur : sa tête est entourée d'un laurier ; c'est le premier des Césars. Un assassin marche sur ses pas, un poignard à la main ; il montre une statue de Rome....

Troisième bas-relief. — Le tableau est divisé en deux parties bien distinctes. Dans l'une la ville s'est encore agrandie ; elle couvre les sept montagnes : et la plaine est parsemée d'édifices superbes, de somptueux jardins. La ville offre à mon œil étonné de nombreux théâtres, plusieurs amphithéâtres, des cirques, des thermes, dont un seul égale presque en étendue l'ancienne cité. De longs portiques bordent les principales rues ; les temples ne pourraient se compter.

Un Empereur entre dans la ville sur un char de triomphe. Quelle pompe l'environne ! Des rois enchaînés précèdent son char. On porte près de lui des vases précieux, d'innombrables statues, riches dépouilles de l'ennemi. Par-tout l'image de l'opulence et des plaisirs. Sous les portiques et dans les thermes, des poëtes déclament ou chantent leurs vers ; des histrions jouent sur les théâtres des pièces satyriques, ou des pantomimes indé-

(6) Marius et Sylla.

Digitized by Google

centes; des femmes nues exécutent des danses lascives dans un cirque consacré à Flore.

Ces scènes de volupté sont souvent entremêlées de sanglans intermèdes. A l'ordre de quelques empereurs, des milliers de citoyens sont égorgés. Je vois un César qui fait passer son char sur le corps d'une femme; j'en vois d'autres livrer aux bêtes dans des amphithéâtres tous les partisans d'une religion nouvelle...

Dans l'autre partie du tableau, quelle horrible catastrophe! Est-ce la justice céleste qui a provoqué ces hordes à fondre sur ce peuple dégradé qui mêlait les cruautés aux fêtes, les habitudes les plus criminelles aux plus sages institutions; qui vivait dans la plus honteuse servitude et se disait libre?... Vingt peuples barbares, différens et d'armes et d'habits, tombent à-la-fois sur la grande cité; ils sont bientôt refoulés plus loin par d'autres peuples; mais ces bêtes féroces, venues du nord, sacagent, détruisent, brûlent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Sous leurs mains, tombent brisées les plus admirables productions des arts. Ils ne laissent pas debout l'image d'un seul dieu de l'antique Italie. Le vieux Saturne roule encore une fois aux pieds de Jupiter, et Vénus, dans sa chute, est forcée d'embrasser Vulcain.

Les temples sont pillés: les habits des prêtres servent à couvrir les chevaux des Goths et des Vandales... En vain les habitans se réfugient dans l'amphithéâtre colossal qui dominait la ville. Les portes en sont brisées par les vainqueurs; ils violent les femmes, égorgent les pères et les enfans, sur les gradins, dans les vomitoires, dans les longues galeries de l'amphithéâtre; et leur regret est de ne pouvoir démolir entièrement ce gigantesque édifice (7).

Mais un pontife, en longs habits blancs, se présente. Dans l'une de ses mains, il tient une houlette, dans l'autre l'image d'un homme mourant par un cruel supplice. Il a parlé; les barbares écoutent: les armes tom-

---

(7) Le Colysée.

Digitized by Google

bent de leurs mains. Humbles, repentans, ils viennent baiser la main sacrée du pontife ; ils lui demandent de répandre sur leurs têtes une eau purifiante : la clémence est entrée dans leurs ames ; ils ne se rappellent leurs fureurs passées que pour les détester : c'étaient de féroces guerriers, ce ne sont plus que d'humbles chrétiens....

Quatrième bas-relief.—Le pontife du dernier tableau reparaît dans celui-ci, mais avec tous les attributs de la puissance suprême. Il n'a conservé presque rien de son antique simplicité. Les rois s'inclinent devant son trône, baisent avec respect l'anneau de ses mains, et même sa chaussure.

Au milieu des ruines de l'antique ville, s'élèvent des monumens d'un autre goût, d'une autre architecture. Des coupoles surmontées de croix percent les nues ; elles ont été construites des débris des temples anciens.

Les arts renaissent dans la ville désolée. Les tributs et l'or des autres nations y arrivent par toutes les portes : le pontife rend, en échange, des indulgences, des bénédictions.

Mais si la ville prospère, les campagnes environnantes restent stériles, couvertes de marais infects. Ses habitans ne peuvent employer à des travaux utiles leurs bras toujours levés vers le ciel. Les terres restent sans culture ; une population nombreuse est plongée dans une langueur, dans un assoupissement général.

Et cependant le pontife, du haut de son vaste palais, lance des foudres contre les peuples qui ignorent ou ne veulent pas reconnaître sa puissance : il prétend que les rois mêmes lui sont soumis par des décrets divins.

Tant d'orgueil révolte quelques peuples et quelques rois. Je les vois dédaigner les foudres impuissans du pontife....

Mais quel est ce jeune héros qui s'avance ? Sa démarche est triomphante et noble. Il présente au pontife une couronne d'étoiles, et d'une autre main, lui montrant le ciel, il semble prononcer : c'est là qu'est ton empire !...

Le pontife a déposé sa triple couronne : il a repris son bâton pastoral ; ce même bâton qui, plus puissant qu'un

Digitized by Google

sceptre, lui assujettit les hordes du nord, lorsqu'elles vinrent saccager la ville des Césars.

CINQUIÈME BAS-RELIEF. — C'est encore notre jeune héros. Les peuples accourent à sa rencontre; il marche, comme autrefois les consuls, précédé de licteurs; mais les faisceaux que portent ses gardes, ne sont formés que de sceptres.

Quel est cet enfant dont il veut être le guide, et qu'il montre aux Romains prosternés, mais joyeux? Je crois retrouver les traits du héros dans ceux de cet autre Ascagne. Il a déjà cet œil étincelant qui pénètre dans les ames. Devant eux vole un génie aux ailes de feu; il déploye un drapeau où j'ai lu ces mots: *Spes altera Romæ.*

O prodige! à l'aspect du héros et de son noble fils, de verdoyantes forêts ont recouvert et rassaini le sol du vieux Latium; les marais se sont desséchés; les ruisseaux ont recommencé à couler aux pieds des montagnes: les plaines offrent des moissons abondantes....

La ville a doublé d'étendue; l'utile industrie s'est emparée de ces palais qu'habitait l'indolente oisiveté. C'est encore ici une autre résurrection de la ville éternelle...

J'étais occupé à décrire ces tableaux, lorsque la nuit vint m'interrompre. Je sortis du temple souterrain, et je vis s'éteindre dans l'Occident les derniers rayons du soleil. Un silence absolu regnait autour de moi; mais j'entendais, dans le lointain, les cris tumultueux du peuple de Rome qui se livrait à la joie la plus bruyante. Déjà commençait l'illumination des dômes, des obélisques, de la grande colonne de Trajan.

A quelle époque, me disais-je en retournant vers la cité, à quelle époque a pu être exécuté le monument que je viens de découvrir? S'il retrace des événemens très-anciens, il en présente d'autres qui sont tout récens, et même des événemens qui ne sont qu'en espérance.

Je me rappelai alors que Numa avait été instruit par Égérie des mystères de l'avenir; que ce prince avait écrit, au rapport de Tite-Live, un grand nombre de

Digitized by Google

livres prophétiques qui furent trouvés dans son tombeau bien des siècles après sa mort ; qu'ils furent brûlés par ordre du sénat, parce qu'ils contenaient des choses que l'on ne devait pas révéler au peuple...

Et voici le résultat de mes réflexions :

Ne peut-on pas croire que Numa et Egérie prévoyant le sort réservé à leurs livres, ont voulu rendre dépositaire de leurs idées une substance plus solide que le léger papyrus ? Ils auront fait graver sur le marbre les grands événemens que prédisaient leurs écrits. Après la mort de Numa, Egérie aura choisi pour son tombeau ce temple ignoré du vulgaire.

O providence ! ô bizarrerie des choses humaines ! c'est après vingt-trois siècles écoulés, qu'un obscur descendant des Gaulois vient, des rives de la Seine, découvrir, sur les bords du Tibre, un monument qui contient les DESTINÉES DE ROME ! AMAURY-DUVAL.

VARIÉTÉS.

ATHÉNÉE DE PARIS. — *Cours d'éloquence.* — Depuis que mon premier article est écrit, M. Victorin-Fabre a prononcé cinq nouveaux discours, dans lesquels il a continué à suivre avec exactitude le plan qu'il s'était tracé, et qu'un des principaux rédacteurs de ce Journal avait fait connaître dans le numéro du 9 février dernier. Au tableau de l'éloquence des anciens, comparée dans tous les genres avec celle des peuples modernes, a succédé l'histoire particulière et plus détaillée de l'origine et des progrès de l'éloquence française. M. Victorin-Fabre a commencé par montrer de quels élémens fut d'abord formée notre langue, et quels furent les obstacles de diverses natures qui s'opposèrent, sous plusieurs règnes, à son perfectionnement. Il a prouvé l'influence des langues sur le talent et le génie lui-même, en rappelant ceux de nos anciens écrivains qui ne manquaient pas d'éloquence dans leurs ouvrages en langue latine, et qui restaient, non-seulement pour le style, mais encore pour les pensées, si prodigieusement au-dessous d'eux-mêmes, lorsqu'ils hasardaient d'écrire dans le langage national qui n'était pas encore

Digitized by Google

formé. Il a fait voir ensuite comment ce langage si barbare avait commencé à se polir par des gradations presque insensibles, mais constantes. Il a développé les causes très-diverses qui ont concouru à son perfectionnement, et il a particuliérement insisté sur les causes morales et politiques auxquelles les gens de lettres donnent en général trop peu d'attention.

Parmi les événemens de ce genre que le professeur a cités en grand nombre, qu'il a discutés, et dont il a apprécié le plus ou moins d'importance, il a particuliérement insisté sur nos guerres d'Italie sous le règne de François Ier; époque depuis laquelle on trouve dans la littérature, et sur-tout dans la poésie française, avant Corneille, une imitation souvent trop servile des écrivains que l'Italie avait déjà produits A commencer de ce règne, M. Fabre a donné une attention plus particulière à la formation graduée de l'élocution poétique, dont il a suivi la marche, les écarts et les progrès, depuis l'*élégant badinage* de Marot, jusqu'à l'éloquence sublime de Corneille. Dans cette espèce de galerie, il a fait voir chacun de nos anciens poëtes trouvant quelques traits éloquens ou quelques formes oratoires, dont les unes n'ont pas été adoptées par l'usage, tandis que les autres ont enrichi la langue, sous la plume des grands poëtes ou des grands orateurs qui, depuis, les ont imitées et perfectionnées. Il a sur-tout analysé avec soin les auteurs qui ont donné, les premiers, quelques modèles de l'éloquence qui convient à tel ou tel genre d'écrire; Regnier, par exemple, que Boileau appelait *son illustre devancier* dans la satire, et Malherbe, qui fut, dans l'ode, celui de J. B. Rousseau, poëtes trop peu lus aujourd'hui, et trop négligés par les critiques.

En traitant de ces divers objets, le professeur n'a jamais oublié ce qu'il avait dit dans l'exposé de son plan, et qu'il a répété depuis; qu'en se proposant d'offrir, dans un même cadre, l'analyse, l'histoire, et le tableau de l'éloquence, qui prend toutes les formes, et qui en change selon la nature des ouvrages et des sujets, il fallait l'étudier d'une manière particulière dans toutes les sortes de sujets et dans chaque genre d'ouvrages; qu'il fallait toujours séparer ce qui est de l'art, de ce qui appartient en propre au génie des écrivains, marquer et caractériser les nouvelles richesses que l'éloquence a reçues de chacun d'eux; distinguer *ce qu'elle doit aux qualités dominantes de leur esprit*, ce qu'elle tient de leur caractère, des événemens de leur vie,

Digitized by Google

des circonstances; enfin *apprécier l'influence qu'ils ont exercée sur l'esprit général de la nation, et celle qu'ils en ont reçue*.

Mais si M. Victorin-Fabre s'est conformé à ce plan, en traitant, avec rapidité, des poëtes qui ont précédé Corneille, il l'a sur-tout suivi pleinement dans les séances qu'il a consacrées à l'examen de ce grand homme. De tous les genres de haute poésie, celui de l'ode était le seul dans lequel notre littérature offrît alors quelques traits d'une véritable éloquence. L'épopée n'avait produit que des ébauches ou des monstres : le théâtre était barbare. Le professeur en a tracé le tableau de manière à prouver avec quel soin il a étudié un grand nombre d'ouvrages que les gens de lettres eux-mêmes ne lisent plus. La révolution faite par Corneille et l'influence qu'elle a exercée ont paru à M. Victorin-Fabre si importantes dans notre littérature, et notamment dans l'histoire de notre éloquence poétique, que, pour les faire connaître tout entières, il a, d'abord, opposé Corneille, non-seulement à ses contemporains, mais aux poëtes dramatiques des anciens, des Italiens et des Espagnols, qui étaient aussi à cette époque imités par tous nos poëtes. Corneille en quelque sorte inventeur d'un nouveau système dramatique qui devait tant influer sur l'éloquence théâtrale, Corneille créateur de tous les genres de style et d'éloquence tragique, Corneille offrant le premier des modèles de l'éloquence que demandent quelquefois la comédie et le drame lyrique, l'influence de ce grand homme sur la littérature de son siècle et *sur le développement du génie national*, son influence morale, tout a été analysé par le professeur, et apprécié, selon moi avec autant de profondeur que de sagesse. Le caractère de l'auteur de *Cinna*, sa vie, les événemens du siècle dans lequel il a vécu ont été examinés à leur tour, d'après le plan que je viens de rappeler. M. Victorin-Fabre, en traitant pour la seconde fois un sujet qu'il semblait avoir épuisé lui-même, non-seulement a reproduit plusieurs des vues neuves et étendues dont il avait enrichi son éloge de Corneille, mais il y a ajouté des développemens et des vues entièrement nouvelles, et il me semble que Corneille n'a jamais été examiné sous autant d'aspects.

La dernière leçon sur ce grand poëte était aussi la dernière du cours pour cette année. Quoique les autres discours du professeur eussent généralement obtenu le succès le plus flatteur, celui-ci a été reçu avec une satisfaction par-

Digitized by Google

ticulière. M. Victorin-Fabre, interrompu pendant tout le cours de la séance par les plus vifs témoignages d'approbation, a quitté la chaire au bruit long-tems prolongé d'applaudissemens unanimes, et il a dû être touché de la manière dont ses auditeurs lui ont témoigné le désir de l'y voir remonter l'année prochaine. C'est un vœu que, pour mon compte, je partage bien vivement, et que partageront aussi sans doute tous les vrais amis des lettres, faits pour sentir combien il est important que des hommes, dignes d'une telle mission, propagent les éternels principes de la raison et du goût, dans un tems où l'ignorance, les intérêts individuels et les passions du moment se liguent sans cesse pour les obscurcir et les dénaturer.

Voilà ce que j'ai vu et entendu; je puis avoir omis beaucoup de choses, mais je n'ai rien ajouté. Dans les jugemens même que j'ai portés sur telle ou telle partie du cours d'éloquence, je n'ai fait que m'acquitter de mon devoir d'historien, en répétant ce que j'ai ouï dire aux hommes de lettres les plus distingués qui sont venus écouter et applaudir les discours de M. Fabre. J'ai rédigé avec la même bonne foi mon premier article, et je ne m'attendais pas qu'il dût m'attirer une verte querelle. J'avais dit, dans cet article, ce que tout le monde sait, que M. Victorin-Fabre, *poursuivi avec un acharnement dont on trouve la cause et l'explication dans sa jeunesse, ses talens et ses succès, n'a enfreint, dans aucune occasion, la noble loi qu'il s'est faite du silence* (1); en d'autres termes, que M. Victorin-Fabre a pour critiques dans les journaux, depuis quelques années, les mêmes écrivains qu'il a eus pour concurrens dans la lice académique où il les a vaincus, et que ce jeune auteur a porté jusqu'ici la modération au point de ne pas même avertir le public d'un tel manége. Un critique auquel certainement je n'avais pas songé en écrivant cette phrase, a cependant voulu la prendre pour lui; et pour se venger d'une application qu'il a faite, et non pas moi, il a rassemblé en un faisceau les éloges disséminés dans le cours de mon article; il les a disposés à sa fantaisie, et puis il m'a gourmandé *d'avoir employé pour louer* M. Fabre des expressions telles que cet écrivain *n'en pourrait trouver lui-même de plus fortes pour louer Bossuet et Montesquieu* (2).

Certes il y a de l'adresse dans cette remarque, le tour en est fort ingénieux; mais que M. N. L. me le pardonne, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, et cette phrase

(1) Mercure du 25 mai.
(2) Gazette de France du 22 juin, article signé N. L.

Digitized by Google

d'un tour si adroit n'est qu'une réminiscence. Ceci prête à un rapprochement trop curieux et qui me justifie trop bien pour que je l'omette. N'est-il pas réellement très-singulier que M. N. L. ou C. *de la Gazette de France* ait fait, précisément pour m'accuser d'avoir trop loué M. Victorin-Fabre, ce qu'a fait autrefois M. H... du *Journal de l'Empire*, pour répondre à ceux qui accusaient cette feuille de n'avoir pas assez loué le même écrivain? on va voir que c'est absolument la pensée de M. N. L. exprimée d'avance (car il faut être juste) avec plus de force et d'élégance « Supposons que l'un de nous, dit M. H..., en parlant de Démosthène ou de Bossuet, ait reconnu dans ces grands orateurs *de la chaleur et du mouvement, des transitions heureuses, beaucoup d'art, d'adresse et d'élégance, une manière neuve, dramatique, originale, pittoresque et véritablement éloquente,* qui aurait osé nous reprocher de déprécier ses chefs-d'œuvre? Voilà cependant ce que nous avons dit de M. Victorin-Fabre (3). » Cette phrase, mot pour mot, telle que je la transcris ici, est répétée jusqu'à cinq fois dans l'article de M. H... Après cela je demande à mon censeur lui-même s'il peut y avoir du ridicule à donner à M. Victorin-Fabre, dans un journal connu par son impartialité, des louanges beaucoup moins *fortes*, quoi qu'il en dise, (même après ses petites falsifications) que les éloges que l'on se targue d'avoir accordés au même écrivain, dans le journal le plus connu par l'acharnement, très-explicable, qu'il met à défigurer toutes ses productions.

Mais ce n'est pas ce journal seul qui a parlé de M. Victorin-Fabre en termes beaucoup plus magnifiques que les miens; c'est encore le journal de mon censeur lui-même. On se souvient qu'en couronnant dans la même année deux ouvrages oratoires de M. Fabre, *ce qui était sans exemple, comme il l'était qu'un même auteur réunît tant de prix de poésie et d'éloquence,* l'Académie termina l'exposé du jugement qu'elle avait porté sur l'*Eloge de la Bruyère*, et le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, par cette phrase remarquable : *Nous n'avons pas besoin d'appeler les yeux de cette assemblée sur le phénomène que présentent les triomphes multipliés d'un écrivain de vingt-quatre ans, et sur les espérances qu'on doit concevoir d'un talent déjà si varié, si brillant, et si mûr,* etc. (4).

(3) Voyez le Journal de l'Empire du 17 septembre 1808.

(4) Rapport sur les concours des prix imprimé par l'ordre de l'Institut.

Digitized by Google

Ceux qui ont assisté à la séance publique dans laquelle ce rapport a été lu, peuvent se rappeler qu'à ce mot de *phénomène*, il y eut un mouvement d'approbation qui montra que l'Académie n'avait été que l'interprête de l'opinion de l'assemblée. Parmi les journaux qui ont eu la bonne foi de rendre un compte fidèle de cette même séance et de ne pas oublier cette circonstance remarquable, je trouve précisément celui de M. N. L. (5). *M. le secrétaire perpétuel*, y est-il dit, *en arrêtant un moment l'assemblée sur cette idée, n'a fait qu'exprimer l'opinion générale*; voilà qui est déjà bien plus fort que mes éloges, car je n'ai pas parlé de *phénomène*, ni de rien de pareil; mais le collègue de M. N. L. va plus loin. Il *pense qu'on reconnaîtra dans l'éloge de La Bruyère la meilleure de toutes les méthodes de composer un éloge*; *il affirme que son auteur est pour La Bruyère un ami plein de chaleur, d'éloquence, d'adresse, etc.* Le critique s'exprime du même ton sur le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*; après avoir cité la première partie de l'analyse ou du portrait de Voltaire, il ajoute : « Forcé par la nature de son sujet de parler d'hommes et d'ouvrages mille fois appréciés, *M. Victorin-Fabre a eu le même bonheur, c'est-à-dire le même talent dans les tableaux qu'il a tracés. Des vues saines, un goût toujours sûr, une élocution élevée, brillante, soutenue, voilà ce qui a été constamment senti, applaudi*, etc. »

Enfin, chose singulière! non-seulement les collègues de M. N. L. qui me reproche d'avoir loué trop magnifiquement l'auteur de ce tableau, mais M. N. L. lui-même l'a loué dans plusieurs endroits plus pompeusement que je ne l'ai fait. Il a dit et répété, *qu'il n'avait jamais contesté le talent de M. Victorin-Fabre*; *que c'était un écrivain plein d'esprit, de connaissances, d'ardeur pour l'étude, pénétré des beautés des grands modèles*. Il a dit, qu'avant de professer l'éloquence M. Fabre avait *prouvé dans d'autres ouvrages que la nature ne lui en avait pas refusé le don*. Il a dit, *que le style du tableau littéraire* du même auteur, *était clair, élégant et précis*, qu'il avait *de l'élévation et de la chaleur* (6). Et il me cherche querelle pour avoir dit à mon tour que le style de M. Fabre est clair, élevé, harmonieux. Il a dit, *qu'en parlant de la composition et du style de La Bruyère, M. Fabre marchait souvent à côté du peintre des carac-*

(5) Gazette de France du 10 avril.
(6) *Idem*, du 30 août 1810.

Digitized by Google

tères; qu'il était vif, saillant, animé comme lui, etc. Et il m'accuse d'emphâse, moi qui cependant n'ai pas dit que M. Fabre marchât à côté des grands hommes dont il a fait l'analyse dans son cours.

Ce qui est plus plaisant encore, c'est de voir le même crit que se battre les flancs pour montrer que mes éloges décèlent un ennemi, un ennemi perfide et de la pire espèce (*inimicorum pessimum genus*). Certes, je plains M. Victorin-Fabre s'il a pour ennemis tous ceux qui l'ont loué autant et même beaucoup plus que moi. Le nombre en est vraiment effrayant, et dans ce nombre il y en a de bien redoutables. Si je voulais seulement les nommer tous, à commencer par M. de Parny, dont l'*inimitié* pour M. Fabre a éclaté en beaux vers, lorsque ce jeune écrivain n'avait encore que dix-neuf ans, ce serait une liste à n'en plus finir. Mais en mettant de côté tout ce qu'on a écrit sur ses autres ouvrages, puisqu'il était question tout à l'heure de son éloge de Corneille, je prie M. N. L. d'examiner lui-même, et de nous dire combien cet éloge seul a fait d'*ennemis* à son auteur. Si j'ai bonne mémoire, il peut donner ce titre, non seulement à tous les membres de l'Institut qui l'ont couronné à l'unanimité, et en ont parlé avec enthousiasme, mais encore à presque tous les rédacteurs de feuilles publiques qui en ont rendu compte dans le tems, notamment à l'homme de lettres célèbre qui l'a analysé dans le Magasin Encyclopédique, et à MM. Ginguené et de Boufflers qui l'ont fait connaître dans les Mercures du 9 avril, du 14 mai 1808, et du 18 novembre 1809. Mais parmi *ces flots d'ennemis* dont le panégyriste de Corneille a eu le malheur de soulever contre lui les louanges, je n'en citerai que deux dont l'*inimitié*, beaucoup plus vivement exprimée que la mienne, suffira, j'espère, pour montrer à M. N. L. lui-même combien il a tort de m'accuser seul.

M. Palissot, dans ses Mémoires littéraires, après avoir parlé des poésies de M. Fabre, d'un ton que je n'ai pas pris en parlant de sa prose, et avoir dit notamment d'une de ses élégies: *Le beau idéal, non moins indispensable dans la poésie que dans la peinture, y est conservé d'un bout à l'autre; c'est ainsi, comme l'a dit Boileau, qu'amour dictait les vers que soupirait Tibulle.* M. Palissot, disons-nous, qui certes ne peut pas être soupçonné de se ranger volontiers au jugement de l'académie, ajoute: « L'éloge du grand Corneille, proposé l'année dernière » par l'Accadémie pour le sujet d'un discours en prose, » vient d'ajouter, le 6 avril 1808, une nouvelle couronne

» à celle qui, l'année d'auparavant, avait été décernée à » M. Victorin-Fabre, comme un prix extraordinaire Ce » dernier succès ne fut balancé par aucun de ses concur- » rens, et l'on vit avec surprise que le talent de l'*éloquence* » *la plus élevée* n'appartenait pas moins à ce jeune athlète » que celui de la poésie. On a beaucoup parlé de cet éloge, » l'envie pour en atténuer le mérite, et la saine critique, » pour en faire sentir les beautés; nous n'en dirons qu'un » mot, il est digne du sujet (7). »

M. le cardinal Maury voulant établir, dans son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, que l'exercice préalable de l'art des vers donne des avantages sensibles aux orateurs, appuie cette opinion sur l'exemple de M. Victorin-Fabre. Il dit que « la justesse vient d'en être prouvée par l'Eloge » de Corneille qui a remporté avec tant d'éclat le prix au » jugement de l'Académie française. L'auteur, ajoute-t-il, » s'était déjà fait connaître par ses succès dans la poésie, » et cette nouvelle couronne a prouvé combien l'étude et » l'exercice de l'art des vers avaient hâté les progrès de son » talent dans le genre oratoire. *Un tel début ne promet pas* » *seulement, il montre un écrivain qui saura soutenir* » *dans cette carrière la gloire de notre nation*. Il me semble » que Corneille n'avait pas encore été *si bien loué* (quoi- » qu'il l'eût été par Racine). On ne pouvait ni l'apprécier » avec plus d'esprit et de goût, ni le célébrer avec plus de » raison et d'éloquence. Cet éloge qui s'est fait remarquer » par des beautés du premier ordre, doit ranimer la vieille » admiration des Français pour le créateur des Horaces et » de Cinna. Notre littérature peut donc se féliciter d'avoir » un orateur de plus en ce genre, où aucun peuple moderne » n'est encore parvenu à nous égaler, etc., etc. (8) »

Aux *ennemis* de M. Fabre que j'ai déjà nommés ou indiqués, il faut joindre encore les étrangers célèbres qui ont loué ou traduit différens de ses ouvrages, *ce que nous croyons sans exemple* (observe M. Palissot) *pour un auteur si jeune*. Maintenant, si l'on veut bien, comme l'a fait M. N. L., me mettre moi-même du nombre, j'avoue que je me tiendrai pour très-honoré d'être en si brillante compagnie. Mais puisqu'au dire de mon censeur, il n'est pas douteux que j'y mérite une place, au moins pour l'in-

---

(7) Mém. pour servir à l'hist. de notre littérature, tom. Ier, p. 278 et suiv, art. *Victorin-Fabre*, et tom. IV de la nouvelle édition des Œuvres complètes de Palissot.

(8) *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, tom. Ier, p. 115 et 116 de la nouvelle édition.

Digitized by Google

tention, que signifient ces expressions singulières que je trouve dans son article : « Si M. Victorin-Fabre veut être » loué ainsi.... Espérons que sa modestie préférera une critique un peu maligne....., etc. » M. N. L. pense-t-il donc qu'on aille prendre conseil de son ennemi quand on veut lui nuire ? J'ignore ce que *préfère* et ce que *veut* M. Fabre. Ce n'est pas un écrivain de ce caractère qui fait des avances à ses critiques, pour leur insinuer la marche qu'ils doivent tenir. M. N. L. doit le savoir, puisqu'il a été chargé d'annoncer, dans son journal, quelques ouvrages de M. Victorin-Fabre. Enfin, il doit savoir qu'il n'est pas plus au pouvoir de ce dernier de m'empêcher de lui rendre justice, que d'empêcher MM. tels ou tels de dénaturer ses productions par des analyses infidèles. Du reste, quand M. Victorin-Fabre le pourrait, je pense qu'il aurait tort d'en rien faire. Ceux qui ont lu ses ouvrages ne le jugeront pas sur des articles de journaux, et il doit compter pour rien l'opinion de ceux qui jugent un auteur sans l'avoir lu. Ses véritables ennemis (car il faut parler enfin un langage moins étrange), le servent certainement beaucoup plus qu'ils ne lui nuisent ; car il n'y a point de lecteur qui ne voie que s'il n'avait qu'un esprit et des talens vulgaires, on ne s'acharnerait pas sur lui sans relâche, et qu'il ne serait pas, depuis quelques années, celui des auteurs vivans qui exerce le plus la critique. En montrant de la passion, l'on indispose les ames honnêtes : et lorsqu'un écrivain, dont les actions et les écrits ont mérité l'estime générale, est traité avec injustice, le public ne laisse échapper aucune occasion de l'en dédommager. Voilà ce qu'éprouve M. Fabre dans toutes les séances publiques où il se trouve, et M. N. L. lui-même en a pu voir un exemple à l'Athénée, puisque les applaudissemens sont devenus plus vifs à mesure que ses critiques devenaient plus *malignes*, pour ne me servir que de ses expressions. Pour ce qui me regarde, ces critiques, que je n'appellerai pas des infidélités, ne m'ont point inspiré la résolution d'être complétement juste envers M. Fabre, car je l'avais déjà résolu ; mais elles m'ont engagé à m'exprimer, sur son compte, avec plus d'étendue, et à citer en sa faveur des témoignages, non pas plus impartiaux et plus désintéressés que le mien, mais beaucoup plus imposans. Je finis en remerciant M. N. L. de m'en avoir fourni l'occasion, et en l'invitant de tout mon cœur à m'en offrir une nouvelle.

ROLLE, *Bibliothécaire de la Ville.*

POLITIQUE.

L'ÉTAT de plus en plus alarmant du roi Georges, la situation de la banque, la position de l'armée de lord Wellington, l'imminence d'une guerre avec l'Amérique, tels sont les objets qui occupent alternativement les séances du parlement, et sont la matière des dissertations polémiques les plus animées et les plus intéressantes. Nous suivrons cet ordre en en entretenant le lecteur.

Le 13 juillet, le roi a eu une rechute à Windsor; l'attaque a été violente, accompagnée des symptômes les plus alarmans; des messagers furent expédiés à Londres au prince régent; le lendemain, ce prince était à Windsor avec le duc de Cumberland. A la date du 16, les symptômes de la maladie du roi depuis sa rechute continuaient d'augmenter, S. M. avait passé une nuit très-inquiétante. Le 18, on annonçait un peu de sommeil dans la nuit passée; mais pas de mieux le matin de ce jour. Le 19, pas de sommeil et pas de mieux dans la matinée du 20. Toutes les fêtes qui devaient être données par le prince régent ont été suspendues. Cette maladie, dit une feuille anglaise, continue de mettre en défaut toute l'habileté des médecins; personne aujourd'hui ne peut espérer que S. M. reprenne jamais l'exercice des fonctions royales; quand le roi n'est pas atteint des accès violens de sa maladie, sa santé corporelle paraît assez bonne; mais l'influence que cette maladie exerce sur le cerveau et sur les entrailles est de nature à faire craindre une mort subite. Les dernières attaques ont été plus fortes, plus opiniâtres que jamais. La saignée n'a produit aucun effet. Le lord président du conseil privé a reçu du conseil de la reine des communications qui ont été données à la chambre des communes, au sein de laquelle on a remarqué beaucoup d'inquiétude et d'agitation.

Suivant les derniers rapports du lord Wellington, il a réuni toutes ses troupes composées d'environ 25000 Anglais et 15000 Portugais. Il ne reste plus d'Anglais sur la rive droite du Tage, ils sont tous concentrés sur la rive gauche; les Français occupent le pays entre Badajoz et Mérida, et paraissent s'occuper à ramasser des vivres. A cette dépêche

Digitized by Google

le *Morning-Chronicle* ajoute : Nous apprenons, par des lettres particulières de Lisbonne, l'événement important de la marche des Français sur Talayeyra (la Réal), après avoir jeté 5000 hommes et 1000 chevaux dans Badajoz. Dans une autre lettre du 30, il est dit que le colonel Trantt a quitté Opporto pour aller prendre le commandement de la milice qui dans l'absence du général Spencer s'est rassemblée dans les environs d'Almeida.

Ces divers mouvemens vont trouver leurs corrélations dans les deux dépêches du maréchal duc de Dalmatie, que nous allons faire succéder aux relations anglaises qui viennent d'être lues.

« Hier, dit le maréchal de Dalmatie dans sa lettre adressée, de Badajoz le 24 juin, au prince major-général, toute la cavalerie des armées de Portugal et du Midi a été portée en reconnaissance sur la ligne ennemie. M. le maréchal duc de Raguse a dirigé le général Montbrun sur Campo-Mayor, où il a rencontré 1200 chevaux portugais et deux divisions anglo-portugaises. Il n'y a pas eu d'engagement sur ce point.

» J'avais donné ordre au général Latour-Maubourg de diriger la colonne de dragons, commandée par le général Bron, vers Villa-Viciosa ; elle n'a rien rencontré, et est rentrée sans avoir poussé jusqu'à cet endroit.

» Le général Latour-Maubourg ayant fait passer les gués de la Guadiana entre Jurumenha et l'embouchure de la Caza, au restant de la cavalerie de l'armée du Midi, il s'est porté directement sur Elvas. La colonne de droite, qui était commandée par le général Briche, a occupé pendant quelques instans cinq escadrons anglais qui lui étaient opposés, tandis que la brigade du général Bouvier-des-Eclats, à la tête de laquelle était le 1er régiment de la Vistule, manœuvrait sur leur droite. Ce mouvement a réussi : deux escadrons du 11e régiment, dit des chevau-légers anglais et des hussards hanovriens, ont été détruits ; trois officiers et 150 cavaliers avec leurs chevaux sont restés en notre pouvoir ; l'ennemi a eu, en outre, plusieurs morts et un grand nombre de blessés. Les 2e et 10e particulièrement ont été engagés ; cette affaire leur fait honneur. M. le colonel Lallemant a été légèrement blessé, ainsi que dix cavaliers. Dix autres escadrons anglais sont restés à une distance respectueuse, et n'ont pas voulu s'engager.

» D'après les renseignemens que l'on a recueillis, il paraîtrait qu'il y a dislocation dans l'armée alliée. On dit que les troupes espagnoles, commandées par le général Blake, retournent vers l'embouchure de la Guadiana et le comté de Niella ; que les Anglais et les Portugais ont déjà fait filer des troupes vers le Tage, et envoyé leurs équipages à Lisbonne ; que lord Wellington s'est dirigé sur Lisbonne, et que les ennemis ont envoyé sur cette ville plus de 8000 malades ou blessés. On annonce également l'arrivée d'un renfort considérable venant d'Angleterre, qui a dû débarquer il y a peu de jours à Lisbonne. Le

Digitized by Google

régiment de chevau-légers qui a éprouvé devant Elvas l'échec dont je viens de parler, avait joint l'armée trois jours auparavant.

La seconde lettre du même maréchal est encore de Badajoz, mais en date du 28 juin.

« L'armée ennemie, qui avait repassé la Guadiana, y est-il dit, a continué sa retraite. Elle est dans ce moment à trois marches de nous. Elle paraît renoncer entièrement à l'Espagne, et se concentrer pour la défense de Lisbonne.

» Lord Wellington avait déjà le 26 juin son quartier-général à Port-Alègre. Plus de 8000 malades et blessés anglais ont été évacués sur Lisbonne, avec tous leurs gros bagages. Les Espagnols se sont séparés d'eux et ont été dirigés sur l'embouchure de la Guadiana.

» Les cadres des six régimens anglais qui ont été détruits à la bataille de l'Albuerra sont retournés en Angleterre. Il n'est resté de ces régimens que des officiers et des sous-officiers.

» Par les renseignemens recueillis des habitans, les Anglais ont eu à la bataille 6500 hommes tués, blessés et prisonniers ; beaucoup de blessés sont morts : les Espagnols et Portugais ont perdu 4000 hommes. La perte de l'ennemi est triple de la nôtre. Aussi, dans la nuit du 17 au 18, avait-il commencé à battre en retraite ; et il aurait repassé la Guadiana, si j'avais dû continuer l'attaque ; mais la réunion des Espagnols, sur lesquels je ne comptais pas, m'ayant présenté une trop grande masse de troupes, je ne jugeai pas à propos de le faire. J'avais d'ailleurs été informé que le siége de Badajoz avait été levé, et que l'artillerie en avait été retirée, ce qui me donnait un répit de deux mois pour venir au secours de cette place.

» Les Anglais sont très-mécontens du général Béresford, qui a été suspendu et renvoyé en Angleterre pour avoir exposé les troupes anglaises et épargné les Portugais et les Espagnols. Il est vrai que ceux-ci, qui étaient plus nombreux, ont été moins exposés que les Anglais, et ont fait de moindres pertes qu'eux.

» Il nous arrive un très-grand nombre de déserteurs de l'armée anglaise. Tous assurent que les Anglais sentent leur impuissance pour soutenir la lutte en Espagne, et tout porte à penser que lorsque l'armée de réserve que V. A. S. m'annonce sera arrivée sur Almeida, ils se convaincront de l'impossibilité de tenir même à Lisbonne.

» Les Anglais ont éprouvé une grande pénurie de vivres et d'argent. L'argent devient très-rare chez eux ; ils ne le répandent plus avec la même profusion. Ils attribuent cela à la défaveur de leur change.

» Les brèches de la place de Badajoz se réparent avec la plus grande activité. La place est réapprovisionnée pour sept mois ; on vient de trouver un nouveau magasin de cent milliers de poudre qui avait été caché dans les souterrains.

» J'ai fait raser Olivença. »

Nous revenons à l'Angleterre et aux discussions parlementaires qu'a élevées le bill proposé par lord Stanhope. C'est le 10 juillet que le lord chancelier de l'échiquier l'a présenté à la chambre des communes. Là le ministère a été obligé à de pénibles aveux, à de dures concessions,

et à dévoiler les arrière-pensées qui depuis long-tems dirigent sa conduite. On eût encore gardé le silence, mais la démarche funeste de lord King, et sa détermination si peu patriotique, si peu conforme aux sentimens d'un Anglais animé de quelque esprit public, a rendu une explication et, bien plus, une loi nécessaire. Le bill proposé, a dit le lord chancelier, est une conséquence nécessaire de celui de suspension que fit adopter M. Pitt. La banque étant autorisée par cet acte à ne pas payer en numéraire, il doit nécessairement s'établir deux valeurs à l'égard de ses billets, la valeur nominative, et la valeur réelle, si la loi ne vient à son secours; c'est ce qui arrive, et c'est ce que la démarche de lord King établit trop évidemment. On prétend qu'il y a assez de numéraire, et que la banque pourrait reprendre ses paiemens en espèces : je ne le pense pas; mais jusqu'à ce moment fixé, par le bill précédent, à deux ans après la paix, il faut être juste envers les créanciers de l'Etat.

Ici l'orateur laisse voir, sans trop de difficulté, une bien autre conséquence de l'état des choses et du bill proposé : il ne dissimule pas qu'il pense qu'il faudra en venir à rendre, dans tous les cas, les billets de banque monnaie légale, c'est-à-dire à donner à un papier-monnaie un cours forcé. L'orateur s'attendant bien ici qu'on lui objectera l'exemple de la France et des assignats, s'empresse de repousser à cet égard toute comparaison. Les billets de banque n'ont été émis que dans une proportion mesurée sur les besoins et sur la nécessité de maintenir leur crédit; les assignats, au contraire, en peu d'années, ont atteint une proportion vraiment incommensurable. Les assignats s'élevaient au double du capital de la dette nationale anglaise toute entière; l'émission des billets de banque ne s'élève pas au-delà du tiers des taxes annuelles : il n'y a donc rien à craindre, et l'on reproduit vainement les alarmes aussi vaines de 1797; alors comme aujourd'hui l'on disait que tout était perdu, que la nation était au fond de l'abîme; et cependant l'équilibre s'est maintenu, et le gouvernement anglais a fait face à des événemens de la plus haute importance.

M. de Whitbread a combattu le bill, et justifié la demande de son honorable ami lord King comme un acte très-légal, très-juste, nécessaire même pour donner au gouvernement un éveil salutaire relativement à l'état vrai des choses : je m'oppose, s'est écrié l'orateur, à la lecture

Digitized by Google

du bill comme à l'ouverture de la boîte de Pandore; mais hélas ! elle est déjà ouverte.... M. Whitbréad n'a pas dit que l'espérance fût au fond.

M. Baring a félicité la nation de ce que parmi tant de propriétaires dans le même état d'incertitude, de crainte et de gêne, lord King seul ait donné un exemple resté sans imitateur; l'orateur n'est point au reste pour les demi-mesures, et il voterait à l'instant pour que les billets de banque fussent déclarés monnaie légale et forcée, plutôt que pour une mesure intermédiaire et transitive qui aura les inconvéniens de l'autre sans en avoir les avantages.

M. Tierney a été d'un avis tout opposé, et n'a pas craint de laisser entrevoir des soupçons de connivence entre la banque et le gouvernement; il a fait sentir la nécessité d'une surveillance plus exacte et plus fréquente des opérations des directeurs, relativement aux émissions, aux sûretés que présente l'établissement, et à ses transactions avec le gouvernement.

M. Manning a répondu particuliérement à M. Tierney: il a dit que le gouvernement devait à la banque la presque totalité du montant de ses émissions; ce n'était probablement pas là le gage que réclamaient les précédens orateurs, quand ils demandaient quelle sûreté offrait la banque. Quoi qu'il en soit, après quelques nouvelles altercations entre M. Whitbréad et le chancelier de l'échiquier, la motion a été adoptée à la majorité de 64 voix contre 19, et la seconde lecture indiquée au lundi prochain.

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de ces discussions parlementaires l'opinion que professent sur le crédit public en général, et sur les causes du crédit plus ou moins bien établi de chaque Etat, quelques-uns des publicistes allemands prenant cette matière pour objet de leurs dissertations.

« Les fluctuations qu'éprouve le cours des effets publics des divers Etats de l'Europe, les spéculations téméraires et quelquefois heureuses auxquelles ces variations donnent lieu, la stabilité du cours de la France au milieu de cette agitation générale du monde commercial; voilà, écrit-on d'Augsbourg, des questions qui occupent fortement nos écrivains d'économie politique. Il y en a qui voudraient rejeter les variations du crédit public sur l'interruption du commerce maritime; mais comment un phénomène variable, comme la hausse et la baisse des fonds, peut-il dépendre d'une cause fixe et permanente? Pourquoi la France, qui est, comme les autres nations, privée du commerce maritime, jouit-elle d'un crédit moins variable? La véritable origine des révolutions commerciales, dit un de nos journaux,

Digitized by Google

doit être cherchée dans les vices de l'organisation financière des monarchies d'ailleurs puissantes et heureuses. Nulle part en Europe on n'a pu se débarrasser des entraves qu'opposent à un bon système d'impositions les priviléges de caste et les constitutions particulières des provinces : nulle part on n'a su simplifier le mode de perception, ni par conséquent la comptabilité : il en résulte que des gouvernemens, maîtres de ressources territoriales immenses, quelquefois ne savent pas où trouver des fonds pour leurs dépenses courantes, et plus souvent encore ne savent pas au juste s'ils ont ou s'ils n'ont pas de quoi couvrir les dépenses de l'année : de là la nécessité d'avoir recours au papier-monnaie. Mais dans l'émission de ce signe représentatif, quelle garantie peut offrir un Etat qui ne connaît jamais au juste ses ressources, et qui n'est pas sûr de pouvoir en disposer à un moment donné ? Il n'est pas étonnant que dans un semblable état de choses le crédit public varie selon les nouvelles politiques, selon les agitations de l'esprit public ; par conséquent il dépend des combinaisons d'une tourbe d'agioteurs, trop habiles à faire naître et les alarmes momentanées et les sourdes inquiétudes. Rien de tout cela ne peut influer sur le crédit public d'une monarchie qui possède un système de finances bien organisé.

» Tel est le cas où se trouve la France ; et si l'on veut savoir pourquoi la valeur des effets publics de ce pays n'éprouve plus ces variations subites qui livrent à de cruels hasards et la fortune des particuliers et l'existence même des familles, c'est dans l'*Exposé de l'Etat des finances de l'Empire* qu'il faut en chercher l'honorable cause. En lisant cet Exposé, on est encore moins frappé de la grandeur des ressources de l'Empire que de leur immanquable certitude ; on n'est pas ébloui, comme dans les *budjets* anglais, par des sommes incalculables ; on est tranquillisé par des aperçus d'un avenir assuré : on voit un Empire, trois fois plus peuplé que les îles britanniques, ne lever annuellement qu'une somme égale à la moitié de ce que dépense l'Angleterre ; somme pourtant plus que suffisante à l'entretien de ses armées, de ses flottes, et aux frais de tant de magnifiques et utiles travaux ; on apprend que cette somme est levée d'après le principe d'une juste égalité sur toutes les provinces de l'Empire et sur toutes les branches du revenu des particuliers. On peut donc facilement se convaincre que ce fardeau, considéré dans son ensemble, est encore fort au-dessous de ce que la nation pourrait supporter, tandis qu'étant considéré par rapport à sa distribution, il ne pèse pas plus sur une classe ou sur une partie de l'Empire que sur les autres. En même tems, on remarque avec quelle heureuse égalité ces revenus publics refluent, par la dépense annuelle, dans tous les recoins de cette vaste monarchie : les diverses branches d'administration, les cours judiciaires, les ateliers publics, les établissemens d'instruction, étant répartis sur toute la surface de l'Empire d'après un principe uniforme, les sommes dépensées par l'Etat se distribuent et circulent également dans tout l'Empire. Quand on ajoute à ces avantages celui d'un mode de perception simple et expéditif, ainsi que celui d'une comptabilité prompte et claire, on a l'idée d'un parfait système de finances, ou, ce qui revient au même, du système de finances de la France. Un semblable ordre de choses éloigne indéfiniment toute

idée de ces mesures extraordinaires et violentes auxquelles un État sans finances a recours; mesures qui mettent en péril les fortunes particulières, ou du moins les rendent incertaines. Ainsi, point d'inquiétudes, point de fluctuations; la sûreté, la solidité et l'ordre qui règnent dans les finances de l'État, en excluant toutes les spéculations d'agiotage, ou en les circonscrivant dans des bornes étroites, obligent, par une réaction salutaire, les particuliers, et sur-tout les négocians, à mettre également de l'ordre et de la solidité dans leurs affaires commerciales. C'est à une semblable alliance de crédit public avec le crédit des particuliers que le cours du change de Paris doit l'avantage d'être plus stable et plus sûr que celui de Londres ou de toute autre place de commerce.»

C'est ainsi qu'on pense en Allemagne de la situation de l'Allemagne elle-même, de celle de l'Angleterre, et de celle de l'Empire français.

Les mêmes publicistes traitent avec la même force de raisonnemens, et avec la même solidité de documens, de l'alliance fortuite et passagère des Anglais et des insurgés espagnols. Pourquoi, se demandent-ils, l'Angleterre a-t-elle toujours été un allié plus dangereux qu'un ennemi redoutable? c'est que la politique du cabinet anglais n'est pas dans la tête du souverain, mais dans les intérêts variables et alternatifs des ministres; dans les autres cours un changement de ministres n'entraîne pas un changement de système, lorsque le souverain a du caractère; à Londres, la stabilité des choses dépend de celle des personnes. Par exemple, une grande défaite de lord Wellington renverserait peut-être l'administration actuelle, et le premier acte d'autorité de celle qui lui succéderait, serait probablement le rappel des troupes qui sont dans la péninsule, et l'abandon total des insurgés. Voilà donc l'appui sur lequel peuvent compter ces malheureux auxquels l'ignorance et l'intrigue ont mis les armes à la main; la nature seule des choses rend leur union aux Anglais éphémère; bientôt, mais trop tard, ils l'auront éprouvé et reconnu.

Quant à la guerre d'Amérique, où l'Angleterre se jette avec une si haute imprudence sans en calculer les suites futures, ni même les résultats instantanés, on apprend que l'escadre du lord Yorcke a les Bermudes pour rendez-vous; elle doit exiger des réparations pour l'affaire entre *le Président* et *le Little-Belt*, et commencer les hostilités.

Au surplus tout est à la guerre dans les Etats-Unis, et tout est disposé à la soutenir avec courage. Le sénat et la chambre des représentans sont d'accord. Ils ont approuvé une violente philippique du gouverneur de Messachusset

Digitized by Google

contre l'Angleterre, et en ont ordonné l'impression à 5000 exemplaires. Ce gouverneur dans un grand dîner a porté le toast suivant : *à la liberté du commerce avec toutes les nations ; ou à la bouche du canon*. De l'Amérique méridionale on apprend que les troubles continuent : la guerre civile désole les rives de la Plata. Le gouverneur Elie a reçu des renforts, et se dispose à attaquer Buenos-Ayres, mais il est moins fort que les insurgés.

Les nouvelles du nord et celles de l'Allemagne ne font connaître que l'amélioration sensible du cours et du change de Vienne, la demeure en présence des armées russes et turques, et l'admission prochaine en Russie des marchandises de l'Allemagne. Quelques engagemens ont eu lieu entre les Danois et des bâtimens légers anglais. On n'apprend aucun mouvement de la flotte anglaise, si ce n'est que sur tous les points elle trouve les côtes disposées à repousser toute tentative.

L'Empereur a tenu à Trianon plusieurs conseils de ministres et de commerce. La cour est revenue s'établir à Saint-Cloud. Les décrets de S. M. ont organisé les cours impériales de Rome, d'Hambourg et de Pau. Par divers autres décrets les porteurs de titres de créances dites de Saint-Domingue sont appelés à les présenter au liquidateur dans l'espace de deux mois.

Le délai pour profiter du bienfait de l'amnistie accordée aux Français au service étranger est prorogée jusqu'au 1er septembre prochain.

M. Arrighi est nommé préfet de Corse; M. l'auditeur au conseil-d'état Pelet, fils de M. le conseiller-d'état Pelet, est nommé maître des requêtes.

Des orateurs du gouvernement ont apporté, le 25 de ce mois, au Corps-Législatif, le décret qui termine la session de 1811.

M. le comte de Ségur a fait remarquer, dans un discours d'une élégante précision, que cette année le gouvernement avait présenté peu de projets de lois. Lorsque tout est organisé dans l'Empire, il est naturel que le travail de l'administration augmente et que celui de la législation diminue. Toutefois l'orateur a passé en revue les divers objets qui ont occupé cette session, il a rappelé les points principaux de l'exposé de situation, et ceux du rapport de M. Mollerus sur le budjet.

Mais, messieurs, a-t-il dit en terminant, au moment où par les ordres de S. M. on mettait sous vos yeux ces

Digitized by Google

tableaux satisfaisans, un cri de triomphe est venu de l'Espagne jusqu'à nous. La jonction de nos armées s'est effectuée ; Badajoz attaqué vainement a été délivré, et le maréchal Suchet a renversé les murs de Tarragone en présence des Anglais, tristes témoins de sa victoire.

Au même instant un cri de détresse s'est élevé du sein des îles britanniques. Le crédit qui soutenait une puissance colossale et factice s'est ébranlé, et ce gouvernement déjà banni du continent, mais qui se vantait naguères de pouvoir échanger les produits de son industrie contre l'or du Mexique et du Pérou, est aujourd'hui contraint de reconnaître son erreur, d'avouer qu'il perd la confiance publique, et de proposer l'établissement désastreux d'un papier monnaie.

Le gouvernement anglais veut la guerre, le monopole du commerce, la domination des mers. Ses alliés sont ou dédétruits ou perdus pour lui; il ruine tous ceux qu'il veut soudoyer : il épuise son peuple en efforts inutiles, et est réduit à proposer à ce peuple pour ressource une monnaie fictive qui n'a d'autre gage qu'une confiance qui n'existe plus.

L'Empereur, au contraire, veut la paix et la liberté des mers; il a huit cent mille hommes sous les armes; les princes de l'Europe sont ses alliés, tout son Empire jouit d'une tranquillité profonde. Sans emprunts, sans anticipations, neuf cent cinquante-quatre millions levés facilement assurent la libre exécution de ses nobles projets, et S. M. ne nous charge que de vous porter des paroles de satisfaction et d'espérance.

Que de confiance, Messieurs, doit inspirer ce parallèle! répandez-le dans l'esprit de vos concitoyens, communiquez-leur les impressions que vous avez reçues.

Votre tâche sera facile; vous les trouverez tous animés des mêmes sentimens pour un souverain qui n'a d'autre but, dans ses travaux, que le bonheur et la gloire de ses peuples. Ce discours et la réponse de M. de Montesquiou ont été couverts d'applaudissemens. Le Corps-Législatif s'est ensuite séparé. S...

Susanne, poëme en quatre chants, suivi du *Repentir*, et de Poésies fugitives; par M^me A. Joliveau. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

On trouve chez les mêmes, les Fables de M^me A. Joliveau, 2 vol. in-18, prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° DXXIV. — *Samedi* 3 *Août* 1811.

POÉSIE.

ALEXIS.

Le berger Corydon brûlait pour Alexis,
Esclave jeune et beau, son charme et ses soucis.
Il brûlait sans espoir : tous les jours, cherchant l'ombre,
Il s'assied, l'œil en pleurs, aux pieds d'un hêtre sombre;
Là, seul, il dit sans art, ivre de vains désirs,
Aux montagnes, aux bois, ses stériles soupirs.

O cruel Alexis, toi qui me hais peut-être,
Tu dédaignes mes chants, tu dédaignes ton maître;
Tu me feras mourir. Voici l'heure où le frais
Appelle les troupeaux sous l'ombre des forêts,
Où le lézard craintif dans les ronces se cache,
Où Thestile, avec l'ail et le thym qu'elle arrache,
Fait boire la fraîcheur aux moissonneurs brûlés,
Sous le poids du travail et du jour accablés.
Moi que tu fuis, suivant toujours ta trace errante;
Je porte du midi la chaleur dévorante,
Et mêle, en soupirant, ma voix aux aigres sons
Que siffle la cigale au milieu des buissons.

Digitized by Google

Il vaudrait mieux souffrir aux genoux d'Amarylle,
Ses superbes dédains, sa colère tranquille.
Il vaudrait mieux aimer Ménalque sans espoir,
Quoique ton teint soit blanc, et que le sien soit noir.
Bel enfant, point d'orgueil! j'ai vu souvent sur l'herbe
Cueillir la violette au lieu du lis superbe.

Tu me méprises, traître: ah! sais-tu qui je suis?
Sais-tu quels sont mes biens? connais-tu qui tu fuis?
Mille de mes brebis errent sur nos montagnes.
J'ai du lait quand l'été dessèche les campagnes;
J'ai du lait quand l'hiver refroidit l'horizon.
Je sais chanter les airs que chantait Amphion,
Quand sa voix assemblait ses troupeaux sur la pente
Des sommets d'Aracinthe où le Dircé serpente.
Enfin mes traits n'ont rien que tu puisses blâmer;
L'autre jour, quand les vents ne ridaient plus la mer,
Dans ses flots applanis je me vis du rivage:
Si ce miroir a peint ma véritable image,
Je puis (tu jugeras si j'ai trop de fierté)
Disputer à Daphnis le prix de la beauté.

Puisses-tu seulement habiter ma chaumière!
Viens jouer avec moi sur l'herbe printanière,
Du sang des cerfs légers rougir tes javelots,
Et la houlette en main conduire nos troupeaux.
Nous imiterons Pan dans notre mélodie.
Pan apprit le premier aux bergers d'Arcadie
A joindre des roseaux de leur tige arrachés,
L'un à l'autre avec art par la cire attachés.
C'est le Dieu des bergers, c'est le Dieu de leurs maîtres.
Ne crois point, en touchant nos chalumeaux champêtres,
Blesser ta lèvre tendre. Ah! que n'a point tenté
Amyntas pour savoir l'air que je t'ai chanté!
Sept tuyaux inégaux embellissent ma flûte.
Avec cet instrument nul n'entrerait en lutte.
Damétas autrefois m'a fait cet heureux don.
Il m'a dit, en mourant: Après moi, Corydon,
Tu touches le premier ma flûte révérée.
Le jaloux Amyntas l'a beaucoup désirée.
J'ai tiré d'un ravin, sans secours écartés,
Deux chevreaux nés à peine, et de blanc tachetés;

Digitized by Google

Ils usent en un jour tout le lait de leur mère,
Je les garde pour toi : puisse ce don te plaire !
Thestile, tu le sais, les veut depuis long-tems.
S'ils sont vils à tes yeux, elle aura mes présens.
Parais donc, bel enfant. Les Nymphes innocentes
Te présentent de fleurs leurs corbeilles pesantes.
La Naïade au front pur, sortant de ses roseaux,
T'offre la violette et les pesans pavots,
Le narcisse, le thym, le souci, l'hyacinthe,
Les bouquets dont Anet embaume son enceinte,
Et l'unit, avec art, assortissant les fleurs,
La douceur des parfums à l'éclat des couleurs.
Moi, je t'offre des noix du goût de ma bergère,
Et des pommes que couvre une pourpre légère.
Mes prunes jouiront aussi de ce bonheur.
Vous, myrtes, vous lauriers, dignes du même honneur,
Ma main vous cueille aussi : vos tiges mariées
Rendent en doux parfums leurs odeurs alliées.

Aveugle Corydon, ouvre un moment les yeux,
Ton Alexis rejette et des dons et tes feux.
Les présens d'Iolas, plus doué de richesses,
Aux regards d'Alexis surpassent tes largesses.
Ah ! malheureux ! moi-même ai causé mes malheurs.
J'ai moi-même, insensé, sur mes naissantes fleurs,
Fait d'un vent destructeur souffler la noire haleine,
Et boire un sanglier aux bords de ma fontaine.
Pourquoi me fuir, cruel ? Tous les dieux autrefois,
Et Pâris né d'un prince, habitèrent les bois.
Pallas peut s'enfermer dans les murs son ouvrage.
Nous, des vertes forêts préférons-leur l'ombrage.
La lionne s'attache au loup comme au lion,
Le loup cherche la chèvre, émule du mouton.
Chacun suit son penchant. Avides du repos,
Les taureaux dételés suspendent les travaux.
Le soleil, par degrés ôtant le jour au monde,
Epaissit l'ombre obscure, en se plongeant dans l'onde.
L'amour me brûle encor, le soir comme le jour.
L'amour a-t-il un frein ? Arrête-t-on l'amour ?

Corydon, Corydon, ah ! quelle est ta folie ?
Ta vigne, à ces ormeaux où sa tige s'allie,

Digitized by Google

Pousse, à demi taillée, un cep trop étendu.
Ton travail délaissé demeure suspendu.
Que ne travailles-tu du moins pour ton usage!
Du jonc, d'un souple osier fais un léger ouvrage.
Sèche, sèche tes yeux de larmes obscurcis.
Alexis te dédaigne! Eh! n'est-il qu'Alexis?

LE GOUVÉ.

A MONSIEUR DELILLE.

EST-IL bien vrai que le second Virgile,
Pour saluer mes pénates d'argile,
Quitte les hauteurs d'Hélicon?
Quoi! ce favori d'Apollon
A ma prière est si facile!
Tels de la docte antiquité
Les Dieux, loin des regards profânes,
Quelquefois sous d'humbles cabanes,
Goûtaient les doux plaisirs de l'hospitalité.
Témoin cette touchante histoire
De Philémon et de Baucis,
Dont l'Olympe même a transmis
Les simples noms à la mémoire.
Chantre de l'immortalité,
Ainsi, grâces à toi, dans la postérité
J'ai droit d'espérer quelque gloire;
Oui, l'on saura que tu m'as visité,
Que tu daignas souvent, avec bonté,
Sourire aux accents de ma muse,
Et même, (si je ne m'abuse)
M'accorder un peu d'amitié:
Mon nom ne peut être oublié.
Fais plus encor; semblable à l'aimable déesse
Dont la bouche de rose et le souffle embaumé
Répandaient sur un fils tout-à-coup transformé
Ce vif éclat de la jeunesse,
Plus brillant que l'azur ou la pourpre des cieux,
Et cette majesté, noble attribut des Dieux,
Daigne aussi ta muse immortelle,
Pour prix d'un culte si fidelle,

M'inspirer ces brûlans transports
Qui s'exhalent de l'ame en sublimes accords !
Du ciel voilà pour moi l'influence secrète,
Alors, sans profaner ce grand nom de poëte,
Entraîné sur tes pas dans le sacré vallon,
J'ose m'unir aux chœurs des prêtres d'Apollon ;
Et, si j'arrive un jour au port de la vieillesse,
Je veux d'un art que j'aime en lui donnant leçon,
Apprendre au jeune nourrisson
Des chantres éloquens de Rome et de la Grèce,
A célébrer avec ivresse
L'interprète hardi du sublime Milton,
L'émule de Virgile et du noble Thompson.

P. F. Tissot.

29 juin 1811.

ÉNIGME.

Je suis un végétal dont la forme ordinaire
Est celle qu'on nomme *vulgaire* ;
On tire de mon corps un suc très-onctueux,
Doux, gluant, mucilagineux,
Dont les vertus apéritives,
Emollientes, laxatives,
Procurent au malade une saine boisson,
Aux friands pastille et bonbon.

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis plante avec mes huit pieds,
Et double plante avec mes deux moitiés.
J'offre le mois qui les fait naître,
Ce qui reste de l'homme alors qu'il cesse d'être ;
Ce que dissimule souvent
Une coquette à son amant.
J'offre un oiseau qui fait tapage,
Un élément, un ancien sage ;
Ce qu'on rencontre rarement ;
Ce que l'on est alors qu'on est content.

Digitized by Google

La chose que chérit l'être qui l'a reçue,
Qu'il ne regrette pas après l'avoir perdue.

S........

CHARADE.

Mon premier est une plante *vivace*;
Mon second est une plante *vivace*;
Mon entier est une plante *vivace*.

S........

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Colonne*.
Celui du Logogriphe est *Nombre*, où l'on trouve: *ombre*.
Celui de la Charade est *Fardeau*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Cours d'algèbre à l'usage des aspirans à l'Ecole polytechnique, par E. D. Boisbertrand, ancien élève de cette école, et directeur de l'école préparatoire polytechnique. — Deux volumes in-8°. — A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur-libraire pour l'architecture, les mathématiques et la marine, rue Jacob, n° 24. (1811.)

On s'étonnerait moins de voir paraître un si grand nombre de livres élémentaires sur toutes les parties des sciences, et particulièrement sur les mathématiques, si l'on considérait que toutes les fois qu'un homme est parvenu à embrasser un vaste ensemble d'idées, de propositions et de méthodes, il doit aisément se persuader que la manière dont il les a conçues est la plus claire et la plus facile à saisir. C'est au moins celle qui se présente en effet le plus nettement à son esprit; et s'il est chargé d'enseigner, c'est nécessairement celle qu'il adopte et qu'il fait adopter à ses élèves. S'il écrit pour son usage particulier, ou pour le leur, quelques cahiers où il développe les théories les plus difficiles, et les applications qui exigent le plus d'attention et d'habitude du calcul, on s'empresse de les lui demander et de les copier. Dès-lors il est naturellement conduit à penser qu'un ouvrage complet, rédigé avec plus de soin, sera plus utile aux jeunes gens qu'il est chargé d'instruire, et que l'impression, en leur épargnant la perte de tems qu'entraîne la copie des cahiers, a aussi l'avantage d'obvier d'avance aux fautes et aux inexactitudes de toute espèce qui se glissent souvent dans ces copies. Ainsi, il devient auteur, sans en avoir eu le projet, et sans qu'on puisse avec justice l'accuser de vanité ou de présomption, quand même son livre n'aurait pas toute la perfection qu'il a désiré ou espéré d'atteindre.

Digitized by Google

Les connaissances qu'on exige aujourd'hui des jeunes aspirans à l'Ecole polytechnique, sur-tout en algèbre, ne se trouvent complétement réunies dans aucun des traités élémentaires qui ont été publiés jusqu'à présent. Ceux même qui jouissent le plus de l'estime générale, comme l'excellent ouvrage de M. Lacroix, n'ont pas été précisément composés dans cette vue. Il était donc naturel qu'un homme qui, après avoir suivi avec succès, comme élève, les cours de cette école célèbre, a consacré près de dix années à former les jeunes gens qui aspirent à y être admis, eût la pensée de rassembler en un corps d'ouvrage les théories algébriques dont la connaissance est exigée par le programme d'admission, et qu'il espérât de se rendre généralement utile en remplissant cette tâche.

Nous croyons que cet espoir ne sera point trompé : M. Boisbertrand a déjà fait preuve de talent, en formant un grand nombre de sujets, parmi lesquels il s'en est trouvé de fort distingués; ses succès, en ce genre, avaient mérité à son établissement l'intérêt particulier du ministre éclairé à qui S. M. a confié la direction suprême de l'Ecole polytechnique; et il nous semble que l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui ne peut qu'ajouter à l'estime que l'auteur s'est déjà acquise comme professeur.

Le *Cours d'Algèbre* de M. Boisbertrand est divisé en cinq parties. La première contient la théorie des différentes opérations qu'on peut effectuer sur les quantités algébriques. La seconde comprend les propriétés principales et la résolution des équations du premier et du second degré, à une ou plusieurs inconnues.

Dans la troisième, l'auteur expose les différens procédés employés pour la résolution des équations numériques, et pour l'élimination des degrés supérieurs à plusieurs inconnues; mais il les fait précéder par la démonstration des théorèmes sur la composition des équations.

Dans la quatrième, il fait connaître les moyens employés pour la résolution littérale des équations des quatre premiers degrés, tant par la méthode de Cardan,

Digitized by Google

que par les fonctions symétriques, et les lignes trigonométriques.

La cinquième et dernière partie est consacrée au développement de quelques théories qu'on ne comprend pas ordinairement dans les cours d'algèbre, et qu'on peut considérer comme une introduction très-propre à faciliter l'intelligence de l'analyse transcendante.

L'ouvrage de M. Boisbertrand, écrit d'ailleurs avec clarté, atteint donc à-peu-près le but qu'il s'est proposé; c'est d'offrir aux personnes éloignées de la source des connaissances, un recueil complet des diverses théories algébriques que les jeunes aspirans à l'école polytechnique doivent s'être rendu familières. Considéré sous ce point de vue, cet ouvrage peut être d'une égale utilité aux instituteurs et aux élèves; quelques parties importantes, telles que la résolution des équations indéterminées du premier degré à deux inconnues, la théorie de l'élimination, celle du plus grand commun diviseur, et les considérations sur la composition des équations, y sont présentées avec plus de clarté et de développement que dans la plupart des traités d'algèbre qui l'ont précédé.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas suivi un ordre assez méthodique dans les deux premières parties de son ouvrage, et de s'être écarté de ce principe général qui ne s'applique pas moins aux ouvrages de science qu'aux ouvrages de goût, et que tout homme qui écrit, sur quelque sujet que ce soit, doit regarder comme une loi fondamentale :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici;
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.

En algèbre, par exemple, tous les auteurs qui ont écrit depuis Clairaut se sont attachés à faire sentir, dès le commencement, par des applications nombreuses, la généralité des considérations et des expressions algébriques, et ce n'est qu'après avoir nettement présenté ces premières notions, si non indispensables, au moins très-propres à faire comprendre la nature même du calcul algébrique, qu'ils ont exposé la théorie des opérations.

Digitized by Google

Il nous semble donc que M. Boisbertrand, en s'écartant de cette marche généralement adoptée, a introduit un peu de confusion dans la première partie de son ouvrage, parce que plusieurs des propositions dont il y fait usage, reposent sur quelques principes de la théorie des équations, qui n'est développée que dans la seconde partie. Mais dans le reste du traité, il s'est presque toujours conformé à l'ordre suivi par les principaux géomètres qui ont écrit sur l'algèbre; et la clarté de son style, le choix des exemples, ainsi que les développemens qu'il a donnés à quelques théories, rendent son ouvrage très-propre à faciliter aux élèves l'étude et l'intelligence de cette partie si importante des sciences mathématiques.

D.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire de France pendant le dix-huitième siècle; par Charles Lacretelle, professeur d'histoire à l'Université impériale. — Tome Ve. — Volume in-8°, imprimé sur caractère de Cicéro neuf et papier carré fin d'Auvergne. — Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 25 c. franc de port. — Les Tomes I, II, III et IV coûtent chacun 5 fr. broché, pris à Paris, et 6 fr. 25 c. franc de port. En papier vélin, le prix est double. Le tome VI et dernier paraîtra incessamment. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Les premiers volumes de cet ouvrage ont été accueillis du public avec une rare bienveillance; on a vu avec intérêt un auteur contemporain se distinguer par la sagesse de ses vues, la justesse de ses idées et la noble impartialité de ses jugemens. Mais à mesure qu'il avance vers le terme de son honorable entreprise, sa tâche devient plus difficile; les faits se pressent avec rapidité, les événemens se multiplient sous mille formes différentes, et semblent ne se réunir vers un but commun, que pour se précipiter dans cette grande et terrible catastrophe qui a terminé le dix-huitième siècle. Quand Voltaire esquissait de son brillant crayon le siècle de Louis XV et les premières années du règne de son jeune successeur, sans doute il était loin de prévoir ces tempêtes politiques qui, dans leurs effrayantes convulsions, devaient si prochainement engloutir la plus ancienne et la plus florissante monarchie de l'univers. La France alors heureuse et triomphante ne voyait que des jours de gloire et de prospérité se lever sur ses vastes et fertiles contrées. Ses flottes rivales de l'orgueilleuse Angleterre parcouraient librement l'Océan, et portaient par-tout leur glorieux pavillon; le jeune monarque n'était occupé que de projets de justice et de bienfaisance; tous les cœurs, entraînés par une généreuse émulation,

Digitized by Google

semblaient ne conspirer que pour le bonheur public; et les besoins du peuple étaient devenus l'objet d'un culte universel. « Jamais, comme l'observe judicieusement » M. Lacretelle, les Français n'avaient été plus forte- » ment ligués pour vaincre tous les maux dont la nature » nous impose le tribut. »

Cependant c'était au milieu de ces dispositions si pacifiques et si bienveillantes que se préparait la plus désastreuse des révolutions, et par une déplorable fatalité, l'amour même de l'humanité devait enfanter les maux les plus cruels dont l'humanité ait eu à gémir. Quel courage ne fallait-il pas à un auteur contemporain pour retracer de si pénibles événemens, en assigner les causes, en signaler les auteurs!

Comment ménager les intérêts particuliers sans trahir la vérité? M. Lacretelle ne s'est pas dissimulé ces difficultés: « Près d'atteindre, dit-il, au terme de mon en- » treprise, je vois des obstacles que je n'ai point la puis- » sance de renverser, et que je ne veux point éluder par » de lâches détours: en retraçant dans l'année 1811 des » faits qui me conduisent jusqu'à l'année 1789, je ne » rencontre pas seulement les difficultés d'une histoire » contemporaine, je trouve celles d'une histoire faite pour » exciter des débats opiniâtres. J'ai interrogé scrupuleu- » sement les faits de cette époque, et loin d'y trouver » les traces du crime, je n'ai trouvé que rarement celles » d'une méchanceté réfléchie. La révolution d'Amérique » dont les Français furent les instigateurs et les auxiliaires, » les passionna pour les institutions et sur-tout pour le » mot et les formes de la liberté. Ils tressaillirent de plai- » sir en voyant que la faiblesse du roi, les prodigalités » d'une cour étourdie, l'embarras des finances, les témé- » rités malheureuses des ministres, enfin que l'opposi- » tion altière des premiers corps de l'état entraînaient un » changement politique dont l'imagination ne pouvait » assigner les bornes; voilà ce qui me reste à peindre dans » un ouvrage qu'on peut considérer comme une intro- » duction à la plus imposante des histoires, à celle qui » semble renfermer les catastrophes de vingt peuples et » de vingt siècles. »

Digitized by Google

On met tous les jours en question s'il convient que l'histoire soit écrite par des contemporains. Il est si difficile, dit-on, d'être fidèle aux lois sévères de l'impartialité, de peser tous les événemens dans une balance exacte, de ne pas opposer aux poids de la vérité le choc de nos passions! Combien de fois n'a-t-on pas vu le même personnage représenté, suivant la diversité des partis, tantôt comme un Catilina, tantôt comme un Caton! Sans doute ces motifs sont imposans; mais ils ne me paraissent pas suffire pour interdire à un témoin oculaire le privilége de raconter ce qu'il a vu. Et qui peut mieux instruire la postérité qu'un historien contemporain? Combien de faits particuliers, d'anecdotes secrètes, de confidences importantes seraient perdus pour l'avenir s'ils n'étaient recueillis par des contemporains! Quand Tacite écrivait l'histoire des derniers Césars, c'était des événemens contemporains qu'il retraçait. Le célèbre président de Thou a composé, sous Henri IV, l'histoire de son tems, et n'a rien dissimulé de ce qu'il a cru nécessaire à l'instruction de la postérité. Et par qui les personnages peuvent-ils être plus fidèlement décrits que par ceux qui les ont connus? Tant de Mémoires historiques si justement recherchés, si fertiles en faits curieux et importans, auraient-ils le même prix, s'ils n'avaient été écrits par des contemporains? Quand on est animé par de nobles motifs, quand on sait s'élever au-dessus des événemens et les contempler d'un œil libre et désintéressé, alors on peut composer l'histoire contemporaine. L'art des bienséances nous apprendra à exposer les faits sans offenser les personnes, à signaler les torts sans en faire des accusations. C'est ainsi qu'a fait M. Lacretelle; et l'on peut appliquer à son ouvrage cette devise d'un ancien : *Sine irâ et studio.*

Le volume qu'il offre au public comprend, dans un intervalle de sept ans, les événemens nombreux qui ont eu lieu depuis 1776, jusqu'en 1783. Cette époque est sur-tout remarquable par la mort de M. de Maurepas, le ministère de M. Necker et la guerre d'Amérique. On y voit avec intérêt se développer successivement les suites

Digitized by Google

funestes de la faiblesse et de l'irrésolution du monarque. On y voit le plus vertueux des princes laisser déborder autour de lui le torrent de tous les vices, et le roi le plus économe se laisser entraîner dans tous les désordres de la profusion. Alors toutes les idées semblaient renversées. Ce n'était plus le roi qui donnait l'impulsion, c'était lui qui la recevait; occupé constamment de chercher le bien, mais dépourvu des lumières nécessaires pour le découvrir, il se jetait sans cesse dans de nouvelles expériences, et changeait sans cesse, parce qu'il ne savait reposer sa pensée sur aucun point fixe. Il voyait l'anglomanie menacer les mœurs françaises d'une corruption prochaine, et il n'opposait à cette funeste contagion que la faible barrière de ses propres exemples; il était religieusement attaché à la foi de ses pères, et il appelait à son conseil un ministre protestant; il redoutait les principes républicains, et il faisait la guerre à un roi pour établir une république; enfin, jouet de toutes les incertitudes et de toutes les impressions, passant avec une déplorable facilité d'un plan à un autre, détruisant le lendemain ce qu'il avait fait la veille, il prépara l'épouvantable série de calamités dans laquelle il alla se perdre avec une partie de la nation.

Toutes ces considérations sont développées avec beaucoup de justesse, de profondeur et d'intérêt dans l'ouvrage de M. Lacretelle; il n'est pas une erreur qui ne soit relevée, pas une imprudence dont les suites ne soient indiquées. Ce qui distingue sur-tout ce livre intéressant, c'est l'art avec lequel l'auteur sait enchaîner les faits, nous montrer leur liaison et les faire sortir l'un de l'autre. C'est de cette manière que l'histoire devient réellement utile, qu'elle nous offre des leçons importantes, et peut servir de guide à ceux qui gouvernent les Etats.

Mais M. Lacretelle ne se contente point de fixer notre attention par ce genre d'attrait. Souvent il anime son récit par des anecdotes piquantes, des citations curieuses, des portraits tracés avec habileté; quelquefois même il a recours aux formes dramatiques, et répand par ce moyen un nouveau degré de vie sur ses récits. Mais de tous les

Digitized by Google

passages qu'il rapporte, il n'en est pas de plus remarquable que l'extrait d'une brochure de quelques pages, publiée en Angleterre vers la fin de 1777; on croirait que l'auteur était animé d'un esprit prophétique, tant la sagesse et la prudence élèvent, en quelque sorte, l'homme au-dessus de lui-même.

« Vous armez, monarque imprudent, y disait-on en » s'adressant à Louis XVI; oubliez-vous dans quel » siècle, dans quelle circonstance et sur quelle nation » vous régnez? Les artifices de votre diplomatie ne peu» vent plus nous le déguiser; vous armez pour soutenir » l'indépendance de l'Amérique et les maximes du Con» grès. Il est une puissance qui s'élève aujourd'hui au» dessus des lois, c'est celle des raisonnemens ambi» tieux; elle conduit une révolution en Amérique, peut» être elle en prépare une en France. Les législateurs » de l'Amérique l'annoncent en disciples des philosophes » français; ils exécutent ce que ceux-ci ont rêvé. Les » philosophes français n'aspireront-ils point à être légis» lateurs dans leur propre pays? Des principes qui ne » peuvent se plier aux lois anglaises s'accorderont-ils » mieux avec les bases de votre monarchie? Quel danger » n'y a-t-il point à mettre l'élite de vos officiers en com» munication avec des hommes enthousiastes de liberté? » Vous vous inquiéterez, mais trop tard, quand vous en» tendrez répéter dans votre cour des axiômes vagues et » spécieux qu'ils auront médités dans les forêts d'Amé» rique. Comment, après avoir versé leur sang pour une » cause qu'on nomme celle de la liberté, feront-ils res» pecter vos ordres absolus? D'où vous vient cette sécu» rité quand on brise en Amérique la statue du roi de » la Grande-Bretagne, quand on dévoue son nom à » l'outrage? L'Angleterre ne sera que trop vengée de » vos desseins hostiles quand votre gouvernement sera » examiné, jugé, condamné d'après les principes qu'on » professe à Philadelphie et qu'on applaudit dans votre » capitale. »

Rien n'était peut-être plus propre que cet écrit à découvrir au roi les dangers auxquels l'exposait cette guerre fatale de l'Amérique. Il n'était pas une pensée,

Digitized by Google

pas un mot que la raison n'eût dicté dans cet écrit : mais tel était alors l'enthousiasme universel de la nation pour la cause des Américains, que ces terribles prédictions ne furent regardées que comme les rêves d'une imagination en délire. Le cri de guerre et de liberté se faisait entendre de toutes parts, le monarque semblait le répéter, et cet abandon des principes monarchiques était proclamé comme le plus sublime effort d'un cœur noble et généreux. Que cette conduite était bien différente de celle de Joseph II, empereur d'Allemagne ! M. Lacretelle rapporte que ce prince s'étant trouvé dans un cercle où l'on exaltait le courage des Américains, il garda constamment un profond silence ; qu'une femme étonnée de cette singulière retenue lui en ayant demandé la cause, il répondit : *que voulez-vous ? mon métier, à moi, est d'être royaliste.*

Il était impossible qu'un prince qui, comme Louis XVI, s'aveuglait sur ses intérêts les plus chers, ne tombât bientôt du trône dont il ébranlait lui-même les fondemens. D'autres circonstances accélérèrent encore cette funeste catastrophe. Turgot avait été éloigné du ministère comme trop attaché aux idées populaires et philosophiques ; on lui donna pour successeur un républicain et dès-lors tout se prépara pour la révolution qui anéantit la monarchie. Personne n'eut jamais plus que M. Necker l'art de se faire valoir. Son ton était grave et imposant, son langage solennel. Il jouissait de la réputation d'une probité austère et de mœurs irréprochables. Il s'était, avec les plus faibles élémens, élevé à une grande fortune qu'il administrait avec un ordre extrême. On ne douta point qu'il ne portât dans le maniement des finances la même habileté et les mêmes principes ; on se flatta de voir renaître Colbert, dont il avait proclamé les principes. Il débuta par un acte de désintéressement qui lui acquit une extrême popularité ; il refusa le traitement attaché à ses fonctions, et consacra sa fortune entière au service du gouvernement. Dès ce moment la France ne s'occupa plus que de M. Necker, et M. Necker n'occupa plus la France que de lui ; on exalta ses vues, on se dissimula ses fautes, et l'on ne vit de libérateur pour le

peuple que M. Necker. Il était arrivé à ce haut point de faveur, lorsque Louis XVI ouvrant enfin les yeux sur les conséquences de ce dangereux enthousiasme, lui retira la puissance dont il l'avait imprudemment investi.

Toutes ces circonstances sont développées avec beaucoup d'intérêt par M. Lacretelle ; son regard observateur ne laisse rien échapper de ce qui peut attacher et instruire le lecteur, on peut en juger par la manière dont il peint M. Necker au moment de la publication de son compte :

« Il tardait à M. Necker de proclamer avec orgueil les » succès de son administration, afin de les étendre et de » les assurer ; il espérait jouir de l'autorité d'un ministre » principal, lorsqu'on verrait en lui un ministre néces- » saire. Cette ambition qu'un amour sincère du bien » public légitimait à ses yeux, lui fit désirer la publi- » cation d'un compte qu'il avait rendu au roi. Le monar- » que consentit à donner cette satisfaction à un admi- » nistrateur qui soutenait avec une confiance intrépide » le fardeau des finances. Nulle innovation ne paraissait » plus simple, plus conforme à l'esprit du jour, ni mieux » indiquée par la théorie du crédit public ; mais Necker » avait combiné cet ouvrage de manière à lui donner le » caractère d'une révolution morale et politique. Loin » de dissimuler l'analogie qu'avait cette publicité avec » les lois de l'Angleterre, il l'offrait directement aux » esprits, et se félicitait d'avoir dérobé aux ennemis de » la France le secret de leur prospérité. Pour annoncer » qu'un jour nouveau venait de luire sur les finances, il » dévoilait les fautes commises jusqu'à lui, montrait les » désordres d'une comptabilité mystérieuse, et faisait » connaître au public en combien de manières et avec » quelle impudence ses prédécesseurs l'avaient trompé. » Dans ce compte rendu le ministre paraissait tout, et le » roi presque rien. Le ton en était solennel, oratoire, et » quelquefois pathétique. Les illusions qu'on répand » avec le plus de succès, sont celles par lesquelles on » est entraîné soi-même. Necker avait trop d'orgueil » pour n'avoir pas de bonne foi. Il y avait deux cho- ses sur lesquelles il était destiné à se tromper long-

PRÉFECTURE DE LA SEINE

» tems, la rectitude constante qu'il supposait à l'opi-
» nion publique, et la confiance où il était de diriger
» cette opinion. En cherchant le positif, il rencontrait
» presque toujours le vague. Son enthousiasme était
» accompagné de tant de réserve et de gravité, que rien
» ne ressemblait mieux au calme de la sagesse. Son
» *Compte rendu*, comme tous les ouvrages qu'il publia
» depuis, offrait des parties parfaitement éclairées, et
» d'autres complètement obscures : mais le ton de cons-
» cience qui régnait dans ce compte suppléait un peu
» à ce qui lui manquait en clarté. »

On trouvera dans l'ouvrage de M. Lacretelle beaucoup de morceaux écrits de cette manière. Tous ses portraits sont dessinés avec une grande exactitude et coloriés d'une manière noble et brillante. Mais ce qui recommande sur-tout cette utile et intéressante production, c'est la justesse habituelle des vues et des pensées, c'est l'ensemble qui lie toutes les parties, et la rectitude avec laquelle l'auteur marche vers un but unique, vers le mémorable événement qui engloutit pour un tems les antiques institutions de la France. Ce qu'il dit de la philosophie est sage et lumineux. Ce n'est pas elle seule, comme l'ont pensé quelques esprits étroits, qui a produit la révolution; c'est le concours de toutes les volontés et de toutes les circonstances abandonnées à elles-mêmes. C'est sur-tout la faiblesse du pilote qui a fait périr le vaisseau.

Il ne reste plus à M. Lacretelle qu'un volume à publier pour achever le tableau du dix-huitième siècle jusqu'à l'époque de la révolution. Si sa tâche devient de plus en plus difficile, on voit aussi que ses forces croissent dans la même proportion, et quand on a commencé avec tant d'avantage on ne peut finir qu'avec beaucoup d'honneur.

SALGUES.

LE ROSIER, LE MOUTON ET LE DIAMANT.

ANECDOTE IMITÉE DE L'ALLEMAND. (1)

J'AI eu le bonheur de connaître, dans sa vieillesse, le célèbre V****, auteur de plusieurs excellens traités de morale, et professeur de philosophie et de belles-lettres dans une des plus fameuses universités d'Allemagne: j'étais souvent admis à sa table, dans l'intérieur de son aimable famille. C'était là que lorsqu'il était animé par quelques verres de vin du Rhin, il aimait à nous raconter des anecdotes de sa jeunesse, avec une gaîté, une naïveté qui les rendaient extrêmement piquantes: son âge, sa science, sa célébrité n'en imposaient plus; on riait avec lui d'aussi bon cœur qu'il riait lui-même en se rappelant la petite anecdote que je vais essayer de raconter à mon tour; elle avait eu la plus grande influence sur sa vie, et c'était celle qu'il aimait le mieux à se retracer et qu'il contait avec le plus d'agrément. Si je pouvais me servir des propres expressions de l'aimable vieillard, je serais bien sûr de plaire et d'intéresser; mais il y manquerait toujours le jeu animé de sa belle physionomie, ses cheveux blancs comme la neige, bouclés avec tant de grâce autour de sa tête, ses yeux bleus un peu ternis par l'âge, mais annonçant cependant encore et son vaste génie et la profondeur de ses pensées, son front sillonné de rides, mais élevé, ouvert, et d'une beauté remarquable, son sourire si plein d'aménité et de franchise. J'étais un beau garçon, nous disait-il quelquefois, et personne n'en doutait en le regardant: mais je n'étais point aimable, parce qu'un savant l'est rarement, ajoutait-il en riant. Alors personne ne voulait le croire, et pour le prouver il racontait l'historiette suivante.

JE n'avais pas encore trente-ans lorsque j'obtins la chaire de professeur en philosophie dans cette université, de la

---

(1) Cette anecdote fait partie d'un recueil de contes et historiettes, que Mme de Montolieu doit publier incessamment. Elle vient aussi de donner au public un nouvel ouvrage qui a pour titre: *le Nécromancien*, ou *le Prince à Venise*; mémoire du comte d'O***, par Schiller, traduits et terminés par Mme la baronne de Montolieu. Deux volumes in-12. A Paris, chez P. Blanchard et Compe, libraires, rue Mazarine, n° 30.

Digitized by Google

manière la plus honorable : je ne sais si mon amour propre fut flatté de cette distinction assez rare à mon âge ; peut-être, me dit-il à l'oreille, que je l'avais méritée par mon application et mon travail ; ce qu'il y a de sûr c'est que je ne la méritais guère au moment où elle me fut accordée. Une autre philosophie que celle que je devais enseigner à mes disciples m'occupait bien davantage, et j'aurais mis bien plus de prix à savoir ce qui se passait dans un certain cœur, qu'à analyser le cœur humain en général : en un mot, mes amis, j'étais passionnément amoureux, et vous savez tous, j'espère, que lorsque l'amour s'empare d'une jeune tête, adieu tout le reste, il n'y a plus de place que pour lui. Ma table était couverte d'in-folios de toutes les couleurs, de cahiers de papiers de toutes les grandeurs, de journaux de toute espèce, de catalogues de livres, enfin de tout ce qu'on doit trouver sur les tables de professeurs ; mais de toute cette science, je n'étudiais depuis quelque tems que l'article *Rosier*, soit dans l'Encyclopédie, soit dans les livres de botanique ou de jardiniers fleuristes que j'avais pu découvrir. Vous allez savoir ce qui me donnait tant de goût pour cette étude, et ce qui faisait que ma fenêtre pendant les jours les plus froids était toujours ouverte.... Tout cela tenait à cet amour dont j'étais possédé et qui était devenu mon unique et continuelle pensée ; je ne sais trop comment allaient mes cours et mes leçons, et je suis sûr que plus d'une fois j'ai dit *Amélie* au lieu de philosophie.

Amélie de B. était le nom de ma belle, de la plus belle fille en effet de la ville. Son père, militaire renommé, était mort au champ d'honneur. Elle occupait avec sa mère une grande et belle maison dans la rue où je demeurais, du même côté et à quelque distance. Cette mère sage et prudente, forcée par les circonstances d'habiter une ville remplie de jeunes étudians de tous les pays, et voyant sa fille aussi jolie, ne la perdait pas un instant de vue et ne la laissait jamais sortir sans elle : mais la bonne dame aimait passionnément le monde et le jeu, et pour accorder ses goûts avec ses devoirs de mère, elle menait Amélie avec elle dans tous les rassemblemens de vieilles douairières, femmes de professeurs, chanoinesses, etc., etc., où la pauvre enfant s'ennuyait à faire un ourlet ou à tricoter un bas à côté de la partie de sa mère ; je n'ai pas besoin d'avertir qu'aucun étudiant, ni aucun homme qui n'avait pas passé cinquante ans, n'était admis chez elle.

Digitized by Google

J'avais donc bien peu de moyens de faire connaître et partager mon amour à la jeune Amélie. Je suis bien sûr cependant que tout autre l'aurait trouvé ce moyen, mais j'étais tout-à-fait novice en galanterie, et jusqu'au moment où j'avais puisé dans les beaux yeux noirs d'Amélie cet amour qui m'enchantait et me tourmentait, les miens avaient toujours été fixés sur des livres latins, grecs, hébreux, chaldéens, etc., etc. et n'entendaient rien du tout au langage du cœur.

Ce fut chez une vieille dame à qui j'étais recommandé, que je fis la connaissance d'Amélie; elle était en relation de société avec M^me^ de B., et ma destinée me conduisit chez elle le jour qu'elle tenait assemblée : elle me retint, je vis Amélie, et dès ce premier jour elle fut gravée en traits de feu dans mon cœur. Sa mère fronça le sourcil en voyant un beau jeune homme, mais mon air timide et sage, et peut-être un peu pédant, la rassura. Il y avait là quelques autres jeunes personnes, filles et nièces de la maîtresse de la maison; c'était en été, elles obtinrent la permission de se promener dans un jardin, sous les fenêtres du salon et sous les yeux des mamans. Je les suivis, et sans oser parler à la belle Amélie, j'écoutais chaque mot qui sortait de sa bouche; sa conversation me parut aussi charmante que sa personne; elle parla sur plusieurs sujets avec une intelligence au dessus de son âge. Elle eut occasion de montrer le plus aimable caractère; douceur, bonté, complaisance, elle réunissait tout ce qui fallait pour plaire et pour attacher. A propos de quelques plaisanteries sur les défauts des hommes, elle dit que celui qu'elle redouterait le plus, était la violence, l'emportement, la colère; qu'elle ne leur pardonnait point de ne pas savoir réprimer leur premier mouvement. J'étais naturellement assez calme, ainsi que tous ceux qui ont consacré leur vie à l'étude, et celle de la philosophie n'avait pas été perdue pour moi; j'aurais voulu oser m'en vanter, mais au moins j'entrai dans son sens et je dis assez de mal de la colère pour prouver que je n'y étais pas enclin; j'en fus récompensé par un sourire approbateur; il m'encouragea, et je pris sur moi de parler mieux que je ne m'en serais cru capable devant de belles dames. Amélie paraissait m'écouter avec plaisir, et c'est-là sans doute ce qui m'électrisait; mais lorsqu'elles vinrent à s'entretenir des modes, de leurs chapeaux, de leurs petits ouvrages de femme, il fallut bien me taire, c'était une langue incon-

Digitized by Google

une : Amélie aussi parla fort peu. Il fut ensuite question des fleurs qui ornaient le jardin, chacune vanta celle qu'elle préférait ; je ne m'y entendais guère plus qu'aux modes, mais je pouvais aussi avoir mon goût particulier, et j'attendis, pour me décider, de connaître celui d'Amélie. Elle se déclara pour les roses, et s'anima beaucoup en faisant l'éloge de sa fleur favorite ; on était tenté d'avertir sa modestie de leur ressemblance. De ce moment-là la rose devint pour moi la reine des fleurs.

Amélie, lui dit en riant une petite espiègle au sourire malin, combien feras-tu périr de pauvres rosiers cet hiver ?

Aucun, répondit-elle, j'y ai renoncé; cette éducation est vraiment trop pénible, trop ingrate, et sans doute je n'y entends rien : mais j'en suis bien fâchée, et j'aurais les plus grandes obligations à la personne qui me donnerait ce talent.

Je m'enhardis à lui demander l'explication de ce qu'on venait de lui dire et de sa réponse; elle me la donna : vous venez d'entendre, me dit-elle, que j'aime les roses avec passion, c'est un goût de famille, maman les aime encore plus que moi. Depuis que je puis penser à quelque chose, j'ai eu le désir et l'ambition de lui offrir pour ses étrennes du premier de janvier un beau rosier fleuri, et je n'ai pu y parvenir. (On ne connaissait pas encore en Europe les charmans rosiers du Bengale, qui donnent sans peine des roses dans toutes les saisons, mais elles sont privées du parfum des roses européennes.) Toutes les années j'élevais en cachette une quantité de rosiers dans des vases ; la plupart périssaient dès les premiers froids, et je n'ai pu encore avoir le plaisir d'en offrir un à ma bonne maman.

J'étais si peu au fait de la culture des fleurs, que j'ignorais absolument qu'on pût avoir des roses au milieu de l'hiver. Lorsque je sus que ce n'était pas un miracle, et qu'il ne fallait que des soins soutenus, je me promis à moi-même que le premier de janvier ne se passerait pas cette année-là sans qu'Amélie pût offrir un rosier fleuri à sa mère.

Dès le lendemain matin je me procurai une cinquantaine de pieds de rosiers de tous les mois en vases ; il faudrait bien jouer de malheur, pensai-je, si dans ce nombre il n'y en avait pas un qui fleurît. Je pris d'un jardinier quelques renseignemens sur la culture des rosiers ; et de plus j'achetai nombre d'ouvrages qui traitent du

Digitized by Google

même sujet. Je rentrai chez moi plein d'espérances ; mon projet était d'accompagner mon rosier d'une belle lettre, où je demanderais d'être admis chez M^me de B., et d'enseigner à sa fille l'art d'avoir des roses en hiver : voilà pourquoi je tenais à les cultiver moi-même plutôt que d'en acheter un tout fleuri, et la jolie leçon et la charmante écolière me plaisaient beaucoup plus que mes cours de philosophie. Je bâtis là-dessus le plus joli des romans, et je ne doutai pas du succès. En attendant, je n'étais heureux qu'en imagination : je ne voyais point Amélie, on ne m'invitait plus dans les sociétés des mères, on ne lui permettait pas d'aller dans celles des jeunes personnes ; il fallut donc me borner, jusqu'à ce que mon introducteur fût en état d'être présenté, à la voir passer tous les soirs à côté de sa mère pour aller dans les assemblées ; je savais l'heure où elles s'y rendaient ; j'appris à distinguer la cloche de leur porte de toutes celles du quartier ; ma fenêtre au plein pied était toujours ouverte ; dès que je les entendais sortir, je saisissais au hasard sur ma table un livre, une brochure, un manuscrit ; je m'établissais à côté de ma fenêtre avec l'air profondément occupé de mon livre, qui souvent était tourné du haut en bas, et je voyais ainsi presque tous les jours un instant la belle Amélie, et cet instant suffisait pour m'attacher toujours plus. L'élégante simplicité de sa parure, ses beaux cheveux noirs rattachés autour de sa tête et bouclés sur son front, sa taille si svelte, sa démarche à-la-fois noble et légère, le joli pied que le soin de ne pas salir sa robe blanche me laissait entrevoir, enflammaient mon imagination, tandis que son maintien décent, posé, ses attentions pour sa mère, l'air affable avec lequel elle saluait les personnes d'un rang inférieur, touchait toujours plus mon cœur. Je fis d'autres remarques encore, qui, malgré ma défiance de mes moyens de plaire, me persuadèrent enfin qu'elle avait fait quelque attention à moi, et que je ne lui étais pas tout-à-fait indifférent. Par exemple, elle tâchait de prendre, en sortant de chez elle, le côté de la rue opposé à ma demeure ; si elle avait passé du mien, elle n'aurait pu ni me voir, ni être vue. Comme j'avais toujours l'air absorbé dans ma lecture, elle ne se doutait pas que je la voyais aussi bien, et lorsqu'elle s'approchait de ma demeure, elle avait toujours à dire un mot à sa maman, et le disait assez haut. « Prenez garde, maman ; appuyez-vous plus fort ; n'avez-vous pas bien froid ? etc., etc. » Je cessais alors ma lecture, je regardais,

Digitized by Google

je saluais, et presque toujours je rencontrais un regard furtif d'Amélie, qui baissait les yeux en rougissant et en me rendant mon salut. La maman toute enveloppée dans ses coiffes, ne voyait rien ; moi je voyais tout, et je livrais mon cœur à la plus douce espérance.

Le mois d'octobre arriva : j'entassai mes cinquante rosiers dans ma chambre, ils avaient tous l'air assez languissans. Je relus tout ce qu'on a écrit sur les rosiers avec plus d'attention que je n'avais lu mes anciens philosophes, et je n'en fus pas plus avancé; je vis que cette science, ainsi que toutes les autres, n'a aucune règle fixe, que chacun vante son système et le croit le meilleur de tous, quoiqu'il soit diamétralement opposé à celui de tous ses confrères. Un de mes auteurs jardiniers voulait que les rosiers fussent à l'air le plus possible; un autre recommandait de les tenir renfermés avec le plus grand soin ; l'un voulait des arrosemens fréquens, un autre les défendait absolument. C'est comme pour l'éducation des hommes, dis-je en fermant les livres de dépit; toujours des extrêmes, toujours des systèmes exclusifs. — Essayons avec mes rosiers un juste milieu entre tous ces avis opposés. J'établis un bon thermomètre dans ma chambre, et suivant les indications, je les sortais ou je les renfermais, et l'on juge que cinquante vases à qui je faisais faire cet exercice trois ou quatre fois par jour, suivant les variations de l'atmosphère, ne laissaient pas que de me donner beaucoup d'occupation. — Ah! comme le célèbre professeur de vingt-huit ans aurait bien mérité qu'on lui reprît sa chaire et qu'on le remît à l'école! Plus enfant mille fois que les plus jeunes de mes écoliers, je leur donnais à la hâte et par routine des leçons de philosophie en pensant à Amélie et à mes rosiers, dont je revenais m'occuper tout le reste de la journée.

La mort de la plupart de mes arbrisseaux diminua cependant bientôt mes occupations : je les voyais se dessécher, périr l'un après l'autre. Enfin un d'entr'eux, un seul me paya de toutes mes peines; il était très-garni de feuilles, et formait un beau buisson; une branche vigoureuse s'éleva dans le milieu et se couronna de six beaux boutons, qui grossirent, se gonflèrent, et laissèrent même voir au travers de leur calice une légère teinte couleur de rose. Il y avait encore six grandes semaines avant le nouvel an, et certainement quatre au moins de mes chers boutons devaient être épanouis. Me voilà récompensé de tous mes soins, l'espoir consolant rentra dans mon cœur, je regardais à chaque ins-

fant mon bel ambassadeur, avec orgueil, avec joie, avec complaisance.

Le 27 novembre, jour mémorable pour moi, et que je n'ai pas oublié, le soleil brillait de tout son éclat; j'en bénis le ciel, et je me hâtai de porter mon beau rosier, et ceux de ses camarades qui vivaient encore, sur un péristyle au midi du côté de la cour; je les arrosai, j'admirai mes beaux boutons; j'allai ensuite comme à l'ordinaire donner mon cours de philosophie.

Le soir, je ne sais pourquoi je rentrai un peu tard. Mon premier soin fut d'aller reprendre mes rosiers, pour les mettre à l'abri. A peine étais-je dans l'antichambre, que j'entendis sur le péristyle un singulier bruit, comme d'un animal qui broute et remue des grelots; je frémis, je cours, et j'ai la douleur de trouver un mouton établi auprès de mes rosiers, et prenant là son repas du soir avec avidité. Je m'empare de la première chose que je trouve, c'était une pincette de cheminée, je veux chasser la bête gloutonne, hélas! c'était trop tard, elle venait d'accrocher la belle branche aux boutons, elle les avalait l'un après l'autre, et malgré l'obscurité, je vis encore au-devant de son museau, le bouton le plus avancé de tous, qui fut bientôt croqué comme tous les autres. Je vous le jure, mes amis, je n'étais ni violent, ni emporté, mais à cette vue je ne fus pas le maître de moi. Sans trop savoir ce que je faisais, je décharge un coup de ma pincette sur l'animal paisible qui détruisait mes espérances, et je l'étends à mes pieds.

Je ne le vis pas plutôt sans mouvement que je me repentis de ce que j'avais fait; tuer une pauvre bête sans défense qui n'a pas la conscience du mal qu'elle fait, cela n'était digne ni d'un professeur en philosophie, ni de l'adorateur dévoué de la douce Amélie. — Mais aussi manger mon rosier, mon seul espoir pour être admis chez elle! Cependant la nuit devenait obscure, j'entends passer une vieille fille de basse-cour, et je l'appelle: Catherine, lui criai-je, apportez votre lumière; il y a bien du mal ici; vous laissez la porte de l'écurie ouverte, celle du péristyle à la cour l'est aussi, un de vos moutons est venu brouter mes rosiers, et je l'ai.... fort maltraité.

Elle arriva bientôt avec sa lanterne à la main: ce n'est pas un de nos moutons, me disait-elle en s'approchant, je viens d'y regarder, l'étable est fermée et ils y sont tous... Ah! mon Dieu, mon Dieu, que vois-je? dit-elle quand elle

Digitized by Google

fut tout près, c'est le mouton chéri de notre voisine; Mlle Amélie de B., qui est si jolie et si bonne : pauvre Robin, qu'est-ce que tu es venu faire ici? — Oh! comme elle va être fachée!

Et moi, mes amis? peu s'en fallut qu'Amélie ne perdît du même coup son mouton et son amant; peu s'en fallut que je ne tombasse à côté de Robin, tant je me sentais anéanti. — De Mlle Amélie, dis-je avec une voix tremblante; est-ce qu'elle a un mouton?

Ah! mon Dieu, non! elle n'en a plus à présent que le voilà étendu sans vie! comme elle va pleurer! la pauvre petite, c'est le seul plaisir que sa mère lui accorde, elle l'aimait comme ses yeux. Voyez le joli collier qu'elle lui a brodé de ses belles mains. — Je me baissai, le collier était de maroquin rouge, garni de grelots, elle avait brodé dessus en fil d'or : *Robin appartient à Amélie de B., elle l'aime et prie qu'on le lui rende.* Ah Dieu! elle l'aime, et je l'ai tué. Que va-t-elle penser du barbare qui l'a assommé dans un premier mouvement de colère? c'est le vice qu'elle déteste; elle avait bien raison, puisqu'il lui a été si fatal. Elle va prendre en horreur le meurtrier de Robin, et je l'ai bien mérité.... Mais s'il n'était pas mort, s'il n'était qu'étourdi du coup?.. Catherine, courez vite chez l'apothicaire, demandez-lui de l'éther, de l'eau de Luce, de la corne de cerf. — Allez donc vite.

La vieille part; et moi je reste étendu près du mouton, tâchant de le ranimer en le frottant doucement, en lui ouvrant la bouche.... Mais son collier le serre peut-être : en effet le cou était gonflé; je détache le collier, quelque chose tombe à terre; j'y fais peu d'attention. Catherine revient une petite bouteille à la main et criant suivant sa coutume : Tenez, monsieur, voilà la drogue, mais le monsieur apothicaire dit que cela ne vaut rien pour les moutons évanouis....

Comment, causeuse, vous avez dit;... Dame, monsieur, il a bien fallu dire qui c'était que cette personne évanouie. — Mais certes non, je ne suis pas causeuse, je n'en ai pas dit le mot à Mlle Amélie, elle me faisait trop pitié; faut pas ajouter affliction à l'affligé, dit la sainte Bible.

Que voulez-vous dire, Catherine? où donc avez vous vu Mlle Amélie, et de quoi s'affligeait-elle, si elle ne savait pas la mort de son mouton?... Parlez donc, parlez...

Oh! monsieur, je ne demande pas mieux; c'est un terrible jour que celui-ci pour cette pauvre demoiselle, et c'est

bien pis que le mouton. Elle était donc là, cherchant dans la rue une bague qu'elle a perdue; ce n'est pas peu de chose au moins, c'est la bague de feu son père, que l'empereur lui avait donnée, et qui vaut, dit-on, une grosse somme. Sa mère la lui avait prêtée aujourd'hui qu'elle voyait le beau monde, pour se faire brave, et puis voilà que mon étourdie l'a perdue; elle ne sait quand, ni où, et s'en est aperçue en tirant son gant pour goûter. Vous jugez si elle est devenue blême! Elle a vite remis son gand pour que sa maman ne vît pas que sa bague manquait, et dès qu'elle a pu se sauver, comme il n'y a pas bien loin, elle est revenue, toujours courant, chercher par-tout, et n'a rien trouvé. Si vous aviez vu son chagrin, elle me fendait le cœur. Il faut que je retourne, disait-elle; cherchez par-tout, mes bons amis, je donnerai tout ce qui dépendra de moi à qui me la trouvera, et ma bonne amitié par dessus; vous jugez si on cherche. Bonsoir, monsieur, je vais chercher aussi. Si vous ressuscitez le mouton, et si je trouve la bague, tout ira bien pour nous et pour la pauvre enfant.

Elle me quitta. Pendant qu'elle me parlait avec tant de volubilité, je me rappelais que ce qui était tombé du collier du mouton avait la forme d'une bague.... Serait-il possible? Je regarde sur le plancher; jugez de ma joie, je trouve le solitaire de M^me^ de B., très-beau, en effet, et d'un très-grand prix. Un pressentiment secret me dit que c'est un moyen de se présenter plus sûr que le rosier, et de se faire pardonner le meurtre du mouton. Je presse la précieuse bague contre mon cœur, contre mes lèvres; je m'assure que le mouton est bien mort, et le laissant étendu auprès des rosiers qu'il a dépouillés, je sors et renvoyant tous ceux qui cherchaient inutilement dans la rue, je m'établis sur ma porte en attendant le retour de mes voisines. Je vois de loin le flambeau qui les précède, et bientôt je distingue leur voix et je comprend qu'Amélie a avoué son malheur. La mère grondait vivement, la fille pleurait doucement et disait : Chère maman, nous la retrouverons peut-être. — Ah! oui, peut-être, répondait la mère avec humeur, elle est de trop bonne prise pour celui qui la trouvera. L'empereur l'avait donnée à feu ton père lorsqu'il lui sauva la vie dans une bataille; il en faisait plus de cas que de tout ce qu'il possédait, et tu vas la perdre.... Elles arrivèrent, et j'eus la cruauté de prolonger de quelques minutes le chagrin d'Amélie; je voulais que ma trouvaille me valût l'entrée de leur maison, et j'attendis qu'elles eus-

Digitized by Google

sent monté leur escalier. Alors je me fais annoncer comme portant de bonnes nouvelles ; je suis introduit, et je présente respectueusement la bague à Mme de B., en jetant un coup d'œil sur sa fille. Mon Dieu ! qu'Amélie était contente ! N'osant m'embrasser, elle se jeta au cou de sa mère, et se tournant de mon côté ses yeux encore pleins de larmes et rayonnans de plaisir, elle joignit ses mains : Ah ! monsieur, me dit-elle, que d'obligations, quelle reconnaissance !

Hélas ! Mademoiselle, lui dis-je en joignant aussi les mains, vous ne savez pas à qui vous adressez le mot de *reconnaissance*.

— A celui qui vient de me faire un bien grand plaisir.

— A celui qui vient de vous faire une peine cruelle, au meurtrier de Robin ; j'ai tué votre mouton.

— Vous, Monsieur ? me dit-elle en riant, je n'en crois pas un mot ; pourquoi m'auriez-vous fait ce chagrin ? Vous n'êtes pas méchant.

— Non, mais j'ai été bien malheureux. Robin est venu chez moi, et le pauvre Robin, victime d'un moment de colère, n'existe plus : en détachant son collier, que je vous apporte aussi, votre bague engagée dessous est tombée. Vous aviez, dit-on, promis une grande récompense à qui la retrouverait, j'ose la solliciter, accordez-moi mon pardon de la mort de Robin.

Et moi, Monsieur, je vous en remercie, s'écria la mère ; je n'aimais point ce Robin, qui occupait sans cesse Amélie et m'ennuyait de ses bêlemens ; et si vous ne l'aviez pas tué, le ciel sait où il aurait emporté mon diamant. Quel bonheur, dit Mme de B., qu'il soit d'abord entré chez notre voisin !

Oui, pour nous, dit Amélie, mais pour lui, il a été reçu bien cruellement ; était-ce donc un si grand tort, Monsieur, que d'aller chez vous ?

Il m'avait fait, répondis-je, un si violent chagrin, que pour la première fois de ma vie j'ai eu un mouvement de colère dont il a été la victime ; il a brouté mon espoir, mon bonheur, un superbe rosier de tous les mois prêt à fleurir, que je soignais depuis long-tems, et que je voulais offrir... à quelqu'un à la nouvelle année.

Amélie sourit, rougit, me tendit sa belle main, et me dit à demi-voix, tout est pardonné.

Il a brouté un rosier prêt à fleurir, s'écriait Mme de B.,

Digitized by Google

il méritait mille morts ; je donnerais vingt moutons pour un rosier en fleurs.

Et je suis bien trompée, maman, dit Amélie avec une adorable naïveté, si le rosier de M. le professeur ne vous était pas destiné.

— A moi ! tu es folle, mon enfant, je n'avais point l'honneur de connaître Monsieur.

— Mais lui connaissait votre goût pour les roses ; j'en ai parlé devant lui, la seule fois que je l'ai vu chez Mme de L**, je me le rappelle très-bien. N'est-il pas vrai, monsieur, que le coupable Robin a brouté le rosier de maman ?

J'en convins, et je racontai le cours d'éducation de mes cinquante rosiers, toutes mes peines, tous mes malheurs, et mon unique espérance détruite en un instant, et ma fureur, et mon désespoir, et mes efforts inutiles pour ressusciter Robin, qui m'avait fait trouver la bague.

Mme de B. rit beaucoup, et me dit qu'elle m'avait donc une double obligation. Mlle Amélie m'a donné ma récompense pour le diamant retrouvé, lui dis-je, je réclame aussi la vôtre, Madame. — Demandez, Monsieur. — La permission de vous rendre quelquefois mes devoirs. — Accordé, dit-elle avec gaîté. Je baisai sa main respectueusement, celle de sa fille bien tendrement, et je me retirai ; mais je revins le lendemain et tous les lendemains. Je fus reçu avec une bonté qui s'augmenta chaque jour ; on me regarda comme si j'étais de la famille : c'était moi qui donnais le bras à Mme de B. pour aller aux assemblées, elle m'y présenta comme son ami, et sa fille ne s'y ennuya plus.

Le jour de l'an arriva, j'avais été la veille dans une métairie voisine acheter un mouton tout semblable à celui que j'avais tué ; je fis chercher dans toutes les serres de jardiniers tous les rosiers fleuris qui s'y trouvaient, le plus beau fut destiné à la maman, et toutes les roses des autres formèrent une guirlande autour du cou blanc du mouton. Le 1er janvier j'allai chez mes voisines, avec mon beau vase et ma jolie bête : Robin et le rosier sont ressuscités, dis-je en leur présentant mon hommage, qui fut reçu avec attendrissement et reconnaissance.

Je voudrais aussi vous donner une étrenne, me dit avec amitié Mme de B. en jetant un regard sur Amélie, mais moi je ne sais pas ce que vous aimez. — Ce que j'aime.... Ah ! si j'osais vous le dire ; et je regardais aussi Amélie. — Serait-ce ma fille, par hasard ? Je tombai à ses pieds ; Amélie s'y jeta aussi. Eh bien ! dit l'aimable maman,

Digitized by Google

voilà donc nos étrennes toutes trouvées ; Amélie vous donne son cœur, et moi je vous donne sa main. Elle détacha la guirlande de roses du cou du mouton et elle en enlaça nos deux mains réunies.

Et mon Amélie, dit le vieux professeur en passant un bras autour de sa vieille compagne assise à côté de lui, est encore à mes yeux aussi belle, et dans mon cœur aussi chérie que le jour où nos deux mains furent unies par une chaîne de fleurs. ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

Sur les noms de quelques rues de Paris.

Nos métaphysiciens disent que les mots sont tous des définitions ou des expressions de rapports, et que, vu l'extrême *influence des signes sur les idées*, ils méritent l'attention la plus sérieuse.

Nos érudits ajoutent que les noms, sur-tout les noms de lieu et les noms propres, sont de précieux monumens de l'antiquité qui, jetant un grand jour sur l'histoire, exigent un respect conservateur.

Malgré la très-haute considération que je leur ai vouée, je ne puis m'empêcher d'applaudir au changement heureux du nom de quelques rues de Paris. — Chacun pense comme moi, que c'est un des services d'un illustre guerrier d'avoir, par un séjour de quelques semaines, et sans intervention de l'autorité, métamorphosé en rue *de la Victoire* la rue *Chante-Raine*, dont l'ancien nom ne signifiait que *Chante-Grenouille*.

J'ai murmuré ces jours derniers contre un autre changement que n'ont point fait, comme celui que je viens de citer, l'opinion ni la reconnaissance publique. On me donne une adresse *rue du Cadran*. D'après le rapport sur lequel je compte, en bon *idéologue*, entre les noms et les choses, et me conformant à l'ordre des dates, que mes amis les antiquaires regardent avec raison comme si important, je cours tout Paris, cherchant *d'abord* les rues assez larges pour que l'on ait pu y placer un *gnomon*, et y tracer *un cadran solaire* ; puis *au moins* celles où se trouvera le *cadran* d'une horloge d'église. — Hélas ! il ne s'agissait que de *l'enseigne* passagère d'un mécanicien ;

Digitized by Google

sujet à la mort, exposé aux déménagemens, et c'était la *rue du Bout-du-Monde*, à cinq cents pas de ma maison.

Saint-Foix nous a fait connaître l'origine de ce nom, qui était celui d'un bosquet solitaire, au milieu duquel un marchand de vin-traiteur éleva un cabaret, et dont il imagina de traduire la dénomination sur sa porte par le mauvais *rébus d'un bouc*, d'un de ces chats-huans à oreilles couvertes d'un bouquet de plumes qu'on appelle *un duc*, et d'*un globe* qui représentait *le monde*. — On y faisait des dîners mystérieux, et des soupers en bonne fortune. Les mœurs de nos aïeux, tant vantées, ne garantissaient de rien.

Il est curieux de se rappeler que des rues, qu'on regarde à présent comme presque au centre de la ville, et qui se trouvent dans des quartiers très-populeux, étaient, il y a peu de siècles, de petits villages assez distans les uns des autres et de la capitale, où nos bons bourgeois avaient des maisons de campagne, jouissaient du droit de *franc fief*, et du privilége de faire conduire *en franchise* à leur maison urbaine les productions de leur cru, ce dont le nom de nos deux rues *des Francs-Bourgeois* conserve la trace : villages aussi où les simples ouvriers allaient le dimanche boire du vin à meilleur marché, ou à plus forte mesure ; usage qui a fait nommer plusieurs hameaux *la Grand-Pinte*, et a laissé parmi le peuple l'expression *la pinte Saint-Denis*.

Les grandes villes ont inventé ou adopté, en tout pays, les *octrois*, ou *droits d'entrée*, et *à la barrière*, qui fondent leurs revenus municipaux sur la dépréciation du produit des terres qui leur fournissent des denrées et sur-tout des boissons. C'est pour elles une manière assez ingénieuse de faire payer leur impôt à leurs voisins. Elles ne se le sont pas avoué positivement : toutes l'ont confusément senti.

Les *octrois* ou droits d'entrée ont fait naître auprès de Paris *les Guinguettes* ; de Strasbourg, *les Gloriettes* ; de Marseille, *les Bastides* ; et par-tout ailleurs quelque chose d'équivalent. On y boit davantage avec moins d'argent ; le plaisir y est plus bruyant, moins doux et moins économique que celui qu'on pourrait goûter chez soi sans le droit d'entrée. On use ses souliers, on gâte ses beaux habits ; mais aussi on fait plus d'exercice. Il y a des compensations et des contre-compensations à tout :

« Car Jupiter, de deux vases égaux
» Verse sur nous et les biens et les maux. »

Digitized by Google

Les villes s'agrandissent, l'octroi étend les bras, et les guinguettes déménagent. Enfin les villes deviennent si grandes, si grandes, que c'est une fatigue énorme pour les femmes portant leurs petits enfans, et pour les autres enfans un peu moins jeunes, d'aller à la guinguette. On est pris au retour par les orages. On ne se hasarde plus que dans les très-beaux jours. On devient plus triste; il faut établir de nouvelles promenades dans l'intérieur, pour lesquelles on veut des habits encore plus beaux. Il faut sur les anciens boulevards des cafés, des parades, de petits spectacles, de plus délicates consommations. Tant mieux pour l'octroi; tant pis pour la bourse. Le plaisir,

« Le plaisir, le seul bien réel
» Qu'un honnête homme ait en ce monde,

renchérit sensiblement. Il faut hausser les salaires; et s'ils ne haussent pas, si les moyens d'en donner ou d'en obtenir n'augmentent point; si quelques circonstances, même passagères, les font diminuer, la mélancolie gagne, le caractère national prend une autre teinte. Voilà l'histoire de toutes les capitales de l'Europe.

Autrefois une belle allée de cerisiers, utile reste du parc des Tournelles, ornait le terrain devenu *la rue de la Cerisaie*.

Autrefois des *Marais*, où l'on cultivait les choux, l'oignon, les citrouilles, et des haricots, car le jardinage était encore un peu grossier, couvraient le quartier somptueux, aujourd'hui délaissé, qui en a gardé le nom, et que décore *la Place Royale*.

Autrefois, il y avait *des prés Saint-Gervais*. — Quoi! sur cette colline au nord-est de Paris où l'on voit, avec plaisir, il est vrai, des cerises, des roses, des fraises, des violettes, des groseilles et des framboises en abondance, mais pas un mètre de prairie? — Oui, là même; et le nom qu'il porte encore avait été très-bien donné à ce joli lieu. De cette colline sortait une multitude de petites sources, maintenant cachées sous ce qu'on nomme, j'ignore pourquoi, *des regards*. Chacune de ces sources arrosait *un petit pré*. La famille de Boileau en possédait deux séparés par une très-petite maison, et c'est de-là que ce grand poëte a porté le nom de *des Préaux*: peut-être même celui de *Boileau* venait-il de l'arrosement qui fertilisait l'héritage.

Toutes ces sources en se réunissant formaient un ruisseau qui se divisait en deux branches, dont la plus petite allait laver la *cunette* de la Bastille, et dont l'autre, après

Digitized by Google

avoir passé sous le *Pont-aux-Choux* et servi au potager qui a laissé son nom à *la rue de l'Oseille*, s'échappait dans la vallée inférieure, par une petite cascade près de laquelle, au tems de la renaissance des lettres, un Savant, même assez bon Poëte latin, supposé qu'il y ait eu de bons poëtes latins chez les modernes, mais enfin un lecteur d'Horace, avait placé sa maison, son jardin, son *Tibur*, dont la rue *Bourg-tibour* est une annexe:

Plus bas le ruisseau bordait le *Beau-Bourg*, qui a aussi conservé sa *rue* principale, non encore élargie.

Delà il passait au *Bourg-l'Abbé*, partie de la Manse abbatiale de Saint-Martin, dont *la rue*, sans être belle, est pourtant un peu moins étroite que celle du *Beau-Bourg*.

Il revenait ensuite à ce *coin du monde*, heureusement boisé, qu'on appelait *le Bout du Monde*.

Les champs, les pâtures, les bois, les jardins, qui entouraient ces villages, ont laissé un souvenir dans les noms des rues Pastourelle, Culture-Saint-Gervais, Culture-Sainte-Catherine, du Verd-Bois, Verdelet, Verte, des Petits-Champs-Saint-Martin, Saint-Nicolas-des-Champs, Croix-des-Petits-Champs, Neuve-des-Petits-Champs, du Clos-Georgeot, etc.

Le ruisseau, accru de quelques autres sources, arrivant à un terrain plus uni, rencontrait un château féodal élevé sur un tertre qu'on avait formé à la hollandaise en y rejetant la terre des fossés. C'était *la Grange-Batelière*.

Le fermier, adoucissant la pente extérieure de ces fossés, en fit un petit lac, au milieu duquel il vendait, dans son île, à sa grange, du vin, du beurre, des œufs, du lait, des poulets, des petits pains et du jambon. On ne pouvait y parvenir qu'en bateau. Il fallait appeler sa jolie fille qui amenait le bateau peint en verd. Les parties à la Grange-Batelière étaient délicieuses pour les Parisiens, même d'un assez bon ton.

La vallée s'applatissait ensuite. Le cours du ruisseau ralenti s'élargissait. Il inondait ses bords, et devenait cette grenouillère si utilement changée de forme, si honorablement changée de nom.

M. le duc d'Antin, dont l'hôtel a depuis été celui de Richelieu, pour se faire une avenue et s'ouvrir un chemin vers Clichi, jeta au travers de ce marais la belle *chaussée* à laquelle il est fâcheux qu'on ait ôté son nom, que le quartier, plus reconnaissant, n'a pas abandonné.

Mais toutes ces féeries s'étaient décolorées; et leurs restes

DE LA SEINE

Digitized by Google

et le ruisseau même ont disparu devant un grand objet d'utilité publique.

En approchant de ce ruisseau jadis si riant, les rues et les maisons de la ville y avaient versé leurs eaux et leurs immondices. Ses nymphes étaient souillées. Leur eau corrompue exhalait une odeur infecte et répandait des maladies très-dangereuses :

« La belle finissait en un hideux serpent. »

M. Turgot, le prévôt des marchands, père du ministre, lui rendit, sinon ses grâces naturelles, du moins un emploi convenable et la dignité attachée aux grands services.

Il rassembla les eaux *du pré Saint-Gervais* en deux vastes réservoirs. Suivant la pente du vallon, il fit au ruisseau un très-beau lit en pierres de taille, avec une berge sur toute sa longueur, qui rendit les réparations et le nettoiement plus faciles. Il recouvrit ce lit d'une voute partout où ses bords étaient habités; et l'on a continué ce soin à mesure que de nouveaux bâtimens en ont suivi ou traversé le cours. Les eaux du réservoir, lâchées à de fréquens intervalles dans ce lit où aboutissaient celles du nord de Paris, balayèrent leurs sédimens impurs, et les conduisirent à la Seine, un peu au-dessus de Chaillot. — Ce fut *le grand égout* auquel, vers la fin du règne de Louis XV, on eut la barbarie d'ôter l'eau, auquel on vient de la rendre sur les premières qu'ait amenées *le canal de l'Ourcq*, et qui ne le cédera qu'à la magnifique distribution des eaux de ce beau canal qui laveront et salubrifieront Paris par l'étonnant travail de onze lieues de routes souterraines.

Il y a loin de là sans doute à *la rue du Bout-du-Monde*, mais non pas à celle *de la Victoire*. P. N.

P. S. J'ai le projet, messieurs, d'envoyer à votre Journal des observations de la même nature sur l'autre moitié de Paris, aussitôt que les eaux de l'*Yvette* seront venues partager la gloire de celles de *l'Ourcq*.

Mais si, d'ici là je me trouvais prévenu, comme il est assez vraisemblable, cela conviendra beaucoup à ma paresse et à vos lecteurs.

SPECTACLES. — Nos lecteurs ont à réclamer l'article *Spectacles*, qui manque depuis quelque tems dans le *Mercure*. C'est une omission dont il nous est facile de nous excuser, puisqu'en effet les spectacles sont maintenant dans une espèce de langueur. Les grands théâtres, et les Français sur-tout, ne font point d'efforts pour exciter la curiosité du public. Ils paraissent persuadés qu'ils lutte-

Digitized by Google

raient avec désavantage contre une température brûlante, et contre le goût des Parisiens pour la campagne. Aussi se reposent-ils à l'ombre de leur ancien répertoire ; ou bien, pour me servir d'une expression de joueur, *ils amusent le tapis* par quelques débuts plus ou moins insignifians. Nous aurions pu, il est vrai, à l'exemple de la plupart des journalistes, répéter tout ce qui a été dit cent fois, sur le mérite ou le défaut d'anciens ouvrages qui sont connus des moindres écoliers ; nous aurions pu tenir un registre exact de l'effet qu'a produit tel ou tel acteur dans tel ou tel rôle ; et même, au besoin, nous élever jusqu'aux anecdotes des coulisses : nous serions alors parvenus à remplir de longues pages de notre journal ; mais, outre que trop de gens prennent soin de tenir le public au courant de ces importans détails, nous croyons ne devoir entretenir nos lecteurs que de ce qui intéresse véritablement les savans et les littérateurs.

Tous les théâtres de Paris, cependant, ne se croyent pas obligés à l'inaction en attendant la saison du travail et des récoltes. Le théâtre de l'Odéon, fidèle à ses anciennes habitudes, ne connaît point le tems du repos ; il sait qu'il lui faut de grands efforts pour stimuler les paisibles habitans du fauxbourg Saint-Germain ; aussi en moins de deux mois a-t-il monté trois pièces nouvelles, qui ont obtenu un succès mérité. Réparons, en rendant un compte succinct de ces ouvrages, une omission dont nous ne nous rendrons plus coupables à l'avenir.

Le premier est une pièce en cinq actes de Picard, qui a pour titre *la Vieille Tante*. Elle est, comme toutes celles de ce fécond auteur, remarquable par beaucoup de naturel et de gaîté, par la vérité des tableaux, et par un dialogue qui abonde en traits comiques ; mais on y retrouve en général les défauts qu'on lui a reprochés de tout tems : par exemple, les caractères ne paraissent qu'esquissés, et au milieu de beaucoup de mouvement et de paroles, l'action est embarrassée par de trop petits incidens, ne marche pas avec assez de rapidité.

Une tante vieille et riche, assiégée par d'avides collatéraux qui briguent sa faveur, pour avoir une place avantageuse dans son testament, est un caractère presque neuf au théâtre, et qui prêtait à des scènes comiques. Cette famille est l'image d'une petite cour, et on pouvait faire figurer dans ce cadre, des physionomies fortement caractérisées. L'auteur s'est borné à grouper autour de son caractère principal, quelques personnages qui ne sont peut-être pas

Digitized by Google

assez originaux. C'est un M. Bartholin et son fils Anathole; l'un à-peu-près insignifiant, et l'autre imbécille: un mari humble et soumis, appelé St.-Laurent, avec sa femme, par conséquent impérieuse, et Louise leur fille. Chacun de ces personnages flatte, caresse, M^{me} St.-Clair, la tante, qui n'est pas dupe de leurs flagorneries. Le plus patelin et le plus adroit des collatéraux, et celui dont le caractère ressort davantage, est le gascon Vernissac. Il va jusqu'à feindre de l'amour pour sa vieille parente; il hasarde même des propositions de mariage; et il paraît sur le point de réussir dans son projet; mais la tante a pour conseil et pour ami, l'honnête Dorigny, ancien clerc de notaire: par ses avis, elle mystifie tous les collatéraux dans une assemblée de famille qu'elle a convoquée.

Le dialogue vif et naturel qui anime cette pièce, la fera rester au théâtre de l'Odéon, dont elle enrichit le répertoire.

Une autre pièce du même auteur, le *Café du Printems*, en un acte, a suivi de près *la Vieille Tante*. Ici l'auteur n'a voulu que tracer une esquisse légère des mœurs et des habitudes d'une classe de la société. C'est le tableau d'un de nos cafés des boulevards, et du genre de personnages qui les fréquentent. M. Giffard est un vieil habitué du Café du Printems, amoureux de la jeune limonadière. Il la comble de petits présens, lui procure des billets de spectacles, etc. Mais il arrive toujours que chacun des témoignages de son amour, tourne contre lui, au profit d'un rival qui fait moins de frais pour plaire, mais qu'on aime davantage. Ce rival est son neveu qui, après quelques démêlés avec le vieux Giffard, finit par se faire pardonner la juste préférence dont il est l'objet. Le fond de cette pièce est, comme on voit, très-léger: mais il est orné de traits comiques et spirituels. On y remarque sur-tout un dialogue très-plaisant entre un auteur de mélodrames et un de ces chefs de cabales devenus aujourd'hui si célèbres.

La troisième pièce nouvelle qu'on a donnée au théâtre de l'Odéon, dans les deux mois qui viennent de s'écouler, n'a point pris naissance sur les bords de la Seine; elle y est arrivée des rives de la Garonne. L'auteur est M. de Pontis de Montauban. Le succès qu'a obtenu l'ouvrage est une nouvelle preuve que cette ville est restée fidèle à son goût connu pour les arts et les sciences.

La pièce est intitulée, on ne sait trop pourquoi, *l'Entremetteur de Mariages*; il ne s'y fait qu'un seul mariage qui pouvait se conclure tout aussi bien sans les soins du personnage qu'on appelle entremetteur, personnage qui n'a

que la manie de vouloir marier deux jeunes gens. Quoiqu'il en soit, un médecin de La Rochelle aime à marier les gens; et il veut faire épouser la fille d'une ancien négociant de cette ville, à un jeune homme des environs. Il vante à celui-ci les charmes de la jeune personne, et les richesses du père, tandis qu'il exagère tous les avantages de son client. Il se trouve que les jeunes gens se plaisent mutuellement; cependant le mariage éprouve des difficultés, parce qu'on s'aperçoit que le docteur en a imposé sur les avantages respectifs des parties; mais tout s'arrange par la bonne-foi et la délicatesse de l'amant, et par la générosité de son frère. Ce canevas ne pouvait que difficilement fournir trois actes; et on aperçoit en effet des longueurs dans la pièce, quoiqu'elle soit semée de détails agréables et que les vers en soient élégans et faciles. Cette pièce au reste a rappelé, pour le sujet, et même pour quelques détails, la jolie petite comédie des *Projets de Mariages*, de M. Al. Duval, que l'on voit toujours avec plaisir au Théâtre-Français.

L'ACADÉMIE Royale de Copenhague avait proposé, pour sujet du prix de philosophie qu'elle devait distribuer en 1811, la question contenue dans le programme suivant. (Extrait du *Moniteur français*, n° 134; 14 mars 1810.) Prix de philosophie :

« Il y a des personnes qui nient l'utilité des doctrines et » des expériences physiologiques pour expliquer les phéno» mènes de l'esprit et du *sens interne*; d'autres au con» traire rejettent avec dédain les observations et raisons » psychologiques dans les recherches qui ont le corps pour » objet, ou en restreignent l'application à certaines mala» dies. Il serait utile de discuter ces deux sentimens, d'éta» blir plus clairement jusqu'à quel point la psychologie et la » physique animale peuvent être liées entr'elles; et de dé» montrer par des preuves historiques ce que chacune de » ces deux sciences a fait pour l'avancement de l'autre. »

Dans sa séance du 5 juillet dernier, l'Académie a décerné le prix sur cette question, au Mémoire portant pour épigraphe ce passage de Leibnitz : *Corporeæ machinæ mentibus inserviunt, et quod in mente est providentia in corpore est fatum.*

L'auteur de ce mémoire est M. Maine-Biran, député de la Dordogne au Corps-Législatif, membre de la légion-d'honneur et correspondant de l'Institut; auteur des Mémoires sur l'Habitude, et sur l'Analyse des Facultés intellectuelles, couronnés par l'Institut de France.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les nouvelles de Hongrie fixent enfin toutes les incertitudes sur la situation des armées belligérantes sur le Danube. Les hostilités ont été reprises, et elles ont été signalées par une victoire importante de l'armée russe, remportée le 4 juillet sur l'armée entière du grand-visir. Le 18 juin le général Kutusow avait transporté son quartier-général de Bucharest à Giurgevo; il y apprit que 60 mille Turcs marchaient sur Rudschuk. Il s'avança aussitôt pour couvrir cette forteresse. Le 2 juillet se passa en reconnaissances et en prises de possession. Le 4, l'armée turque se mit en mouvement et l'attaque devint générale. Le général Kutusow se plaît à rendre justice aux talens que le grand-visir a déployés, et au courage de ses troupes. Le grand-visir avait une ligne très-étendue; il a pressé successivement les ailes de l'armée russe, et envoyé sans relâche de nouvelles troupes dans les carrés de l'infanterie de cette armée : le succès a été long-tems disputé; mais enfin la victoire s'est déclarée pour les armes de S. M. l'Empereur de Russie. L'armée turque en pleine retraite a été poursuivie jusqu'à son camp retranché, sur la route duquel on a détruit tous ses ouvrages de campagne. Les Russes, après être restés long-tems en présence du camp, n'ont pu obliger les Turcs à en sortir, et ont repris leur position. Les Turcs ont laissé sur le champ de bataille au-delà de 1500 tués, et en ont emmené un nombre plus considérable encore; celui des blessés et des hommes égarés est également considérable. Les Russes ont pris treize drapeaux. S'il faut en croire des lettres postérieures, mais qui n'ont point le caractère officiel du rapport ci-dessus, le général Kutusow aurait fait passer les habitans de Rudschuk sur la rive gauche, et aurait détruit la ville. Des engagemens ont eu lieu aussi entre les Turcs et les Serviens, sur la frontière vers laquelle se portent les hommes en état de servir.

A Pétersbourg, les exercices et les manœuvres ordinaires d'été ont commencé. L'Empereur commande les manœuvres en personne. Les chaleurs sont tellement excessives

à Pétersbourg, ainsi qu'en Suède et en Danemarck, que les exercices commencent à quatre ou cinq heures du matin, et finissent à huit ou neuf heures. Le cours du change sur Paris donne 89 cent. par rouble. Le port des lettres à l'étranger a été augmenté de 50 pour 100.

En Prusse, le gouvernement a été obligé de sévir contre des personnages marquans dans l'ordre de la noblesse, qui se sont permis des remontrances beaucoup trop vives et des plaintes amères contre les mesures administratives prises dernièrement, et notamment contre la suppression des droits féodaux et quelques impôts qui pèsent désormais sur la classe autrefois privilégiée. Le ministre Hardenberg est désigné dans ces remontrances comme l'auteur de ces mesures, que les nobles intéressés nomment désastreuses et contraires au bien de la monarchie. Le roi a pris les écrits dont il s'agit en haute considération, et le résultat de sa délibération a été d'arrêter dans leurs terres et de faire conduire à Colbert et à Spendau les plus violens signataires : de ce nombre est le général Ruchel, qui s'est avisé d'écrire une lettre peu respectueuse au roi ; il a reçu ordre de cesser une telle correspondance, et sa lettre a été livrée au tribunal qui doit connaître de cette affaire.

A Vienne, l'édit sur la mise en circulation des billets d'amortissement, attendu avec tant d'impatience, a enfin paru. A compter du 15 juillet, les billets d'amortissement de 100 florins commencent à entrer en circulation : les billets de banque de 500 florins seront échangés contre eux : à compter de la même époque l'échange des billets de banque de 500 florins contre des billets de moindre valeur cessera d'avoir lieu. Au 15 août, lesdits billets de banque de 500 florins seront mis hors de la circulation, et ne seront plus admis en paiement : l'échange de ces billets contre ceux d'amortissement n'aura lieu que jusqu'au 31 octobre ; passé cette époque, ils seront déclarés nuls et de nulle valeur. Les échanges de billets de moindre valeur sont ouverts dans la même proportion. Le 17 juillet le cours sur Augsbourg était à 284 bourse fermée ; il s'était maintenu à 308 et 330 dans le cours de la bourse.

Les extraits des papiers anglais nous donnent des nouvelles de ce pays jusqu'à la date du 29. Le roi était depuis deux jours dans l'état le plus alarmant. Les symptômes de la maladie étaient toujours les mêmes. Le 25 au soir à onze heures, S. M. a eu une attaque de paralysie ; il paraît que c'est la seconde attaque de ce genre.

Digitized by Google

Le même jour le parlement a été prorogé au jeudi 22 août dans les formes accoutumées, après avoir voté l'adoption des résolutions présentées par lord Stanhope, et amendées par la chambre des communes. Les orateurs opposés à ce bill ont vainement épuisé tous les raisonnemens que l'expérience du passé et les calculs les plus positifs leur suggéraient; le bill a passé comme une sorte d'hommage à la loi impérieuse de la nécessité, non comme un remède certain, mais comme un palliatif que la rareté du numéraire a rendu indispensable. Cette rareté du numéraire a donné lieu, de la part du *Statesman*, aux réflexions que l'on va lire.

« Cette calamité, dit-il, l'un des effets les plus funestes de la guerre actuelle, continue de peser avec de nouvelles forces sur la nation. Elle est déjà arrivée au point qu'on a vu, samedi dernier, des artisans offrir au marché de Bristol un billet de banque d'une livre sterling pour dix-sept schellings, afin de pouvoir acheter des vivres pour leurs familles. Si l'on ne trouve pas de moyens efficaces pour remédier à cette calamité, qui pourra dire que cette guerre ne nous conduira bientôt aux mêmes horreurs qu'a éprouvées la nation française? Nous disons cette guerre, parce que nous croyons sincérement que c'est à elle qu'on doit attribuer tout le mal.

» Nous observerons qu'au moment où elle a commencé, la France n'avait pas un seul allié, qu'elle était attaquée de tous côtés par de puissans ennemis, que ses revenus étaient dilapidés, et sa population déchirée par des convulsions intestines, tandis que l'Angleterre, qui n'était qu'auxiliaire, était riche en revenus et en ressources de tous genres.

» Aujourd'hui la France a vaincu tous ses ennemis, et s'est enrichie de leurs dépouilles, et l'Angleterre soutient une lutte inégale dans la petite péninsule d'Europe, s'exposant à perdre jusqu'à sa dernière guinée. Néanmoins on nous dit que la France a tort, et que l'Angleterre a raison. On nous dit que notre ennemi a rompu les traités toutes les fois que ses intérêts l'ont exigé. Mais l'Angleterre n'a-t-elle jamais rompu de traités, lorsque son intérêt l'exige? Ouvrons l'histoire; ne trouvons-nous pas chaque page souillée de perfidie? Parcourons les événemens des vingt dernières années; l'Angleterre est-elle exempte de cette inculpation, lors même qu'elle a été guidée par le miroir des hommes d'Etat, par le divin M. Pitt? Ne s'est-

elle pas emparée des frégates espagnoles en tems de paix, non-seulement parce que c'était de son intérêt, mais parce qu'elle y était portée par une cupidité *sordide ?* N'a-t-elle pas incendié Copenhague et saisi la flotte danoise sous prétexte qu'il était de son intérêt de le faire? Trouve-t-on dans cet exemple et dans tant d'autres une exécution stricte des traités? Et quels sont les hommes qui avaient poussé à commettre ces actes? ceux qui sollicitent aujourd'hui la continuation de la guerre. Combien de tems les Anglais supporteront-ils l'attaque insuffisante dirigée contre leur bon sens par ces hommes déloyaux? La patience cesse d'être vertu lorsqu'elle ne fait que provoquer une nouvelle oppression; mais grace à la violence opiniâtre des apôtres de la guerre, le règne de la tromperie est presque passé, et la voix du peuple doit être écoutée lorsqu'il demande la paix comme le terme de ses souffrances. »

Ces réflexions sont frappantes, mais quelle force n'acquièrent-elles pas si on les rapproche de ce qui suit!

Suivant le rapport fait au parlement, les billets de la banque d'Angleterre, en circulation le 6 juillet, étaient ainsi qu'il suit :

Billets de 5 liv. sterl. et au-dessus.	13,988,700
Post-bills.	938,060
Billets au-dessous de 5 liv. sterl.	7,396,700
TOTAL.	22,323,530

Le 13 juillet, c'est-à-dire sept jours après, il y avait en circulation :

Billets de 5 liv. sterl. et au-dessus.	14,969,300
Post-bills.	1,007,390
Billets au-dessous de 5 liv. sterl.	7,588,700
TOTAL.	23,565,390

Ainsi, en sept jours il y a eu une émission de 1,131,750 livres sterlings.

Un semblable tableau dit tout, sur la banque, sur ses opérations, sur sa liaison au gouvernement, sur le secours qu'elle est obligée de donner à ce gouvernement, et sur le peu de balance qui doit exister désormais entre son fonds de garantie, et ses émissions multipliées dans la proportion même de la dépréciation, que des lois imprudentes signalent, mais n'arrêtent pas.

Digitized by Google

A la date du 13 juillet, on écrivait de Lisbonne à Londres : « Les Français se sont retirés de l'Estramadure. Une division a marché sur Séville et une autre sur Madrid; ils ont laissé une forte garnison à Badajoz, et fait sauter les ouvrages d'Olivenza, place qu'ils ont entièrement abandonnée. Soult ainsi a rempli son objet, en nous forçant à lever le siége de Badajoz. Le quartier-général anglais est à Port-Alègre, et l'armée anglaise entre en cantonnement, de sorte que, pour le moment, il n'est pas question de combat. Notre armée compte beaucoup de malades. »

Voici sur l'état de l'armée les calculs faits par le *Courrier*. Le 9 juin, l'armée anglaise en Portugal était de 50,000 hommes. Sur ce nombre, 30,000 étaient présens à l'armée; 9000 blessés étaient aux ambulances et 8000 malades, dont 4000 venaient d'être transportés en Angleterre. La mauvaise saison était commencée.

C'est à la même date qu'il faut reporter le mouvement de Blake sur Séville, de Blake dont on ne connaît pas la situation ultérieure, après son échec dans le comté de Niella.

Ce général, ramenant à Cadix les restes échappés aux affaires de la Guadiana, ne trouvera pas la junte animée de cet esprit d'union et d'ensemble qui fait espérer le succès. On a proposé à cette junte l'abolition des principales coutumes féodales qui règnent en Espagne. Les grands et le clergé s'y sont vivement opposés. Un membre de la bourgeoisie, nommé Arguellos, a fait un discours très-violent contre ces deux ordres; il a dit que leur opposition portait le caractère de l'égoïsme et d'une basse cupidité; que les archives des anciens cortès étaient pleines de réclamations pour la suppression des droits féodaux; que ces droits étaient incompatibles avec la prospérité de la nation, et qu'il suffisait, pour s'en convaincre, de comparer les villages qui leur étaient soumis avec ceux qui en étaient exempts. Le discours de l'orateur populaire a excité les plus vives acclamations; les spectateurs firent retentir la salle d'applaudissemens; plusieurs membres de la noblesse se levèrent, et s'écrièrent : ne punira-t-on point cet excès d'insolence? n'y a-t-il pas des gardes ici? Cet excès d'insolence n'a pas été puni, et la séance été levée au milieu du tumulte que cette scène avait occassionné. Nous laissons à faire au lecteur tous les rapprochemens dont elle donne l'idée.

Au surplus, voici ce qu'écrivait le lord Wellington au

Digitized by Google

lord Liverpool sur le mouvement de Blake : « Le général Blake a fait dans la nuit du 30 une tentative sur Niebla, l'ennemi y avait jeté une garnison de 360 hommes, la tentative de Blake a échoué. Ce général a pris le parti de se retirer vers la Guadiana. Il paraît que son intention est de s'embarquer pour Cadix. Mais depuis le 18 juin, ni le général Castanos, ni moi, n'avons entendu parler du général Blake. » Le *Star* fait, à l'occasion de cette dépêche, des réflexions pour lesquelles nos lecteurs l'auront prévenu. Il paraît certain, dit-il, qu'il existe une grande mésintelligence entre le général Wellington et Blake. Pourquoi n'a-t-on pas entendu parler de ce dernier depuis sa séparation? Il est donc vrai que les officiers de Blake et les nôtres ne s'accordaient pas. Voilà donc l'ensemble qui règne dans les opérations de la Péninsule.

Un ordre du jour du général Wellington prouve au surplus quel fond l'armée anglaise peut faire sur l'assistance des milices portugaises que le général Béresford est chargé d'organiser. Cinq soldats de cette milice ont été fusillés pour crime de désertion par récidive. Deux autres avaient été condamnés à la même peine, elle a été commuée en bannissement à la côte d'Afrique. Le général se plaint beaucoup du peu de zèle et de secours qu'il a trouvé dans la province de l'Allentejo. Les régimens ne sont pas à moitié du complet; les officiers sont incapables, et négligent tous leurs devoirs : on a refusé de recruter dans le pays pour la troupe de ligne. Le général Wellington soumet cet état de choses au prince régent, et le donne pour un des motifs principaux du non-succès de ses opérations.

Les gazettes des Etats-Unis apportées en Angleterre, confirment tout ce qu'on avait présumé de l'état d'hostilité. New-Yorck a été bloquée. Le brick *le Tamanaah*, capitaine Skidi, sorti de ce port, a été pris par une frégate anglaise. Les passagers ont eu la liberté de rentrer avec leur bagage. Le capteur anglais a déclaré qu'il avait ordre d'arrêter tous les bâtimens américains destinés pour la France. Dans ces circonstances le gouvernement a fait une sorte de déclaration de ses principes, en saisissant à cet effet l'occasion de la réponse qu'il a adressée à une pétition de la ville de New-Haven.

« Dans l'acte du congrès qui a donné naissance à la loi actuelle de *non-importation*, l'état du commerce se trouvait réglé par une seule clause qui portait que, dans le cas où une des puissances belligérantes révoquerait ses édits

contraires aux lois des nations, et que l'autre refusât de révoquer les siens, nos ports seraient fermés aux bâtimens et aux marchandises de cette dernière. Cette clause, qui, comme nos offres antérieures, détruisait jusqu'au prétexte mis en avant par chacune de ces deux puissances belligérantes, savoir, que ses édits contre notre commerce avec son adversaire étaient commandés par notre acquiescement aux édits semblables rendus par ce dernier, fut soumise à la considération de ces deux puissances. Par suite de cette communication, le gouvernement français a déclaré que ses décrets étaient révoqués. Comme le gouvernement anglais avait annoncé que c'était à regret qu'il s'était vu forcé de rendre ses ordres du conseil, comme il avait répété plusieurs fois qu'il désirait trouver dans l'exemple de son adversaire une occasion de les révoquer, on avait toutes sortes de raisons d'espérer qu'il saisirait avec empressement cette occasion. Cette espérance n'a pas été réalisée; et à l'expiration du délai fixé pour cette révocation, nos ports ont été fermés aux bâtimens et aux marchandises des Anglais.

» La conduite du gouvernement français a-t-elle été et sera-t-elle de nature à justifier la juste attente du gouvernement des Etats-Unis? D'un autre côté, le gouvernement anglais se montrera-t-il disposé à ouvrir de nouvelles voies à un accommodement, et à faire cesser l'effet de la loi qui prohibe le commerce anglais dans nos ports, ce qui est toujours en son pouvoir, puisqu'il suffit pour cela qu'il consente à révoquer les illégales restrictions qu'il fait peser sur notre commerce? C'est ce que nous apprendrons par des communications ultérieures. Quelles qu'elles soient, le pouvoir exécutif des Etats-Unis les accueillera avec cette stricte impartialité qu'il a invariablement conservée à l'égard des deux puissances belligérantes. »

Dans cet état de situation entre l'Amérique et l'Angleterre, on a remarqué avec intérêt à Londres l'arrivée de deux Américains venant de France avec des dépêches pour le ministre des Etats-Unis, résidant en cette ville. Ils venaient de Morlaix, ils s'étaient embarqués à bord du cartel *l'Adélaïde*. A l'égard du système continental, il est soutenu avec une vigueur qui ne laisse rien à espérer à l'Angleterre: les rapports commerciaux ont entièrement cessé: les correspondances particulières n'ont lieu qu'avec le plus grand danger. Les vivres sont ici à un prix si excessif, écrivait-on d'Héligoland, qu'il y a déjà eu des émigrations considé-

Digitized by Google

rables. Au départ des dernières lettres, le bœuf coûtait 5 schellings la livre, et l'eau fraîche 1 schelling la pinte ! Cependant, porte la même lettre, nous sommes bien près du continent; mais il n'y a pas sur le continent une si petite porte qui ne nous soit fermée. Toutes les lettres d'Angleterre contiennent des détails qui de plus en plus prouvent que le maintien du système continental menace l'existence de l'Angleterre. Les lettres reçues à Hambourg, à Memel, et sur toute la côte, à Francfort et en Suisse, laissent entrevoir une situation de plus en plus fâcheuse pour le commerce. Enfin, dit-on dans ces lettres, les choses en sont au point en Angleterre, que le ministère doit difficilement résister à la clameur publique. Les murmures s'élèvent de toutes les classes à-la-fois, parce que toutes les classes souffrent, toutes les classes, et même les vicaires d'Oxford, si l'on en croit celui qui, nommé Tristram Scrag, neveu du célèbre Yorick, écrit aux directeurs de la banque d'Angleterre, en homme qui connaît la véritable situation de son pays, presqu'aussi bien qu'il saisit le ton, le style et l'allure de Sterne.

« Je ne sais comment il se fait, dit ce digne ecclésiastique, que toutes les fois que nos ministres ont pris la peine de nous parler de la prospérité de nos finances et de notre commerce, j'ai vu successivement disparaître de la table les mets les plus modestes, et les plus avoués par la frugalité. » La demande de lord King et les résolutions de lord Stanhope lui ont à peine été connus, qu'il a cru éprouver l'opération de la cataracte ; il compte, il additionne, il multiplie, divise, soustrait, suppute, et fait ce relevé pour sa satisfaction particulière et celle de ses paroissiens.

« Notre dépense générale, dit-il, était en 1791 d'environ 16,000,000 liv. sterl.; en 1801, de 32,000,000; en 1811, de 56,300,455; à quoi il faudrait ajouter environ 30,000,000 pour l'intérêt de la dette, la taxe des pauvres; ce qui porte réellement la dépense générale à 86,300,455 liv. sterl.

» Et d'après ce calcul d'écolier, je conclus bonnement qu'en 1821, époque où l'ennemi nous attend, notre dépense générale, suivant la même progression de dix ans en dix ans, irait au moins à 120,000,000 liv. sterl., c'est-à-dire qu'elle passerait de 18,000,000 tout le revenu territorial de l'Angleterre, suivant l'évaluation de M. Pitt.

» Quant à la dette, je la vois, en 1791, de 270,000,000; en 1801, de 560,000,000; en 1811, de 655,000,000, et je conclus encore de cette progression ascendante, qu'en

Digitized by Google

1821 elle pourrait fort bien passer la valeur foncière des trois royaumes.

» Savez-vous, Monsieur, que ce petit calcul à la portée du peuple semble un peu effrayant, et qu'il faut avoir un génie profondément financier pour ne pas nous voir dans l'abîme où l'ennemi nous plonge? En vérité, en nous ajournant à dix ans, on craint qu'il ne nous fasse grace de la moitié. »

Dimanche dernier, après la messe, il y a eu audience diplomatique et présentations à Saint-Cloud. Le soir, LL. MM. se sont promenées en calèche découverte dans le parc.

Des décrets impériaux accordent des fonds extraordinaires pour diverses dispositions utiles à la ville de Rome, à la restauration de ses monumens, à la navigation du Tibre, à des constructions de ponts, à l'élévation de plusieurs cours, de promenades publiques. Les maisons, palais et dépendances situés sur les emplacemens destinés aux embellissemens de Rome, et qui appartiennent à l'Empereur, ou à la cour de Naples, seront démolis; d'autres décrets appellent à faire partie de la Légion-d'Honneur, ou élèvent à des grades dans cette légion plusieurs fonctionnaires publics civils. Les legs aux hospices et révélations faites en leur faveur, se sont élevés depuis 1808, à 11,842,728 fr. Diverses cours impériales ont été installées conformément aux décrets qui les organisent. Celle d'Aix l'a été solennellement, le 1er de ce mois, par S. Exc. M. le duc d'Otrante, sénateur et ministre-d'Etat, chargé de cette mission par S. M. Il y a eu à l'hôtel de S. Exc. une très-belle fête, dans laquelle les sentimens de la plus vive reconnaissance pour le nouveau bienfait de S. M. ont éclaté avec autant d'éclat que d'unanimité. S...

ANNONCES.

Voyage dans les départemens du midi de la France; par Aubin-Louis Millin, membre de l'Institut, de la Légion-d'Honneur, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque impériale, etc. *Tome IV et dernier*, divisé en deux parties, in-8°, accompagné d'un atlas in-4°. (De l'Imprimerie impériale, 1811.) Prix, 21 fr., et 25 fr. franc de port. — L'ouvrage

Digitized by Google

complet, 5 vol. in-8°, et 3 atlas, 72 fr., et 84 fr. franc de port. — A Paris, chez Gabriel Dufour et Compe, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. — A Amsterdam, chez Gabriel Dufour, libr. — A Cassel (Westphalie), chez Tourneisen fils, libraire.

Prospère, ou le Pessimisme; par P. M. M. Lepeintre. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. francs de port. Chez L. M. Guillaume, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Mémoires de la princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric-le-Grand; écrits de sa main. Deux vol. in-8° de 770 pages. Prix, brochés, 9 fr., et 11 fr. 80 c. francs de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Etudes de l'histoire ancienne et de celle de la Grèce, etc.; par M. Lévesque, membre de l'Institut, professeur d'histoire au collége de France, etc. Cinq vol. in-8°. Prix, 27 fr., et 33 fr. franc de port. Chez Fournier frères, libraires, rue Poupée, n° 7.

Description abrégée de Rome ancienne, d'après Ligorius, Donati, Nardini, Adler, et des voyageurs modernes; avec un plan de Rome ancienne, et une gravure coloriée; par F. Schoell. Un vol. in-18. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Schoell, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Œuvres dramatiques de N. Destouches; première édition, format in-8°, précédée d'une nouvelle Notice sur la vie et les ouvrages de Destouches, ornée de son portrait dessiné par M. Choquet d'après le buste de Berruer, et de onze belles gravures exécutées par d'habiles artistes d'après les dessins de M. Lafitte, peintre. Six forts vol. in-8° de 550 pages chacun, sur beau papier. Prix, 36 fr., et 45 fr. franc de port; papier vélin, avec les gravures, épreuves avant la lettre, 75 fr. pour Paris. Chez Lefèvre, libraire, rue du Foin St-Jacques, n° 11; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux arts. SALON DE 1810. Par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. *Quatrième et dernière livraison*. Ce Recueil formant un volume in-8° orné de 72 planches, fait connaître la composition des principales productions modernes en peinture et en sculptures exposées en dernier lieu au salon du Louvre, avec l'explication des sujets, l'examen des ouvrages, et quelques observations

sur le mérite de leur exécution. Prix, 15 fr., et 16 fr. franc de port ; 24 fr. les exemplaires en papier vélin. Chez l'auteur, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

Histoire de la Monarchie des Goths en Italie. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Bossange et Compe, libraires, rue de Tournon, n° 6.

AVIS. — THERMOLAMPE. — Pour satisfaire la curiosité d'une foule de personnes qui désirent connaître la manière dont s'opère l'éclairage au moyen du gaz hydrogène, je ferai très-incessamment quelques expériences publiques qui donneront une juste idée de la lumière que produit le Thermolampe inventé par feu M. P. Le Bon, ingénieur des ponts-et-chaussées. Elle est d'autant plus précieuse, qu'elle ne fatigue pas la vue, et qu'elle est peu dispendieuse, puisqu'elle provient de la décomposition de la fumée, que nous perdons dans nos foyers ordinaires : chez moi, cette partie de la fumée se laisse conduire dans de petits tuyaux de fer-blanc, de verre, de carton même ; il suffit que l'extrémité de ces derniers soit de matière incombustible.

Le Thermolampe, pour lequel mon mari a obtenu un *Brevet d'invention et de perfectionnement*, est un appareil dans lequel le bois se distille, et par conséquent se décompose ; cette décomposition donne du charbon, du goudron, de l'acide pyroligneux et du gaz hydrogène, qui, en s'unissant à l'air atmosphérique, donne une flamme d'autant plus agréable, qu'elle se laisse diriger à volonté, et se marie avec l'eau ; je la présenterai, lors de mes expériences, sous les formes différentes de palmettes, de roses, de marguerites, de quinquets, de bougies, de jets, etc., etc.

On peut, au moyen de l'appareil dû au génie de M. Le Bon, éclairer, chauffer, évaporer, etc., etc. Pour en connaître les différentes applications, et juger des avantages qui doivent en résulter pour l'économie domestique, j'engage le public à lire le mémoire que j'ai adressé, le 29 avril dernier, à la Société d'encouragement, et que j'ai fait imprimer ; il se vend à l'adresse suivante, et à l'imprimerie du *Courier des Spectacles*, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 5.

Les billets d'entrée pour les expériences se distribueront chez Mme Ve Le Bon, rue de Bercy, n° 11, faubourg Saint-Antoine. Prix, 3 fr.

Des affiches et différens journaux indiqueront l'époque de la première expérience.

Nota. On fera des expériences particulières sur la demande des personnes qui voudront en voir. Mme Ve LE BON.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 155, 2e *vers*, Ni du partage, *lisez* : Ni du parlage.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXV. — *Samedi* 10 *Août* 1811.

POÉSIE.

L'ÉNÉIDE. — CHANT PREMIER.

Je fis jadis parler le chalumeau rustique.
Bientôt, sorti des bois, d'un ton plus poétique,
En des vers que chérit l'avide agriculteur,
Des fruits de ses sillons j'avançai la lenteur.
Aujourd'hui, tout bouillant du feu dont Mars anime,
Je chante les combats, et ce chef magnanime,
Qui, fuyant d'Ilion par l'ordre des destins,
Le premier aborda les rives des Latins.
Junon, qui fit aux Dieux partager sa colère,
L'assiégea sur les eaux, l'assiégea sur la terre,
L'assaillit de combats, jusqu'au jour glorieux
Où sur les bords du Styx il put fixer ses Dieux,
Et bâtit cette ville, origine féconde
Des Latins, des Albains, et des maîtres du monde.

Muse, dis pour quel crime, à ce pieux guerrier
L'implacable Junon fit long-tems essuyer
Des travaux si pesans, des revers si funestes :
Tant de haine entre-t-il dans les ames célestes!

Q

Loin des lieux où le Tibre, abjurant ses canaux,
Court à l'azur des mers joindre l'or de ses eaux,
Sur les bords que l'Afrique oppose à l'Ausonie,
Carthage, de Sidon antique colonie,
Cité riche et fameuse aux jeux sanglans de Mars,
Elevait jusqu'au ciel l'orgueil de ses remparts.
Samos eut pour Junon moins d'éclat et de charmes.
Junon laisse à Carthage et son char et ses armes;
Et, si les dons du sort dépendaient de ses mains,
Elle offrirait Carthage au trône des humains.
Mais lorsqu'elle goûtait cette orgueilleuse joie,
Elle avait su qu'un jour, né des cendres de Troie,
Un peuple conquérant, et par-tout souverain,
Renverserait Carthage, et l'Empire Africain,
Et qu'aux ordres du sort les Parques enchaînées
Roulaient sur leurs fuseaux ces tristes destinées.

Dès ce moment, la guerre, où pour ses Grecs chéris
Elle-même s'arma pour les murs qu'ils ont pris;
L'éclat du fils de Tros, race qu'elle déteste,
Et l'arrêt de Pâris à sa beauté funeste,
Ces antiques chagrins à son orgueil présens,
S'étaient tous dans son cœur réveillés plus cuisans;
Aussi dans ces pensers sa haine recueillie
Des Phrygiens sans cesse éloignait l'Italie.
Depuis plus de sept ans par les Dieux irrités
Tristes restes des Grecs de mer en mer jetés,
Ils erraient! tant, ô Rome, il fallut de constance
A ce peuple en travail de ta vaste puissance?

Déjà de la Sicile écartant leurs vaisseaux,
Ils fendaient de la mer les écumantes eaux,
Lorsque Junon, toujours trop fidèle à sa haine,
Se dit: Faut-il laisser mon entreprise vaine?
Ne pourrai-je, vaincue après tant de combats,
D'Italie aux Troyens arracher les climats?
Le sort me fait la loi! Quoi! Pallas outragée
A pu brûler des Grecs la flotte submergée,
Pour punir Ajax seul! pour un seul criminel!
Elle a, lançant des airs le foudre paternel,
Pu soulever les vents, troubler les mers profondes,
Et, dans un tourbillon et de flammes et d'ondes,

Digitized by Google

L'enlever palpitant, et le sein écrasé
Sur la pointe d'un roc le rejeter brisé ;
Et moi ! moi . femme et sœur du maître du tonnerre,
Reine des Dieux, je fais une si longue guerre,
Et contre un peuple seul ! Qui voudra de Junon
Encenser les autels, et révérer le nom ?

Toute à ses noirs pensers, dans sa mélancolie,
Junon porte ses pas vers l'antique Eolie,
Lieux d'orages remplis, noir séjour des autans.
Là . dans le creux d'un mont aussi vieux que le tems,
Eole tient courbés sous des chaînes pesantes
Les vents luttans entre eux, les tempêtes bruyantes
Qui sous leurs fers sans cesse avec fracas grondans
De leurs cachots émus font murmurer les flancs.

Eole, assis au haut d'une roche escarpée,
Le sceptre en main, s'oppose à leur rage trompée.
Sans ce frein, avec eux ils feraient dans les airs
Rouler le vaste Olympe et la terre et les mers.
Mais dans des antres noirs, couverts d'un poids immense,
Chargés des plus hauts monts qu'entassa sa prudence,
Jupiter les plongea sous un roc révéré
Qui resserre ou qui rompt leurs chaînes à son gré.

Junon lui parle ainsi : Vous que le dieu du monde
Choisit pour soulever ou pour abaisser l'onde,
Du calme et de l'orage arbitre redouté,
Un peuple que je hais, sur les mers emporté,
Aux bords du Latium, avec cent cris de joie
Traîne ses Dieux vaincus, et les restes de Troie.
Déchainez tous les vents, dispersez leurs vaisseaux,
Abymez les Troyens, et leur chef sous les eaux.
J'ai des nymphes d'un port et d'une beauté rare.
Si vous trompez les maux que le sort me prépare
Pour prix de ce bienfait la plus belle est à vous.
Déjopée à jamais vous reçoit pour époux.
Vous vivrez dans les bras d'une épouse si belle,
Et d'elle vous aurez des enfans beaux comme elle.

Reine, répond Eole, à qui tout doit céder ;
C'est à moi d'obéir ; à vous de commander.

Digitized by Google

Je vous dois de mon roi les bontés toujours prêtes.
Vous m'avez fait le Dieu des vents et des tempêtes;
Vous m'avez fait monter à la table des Dieux;
Mon cœur reconnaissant va remplir tous vos vœux.

LE GOUVÉ.

INEZ ET ROGER.

ROMANCE.

Dès mes plus jeunes ans,
Oui, c'est vous seul que j'aime.
Mon cœur est, je le sens,
Plus à vous qu'à moi-même :
Vous eûtes mes amours,
Vous les aurez toujours.

C'est en ces mots, qu'un soir,
Dans la forêt de Chelle,
A Roger de Beaunoir,
Parlait Inez la belle;
Et près d'eux, dans le bois,
Courait un chien danois.

Mais voici qu'un guerrier
Survient par aventure,
Et du beau chevalier
Convoite la future.
Allons! cède-la moi,
Dit-il, ou défends-toi.

Viens, lui répond le preux :
C'est moi qui te défie.
Et tandis qu'autour d'eux,
L'herbe est déjà rougie,
Inez tranquillement
Attend le dénoûment.

Mais lorsque vint la nuit,
Tiens, dit son adversaire :
Crois-moi, veux-tu sans bruit
Terminer cette affaire?

Digitized by Google

Que la dame entre nous,
Fasse choix d'un époux.

Eh bien! soit; j'y consens :
Choisis, ma colombelle.
A ces tendres accens,
Cette amante fidelle,
Pour suivre l'étranger,
Vous plante là Roger.

Roger en bon chrétien,
Supportant cette offense,
Fort triste, avec son chien,
S'éloignait en silence;
Quand l'étranger maudit,
Le rappelle et lui dit :

Ce beau chien me plaît fort :
Pardon, si je t'en prive.
Ah! dit Roger, d'accord;
Mais pourvu qu'il te suive.
Laissons à mon danois
La liberté du choix.

Aussitôt l'indiscret
Y consent et l'appelle :
Mais un chien ne saurait
Changer comme une belle.
Celui-ci, sans bouger,
Resta près de Roger.

Mesdames, qui de vous
N'aurait eu sa constance?
Certes, nous savons tous
Ce qu'il faut qu'on en pense.
Soyez donc sans remords,
J'ai peint les mœurs d'alors.

S. E. GÉRAUD.

Digitized by Google

ÉLOGE DE BERQUIN,

L'AMI DES ENFANS (1).

Aussi simple que ses écrits,
Comme eux sans art et sans malice,
Il a les enfans pour amis :
Les enfans lui rendent justice.
Plus d'un, il faut en convenir,
S'est ennuyé sous ses auspices ;
Mais il les fait si bien dormir,
Qu'il doit sur-tout plaire aux nourrices.

ÉNIGME.

On peut m'envisager, lecteur, de telle sorte,
Que tantôt je sois faible, et tantôt je sois forte.
Bonne le soir, mauvaise le matin,
Froide aujourd'hui, chaude demain.
Ou vieille ou jeune, ou mûre ou verte ;
Ou légère, ou rassise, ou chenue, ou couverte,
Ou sage, ou folle, exaltée, à l'évent ;
Ou bien meublée, ou bien déménageant,
Observez que partout, et quels que soient mes rôles,
On me porte sur les épaules.

S........

LOGOGRIPHE.

Frémissez, habitans des airs et de la terre,
Je puis dans un clin d'œil terminer votre sort ;
De mon foyer brûlant je lance le tonnerre,
Et mon seul ministère est de servir la mort.
Mais aussi, cher lecteur, quelle faveur divine !

(1) L'éloge de Berquin ayant été mis au concours, cette année, par l'une des Sociétés savantes qui font le plus d'honneur à l'Empire français, cette pièce vient de lui être adressée.

Digitized by Google

Mes premiers pieds baisent ceux de Rosine;
Souvent mon cœur la charme à l'Opéra;
Vite, poursuis, lecteur, et ma fin t'offrira
Son corps lisse et charmant sortant de la piscine.

Aug^e. C.... (Charente-Inférieure.)

CHARADE.

MON premier dans mon tout est rarement admis;
Mon second vous procure un vase économique;
Et l'abus, en province aussi bien qu'à Paris,
Osa parer mon tout d'un lustre académique.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Guimauve.*

Celui du Logogriphe est *Guimauve*, où l'on trouve: *gui*, *mauve*, *mai*, *ame*, *âge*, *geai*, *eau*, *mage*, *ami*, *gai* et *vie*.

Celui de la Charade est *Guimauve*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric-le-Grand, écrits de sa main. — Deux volumes in-8°. — Prix, brochés, 9 fr., et 11 fr. 80 c. francs de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et *Delaunay*, libraire, au Palais-Royal, n° 263.

Voltaire et ses éditeurs ont assez fait connaître parmi nous la princesse illustre dont nous annonçons les *Mémoires*. La margrave de Bareith était la sœur chérie de Frédéric-le-Grand. Ce fut pour elle qu'il demanda un monument funèbre à Voltaire, dont elle resta toujours l'amie, et qui venait de lui servir d'intermédiaire pour ménager une paix entre la France et la Prusse, à une époque où ce rapprochement eût été également utile aux deux pays. Les lettres que Frédéric écrivit dans cette occasion prouvent qu'il était pénétré pour elle d'une profonde estime. « Il faut, dit-il à Voltaire, que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité. » Et ailleurs, « il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure et si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue.... Comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous. » Voltaire parle sur le même ton de la margrave dans une note qu'il fit imprimer avec l'ode que le roi lui avait demandée; et, ce qui nous paraît plus décisif encore, il ne lance aucun trait contre elle dans ces scandaleux mémoires qui n'ont vu le jour qu'après sa mort, et dont la publication, quoiqu'il ne l'eût pas ordonnée, ne lui a pas fait moins de tort qu'à ses éditeurs.

Il y a sans doute dans ces éloges et dans cette réserve de quoi donner une haute idée de la princesse qui en fut l'objet, et quelque danger qu'il y ait pour les grands

Digitized by Google

personnages à se montrer en déshabillé, nous pensons que les Mémoires de la Margrave de Bareith ne serviront qu'à lui assurer l'estime et l'admiration générales. On sera frappé, en les lisant, de la netteté de son esprit, de la solidité de son jugement, de la supériorité de sa raison. On sera plus charmé encore de son caractère; il offre le mélange le plus rare de patience et de courage, de douceur et de fermeté. Ses vertus enfin lui concilieront l'affection de ceux dont elle aura gagné l'estime. Sa piété filiale envers les parens les plus durs, fut telle qu'elle aveugla sur leurs défauts sa sagacité par-tout ailleurs si pénétrante; bonne sœur et bonne amie, elle se sacrifia pour le prince royal son frère qui était en même tems son meilleur ami; elle ne fut pas moins fidèle à ses devoirs d'épouse, et dans le tems même où elle était adorée du margrave, elle ne chercha jamais à le dominer; comme princesse, elle sut soutenir son rang sans en être enivrée; elle sut toujours rendre et se faire rendre ce qu'elle devait et ce qui lui était dû; ses Mémoires enfin, écrits avec la plus grande sincérité, n'offrent de traces que de deux légers défauts dont l'âge et l'expérience la corrigèrent: une confiance trop facile, et un certain penchant à la causticité.

Peut-être pensera-t-on qu'un naturel heureux ne suffit pas pour former une princesse aussi accomplie, et qu'il fut secondé par la meilleure éducation; peut-être pensera-t-on aussi qu'avec tant de vertus et de qualités, la fille d'un roi dut être heureuse; mais ces deux conjectures si naturelles sont également loin de la vérité. La première éducation de la princesse fut confiée à la fille de ce Grégorio Leti, moine apostat, qui inonda la Hollande et l'Europe des basses flatteries et des satires injurieuses dont il poursuivit tous les princes de son tems; et elle était digne d'un tel père. Elle donna, il est vrai, beaucoup d'instruction à son élève, mais elle la maltraita d'injures et de coups, d'une manière qui aurait dû aigrir entièrement le caractère de la princesse, s'il n'avait pas eu pour base une inaltérable douceur. Cette mégère fut enfin chassée et remplacée par M^{me} de Sonsfeld qui possédait autant de vertus que la Leti avait de vices; la

Digitized by Google

margrave reconnaît par-tout qu'elle lui a les plus grandes obligations, mais il résulte de son récit que sa nouvelle gouvernante fut plutôt pour elle une consolatrice qu'une institutrice et un conseil. Les malheurs de la princesse datent de son enfance, et jusqu'à son mariage ils allèrent toujours en croissant. Ce n'est point qu'elle fut haïe du roi et de la reine, ils l'aimaient peut-être autant qu'ils étaient capables d'aimer; mais elle fut victime de leur haine mutuelle, ou plutôt de l'animosité qu'excitaient continuellement entr'eux des ministres dont la politique, opposée à celle de la reine et aux vrais intérêts de la monarchie, trompait et entraînait le roi. Ces ministres furent d'abord un prince d'Anhalt qui réglait tout le militaire, et un M. de Grumkov à qui le reste des affaires était remis. Leur but était de marier la princesse au margrave de Schwedt, pour régner sous le nom de ce prince, après la mort du roi et du prince royal, qu'ils se proposaient bien d'accélérer. La reine, qui ignorait cette partie de leurs projets, s'opposait au mariage du margrave, parce que sa grande affaire était une double alliance avec l'Angleterre par l'union de sa fille avec le prince de Galles, et par celle de son fils avec une princesse de la même maison. Cette première lutte ne fut pas cependant très-longue. La ligue du prince d'Anhalt et de Grumkov se rompit; le prince s'éloigna de la cour, mais la paix fut loin d'y être rétablie. Une nouvelle ligue s'y forma entre Grumkov et le comte de Seckendorf, envoyé de la cour de Vienne. L'alliance de la Prusse avec l'Angleterre ne plaisait point à l'Autriche; Seckendorf corrompit Grumkov pour la rompre, et tout fut mis en usage pour en venir à bout.

C'est dans les Mémoires de la Margrave qu'il faut lire les détails de toutes ces intrigues. Il suffira de dire ici que Grumkov et Seckendorf réussirent à envenimer les haines au dernier degré. Le roi et la reine se conduisaient en puissances ennemies; la princesse qui vivait avec sa mère fut obligée de se ranger dans son parti, et le prince royal s'y trouva jeté, par son amitié pour sa sœur et par les mauvais traitemens de son père. Ils sont déjà connus en partie. On sait que ce monarque était le terrible Fré-

déric-Guillaume; et Voltaire a donné quelque idée de la conduite par laquelle il réduisit le prince à ce projet d'évasion dont les suites furent si funestes. Mais ce qu'on ne sait pas et ce qu'on trouvera dans ces Mémoires, c'est que pendant plusieurs années le prince et sa sœur furent traités par le roi leur père avec une indignité qui paraîtrait avilissante dans le moindre bourgeois de la rue Saint-Denis, avec une cruauté qui répugnerait à un sauvage. La princesse en particulier n'était exempte ni d'aucun devoir, ni de mauvais traitemens, lors même qu'elle était malade. La table du roi, où ils mangaient, n'offrait jamais plus de cinq plats. Le roi seul servait, et après avoir fait la part de ses autres enfans, il crachait dans les plats pour empêcher le prince royal et Wilhelmine de toucher au reste. On a vu dans Voltaire comment il voulut un jour tuer sa fille; on apprendra dans ces Mémoires comment il essaya d'étrangler son fils.

Quelque affreuse que fût leur situation, ils tinrent bon cependant l'un et l'autre, et demeurèrent fidèles aux projets de la reine aussi long-tems qu'il y eut quelque espoir de les faire réussir; le moment s'en présenta plusieurs fois, mais autant de fois tout fut ruiné par la reine elle-même. Cette princesse, non moins intrigante qu'impérieuse et absolue, avait les deux défauts les plus propres à faire échouer tous ses projets : l'indiscrétion et une aveugle confiance. Le roi payait auprès d'elle des espions à qui elle racontait tout, et à leur défaut elle se trahissait elle-même. La princesse royale prit donc enfin son parti : elle renonça, non pas à ses propres prétentions, car elle n'avait jamais été ambitieuse, mais à celles de sa mère sur l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre; elle accepta la main du prince de Bareith qu'on lui offrit après celle du margrave de Schwedt et du duc de Weissenfels qu'elle avait refusée, et mit pour condition à son sacrifice la grâce de son frère qui languissait encore dans les prisons de Custrin.

Les fruits de ce sacrifice eurent d'abord plus d'amertume que de douceur, et la princesse se vit encore bien loin d'être heureuse. Elle rentra en grâce auprès du roi, mais ce prince ne l'en dota pas moins selon les lois de

Digitized by Google

son avarice, et elle encourut toute l'indignation de la reine qui lui donna sa malédiction. Elle eut le plaisir de revoir son frère, mais elle ne retrouva point son ancienne amitié. Elle partit enfin pour Bareith avec son époux, et là, dans un état de dénuement qui approchait en quelque sorte de l'indigence, en butte aux tracasseries d'une belle-sœur et aux caprices de son beau-père, elle eut encore mille chagrins à dévorer. Sa situation se trouvait cependant changée en mieux; elle adorait son mari, elle en était adorée, et de quoi ne consolent pas les épanchemens d'un véritable amour?

On ne doit proclamer aucun homme heureux avant sa mort, disait un sage de la Grèce; *All's well that ends well*, dit un proverbe anglais qui sert de titre à une comédie de Shakespear. Comme nous sommes persuadés de sa justesse, nous ne déciderons point ici si la vertu de la margrave fut enfin récompensée, après avoir été si cruellement éprouvée. On est tenté un moment de le croire, car, à la mort de son beau-père, nous la voyons jouir de quelques années de bonheur; mais on ne nous donne pas encore ses mémoires en entier; c'est à l'année 1742 qu'on nous arrête, et déjà une des dames de la margrave l'avait supplantée dans le cœur de son époux.

En attendant la fin de ces *Mémoires* que l'on nous permet d'espérer, si nous examinons l'impression que ces deux premiers volumes nous ont faite, nous trouverons que la lecture en est intéressante et pénible tout-à-la-fois. On s'attache à la princesse qui les écrit, et on la voit toujours malheureuse, non par sa faute, mais par la méchanceté, la faiblesse ou l'entêtement de tous les personnages qui l'entourent. Son père, dont on a fait connaître plus haut le despotisme et la cruauté, est trompé comme un enfant par des ministres qui le trahissent; sa mère, moins cruelle, mais aussi dure, est trahie à son tour par ses valets; ses sœurs la tourmentent par leur jalousie, le duc de Weissenfels par ses prétentions, les plus subalternes favoris du roi par leur insolence. Une fois mariée, elle ne trouve dans son beau-père qu'une espèce de fou atrabilaire, gouverné par des hypocrites, et que la mort seule empêche d'épouser une

Digitized by Google

des dames de sa bru. Les autres cours d'Allemagne qu'elle a l'occasion de connaître n'offrent pas un spectacle plus consolant ; ce sont des princes vicieux ou imbécilles, des princesses stupides ou débauchées. Dans tout ce qui l'approche on ne voit de digne d'elle que son époux, le prince de Bareith, Mme de Sonsfeld sa gouvernante, son médecin Supperville, et sa nourrice la bonne Meermann. N'oublions pas qu'en traçant tous ces portraits, jamais le ressentiment ne conduit sa plume ; on sent qu'elle veut toujours être juste et qu'elle est excessivement indulgente lorsqu'il s'agit de la reine ou du roi. Elle paraît quelquefois plus sévère à l'égard du prince royal qui lui devait tout, car elle répète sans ménagemens tout ce qu'on lui rapporte à son désavantage dans les premiers momens de son règne ; mais elle promet de dissiper dans la suite ces fâcheux nuages, et *prie* ceux qui pourront lire un jour ces mémoires de *suspendre leur jugement sur le caractère de ce grand prince* jusqu'à ce qu'elle l'ait développé. Elle l'a même déjà justifié, dans cette partie, d'une accusation qu'elle ignorait. Voltaire ne s'est pas fait scrupule de reprocher au Grand-Frédéric son ingratitude envers la cour de Vienne, lorsqu'il enleva la Silésie à cette puissance dont l'intercession lui avait, dit-il, sauvé la vie à l'époque de son évasion. La princesse observe très-justement que la cour de Vienne y était obligée, puisque les intrigues de son ambassadeur avaient seules rendu le prince odieux à son père et causé les mauvais traitemens qui le déterminèrent à s'enfuir. Ces intrigues étaient connues de trop de personnes pour qu'on pût les ensevelir dans l'oubli ; et quel eût été le jugement de l'Europe entière sur le comte de Seckendorf et ceux qui le faisaient agir, si le supplice du prince royal en eût été l'horrible suite ! . . . .

Lorsque les mémoires de quelque personnage illustre sont imprimés pour la première fois, il se présente ordinairement deux questions que nous n'avons pas traitées, et dont l'espace qui nous reste ne nous permet de parler qu'en peu de mots : l'une est en quelque sorte matérielle, elle concerne l'authenticité des mémoires ; l'autre est morale et traite du mérite de leur publication. Nous

Digitized by Google

croyons les mémoires de la margrave de Bareith authentiques; ils renferment une foule de particularités qui n'étaient connues que d'elle, et dont tout semble garantir la vérité. Quant au mérite de ses éditeurs, il nous paraît un peu plus problématique. Ils nous disent, dans leur *avant-propos*, que la margrave avait légué ses mémoires à M. de Supperville son premier médecin, qui *s'est toujours refusé à les faire connaître;* mais qu'après sa mort un ami *bien respectable* de l'éditeur en a fait l'acquisition et n'a voulu mettre aucun obstacle à leur publicité. Si le public n'était pas habitué, depuis une vingtaine d'années, aux indiscrétions de ce genre, nous pourrions bien examiner jusqu'à quel point cette acquisition et cette publicité sont en effet respectables, et nous citerions quelques mots de la princesse (tom. II, p. 279) qui pourraient bien en faire douter; car elle y dit positivement qu'elle ne compte pas que ces Mémoires soient jamais imprimés, et se montre même plus disposée à les brûler qu'à en faire présent à sa fille. Mais à quoi serviraient aujourd'hui nos réclamations? Elles n'arrêteraient les presses d'aucun éditeur, et le public nous traiterait de rigoristes. Félicitons-nous plutôt de ce que les Mémoires de la Margrave, imprimés sans son consentement, ne peuvent du moins que lui faire honneur à elle-même; et puisqu'enfin ils sont imprimés, engageons le public à les lire, car nous en connaissons peu d'aussi intéressans.

Le style de ces mémoires est tel qu'on pouvait l'attendre d'une princesse étrangère qui n'écrivait que pour s'amuser. On ne doit donc point être choqué des incorrections qui s'y rencontrent, et dont une partie doit être mise sur le compte de l'imprimeur. Beaucoup de fautes ne peuvent être attribuées qu'à lui, car souvent il suffit de rectifier la ponctuation pour les faire disparaître.

M. B.

Digitized by Google

Satires de Juvénal, traduites en vers français, par L. V. Raoul. — Deux volumes in-8°. — A Meaux, de l'imprimerie de *L. V. Raoul*.

Ce fameux satirique, très-connu de ceux qui savent le latin, et de ceux qui ne le savent pas, graces à la traduction de M. Dusaulx, Juvénal n'avait point encore été traduit en vers français, ou du moins ne l'avait été ni bien, ni complétement. M. Raoul croit sans doute, (et c'est aujourd'hui l'opinion de la plûpart des littérateurs), qu'un poëte doit être traduit en vers. M. Delille a appuyé, autorisé cette opinion par le mérite de ses ouvrages. Ils sont, j'en conviens, dignes de grands éloges; et néanmoins le Français, à qui la langue latine est familière, ne lit guère *la traduction des Géorgiques*, ou n'en lit que de courts frangmens : le Virgile latin existe pour lui ; et ce n'est que là qu'il peut trouver la justesse des expressions, la vérité des sentimens, de la chaleur, un intérêt toujours croissant. Celui qui veut parmi nous traduire en vers un ouvrage écrit dans une langue ancienne ou étrangère, a de nombreuses, d'immenses difficultés à vaincre. A la difficulté déjà si grande de faire de beaux vers français, se joint pour lui la nécessité de rendre un sens donné, et l'obligation où il se trouve trop souvent de sacrifier la poésie au sens, ou le sens à la poésie. Je le compare au paladin Mandricard (dans l'Arioste) qui veut lui tout seul se battre contre l'armée entière de Charlemagne.

Vous tous qui voulez connaître Horace et Virgile, le Tasse et l'Arioste, apprenez le latin et l'italien, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Mais puisque les femmes, les gens du monde connaissent toujours ou peu ou mal la langue latine, elle ne sera point inutile cette traduction en vers d'un poëte latin qui écrivait sous les premiers Césars. Elle doit plaire non-seulement à ce genre de lecteurs, mais encore à ceux qui connaissent le mieux l'idiome des anciens Romains. M. Raoul a rendu l'original avec un talent vraiment dis-

Digitized by Google

tingué, et d'abord j'applaudis au choix de l'original. Juvénal est sans doute un des plus courageux hommes de bien qui aient jamais écrit. Quand on proclame de pareilles vérités, quand on expose de tels tableaux sous le règne d'un Domitien, contre lui, contre ses ministres, adulateurs et complices, on a droit à l'estime de tous les honnêtes gens, et l'on obtient celle des gens de goût quand on compose avec autant de verve et d'énergie; la nature lui en avait accordé, et son indignation contre la corruption des Romains compléta son talent poétique. M. Raoul a donc bien fait de le choisir pour objet de ses travaux. Un beau modèle aide ceux qui le copient. Si j'étais né poëte, si je voulais traduire du latin en vers, je n'offrirais point à ma muse *Stace*, ni *Silius Italicus*. Je craindrais qu'on ne m'appliquât ces vers de Boileau :

> O ! le plaisant projet d'un poëte ignorant
> Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

Un discours bien pensé et bien écrit précède la traduction en vers de Juvénal, et le fait parfaitement connaître. Suit une citation de quelques-unes des plus belles sentences de Juvénal; idée heureuse, véritable service rendu aux lecteurs. Les philosophes et moralistes de tous les tems, les modernes, et l'antiquité toute entière n'offrent rien de plus beau que ces maximes où l'on admire un grand fond de justice, de droiture de cœur et de sens, d'humanité tendre et sincère. Combien d'écrivains les ont commentées, étendues, paraphrasées, ont fait avec elles des ouvrages, en ont tiré des volumes !

Dans la première satire, prologue des quinze autres, Juvénal expose rapidement les motifs qui lui ont fait préférer ce genre d'écrire. Son début est plus véhément que celui de son traducteur, plus satirique, puisqu'il nomme d'abord un sot auteur, il dit :

> *Semper ego auditor tantum, numquam ne reponam,*
> *Vexatus toties rauci Theseïde Codri ?*

M. Raoul dit :

> Quoi ! sans pouvoir du moins leur rendre la pareille,
> A tant de sots auteurs j'aurai prêté l'oreille !

Rendre la pareille, et *prêter l'oreille* sont faibles. M. Raoul aurait dû employer sa force ordinaire à élever son frontispice. Il est plus heureux dans la peinture des mauvaises mœurs. Quand elles font dire à Juvénal

Et quando uberior vitiorum copia, quando
Major avaritiæ patuit sinus? alea quando
Hos animos?

L'équivalent de ces beaux vers est dans ceux-ci:

Et quel siècle aux pinceaux d'une mâle satire
A jamais présenté plus d'excès à décrire?
Quand vit-on des forfaits le torrent effréné
Prendre un cours plus rapide et plus désordonné,
La soif de l'or creuser de plus profonds abîmes,
Et *les jeux de hasard* enfanter tant de crimes?

Sauf *les jeux de hasard*, expression prosaïque, ces vers me paraissent bien. La même satire en offre encore d'autres pareils, mais on n'y a point rendu le *et fruitur diis iratis*. Cette remarque (ainsi que plusieurs autres que nous pourrions faire sur tout l'ouvrage, et dont nous nous abstiendrons), n'est point un reproche que nous voulions faire à M. Raoul; des expressions latines où il y a tant de force de pensée, de sentiment, une tournure si originale et poétique, sont intraduisibles; et Juvénal en est plein. On ne peut admettre dans cette satire: *quoi! je m'en viendrais encore*, qui n'est pas français, non plus que *sportule*, version trop hardie.

Dans la seconde satire, bien plus vigoureuse, Juvénal démasque les philosophes hypocrites, et attaque ensuite la mollesse des juges, la turpitude des prêtres, et l'infamie des nobles. Le départ d'Umbricius, ami de Juvénal, est ainsi raconté par lui:

Quando artibus, inquit, honestis
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum,
Res hodie minor est here quam fuit, atque eadem cras
Deteret exiguis aliquid, etc.

Le traducteur dit:

Puisque les seuls moyens qu'adopte l'honnête homme
Ne peuvent m'enrichir, et sont bannis de Rome,

R

Puisqu'en restant ici le peu que j'ai de *bien*,
Moindre aujourd'hui qu'hier doit décroître de*main*, etc.

Ce dernier vers est d'une grande fidélité; mais le même passage est traduit avec bien plus de vigueur par Boileau. Le vers,

Et qu'il reste à la parque encor de quoi filer,

a été emprunté, parodié par celui-ci de M. Raoul:

Qu'il reste à Lachésis de quoi filer encore.

Nulli comes exeo, tanquam
Mancus et extinctâ corpus non utile dextrâ.
Quis nunc diligitur, nisi conscius, et cui fervens
Æstuat occultis animus semperque tacendis?

Nous citerons avec éloge, du moins pour l'exactitude, la traduction:

Ainsi comme un perclus, privé de ses deux bras,
Inutile fardeau qui pèse sur le globe,
Seul à son triste sort ton ami se dérobe.
Quels hommes maintenant comble-t-on de bienfaits?
Ceux qu'on a fait entrer dans d'horribles secrets,
Ceux dont le cœur chargé d'un coupable mystère
Redoute de parler, et frémit de se taire.

Voici un autre passage de la même satire:

Tanti tibi non sit opaci
Omnis arèna Tagi, quodque in mare volvitur aurum
Ut somno careas, poscenda que præmia sumas
Tristis, et à magno semper timearis amico.

Le traducteur dit:

Fuis les secrets des grands, et pour tout l'or du Tage,
Si tu ne veux un jour, au plus leger ombrage,
Par un patron ingrat te voir sacrifié,
Fuis l'honneur dangereux de leur sombre amitié.

On trouve encore ici de la fidélité et assez de vigueur. Ces citations, déjà nombreuses, et la crainte d'être prolixe, nous empêchent d'en faire d'autres dans les sept ou huit autres satires qui suivent. Nous louerons

Digitized by Google

cependant encore le portrait du petit Grec auprès de son patron :

Rides? majore cachinno
Concutitur; flet si lacrymas conspexit amici,
Nec dolet, igniculum brumæ si tempore poscas,
Accipit endromidem; si dixeris æstuo, sudat.

M. Raoul s'est assez bien tiré de ce passage embarrassant par sa précision; on lit dans dans ses vers :

Riez-vous? il éclate. Êtes-vous affligé?
Dans un chagrin profond vous le croiriez plongé.
Avez-vous froid? il tremble. Avez-vous chaud? il sue.

On a souvent cru voir dans ce portrait celui de tant de méridionaux qui viennent chercher fortune à Paris. Ils ne sont pas les seuls qui s'enrichissent par l'adulation, et la basse complaisance, et ces aventuriers de tous les pays sont dépeints dans ce seul vers de Juvénal :

Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.

M. Raoul n'a pas été heureux dans la traduction :

Grec souple, habile,
A qui, quand il a faim, tout métier est facile.

Dans cet endroit l'auteur latin a pu dire : *Si bene ructavit*. Mais le traducteur a eu tort de dire : *S'il venait à roter*.

C'est l'admirable satire 4e contre les flatteurs qui a inspiré à Boileau ces beaux vers si connus :

Soit qu'il fasse au sénat courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

M. Raoul y paraît non pas à la hauteur de son modèle, mais digne de lui être quelquefois comparé, ainsi que dans les satires 5e, 6e et 7e où Juvénal s'élève contre les parasites, contre la corruption des femmes, et contre la dureté des riches patrons envers les gens de lettres, leurs protégés. Le poëte français a su prendre le ton austère et vigoureux de son auteur dans la sublime diatribe contre les vices des femmes romaines. Il est plus doux et plus touchant dans la satire suivante

Digitized by Google

où Juvénal déplore la misère des gens de lettres ses confrères.

Nous citerons, sans répéter l'inutile comparaison du latin fidélement traduit, ces vers de la 6e satire :

Quoi! je ne pourrais pas du moins en trouver une
Digne qu'à ses destins j'unisse ma fortune?
— Je veux que par hasard, au gré de tes souhaits,
Le ciel capricieux t'en fabrique une exprès
Qui joigne à la beauté les vertus domestiques,
Qui soit riche, féconde, et qui sous ses portiques
Avec magnificence étale à tous les yeux
Les bustes triomphans de ses nobles aïeux,
Une femme, en un mot, pareille à ces Sabines
Qui les cheveux épars, pudiques héroïnes, etc.

On peut lire notre auteur, même après le rude concurrent, le redoutable objet de comparaison que Boileau lui présente en ces vers que tout le monde sait par cœur:

Si quelqu'objet pareil, etc.

Nous passons sur la 8e satire où l'auteur prouve que la vertu est la véritable noblesse; elle est bien traduite, quoique difficile, puisque Boileau lui-même y est resté au-dessous de son modèle. La 9e satire, en forme de dialogue, renferme des conseils honnêtes et pleins de gravité. Elle a des beautés particulières que le traducteur a senties. La 10e, que l'on appelle *Satire contre les vœux*, établit les vraies idées que l'homme devrait avoir du bonheur. Elle est d'une grande beauté, et la traduction de M. Raoul en offre aussi de réelles, spécialement dans le passage sur le *danger de vieillir*. Nous y appelons l'attention des lecteurs, ainsi que sur *les inconvéniens de la beauté*, dans la même satire.

Le cadre de la 11e satire est ingénieux. Juvénal y offre à son ami Persicus un repas dont il fait contraster la frugalité avec le luxe des tables de son tems. Le lecteur sera content de la traduction, et nous le sommes aussi quoique nous n'en ayons rien extrait. Il en sera de même de la 12e, où Juvénal, si âcre ailleurs, si mordant et si violent, fait admirer la douceur, l'expression franche et naïve de ses sentimens d'amitié pour Catulle.

Digitized by Google

M. Raoul, saisissant parfaitement ce ton touchant de son auteur ; dit :

Allons, ministres saints, que la fête commence.
Attentifs à ma voix, enfans, faites silence.
Couronnez de festons et le temple et l'autel.
Saupoudrez les couteaux de farine et de sel,
Je vous suis : et sitôt que ce grand sacrifice
Aura des Dieux du ciel apaisé la justice,
A notre Jupiter, à nos Dieux protecteurs
Je cours dans mes foyers offrir de simples fleurs.
Déjà de toutes parts ma maison est ornée,
Déjà de longs rameaux ma porte est couronnée,
Et des feux allumés avant la fin du jour
De l'ami que je fête annoncent le retour.
Ne va point, Corvinus, d'un soupçon téméraire
Souiller les purs motifs d'une amitié sincère.
Catulle, qui reçoit mes vœux et mon encens,
(Que peut-on soupçonner ?) a trois petits enfans :
Quel autre prodiguant un hommage inutile
Lui sacrifierait même une poule stérile ?

Ces vers sont d'un bon style, et l'on ne peut donner à leur auteur que des encouragemens. Mais, dira-t-on, ce sont des vers d'une traduction ; sont-ils exactement fidèles au sens ? Nous osons assurer qu'ils ont ce mérite essentiel ; nous avons offert plusieurs citations comparatives qui peuvent satisfaire un lecteur difficile, un juge rigoureux ; et nous ne les multiplions point ici par la raison que nous avons donnée plus haut, la crainte d'être, dans un simple extrait, accusés de prolixité.

M. Raoul imitant, traduisant avec un égal succès les trois dernières satires, arrive assez heureusement à la fin de son entreprise. Nous ne dissimulerons point que nous avons trouvé dans son ouvrage trop de rimes négligées, trop peu de rimes riches, sur-tout dans les rimes masculines ; et, ce qui est bien moins pardonnable, de fréquentes incorrections de langage. Du reste, on n'y voit point cette afféterie, ce néologisme, ce ton précieux, aujourd'hui si commun ; et nous le félicitons d'avoir échappé à ce goût du moment, qui heureusement passera comme une mode. D.

Digitized by Google

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE ROME ANCIENNE, d'après Ligorius, Donati, Nardini, Adler, et des voyageurs modernes; avec un plan de Rome ancienne, et une gravure coloriée; par F. SCHOELL. — A Paris, chez *F. Schoell*, rue des Fossés-S^t-Germain-l'Auxerrois, n° 29. (1811.)

L'OUVRAGE que nous annonçons au public est un petit livre in-12, de 200 pages tout au plus, et cependant, nous osons le dire, c'est Rome toute entière. La voilà, cette ville éternelle, l'étonnement, la terreur et l'admiration de la terre! D'abord humble et pauvre, les huttes qui la composent ne couvrent que le sommet et le penchant d'une colline; mais heureuse et puissante, à mesure que ses citoyens envahissent le monde, elle envahit dans son enceinte les sept collines immortelles qui dominent une petite partie du Tibre. Voilà le mont Palatin, le Capitolin, le Quirinal, le Cœlius, l'Esquilin, le Viminal, l'Aventin; voilà le Vatican, le Janicule; et la vallée d'Egérie. Sur ce sol héroïque, foulé pendant des siècles par un peuple que ses poëtes ont appelé si noblement le peuple-roi, s'élèvent successivement, avec les murs de ses premiers chefs et de ses empereurs, mille et mille monumens consacrés aux dieux, à la gloire, à la patrie, c'est-à-dire, à l'utilité publique. Entrez dans cette enceinte; parcourez les quatorze régions qui la divisent; à chaque pas vos yeux rencontrent des temples, des palais, des marchés, des aqueducs, des bains, des places publiques, où respire la grandeur de ce peuple, maître des nations, enrichi de leurs dépouilles, et servi par leurs arts, comme il l'était par la victoire. Quels souvenirs relèvent encore l'auguste majesté de ces lieux! Ici le farouche vainqueur des Curiaces immole sa sœur à ce frénétique amour de patrie et de liberté, qui, dans le cœur des premiers Romains, étouffait les sentimens de la nature, et jusqu'au cri du sang. Là Tullie pousse son char sacrilège sur le cadavre de son père. Ce pont fut défendu par un seul homme contre toute une armée. C'est par cet endroit que le peuple, révolté de la dureté des riches, faisait sa retraite sur le

Digitized by Google

mont sacré. C'est par ce chemin que pénétrèrent les Gaulois, maîtres un moment d'une ville dont ils devaient porter le joug. C'est de ce côté que campait Annibal; Annibal qui la mit vingt fois sur le penchant de sa ruine, et dont le nom seul l'effrayait du fond de l'Asie. Plus loin, dans ce temple dédié à la Concorde, le grand Cicéron convoque le Sénat pour lui révéler les desseins d'un conspirateur : c'est par cette porte, qu'après son exil, ce père de la patrie rentre dans Rome, honoré du cortége des meilleurs citoyens. C'est par celle-ci que les cent Fabiens, donnant l'exemple de la concorde, au milieu des dissentions civiles, sortent de Rome, résolus de combattre seuls et de mourir pour elle. C'est par cette autre que s'échappe en criminel un empereur justement proscrit par tout l'Etat, Néron, ce monstre de ridicules et de forfaits, qui, dans sa fuite, eut les oreilles frappées des cris de ses soldats qui proclamaient son successeur. C'est ici que la triste sévérité de Sylla fit exécuter quatre légions. Voici la curie de Pompée, d'où le Sénat entendit ce carnage, et où le grand César fut assassiné. Quels noms! quels hommes! quels événemens! quelles vicissitudes! quel mélange de grandeur et d'infortune! Que dirai-je de ces cirques, de ces mausolées, de ces colonnes d'airain élevées à la valeur et à la vertu, de ces longues aiguilles de granit, taillées autrefois dans les rochers de la Haute-Egypte, pour embellir le séjour des rois, à Thèbes, à Memphis, et que la fatalité destinait à l'ornement de Rome? Que dirai-je de ces amphithéâtres, de ces prodiges d'architecture, où cent mille Romains assistaient à-la-fois à des égorgemens d'hommes et d'animaux? et de ces vastes édifices que remplissait un lac, et où, comme dans une mer intérieure, des flottes entières s'entrechoquaient sous les yeux de cent mille spectateurs? tant ce peuple, si soigneux de lui-même, et si humain dans ses lois, mettait de cruauté dans ses jeux, et de férocité dans ses plaisirs! Mais ce que nous venons de rappeler ici n'est qu'une faible partie de ce qu'on rencontre dans le petit ouvrage de M. Schoell. A côté de ces grands objets peints avec naturel et concision, il développe tout l'intérieur de ces thermes im-

Digitized by Google

menses, où la magnificence des empereurs avait réuni tout ce qui peut flatter la sensualité, exercer le corps, charmer et cultiver l'esprit. Mille détails intéressans pour les arts accompagnent la description des temples et des chefs-d'œuvre de sculpture dont ils étaient décorés; des colonnes, des statues, des quadriges, des bas-reliefs, ouvrages des plus savantes mains, exécutés à Rome, ou apportés de toutes les parties de la terre; car, par l'étendue des conquêtes et le faste des triomphes, les merveilles de l'univers semblaient être concentrées dans les étroites murailles d'une seule ville. Nous ne voulons rien ajouter à ce que nous venons de dire sur l'ouvrage de M. Schoell, si ce n'est qu'il peut tenir lieu de beaucoup d'in-folio, qu'il est écrit d'un style pur, correct, élégant, fort approprié à la grandeur et à la variété du sujet, et que cette production est digne de paraître à l'époque où des mains toutes puissantes viennent d'ouvrir à Rome des destinées toutes nouvelles.

E. PARISET.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU A Mme DE GENLIS.(1)

MADAME, nous sommes fort heureux dans ce monde de recevoir de tems en tems quelques nouvelles de celui que vous habitez, et que j'ai quitté à une époque où l'on parlait beaucoup plus encore de vos grâces et de votre beauté que de votre esprit et de vos talens.

J'ai su que vous aviez fait des livres sur l'éducation. Il était naturel que l'auteur d'*Emile* désirât de les connaître. Je les lus donc et je vis bientôt que notre but n'était point le même. J'ai eu l'intention de faire de mon élève un homme, et l'on ne sait trop, ou l'on n'ose dire ce que vous avez voulu faire du vôtre.

Vous avez dit, madame, beaucoup de mal de moi de-

(1) Nous nous réservons de faire connaître bientôt à nos lecteurs un nouvel ouvrage de Mme de Genlis, dans lequel elle a bien voulu nous consacrer quelques pages. — En attendant, nous avons cru devoir publier ce petit article où sa justice et sa bonne-foi éclatent dans tout leur jour. (*Note des Rédacteurs.*)

puis mon départ : je vous le pardonnais, parce que je vous croyais sincère ; mais il m'est tombé, ces jours derniers, entre les mains, un roman de vous qui prouve que vous êtes de mauvaise foi. Pardonnez cette expression : nous autres morts, nous sommes plus francs que polis : nous appelons chaque chose par son nom, mais nous n'avançons rien sans preuve : avant de passer à celle qui démontre votre peu de bonne-foi, je vais faire une observation qui n'est point étrangère à l'objet dont j'ai à vous entretenir.

Il y avait de mon vivant, et il y a bien encore dans le monde littéraire, deux sortes de gens également intraitables. Les premiers n'entendent pas ce qu'on leur dit et ne comprennent pas ce qu'ils lisent ; les seconds appartiennent à cette espèce de sourds qui ne veulent pas entendre. Au lieu de répondre à votre idée, ceux-là répondent à la leur ; il faut toujours recommencer avec eux. Ceux-ci savent bien ce que vous dites : ils sont, au fond, de votre avis, mais ils se gardent d'en convenir, parce qu'ils ont pris le parti de n'en point être. Les uns manquent de jugement et les autres de bonne-foi. Si je raisonnais comme les premiers, ou si je n'étais pas plus sincère que les seconds, je protesterais contre toute espèce d'application, et j'assurerais qu'entre ce que j'ai dit et ce que je vais dire, il n'y a pas la plus petite liaison, mais un mort est plus véridique : c'est de vous que je parle, madame, et c'est à vous que je m'adresse.

Je vais rappeler textuellement ce que j'ai dit; je le ferai suivre de ce que vous m'avez fait dire, et, sous plus d'un rapport, ce parallèle sera curieux.

« Je méditais un ouvrage (*Confessions*, liv. IX) dont je devais l'idée à des observations faites sur moi-même, et je me sentais d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avais lieu d'espérer de faire un livre utile si l'exécution répondait au plan que je m'étais tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes. Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue que je voulais faire un livre. J'avais un objet plus neuf et même plus important ; c'était de chercher les causes de ces variations et de m'attacher à celles qui dépendaient de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs, dans leur source,

Digitized by Google

s'il était en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois parce qu'il est fort, et succombe une autre fois parce qu'il est faible. S'il eût été le même qu'auparavant, il n'eût pas succombé. En sondant en moi-même et en recherchant dans les autres ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avais recueillies, étaient au-dessus de toute dispute, et par leurs principes physiques, elles me paraissaient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvait mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauverait à la raison, que de vices on empêcherait de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! les climats, les saisons, les couleurs, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre ame par conséquent : tout nous offre mille prises presqu'assurées pour gouverner, dans leur origine, les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà jeté l'esquisse sur le papier et dont j'espérais un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, aimant sincèrement la vertu, se défiant de leur faiblesse, qu'il me paraissait facile d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'était à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre était, *la Morale sensitive*, ou *le Matérialisme du sage*. »

Voyons maintenant, madame, quel rapport il y a entre ce projet littéraire tel qu'il vient d'être exprimé, et celui que vous me prêtez. Dans la préface d'*Alphonsine* (2) on lit ce passage que je transcris littéralement et qui offre un commentaire curieux. « Rousseau dit, dans ses Confes-» sions, qu'il avait le projet de faire un ouvrage qui eût » expliqué pourquoi les hommes, dans le cours de leur » vie, sont souvent dissemblables à eux-mêmes. Il en eût, » dit-il, *montré les raisons*, par les manières diverses de » vivre, le régime, les alimens; et l'auteur *devait proposer*

(2) Troisième édition : 1808. A Paris, chez Maradan.

» une manière de vivre et un régime extérieur qui, varié
» selon les circonstances, pouvait mettre ou maintenir
» l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Par exemple,
» il eût défendu aux gens sanguins de traiter d'affaires après
» leurs repas, parce que le sang leur porte à la tête. Il eût
» interdit les boissons spiritueuses et les alimens chauds
» aux personnes violentes et colériques. Il eût conseillé,
» dans diverses occasions, certains breuvages, etc. Tout
» cela eût formé une espèce de livre de médecine qui n'eût
» rien offert de bien neuf. Rousseau devait intituler son
» ouvrage : *la Morale sensitive*. Je n'ai jamais cru que la
» vertu dépendît d'une bonne digestion, et qu'il fût pos-
» sible de faire prendre, comme du thé, la morale en in-
» fusion. Les conseils donnés par Rousseau peuvent bien
» préserver de quelques excès, mais de tels moyens n'au-
» ront jamais le pouvoir de rendre à la vertu. Cette puis-
» sance supposée presqu'absolue du physique sur le moral,
» est peut-être la seule erreur que les philosophes modernes
» ayent soutenue de bonne-foi. Des matérialistes, des
» athées, ou des épicuriens doivent penser ainsi. »

Récapitulons. J'ai dit que *j'aurais cherché les causes*, et vous me faites dire que *j'eusse expliqué pourquoi* et *montré les raisons*. Je devais, selon vous, *proposer un régime, indiquer des breuvages, etc.* Après ce que J.-J. a dit de la médecine, il est plaisant de le changer en un docteur saignant, purgeant et mettant à la diète.

J'ajoute, en parlant de ce projet (3) : « J'ai cependant » bien peu travaillé à cet ouvrage dont on me vola l'es- » quisse dans la suite. J'ai soupçonné d'A.... qui, abusé » par le titre, crut trouver le plan d'un vrai traité de maté- » rialisme dont il se serait servi contre moi. » Convenez, madame, qu'il y a des gens qui n'entendent pas à demi mot, et j'avouerai de mon côté que je ne croyais pas être si bon prophète. En accusant un philosophe, j'étais loin de penser que, long-tems après sa mort et la mienne, ce serait une femme qui, *abusée par le titre*, et malgré ce salutaire avertissement, m'inscrirait au nombre des matérialistes.

Je croyais être assez bon juge en littérature pour savoir ce que c'est qu'un livre agréable à lire, et d'après la singulière énumération que vous faites et le livre de médecine dont vous parlez comme si vous l'eussiez appris par cœur, j'aurais dit une sottise en prétendant que ce livre eût été

(3) *Confessions*, liv. IX.

Digitized by Google

agréable à lire. Si vous avez lu tout ce que vous rapportez, dans le passage cité, n'ai-je pas le droit de conclure que vous ne savez pas lire? et la conclusion est encore moins polie si vous n'avez rien lu de tout cela. Vous métamorphosez Jean-Jacques en apothicaire, lui qui ne voyait dans les plantes que l'élégance de leurs formes et l'éclat de leurs fleurs, lui qui ne les considérait que comme la parure de la terre et qui s'enivrait de leurs parfums sans prendre souci des remèdes auxquels pouvait servir cette parure brillante. Vous terminez votre commentaire en me rangeant parmi les athées et les épicuriens. Il est sûr que l'épicuréisme et l'athéisme de Jean-Jacques sont connus : la longueur de ses repas, la profusion des mets qui chargeaient sa table, son insensibilité à la vue du spectacle de la nature qu'il a plus d'une fois décrit et toujours d'une manière glaciale, ses ouvrages ne laissent plus aucun doute sur le matérialisme de cet épicurien célèbre par son amour pour la société et ses recherches dans les aisances et les commodités de la vie.

Telles sont, madame, les observations que j'avais à vous faire. Puisque vous recevez le Mercure comme un *manuscrit que l'on vous confie* (4), j'ai cru que ma lettre, ne devant, d'après mes intentions, avoir aucune espèce de publicité, vous parviendrait par cette voie de la manière la plus agréable pour vous. Elle vous arrivera *incognito* et le secret de la correspondance, première condition d'un commerce épistolaire, sera respecté. Vous me l'apprenez dans une brochure que nous avons lue, trompés par le titre qui promet une question d'un intérêt général, tandis que l'ouvrage et le titre n'ont aucun rapport ensemble. Vous annoncez des observations générales sur la littérature et vous ne parlez que de vous, qui, sans doute, en êtes un des plus beaux ornemens, mais qui, malgré votre merveilleuse fécondité, n'êtes pas le seul auteur moderne dont on lise les ouvrages.

---

(4) Expressions dont Mme de Genlis se sert en parlant du *Mercure* dans ses *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature* : c'est la brochure dont nous avons promis, dans une autre note, de faire un examen sérieux.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

NOUVELLES DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES. — M. Cousin-d'Avalon, *célèbre* par les Anas, vient, en publiant le *Malherbiana*, d'annoncer le *Rivaroliana*. On a dit à cette occasion que l'auteur n'aurait bientôt plus à s'occuper que du *Cousiniana*; mais comme des savans estimables ont porté le nom de *Cousin*, il nous semble que, pour distinguer le fabricateur d'*Ana*, il ne faut point séparer le surnom du nom, et qu'il serait mieux de dire *Cousin-d'Avaloniana*.

— Il paraît dans ce moment une traduction du *Village de Munster*, roman de Milady Hamilton, connue très-avantageusement par celui de *la Famille de Popoli*, dont le succès incontestable est d'un présage heureux pour la nouvelle production que nous annonçons, et dont nous aurons soin de rendre compte.

— Il y a des gens qui calculent sur tout, même sur les fautes d'autrui. Il est impossible qu'il n'y ait point quelques omissions ou quelques erreurs dans la *Biographie universelle*... *Non ego paucis offendar maculis*. A peine la première livraison paraît-elle qu'une femme-auteur s'en empare. Exhumer quelque personnage bien obscur dédaigné par les nouveaux biographes, corriger une date, ajouter une anecdote douteuse ou controuvée, tel est le projet important dont s'occupe M^me^ de Genlis, qui, dans *son influence des femmes sur la littérature*, conseille de ne pas écrire *trop tôt*. Ce sage conseil n'empêche pas celle qui le donne d'écrire *aussitôt* après la publication de la *Biographie*. Est-ce pour compléter cette vaste entreprise? Non : c'est une dîme sur le produit, une spéculation de l'auteur qui pense que l'acquéreur de l'ouvrage achetera la critique. Dans le midi, lorsqu'on vend un plant de mûriers, les vers qui se nourrissent du feuillage *vont par-dessus le marché*.

— M. Janvier vient de faire paraître un *Essai sur les horloges publiques pour les communes de la campagne*. Cet opuscule peut être d'une grande utilité s'il apprend à régler des horloges, qui, dans les campagnes, étant la plupart du tems dérangées, font plus de mal que de bien,

Digitized by Google

parce qu'elles inspirent une confiance trompeuse. Pourquoi les laboureurs qui vivent loin de leur clocher ne se trompent-ils jamais sur l'heure? C'est qu'ils consultent une horloge suspendue dans les cieux, et qui ne se détraque jamais.

— On publie *les Lettres de Mme la marquise de Pompadour, écrites à plusieurs personnages illustres du dix-huitième siècle.* L'esprit de la marquise, le rôle qu'elle a joué, font présumer que ce recueil est propre à exciter la curiosité. Le hasard nous a fait tomber sur ce passage d'une lettre adressée au duc de Mirepoix.... « Les Anglais ne » savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je » vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le » pays du *Rost-Beaf* et de l'insolence. Les ministres du » roi Georges ont un grand défaut; c'est qu'ils veulent » toujours tromper dans leurs négociations. » La date de cette lettre (1753) fait voir que la maladie des ministres anglais est ancienne, héréditaire, et craindre qu'elle ne soit incurable.

— Le vingt-septième et dernier volume de l'*Histoire du Bas-Empire*, par M. Lebeau, continuée par M. Ameilhon, vient de paraître. On peut considérer maintenant l'ensemble de cet ouvrage qu'on regrettait de voir incomplet, et revenir du préjugé qui mettait, jusqu'à présent, les continuateurs au-dessous de leur modèle.

— Il paraît depuis quelques jours un poëme en trois chants, intitulé: *Le Bal du bois de Brevannes*, par M. Nelson-Cottreau. Il n'est si mince sujet qui ne puisse devenir important, lorsque le génie poétique s'en empare. On a immortalisé un *seau enlevé*, une *boucle de cheveux*, un *lutrin*, un *perroquet*; souhaitons qu'il en soit de même du *bois de Brevannes*.

— On annonce du fécond Auguste Lafontaine un nouveau roman, intitulé: *La nature et l'art, ou les illusions de la vie*. Nous espérons que M. B., l'infatigable traducteur des romanciers allemands et anglais, *prévenant*, comme à son ordinaire, *les désirs du public*, ne tardera point à faire passer, tant bien que mal, dans notre langue *les illusions de la vie* qui *passent* encore moins vite que ses traductions.

— On sait que M. Prud'homme intente un procès à MM. Michaud comme contrefacteurs de son *Dictionnaire historique*, et que le factum du premier forme une brochure in-4° de 28 pages. On assure que la réponse doit

paraître incessamment, et que MM. Michaud font réimprimer, dans sa totalité, le mémoire qui les accuse, en ayant soin de réfuter, article par article, chaque chef d'accusation ; ce qui évite à M. Prud'homme les frais d'une réimpression et l'embarras de vendre les nombreux exemplaires qui lui restent de son mémoire.

— On croit que l'Académie s'assemblera le mardi 20 août, pour s'occuper du soin de remplacer MM. Esménard et Laujon. Voici, par ordre alphabétique, les concurrens dont les noms ont été cités dans plusieurs journaux : MM. Aignan, auteur de *Brunehaut* et d'une traduction de l'Iliade ; Azaïs, auteur des *Compensations* ; Castera, auteur d'une Histoire de Catherine II et de plusieurs traductions de voyages ; Dejouy, auteur de *la Vestale*, et de plusieurs opéras-comiques ; Duval, auteur du *Tyran domestique*, du *Chevalier d'industrie*, et de plusieurs autres pièces de théâtres qui ont eu et ont toujours beaucoup de succès ; Etienne, auteur des *Deux Gendres*, de *Brueïs et Palaprat*, deux pièces qu'on ne se lasse point de voir, etc. ; Lacretelle jeune, auteur de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle, etc.* ; Michaud, auteur de l'*Histoire de l'Empire de Mysor*, du *Printemps d'un Proscrit, etc.* ; Noël, auteur du *Dictionnaire de la Fable*, d'une traduction de *Catulle*, des *Ephémérides*, etc. ; le chevalier de Piis, connu par des poésies recueillies en quatre volumes ; Tissot, traducteur des *Bucoliques de Virgile*, des *Baisers de Jean second* ; Vigée, auteur de la *Journée*, des *Conventions*, etc.

On ajoute qu'un membre de l'Académie doit présenter le nom de M. Palissot : nous ne garantissons ni cette nouvelle, ni l'exactitude de la liste qu'on vient de lire.

—Il doit paraître, à compter du 1er de ce mois, et tous les quinze jours, un nouvel ouvrage périodique sur l'éducation ; il est intitulé : *Bibliothèque des Pères de Famille*. Depuis un demi-siècle on s'est tellement occupé d'éducation qu'on ferait une bibliographie très-volumineuse des livres écrits sur cette matière. Rousseau donna l'impulsion et eut au moins le mérite de rendre les mères aux enfans : chacun ensuite se fit un système : on vit des hommes de toutes les classes entrer dans cette carrière : on vit des femmes se venger de l'usage et des lois (qui ne laissent entre leurs mains que les enfans à la bavette) en écrivant une multitude de volumes pour apprendre comment il fallait élever les jeunes gens : on eut des *méthodes*, des *traités*, des

systèmes et jusqu'à des *théâtres d'éducation*. Tant d'opinions différentes ne rendaient pas le problème facile à résoudre. Un bienfait inappréciable dans un grand empire était l'uniformité dans l'éducation. Une fois établie, il en résulte que les enfans élevés dans les mêmes principes, deviennent ensuite des hommes qui ont les mêmes intérêts, sans jamais avoir de dissentions, et que les écrivains qui s'occupent d'éducation se rallient et tendent au même but.

— On parle d'un poëme sur l'*Amour maternel*, sujet traité avec tant de succès par M. Millevoye. L'auteur est une dame, et quoiqu'il soit maladroit d'écrire sur une matière dans laquelle un poëte a remporté la palme, cependant le cœur d'une mère est tellement inépuisable, il y a tant de nuances dans l'amour maternel, qu'il ne faut pas condamner M^me^ B. sans l'avoir lue.

— Il y a des gens qui rêvent tout éveillés et d'autres qui endorment soit en parlant, soit sans rien dire : tel était Mesmer qui, par la vertu de son baquet et d'un geste circulaire, plongeait dans le sommeil et dans les plus belles extases du monde, ses initiés, c'est-à-dire, ceux qui *voulaient* dormir ou rêver. Il se vit au moment de faire secte. On croyait sa doctrine évanouie et ses prosélytes endormis ; mais il paraît un gros volume intitulé : *Recherches, expériences et observations sur le Somnambulisme et sur le Magnétisme*. Nous saurons bientôt si la lecture de cet ouvrage produit l'un des effets du baquet fameux.

— Il paraît une petite brochure intitulée : *Traité sur la Chasse et la Pêche*. Un amateur qui croyait y trouver de nouveaux moyens d'attraper le gibier et le poisson, a fait l'emplette de ce petit traité : mais il n'a pas vu sans dépit, ni sans surprise, que l'auteur se plaignant de ce qu'on venait sur sa terre chasser son gibier et pêcher ses étangs, rappelait tout simplement les ordonnances et les lois qui défendent ces deux délits.

—Dans le *Werther des bords de la Doire*, suivi des *Aventures d'un Vaudois, nouvelle* qui paraît depuis quelque tems, on appelle *Plutarque*, le *Socrate de l'Histoire*; *Pascal*, le *Molière de la théologie*; et *Bossuet*, l'*Hercule et le Mirabeau sacré*. —*Bone Deus!*

—Les partisans et les antagonistes de la *saignée* continuent de s'escrimer. Il a paru des traités, des lettres, des résumés pour ou contre la saignée. Un malade qui les lirait tomberait dans la plus tourmentante de toutes les maladies

dies ; ce serait l'incertitude. Car il n'y a pas de milieu avec un médecin ; il faut lui donner ou conserver son sang.

PROBLÈME LITTÉRAIRE. — En avertissant que le *Petit La Bruyère* et *l'Influence des femmes* sont du même auteur, on demande lequel il faut croire du premier dans lequel on lit ce passage (Chap. XI. *Des faux jugemens de la calomnie.*) « Fénélon fut disgracié pour avoir fait *Télémaque* : cet ouvrage sublime le fit accuser d'ingratitude. » On ne vit dans une morale si parfaite que des allusions » malignes ; dans des tableaux si utiles, que des portraits » satiriques : »

Ou du second, dans lequel l'auteur s'exprime ainsi : « Voilà des preuves qui ne laissent aucun doute sur la » réalité des allusions, sur les intentions de l'auteur, et » sur la justice du mécontentement du roi. »

Pour faciliter la solution de ce problème, il est bon de rappeler cet autre passage du *Petit La Bruyère* (Chap. XI) : « La véritable gloire n'appartient qu'aux auteurs qui ne se » contredisent point, ne se démentent point, et dans tous » les tems, dans tous les lieux, montrent les mêmes prin- » cipes et les mêmes sentimens. »

MŒURS, USAGES, ANECDOTES. — L'ancien et le nouveau Tivoli n'ont d'autre rapport que le nom. Le premier, plus vaste, plus champêtre, se prêtait par-là même à un genre de plaisir que ne peut offrir le second ; à quelques pas du centre des jeux, on se croyait à la campagne ; des allées tortueuses, tracées au tour d'une pièce de gazon assez étendue pour avoir l'apparence d'une prairie, et se perdant ensuite dans un bosquet ; l'horizon dont on jouissait, l'aspect des champs et d'une grande route complétaient l'illusion. Le nouveau Tivoli, plus paré que l'ancien, ne peut offrir la réunion de l'art et de la nature. Par-tout le premier se montre et remplace la nature qui veut plus d'espace et ne peut être emprisonnée. L'entrée du nouveau Tivoli est plus majestueuse et plus commode que celle de l'ancien. Ces deux établissemens prouvent le goût de M. Baneux qui a su tirer tout le parti possible de deux sites entièrement opposés. Il a fait du second un salon magnifique. Pour être juste, il faut, je crois, dire que le nouveau Tivoli est bien au-dessus de l'ancien, du moment où la nuit commence à étendre ses voiles ; mais qu'il ne le vaut pas tant que le soleil est sur l'horizon. D'où l'on a droit de con-

Digitized by Google

clure que l'un pouvait plaire aux belles de jour et que l'autre est plus favorable aux belles de nuit.

— La guérison vraie ou prétendue d'un sourd-muet a fait plus de bruit que n'en attendait le médecin M. Fabre d'Olivet. Il a guéri, c'est bien; au moyen d'une casserole, c'est encore fort bien : n'importe le métal, et ce serait une mauvaise chicane que d'arguër sur le métal. C'est le secret du médecin. Toutes les casseroles ne rendent pas l'ouie et la parole; on est forcé d'en convenir. Actuellement on prétend que Rodolphe Grivel n'était ni sourd ni muet, et, pour le prouver, on dit au *guérisseur* en lui présentant un sourd-muet de naissance (car l'injuste nature a déshérité plus d'un de ses enfans), prenez une de vos casseroles (heureusement il y a plus de casseroles que de sourds-muets), et guérissez celui-ci; et l'on se fâche de ce que le médecin est à son tour devenu sourd et muet sur cet article! S'il fait le sourd, il est incurable.

— M. Grénié vient d'inventer des moyens qui donnent à l'orgue toutes les nuances dont la voix humaine est susceptible. Cette découverte doit faire époque dans l'histoire des arts. Elle *peut revêtir du plus grand charme de l'expression un instrument consacré depuis si long-tems au genre de musique le plus élevé*; c'est ainsi que l'on s'exprime dans le rapport fait à ce sujet. C'est bien l'occasion de se féliciter de n'avoir pas besoin de la casserole de M. d'Olivet.

— Les journaux anglais ont raconté, ces jours derniers, le trait d'une femme qui s'introduisit dans une loge bien meublée de mylords. La beauté, dans tous les pays, est un passe-port qui procure un bon accueil, et comme cette femme était belle et bien parée, elle fut bien reçue. Elle paraissait être grosse, et ses bras restèrent, ainsi que sa langue, dans une parfaite immobilité. Elle semblait n'être venue que pour se faire admirer: mais on ne tarda point à s'apercevoir qu'elle avait un but plus utile. Elle sortit avant la fin du spectacle, et pendant qu'on s'entretenait de cette singulière apparition, l'un des mylords ayant cherché sa montre sans la trouver, fut cause que les autres s'occupèrent, avec aussi peu de succès, de pareilles recherches. Il n'y avait plus dans la loge ni montres, ni bourses. La dame était armée de deux paires de bras. L'une manœuvrait pendant que l'autre, destinée à tranquilliser les voisins, les tenait dans une douce et trompeuse sécurité. Il y a des pays où

pareil genre d'escroquerie ne réussirait point, parce que les dames n'y sont ni muettes, ni momies.

— Des voleurs s'étant réunis dans le faubourg de Vienne pour une partie de plaisir, et l'un d'eux s'étant endormi, la force de l'habitude porta son voisin à lui dérober son portefeuille : mais ayant été aperçu, on l'accabla d'injures, on le maltraita, enfin on le mit à la porte, comme indigne de faire partie d'une société d'*honnêtes-gens*, au sein de laquelle doit régner l'ordre et la confiance. Il ne faut jamais manquer aux procédés.

— On ne tente plus de ressusciter l'infortuné La Peyrouse, mais on a toujours à son sujet une curiosité bien pardonnable, et l'espoir bien légitime de recueillir quelques renseignemens sur le sort de ce célèbre voyageur. On assure qu'un vaisseau anglais a trouvé dans une île déserte de la mer du sud, douze matelots, restant de l'équipage de *l'Astrolabe*, vaisseau de La Peyrouse qui fit naufrage aux parages de cette île, et que déjà même ils sont rendus en France. On va même jusqu'à dire que l'un d'eux est à Paris. Nous souhaitons que cette nouvelle ne soit pas dénuée de fondement, mais nous n'osons y croire ; nos confrères les badauds de Paris parlent peu de cette arrivée, et ils ont coutume de faire plus de bruit quand, pour les voir, on revient de si loin. Z.

Digitized by Google

POLITIQUE.

De nouveaux détails ont été publiés relativement à la bataille de Rudschuck. Elle s'est livrée le 22 juin ; les deux partis ont combattu avec un extrême acharnement. Voici un extrait des rapports du quartier-général russe.

Menacé par le grand-visir à la tête de 60,000 hommes, le général Kutusow avait pris position sur les hauteurs de Rudschuck à quatre werstes en avant de cette ville, et y bivouaqua le 21 en ordre de bataille. La journée se passa en manœuvres et en reconnaissances.

Le 22 à cinq heures du matin, le grand-visir sortit de son camp retranché entre Kubikiou et Gisanzen, et attaqua l'armée impériale, dont l'infanterie était formée en neuf carrés, et placée sur deux lignes. La cavalerie était en troisième ligne derrière les intervalles des carrés. Tous les points ont été successivement engagés ; mais c'est surtout sur la gauche, où commandait le lieutenant-général comte de Langeron, que l'attaque fut la plus vive. Le grand visir l'a dirigée en personne. Depuis six jusqu'à huit heures du matin, elle fut renouvelée cinq fois ; mais malgré cela et le feu d'une batterie de 35 pièces de canon, les Turcs ne purent gagner un pouce de terrain. Tous leurs efforts échouèrent contre la fermeté inébranlable de notre infanterie.

A neuf heures, toute la cavalerie turque, forte de près de 30,000 hommes, se précipita encore sur la gauche et la déborda ; mais ne pouvant entamer les carrés, elle passa dans leurs intervalles ; deux régimens de cavalerie de la troisième ligne furent obligés de céder à l'impétuosité de ce choc et à la supériorité du nombre. La cavalerie turque se répandit derrière l'armée impériale, et pénétra jusque sous les murs de Rudschuck, qu'une autre colonne, dirigée le long du Danube, voulait escalader, croyant la ville entièrement dégarnie. Mais le général en chef y avait laissé une forte garnison qui fit dans ce moment une sortie heureuse, combinée avec un mouvement de la cavalerie du général Voinoff, et qui plaçant ce corps entre deux feux, le mit en fuite avec une perte considérable. Pendant que

Digitized by Google

cela se passait à la gauche, l'ennemi effectua une attaque sur la droite, mais beaucoup plus faible.

Les généraux Essen, Boulatoff et Engelhardt l'ont soutenue et repoussée avec la plus grande valeur. A 11 heures, le général Kutusow fit évacuer toute la ligne, et diriger le carré du comte Worontzoff sur le centre de l'ennemi, qui avait commencé à y élever des retranchemens. A midi, il se mit en retraite. Il fut poursuivi jusqu'à son camp, à dix verstes du champ de bataille. L'armée impériale y est restée jusqu'à six heures du soir. Il paraît que l'intention du grand-visir était de la jeter dans Rudschuck, et de se fortifier sur les hauteurs; mais ce plan a été déjoué par la bravoure de l'armée russe et les sages dispositions du général en chef, qui, pendant cette affaire acharnée, a été constamment exposé au plus grand feu. Les Turcs ont perdu 20 drapeaux et 1500 hommes tués, parmi lesquels le fils de Muchtar-Pacha et un grand nombre d'Albanais. On n'a pas fait de prisonniers, parce que les attaques de l'ennemi ont été faites par la cavalerie.

La grande supériorité des forces numériques de l'ennemi ne permettant point d'affaiblir l'armée principale par une très-forte garnison que la place de Rudschuck aurait exigée, cette forteresse étant d'ailleurs dominée par des montagnes et dans une situation désavantageuse, le général en chef s'est décidé à la détruire. En conséquence, après avoir fait repasser le Danube à toute l'armée et évacuer la ville aux habitans, il a fait sauter, le 26, toutes les fortifications et mettre le feu à la ville. L'incendie s'est répandu avec une promptitude surprenante, et y a consumé tous les bâtimens.

Depuis cet événement les Russes se sont attachés à réparer les forteresses qu'ils occupent sur la rive gauche du Danube, telles qu'Ibrailow, Ismailow, etc., etc., de fortes garnisons y ont été jetées. Rudschuck ayant été abandonnée et détruite, l'armée russe ayant repassé le Danube, il paraît certain que le général Kutusow n'est pas disposé à reprendre l'offensive, et qu'il se borne à occuper les provinces de la rive gauche, en laissant le fleuve entre lui et les ennemis. Ce mouvement laisse à découvert la Servie dont on prétend que les Russes vont évacuer la principale place, Bellegrade. Trois pachas, dit-on, s'approchent de cette province avec des forces considérables. On ajoute même que le grand-visir dirigera sur elle une grande partie de son armée. Dans ces circonstances, la position des Serviens est alarmante; tout est en mouvement dans leur province, de toutes parts

Digitized by Google

on se porte aux frontières, et tout paraît se disposer pour une défense aussi vigoureuse que l'attaque qui se dispose.

Pendant ce tems, tout prend à Constantinople un aspect guerrier. Les derniers corps des Janissaires ont pris le chemin d'Andrinople, pour se rendre au quartier-général du grand-visir. Le capitan-pacha est parti avec la flotte pour une expédition secrète; des troupes ont été embarquées à bord. En Egypte, les restes des Beys et Mamelucks échappés au massacre du Caire, ont été atteints sur les confins de la Haute-Egypte, et détruits sans exception. Le pacha qui a conduit cette sanglante expédition, fait fortifier Alexandrie, Rosette et Damiette, et se dispose à passer en Asie pour y combattre les Wahabis.

La convention, dernièrement conclue, qui établit les relations commerciales entre les provinces cédées à la Russie par le traité de Frideriksam et le royaume de Suède, était sur le point d'expirer; elle vient d'être renouvelée sur le même pied, et encore pour une année. Le roi de Prusse, par une ordonnance du 26 juillet, a renouvellé les ordres précédens sur les importations des denrées coloniales, et a de nouveau manisfesté la volonté la plus positive de maintenir dans toute sa rigueur le système continental, et toutes les mesures adoptées pour son exécution par S. M. l'Empereur des Français; en même tems les Danois ont repoussé avec succès toutes les entreprises tentées par les Anglais pour s'emparer des bâtimens marchands dans les Belts. Par-tout où l'ennemi croyait surprendre les marins danois et les gardes-côtes, il a été surpris lui-même de l'exactitude, de la surveillance et de l'énergie des moyens qui lui ont été opposés. En Suède, les ordres contre le commerce de contrebande ont aussi été renouvellés. Les habitans sont invités à renoncer aux objets de luxe venant de l'étranger. Le prince régent a adressé une lettre, à ce sujet, au gouverneur de Stockholm. Il invite les premières classes à donner l'exemple. Ce prince et son fils se rendront à Roserzberg pour y faire une visite au roi. Le complètement des levées continue; la landwher du Gothland forme un corps de près de sept mille hommes.

L'état du roi d'Angleterre a donné le 29 juillet les plus vives inquiétudes. S. M. était dans un grand accablement. Le gonflement de la gorge était devenu très-considérable. A minuit, les rapports les plus alarmans circulaient; toutes les heures des courriers se rendaient de Windsor à Londres; le bulletin de la journée du 30 a été moins défa-

vorable, le gonflement a diminué, la violence du délire s'est affaiblie; S. M. a pu prendre quelques rafraîchissemens; le 31 au matin, S. M. était assez tranquille; elle avait eu plusieurs heures de sommeil. Le 1er et le 2 l'état a été à-peu-près le même.

Les Anglais voient toujours avec un déplaisir mortel les relations françaises confirmées sur la guerre d'Espagne par celles de leurs propres généraux. La coïncidence des rapports du maréchal Soult et de lord Wellington sur la reconnaissance du 22 juin, en est un exemple. Voici ce qu'ajoute *le Statesman* à ce rapprochement :

« Il est difficile que lord Wellington évacue la position qu'il occupe actuellement sans faire une perte considérable; car, dès que les alliés font mine d'abandonner leurs retranchemens, ils sont attaqués avec la plus grande vigueur par la cavalerie ennemie, qui est infiniment supérieure en nombre à la nôtre, et bien plus en état de supporter la fatigue, Jusqu'à ce que nous puissions, à cet égard, faire tête aux Français, on craint donc, malgré toute l'adresse qu'on a déployée jusqu'ici à éviter un engagement général, qu'une retraite sur Torres-Vedras, que l'on ne peut douter devoir définitivement avoir lieu, n'ait des suites funestes pour notre armée. Cependant, quel que puisse être le degré de justesse de ces calculs, il est certain que nos troupes commencent à ressentir déjà les funestes effets du climat que l'on nous disait récemment devoir rendre l'Alentejo le tombeau des Français. Soult dit que nous avons, depuis la journée du 24 juin dernier, huit mille hommes malades ou blessés. Si donc lord Wellington regarde comme nécessaire de se retirer dans sa première position, nous craignons bien que la portion de nos troupes qui échappera au fer de l'ennemi ne soit moissonnée par les maladies. »

L'orgueil national est aussi étrangement blessé à Londres du rôle qu'on fait jouer aux Anglais dans le siége de Tarragone : ils sont venus, ils ont vu, et se sont en allés. Ce fait résulte et des rapports du maréchal Suchet, et de celui du commandant espagnol. Les Anglais ont été vainement appelés par la garnison; ils ont eu la gloire d'être spectateurs de la prise de la ville après deux assauts, comme sur un autre point ils l'ont été de la prise d'Astorga, d'Almeida, de Ciudad-Rodrigo. Le *Statesman* demande à cet égard une enquête sévère, mais y en aura-t-il une aussi pour les siéges que nous venons de rappeler?

Digitized by Google

Voici au surplus de nouveaux détails officiels sur l'ensemble des opérations en Espagne.

Le maréchal Suchet, après la prise de Tarragone, a marché vers l'intérieur de la Catalogne et a achevé de disperser le reste des rassemblemens de Campo-Werde : ces débris tombent entre les mains de la gendarmerie et des colonnes mobiles. L'expédition de Valence se prépare. Le général Baraguay-d'Hilliers presse de plus en plus et resserre le blocus de Figuères. Les assiégés manquant de vivres, ont renvoyé les prisonniers qu'ils avaient faits dans le fort, au nombre de 850 hommes.

Dans les arrondissemens de l'armée du nord et de celle du centre, les généraux Bonnet, Hugo, Valletaux, Lahoussaye ont eu des engagemens avec les bandes de Pastor, Longa et Sayas. Le général Valletaux a perdu la vie en décidant la victoire à Benavidès. Les bandes ont partout été poursuivies et défaites avec une perte considérable en morts et prisonniers. Le général Dorsenne est arrivé à Valladolid pour prendre le commandement de l'armée du nord. Il a sur-le-champ envoyé le général Dumoutier avec 10,000 hommes et 1500 chevaux pour prendre position sur la Coa en avant de Ciudad-Rodrigo.

En Portugal, l'armée anglaise a pris des cantonnemens autour de Port-Alègre et se tient sur la défensive. Le duc de Raguse a toujours son quartier-général à Mérida, d'où il fait battre le pays jusque vers la ligne ennemie. Badajoz étant dans un formidable état de défense, et approvisionnée pour huit mois, le duc de Raguse se propose de faire prendre des quartiers de rafraîchissemens à son armée dans la vallée du Tage, avec une avant-garde seulement sur la Guadiana, pendant les chaleurs du mois d'août, qui rendent la vallée de la Guadiana extrêmement malsaine. Le 5e corps entretiendra pendant ce tems les communications entre l'armée du Portugal et celle du Midi.

Le 1er corps déploie toujours la plus grande activité dans les travaux du blocus de Cadix; Puerto Santa-Maria et Puerto-Réal sont devenues des places très-fortes; de nouvelles batteries ont été élevées tant du côté de la mer que sur toutes les avenues de terre; elles sont liées par des lignes défendues elles-mêmes par des tours très-fortes.

Le roi est entré à Valladolid, où il a reçu de toutes les autorités et de toutes les classes d'habitans les témoignages les plus signalés des sentimens que son retour inspirait. Tous les discours qui lui ont été adressés portent l'expres-

Digitized by Google

tion de la confiance et de la sécurité que sa présence fait renaître. Le roi a continué sa route et est arrivé à Madrid, où il a été l'objet des hommages unanimes ; le jour de son entrée a été signalée par une fête brillante, des illuminations et des courses de taureaux.

Parmi les détails que l'on vient de lire on a pu reconnaître quelle est la situation de l'armée anglaise en Espagne ; mais c'est sur la situation politique et financière de l'Angleterre elle-même que tous les regards sont ouverts aujourd'hui, et que toutes les attentions sont fixées. Cette situation vient d'être l'objet d'un ouvrage très-curieux qui doit être recherché avec avidité. Le titre de cet ouvrage est : *Situation de l'Angleterre en* 1811.

Le nom connu de son auteur, M. de Montgaillard, suffirait pour engager à le lire, quand bien même les circonstances actuelles et les événemens dont nous sommes les témoins ne lui donneraient pas un puissant motif d'intérêt. Un de nos hommes d'Etat les plus distingués exposait, il y a quelques années, la situation de la France. Il n'avait pu mesurer dès-lors ni la hauteur des destinées auxquelles elle est parvenue, ni l'état où la fermeté de sa politique a conduit son orgueilleuse rivale. Cet état, M. de Montgaillard nous le présente, et ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'il nous l'offre comme la confirmation de la prédiction d'un des écrivains dont s'honore le plus l'Angleterre. « Craignons, disait mylord Bolinbrocke en 1732, craignons que les folles prétentions, la tyrannie, le cupidité de nos ministres, n'ouvrent un jour les yeux à toute l'Europe : jouissons avec modération de notre prospérité commerciale, et n'excitons pas les guerres.... Si un grand homme venait à s'asseoir sur le trône de France, l'Angleterre tomberait et ne serait pas plus importante que l'île de Sardaigne dans le système européen, car la banqueroute est à notre porte. »

Bolinbrocke proférait ces mots en 1732. En 1811, le grand homme qu'il redoute est assis au trône de France. L'Angleterre avait armé le continent contre lui, il a vaincu le continent et l'a armé contre l'Angleterre. La hardiesse de son plan a été justifiée par le succès qu'obtient toujours le génie quand il est inébranlable dans ses desseins, et l'Angleterre est perdue si elle continue à refuser la paix que l'Empire français lui offre depuis dix années avec une modération et une générosité remarquable. Telle est la vérité dont l'ouvrage de M. de Montgaillard donne la démonstration, par un ensemble de faits, de documens et de résultats

positifs qui ne peuvent avoir été recueillis qu'à l'aide d'un grand talent d'observation, et de beaucoup d'expérience.

L'auteur examine dans la première partie de son ouvrage les fondemens constitutifs de la puissance britannique, sa marine et son commerce. Le commerce ne constitue pas la force réelle des Empires, cette force n'est que passagère et variable; Tyr, Palmire, Carthage, Gênes, Venise, Hambourg, Amsterdam, Lisbonne, prouvent cette assertion; tour-à-tour elles ont eu le sceptre du commerce, et l'ont laissé échapper; il faut des marchés pour vendre; ces marchés sont le continent de l'Europe; la puissance prépondérante sur le continent sera toujours en dernière analyse la maîtresse du commerce. Quant à ses forces navales, l'Angleterre a atteint le *maximum* possible en 1804; les efforts qu'elle a faits en ce genre l'ont épuisée; elle ne peut plus que décroître; elle ne peut plus recruter des hommes de mer dans la Baltique et sur les côtes de l'Adriatique; sa population ne lui permet pas de soutenir, par ses seuls moyens, l'état de sa marine tel qu'il est aujourd'hui. Les moyens de la France, au contraire, se sont étendus sous ce rapport dans une proportion incalculable. L'auteur appuie cette assertion par des calculs sur la population des trois royaumes, sur les dépenses de la marine et de l'armée, sur la dette publique, sur les revenus de l'Etat, sur le crédit public, et les richesses fictives de la Grande-Bretagne, la banque, le papier-monnaie, le numéraire en circulation, etc. etc. Ces divers chapitres réunis présentent en quelque sorte le bilan de la fortune politique et financière de l'Angleterre; le tableau est frappant; les faits sont irrécusables, et les conséquences qu'en tire l'auteur sont évidentes. Ces conséquences sont l'impossibilité où se trouve l'Angleterre de maintenir long-tems sa prépondérance navale et sa supériorité commerciale; l'intérêt qu'ont tous les souverains de l'Europe à assurer les libertés de commerce et les droits des nations, à interdire dans leurs Etats les consommations et les marchandises anglaises.

Le traité d'Amiens avait attesté la modération et la loyauté du gouvernement français; l'Angleterre l'a rompu, et dès ce moment elle marche à sa perte. L'Empereur avait fixé les limites de l'Empire français aux rives du Rhin, il voulait la paix de l'Europe, le bonheur des nations; le cabinet de Londres a rejeté depuis huit ans toutes les insinuations pacifiques, offertes à Austerlitz, à Tilsitt, à Erfurt, à Vienne, à Madrid. Toujours les propositions de

paix de la part de l'Empereur sont datées du champ de triomphe ou d'une capitale conquise; mais l'Anglais a répondu : périsse l'Europe, périssent tous ses souverains, avant que la Grande-Bretagne renonce au sceptre des mers!

Ainsi, l'Empereur Napoléon a successivement été forcé de créer la Confédération du Rhin, le royaume d'Italie, le grand duché de Varsovie, les provinces illyriennes, de reconstituer les royaumes de Naples, d'Espagne et de Portugal; de réunir la Hollande, la Toscane, les Etats romains, les Anséatiques; il a sauvé l'Europe d'une dissolution prochaine ou d'interminables guerres en lui donnant l'Empire français et le génie de son chef pour centre de force, de protection et de défense.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'ouvrage de M. de Montgaillard, c'est que l'auteur l'écrivait, et avait réuni avec l'ensemble de ses matériaux toutes les conséquences qui résultent de leurs rapprochemens, avant les derniers débats du parlement. Il invoquait la prédiction de Bolinbrocke avant que lord Stanhope eût parlé de papier monnaie, de cours forcé, de *maximum*, avant que la démarche du lord King eût forcé l'Angleterre à dévoiler le secret de sa détresse. Lord King, dit M. de Montgaillard, a mis le feu au temple d'Ephèse, et les ministres hâtent sa destruction. M. Pitt avait ouvert la boîte de Pandore sur les trois royaumes; les ministres actuels en ôtent jusqu'à l'espérance. La détresse des finances de l'Angleterre date réellement de l'an 1804, ou de la violation du traité d'Amiens; la dépréciation du papier de banque date de l'an 1808, ou de l'exécution des décrets de Berlin et de Milan. Les aveux faits au parlement, et que M. de Montgaillard réunit habilement en analysant et en discutant le bill Stanhope, décident pleinement la question de l'utilité du système continental et de ses résultats; ils prouvent que la banque est détruite par le fait. Les décrets de Milan et de Berlin poursuivent le gouvernement dans son île, hors de son île; la dépréciation progressive du papier monnaie est une conséquence forcée de cet état de choses.

Le lecteur attend les conclusions de l'auteur, il veut connaître le but de l'ouvrage. Cet auteur, après avoir montré l'Angleterre sur le penchant de l'abîme, demande-t-il que toutes les forces de la France et de l'Europe se réunissent pour l'y précipiter? Est-ce une guerre d'extermination qu'il provoque? Non : des raisonnemens les plus évidens, il tire la conclusion la plus modérée. *Il faut s'arrêter tout*

Digitized by Google

court, a dit M. Grenville au parlement; c'est aussi ce que M. de Montgaillard demande au ministère anglais.

« Il n'y a qu'un moyen de salut, dit-il en terminant son lumineux écrit, c'est de réduire les dépenses de toute espèce dans une juste proportion avec la richesse et les ressources des trois royaumes; de reconnaître une législation maritime conforme à l'indépendance et aux droits de tous les peuples; de rouvrir ainsi au commerce anglais les marchés et les débouchés du continent de l'Europe. En un mot, ce n'est que par *la paix*, par une administration sage, éclairée sur les véritables intérêts de la Grande-Bretagne, jalouse de l'honneur de sauver son pays, que la nation anglaise peut éviter encore les malheurs, les révolutions et les calamités de tout genre qui menacent l'Angleterre d'une subversion totale. »

Certes, ces paroles ressemblent plutôt aux conseils d'un ami éclairé qu'aux vœux d'un ennemi : la loyauté du caractère français s'y fait reconnaître, et M. de Montgaillard a su en imprimer le cachet à toutes les pages de son livre, l'un des plus utiles et des plus substantiels qu'il ait été possible de publier dans cette circonstance.

Il y a eu dimanche au palais de Saint-Cloud audience diplomatique et présentation. S. M. a tenu ensuite un conseil privé. La Cour est actuellement à Rambouillet. LL. MM. ont visité les maisons impériales d'Ecouen et de Saint-Denis; elles y ont été reçues par S. Exc. M. le grand chancelier de la Légion-d'Honneur, et ont daigné témoigner leur satisfaction aux dames directrices. Elles ont aussi visité l'église de Saint-Denis, dont la restauration se poursuit avec activité. Le 6 août, le concile a tenu sa septième congrégation générale. La messe a été célébrée par M. l'évêque de Clermont. S....

ANNONCES.

De la liberté des mers; par M. de Rayneval, ancien conseiller-d'état et ministre plénipotentiaire, membre de la Légion-d'Honneur, etc., auteur de plusieurs ouvrages sur le droit public, des Institutions du droit de la nature et des gens, etc. Deux vol. in-8°. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

La campagne d'Autriche, poëme en quatre chants avec des notes. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Poésies diverses de J. B. A. Clédon. Deux vol. in-18 très-bien imprimés, sur papier superfin d'Angoulême. *Seconde édition*. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal; et l'Imprimeur, rue de la Harpe, n° 93.

Manuel d'instructions morales, ou Principes choisis, en prose et en vers, des connaissances propres à orner l'esprit, et de tout ce qui peut concourir à donner le goût des vertus qui embellissent la vie et font le bonheur des deux sexes; à l'usage des pères et mères de famille, et de tous les établissemens d'instruction; par M. D. Pfluguer. Deux vol. in-12, avec fig., très-bien imprimés sur beau papier. Prix, 6 fr., et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue de Richelieu, n° 48; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'aimable Sorcier. Recueil divertissant où chacun peut trouver, par un moyen simple et facile, son horoscope, et généralement toutes les vérités plaisantes qui le concernent. *Nouvelle édition*, mise dans un ordre plus agréable; suivie du petit escamoteur de Société et du convive facétieux. Un vol. in-32 de 352 pages d'impression. Prix, 1 fr. 75 c., et 2 fr. 20 c. franc de port. Chez Favre, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 263; et chez l'Auteur, rue Christine, n° 10.

Introduction à la philosophie des mathématiques et technie de l'algorithmie, par M. Hoëné de Wronski, ci-devant officier supérieur au service de Russie. Un vol. in-4°. Prix, 12 fr., et 14 fr. franc de port. Chez Courcier, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57; et chez Arthus-Bertrand libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ier, IIe et IIIe cahiers de la neuvième année de la souscription (1811) à la *Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes*; publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an XI; par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la Société d'agriculture du département de la Seine, etc. Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pages avec des planches, de la neuvième année 1811, con-

tiennent, entr'autres articles intéressans et utiles : Des saisons, considérées relativement à l'agriculture ; par M. Cadet-de-Vaux. — Sur la probabilité de voir un jour l'indigo acclimaté en France ; par M. Limouzin-Lamothe, pharmacien à Alby. — Observation sur la culture de l'orme tortillard ; par M. Tatin. — Culture de la Soude. — De la culture de quelques espèces d'Astères, pour la nourriture des abeilles. — Recette éprouvée pour détruire les chenilles. — Sur le sucre d'érable, dans les Etats-Unis. — Sur l'asperge. — Remarques sur les sucres de betterave, d'érable et de maïs ; par M. Sonnini. — Haies de défense. — Sirop de pommes. — Suite et fin de la notice sur le pastel. — Principes pratiques de la plantation et de la culture du chasselas et autres vignes précoces ; par M. Calvel. — Notice sur les machines à tondre les draps. — Navigation du canal de Saint-Quentin. Le prix de cette neuvième année est, comme pour chacune des huit premières (excepté celui de la cinquième qui est de 13 fr.), de 10 fr., pour les douze cahiers, que l'on reçoit franc de port. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. On souscrit au même bureau pour les *Annales Forestières*. Le prix de la première année est de 7 fr. ; celui des deuxième, troisième et quatrième années est de 10 fr. franc de port, chaque année.

Réflexions analytiques sur la déclinabilité ou l'indéclinabilité des participes ; par J. F. Tissot, associé et correspondant de plusieurs Sociétés littéraires. *Seconde édition*. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Favre, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 263.

Les vrais principes de la versification développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la française. On y examine et l'on y compare l'accent qui est la source et l'harmonie des vers, la nature, la versification et la musique de ces deux langues. On y fait voir l'analogie qui existe entr'elles. On y propose les règles pour composer des vers lyriques et les moyens d'accélérer les progrès de la musique en France ; et en relevant dans la langue française les beautés qui la rendent susceptible de tous les charmes de la poésie et de la musique, on la venge des imputations de ceux qui lui refusent de la douceur et de l'harmonie. Par Ant. Scoppa, Sicilien, employé extraordinaire à l'Université, auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature italienne et française, membre de l'Académie des Arcades, de celle del bon Gusto de Palerme et d'autres Académies. Un vol. in-8°. Prix, 7 fr., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez Courcier, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

Tige de myrte et bouton de rose, histoire orientale ; traduite, dans l'origine, sous les yeux d'un Arabe du grand désert ; enrichie aujourd'hui de nouveaux préliminaires ; rectifiée dans toutes ses parties, et augmentée de six chapitres, d'après le manuscrit précieux de la Babylone du Nil. Ouvrage publié en Europe par les soins de l'auteur de la *Philosophie de la Nature*, M. de Sales, membre de l'Institut. Deux vol. in-8°. Prix, pap. fin, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve à la même adresse et du même auteur :

Œuvres dramatiques et littéraires, 6 vol. in-8°, 30 fr., et 39 fr. franc de port.

Les trois premiers volumes renferment le *Théâtre*.

Les tomes 4 et 5, *Tige de myrte et bouton de rose*, histoire orientale.

Et le 6e, les *Eloges de La Fontaine, de Bailly, du général Montalembert et de Forbonais*, etc.

Histoire d'Homère et d'Orphée, et Analyse raisonnée de leurs ouvrages, 1 vol. in-8°, 5 fr., et 6 fr. franc de port.

La Philosophie de la Nature, septième édition, 10 vol. in-8°, fig., 50 fr., et 60 fr. franc de port.

Les Fleurs, rêve allégorique, dédié à S. M. la reine Hortense ; par Mme Victorine M...., auteur de *Clotilde, reine de France*. Seconde édition. Brochure in-18 de 108 pages. Prix, 1 fr., et 1 fr. 15 c. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243 ; et chez Renard, libraire, rues Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 3.

Lorsque cette agréable production parut pour la première fois, il y a deux ans, elle fut annoncée dans tous les journaux avec éloge. Les idées en sont en effet gracieuses, la morale pure, douce, attrayante, le style facile, élégant et poétique. Les notes mises à la suite de l'ouvrage annoncent autant de connaissances que d'esprit. Mme Victorine M.... est déjà avantageusement connue par son roman de *Clotilde, reine de France*, composition pleine d'intérêt, dont on a rendu, dans ce journal, le compte le plus flatteur.

On pourra prendre une idée du talent de Mme Victorine M.... par la description suivante des avantages de la richesse.

« Partout où la richesse présente son front couronné d'or, tout » s'abaisse et fléchit devant elle. La richesse sert à parer les temples » des Dieux et les palais des rois. Le riche est le monarque de l'uni» vers ; il possède tout : beauté, grâce, esprit, talens, vertus. Le

Digitized by Google

» ciseau du sculpteur, la palette du peintre, la plume de l'homme de
» génie sont consacrés à son éloge et à sa gloire.

» Les jeux et les ris aiment à voltiger sous les lambris dorés,
» Cloris, Vertumne, Pomone se disputent l'avantage de parer les ban-
» quets du riche de leurs plus beaux présens, et c'est sur sa paupière,
» sur la molle épaisseur de ses coussins que Morphée se plait à effeuil-
» ler ses plus doux pavots.

» Que d'autres se perdent dans les sublimes combinaisons de la
» pensée, dans les pénibles calculs de la science, le riche trouve tout
» en lui-même ; et quand il peut tout acheter doit-il se fatiguer à cul-
» tiver? »

AVIS. — *Sirop pectoral et balsamique, composé par* VAUQUELIN, *apothicaire, rue de Cléry, au coin de celle Poissonnière, à Paris.* — L'expérience a confirmé depuis plusieurs années l'efficacité de ce précieux médicament dans les maladies de poitrine. Les rhumes qui sont si rebelles, et qui triomphent souvent des autres secours de l'art, résistent rarement à l'usage du sirop balsamique.

Il supplée aux bouillons de *Mou-de-Veau*, rétablit, comme eux, le velouté de l'estomac, et produit les effets les plus salutaires, sans avoir rien de dégoûtant pour le malade.

On l'administre, avec le plus grand succès, dans les catarrhes chroniques, la coqueluche, la toux opiniâtre, et même la phthisie pulmonaire. Plusieurs médecins ont constaté ses bons effets dans cette dernière maladie, lorsque l'expectoration est difficile, qu'il y a gêne dans la respiration, et oppression douloureuse à la poitrine.

Cette préparation, qui réunit tant d'avantages, et dont l'usage ne peut être suivi d'aucun inconvénient, lors même qu'elle ne guérirait point des maladies devenues incurables, mérite d'être distinguée d'une foule de remèdes que la routine a consacrés dans le traitement des rhumes, en ce qu'au lieu de débiliter les forces digestives, elle relève le ton de l'estomac et de la poitrine, à raison des substances incisives et balsamiques qui entrent dans sa composition.

Manière de s'en servir.

Ce sirop se prend, ou pur, ou dans une tasse d'infusion de quatre-fleurs, de violettes, de coquelicot, etc. Trois cuillerées à bouche par jour suffisent ; une le matin, une à midi, l'autre le soir, en observant de mettre une heure d'intervalle entre le repas et la prise du sirop.

On peut aussi l'associer au lait de vache et à celui d'ânesse. Dans l'asthme, seulement, on le mêlera avec partie égale d'oxymel scillitique.

Le prix de ce sirop est de 15 fr. la bouteille, 7 fr. 50 c. la demi-bouteille, et 2 fr. 50 c. le rouleau.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXVI. — *Samedi* 17 *Août* 1811.

POÉSIE.

LA MORT DE ZACHARIE.

Poëme qui a obtenu l'accessit au concours des Jeux Floraux de mai 1811.

> Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?
> Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
>
> RACINE, *Ath.* Acte III, scène 2.

POËTE harmonieux, grand avec dignité,
Toujours noble et sublime en ta simplicité,
Racine, prête-moi ta sainte mélodie,
Mon vers religieux va chanter Zacharie.

Il était nuit : Joas et sa nombreuse cour
Attendaient dans les jeux la naissance du jour :
Jadis l'amour des Juifs, ce roi qui, trente années,
Des plus nobles vertus embellit ses journées ;
Qui, jeune enfant, percé du fatal coutelas,
Fut, par la main de Dieu, préservé du trépas ;

Digitized by Google

Que Dieu nourrit lui-même, éleva dans son temple;
Ce roi, jadis des rois et l'honneur et l'exemple,
Voyait avec orgueil la foule des flatteurs
Caresser ses penchans de discours corrupteurs.
Roi sans honte, il osait, au gré de leurs caprices,
Aux yeux de l'Hébreu même afficher tous les vices.
Il avait ordonné qu'en son vaste palais,
Cette nuit, le saint peuple eût un facile accès.
Quel spectacle! Au milieu de ce concours immense
De guerriers oubliant leur antique vaillance,
De ministres flatteurs, de riches ennoblis,
Rampant aux pieds du roi, dans le crime affermis;
De femmes sans pudeur, célèbres adultères
Divulguant à plaisir leurs amours mercenaires,
On voit, les yeux brillans de désirs effrontés,
Le visage enflammé du feu des voluptés,
La chevelure éparse, ondoyante, incertaine,
Se lever la licence et marcher souveraine:
Là, dans des urnes d'or, honneur fait pour les cieux,
Fument, pour un mortel, les parfums précieux;
Là, sous des doigts savans une harpe soupire,
Ses doux accens font naître, excitent le délire;
Le pied les suit; pressé, ralenti tour-à-tour,
Il peint les vifs désirs, les langueurs de l'amour,
Il exprime la peine ou frémit d'allégresse.....

Cependant l'œil en pleurs, le front ceint de tristesse,
S'avance lentement jusqu'au trône du roi
Un homme.... Sa démarche inspire un saint effroi;
Son air sombre et rêveur, son visage sévère,
Où brille des vertus le noble caractère,
La cendre du pécheur qui couvre ses cheveux,
Ses habits déchirés, ses pieds nuds et poudreux,
Son long manteau de deuil, tout annonce un prophète:
Zacharie!.... A ce nom la cour tremble muette.

« Nous avons vu, dit-il, l'horrible Jésabel,
De ses crimes sans nombre effrayer Israël:
Le souverain des cieux a dit dans sa colère:
Je punirai la reine impie et sanguinaire;
Et déjà Jésabel arrachée à sa cour,

Jetée avec horreur des créneaux d'une tour,
Vivante, tombe et roule aux pieds de ses murailles,
Et les chiens affamés déchirent ses entrailles.
Faut-il te rappeler Athalie et son sort,
Le torrent de Cédron effrayé de sa mort?
Comme elle, doit périr quiconque vit comme elle.
As-tu donc oublié la fête solennelle
Où mon père t'apprit ton glorieux destin,
Où, quittant l'humble nom, l'habit d'Eliacin,
Tu ceignis de David le sacré diadême?
Souviens-toi des sermens prononcés par toi-même;
Tu juras qu'en tout tems soumis à l'équité,
On te verrait aimer, chercher la vérité.
La foule de flatteurs, qui toujours t'environne,
La repousse toujours loin des degrés du trône:
Je viens te l'apporter de la part du Seigneur.
Tu fus juste et ton peuple a connu le bonheur;
Toi-même fus heureux: vois quelle différence!
Dieu ne t'ombrage plus de sa sainte présence,
Partout tes alliés deviennent ennemis;
Ceux qu'autrefois ton bras a vaincus et soumis
Se lèvent. et brisant les fers de l'esclavage,
Sur les Hébreux captifs assouvissent leur rage:
Geth est en feu; déjà l'orgueilleux Azaël
Se promène en vainqueur au milieu d'Israël;
Jérusalem enfin d'armes environnée
Verra luire bientôt sa dernière journée:
Ecoute.... Azaël frappe aux portes du palais....
Et tu passes les nuits au milieu des banquets,
Au sein des voluptés, des débauches infâmes!
Roi lâche et sans vertu, plus lâche que tes femmes,
Repousse loin de toi tous ces vices honteux;
Sois Joas; redeviens l'amour de tes Hébreux.
Que sont-ils devenus les jours de ta jeunesse?
Détestant des flatteurs la voix enchanteresse,
Jamais vous ne verrez, jamais, ô mes amis,
Les flots d'adulateurs inonder mes parvis;
Le flatteur, disais-tu, nous mène au précipice....
Et jouet du flatteur, méprisant la justice,
Tu foules à tes pieds Dieu, l'honneur et les lois:
Chasse honteusement cette peste des rois. »

Tel en un jour serein, sous un ciel sans nuage,
A l'heure où le berger cherche le frais ombrage,
Si grondant tout-à-coup, le tonnerre vengeur
Eclate avec fracas aux pieds du laboureur,
Couché dans son sillon, interdit, immobile,
Il ne peut ni parler ni chercher un asile;
Il a quitté le soc; ses bœufs épouvantés,
Ont fui loin dans le champ, l'un sur l'autre jetés.
Tels étaient de Joas les pâles courtisans.
L'envoyé du Très-Haut, ses terribles accens
Avaient glacé d'effroi cette cour criminelle.

Le prophète est sorti; sa bonté paternelle
Oublie au même instant son trop juste courroux;
Il voudrait détourner d'aussi funestes coups,
Apaiser par ses vœux la céleste colère :
Il va dans le lieu saint, au pied du sanctuaire,
Prier Dieu d'épargner son peuple bien-aimé.
Le tyran cependant, de fureur enflammé,
Se réveille soudain et dans sa rage impie,
Jure de s'abreuver du sang de Zacharie.

Le soleil se levait brillant et radieux;
Sur l'or du tabernacle il épanchait ses feux,
Et le saint prosterné, le front dans la poussière,
Offrait encore à Dieu sa fervente prière.
Tout-à-coup des bruits sourds, des pas précipités,
Des cris tumultueux par l'écho répétés,
Se prolongent au loin sous la voûte sonore,
S'apaisent un moment et s'élèvent encore.
Sous les coups redoublés la porte, avec fracas,
Fléchit, s'ébranle, tombe, et des flots de soldats
Inondent de l'autel l'enceinte redoutable.
« Loin! loin d'ici! fuyez, troupe impie, exécrable!
» Osez-vous du seigneur affronter les regards? »
Il parlait : mille bras, levés de toutes parts,
Lancent avec fureur contre le saint prophète
Le caillou meurtrier qui doit frapper sa tête :
Il n'en est point ému. J'ai vu sur le Liban
Un cèdre tourmenté, battu de l'ouragan,
Courber sa noble tête, et roi de la montagne
Se relevant superbe ombrager la campagne :

Digitized by Google

De même le pontife entouré d'assassins,
Calme, élevait au ciel ses innocentes mains.
Sur sa tête apparaît une flamme immortelle,
On voit briller l'éclair en sa noire prunelle,
Ses cheveux sont dressés; sa formidable voix
Imprime le respect et la crainte à-la-fois :
C'est la voix du Très-Haut qui tonne par sa bouche.
« Sont-ce là tes sermens? Joas, rien ne te touche!
Ni les bontés de Dieu, ni l'amour fraternel
Que tu m'avais juré devant ce même autel,
Ni les saintes leçons que te donna mon père,
Ni les soins assidus que Josabeth ma mère
Se plut à prodiguer autour de ton berceau...
Et pour tant de bienfaits tu deviens mon bourreau!
Dieu quelquefois permet que le méchant prospère,
Son triomphe est d'un jour, son règne est éphémère;
Jehovah fait un signe et tout a disparu,
L'on ne sait plus déjà que l'impie a vécu. »
Frappé du coup mortel, à ces mots il succombe :
Il se traîne mourant au pied de l'arche et tombe :
Il ouvre un œil éteint, regarde encor le ciel,
Et son ame s'envole au sein de l'Eternel.
Alors du sanctuaire une voix fut ouïe
Criant : malheur à toi, bourreau de Zacharie!
Malheur à ton empire! à ton peuple malheur!
Joas reste immobile et muet de terreur.
Il veut fuir loin du temple, une main invisible
Le retient spectateur de cette scène horrible.
Depuis ce jour fatal, l'Eternel irrité
Laissa dormir le Juif dans son impiété,
Appesantit sur lui la main de la vengeance,
Et dans le sanctuaire un morne et long silence
Répondit seul aux vœux du grand prêtre interdit :
Sous le souffle de Dieu l'autel s'anéantit :
Rebut des nations, mendiant, sans asile,
Le peuple dispersé traîna de ville en ville
De sa vieille splendeur les lambeaux orgueilleux.

Les prêtres cependant, les lévites pieux,
Les vierges de Sion, troupe faible et tremblante,
Entourent du martyr la dépouille sanglante;

On pleure.... Mais bientôt un vieillard inspiré
Prélude sur sa harpe au cantique sacré :

Heureux le souverain, s'il est pieux et sage!
Le roi de l'univers de ses ailes l'ombrage.

Son peuple, dans la paix, l'adore et le bénit,
Le défend dans la guerre ; et sa couche féconde
Va prolongeant son nom jusqu'au tombeau du monde :
La justice en tout tems le guide et le conduit.

Heureux le souverain, s'il est pieux et sage!
Le roi de l'univers de ses ailes l'ombrage.

Mon Dieu, que j'aime à voir un monarque vainqueur,
Les yeux étincelans du feu de la victoire,
Devant tes saints autels et ton immense gloire,
Abaisser noblement son front triomphateur!

Heureux le souverain, s'il est pieux et sage!
Le roi de l'univers de ses ailes l'ombrage.

« A quoi bon invoquer un être qui n'est pas?
» Mon bras, voilà mon Dieu : phalanges ennemies,
» Venez, je vais frapper, soyez anéanties..... »
Et l'ennemi marchait maitre de ses Etats.

Heureux le souverain, s'il est pieux et sage!
Le roi de l'univers de ses ailes l'ombrage.

Si tu permets, Seigneur, qu'un nouveau Salomon,
Quelque jour apparaisse et console la terre;
Pour le bien des mortels prolonge sa carrière,
Que l'univers fléchisse au seul bruit de son nom!

Trop heureux le pays gouverné par un sage!
Le roi de l'univers de ses ailes l'ombrage.

C. DE SAINTE-MARIE.

CHANTS DE ROMANCE.

J'AI souvenance,
Que pour exprimer tendre amour,

Candeur, fidélité, constance,
J'essayais dès l'aube du jour
Chant de romance.

Chant de romance
Etait celui du troubadour;
Il en avait la récompense:
On payait en plaisirs d'amour
Chant de romance.

Chant de romance
Fut inspiré par la beauté,
Par la crainte ou par l'espérance;
Rarement fit la volupté
Chant de romance.

Chant de romance
Doit choisir un noble sujet;
Du cœur seul vient cette science:
Ne profanez point par l'objet
Chant de romance.

Chant de romance
Aime à se plaindre, à soupirer;
Il intéresse l'innocence,
Et bientôt lui fait désirer
Chant de romance.

Chant de romance
Doit enfin se faire écouter;
Quel prix de la persévérance,
Quand l'amante fait répéter
Chant de romance!

Par Mme DE MONTANCLOS.

ENIGME

EN STANCES IRRÉGULIÈRES.

DÉESSE des beaux arts, et toi, Dieu du génie,
Qu'avec plaisir j'ouvre mon sein
Au noble et précieux essaim
De ces êtres divers qui vous doivent la vie!

Digitized by Google

Mais quel emploi triste, ennuyeux,
Quand la bêtise et l'ignorance
Me surchargent d'un poids honteux !
Que puis-je faire alors ? rien, gémir en silence.

O vous, qu'un héros protecteur
A sagement commis au soin de mon honneur,
Ecartez loin de moi tout être parasite
Qui voudrait usurper ce qu'on doit au mérite !

Malgré tous les enfans que je produis au jour,
Quoique souvent je sois sujette à la critique,
Je suis fille pourtant, et l'on me fait la cour,
Sachant à point nommé que je suis très-publique.

Je rassemble en un point tous les tems, tous les lieux;
Avec moi sans péril on fait mille voyages,
Et, plein de mes leçons, un mortel curieux
Peut franchir l'océan des âges.

Mon sort varie ainsi que le goût des humains;
Ariste me chérit, mais si Midas m'achète,
Me négligeant pour sa cassette,
Je suis toujours vierge en ses mains.

Pour former mes trésors j'ai rendu tributaire
Depuis le Grec jusqu'au Lapon;
Si l'un me présente un Homère,
L'autre me donne une chanson.

Aug^e. C.... (Charente-Inférieure.)

LOGOGRIPHE.

Que suis-je ? presque rien. On perdrait son latin
A vouloir définir ma futile existence.
Que d'êtres néanmoins vont sortir de mon sein !
Je vous offre d'abord deux espèces de lin,
Du territoire anglais la meilleure défense,
Un séjour tantôt beau, tantôt triste et vilain,
L'opposé du trépas, un adjectif infâme,
Du premier des humains et la fille et la femme,
Une saison brûlante, un meuble de repos,
Ce qu'on trouve à regret au fond de nos tonneaux,

Digitized by Google

Un héros fondateur de l'état helvétique,
La tribu consacrée aux mystères divins,
Du culte des Chinois un objet fantastique,
Un prophète vivant assis au rang des saints....
C'est assez étaler ma nombreuse famille,
Car, lecteur, au moment qu'un rejeton de Mars
Sur nos brillans destins fixe tous les regards,
Voudrais-tu t'occuper d'un rien, d'une vétille?

Par le même.

CHARADE.

Si, sous certain rapport, des habitans de l'air
Mon premier est l'heureux partage,
Sous un autre souvent il a fait mettre en cage
Maint fripon dont l'escamotage
Est resté trop à découvert.
Mon dernier est un verbe, asyle du mystère,
Par le sexe, dit-on, assez peu respecté.
—Voyez ce babillard, je crois en vérité....
— Tout beau, Zulmé, point de colère,
Ce que je dis n'est pas pour toi,
Car je te jure sur ma foi
Que lorsque tu fais le contraire
Mon oreille charmée, ô douce illusion!
Croit entendre mon tout dont la muse chérie,
Pétillante d'esprit, de grâce et de raison,
Remplit tout l'univers des traits de son génie.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Tête.*

Celui du Logogriphe est *Bassinet,* où l'on trouve : *bas* (chaussure), *si* (note de musique), et *net* (adjectif synonyme de propre).

Celui de la Charade est *Tripot.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

OBSERVATIONS CRITIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Réponse de Mme de Genlis à M. T. et N. L., etc. sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs.*—A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

LORSQUE Mme de Genlis publia son livre *De l'Influence des femmes sur la littérature française*, le Mercure de France en parla avec autant de ménagement que de bienséance. L'auteur des deux articles publiés dans les Nos du 8 et 15 juin, n'oublia point qu'il parlait d'une femme, et que cette femme avait droit par son esprit et ses talens, à des égards particuliers. Il pouvait dire d'un mot que l'ouvrage de Mme. de Genlis n'était pas digne de sa réputation ; que c'était une production incomplète, écrite à la hâte, et rédigée souvent avec injustice et animosité. Il ne prit point ce ton, il se contenta de proposer quelques doutes à Mme de Genlis avec toute la politesse possible ; devait-il après tant de courtoisie s'attendre à tomber dans la disgrace de Mme de Genlis ? Pouvait-il imaginer qu'une critique aussi modérée porterait le trouble dans son ame, allumerait le feu de la colère dans ses veines, et qu'elle répondrait aux procédés les plus décens par la plainte, l'injure et le sarcasme ?

Est-ce donc ainsi que Mme de Genlis met à profit ses propres leçons ? On venait de lire, dans son livre, ces paroles d'une sagesse et d'une modération aussi exemplaires qu'édifiantes : « Les femmes ne doivent jamais se » presser de faire paraître leurs productions ; durant » tout le tems de leur jeunesse, elles doivent craindre » toute espèce d'éclat, même le plus honorable. Toutes » les bienséances leur prescrivent de montrer invaria-

Digitized by Google

» blement, dans leurs écrits, le plus profond respect
» pour la religion et les principes d'une morale austère.
» Elles ne doivent répondre aux critiques que lorsque
» l'on fait une fausse citation, ou lorsque la censure est
» fondée sur un fait imaginaire. Une femme qui, dans
» ses réponses, prendrait le ton violent de la colère,
» ou *qui se permettrait la moindre personnalité*, aurait
» beaucoup plus de tort qu'un homme, parce que son
» sexe lui impose plus de délicatesse, de modestie et de
» douceur. Je n'exhorte point les femmes à jouer un
» rôle *de victimes;* au contraire, je les invite à prendre
» un avantage immense sur la plus grande partie des cri-
» tiques modernes par un ton noble et sérieux quand
» l'ironie est déplacée, et par des égards et une bien-
» séance qui seraient aujourd'hui très-remarquables
» dans les discussions littéraires. »

Et voilà qu'après une profession de foi aussi éclatante, Mme de Genlis oublie tout-à-coup ses propres principes, pour se livrer à tous les mouvemens du dépit, de la colère et de la violence! Voilà qu'elle s'abandonne sans frein aux plus odieuses personnalités, et renonce imprudemment à cet immense avantage que devaient lui donner le ton noble et sérieux, et cette observation des règles de la bienséance dont elle avait fait un si bel éloge!

De quel crime capital les journalistes se sont-ils donc rendus coupables pour exciter tant d'animosité? Mme de Genlis compose un livre *sur l'influence des femmes dans la littérature française;* elle annonce un ouvrage neuf, une production remarquable, des recherches curieuses et pleines d'intérêt. Les journalistes s'emparent de son livre, ils examinent si l'auteur a rempli ses promesses; ils trouvent que le livre ne justifie point son titre, que les jugemens en sont, pour la plupart, faux, injustes, passionnés; il leur semble que Mme de Genlis n'a écrit que pour satisfaire quelques ressentimens particuliers et se livrer à je ne sais quel malin plaisir de déchirer les couronnes de Fénélon, et de renverser ses trophées. Ils expriment leur opinion avec courage, mais avec décence. Ils se font les défenseurs des femmes contre un

Digitized by Google

ouvrage où les hommes sont traités avec une extrême hauteur ; toutes leurs citations sont fidèles, aucun fait n'est imaginaire ou controuvé, la raison et la justice semblent présider à leur critique ; d'après toutes les lois établies par M^me^ de Genlis elle-même, elle ne se trouve aucunement dans le cas d'une légitime défense, et néanmoins elle se livre à tous les mouvemens d'une injuste colère, et déclare qu'il ne lui est plus possible de contenir son indignation ; elle accuse les journalistes d'avoir censuré, non ses écrits, mais sa personne ; d'avoir noirci sa réputation, calomnié ses desseins. Qui croirait que M^me^ de Genlis se représente comme une innocente et séculaire victime, immolée depuis un demi-siècle par les journalistes ! qu'elle se plaint, comme d'une horrible persécution, de ces discussions sans cesse renouvelées contre les romans historiques ? Quelle est donc la triste condition du cœur humain ! M^me^ de Genlis fait profession de piété, et elle ne peut souffrir la plus légère contradiction ! Faut-il qu'une âme sanctifiée par les pratiques de la morale et de la religion se livre ainsi aux conseils aveugles de l'amour propre et de la superbe ? De la superbe, qui a perdu jusqu'aux anges eux-mêmes ! Sans doute rien n'est plus légitime que de repousser une injuste attaque ; mais quand on a soi-même provoqué les premières hostilités, rien n'est moins raisonnable que de se plaindre de l'issue du combat ; rien n'est plus imprudent que de s'exposer à de nouvelles défaites. Quel avantage M^me^ de Genlis peut-elle espérer d'une nouvelle lutte ? Se flatte-t-elle de mettre le public dans ses intérêts, et de réduire les journalistes au silence ? mais quand on a, comme les journalistes, la faculté de parler tous les jours au public, quelle supériorité n'a-t-on pas sur un adversaire qui peut à peine l'entretenir une fois à de longs intervalles ? Si M^me^ de Genlis avait eu quelques légers sujets de plainte de la part de ses critiques, peut-être le parti le plus sage eût-il encore été de garder le silence ; le silence et la modestie ne sont-ils pas le plus bel ornement des femmes ? Mais si M^me^ de Genlis a eu réellement des torts, ne craint-elle pas de les aggraver en s'exposant à une périlleuse justification ?

Digitized by Google

Dès les premières pages de son livre Mme de Genlis se livre à des plaintes amères contre les rédacteurs du *Mercure* : « Il existe, dit-elle, un journal fort agréable » intitulé : *Les Tablettes de Polymnie*, qui n'est connu » que des amateurs de musique. De grands compositeurs » y travaillent, et un homme d'esprit bon musicien lui-» même le rédige. Dans un de ses numéros du mois de » novembre dernier, les rédacteurs parlèrent de l'article » d'une Gazette allemande qui rendait compte des bril-» lans succès de Casimir en Allemagne; ensuite ils » firent l'éloge de mes anciennes études de musique et » sur la harpe qui ont produit un tel élève; études, » disaient-ils, dont j'avais su tirer le parti le plus heu-» reux. Quoique cet éloge n'eût rien de commun avec » la littérature, il a déplu aux rédacteurs du *Mercure*, » et ils ont imaginé un moyen très-ingénieux de le tourner » en ridicule, c'est de citer ainsi cette dernière phrase : » *dont elle a su tirer le parti le plus sonore*; et sur ce mot » *sonore* ils ne manquent pas de déployer tout leur talent » pour la moquerie... On m'invita à dénoncer publi-» quement cette nouvelle manière de critiquer, qui ne » pourrait s'établir sans rendre l'état de journaliste le » plus vil des métiers. C'était une belle occasion de » prouver l'insigne fausseté de ceux qui m'attaquent sans » cesse dans ce journal avec cette bonne foi. Mon amour » pour la paix ne me permit pas d'en profiter. D'ailleurs, » ce n'était pas là une ruse de journaliste, car une malice » de critique est fort différente *d'un tour de faussaire*. » Ainsi, comme il était impossible de reprocher un tel » mensonge avec le ton de la politesse, je gardai le » silence. »

Je ne veux point faire trop d'observations sur ce passage, en relever le style injurieux, et sur-tout cette épithète de *faussaire* employée d'une manière si extraordinaire. Mais si Mme de Genlis a cru au mois de novembre 1810, que les lois de la politesse l'obligeaient au silence, comment s'est-elle persuadée qu'elle en était dispensée au mois de juillet 1811? Mme de Genlis aurait-elle ses mois de politesse et ses mois d'incivilité? Les principes de la bienséance et de la sagesse varient-ils

avec les saisons? Est-il bien avéré que le rédacteur du *Mercure* se soit rendu coupable du crime de faux? Ne pourrait-on pas supposer qu'il n'a substitué au mot employé dans *les Tablettes de Polymnie* qu'un simple synonyme? Les épithètes *heureux* et *sonore* ne sont point, il est vrai, des équivalens; mais qui sait si de malins interprètes n'iraient pas s'imaginer que les deux rédacteurs n'ont eu que la même pensée, et que celui des *Tablettes* n'a sur le rédacteur du *Mercure* d'autre avantage que d'avoir jetté sur sa phrase un voile plus officieux? Tout le monde reconnaît que M^me^ de Genlis a tiré un grand parti de la harpe; mais la harpe de M^me^ de Genlis est-elle aussi sainte que celle de David? et ne peut-on sans sacrilége se permettre à ce sujet un mot de gaîté?

Laissons néanmoins l'affaire de la harpe, et voyons un article plus important, celui qui regarde Fénélon. En lisant l'ouvrage de M^me^ de Genlis, on a cru y voir le dessein formel de rabaisser le mérite du Télémaque, et de prêter à son auteur des intentions dont sa belle ame n'a jamais pu se rendre coupable. Les journalistes en ont témoigné leur étonnement, et se sont livrés, à ce sujet, à des observations sages, justes et modérées; ils n'ont rien dit qu'ils ne l'aient prouvé. Cependant M^me^ de Genlis les accuse de lui avoir prêté à elle-même des intentions qu'elle n'a jamais eues, et de l'avoir évidemment calomniée, et pour le prouver elle cite des passages de son livre où elle a fait le plus grand éloge du caractère et du style de Fénélon. Le fait est réel; mais cela suffit-il pour justifier M^me^ de Genlis? De quel poids sont une douzaine de lignes d'éloges contre trente pages de reproches? Je ne veux point examiner ce qui regarde le style du Télémaque; peu importe qu'il se trouve des négligences dans ce bel ouvrage; on ne remarque les négligences que dans les livres d'un mérite supérieur. La question la plus importante entre M^me^ de Genlis et les journalistes, est de savoir *si M^me^ de Genlis a réellement accusé Fénélon d'avoir eu le dessein de désigner Louis XIV dans les passages offensans qu'elle a cités?* Les journalistes le disent, M^me^ de Genlis le nie, et elle écrit posi-

tivement dans sa défense : « Je n'ai jamais imaginé que
» Fénélon ait eu l'intention de faire ces odieuses allu-
» sions; mais j'ai dit qu'il aurait dû éviter tout ce qui
» pouvait y prêter, que ce soin ne se trouve nullement
» dans son livre, qu'il aurait dû consulter son amie et
» sa bienfaitrice Mme de Maintenon... En voilà bien assez
» pour démontrer l'injustice révoltante des satires faites
» contre moi relativement à Fénélon. »

Mme de Genlis ajoute même que loin d'avoir fait profession de mauvais desseins contre l'illustre archevêque de Cambrai, elle a singulièrement ménagé ses intérêts et atténué ses torts. Et là-dessus elle cite une lettre attribuée à Fénélon, citée par d'Alembert, et pleine de reproches durs et offensans contre Louis XIV. Mais Mme de Genlis ne croit pas à l'authenticité de cette lettre? Elle a lu la vie de Fénélon par M. de Beausset. Elle n'ignore pas que cette lettre est controuvée, et qu'il suffit d'en lire quelques lignes pour se convaincre que jamais l'auteur de Télémaque n'a pu l'écrire. Si Mme de Genlis n'ignore rien de tout cela, pourquoi rapporter cette lettre, pourquoi se prévaloir d'un silence et d'une modération qui n'ont jamais eu aucun objet? Au reste, la question semble résolue par les paroles mêmes de Mme de Genlis, à moins qu'elle n'ait un secret particulier pour expliquer les passages suivans, tirés de sa propre défense :

« On est forcé de convenir que Fénélon n'a pu s'abu-
» ser lui-même sur ces applications injurieuses, puis-
» qu'il avait écrit d'avance (dans la fameuse lettre)
» toutes ces mêmes critiques sur le règne du roi.

» — Voilà des preuves qui ne laissent aucun doute sur
» la réalité des allusions, *sur les intentions de l'auteur*,
» et sur la justice du mécontentement du roi.

» — Si j'eusse cité la lettre rapportée par d'Alembert,
» elle n'eût pas laissé le moindre doute sur la réalité des
» allusions les plus fâcheuses *faites à dessein* dans le
» poëme de Télémaque. »

Faut-il des preuves plus évidentes? peut-on reprocher maintenant aux journalistes d'avoir calomnié Mme de Genlis? et quels que soient les éloges qu'elle a donnés ailleurs à Fénélon, peuvent-ils contre-balancer une accu-

Digitized by Google

sation si grave? quelle idée faudrait-il prendre de Fénélon, s'il avait eu le coupable dessein d'accuser son roi et d'ébranler ainsi son autorité, en atténuant le respect et la confiance de ses sujets? Heureusement le cœur de Fénélon ne conçut jamais une pareille pensée ; de vils ennemis, de lâches envieux purent l'en accuser ; mais leur nom est aujourd'hui voué au mépris et à l'obscurité.

Mme de Genlis est forcée de convenir qu'on ignore l'époque précise à laquelle le Télémaque fut écrit. Dans ce cas, comment sait-on que Fénélon ne tomba dans la disgrace de Louis XIV, qu'à cause des allusions offensantes contenues dans le Télémaque? et comment Mme de Genlis se flatte-t-elle de justifier Mme de Maintenon de son indifférence et de son oubli pour le vertueux prélat dont elle honorait publiquement les vertus? Mme de Genlis écrit avec beaucoup de facilité, beaucoup d'esprit, et souvent avec beaucoup d'élégance ; mais que ses préventions l'égarent quelquefois, et lui font perdre la rectitude et la justesse du jugement. Ce qui suscitera toujours à Mme de Genlis de nombreuses contradictions, c'est, peut-être, qu'elle n'a pas assez de cette douce indulgence qui faisait le caractère distinctif de Fénélon ; c'est qu'elle relève trop vivement les torts de ses contemporains ; c'est que l'esprit de parti se montre trop ouvertement dans ses ouvrages ; c'est enfin qu'elle paraît trop disposée à se glorifier elle-même, à se prévaloir de ses sentimens religieux et de son respect pour la morale. Ce n'était pas là la doctrine de saint Paul : *Si je me glorifie moi-même*, disait-il, *ma gloire n'est rien ;* ce n'est pas là l'esprit de l'Eglise, qui nous rappelle sans cesse que *nous ne sommes que des serviteurs inutiles, ne faisant que ce que nous devons faire.* D'ailleurs qui pourrait se flatter d'être parfaitement pur? Je rends hommage à la piété de Mme de Genlis ; mais ne lui est-il pas arrivé quelquefois, comme à nous autres pauvres pécheurs, de trébucher dans le chemin du salut? Ne connaît-on pas un passage de ses ouvrages où l'extrême-onction est traitée fort cavalièrement. Cependant *l'extrême-onction est un des sept sacremens*, et quoiqu'il soit le dernier il n'en mérite pas moins nos égards.

Digitized by Google

Il faudrait faire un article aussi long que la brochure de Mme de Genlis pour relever tous les faux raisonnemens, les expressions injurieuses, les phrases satiriques dont elle a cru devoir assaisonner sa défense. Il est facile de voir que cet ouvrage a été écrit *ab irato*, que le dépit et l'humeur seuls ont guidé la plume de l'auteur, et qu'il s'est trop pressé de publier un mémoire sur lequel sans doute il gémit aujourd'hui. C'est la seule manière d'expliquer un passage où Mme de Genlis, oubliant toutes les considérations, s'est permis une offense grave et une sorte de dénonciation contre l'un des rédacteurs du *Journal de l'Empire*. Une faute de cette nature ne peut s'excuser qu'en supposant la plus forte de toutes les distractions.

Il résulte en général de la brochure de Mme de Genlis qu'elle ne s'est justifiée d'aucun des torts que les critiques lui ont reprochés, et qu'elle en a même aggravé quelques-uns.

L'humeur belliqueuse ne convient point aux dames. On est fâché de savoir que Mme de Genlis se propose d'attaquer toutes les livraisons de la Biographie universelle à mesure qu'elles paraîtront; quels motifs peuvent la déterminer à une tâche aussi désagréable? ne craint-elle pas qu'on ne voie dans cette entreprise plutôt le dessein de satisfaire quelque passion secrète que celui de servir les lettres?

Les rédacteurs du *Mercure* peuvent d'autant mieux se livrer à ces sortes de réflexions, qu'elles auront auprès de Mme de Genlis un caractère confidentiel; car Mme de Genlis a pris soin de déclarer dans sa brochure que tout ce qu'on écrit dans ce journal *est dans un parfait incognito*, qu'elle le reçoit *comme un manuscrit*, et que les auteurs qui le rédigent *n'ont de compte à rendre qu'à Dieu*. Il est vrai que le nom de Mme de Genlis ne se trouve plus sur cette Feuille, et c'est peut-être ce motif qui lui donne un peu d'humeur; on a trouvé ses Contes un peu longs, sa morale un peu fastidieuse, son style un peu lâche, ses idées un peu communes; et les lecteurs ennuyés de ses éternelles homélies, ont pris le parti de ne plus les lire. On s'est donc vu dans la nécessité de renoncer aux articles de Mme de Genlis.

Digitized by Google

Il est tout naturel que depuis ce tems elle imagine que le *Mercure* a perdu tout son éclat, et qu'il ne reste personne pour le lire. Malheureusement le public ne sent pas toujours l'immensité des pertes qu'il fait. Il s'est consolé de l'absence de M^me^ de Genlis, et ce qui paraîtra peut-être inconcevable (à M^me^ de Genlis), c'est que sa retraite est devenue, pour le *Mercure*, l'époque d'une nouvelle prospérité.

A. V.

L'Enéide, traduction de C. L. Mollevaut. — Deux vol. in-12. — Prix, 6 fr. — A Paris, chez *Caret*, libraire, rue des Poitevins, n° 2.

L'admirateur et le rival d'Homère, le prince des poëtes latins, celui que ses contemporains eux-mêmes avaient nommé le cygne de Mantoue, qui sut donner à l'épopée un caractère plus religieux et plus touchant, et revêtir ses fictions d'un charme de style inexprimable, méritait bien sans doute que plus d'un talent exercé dans notre langue, se fît honneur d'y transporter ces beautés antiques, cette grâce tour-à-tour noble et suave, cette couleur si heureusement variée, cet intérêt soutenu du récit épique que tous les gens de goût se plaisent à reconnaître et à sentir dans le poëme du chantre d'Enée.

Toutefois est-il possible au traducteur d'un tel ouvrage d'atteindre à cette réunion de qualités, à cette perfection qu'exigent involontairement, pour ainsi dire, les lecteurs familiarisés dès leur jeune âge avec le charme indicible que le texte présente à quiconque a eu le bonheur de s'en pénétrer, et de s'en nourrir? est-il possible sur-tout de faire passer dans la prose les beautés sans nombre d'un poëte qui lui-même avait le courage de dire qu'il était presqu'aussi difficile d'arracher un vers à Homère qu'à Hercule sa massue?

La poésie française peut-elle se flatter d'avoir été plus heureuse que la prose en s'attachant à la traduction de l'Enéide? la muse la plus brillante, la plus riche, la plus exercée à ce genre de travail, a-t-elle pu garder, après

l'avoir accompli, la conscience d'un succès digne d'elle, digne sur-tout de son intéressant et redoutable modèle?

Il y aurait tant de choses à dire pour répondre à ces trois questions que ce serait bien plutôt la matière d'un livre que d'un article de journal. Seulement, de ce que notre littérature pourrait avoir mieux que ce qui existe en traductions de l'Enéide, soit en vers, soit en prose, ne doit-on pas en conclure qu'il est bien permis à ceux qui en auraient la force et le talent, de recommencer une si noble entreprise, et d'aspirer à réunir tous les suffrages par de nouveaux essais? Une critique éclairée ne pourrait qu'applaudir à cette œuvre courageuse et difficile. Le sentiment des beautés nouvelles qu'elle y trouverait répandues, la rendrait peut-être plus exigeante pour celles qui s'y feraient désirer : mais elle aurait à rendre justice au mérite d'un premier effort, et par un heureux mélange de sévérité et d'encouragement, elle signalerait au talent ses omissions et ses fautes, ses avantages et ses triomphes, et finirait par lui faire produire tout ce qu'on en peut attendre.

Tel est l'aspect sous lequel M. Mollevaut se présente à la critique. Il nous semble avoir fait une étude particulière de l'art de traduire; on voit qu'il s'est pénétré de la nécessité de tout faire passer dans notre langue et d'atteindre en même tems à la concision, à l'énergie, aux mouvemens des tours, à la richesse et à l'éclat des images, comme à l'extrême exactitude du sens littéral.

Son système de traduction l'a entraîné à des hardiesses dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes aussi doivent être soumises à une révision sévère. Fort de ce passage de son modèle, *audaces fortuna juvat*, il a trop osé peut-être ; il n'a pas toujours franchi l'écueil avec le même bonheur. Son style dans quelques passages a pris quelque chose de heurté et d'incorrect. Nous devons en convenir, malgré toutes ses taches, sa traduction étincelle de beautés, sa prose pleine de mouvement et de feu a presque toujours l'essor poétique : elle s'élève, elle s'anime avec le texte, et l'on sent que Virgile est traduit par un poëte. Il nous suffira de quelques citations

Digitized by Google

pour justifier nos critiques et nos éloges. Voici comme il a traduit le discours de Junon dans le premier livre (1).

« Moi, vaincue! moi, abandonner mes projets, et ne » pouvoir éloigner d'Italie un roi des Troyens! Les des- » tins me le défendent! Et Pallas aura pu brûler la flotte » des Argiens, les submerger dans les ondes à cause du » crime et des fureurs du seul Ajax! Elle-même lançant » du sein des nuages le feu rapide de Jupiter, aura dis- » persé leurs vaisseaux, bouleversé les ondes, enlevé » dans un tourbillon Ajax vomissant la flamme de son » flanc sillonné, et cloué son corps sur une roche aiguë! » Et moi, qui marche la reine des Dieux et la sœur et » l'épouse de Jupiter, je combats un seul peuple depuis » tant d'années! et quel mortel daignera désormais » adorer la divinité de Junon, ou, suppliant, rendre » des honneurs à mes autels?»

Tout est bien dans ce discours, il n'y a peut-être à reprendre que le dernier trait qui ne répond pas au reste.

Junon supplie Eole de déchaîner les vents contre la flotte des Troyens, Eole lui répond (2):

« C'est à vous, ô reine, d'expliquer vos désirs, à moi » d'exécuter vos ordres. Je vous dois ma puissance, mon » sceptre, et la faveur de Jupiter; vous me faites asseoir » aux banquets des Dieux, et commander aux nuées et » aux tempêtes.

« A ces mots, du revers de son sceptre il frappe le » flanc creux de la montagne; elle s'ouvre, et par cette » porte, tous les vents, tels qu'une armée, se préci- » pitent, et leurs bruyans tourbillons ravagent les cam- » pagnes. L'Eurus, le Notus et l'Auster, féconds en » orages, s'étendent sur les mers, arrachent tout l'océan » à ses profondes demeures, et roulent contre leurs

---

(1) .... *Me ne incepto desistere victam?*
Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem?
Quippè vetor fatis! etc.
ÆNEID. Lib. I, v. 41.

(2) *Æolus hæc contra: Tuus, ô regina, quid optes*
Explorare labor.... etc.
ÆNEID. Lib. I, v. 80.

Digitized by Google

» rives les vastes flots. On entend les clameurs des guer-
» riers et le cri des cordages. Tout-à-coup les nuages
» enlèvent le ciel et la terre aux regards des Troyens ;
» une nuit sombre pèse sur les flots ; les poles ont tonné ;
» l'Ether étincelle de feux multipliés ; tout montre aux
» guerriers la mort présente. »

Il y a là une sorte d'harmonie imitative qui doit faire passer quelques syllabes un peu dures, mais je ne laisserais pas subsister *par cette porte*, tournure et expression commune. *Une mort inévitable* serait mieux aussi dans le dernier vers que *la mort présente*.

Une chose à remarquer dans le nouveau traducteur, c'est que, sans omettre un mot de l'original, il est souvent assez heureux pour nous offrir, tout-à-la-fois, de la noblesse, de l'élégance, et ce qui constitue l'intérêt du style. J'en citerais comme preuve le commencement du second chant (3).

« Tous en silence arrêtent sur Enée leurs regards
» attentifs ; alors, de son lit élevé, il commence :

» Reine, vous m'ordonnez de renouveler d'inexpri-
» mables douleurs, de vous dire comment les Grecs
» renversèrent la puissance de Troie et son déplorable
» Empire : affreux événemens que j'ai vus moi-même,
» et dont j'ai tant souffert. Qui des Mirmidons, s'il fai-
» sait ce récit, qui des Dolopes ou des soldats du cruel
» Ulysse, retiendrait ses larmes ? Mais déjà la nuit
» humide se précipite du ciel, et le déclin des astres
» invite au sommeil ; cependant, si vous avez un tel
» désir de connaître en peu de mots nos malheurs et le
» suprême effort de Troie, quoique mon ame consternée
» recule à ce souvenir plein d'horreur, je commencerai. »

Il n'y a presque pas un mot à redire dans ce morceau.

Veut-on voir avec quelle vérité il sait vous rendre le tableau d'une ville surprise et embrâsée au milieu de la nuit, ainsi que les comparaisons fortes et animées de son poëte, on n'a qu'à lire le passage suivant (4) :

---

(3) *Conticuere omnes, intenti que ora tenebant.... etc.*

(4) *Diverso interea miscentur mœnia luctu ; etc.*

Lib. II, v. 297.

« Cependant mille cris se confondent dans nos remparts, et quoique la demeure de mon père Anchise fût » écartée et enveloppée d'arbres, le bruit de plus en plus » s'approche, et l'horreur des armes s'accroît. Jeté hors » du sommeil, je vole au faîte du palais, et j'ouvre une » oreille avide. Tel, quand l'Auster furieux roule la » flamme sur les guérets, ou qu'un torrent rapide, grossi » dans les montagnes, renverse les sillons, renverse les » travaux des bœufs, les riches moissons, et entraîne les » forêts précipitées ; de la cîme d'un roc le pasteur s'épouvante de ce bruit inconnu qui frappe son oreille.

» Alors la vérité se montre, les embûches des Grecs » se découvrent. Déjà, surmonté par Vulcain, le vaste » palais de Déiphobe s'écroule ; déjà celui d'Ucalegon » qui le touche est en feu ; les flots de Sigée brillent au » loin de ces flammes ; partout s'élèvent les clameurs des » guerriers et la voix des clairons. »

Jeté hors du sommeil (5) est la seule tache qui dépare ce tableau plein d'effet, de mouvement et de couleur.

Je finirai mes citations par un morceau d'une assez grande étendue, et qui achèvera de faire connaître la lutte poétique et hardie du traducteur avec le peintre de Didon : la sœur de la reine cherche à retenir Enée à Carthage.

« Telles sont les prières, tels sont les gémissemens » que porte et reporte à Enée la plus malheureuse des » sœurs : mais aucun gémissement ne le touche, aucune » prière n'entre dans son cœur. Les destins s'y opposent ; » un Dieu ferme son oreille insensible. Tel est un chêne » robuste, durci par les ans, que, du haut des Alpes, les » fils de Borée, soufflant de toutes parts, s'efforcent à » l'envi de renverser : l'air siffle, son tronc s'ébranle, et » ses feuilles couvrent la terre : lui s'attache aux rochers ; » et autant sa tête s'élève vers les cieux, autant sa racine » plonge au Tartare. Ainsi des plaintes assidues attaquent de toutes parts le héros, et la douleur pénètre sa

(5) Le latin dit : *Excutior somno*.... La traduction n'est pas même littérale.

Digitized by Google

» grande ame; mais il reste inflexible, et de vaines larmes
» roulent dans ses yeux.

» Alors la malheureuse Didon, qu'épouvante sa des-
» tinée, invoque la mort : elle est fatiguée de voir la
» voûte céleste. Tout la presse d'accomplir ses projets,
» et de renoncer à la lumière : elle a vu, tandis qu'elle
» déposait ses offrandes sur les autels où brûle l'encens;
» récit horrible! se noircir l'onde sacrée, et le vin
» répandu se changer en un sang impur. Seule elle l'a
» vu, et le tait même à sa sœur. Dans son palais un
» temple de marbre élevé à son ancien époux, et l'objet
» de son culte le plus sacré, était décoré de blanches
» toisons et de pompeuses guirlandes. De là, quand la
» nuit obscure occupait la terre, elle croyait entendre
» sortir des voix, et les paroles d'un époux qui l'appe-
» lait; souvent sur le faîte des tours le hibou solitaire se
» plaignit dans ses chants funèbres, et traîna sa voix en
» longs gémissemens. De plus, un grand nombre d'an-
» tiques prédictions des devins, l'épouvantent par des
» avertissemens terribles. Dans le sommeil, le cruel Enée
» lui-même, réveille ses fureurs : toujours elle se croit
» seule, abandonnée; toujours il lui semble errer sans
» suite sur une longue route, et chercher les Tyriens
» sur une terre déserte. Tel, en son délire, Penthée voit
» des troupes d'Euménides, un double soleil, et deux
» Thèbes présentes à ses regards. Tel, Oreste, fils
» d'Agamemnon, furieux sur la scène, fuit sa mère armée
» de flambeaux et de noirs serpens; mais les déités ven-
» geresses sont assises sur le seuil du temple. »

Quand on sait écrire avec cette force, et traduire avec cette fidélité d'expression et de mouvement, on est sans doute capable d'entendre toutes les vérités d'une critique austère, et l'on n'a point à s'effrayer des difficultés qui restent encore à vaincre, pour obtenir entièrement le suffrage des muses, parce que l'on doit sentir en soi toutes les ressources du génie et du courage nécessaires à la révision, et au parfait accomplissement d'une œuvre aussi glorieuse que durable.

Labor improbus omnia vincit.

H. L...

Digitized by Google

LA MORT DU TASSE.

De longues persécutions, une maladie cruelle, avaient imprimé de bonne heure sur le front du Tasse toutes les rides de la vieillesse. Les orages politiques et plus encore les tourmens d'une passion malheureuse avaient flétri, dévoré les beaux jours de son printems, et l'hiver de sa vie avait commencé à l'époque où son été aurait à peine dû finir.

Faible, triste, abattu, prévoyant bien que le moment où il devait quitter la terre ne pouvait pas être très-éloigné, il s'avançait lentement vers le mont Pausilippe, d'où il voulait observer encore une fois le coucher du soleil, et plonger son ame dans l'extase, en contemplant tous les charmes dont la nature se pare au déclin d'un beau jour.

Il passa près de l'église que fit bâtir Sannazar, et où s'élève le magnifique tombeau qui renferme les cendres de ce poëte. Il entre, s'approche de l'autel avec respect, se prosterne un instant devant celui qui nous distribue à son gré et les biens et les maux; puis il continue sa promenade solitaire.

Il marchait avec délices dans ces agréables sentiers que Virgile avait suivis tant de fois! C'était ce charmant coteau qui avait inspiré à ce grand poëte ses tableaux les plus brillans, ses pensées les plus sublimes. C'était aussi dans ce même lieu que le Tasse, encore enfant, avait répété les premiers accents de sa muse; de cette muse si noble, si touchante, qui devait un jour faire la gloire de l'Italie moderne. Plus de quinze siècles s'étaient écoulés entre Virgile et le Tasse. Un si long intervalle était nécessaire. Tout ce qui est grand, tout ce qui excède la mesure ordinaire, ne sort que très-rarement des mains de la nature.

Le Tasse atteignit le monument à demi ruiné qui renferme les cendres de Virgile, et voulant prendre un instant de repos il s'assit au pied du laurier qui ombrage ce tombeau. Quelques feuilles de cet arbre se détachèrent et tombèrent sur la tête du Tasse. Le penchant à la superstition est peut-être inséparable d'une imagination ardente. Tout est présage pour les ames passionnées. Le poëte italien sourit, et tournant les yeux vers l'arbre d'où lui venait ce présent: Beau laurier, dit-il, toi qui as si heu-

Digitized by Google

reusement choisi la place où tu devais naître et déployer tes rameaux, je te remercie. Je reçois la faveur que tu viens de m'accorder, comme un heureux augure. Il me semble que tu veux m'annoncer que la *Jérusalem délivrée*, ce poëme si décrié, si méprisé aujourd'hui, obtiendra un jour quelque estime parmi ceux à qui la lecture de Virgile aura donné le goût des vers tendres et harmonieux, des tableaux dessinés avec grandeur et fierté. Il recueillit respectueusement les feuilles dont le laurier lui avait fait hommage, les mit en dépôt sur son cœur, et répéta en soupirant ce vers de Stace :

Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Le soleil commençait à baisser. Le Tasse craignit d'arriver trop tard pour le voir s'éteindre dans la mer. Il se leva, et en s'avançant vers le sommet de la colline, il repassait les principales circonstances de sa vie. C'était renouveler le sentiment de bien des douleurs ! Enveloppé dans la proscription qui avait frappé Bernard son père ; condamné comme lui à la mort ; obligé, pour éviter le supplice, de fuir loin de sa patrie et de se cacher à l'âge de neuf ans ; il n'avait pas même joui de cette douce paix qu'une protection universelle accorde en tous lieux à l'enfance. Les vers qu'il fit sur sa disgrace, à cette époque, se représentèrent à sa mémoire. Il en récita quelques-uns, et sourit aux graces naïves que les muses, dans un âge si tendre, répandaient déjà sur ses écrits.

Une aurore si orageuse avait été suivie d'un midi tourmenté par les plus affreuses tempêtes. Dans toute sa vie, il n'y eut qu'un seul instant où le soleil écarta les nuages. Le Tasse parut à Paris. Les premiers livres de *la Jérusalem délivrée* avaient été lus avec transport à la cour où régnait la fille de Médicis. Le noble début de Clorinde qui, touchée de compassion pour deux jeunes infortunés condamnés à la mort, sollicite avec tant de douceur une grace qu'on n'aurait pas osé lui refuser, avait excité la plus vive admiration. On s'attendrissait sur l'amour sans espoir que cette belle guerrière, l'appui et la gloire de l'armée infidèle, inspirait au généreux Tancrède ; et cette foule de héros qui, sous les ordres d'un prince français, remplissait le camp des chrétiens, avait porté l'enthousiasme au plus haut degré dans cette cour galante et valeureuse. Les seigneurs qui la composaient crurent devoir de la reconnaissance à un poëte qui leur avait tracé de si beaux, de si grands

Digitized by Google

modèles ; et ils s'empressèrent à la lui témoigner par tous les égards et toutes les distinctions dont ils s'imaginèrent qu'il pourrait être flatté.

Mais au milieu des honneurs qu'on lui prodigue, le Tasse ne soupire qu'après l'instant de quitter Paris : l'amour le rappelle à Ferrare. Sourd aux instances de ceux qui veulent le retenir, méprisant les faveurs dont on lui offre de le combler en France, il borne ses vœux à vivre dans les lieux qu'habite Eléonore. Il part, revoit la cour dont cette princesse faisait le plus bel ornement ; mais il n'y trouve que des soucis, des persécutions, et même une captivité ignominieuse et cruelle. Tant de disgraces le font marcher rapidement vers le tombeau. Il perd même peut-être une partie de ce talent supérieur qui a fait naître en Italie, contre lui, de si implacables jalousies. Enfin, après avoir été vingt ans en proie à tous les genres de douleurs et d'humiliations, le Tasse retiré à Naples y vivait pauvre, mais tranquille, et s'efforçait de ranimer les flammes de ce génie qui l'avait rendu, dès ses plus jeunes ans, si cher aux muses.

Absorbé dans ces tristes souvenirs, il atteignit le sommet de la colline, où la piété des Napolitains avait élevé une grande croix. Le Tasse, fatigué d'une promenade que le mauvais état de sa santé lui avait rendue pénible, s'assit sur les marches qui formaient la base de cette croix ; et le magnifique spectacle qui se déployait sous ses yeux, chassa les pensées douloureuses qui tant de fois, pendant sa promenade, lui avaient arraché de profonds soupirs.

L'azur du ciel était parsemé de légers nuages, qui dérobaient par intervalle une partie des rayons du soleil. La mer était un peu agitée. Les flots qui se pressaient, se heurtaient et semblaient n'avoir d'autre besoin que celui de se détruire réciproquement, offraient au Tasse l'image des cours où il avait vécu. Il gémit en songeant à ce que souffrent les cœurs livrés à l'ambition, et à tout ce qu'il avait souffert lui-même tant que cette passion tyrannique l'avait ébloui par ses brillantes, mais chimériques espérances. Il comparait les cours à ces antiques forêts, dont l'aspect noble et majestueux frappe d'admiration le voyageur ; mais où le renard adroit, le loup avide, l'épervier inexorable et la perfide vipère n'existent que pour surprendre et déchirer leur proie. L'ambition, disait-il, jette sur des épines un tapis de pourpre tout resplendissant d'or et de pierreries, et c'est sur ce lit de douleurs qu'elle invite ses amans à se

reposer. Ah ! s'écria-t-il, que les hommes s'égarent étrangement dans les routes où ils cherchent le bonheur ! Hélas ! j'ai cru le trouver dans la gloire douce et paisible que donnent les lettres, et dans un amour qui consacrait mon existence à l'objet le plus digne d'être adoré; et c'est par des affections si nobles, si pures, que j'ai attiré sur moi tous les malheurs qui peuvent affliger la nature humaine.

Des brebis qui bêlaient attirèrent les regards du Tasse. C'était l'heure où les troupeaux regagnent lentement leurs étables. De jeunes bergères les suivaient, portant une ample récolte de violettes destinées à parfumer leurs cabanes, et les bergers près d'elles essayaient des airs rustiques sur leurs flûtes champêtres. Ces bons villageois paraissaient si heureux ! L'aspect des campagnes, où le froment disputait de fraîcheur avec les prairies, était si riant ! Des milliers d'oiseaux chantaient si mélodieusement sur des arbres couverts de fleurs ! L'ame du Tasse se remplit d'admiration. Il sentit que son cœur, si cruellement flétri par la tristesse, pouvait encore palpiter de joie.

Tout-à-coup le soleil, prêt à disparaître sous l'horizon, écarte tous les nuages qui l'environnent, et fait briller une vive lumière sur la tête du Tasse. L'ombre de ce poëte et celle de la croix, au pied de laquelle il se repose, s'agrandissent, s'étendent, et leur extrémité, qui se perd sur le penchant de la colline, échappe à la vue. Le Tasse considère cette ombre gigantesque que le soleil dessine à son coucher. Peut-être, dit-il, quand je serai descendu dans ma tombe, mon ombre protégée par l'étendard sacré, dont j'ai célébré les défenseurs, s'étendra ainsi sur l'Italie. En éteignant le flambeau de ma vie, la mort étouffera aussi toutes les torches de l'Envie. Ma mémoire, je l'espère, sera chère aux ames sensibles. Elles verseront quelques larmes en songeant que celui qui a peint les douleurs de Tancrède, n'a point trouvé d'expressions pour rendre ses propres tourmens !

Rempli du sentiment de son immortalité, il oublie le présent et ne vit plus que dans l'avenir, et suivant des yeux, presque jusqu'au pied de la colline, l'ombre prophétesse, il aperçoit son vieux et fidèle serviteur, le bon Ambrosio, qui se hâtait autant que le lui permettait son grand âge, de rejoindre son maître.

Ambrosio était né dans la maison de l'aïeul du Tasse. Il avait été dans son enfance le compagnon des jeux de cet infortuné Bernard, si long-tems persécuté, qui joignit

Digitized by Google

à l'avantage de donner le jour au Tasse, celui de se distinguer lui-même dans les lettres, par son poëme d'Amadis. Ambrosio avait vu naître le Tasse. C'était lui qui l'avait porté dans ses bras, lorsqu'il fallut le soustraire, si jeune encore, à l'arrêt de mort prononcé contre lui. Il partagea l'exil de Bernard, l'accompagna ensuite à Rome, et s'enferma avec lui dans la maison des solitaires de Saint-Onuphre où il reçut son dernier soupir. Depuis quelques années il était venu à Naples se réunir au Tasse et il employait le peu de forces qui lui restaient, à adoucir, autant qu'il était en lui, les chagrins qui dévoraient l'ame de son maître.

Ambrosio, qui apportait une heureuse nouvelle, s'irritait de ne pouvoir pas arriver assez vite, et le Tasse remarquant les efforts qu'il faisait pour accélérer sa marche, descendit et alla à sa rencontre. Ah ! mon cher maître, s'écria Ambrosio, dès qu'il put se faire entendre, tous vos malheurs sont finis. On rend enfin justice à votre génie et à vos vertus. Un courrier du pape vient d'arriver; il vous apporte des lettres et m'a dit qu'on vous prépare à Rome une gloire, des honneurs..... un triomphe enfin, qui couvrira vos ennemis de confusion et les forcera à rougir de tous les maux qu'ils vous ont fait souffrir !

Le Tasse ne put pas obtenir une plus ample explication. Ambrosio n'avait saisi que très-confusément les détails de la récompense que l'on préparait à son maître, et il se contentait de répéter avec enthousiasme : c'est un triomphe! un véritable triomphe !

Mon pauvre ami, lui dit le Tasse, comme vous êtes fatigué ! Appuyez-vous sur mon bras. Non, non, répondit ce fidèle serviteur; je ne souffrirai pas que la satisfaction qui vous attend, soit différée à cause de moi. Je marche avec peine, il est vrai; mais le désir de savoir positivement ce qu'on vous destine, me donnera des forces, et je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Le Tasse fut bientôt rendu à son habitation. Il y trouva une invitation de Clément VIII pour se rendre promptement à Rome, et une lettre des neveux de ce pontife, les cardinaux Aldobrandini. Ils lui mandaient que le pape, dans une congrégation de cardinaux, avait déclaré l'intention où il était de décerner à l'auteur de la *Jérusalem délivrée* la couronne de laurier et les honneurs du triomphe, comme au poëte de son siècle qui avait fait le plus d'honneur à l'Italie, et que cette proposition avait été reçue avec un applaudissement général.

Digitized by Google

Ils priaient le Tasse avec les plus vives instances de ne pas différer de se rendre à Rome : « Nous sommes impatiens, disaient-ils, de vous serrer dans nos bras, de vous faire oublier des malheurs que notre amitié n'a pu vous épargner, de voir enfin notre ami jouir de la gloire qu'il a si abondamment versée sur notre patrie. Autant vous êtes supérieur à tous les poëtes qui ont écrit en italien, autant votre triomphe doit l'emporter sur tout ce qu'on a vu dans ce genre jusqu'à ce jour.

» Nous demandons, ajoutaient-ils, comme un privilége dû à notre ardente et ancienne amitié, de nous occuper des détails de cette fête, et nous ne vous réservons que le soin de choisir les chants de votre poëme que vous jugerez convenable d'y faire entendre. Quoi que nous fassions, nous resterons bien au-dessous de ce que vous méritez, et toute la pompe que nous pourrons étaler n'approchera jamais de la magnificence que vous avez répandue sur votre immortelle production. »

Le Tasse leva les yeux au ciel, et le remercia de cette faveur. Il était si vivement ému, qu'il s'écoula quelques instans avant qu'il pût satisfaire le désir d'Ambrosio, qui le suppliait de recommencer pour lui, à haute voix, la lecture de la lettre qu'il venait de recevoir.

Cette lecture fut souvent interrompue par les exclamations du vieux serviteur. Transporté d'une joie qui le mettait hors de lui-même, il s'écria : ô mon Dieu ! je ne souhaite plus que de voir ce beau jour ; je mourrai content, après avoir été témoin du triomphe de mon maître.

Cette nouvelle fut bientôt répandue dans Naples. Les amis du Tasse accoururent pour le féliciter. Ils pressèrent les préparatifs de son départ et lui promirent de se rendre eux-mêmes à Rome dès que le jour du triomphe serait fixé. Le Tasse, en recevant leurs adieux, ne put retenir ses larmes. L'attendrissement qu'il leur témoigna était excessif. En vain ils lui répétaient : nous nous reverrons bientôt ! cette séparation lui paraissait douloureuse, comme si elle avait dû ne pas avoir de terme. Il monta dans la voiture qui l'attendait, et demeura long-tems plongé dans l'abattement le plus pénible. Enfin, cherchant à combattre la malheureuse disposition de son cœur, il examina la cause de ce qui se passait dans son ame, d'où lui venait cette sombre tristesse, et par quelle fatalité il s'affligeait à l'instant même où il avait un motif si juste de se réjouir. Ah ! disait-il, mes longues souffrances ont flétri mon cœur. Tout y est mort,

Digitized by Google

excepté les fibres destinées à me faire ressentir de mortelles angoisses. Malheureuse mélancolie! ne te lasseras-tu point de verser l'amertume de ton fiel dans la coupe du bonheur, dès que tu me vois disposé à la porter à mes lèvres! Un tableau brillant s'était présenté à ma vue; mais tu t'es hâtée de le couvrir de tes crêpes. Je marche au triomphe avec trouble, avec effroi, et presque comme si j'allais au supplice.

Le Tasse rencontra à une lieue de Rome les deux cardinaux Aldobrandini, qui le firent monter dans leur voiture. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre de prélats, de beaucoup de seigneurs de la première distinction, et d'une foule de personnes de tous les états. Chacun s'empressait de témoigner au Tasse l'intérêt qu'on prenait à sa gloire: chacun voulait contribuer à lui former un cortége pour entrer dans Rome. Le Tasse traversa les rues de cette ville au milieu d'un peuple immense. Il était entouré et précédé de la jeunesse la plus brillante, montée sur de superbes chevaux, et l'on remarquait, dans la longue file de voitures qui le suivaient, les personnages les plus illustres. De tous côtés, il entendait répéter son nom avec les transports de la joie la plus vive.

Des témoignages d'estime si éclatans flattèrent et touchèrent sensiblement le Tasse. Les tristes pensées qui n'avaient cessé de l'obséder pendant son voyage se dissipèrent, et son cœur s'ouvrit tout entier à la plus douce espérance. Il crut que le ciel lui permettait de goûter quelques instans de paix et de bonheur avant de terminer sa carrière, et il lui rendit grâces avec toute la reconnaissance dont une ame si tendre était susceptible.

Il trouva dans les appartemens que les cardinaux neveux lui avaient fait préparer, non-seulement tout ce qui lui était nécessaire, soit en meubles, soit en vêtemens; mais aussi tout ce que le luxe peut imaginer pour satisfaire un homme accoutumé à la plus grande magnificence.

Clément attendait le poëte immortel. On le conduisit à son audience. « Je désire, lui dit le pontife, que vous ho-
» noriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous
» ceux qui l'ont portée. »

Les préparatifs du triomphe, auxquels les cardinaux neveux fesaient travailler avec la plus grande célérité, s'avançaient, et le jour fut fixé au 16 avril. En attendant cette époque, le Tasse flatté, il est vrai, mais plus fatigué encore de l'empressement qu'on mettait à lui rendre visite,

Digitized by Google

se dérobait à tant d'hommages, et seul ou accompagné du bon Ambrosio, il fuyait dans les monumens à demi détruits de l'ancienne Rome.

Son imagination rétablissait à la place de ces ruines les anciens édifices, tels que les avaient admirés les hommes célèbres qui firent la gloire du siècle d'Auguste. Il évoquait leurs ombres et celles de tout ce que le sénat eut jamais de plus illustre. Il en peuplait à son gré ces vastes monumens, les parcourait avec eux et croyait entendre tous ces personnages fameux discourir sur les affaires qui les avaient occupés, chacun selon le caractère et les principes que l'histoire lui attribue. Quand le soleil avait disparu, il se retirait dans la solitude de Saint-Onuphre, s'asseyait près de la tombe de son père, et y passait des heures entières plongé dans la méditation.

Aussitôt que le jour destiné pour le triomphe fut connu, les personnes les plus recommandables des principales villes de l'Italie se disposèrent à aller à Rome. Tous les admirateurs de la belle poésie, tous les amis de la vertu, se faisaient un devoir d'assister à cette fête. On craignait que les traitemens indignes qu'avait éprouvés le Tasse, ne l'eussent découragé ; et on voulait par les plus vifs applaudissemens réveiller dans son ame, s'il était possible, cette juste et noble confiance, si nécessaire aux plus beaux génies pour travailler avec succès.

Les habitans de Naples partirent en foule. Parmi eux on distinguait ceux des amis du Tasse qui, au moment de son départ, lui avaient promis formellement de se trouver à Rome pour y voir son triomphe. Ils s'avançaient vers cette ville, mais un bruit qui se répand vient changer toute leur joie en inquiétude. Plus ils approchent, plus les circonstances qu'ils apprennent augmentent leurs alarmes. Le Tasse est attaqué d'une maladie dont les symptômes sont effrayans. On craint pour ses jours. Il est dans le plus grand danger. On n'a plus aucune espérance. Il s'est fait transporter dans le couvent de Saint-Onuphre, pour y mourir dans le même lieu où son père est mort. Il a dicté ses dernières volontés, par lesquelles il déclare qu'il veut être inhumé près de la tombe de son père, et sans aucune pompe.

Accablés de cette nouvelle désolante, les amis du Tasse arrivent à Rome. Ils marchent, le cœur navré, vers la colline où est situé le couvent de Saint-Onuphre, et voient en passant le Capitole déjà tout décoré pour la fête du triom-

Digitized by Google

phe, qu'on devait célébrer le lendemain. Ils entrent dans le monastère et demandent à être conduits dans la chambre du Tasse. La porte s'ouvre. Un prêtre revêtu d'habits sacerdotaux en sort. La douleur est peinte sur son visage : des larmes coulent de ses yeux. Il porte dans ses mains les vases qui ont servi à la plus triste des cérémonies de la religion. Les solitaires, prosternés autour du lit où le Tasse se meurt, peuvent à peine au milieu de leurs sanglots faire entendre les prières qu'ils prononcent pour recommander au ciel cette ame si digne des récompenses qui lui sont promises.

Pendant quelques instans, le Tasse pâle, mais avec un front serein, parut profondément recueilli. Enfin, promenant un regard doux et tranquille autour de lui, il aperçut ses amis, leur fit signe d'approcher et leur tendit affectueusement la main. « Vous veniez, leur dit-il, pour être témoins » d'un spectacle bien différent! » Et voyant qu'ils ne lui répondaient que par leurs larmes, il ajouta : « Ne vous » affligez pas de voir se terminer des jours abreuvés d'amer- » tume. Combien de fois n'ai-je pas désiré d'arriver au port » où je vais entrer maintenant! je rends avec confiance au » souverain dispensateur de tous les dons un esprit que je » me suis efforcé de perfectionner, un cœur faible, mais » qui ne me reproche aucune mauvaise intention. Mon » ame, je l'espère...... » En disant ces mots, sa voix s'éteignit. Il en reprit encore un instant l'usage pour recommander à ses amis le bon Ambrosio, qui était à genoux près du lit de son maître; puis il expira au même âge où Virgile était mort, et la veille même du jour où porté sur un char magnifique il devait aller au Capitole recevoir un laurier si justement mérité!

C'est ainsi que la fortune, jusqu'au dernier moment, a voulu se jouer du cœur le plus sensible, de l'ame la plus noble, du génie le plus sublime de son tems!

Ses amis, après lui avoir rendu les derniers devoirs, retournèrent tristement à Naples. Ils voulurent y mener Ambrosio pour prendre soin de sa vieillesse; mais ce fidèle serviteur ne voulut point quitter la tombe de ses maîtres, et l'on ne tarda pas à creuser la sienne.

ANTOINETTE LEGROING.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

La distribution des prix du concours des Lycées de Paris, s'est faite le 13 de ce mois dans la salle des séances publiques de l'Institut, en présence des cinq facultés et de toute l'académie de Paris. La cérémonie a été présidée par S. Exc. le grand-maître, accompagné des inspecteurs-généraux et du conseil de l'Université. Cette fête classique, toujours si intéressante par elle-même, a manifesté d'une manière plus sensible encore que les années précédentes le retour vers les bonnes études. Les progrès ont été très-remarquables dans les sciences et dans les lettres, et les couronnes ont été mieux disputées et plus également réparties entre les quatre Lycées rivaux.

Le discours a été prononcé en latin par M. Burnouf, professeur de rhétorique au Lycée impérial. Ce discours qui avait pour objet principal de développer le plan de l'Université, a montré tout-à-la-fois le talent d'un professeur habile et l'esprit qui anime tous les membres du corps enseignant.

Immédiatement avant la distribution des prix, le grand-maître a adressé aux élèves les paroles suivantes :

« Jeunes élèves, l'Université vient pour la troisième fois, depuis sa naissance, vous distribuer ces couronnes, le but et le prix de vos efforts. Elle voit avec plaisir croître d'année en année la noble ardeur qui vous anime; c'est dans ces jours solennels que se fait sentir la prééminence de l'instruction publique sur l'instruction privée. Conservez cette émulation généreuse, et que les Écoles, noblement rivales, ne soient jamais ennemies.

» Les lettres grecques et latines, sources de toute bonne instruction, reprennent leurs premiers honneurs, et leur culture n'interrompt point celle des sciences; mais on n'oubliera point que la première utilité des langues anciennes est d'apprendre à mieux écrire dans sa langue maternelle. En formant votre goût sur celui des grands modèles d'Athènes et de Rome, on ne veut point faire de vous, jeunes élèves, des Grecs et des Romains. Restez Français; c'est un assez bel avantage.

» C'est pour redoubler le sentiment national qu'on met souvent sous vos yeux les beaux exemples de l'histoire contemporaine. Tous ces hommes illustres dont Plutarque fit le parallèle, offrent moins de sujets à votre admiration que cet homme unique et prodigieux, pour qui tous les parallèles sont désormais impossibles.

DEPT DE SEINE 5 CENT.

Digitized by Google

» Vos cœurs s'ouvrent de plus en plus à ces impressions monarchiques et vraiment françaises qui confondent dans le même amour la patrie et le prince, et qui placent aujourd'hui sur le berceau d'un enfant royal les espérances et les destinées d'une grande nation. Quand la religion ouvrait ses temples pour remercier d'une naissance si désirée le Dieu qui renverse et qui relève les trônes, quand le monarque inclinait au pied des autels, en signe de reconnaissance, un front chargé de tant de diadêmes, on vous a vus mêler votre joie naïve à celle de toute la France.

» La jeunesse de toutes les Écoles a voulu disputer, même à ses maîtres, la gloire de célébrer cet heureux événement. Plus d'une heureuse inspiration a soutenu vos muses naissantes; c'est à vous qu'il appartient en effet de chanter l'enfant de la patrie, c'est pour vous qu'il s'élève, c'est sur vous qu'il doit régner un jour.

» Voulez-vous reconnaître dignement le bienfait de l'éducation que vous devez à son auguste père? demandez pour l'héritier naissant de l'Empire des Fénélons qui forment son cœur à la vertu, des Montausiers qui portent la vérité jusqu'à son oreille.

» Mais la voix des plus dignes instituteurs n'égalera jamais pour lui l'éloquence des exemples domestiques. Contentons-nous de lui dire à-peu-près comme le poëte latin dont on vous fait admirer les ouvrages : *Jeune enfant! dès que tu pourras lire les exploits des héros et ceux de ton père qui les surpasse tous, tu n'auras plus besoin d'autres leçons et d'autres modèles.* »

Les applaudissemens unanimes qui ont souvent interrompu ce discours, ont assez prouvé qu'il exprimait les sentimens de toute l'assemblée.

Le soir S. Exc. a donné un repas auquel ont été invités les divers fonctionnaires de l'Université et les élèves qui avaient obtenu des prix. Le banquet a été terminé par un toast général à S. M. l'Empereur, fondateur de l'Université.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Le public reprend le chemin du théâtre de l'Impératrice; on doit cet heureux retour aux soins que se donne l'administration, à la remise au théâtre des productions de MM. Picard et Duval, à la rentrée de Closel, acteur aimé du public; enfin à la mise en scène de plusieurs ouvrages nouveaux. On a donné, mardi dernier, la première représentation de la *Comédie impromptu*, comédie en un acte et en prose, de M. Henri Simon. Cette petite pièce a été fort applaudie: l'auteur a été traité avec assez de bienveillance par le public, pour qu'on puisse lui donner quelques avis, et nous ne prenons cette liberté que parce que nous avons entendu dire que la pièce nouvelle était le coup d'essai d'un jeune

homme; la jeunesse est l'âge de la docilité, je dis la jeunesse, car je présume que M. Henri Simon a été plus précoce que Francaleu.

Nous conseillons donc à M. Henri Simon de ne plus choisir pour plan de comédie un sujet traité tout récemment encore par plusieurs auteurs, et représenté sur les théâtres de Feydeau et du Vaudeville.

Nous lui conseillons de ne pas à l'avenir charger la scène d'acteurs inutiles, étrangers à l'action, et qui ne font qu'embarrasser le théâtre sans concourir en aucune manière à l'intrigue et au dénouement : par exemple, le désir de faire paraître Mlle Fleury en habit provençal l'a engagé à créer un rôle de soubrette qui est parfaitement inutile.

Nous conseillons enfin à M. Henri Simon de châtier un peu plus son style, et de se rappeler qu'on ne doit pas parler sur le théâtre comme on le ferait en causant familièrement avec quelques amis.

Théâtre du Vaudeville. — La Petite Gouvernante. — Il n'est jamais trop tard pour rendre compte d'un ouvrage qui a obtenu un grand succès, et, ce qui est plus rare, un succès mérité. Des circonstances particulières nous ont empêché d'entretenir nos lecteurs de *la Petite Gouvernante*, et nous nous félicitons de ce retard puisqu'il nous permet de dire que chaque nouvelle représentation justifie l'accueil favorable que le public a fait à cet ouvrage à sa première apparition. Le parterre doit être content de cette petite gouvernante; elle est jolie, bonne, spirituelle, et la grâce que lui prête Mme Hervey ajoute encore un nouveau charme à ce qu'elle dit. Elle sort d'une famille connue du public et que même il a pris sous sa protection spéciale, car c'est dans le joli ouvrage des *Contes à ma Fille* de M. Bouilly, que MM. Moreau et Genty ont puisé leur sujet. Quelques critiques sévères ont reproché à notre petite gouvernante d'être un peu romanesque : ils ont assuré que dans la société on ne se conduisait pas tout-à-fait ainsi; elle n'a répondu que par les applaudissemens qu'elle reçoit chaque jour, et qui sont justifiés par une action attachante, un dialogue vif et des couplets spirituels.

Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui doivent rester au répertoire.

POLITIQUE.

La gazette de la cour de Pétersbourg a publié une relation de la bataille livrée le 2 juillet sous les murs de Rudschuck. Ces détails confirment ceux publiés au quartier-général du commandant en chef Kutusow. La relation ajoute seulement que le général en chef, après avoir remercié Dieu de cette victoire signalée, se loue de la bravoure des troupes et de l'habileté des généraux et des officiers.

Cette note officielle ne parle pas, comme on le voit, de l'évacuation et de la destruction de Rudschuck, et de la concentration de l'armée russe sur la rive gauche du Danube; il paraît cependant impossible de révoquer en doute ces dispositions du général Kutusow; on sait par la voie de Vienne que les Russes avaient mis le feu aux quatre coins de la ville, démoli et fait sauter les fortifications; mais que les Turcs sont arrivés assez à tems pour arrêter les progrès de l'incendie, et sauver une partie des bâtimens.

Les mêmes lettres ajoutent: L'armée turque, commandée par le grand-visir, est actuellement de beaucoup plus forte que celle des Russes: les renforts qu'elle a reçus l'ont portée au-delà de soixante mille hommes. Aussi les Russes paraissent-ils déterminés à se tenir sur la défensive; ils ne peuvent de sitôt recevoir les renforts dont ils ont besoin, et la campagne est finie, si les Turcs se bornent à garnir la rive droite du Danube, et à laisser le fleuve entre les Russes et eux; mais il résulte de tous les rapports que le grand-visir est décidé à profiter des circonstances favorables où il se trouve, qu'il projette de passer le Danube, et de tenter de remettre au pouvoir du Grand-Seigneur les deux provinces dont la possession a été le sujet de la négociation que l'affaire du 2 vient de rompre. On annonce même que ce passage du fleuve a été tenté entre Silistria et Rudschuck, et qu'il aurait échoué. La Servie est en même tems menacée, et par l'armée turque, et par celle de Bosnie qui est appelée à agir de concert.

Cependant la flotte du capitan-pacha a paru à l'embouchure du Danube; on croit qu'elle menace la Crimée; le gouverneur-général des provinces de la Mer-Noire, M. de

Digitized by Google

Richelieu, a fortifié Odessa, et a mis les côtes en bon état de défense. Ses troupes sont réunies à Kinburn; un autre corps est formé à Sebastopol, dépôt principal de la marine russe dans cette contrée.

Le cours n'éprouve plus à Vienne de variations subites; il s'améliore lentement, mais sans rechute; il était resté le 31 juillet à 259; l'escompte, qui s'était élevé à 40 ou 42, est retombé à 26. On parle d'un impôt de 10 pour 100 sur les biens-fonds, et des dispositions des Etats de Hongrie qui doivent garantir les billets d'amortissement jusqu'à la concurrence de 100 millions de florins.

A Copenhague, tous les esprits ont été frappés par un événement sur lequel aucune lumière n'a encore été répandue. Un étranger, nommé Schmeerfeldt, qu'on dit être un ancien officier de hussards suédois, avait été déporté du Danemarck deux fois par ordre du gouvernement. Le 28 juillet, à dix heures du soir, il a reparu, et c'est le roi lui-même qui l'a reconnu au moment où, revenant de Fredericsberg, ce monarque descendait au palais d'Amalienbourg. Le roi fit arrêter sur-le-champ cet étranger dans le palais même; il a été trouvé armé de deux pistolets chargés à balle; il a été conduit à la citadelle, et une commission est chargée d'examiner par quels motifs cet étranger, deux fois banni, est rentré une troisième fois, et dans quelle intention il se trouvait armé, la nuit, dans le palais même du roi. S. M. est partie pour une tournée dans l'île de Sélande; elle y passera en revue divers régimens. D'après des rapports télégraphiques du 20, on a appris qu'une flotte ennemie occupe les parages au nord de la Fionie et au sud-est du Jutland. On sait en même tems qu'un agent suédois est arrivé à Gothenbourg, où les Anglais se vantaient d'être si favorablement traités. Cet agent est chargé, disent les papiers anglais, d'exercer la surveillance la plus rigoureuse à l'égard des bâtimens qui arrivent; on le sait chargé d'ordres très-sévères. A l'égard de cette même flotte de la Baltique dont nous parlons, il paraîtrait qu'on se dispose à la faire repasser le Sund, que l'amiral Saumarez aurait déterminé une époque prochaine, passé laquelle les bâtimens de commerce n'auraient plus de convoi. Ces bâtimens n'ont pas trouvé de ports ouverts; la marine militaire va bientôt se dispenser de les escorter contre les tentatives des Danois, et les corsaires des côtes de l'Allemagne; le compte rendu des résultats de cette expédition, moitié commerciale et moitié militaire, sera curieux. L'armée

Digitized by Google

pourra déclarer que le commerce n'a rien gagné, et le commerce que l'armée n'a rien entrepris : les deux rapports seront également vrais.

A la date du 8 août, voici quels étaient les détails de plus en plus alarmans donnés sur l'état du roi Georges. Les souffrances continuaient à s'accroître. Le refus d'alimens produisait une diminution de forces telle qu'aux paroxysmes et à l'irritabilité momentanée succédait une apathie absolue, évidemment produite par l'épuisement. Dans cet état, S. M. tombe dans une sombre tristesse, et refuse de se laisser conduire par les avis de qui que ce soit : à la date du 10 l'état était absolument le même. Les troubles renaissans d'Irlande, l'attitude sage, mesurée, mais ferme et constitutionnelle des catholiques, et les résolutions de leur comité, occupaient fortement l'attention du ministère. On entretenait le public de l'idée de l'arrivée d'une flotte de Chine, à bord de laquelle il ne doit y avoir rien moins qu'un million sterling en lingots, expédiés tout exprès pour venir au secours de la banque. On croyait que sir Joseph Yorcke avait pour destination de protéger l'arrivée de ce trésor; mais on regardait comme plus vraisemblable que cette destination fût pour la Floride occidentale, dans l'intention de défendre cette possession espagnole contre les Etats-Unis. Quant aux nouvelles de Portugal, lord Wellington se bornait à apprendre au ministère, que son armée souffrait cruellement de la saison, de l'insalubrité, des incommodités du climat où elle est cantonnée; les insectes tourmentent cruellement les soldats; des fièvres vives sont la suite de l'agitation de leurs piqûres : c'est cependant dans cette situation que le général anglais se voit forcé d'attendre que les Français reprennent l'offensive, ce qu'il croit très-prochain.

Ce général a bien fait connaître la défection des Espagnols, la marche de Blake sur la basse Guadiana; il a bien dit que depuis la séparation il n'avait plus entendu parler de lui. Le *Moniteur* vient de jeter un grand jour sur les motifs de cette séparation. Ces motifs paraissent être le refus qu'ont fait les Anglais de livrer bataille pour décider du sort de Badajoz. Dans le conseil de guerre tenu à Albhuerra, lorsque Wellington apprit l'arrivée de l'armée de Portugal, on délibéra sur le parti qu'il y avait à prendre : devait-on abandonner l'Espagne et repasser la Guadiana, ou devait-on combattre ? telle était la question soumise. Voici quel fût l'avis des généraux espagnols : il importe de

le connaître. Il se lie, à tous les événemens présens de cette guerre, et au résultat prochain de l'entreprise.

« Depuis deux mois, disaient ces Espagnols, nous assiégeons Badajoz; nous en avons déjà levé le siége une fois; mais la brèche est praticable, et dans peu de jours nous pouvons être maîtres de la place. La possession de Badajoz est importante, puisque c'est une place des plus fortes de l'Espagne, qu'elle est la clé de la Guadiana, et qu'elle contient tous les équipages de siége et de pont de l'armée française.

» Le résultat de la bataille que nous allons livrer sera, si nous sommes vainqueurs, de faire tomber immédiatement cette place importante en notre pouvoir. Cadix est assiégé depuis un an; les Français y ont construit une flottille considérable; ils y ont plus de quatre cents pièces de gros calibre en batterie; les ouvrages de siége qu'ils y ont élevés sont immenses; le résultat de la bataille que nous allons livrer sera de délivrer Cadix.

» L'armée de Murcie est en mouvement et sous les murs de Grenade. Le résultat de la bataille nous permettra de nous réunir à cette brave armée.

» L'armée française d'Arragon assiége Tarragone; du sort de cette place dépend celui de la Catalogne et du royaume de Valence. Le résultat de la bataille que nous allons livrer se fera sentir incontinent jusques dans ces provinces.

» En effet, vainqueurs, nous devenons maîtres de l'Estramadure, de l'Andalousie, du royaume de Cordoue, de Jaen, de Grenade; nous prenons Badajoz, nous délivrons Cadix. Les Français, obligés de repasser la Sierra-Morena, seront harcelés de toutes parts, craindront pour Madrid, feront marcher les troupes les plus voisines, qui sont celles d'Arragon, et ainsi Tarragone, la Catalogne et Valence seront délivrés. Jamais plus grand résultat n'a été attaché au sort d'une bataille.

» Si nous la perdons, au contraire, ne serons-nous pas toujours à tems de repasser la Guadiana, de nous mettre sous la protection d'Elvas, ou des hauteurs de Portalegre? La cavalerie française de l'armée de Portugal n'ayant pu encore se refaire entièrement, les moyens de transport des armées françaises ne pouvant pas encore être réorganisés, ils ne peuvent rien entreprendre avant septembre, et d'ici à ce tems, ne serons-nous pas toujours en mesure de dé-

fendre les lignes de Lisbonne, ou de nous maintenir sous le canon d'Elvas ?

» Vainqueurs, nous obtiendrons d'immenses avantages ; vaincus, presqu'aucun inconvénient n'est attaché à notre défaite. Notre armée est aussi nombreuse que l'armée française ; ils ont un peu plus de cavalerie que nous, mais nous avons plus d'artillerie de campagne. Le mauvais état des attelages de l'armée de Portugal ne lui a permis d'amener avec elle qu'une petite partie de son parc. — Cette époque est déterminante. Vainqueurs, la péninsule peut être délivrée ; mais si, au contraire, nous repassons la Guadiana et nous évacuons l'Espagne, que ce soit par suite d'une bataille perdue, ou par une simple délibération du présent conseil de guerre, le résultat sera le même ; l'Espagne, abandonnée pour la troisième fois, sera découragée ; Badajoz sera ravitaillée ; l'armée de Murcie sera détruite et dispersée, Tarragone sera prise, la Catalogne soumise ; Valence suivra le sort de Tarragone ; et les armée anglaises, après avoir été spectatrices inutiles de la défaite de toutes nos armées, le seront de la prise de toutes nos places, et par suite de la soumission de toutes nos provinces. »

Ainsi raisonnaient les Espagnols dans les intérêts de la cause qu'ils défendent ; les Anglais ont raisonné dans les intérêts de leur sécurité. Ils ont donné aux insurgés la mesure de l'utilité de leur assistance et de leur dévouement ; ils ont repassé la Guadiana ; les Espagnols mécontens se sont séparés d'eux : on sait le reste. Le 30 juin, Blake attaque Niebla, est repoussé avec perte par 300 Français retranchés dans le fort. Le gouverneur de Séville marche sur lui, il fuit laissant grand nombre de traîneurs ; 2000 des siens jettent leurs armes et se retirent dans leurs foyers ; le reste s'embarque le 6, et fait voile pour Cadix. Voilà l'explication du silence que ne comprenait point lord Wellington, et un des degrés du thermomètre de l'union qui règne entre les Espagnols et les Anglais.

Toutes les prédictions des Espagnols se sont réalisées. Après la prise de Tarragone, par un de ces traits hardis et brillans qui caractérisent si bien la valeur française, le maréchal Suchet s'est emparé des inabordables rochers du Montserrat, du couvent et des quatorze monastères, centre et dépôt de toutes les munitions de l'armée de Catalogne ; le marquis d'Ayroles défendait cette redoutable position ; au moment où il combattait de front, surpris de voir au-

dessus de sa tête nos voltigeurs qui s'étaient glissés de rochers en rochers, et qui le dominaient, il a dû s'écrier comme Victor Amédée dans une semblable circonstance, *ce sont des Diables ou des Français*, et à l'instant il s'est précipité avec ce qu'il a pu sauver de son monde à travers les ravins et les précipices, abandonnant d'immenses magasins de toute espèce.

Pendant ce tems, Figuères comptant plus de mille malades, est réduit à une demi-ration. Les débris de Campo-Werde qui avaient été accroître les bandes de la Navarre, ont été atteints par le général Reille. La bande de Mina a été attaquée et presqu'entièrement détruite. Dans l'arrondissement de l'armée du nord, le général Bonnet a poursuivi ses précédens avantages. Au centre, la province de Cuença a été organisée; la plupart des prisonniers rentrent dans leurs foyers, ou demandent du service. Les communes se prononcent toutes contre le système affreux des bandes qui ne connaissent ni amis ni ennemis; elles demandent toutes des armes et l'honneur de se défendre; déjà plusieurs se sont distinguées par l'arrestation de quelques chefs trop célèbres par leurs atrocités.

Voilà le tableau de la constance et de l'intrépidité française; mais voici celui de la duplicité de nos ennemis, et d'un machiavélisme inexplicable, impénétrable, dont les Anglais pouvaient seuls donner l'exemple.

Le *Courrier* du 30 annonce emphatiquement à ses lecteurs la pièce la plus curieuse, le document le plus important qui jamais ait été présenté au public anglais. Qu'est-ce que ce document? une dépêche attribuée au ministre des affaires étrangères de France, M. le duc de Cadore, relative à la conduite et à la détermination de Napoléon envers l'Angleterre. A qui était-elle adressée? le *Courrier* dit qu'elle le fut à M. de Kourakin, ministre russe à Paris. Et comment le *Courrier* le connaît-il, l'imprime-t-il? il le tient d'un journal américain. Et qui l'avait envoyée en Amérique pour y être mise dans les journaux et repasser en Angleterre, ce qui peut se nommer prendre le plus long? elle a été envoyée en Amérique par M. Adams, ministre américain à Pétersbourg. Mais qui l'avait communiquée à M Adams? le cabinet russe, pour faire voir aux Américains comment ils sont traités par l'Empereur Napoléon dans ses dépêches très-secrètes. Voilà le texte et la paraphrase du *Courrier*; voilà sa fable et sa préface. Nous verrons tout à l'heure le peu de mots qu'oppose le *Moniteur* à cette pièce;

pour la démentir sûrement, il l'a insérée toute entière; le moyen était infaillible; les papiers anglais y ont trouvé l'occasion d'un torrent d'injures prodiguées au *Courrier*; peut être croyent-ils l'honneur national et la loyauté anglaise compromis par cette étrange machination, mais d'abord il faut présenter non le texte de cette pièce, fabriquée en Angleterre, dit le *Moniteur*, comme la lettre de l'Empereur Napoléon à la reine Caroline, comme les articles secrets du traité de Tilsitt, son étendue nous le rend impossible; mais le plus possible sa substance. . . . .

M. le duc de Cadore, à la date du 30 octobre 1810, transmet de Fontainebleau à M. le prince Kourakin ce mémoire confidentiel et très-secret, renfermant l'examen le plus important de la grande question de la paix et de la guerre; il remonte à ses causes. « Si les îles britanniques, dit-il, eussent été englouties il y a quelques siècles, le continent serait libre et heureux. Le vrai Dieu eût été adoré par toutes les nations, des sujets fidèles eussent respecté leurs souverains, le schisme n'eût pas eu lieu, l'Angleterre n'eût pas troublé ses voisins. Combien de millions d'Européens ont depuis été égorgés parce que ces insulaires ont pu impunément braver leur Dieu et assassiner leur roi! . . . . C'est l'Angleterre qui seule aujourd'hui fait couler le sang en Turquie, en Allemagne, en Espagne, en Sicile, en Portugal. L'Empereur Napoléon, au milieu de ses plus éclatans triomphes, n'a cessé de présenter la branche d'olivier. Il demeure certain que le genre humain continuera d'être troublé tant que la constitution britannique ne sera pas réformée, et ramenée à des principes plus en harmonie avec les chartres qui assurent aujourd'hui, sur le continent, la dignité et le pouvoir des souverains, et la fidélité de leurs sujets. . . . . Les cabinets doivent s'unir. . . . . L'Angleterre tombera à genoux le jour où le continent se montrera debout. . . . . . Il sera nécessaire de lui offrir une autre constitution; si elle refuse, elle sera rayée de la grande communauté européenne, et traitée comme les barbaresques. On ne reconnaîtra plus de neutres, et la peine capitale sera infligée à tout capitaine communiquant avec elle. . . . . . Ces plans paraîtront peut-être trop sévères; mais l'humanité les réclame. Les Anglais diffèrent entièrement du reste de l'espèce humaine. . . . . En Angleterre, le monarque est un esclave. Pendant un demi-siècle, il n'a pas eu un ministre qu'il pût estimer et chérir. Son fils chéri a été en butte aux

Digitized by Google

plus méprisables haines. La noblesse n'a rien opposé aux attaques faites contre un prince du sang : personne ne s'est opposé aux coups portés contre cette victime royale. . . . . Quels sentimens, quelle fidélité a donc ce peuple ? »

« Les factions sont tout en Angleterre. Le roi lui-même a besoin d'être factieux pour sa conservation. En Angleterre les partisans de la popularité ont fixé le prix de leur patriotisme ; ils ont intrigué avec l'Angleterre, ont reçu des récompenses et des instructions des cabinets des puissances rivales ou ennemies. L'histoire de l'Angleterre n'est autre chose que l'histoire des factions, se disputant l'empire et se l'arrachant tour-à-tour.....

» Dans ces derniers tems ne sont-ce pas les factions qui ont foulé aux pieds un prince du sang royal, qui ont exalté les exploits d'un général qui délibérait quand il fallait agir, qui marchait en avant quand il fallait se retirer, et dans la retraite ne faire qu'une fuite en désordre ? N'en ont-elles pas destitué un autre que le climat et les élémens avaient empêché de réussir dans une entreprise extravagante ? N'ont-elles pas forcé le roi à laisser impuni un agent politique inhabile ou traître (M. Erskine) ? N'ont-elles pas forcé le roi à laisser sans récompense un autre ministre (M. Jackson), que sa fermeté et son obéissance aux ordres de son souverain ont livré à des insultes et à des dangers, quoique ces insultes lui fussent faites par le gouvernement le plus faible et le plus méprisable (les Etats-Unis) ? N'ont-elles pas porté les troupes de l'Inde à la révolte ? N'ont-elles pas porté la liberté de la presse à un tel degré d'impudeur que le plus audacieux libelliste (Cobbet) a publié du fond de sa prison les écrits les plus incendiaires ? N'ont-elles point dit, par l'organe d'un de leurs chefs (Burdett), que la nation n'était point représentée par ses représentans, et les amis de la liberté n'ont-ils pas décerné un mandat d'arrêt contre celui qui leur disait cette dure vérité ? Dans ce débat anarchique le sang n'a-t-il pas coulé dans les rues de Londres ?..... Le prix d'entrée d'un théâtre n'a-t-il pas été le sujet d'une révolte ; des propriétaires n'ont-ils pas été obligés de se soumettre au *maximum* des factions dictatoriales ? Cette anarchie triomphante s'arrêtera-t-elle à la porte d'un théâtre ? ne s'emparera-t-elle pas de vive force, de la banque, des bureaux, des magasins, pour y établir son *maximum*, pour y exécuter ses réquisitions ?..... Depuis le système continental les Anglais se sont alarmés ; ils ont craint la famine,

Digitized by Google

la faction des grains s'est armée contre celle du sucre; unies à celles de la réforme et du théâtre, des jacobins de la cité et du parlement, elles ont continuellement donné le spectacle d'une nation turbulente divisée et révoltée; telle était Constantinople lorsque les Musulmans, aux portes de cette ville, arrangèrent à coups de sabre les querelles des différentes sectes et des divers partis.»

Le prétendu Mémoire offre le résumé suivant :

« Chaque invasion étrangère a fait tomber les îles britanniques entre les mains d'un conquérant. La banqueroute peut ruiner, la rebellion peut disperser, les tempêtes peuvent détruire, et les triomphes peuvent nous faire conquérir ces flottes, jusqu'ici les seules protectrices de la Grande-Bretagne contre le pouvoir de S. M. I. et R. La soumission seule peut empêcher les Anglais de partager le sort des Hollandais et de se voir rayés de la liste des peuples indépendans. En la rendant plus terrible, la résistance peut retarder la catastrophe; mais elle ne peut rien changer à leur destinée; ils n'ont pas d'autre alternative que l'obéissance ou la conquête. La Maison actuellement régnante n'a jamais produit un héros, et les vertus privées du prince qui gouverne ce peuple turbulent et factieux, ne sont qu'un faible gage que le repos des nations continentales ne sera pas encore troublé ou anéanti. Il reste cependant à examiner laquelle de ces mesures est nécessaire ou suffisante, d'un changement de dynastie ou d'un changement de constitution? Il y a long-tems que le simple consentement de S. M. I. et R. aurait pu amener un bouleversement général. Depuis long-tems des factions différentes ont mis sous les yeux de S. M. I. et R. des demandes de secours et des plans de révolutions. Mais nous ne sommes point dans un siècle où l'on doive exciter les sujets à renverser les trônes établis. Les monarques seuls seront désormais les juges des monarques : et malheur au prince qui en appelle à son peuple contre l'arrêt prononcé par ses égaux ! ! ! Il a cessé de régner.»

Après avoir imprimé ce *document important*, le Courier s'écriait : *Guerre, guerre à jamais ; voilà quel doit être notre cri et notre résolution; la guerre et notre propre constitution contre la paix (de la France) et sa constitution.*

« Chaque fable a sa morale, dit en peu de mots le » *Moniteur :* Guerre, guerre à jamais ; voilà la morale de » celle-ci : Voilà les idées que ces faussaires veulent incul-

» quer au peuple anglais: Guerre, guerre à jamais, dites-» vous; vous l'aurez plus long-tems qu'elle ne convient » aux intérêts de vos malheureux créanciers. »

Dans une seconde note, considérant la pièce dans son ensemble, mais s'attachant particuliérement aux dernières lignes, relatives *à des demandes de secours et à des plans de révolutions*, le *Moniteur* dit : « Tout ce bavardage qui » contient beaucoup de choses vraies n'a été entassé que » pour arriver à ce résultat, d'avoir un prétexte de rendre » odieux et suspects une partie des hommes qui déplaisent » à un ministère protecteur des faussaires et des assassins. »

Nous répéterons que le document n'a pas été acueilli en Angleterre avec la même indifférence. Ce sont des cris d'indignation, ce sont des accusations violentes que le *Statesman* profère contre le *Courrier*; nous passerons ses déclamations sous silence; mais nous ferons observer avec lui qu'il est étonnant que le *Courrier* ait reçu le 21 un journal américain renfermant cette pièce, et qu'il ait attendu six jours pour la publier; que la pièce n'a pas été donnée en Amérique comme authentique, que ce titre a été inventé pour elle par le *Courrier*.

Mais ce n'est pas tout; le *Courrier* a une seconde fois publié la même pièce, et cette fois il la publie en français, traduite, dit-il, du papier américain. Mais si ce document fut adressé à l'Empereur Alexandre qui le fit passer aux États-Unis, probablement il n'était pas écrit en anglais; ce serait donc une traduction anglaise de ce document qui serait passé d'Angleterre en Amérique, mais alors que devient l'authenticité d'une pièce, d'un article officiel de la plus haute importance, dont on ne donne d'abord qu'une traduction anglaise, et ensuite une retraduction en français? On ne voit en ceci que la version du *Courrier*, et rien d'authentique sur la source.

A ces rapprochemens, le *Statesman* ajoute que le gouvernement anglais n'a aucune participation au crime du *Courrier*; le *Morning-Post*, journal ministériel avoué, représente la note comme un supposition coupable. *L'audacieuse supposition de cette pièce est, nous en sommes persuadés*, dit ce journal, *aussi réprouvée, aussi désavouée par les ministres que par nous-mêmes qui avons vérifié toutes les circonstances relatives à cette abominable imposture.*

Après cette note, tout est dit sur une telle machination.

Digitized by Google

La cour est revenue de Rambouillet à Saint-Cloud, et le 14 au soir de Saint-Cloud à Paris, pour la célébration de la fête anniversaire de l'Empereur, et du rétablissement de la religion catholique en France. Le 14 à six heures du soir, des salves d'artillerie ont annoncé la fête ; tous les spectacles ont été ouverts *gratis*, et ont retenti de chants joyeux, de couplets et de refrains accueillis avec tout l'enthousiasme populaire.

Le 15, la fête de S. M. a été célébrée avec l'enthousiasme et l'allégresse que le retour de ce beau jour inspirera toujours aux Français. Le matin S. M. a reçu les hommages de sa famille et des grands corps de l'Etat ; il y a eu audience diplomatique et présentations. Le soir, grand cercle à la cour. LL. MM. ont paru au concert de la terrasse des Tuileries, et ont été saluées par les acclamations les plus vives ; un feu d'artifice magnifique a été tiré devant elles. La foule était immense, les illuminations très-élégantes, le temps d'une sérénité parfaite. Tous les divertissemens se sont prolongés fort avant dans la nuit. Vers minuit LL. MM. sont retournées à Saint-Cloud.

Dans la même journée, à neuf heures du matin, S. Exc. le ministre de l'intérieur, accompagné du corps municipal, a été poser la première pierre de la Halle-aux-Vins, et celle du nouveau marché de l'Abbaye Saint-Martin-des-Champs : le château-d'eau de la place de Bondi a été découvert, et a laissé voir un monument remarquable par ses proportions et son élégance, formant une fontaine jaillissante qui retombe en cascades dans de beaux bassins. S....

ANNONCES.

Rudimens de la traduction, ou l'Art de traduire le latin en français, ouvrage élémentaire, précédé d'une Notice sur les traductions des auteurs latins ; par J. L. Ferri de Saint-Constant, recteur de l'Académie d'Angers. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée. Deux vol. in-12 d'environ 900 pages. Prix, reliés, 8 fr. ; brochés, 8 fr. 50 c. franc de port. Chez Auguste Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Jeu géographique de l'Empire Français, d'après sa nouvelle division, avec le tableau de ce jeu ; à l'usage des élèves des colléges et pensions de l'Université Impériale ; dédié à M. A. Vallon, maître de pension

Digitized by Google

de l'Académie de Grenoble, par M. Jh. Chanalet-Valpêtre, professeur de latin de l'Académie de Paris. Brochure in-12. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Aug. Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5.

Le capitaine Subtilé, ou l'Intrigue dévoilée, traduit de l'anglais, par Mme la baronne de Duplessi, auteur de plusieurs ouvrages. Quatre vol. in-12. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; Cérioux jeune, libraire, quai Malaquai.

De l'Homme, ce qu'il a été, ce qu'il est, et de ses destinées futures, d'après les Ecritures. Trois vol. in-12. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Satyres et Poésies diverses; par G. J***, de R..... In-8°. Prix, 1 fr. 50 c. Chez Lerouge, libraire, cour du Commerce, faub. S.-G.

Virginie de Beaufort, ou Douze années d'une femme de vingt-cinq ans, par D. F. Brune. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Guillaume, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Notions orthographiques, suivies de la nomenclature des mots et difficultés, par Urbin Domergue, membre de l'Institut de France. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Alphabet impérial militaire, contenant: 1° l'art d'apprendre à lire en écrivant; 2° quelques notions des premiers élémens qui composent une armée de terre et de mer; 3° valeur des nombres arabes et romains; 4° nouveaux poids et mesures, etc.; 5° les principes d'arithmétique: suivi d'une notice sur la Légion-d'Honneur, et sur la vie du général Desaix et du duc de Montebello, et orné d'un frontispice, représentant la distribution des décorations de la Légion-d'Honneur, faite dans l'église des Invalides par S. M. l'Empereur et Roi, et de huit planches, représentant vingt-six sujets militaires de toute arme. *Seconde édition.* Un vol. in-12. Prix, br., 1 fr. 25 c., et 1 fr. 60 c. franc de port; cartonné par Bradel, 2 fr.; rel. en bas. filets d'or, 2 fr. 25 c.; rel. en veau doré sur tranche, filets d'or, 3 fr.; *idem* colorié et broché, 2 fr. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

AVIS. — 1°. *Messe solennelle, dite l'Impériale*, en *ré* mineur et majeur, par le célèbre J. Haydn;

2°. *O fons pietatis !* en *la* mineur, par le même ;

3°. *Misericordias domini,* offertoire par W. Mozart.

Le tout en partition d'orchestre à quatre voix, solo et chœur. (On peut exécuter ces ouvrages à quatre voix seules, avec un petit orchestre, orgue ou piano seulement, ainsi que l'ont fait à Paris, avec succès, différentes sociétés d'artistes.)

Le prix de la souscription de ces trois ouvrages, qui paraîtront au 1er septembre prochain, belle édition et beau papier, est de 30 fr. franc de port ; papier vélin, 40 fr. *idem.*

Le septième exemplaire *gratis* pour les souscripteurs qui s'engageront pour six exemplaires.

La liste des souscripteurs sera gravée en tête du premier ouvrage. Elle sera suivie d'une notice historique sur Haydn et Mozart, en français et en italien, par P. Porro.

On affranchira le port des lettres et de l'argent.

On souscrit à Paris, chez P. Porro, éditeur, rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 14 ; Beaucé, libraire, même maison ; et chez tous les marchands et professeurs de musique de l'Empire et de l'Europe, et tous les directeurs de postes.

On trouve chez le même éditeur les ouvrages suivans en partition.

Mozart, messe à 4 voix et parties, 24 fr. — Durante, litanies à 4 voix, 7 fr. 50 c. — Zingarelli, *Ecce panis* à voix seule, 5 fr. — Jomelli, *Veni sancte* à 4 voix et parties, 7 fr. 50 c. — J. Haydn, *Te Deum* id. et parties, 21 fr. — C. Gluck, *De profundis* id., 9 fr. — Durante, *Alma redemptoris* à 2 voix, 7 fr. 50 c. — Leo, *Ave maris stella* à 2 voix, 7 fr. 50 c. — Ritter, *Dixit* à 4 voix et solo, 9 fr. — Ritter, *Magnificat* à 4 voix et solo, 9 fr. — Mozart, *Ave verum* à voix seule, 7 fr. 50 c. — Mondonville, 3 motets choisis, id., 6 fr. — Jomelli, messe à quatre voix et solo, 30 fr. — Pergolèse, *Salve* à solo, 6 fr. — Lambert, *O salutaris* à 3 voix, 3 fr. — Mozart, trio religieux, 6 fr. — Haydn, *Benedictus,* en *mi b.* à 4 v., 6 fr. — Durante, *Tantum ergo* à 5 voix, 6 fr.

Le tout port franc par la poste.

Changement de domicile. — On trouve chez Mlle Chaumeton (actuellement rue de la Michaudière, n° 13, près des bains Chinois et du boulevard des Italiens, à Paris,) le *rouge serkis,* qui a l'éclat des plus belles couleurs et conserve le velouté et la fraîcheur printanière de la peau.

Elle fait aussi une pommade ou baume de la Mecque, qui fait disparaître toutes les imperfections de la peau ou en garantit. Elle en fait une autre pour les brûlures et les engelures. Ces trois articles, qui ont mérité les éloges des personnes éclairées qui en ont fait l'examen, ne se trouvent que chez elle seule.

Digitized by Google

LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXVII. — *Samedi* 24 *Août* 1811.

POÉSIE.

LE BANQUET D'ALEXANDRE, OU LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

Dithyrambe, imitée librement de Dryden.

Alexandre vainqueur, célébrant ses conquêtes,
Vient s'asseoir au banquet qui termine ses fêtes.
Son front, paisible et fier, n'est plus ceint de lauriers ;
Et les fleurs dont Thaïs orne sa chevelure,
Sont la seule parure
Que ce héros amant permet à ses guerriers.

A ses côtés Thaïs étale,
Digne ornement de ce repas,
Toute la pompe orientale
Qui relève encor ses appas ;
Thaïs, dont la beauté nouvelle
Se montra jadis moins rebelle

Digitized by Google

Aux vœux des Grecs, ses soupirans,
Mais qui, plus fameuse et plus vaine,
A son char désormais n'enchaîne
Que des rois et des conquérans.

Sur son visage que colore
Le premier orgueil du bonheur,
Sont les graces à leur aurore,
Et la jeunesse dans sa fleur.
Les Grecs, oubliant leur patrie,
Fixent d'une vue attendrie
Ce couple ivre de volupté :
Un cri de toutes parts s'élance,
« Oui, sans doute, à tant de vaillance
» Le ciel devait tant de beauté! »

Timothée est debout : aux instrumens unie
Sa voix confond d'abord, sous leur riche harmonie,
Ses sons audacieux :
Mais bientôt elle éclate, il chante, et le vulgaire
Croit entendre Apollon, qui révèle à la terre
La musique des cieux.

Il chante : entre ses doigts sa lyre balancée,
Suit, dans leur vol hardi, sa voix et sa pensée ;
Et déjà de l'Olympe il atteint le séjour.
« Le souverain des Dieux, esclave de l'Amour,
» Jupiter, d'un serpent revêt la forme agile.
» Il s'élance du ciel, ce suberbe reptile,
» Il s'élance : l'azur de son dos écaillé
» Des couleurs de l'Iris au loin brille émaillé ;
» Et tout, jusques aux feux que lance sa prunelle,
» Tout dit : c'est un amant, c'est un Dieu qu'il recèle.
» Soudain, d'Olympias, qu'un doux songe embellit,
» Il franchit la demeure, il assiége le lit :
» Ecarte de son sein l'or de sa chevelure,
» Et l'étreint mollement d'une double ceinture,
» C'en est fait : la beauté dont il est le vainqueur,
» N'a pas en vain rêvé qu'un Dieu touchait son cœur :
» Non, ce n'est point un songe, un Dieu lui rend hommage :
» Au sein d'Olympias il grave son image :

Digitized by Google

» Alexandre va naître. » Avec orgueil assis,
Le monarque enivré fronce ses noirs sourcils :
Et croit, comme le Dieu qui lance le tonnerre,
Qu'il ébranle le ciel, et fait trembler la terre.

Le chantre alors, formant des sons plus doux,
Du doux Bacchus célèbre les louanges.
« Salut, salut, ô père des vendanges !
» Battez tambours, battez, il vient à vous.

» Pampres, croissez, soyez les seules chaînes
» Où du dieu Mars languissent les loisirs :
» Et vous, buveurs, pour doubler vos plaisirs,
» Rappelez-vous vos travaux et vos peines. »

A ces chants, que rendit le chœur,
Le monarque orgueilleux, dans le fond de son cœur,
Et d'Arbelle, et d'Issus, croit livrer les batailles :
Il croit d'assaut encore emporter les murailles
Des cités dont il fut vainqueur.
Trois fois, dans son ivresse altière,
Il poursuit les vaincus fuyant devant ses pas ;
Et trois fois aux Persans immolés par son bras,
Il fait mordre encor la poussière.
Timothée a son but. Il tempère l'orgueil
De sa lyre retentissante ;
Et bientôt ne permet à sa voix gémissante
Que l'accent de la plainte et les hymnes du deuil.

« Il chante Darius, qu'adorait Babylone,
» Par les Grecs et le sort vaincu dans trois combats,
» Et plongé des grandeurs et des pompes du trône
» Dans la nuit du trépas.

» Il tombe ce monarque, à qui les rois eux-mêmes,
» Jaloux de leurs égaux, donnaient le premier rang :
» Son front, enorgueilli de trente diadêmes,
» Est souillé par le sang.

» Celui dont un palais fut long-tems la demeure,
» Sans asile, trahi des hommes et des Dieux,
» N'a pas, même en mourant, un ami qui le pleure,
» Et lui ferme les yeux ! »

Digitized by Google

Le vainqueur par degrés de son ame amollie
Sent mourir le courroux.
Du sort, qui tout élève, et qui tout humilie,
Il présage les coups.

Cet exemple effrayant du caprice des armes
Trouble son souvenir;
Et ses regards, mouillés de ses premières larmes,
Plongent dans l'avenir.

Le chantre, dont la voix avec tant de souplesse
Se marie aux tableaux qu'il change tour-à-tour,
Fait soupirer son luth, qu'il flatte, qu'il caresse;
Et c'est par la pitié qu'il conduit à l'amour.

Il chante : « Qu'un peu de gloire
» Coûte à l'homme de travaux!
» Pour lui, sans périls nouveaux,
» Pont de nouvelle victoire.

» Encor ce stérile honneur,
» Dont sa vaillance est charmée,
» Est tout pour la renommée,
» Et n'est rien pour le bonheur.

» Le bonheur est dans les fêtes,
» Non dans la guerre et l'effroi;
» De conquérant deviens roi,
» Et souris à tes conquêtes.

» Vois Thaïs à tes côtes :
» Thaïs double tes victoires.
» Héros, à toutes les gloires,
» Joins toutes les voluptés.

» Que Thaïs soit ta maîtresse :
» Qu'elle charme ton loisir :
» Dans ses bras meurs de plaisir,
» Et renais-y de tendresse. »

Ces sons efféminés, dont les molles langueurs
Endorment le courage au fond de tous les cœurs,

Digitized by Google

Jusqu'au cœur du héros étendent leur empire.
Il contemple Thaïs, il l'adore, il soupire ;
Et ce prince ivre ensemble et d'amour et de vin,
Veut se pencher vers elle, et tombe sur son sein.
Pour flatter son repos toute sa cour sommeille.
Timothée est muet : son luth semble dormir ;
Mais de nouveau ses doigts le font frémir ;
L'entendez-vous qui se réveille ?
Entendez-vous l'horrible accent
Que prolonge sa lyre à sa voix réunie ?
Comme il irrite l'harmonie
Qui d'accords en accords lève un front menaçant !

« Voyez-vous, dit Timothée,
» La terre fuir sous nos pas,
» Et vomir épouvantée
» Tous les monstres du trépas ?
» Les voyez-vous ces furies,
» Que n'ont jamais attendries
» Ni les larmes, ni les vœux,
» Et dont les sanglans repaires
» Alimentent ces vipères,
» Qui sifflent dans leurs cheveux ?

» Quels sont ces pâles fantômes
» Qui par Mercure conduits,
» N'ont pu dans les noirs royaumes
» Se voir encore introduits ?
» C'est la foule inconsolable
» De ces Grecs, qu'un fer coupable
» A ravis à nos drapeaux,
» Et qui, pour comble d'injure,
» Sur terre, sans sépulture,
» Sont aux Enfers sans repos.

» Leurs mains, de torches armées,
» Semblent nous dire : « Guerriers,
» Que ces routes enflammées
» Ecrasent nos meurtriers. »
» Roi, de ces ombres altières
» Ne brave point les prières ;

Digitized by Google

» Punis le Perse odieux.
» Viens, nous suivrons tes exemples;
» Viens, jusqu'au fond de leurs temples,
» Embraser même ses Dieux. »

C'en est fait : un flambeau brille aux mains d'Alexandre.
C'est Thaïs qui l'allume, et la ville est en cendre.
Une autre Hélène embrâse un second Ilion.
Mais combien ce triomphe accuse le Génie!
Faut-il que l'harmonie
Signale son pouvoir par la destruction!

Timothée, au héros qu'égarait la vengeance,
Devait, par d'autres chants, rappeler l'indulgence;
Une seconde fois il pouvait le toucher;
Sa lyre eût tempéré ce bouillant caractère;
Et la morale austère
N'aurait point aux beaux arts un crime à reprocher.

LE GOUVÉ.

HENRI IV A GABRIELLE.

ROMANCE.

LE clairon sonne, ô Gabrielle!
Plus de bonheur! plus de plaisir!
Au champs de Mars l'honneur m'appelle,
J'entends sa voix, il faut partir:
Henri sous ses drapeaux fixera la victoire,
Il chérit à-la-fois Gabrielle et la gloire.

De tes bras Bellone m'arrache;
Arme ton amant et ton roi,
Pare mon front de ce panache,
J'aime à le recevoir de toi;
On le verra toujours aux champs de la victoire,
Henri sert à-la-fois Gabrielle et la gloire.

Va, ne crains pas que je t'oublie:
Dissipe ces tendres soucis;
L'amant est tout à son amie,
Mais le prince est à son pays:

Je recevrai bientôt le prix de la victoire,
Henri chérit toujours Gabrielle et la gloire.

Mais si mon attente est trompée,
Si je meurs près de mes héros,
Qu'avec le fer de mon épée
Sur ma tombe ils gravent ces mots :
« Henri qui fut toujours l'amant de la victoire,
» Vécut pour Gabrielle et mourut pour la gloire. »

AUGUSTE DE SAINT-SEVERIN.

ÉNIGME.

Je suis, lecteur, un certain être
Assez difficile à connaître.
Pour me loger en ton cerveau,
Je doute que tu trouves place :
J'appartiens à plus d'une classe,
Je suis plante, cheville, oiseau ;
Je suis corde de nom, de fait je suis boyau ;
Plante, je n'ai point de racine ;
Oiseau, je suis sans origine
Qu'on puisse spécialement
Classer dans un plutôt que dans un autre rang.
Corde ou boyau, je suis faible, exiguë,
Mais en concert ma voix a le plus d'étendue.

S........

LOGOGRIPHE.

J'AI quatre pieds, lecteur ; mais plus ou moins, qu'importe ?
Si je ne peux marcher, il faut bien qu'on me porte,
Ce qui se fait toujours ; aussi me trouve-t-on
Servant dans les chemins, par fois à la maison.
Je suis communément d'assez petite taille ;
Il n'est pourtant en force aucun corps qui me vaille.
D'un très-pesant fardeau l'on me charge souvent ;
Le soulever, pour moi, n'est qu'un vrai jeu d'enfant.

Digitized by Google

Si vous coupez ma queue, un poupon qui s'éveille
Avec moi de sa mère atteint bientôt l'oreille.
Si vous tranchez mon chef, je suis précisément
Ce qu'un avare fait, s'il s'agit de paiement.

CARVILLE (de Tonnay-Boutonne).

CHARADE.

Mon premier est une conjonction
Emportant avec elle ou supposition
Ou, parfois, affirmation.
Mon dernier est une négation;
Et mon entier suppose une condition.

S........

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Bibliothèque*.

Celui du Logogriphe est *Vétille*, où l'on trouve: *teille*, *tille*, *île*, *ville*, *vie*, *Eve*, *Eté*, *lit*, *lie*, *Tell*, *Lévi*, *li*, *Elie*.

Celui de la Charade est *Voltaire*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Essai sur l'état civil et politique des peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths, Mémoire qui a remporté le prix dans le concours proposé en 1808 par la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France; par M. George Sartorius, membre de la Société royale des Sciences et professeur à l'Université de Gœttingue. — Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Malgré les plaisanteries que des écrivains plus légers que savans se sont permises plus d'une fois sur les concours académiques, il nous paraît impossible d'en contester l'utilité. M. Dacier, dans son excellent éloge de M. de Sainte-Croix, lu dans la dernière séance publique de la troisième classe de l'Institut, a très-bien développé les avantages qui résultent des questions qu'elle propose; il les a présentées comme des aiguillons qui stimulent les jeunes littérateurs, comme un moyen d'entretenir des relations littéraires entre les différens pays de l'Europe, comme offrant souvent les germes d'ouvrages très-importans qui étendent les limites de nos connaissances. Rien de plus judicieux que ces considérations, dont la dernière sur-tout nous semble mériter une attention particulière. Sans parler des nombreux points d'antiquité qui ont été heureusement éclaircis de cette manière, il est en effet certaines époques de l'histoire qui sont tout à-la-fois très-importantes et fort peu connues : qui ne manquent point d'intérêt, mais qu'on ne peut éclaircir qu'en étudiant des auteurs aussi ennuyeux que pénibles à consulter, et que personne ne lirait peut-être sans quelque motif de gloire ou d'intérêt. Telle est l'histoire du gouvernement des Goths en Italie, sous Thédoric et ses suc-

Digitized by Google

cesseurs : elle ouvre en quelque sorte le moyen âge dans cette belle contrée ; Théodoric fut un grand homme et fut peut-être le seul de son tems ; ses lois firent fleurir l'Italie après de longs et terribles malheurs ; on sait tout cela assez vaguement ; mais il fallait sans doute un attrait particulier pour en chercher les preuves et les détails dans les écrits de Cassiodore, d'Ennodius, de Jornandes, de quelques autres écrivains aussi barbares ; et c'est cet attrait qui s'est présenté à plusieurs savans dans la question de l'Institut.

Cette question était ainsi conçue : « Quel fut sous le gouvernement des Goths l'état civil et politique des peuples d'Italie? Quels furent les principes fondamentaux de la législation de Théodoric et de ses successeurs? et spécialement quelles furent les distinctions qu'elle établit entre les vainqueurs et les vaincus? » Nous ignorons combien d'antagonistes se présentèrent au concours, mais il est certain qu'il en est résulté deux bons ouvrages. L'un est de M. Naudet : il a déjà été offert au public sous le titre d'*Histoire de la monarchie des Goths* ; il a valu à l'auteur un second prix donné par le ministre de l'intérieur, à la recommandation de la classe : l'autre est celui qui nous occupe et auquel la classe avait décerné le premier prix.

L'auteur, M. Sartorius, était entré dans la lice avec de grands avantages ; il avait déjà cueilli d'autres palmes, et les Allemands citent son *Histoire de la ligue anséatique* comme une des compositions historiques qui font le plus d'honneur à leur pays. De vastes recherches, beaucoup de sagacité, un grand amour pour la vérité et pour la justice, voilà ce qui distingue cet écrivain et ce que l'on retrouve dans le mémoire que nous avons sous les yeux. Il est divisé en plusieurs chapitres où l'auteur, après avoir peint l'état de l'Italie avant Théodoric, traite successivement du partage des terres entre les Romains et les Goths, des rapports de Théodoric avec les puissances étrangères, de sa législation, de son gouvernement, de l'ordre qu'il établit dans l'administration de la justice, des finances, de la police, dans ses rapports avec l'église romaine, etc. Il expose ensuite les causes du mécontentement des peu-

Digitized by Google

ples de l'Italie vers la fin du règne de Théodoric; il raconte brièvement comment les Grecs détruisirent la puissance de ses successeurs, et ce n'est qu'après avoir mis sous les yeux des lecteurs ce résumé historique, qu'il entreprend de répondre directement à la question de l'Institut.

On sera frappé sans doute de la sagesse de ce plan, et M. Sartorius n'a rien négligé pour en bien remplir toutes les parties. Le tableau qu'il trace de l'Italie au moment où Odoacre venait de détrôner le dernier empereur d'Occident, est aussi vrai qu'énergique. L'agriculture était négligée, la dépopulation toujours croissante, les mœurs au dernier degré de la dépravation. Dans cet état de choses, Théodoric devenu roi des Ostrogoths, après la mort de Théodémir son père, fut envoyé dans ce pays par l'empereur Zénon, ou du moins s'y rendit avec son aveu, pour l'affranchir du joug des Hérules et le rendre à l'empire romain. Le roi goth remplit à merveille la première partie de sa mission; il vainquit Odoacre et le fit mourir, mais il ne s'acquitta pas de la restitution comme de la conquête. Il s'établit avec ses Goths en Italie et s'y rendit indépendant. Si Zénon ne reconnut pas la légitimité de ses titres, il ne put du moins le troubler dans sa possession, et Théodoric, par ses talens dans tous les genres, montra qu'il était digne de régner. Guerrier aussi heureux qu'habile, il sut étendre et affermir sa domination. Il conquit sur les Bourguignons et les Francs cette partie des Gaules qui avait formé la première province romaine. Il régna même sur une partie de l'Espagne, il réunit la Sicile à ses Etats, et fit reconnaître ses lois dans la Rhétie, la Dalmatie, les Noriques et la Pannonie. Il assura ainsi le repos de l'Italie qui était le centre de son empire, et la fit fleurir pendant trente ans par les moyens dont la recherche était précisément le but de notre auteur.

Ces moyens, nous devons le dire, font le plus grand honneur au roi barbare qui les imagina et qui s'en servit. Sa position était difficile. C'était par les Goths qu'il régnait en Italie, mais il y régnait sur un peuple pour qui ses Goths et lui-même étaient un objet d'aversion ou

Digitized by Google

de mépris. Les Goths par leurs vertus guerrières étaient sans doute les plus puissans, mais les Romains dégénérés étaient sans comparaison les plus éclairés et les plus nombreux. Les premiers pouvaient seuls lui conserver l'Italie et la défendre; les seconds pouvaient seuls la cultiver, l'administrer et l'enrichir. Théodoric sut tirer parti des uns et des autres par la seule conduite que sa position lui permettait. Afin de donner un établissement solide à ses compatriotes, qui seuls pouvaient confondre leur intérêt avec le sien, il distribua entr'eux le tiers de toutes les terres conquises; il leur réserva tous les emplois militaires qu'ils étaient seuls dignes de remplir; mais juste envers les vaincus, autant que le permettait le droit de conquête, il leur réserva tous les emplois civils; il ne fit d'ailleurs aucune différence entre eux et les Goths; il ne changea, n'innova rien dans leur religion, leurs mœurs, leurs usages. Il publia, il est vrai, un nouvel édit commun aux Goths et aux Romains, mais la plupart des dispositions qu'il contenait étaient empruntées des lois romaines. Enfin, s'il donna, comme nous l'avons dit, à ses soldats vainqueurs la troisième partie des biens des vaincus, il ne fit en cela que confirmer la spoliation exercée par Odoacre; et l'on peut dire que ce ne furent pas les Romains, mais les Hérules qu'il dépouilla.

Le gouvernement de Théodoric ne fut pas moins sage que sa politique. Il porta dans toutes les branches de l'administration, dans la justice, les finances, la police, la plus grande vigilance et la plus scrupuleuse équité. La sûreté publique et particulière fut plus grande sous son règne qu'elle ne l'avait jamais été sous les empereurs; aussi, malgré l'état d'infériorité où l'agriculture était réduite, malgré l'état d'esclavage qui pesait encore sur le plus grand nombre des cultivateurs, l'Italie sembla recouvrer une partie de son ancienne fertilité; des particuliers pleins de confiance dans la justice et la solidité du gouvernement, osèrent entreprendre le desséchement de quelques marais, la fertilisation des terres en friche. Théodoric seconda en grand homme ces heureux progrès; il fit construire des aqueducs, il répara des ports, il bâtit des villes, et lorsque le commerce maritime eût

Digitized by Google

pris un certain essor, il créa une marine pour le protéger contre la flotte des Grecs et les pirates d'Afrique.

Les Goths de Théodoric, tels que M. Sartorius les présente (et il a puisé les traits qu'il leur prête chez leurs ennemis), les Goths, par leur caractère, semblaient faits pour contribuer aux sages desseins de leur roi. De tous les peuples barbares qui envahirent l'empire romain, ils étaient alors le moins barbare. Leurs us et coutumes (car il paraît qu'ils n'avaient pas de lois) annoncent une grande rigidité de mœurs, une horreur invincible pour la mauvaise foi et le mensonge; leur valeur guerrière, leur frugalité sont assez connues, et dans leur conduite on croit remarquer la maxime de leur roi qui était de ne faire aux vaincus que le mal nécessaire pour les empêcher de nuire aux vainqueurs. Trente ans de paix et de prospérité furent, nous l'avons dit, le fruit de la sagesse du roi et de la conduite de son peuple; et cependant, comme notre auteur l'observe, le roi et son peuple ne purent ni conquérir l'affection, ni même calmer le ressentiment des anciens habitans du pays.

Les descendans avilis des maîtres du monde ne pouvaient se consoler d'avoir perdu leur existence politique, d'être soumis à un prince hérétique et étranger. C'était sur-tout en qualité d'Arien que Théodoric, selon notre auteur, était odieux à ces prétendus Romains, zélés catholiques. En vain Théodoric toléra, protégea leur culte; en vain, dans son voyage à Rome, rendit-il des hommages, fit-il de riches présens à la basilique du prince des apôtres; sa condescendance, sa bienfaisance furent comptées pour rien. M. Sartorius pense que si Théodoric avait embrassé le catholicisme avec ses Goths, comme Clovis avec ses Francs, il eut affermi sa domination en Italie, comme Clovis dans les Gaules, et sans doute il n'aurait pas éprouvé plus de difficultés de la part de ses anciens sujets. Cette idée est très-spécieuse, et nous croyons avec M. Sartorius que le catholicisme était pour Théodoric une des conditions nécessaires à l'affermissement du trône qu'il avait fondé. Mais cette condition nécessaire eût-elle été suffisante? Théodoric, en se faisant catholique, eût-il fait oublier aux Romains sa qualité

Digitized by Google

d'étranger ? La chose nous paraît d'autant plus douteuse que, selon M. Sartorius, les Romains et les Goths restèrent, pendant les trente ans du règne de Théodoric, étrangers les uns aux autres, différens de langage, d'habillemens, de mœurs, différens même de lois dans tout ce qui n'était pas réglé par l'édit du prince; or, tant que la nation conquérante et la nation conquise peuvent ainsi se distinguer et se compter, aussi long-tems surtout que le pouvoir est entre les mains de la moins nombreuse, il est bien difficile qu'elles ne se méprisent ou ne haïssent pas.

Quoi qu'il en soit, nous l'avouerons avec plaisir, les faits semblent être en faveur de l'opinion que notre auteur a énoncée. Quel que pût être le mécontentement des Romains, ils furent paisiblement soumis pendant trente ans à l'Arien Théodoric, non parce qu'il les rendait heureux, mais parce que l'orthodoxie des empereurs d'Orient leur était également suspecte ; et à peine Justin eut-il publié à Constantinople un édit persécuteur, témoin de son zèle pour la foi, que l'on ourdit secrètement à Rome une conspiration pour lui rendre l'Italie. On sait comment Boëce, et Symmaque son beau-père, s'y trouvèrent compromis ; on connaît leur fin tragique. Dès ce moment la tranquillité de Théodoric fut détruite ; il mourut peu de tems après, et les vingt années qui composent le règne de ses successeurs, furent témoins de dissentions, de guerres sanglantes qui produisirent encore pour l'Italie une suite de nouveaux malheurs.

C'est par le récit abrégé de ces malheurs que M. Sartorius termine son ouvrage, et il les peint avec plus d'énergie et de chaleur qu'il n'en avait mis à raconter la catastrophe de Boëce et de Symmaque. Son admiration pour Théodoric, sa prévention favorable pour les Goths, sont peut-être cause qu'il a passé un peu légérement sur ces événemens funestes, et qu'il en a rejeté quelques circonstances dont Gibbon lui-même, qui n'était pas crédule, n'avait pas cru que l'on pût douter. Au reste, cet exemple de partialité, si c'en est un, est le seul que M. Sartorius nous ait offert dans tout son livre, que nous

Digitized by Google

regrettons de n'avoir pu analyser plus complétement et auquel il est tems de renvoyer nos lecteurs. En laissant les notes qui l'accompagnent, quoique très-précieuses pour les savans, comme pièces justificatives, ils trouveront dans cet ouvrage de l'instruction, de l'intérêt, des réflexions très-judicieuses; ils y verront la question de l'Institut aussi complétement résolue que le permettait la disette de monumens, et même ils y remarqueront quelques anecdotes assez piquantes.

M. Sartorius avait demandé à ses juges de l'indulgence pour son style; il a fait plus encore pour le public; il a prié ses éditeurs de ne lui présenter son ouvrage qu'après l'avoir corrigé. Nous ignorons quels sont ces éditeurs, mais nous sommes fâchés qu'ils n'ayent pas mieux répondu à sa confiance. On lit, page vj de leur préface: « La seule (loi) dont le sacrifice ne puisse être *justifiée* par aucune considération.... » Page 11 du texte: « La population doit avoir considérablement *augmentée*.... » Page 129: « Des sénateurs... furent dénoncés... comme *prévenus coupables*, et cette phrase inintelligible, p. 209: « Des citoyens dignes de tems plus heureux, avaient survécu à la gloire de leur patrie, et conservaient, au milieu d'une dépravation générale, qui animèrent les sentimens de leurs ancêtres. » Ces fautes ne peuvent être imputées à l'auteur d'après la révision qu'il avait demandée; mais qu'elles soient du réviseur ou du typographe, elles donnent une bien médiocre idée du zèle ou des connaissances de ses éditeurs. M. B.

ORDONNANCES DES ROIS DE FRANCE DE LA TROISIÈME RACE, recueillies par ordre chronologique. Quinzième volume, contenant les ordonnances rendues depuis le commencement du règne de Louis XI, jusqu'au mois de juin 1463; par M. le comte de PASTORET, sénateur, membre de l'Institut, etc. — Un vol. in-folio. De l'Imprimerie Impériale. — 1811.

LES révolutions politiques laissent à leur suite des ruines précoces et des travaux interrompus. Ces traces

Digitized by Google

d'un fléau qui a passé, continuent d'affliger par des souvenirs, tant qu'une main réparatrice ne les a pas effacées. Tous les soins dirigés vers ce but sont sûrs d'intéresser, et nous pouvons, à ce titre, annoncer comme un événement heureux la publication du quinzième volume des *Ordonnances des rois de France de la troisième race*. On y reconnaîtra un nouveau bienfait du souverain qui a résolu de ne laisser tarir en France aucune des sources de la gloire.

Les premiers fondemens de cette entreprise furent jetés pendant cette régence de Philippe d'Orléans, dont, graces à notre maligne légèreté, nous connaissons bien mieux les folies que les services. Le chancelier d'Aguesseau y présida. L'utilité de ce monument ne pouvait être douteuse, et pour peu qu'on soit familiarisé avec nos historiens même les plus exacts, on ne tarde pas à s'apercevoir combien un tel secours leur eût été nécessaire. Quatorze volumes parurent en soixante-dix années. C'est cinq ans par volume. Cet espace ne paraîtra pas trop long, si on considère quels obstacles opposaient aux rédacteurs l'obscurité des matières, la barbarie du langage, l'altération des textes, et cette fatalité qui a si souvent violé ou dispersé nos archives. La perte ou le recouvrement des titres les plus précieux ont souvent été accompagnés des incidens les plus étranges : les annales de la science diplomatique en sont remplies.

Quatre savans distingués du dix-huitième siècle, MM. Secousse, Laurière, Villevault et Brequigny, avancèrent successivement cette vaste entreprise. Quel homme avait plus de droit que M. de Pastoret à recueillir leur noble succession? Son entrée dans la magistrature fut signalée par des ouvrages où des vues neuves s'alliaient à l'étendue des connaissances. Il s'occupa de nos lois pénales et vérifia avec sagacité la justesse de ces terribles balances. L'académie des inscriptions et belles-lettres couronna ses travaux sur le code maritime des Rhodiens, ainsi que le parallèle des grands législateurs des Chinois, des Perses, des Hébreux, et des Arabes. Le public confirma le jugement de l'académie, lorsque l'auteur lui soumit les mêmes ouvrages enrichis de nou-

Digitized by Google

veaux développemens. Si nous en croyons quelques rapports, ces travaux de M. Pastoret ne seraient eux-mêmes que les matériaux d'une histoire universelle de la législation qu'il vient de terminer. Ce tableau complet de l'expérience des siècles, dans l'ordre de choses le plus élevé et le plus important, manque encore aux études de nos publicistes. S'il répond à ce qu'on doit attendre de M. Pastoret, il attachera en quelque sorte un édifice solide et régulier au brillant péristyle créé par le génie de Montesquieu.

Le quinzième volume que nous annonçons contient les lois des premières années du règne de Louis XI. Le caractère étrange de ce monarque rend bien piquante cette époque de notre histoire. Si les rapports entre la France et l'Italie eussent été alors plus familiers, il est probable que Machiavel eût donné la préférence à ce prince dans le choix de son modèle, et qu'il eût tracé, d'après les traits de Louis XI, le beau idéal de la tyrannie. Quels caprices! quels contrastes dans cette ame de fer et de boue! Impudique et dévot, fourbe et crédule, impérieux et populaire, quelquefois brave, souvent lâche, toujours cruel, il put être l'horreur ou le mépris de ses contemporains. Mais les souverains vivent aussi dans la postérité par leurs lois et par les grands résultats de leur politique, et cette seconde vie fera plus d'honneur au fils de Charles VII que celle qu'il passa sur le trône de France ou dans sa boucherie du Plessis-lès-Tours.

Nul ne porta la hache avec plus de persévérance au trône de la féodalité; nul ne s'occupa plus vivement de l'industrie et du commerce, et la France n'oubliera pas que c'est au plus mal vêtu de ses rois qu'elle doit l'établissement de ses manufactures d'étoffes d'or et de soie. Parmi les lois que l'auteur publie en ce moment, celles qui concernent les franchises et l'administration des communes, ne sont pas les moins remarquables. On voit là sur-tout avec quelle habileté Louis XI suit le plan si heureusement conçu par ses prédécesseurs, et qu'aucun roi n'exécuta avec plus de succès que lui, de briser ce joug seigneurial que les Français supportaient avec

Digitized by Google

tant d'impatience. Le tome que nous annonçons nous montre, dans les deux premières années seulement du règne de ce prince, plus de cinquante communes qui reçurent de lui des immunités, des droits véritables, une protection efficace. Elles obtiennent des consuls, un conseil municipal, une maison commune, un sceau et un trésor particulier : le soin de la police, de la garde de la ville, de son administration intérieure, le jugement de la plupart des contestations sont confiés à ces magistrats ; le roi leur attribue même, sous le rapport des délits, une juridiction assez étendue. Les habitans nommaient eux-mêmes ces magistrats et ces consuls dont Louis XI fortifia encore l'autorité par toutes les prérogatives qui peuvent ajouter à leur considération, comme la faculté d'acquérir des biens nobles, la noblesse elle-même et une noblesse transmissible, etc...... Il permet aux villes de lever un octroi pour la réparation des édifices et des chemins, et pour les dépenses communales. Il soustrait les bourgeois à l'obligation qu'on leur imposait de s'adresser chaque jour pour les premiers besoins de la vie, aux agens d'un seigneur, et de ne pouvoir moudre leur blé ou cuire leur pain que dans un moulin ou un four dont on leur faisait payer l'usage. Il veut que les habitans ne puissent perdre leurs biens par confiscation, que dans les cas unique où ils auraient forfait contre lui. Ainsi se ranimait cet esprit municipal que les Romains avaient apporté dans les Gaules, qui donne vraiment une patrie aux habitans d'une cité, et qui, observé dans toutes ses périodes par un historien habile, expliquerait bien des phénomènes de notre esprit public.

On peut aussi remarquer dans ce volume plusieurs lois relatives aux arts et métiers, à quelques parties de l'agriculture, au commerce intérieur et extérieur. Le roi s'y montre empressé d'étendre les relations de ses sujets entre eux, de multiplier les marchés et les foires, et d'y appeler les étrangers par beaucoup d'exemptions pour les marchandises, et d'immunités pour les personnes. Nous pourrions citer encore quelques lois sur l'instruction publique, sur la procédure criminelle, sur divers objets qui appartiennent à la législation civile, sur la réforme

Digitized by Google

de l'ordre judiciaire. Quelquefois les ordonnances de Louis XI en confirment de plus anciennes, et même de la seconde race. Dans ce cas, M. Pastoret s'est fait un devoir de recueillir et de publier ces monumens de notre législation élevés à une époque où planait encore le génie de Charlemagne. A travers la prompte décadence de sa famille, on ressent l'impulsion donnée par ce sublime barbare; on voit les pas du géant.

L'auteur a fait preuve d'un grand sens, en donnant place dans cette collection aux fameuses remontrances du parlement de Paris sur les lettres révocatoires de la pragmatique-sanction. Louis XI montait sur le trône, plein d'une fureur dénaturée contre la mémoire de son père. Chales VII avait signalé son règne par cette loi célèbre qui établissait les libertés de notre église contre les extorsions de la cour de Rome, et les empiétemens de la jurisdiction ultramontaine. Le pape, flattant l'indigne passion du roi, en obtient l'abrogation de la pragmatique: mais ce prince ne tarde pas à rougir de sa faiblesse. C'est alors que le parlement lui fait entendre le cri de la raison, l'autorité des lois antiques, et la plainte des peuples. On aperçoit par le préambule des remontrances que Louis XI les avait lui-même provoquées, et je crois que jusqu'à M. Pastoret, cette remarque singulière avait échappé à tous les historiens. Au reste, dans ces remontrances distinguées par la science, le nerf et la méthode, le parlement calcule que dans le court espace qui s'était écoulé depuis l'abrogation de la pragmatique, la cour de Rome avait épuisé la France de trois millions d'écus, somme énorme pour le tems. Les monnaies d'or avaient entièrement disparu. Les banquiers qui en faisaient trafic sur le Pont-au-Change, s'étaient vus obligés d'abandonner leurs étaux, *et ez lieux sur ledit pont,* dit le parlement, *où souloient les changeurz habiter, ne habite que chapeliers et faiseurs de poupées.*

Les premiers rédacteurs de la collection avaient l'usage d'en enrichir chaque volume d'une dissertation sur quelque point de nos antiquités. On doit se féliciter que M. Pastoret ait suivi leur exemple. Il traite des revenus publics depuis le commencement de la troisième race

Digitized by Google

jusqu'à Louis XI. Ces revenus se divisent en impôts et en domaines. Il parlera des impôts dans le seizième volume, qui est actuellement sous presse. Celui-ci est consacré aux domaines, matière riche, variée et difficile qui enveloppe toutes les racines de la monarchie. On ne saurait trop louer le goût, la méthode et la clarté avec lesquels l'auteur nous initie à ces mystères de l'érudition. Les bons esprits se sentent à l'aise dans ces lectures substantielles, où les vérités et les preuves sont rendues palpables. Il y a loin de là aux ébauches vagues et ampoulées dont le dernier siècle fut souvent inondé. Il n'était pas rare de voir des écrivains, sans études préliminaires, sans critique et sans profondeur, porter étourdiment la main sur les matières les plus graves, et tracer les monumens historiques comme on peint les décorations de théâtre. Après un jour de succès, leurs fragiles enluminures se sont perdues dans la poussière. Certes! les utiles compositions de M. le sénateur Pastoret n'ont rien à craindre d'une pareille justice. Ses travaux, aussi bien que ses dignités, le placent dans cette noble suite de grands magistrats que la France a toujours cités avec orgueil, et qui dans tous les tems servirent le prince et la patrie par leurs veilles infatigables et par leurs saines doctrines.

LÉMONTEY.

LETTRES PHILOSOPHIQUES DE M. FONTAINE ET DE M^lle^ DE TOURTSCHENINOFF. — Un volume in-8°. — A Paris, chez *Barrois* l'aîné, libraire, rue de Savoie.

AUTREFOIS ceux qui s'attachaient à défendre les dogmes du christianisme contre les sarcasmes des esprits téméraires, contre les argumens des incrédules, étaient soumis à la censure ecclésiastique, et ne pouvaient composer avec l'ennemi. Soit qu'ils eussent à prouver ou à défendre la religion, ils ne la modifiaient point selon le besoin de leurs raisonnemens; leur christianisme était celui que l'église reconnaît avoir reçu de Dieu. Les tems sont changés. Un abus alarmant s'introduit parmi les fidèles; l'esprit de la réforme semble gagner même ceux

qui portent la bannière de l'orthodoxie ; les plus zélés enfin se font une doctrine qui leur est particulière en quelques points, comme s'ils oubliaient qu'une religion établie par la divinité est nécessairement fixe, inflexible, et que si des points de croyance une fois reconnus pouvaient être retranchés ensuite, ce serait ébranler jusqu'en ses fondemens l'édifice qui doit être impérissable. *Si regnum in se dividatur, non potest regnum illud stare.* Tous les dogmes, tous les mystères ont une même origine et une même sanction ; s'ils n'étaient pas tous vrais, tous seraient ou pourraient être faux. Pour sentir toute l'importance de cette observation générale, il faut se rappeler que dans le livre d'un des plus fermes défenseurs modernes de la foi, la *présence réelle* est abandonnée.

Les *Lettres philosophiques* donnent lieu aux mêmes réflexions. Cet écrit, peu étendu, pourrait être également intitulé Lettres religieuses, comme l'observe l'éditeur. En effet, ces lettres sont religieuses par leur objet, et en quelques endroits l'on y reconnaîtra une pénétration philosophique. Il est à craindre néanmoins qu'une philosophie sévère et une religion naturellement scrupuleuse ne les désavouent également. Celle-là voudrait dans le raisonnement plus de justesse et de vraie profondeur ; celle-ci exigerait qu'en reconnaissant les mystères, les miracles, la révélation, on parlât moins librement et du Paradis, et des *prétendus ministres infernaux de la justice divine.*

M^lle de Tourtscheninoff et M. Fontaine paraissent croire que Dieu a créé le monde, car ils emploient le mot *créature* et d'autres semblables ; et d'ailleurs après avoir voulu prouver que l'ame humaine est indivisible, s'apercevant que les raisons alléguées prouveraient également en faveur des bêtes, ils insinuent qu'apparemment, lorsque le corps de la bête périt, Dieu anéantit cette ame chétive qu'on ne peut conserver attendu qu'elle n'a pas d'idées abstraites. Or le pouvoir d'anéantir suppose celui de créer. Cependant je soutiens que M. Fontaine, d'après sa manière de raisonner dans la quatrième lettre, ne peut reconnaître la création. Il y est dit que *les choses ne sont pas parce que Dieu les connaît*, mais

Digitized by Google

que *Dieu les connaît parce qu'elles sont*, que *Dieu a connu de toute éternité que Brutus assassinerait César*, sans qu'on puisse en inférer que la prescience de Dieu ait causé l'action de Brutus, et qu'ainsi Dieu n'est en rien l'auteur du péché. Cette manière d'envisager la prescience de Dieu leverait en effet une grande difficulté, mais elle ne peut se concilier avec le dogme de la création. Si Dieu a fait les choses, il les a connues et jugées avant qu'elles fussent : ce n'est point parce qu'elles sont que Dieu les connaît, mais elles sont parce qu'il les a connues, et elles ne seraient point s'il ne les avait pas approuvées. Dieu regarda les choses, et il vit qu'elles étaient bonnes ; l'Ecriture même le dit. M. Fontaine, au contraire, prétend que *la prescience de Dieu n'influe sur rien, n'est la cause de rien*. Dieu ne serait point alors l'auteur du mal ; mais Dieu ne serait autre chose qu'une intelligence supérieure répandue dans l'univers, et, si l'on veut, l'observant, ou même le modifiant ; ce n'est point là le Tout-Puissant qui a tiré les choses du néant, qui les conserve et les gouverne, et qui les a faites telles qu'il lui a plu dans sa sagesse.

M. Fontaine établit la liberté de l'ame sur le témoignage du sens intime : cette preuve n'est pas suffisante. Autant vaudrait dire qu'un bâton plongé dans l'eau se courbe certainement puisque l'œil le voit ainsi. Les premières indications du sens intime sont susceptibles d'être rectifiées par la réflexion, comme celles d'un sens extérieur sont rectifiées par les épreuves d'un autre sens. On distingue aisément, dit M. Fontaine, le moment où l'on passe d'une affection nécessaire à une affection libre, où l'on cesse d'être passif pour devenir actif : mais ce changement d'un mouvement passif en un mouvement actif pourrait être comparé à l'angle que forme un corps repoussé par la rencontre d'un autre corps. Cet angle est nécessaire, il peut être mathématiquement déterminé. Si nous avons toujours des motifs lorsque nous cessons d'être passifs, alors nous sommes actifs, mais non libres. M. Fontaine dit lui-même : *Je ne suis pas libre d'aimer un objet qui se présente à moi uniquement comme bon, comme pouvant concourir à mon bonheur*, etc.

Digitized by Google

Il ne devait donc pas ajouter : *Mais un objet se présente-t-il à moi sous un rapport de bien et sous un rapport de mal, dès-lors je suis libre à son égard*, etc. Je ne suis pas plus libre à l'égard de cet objet-ci. A la vérité, je balance, c'est-à-dire que j'y regarde mieux ; mais enfin quand je découvre que l'objet me présente plus de mal que de bien, je cesse d'être libre de ne point le rejeter : cela me paraît une conséquence du principe même de M. Fontaine.

Il était impossible, sans doute, d'approfondir de telles matières dans un petit volume, mais il importait du moins à la dignité de la cause que l'on y soutient, de s'y proposer des difficultés sérieuses. Dans la lettre seizième, M[el.e] de Tourtscheninoff répond à quelques objections contre les miracles ; elle en triomphe effectivement, mais elle avait fait un choix prudent.

Il faudrait aussi éviter de voir dans des auteurs très-connus, des contradictions imaginaires, cela prévient défavorablement le lecteur. J.-J. fait des difficultés sur les mystères, et dit, *le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres*. Il dit ailleurs : *Etre des êtres, le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi*. Ainsi, J.-J. reconnaît un Dieu mystérieux, et ne reconnaît pas les mystères proprement dits. M[elle] de Tourtscheninoff dit, à ce sujet, que J.-J. est de tous les auteurs *celui qui possède le plus, le singulier talent de se contredire*. M[elle] de Tourtscheninoff est jeune et d'un sexe à qui il serait permis de l'être toujours ; cependant elle s'occupe non pas des recherches d'une érudition pédantesque, mais des objets les plus importans que l'esprit humain puisse se proposer : d'après les égards que de telles dispositions inspirent, on serait tenté de ne lui rien contester ; qu'elle me permette toutefois, pour l'intérêt même de cette vérité qu'elle cherche, de remarquer que le plus grand nombre de ceux qui lisent J.-J. y trouvent d'abord de très-fréquentes contradictions dont la plupart s'évanouissent quand ils l'entendent mieux ou qu'on le leur fait mieux comprendre. J.-J. s'est dit à lui-même : L'existence de Dieu m'est démontrée, donc je la crois, bien que le mode de cette existence soit impénétrable ; mais lorsqu'un

Digitized by Google

fait dont la cause serait mystérieuse, ne m'est pas démontré, je n'admets point ce fait. Sans décider si ces idées de J.-J. doivent paraître erronées, on peut assurer du moins qu'elles ne sont pas contradictoires.

Une discussion toute métaphysique se présente ensuite, et me ramène à M. Fontaine qui défend avec sagacité l'indivisibilité, l'immatérialité de l'ame. C'est ici la cause du genre humain. Cette question paraît essentiellement liée aux espérances d'une vie immortelle, et ne peut jamais être d'un faible intérêt, soit pour l'ame noble ou confiante qui se flatte de subsister toujours, soit pour le génie profond et inquiet qui craint de finir, pour le sage qui entrevoit dans l'avenir les effets de l'équitable grandeur de Dieu, ou pour l'insensé qui redoute l'inconnu, parce qu'il a dit, dans sa vaine joie, jouissons et puis mourons. Celui qui démontrera l'immortalité sera le consolateur des justes; mais la métaphysique a des profondeurs redoutables; souvent les lueurs qu'on y rencontre n'ont d'autre effet que d'en voiler les abîmes, et l'œil même de Clarke s'y est troublé quelquefois. Plusieurs de ceux qui ont raisonné sur ces matières sont tombés, par inadvertance sans doute, dans un sophisme assez étrange. Ils paraissent croire qu'une supposition dont ils ne peuvent se dissimuler l'incompréhensibilité, sera établie s'ils prouvent que dans l'hypothèse contraire, l'on ne saurait bien rendre raison du phénomène qu'on veut expliquer. L'on verra qu'il en est ainsi des démonstrations de la lettre huitième, si l'on veut leur opposer une autre hypothèse, si l'on admet, par exemple, avec l'auteur du *Catéchisme social* (exposé rapide d'une doctrine assez ingénieuse, publié par le même éditeur), que la pensée est l'effet de l'activité des esprits vitaux agissant sur la *présence d'esprit*, c'est-à-dire sur l'empreinte des sensations anciennes et actuelles. Le sentiment résulterait alors du mouvement de cette matière subtile et ardente, de son action sur le cerveau. Les sensations produites par des causes diverses sont agréables ou pénibles, elles se rapportent à l'œil ou au bras, enfin elles diffèrent; mais elles ne diffèrent point en ce qu'elles sont senties: les sentir, c'est exister. Le sentiment du moi résulte donc

uniformément des sensations quelconques ; ce sentiment est un, mais c'est une abstraction et non pas un être. La supposition d'un être positif qui soit un et indivisible, n'explique rien de plus ; car il n'est aucun moyen humain de comprendre qu'un être qui n'a point de parties conserve l'image de cent mille objets distincts.

Je conclus qu'il faut dire franchement avec l'auteur du CATÉCHISME SOCIAL : *Le moyen d'expliquer ce qu'on ne saurait concevoir!... Je vois un arbre végéter, l'aimant attirer le fer..... Ce sont des faits dont la cause n'a jamais été comprise..... Nous sommes bornés à apercevoir, à sentir des effets.* DE SEN**.

L'HÉRITIÈRE POLONAISE ; par M. M. D. M. — Paris, cinq volumes in-12.

Le fond de ce roman n'est pas neuf, c'est une orpheline dont on découvre la naissance, un enfant abandonné, élevé par de pauvres gens, et issu de parens illustres et riches. Le lecteur se rappellera qu'il a vu plusieurs fois cette fiction plus ou moins développée, plus ou moins bien traitée par des romanciers de toutes les nations. Ce genre est spécialement celui des Anglais, et le sujet de leurs meilleurs romans est un enfant éloigné de sa famille long-tems inconnue, mais qui se découvrant enfin amène un dénouement.

Mme la générale Wolf, femme connue dans l'Ukraine polonaise par sa bienfaisance, prend soin d'une petite fille que son postillon maladroit avait culbutée dans la boue. Elle s'appelait Léopoldine, et n'avait d'autre ressource que les bontés d'une cuisinière française, nommée Marie-Jeanne, établie dans ce pays-là, et qui au tems le plus affreux de la révolution avait sauvé, dans un des cachots de Paris, cet enfant dont la mère était l'épouse du prince Czarloski, un des plus puissans seigneurs de la Pologne. L'éducation de cette jeune personne, et tout le tems de son adolescence, fournissent à l'auteur l'occasion d'encadrer dans son récit celui des aventures, de l'histoire assez détaillée de plusieurs per-

Digitized by Google

sonnages que l'émigration française et d'autres événemens avaient amenés en Pologne. Les plus remarquables sont Mme la générale Wolf, le prince Czarloski, une Mme Roger, et un bon curé nommé M. Asselier. Leurs histoires offrent différens portraits dont plusieurs sont fort bien faits, d'une originalité piquante, et réellement intéressans, car les caractères bien tracés le sont toujours. Nous citerons d'abord celui de la générale Wolf, dont l'adroite bienfaisance cachait une ambition immodérée, de la fausseté et de l'intrigue. Il est ensuite question du prince Czarloski, mort dans ses voyages ; ses aventures à Londres, à Paris, à Vienne, et dans d'autres grandes villes de l'Europe, ne sont pas les plus intéressantes de ce roman, dont la marche embrouillée est fréquemment interrompue, et l'héroïne Léopoldine n'y occupe pas la plus grande place. Mme Roger, créole de St-Domingue, émigrée en Angleterre, s'y remarie ; elle était veuve d'un gentilhomme breton dont elle trace la véritable physionomie en parlant des troubles révolutionnaires en Bretagne, de la noblesse, des affaires et des mœurs de cette contrée, que l'auteur du roman paraît connaître fort bien. Le curé, M. Asselier, est un modèle de toutes les vertus chrétiennes et sociales. Il raconte d'une manière touchante les maux cruels et la persécution que lui fit éprouver son état de prêtre, durant la révolution impie, et jusqu'au moment où on le transporta dans les colonies. Nous n'avons point parlé du comte Pinki, brave militaire, simple, généreux et bienfaisant, employé, dès sa première jeunesse, au service de la France, et conservant pour elle un attachement que le tems et le bouleversement universel n'avaient point altéré ; mais nous avons dû le rappeler, car vers la fin de l'histoire il joue un rôle important : il protège Léopoldine durant une longue suite de traverses et de peines que produit sa mauvaise fortune. Cette partie de *l'Héritière polonaise* n'est pas la meilleure. On n'y trouve rien de neuf dans les aventures, rien de piquant dans les caractères. Pour conclusion du roman, le comte Pinki marie, selon le vœu de son cœur, sa pupille Léopoldine devenue enfin riche et heureuse.

Digitized by Google

Ce roman a un mérite que nous ne voulons point taire; il est écrit purement, avec agrément et facilité. L'auteur y varie, avec autant d'aisance que de goût, les tons; il sait prendre celui de ses personnages quand il les fait parler, et toujours selon leur caractère, leur état, et selon les circonstances où il les place. D.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Nouvelles relatives aux Sciences, Arts et Belles-Lettres. — La gloire dramatique du fécond Kotzebue court de grands risques, si l'anecdote rapportée par plusieurs journaux étrangers se confirme. On prétend que cet auteur faisait faire ses pièces, en grande partie, par de jeunes étudians, ou qu'il les achetait toutes faites; qu'ensuite, après y avoir ajouté quelques phrases de sa façon, ou corrigé celles qui ne lui appartenaient pas, il les revendait sous son nom et à son profit. Voici ce qui a donné de la publicité à ce commerce, assez rare en littérature, parce que, quand l'ouvrage vendu a du succès, l'amour-propre du véritable père ne manque pas de commettre des indiscrétions. Kotzebue a oublié de payer l'un de ses ouvriers littéraires, qui n'a point oublié, lui, de réclamer le salaire qu'on lui devait. Les autres, trouvant les sommes qu'ils avaient reçues trop modiques relativement à celles que les objets vendus ont procurées à l'acheteur, font pareillement des réclamations; et l'auteur putatif ne saura bientôt auquel entendre. Cette anecdote expliquerait l'étonnante variété qu'on remarque dans Kotzebue. Les flibustiers littéraires ne devraient voler que les morts, parce que ceux-ci ne réclament point.

— On publie la seconde livraison des *Lettres académiques sur la langue française*. Ces lettres paraîtront par cahier, de mois en mois. Elles offrent des remarques qui sont le résultat de l'examen de nos ouvrages classiques publiés depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Elles sont adressées aux fondateurs de l'Athénée de la langue française; outre les lettres sur les auteurs morts, chaque cahier en contiendra une qui concernera l'un des

auteurs vivans les plus connus. On a remarqué, depuis long-tems, que les étrangers qui savaient notre langue, l'ayant apprise par principes, la connaissaient mieux que nous, et l'on prétend même que la lecture des bons écrivains formait plus le style que l'étude de la grammaire. On en pourrait conclure qu'on peut s'affranchir de cette étude : cette conclusion paraît avoir été tacitement admise par plusieurs auteurs ; mais, quand on a lu leurs ouvrages, on voit que leur exemple est loin de prouver quelque chose. Dans les *Lettres académiques*, on s'occupe de rendre compte de ce qui met dans un juste rapport l'idée avec l'expression ; c'est-à-dire, qu'elles ont pour objet la *philosophie du langage*, qui n'est pas devenue comme l'autre, il est vrai, le point de mire des déclamateurs, mais qui n'en est pas moins dédaignée par eux, si l'on en juge par le peu de rapport qu'il y a entre leurs idées et leurs expressions.

— Le concours poétique ouvert par MM. Lucet et Eckart a été envisagé de différentes manières. Les uns trouvaient un *contraste* trop grand entre le sujet ou l'objet du concours et le tribunal ; les autres prétendaient qu'il n'y en avait point assez entre les concurrens et les juges : tout le monde se demandait quels titres pouvaient avoir ces derniers pour dispenser des couronnes. Si quelquefois on appelle des jugemens d'une académie, on pouvait bien présumer que ceux qui viennent d'être prononcés ne mériteraient pas d'être mieux traités. Les personnes qui ont l'esprit bien fait n'ont vu dans le concours en question que ce qu'il fallait y voir, un motif d'émulation : mais on est obligé de convenir que l'événement célébré n'en avait pas besoin. D'autres, qui pourraient bien aussi n'avoir pas tort, ont imaginé que ce n'était là qu'une spéculation mercantile de quelque libraire qui a voulu se procurer, à peu de frais, la matière de deux volumes. Quoi qu'il en soit du but et du motif, il n'est peut-être pas inutile de répéter les noms de quelques-uns des vainqueurs ; de ceux particulièrement qui étaient inconnus ou à peu près inconnus jusqu'ici (ce qui fait présumer que leurs vers sont l'essai d'une muse naissante), la renommée n'ayant point encore prononcé leurs noms. Ce sont, pour les prix, MM. Pierrugues, Hay, Bis, Topin, Pilon, Barrière, Berrier, La Serve, Jacquin, Draparnaud, Ménegaud et Trémaut : pour les accessits, MM. Carrès, Clavé et Bérenger, etc.

— Un Allemand nommé Freudentheil vient de traduire

dans sa langue, *le Siége de Calais* : il a changé ce titre en celui d'*Eustache de Saint-Pierre, ou le Triomphe du Patriotisme*, et les vers de Debelloy en prose allemande.

— Un ménage hollandais s'est emparé de nos deux plus célèbres tragiques. M. Guillaume Bilderdyk, poëte, a traduit *Cinna* dans sa langue, et le choix de M^me^ Bilderdyk s'est fixé sur *Iphigénie*. Tous deux font parler Corneille et Racine en vers bataves.

— Auguste Lafontaine vient encore de publier deux romans : le premier intitulé : *Wentzelfalk et sa famille*, est en trois volumes, et le second en deux volumes sous le titre de *la Confession au Tombeau*. On commence à croire qu'il veut désespérer son traducteur affidé, mais ce dernier a une manière à lui de réparer un arriéré, et son zèle et son exactitude sont trop connus pour qu'il ne soit pas bientôt au courant. On pense que, pour déconcerter l'infatigable Lafontaine, il fondra dans un seul les quatre romans qui n'ont point encore été traduits, parce qu'ils se sont succédés si rapidement qu'on les croirait jumeaux.

— M. l'abbé Antonio Dragoni de Crémone a fait paraître un poëme sur *l'Amour Conjugal*, qui forme un volume in-4°. Il fallait bien que dans le pays du sigisbéisme l'amour conjugal se trouvât quelque part.

— Les Anglais, qui se donnent comme de grands penseurs, éprouvent une vraie jouissance lorsqu'ils ont le *bonheur* d'entortiller la pensée la plus claire de manière à ce qu'elle devienne une énigme obscure : et quand cette pensée est si évidente qu'il est impossible de la dérober à l'intelligence la plus ordinaire, alors ils ont recours aux métaphores les plus bizarres. Voici un vrai tour de force dans ce genre, qu'offre un ouvrage récemment publié à Londres. Il s'agit de dire que sans la vertu, la naissance est un petit mérite : vieil apophthegme qu'on répète depuis qu'il y a une classe d'hommes au-dessus des autres. Pour le rajeunir on s'est exprimé ainsi : *Une noble extraction est la plus triste de toutes les veuves, si elle n'épouse pas quelque vertu éminente*. La naissance qui est une *veuve* fort *triste* si on ne la marie point à quelque *vertu !* Je doute qu'à l'hôtel Rambouillet on eût réussi à habiller aussi ridiculement une pensée commune, quoiqu'on y *mariât* le substantif avec l'adjectif.

— On vient de publier une *Lettre à M. G. sur un attentat littéraire dont la gloire de l'Empire demande l'expiation*. Un titre pareil fait frissonner, mais comme il ne s'agit

que de...... heureusement en lisant la brochure on se rappelle aussitôt le *Nascetur ridiculus mus*, et l'on en est quitte pour la peur.

— Voici l'épigraphe que M. de Montgaillard a prise pour son ouvrage sur la *Situation de l'Angleterre* : « Si un grand homme venait à s'asseoir sur le trône de France, l'Angleterre tomberait et ne serait pas plus importante que l'île de Sardaigne dans le système européen, car la banqueroute est déjà à notre porte. » Ce passage est de Bolingbrocke. Le choix d'une épigraphe n'est jamais indifférent dans un ouvrage; mais c'est un bonheur très-rare que d'en prendre une qui soit une prophétie.

— On vient de relever un anachronisme inexplicable commis par un homme à qui l'on ne peut refuser ni une grande instruction, ni un talent distingué, ni un goût délicat et sûr. Voici ce qu'on lit dans le treizième volume du *Cours de Littérature* de *Laharpe* (p. 327) : « Ces reproches généraux ne sont rien en comparaison de ce que » Voltaire écrivait quand Frédéric mort ne fut plus à » craindre. » Or, comme chacun sait, Voltaire mourut en 1778 et Frédéric en 1786. M. de Laharpe ne l'ignorait pas plus qu'un autre; M. de Laharpe était partisan de Voltaire, et cependant M. de Laharpe l'accuse d'une lâcheté évidemment fausse, pour l'invention de laquelle il a fallu commettre un anachronisme honteux qui ferait bafouer un écolier! Voltaire, Frédéric, Laharpe étaient contemporains; les deux premiers jouissaient, chacun dans son genre, de la plus grande célébrité : le troisième, quoique bien inférieur au premier, et ainsi que lui, nullement comparable au second, a mérité que quelques-uns de ses ouvrages triomphassent de l'oubli. On aurait tout lieu de croire que son témoignage sur les deux autres devrait faire autorité, et nous le voyons commettre une erreur inconcevable. On peut répéter et *voilà comme on écrit l'histoire!* Ce ne peut être qu'une distraction, mais elle est sans exemple; il n'est pas permis d'être distrait lorsqu'on accuse.

—Dans les *Mémoires de la princesse Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, sœur de Frédéric-le-Grand*, on lit le détail d'un repas dans lequel le roi fesait servir à sa fille *une soupe au sel, et un ragoût de vieux os rempli de cheveux et de saloperie*. Ce sont les expressions de la princesse qui mourait de faim auprès d'un pareil ordinaire. On croirait qu'il est question du dîner de quelque Tartare, et l'honneur d'être admis à la table royale ne devait point être envié par

Digitized by Google

un gourmet. Quand on voit cette princesse recevoir, en se mariant au margrave de Bareith, *huit cents écus pour son entretien*, somme que son père trouvant trop forte, réduisit ensuite; quand on lit la description du palais de la margrave et des meubles de son appartement dont les rideaux se déchiraient dès qu'on avait la maladresse d'y toucher; quand on aperçoit le souverain de Bareith ivre-mort, amoureux de la nièce de la gouvernante de sa femme, et prêt à l'épouser, régner au milieu d'une cour composée de personnages plus grotesques les uns que les autres, on peut faire des réflexions philosophiques. Si, établissant une théorie d'après les actions du père du Grand-Frédéric, c'est-à-dire, d'après sa conduite envers ses enfans et la manière dont il formait ses armées, on suppose qu'il avait écrit sur ces deux articles, on aurait pour conclusion ces deux principes: 1° pour recruter son armée il faut envoyer au loin des escouades qui s'emparent de vive force des plus beaux hommes; 2° on doit élever ses enfans *à coups de poing, à coups de pied dans le ventre;* nous aurions un traité de plus sur l'éducation, et ce ne serait pas le moins curieux.

— L'athénée de Niort a, comme l'on sait, mis au concours, pour prix de poésie, l'*Embrasement de Sodôme*. A ce propos on a fait des plaisanteries et rappelé des historiettes qui ne sont pas du meilleur ton. Le journaliste des Deux-Sèvres s'est très-sérieusement fâché contre ses confrères qui se sont, dit-il, *vigoureusement scandalisés*. Il oubliait que le scandale ne s'exprime que par l'indignation et non par des plaisanteries. Tout en convenant que le sujet pouvait n'être pas académique, on a peut-être eu tort de le remarquer. L'embrasement de Sodôme semble appartenir en effet plutôt à la peinture qui ne saisit qu'un moment, qu'à la poésie qui embrasse plus d'espace et de tems, et ce n'est pas le lieu d'appliquer le précepte *ut pictura poësis*. Cependant le poëte peut se borner à décrire un incendie produit par le feu du ciel, sans aller chercher la cause ni prendre les choses *ab ovo;* et l'on a eu tort de prétendre qu'il fallait, pour proposer un pareil sujet, une *innocence* bien rare et bien louable.

— En se rappelant le succès prodigieux qu'eut, à certaine époque, le *Père de Famille*, et en le comparant à l'accueil qu'on vient de lui faire, on est obligé de reconnaître l'effet du changement des goûts et des opinions. Combien n'a-t-on pas écrit sur le genre! Diderot voulait

que l'on discutât sur le théâtre ; et si l'on avait adopté sa poétique, nous eussions vu en scène des personnages dissertant sur des questions de morale et de physique, ce qui eût été bien pis que des drames ; car encore vaut-il mieux pleurer que bâiller.

— La classe de la langue et de la littérature française de l'Institut impérial, a nommé à la place vacante par la mort de M. Esménard, M. Ch. Lacrételle, auteur de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*.

Elle a nommé à celle vacante par le décès de M. Laujon, M. Etienne, auteur de la comédie des *Deux Gendres*, de *Brueys et Palaprat*, et de divers autres ouvrages dramatiques.

Les candidats qui ont obtenu le plus de voix après MM. Lacrételle et Etienne, sont MM. Aignan, traducteur de l'*Iliade* et auteur des tragédies de *Briséïs* et de *Brunehaut*, et de plusieurs autres ouvrages, et Alexandre Duval, auteur du *Tyran domestique*, du *Chevalier d'industrie*, des *Héritiers*, etc., etc.

MŒURS, USAGES, ANECDOTES. — Les élégantes ont, jadis, porté des besicles ; mais comme cette mode, qui les défigurait, leur ôtait en même tems l'air de jeunesse en leur donnant l'apparence d'une infirmité qu'on ne voit qu'aux vieillards, on supprima les besicles qui furent remplacées par la lorgnette. On varia la forme de cet *instrument* : tantôt suspendue au col par une longue chaîne, tantôt passée au doigt comme un anneau, la lorgnette devint une espèce d'ornement dont l'usage permettait des gestes gracieux. On sait qu'il fallait en faire une étude sérieuse, parce qu'il était important de connaître un grand nombre de combinaisons dans les manières d'arrondir le bras et d'*étager* les doigts, en portant la lorgnette à l'œil et en donnant un mouvement imperceptible au corps, ainsi qu'une légère inclinaison à la tête. L'art de manœuvrer la lorgnette eut ses élémens, sa théorie : il fournit à la beauté de nouvelles occasions pour faire voir une jolie main, un joli bras, sans aucune affectation et *presque sans y songer*. Ce qui n'était d'abord qu'un besoin réel devint bientôt une arme dont la coquetterie s'empara, et des femmes aux yeux de lynx prirent la lorgnette pour montrer le bras ou la main ; mais ce manége, en forçant de fermer un œil, faisait faire une grimace qui nuisait à l'ensemble de la physionomie. C'est une coquetterie fort mal entendue que de-

Digitized by Google

gâter un visage pour étaler une main. On a donc senti les inconvéniens de la lorgnette ; mais le remède qu'on paraît avoir adopté est pire que le mal même. Au lieu de supprimer l'inutile instrument, sans le remplacer, ainsi que l'exigeaient le goût et le bon sens, nos dames se sont affublées d'une espèce de fourche dont le manche, long et large, est terminé par deux branches mobiles qui, glissant l'une sur l'autre, s'ouvrent à volonté et suivant le volume du nez qu'elles emboitent hermétiquement. Il résulte de cette invention que la bouche et le bas du visage sont cachés, qu'il règne autour des yeux un cercle qui en dénature la forme, que les deux joues sont traversées par deux raies et séparées du nez, enfin que le visage le plus régulier, le plus frais, le plus animé, n'a plus figure humaine derrière cette cloison bizarre. En vain le bras qui porte ces besicles d'un nouveau genre est-il éblouissant de blancheur, on n'est frappé que du singulier effet qu'elles produisent. Une femme entendrait mieux ses intérêts en renonçant à *voir* plutôt que d'être vue ainsi bridée.

— Voici une anecdote assez singulière par le mystère dont elle est enveloppée. Publiée dans plusieurs journaux, elle mérite d'entrer dans la *Chronique de Paris*, puisque le fait s'est passé dans cette capitale. Le 12 de ce mois, vers onze heures du soir, un individu couvert d'un voile de crêpe noir, les deux mains armées de pistolets, s'introduit rue du Cloître-Saint-Honoré chez un changeur qui soupait avec sa femme, dans une arrière-boutique. Je laisse à penser la frayeur que causa une telle apparition. On crut que le fantôme revenait de l'autre monde, mais la demande qu'il fit de 6000 francs montra qu'il avait encore des affaires dans celui-ci. Cette demande était accompagnée de la menace adressée aux deux époux et par laquelle on les avertissait qu'au moindre cri on leur brûlerait la cervelle. La peur ne raisonne ni ne calcule : avec un peu de présence d'esprit le couple eût été volé. Mais malgré les menaces il appelle au secours et pousse de tels cris que le voleur effrayé à son tour cherche à prendre la fuite ; ne pouvant ouvrir la porte par laquelle il s'était introduit, il s'imagine qu'on l'a renfermé avec intention et que l'on va s'emparer de sa personne. Il perd la tête, et dans un mouvement de désespoir il s'est brûlé la cervelle. On n'a rien trouvé sur lui qui donnât le moindre indice de sa personne. Ce voile et le suicide par lequel se termine l'expédition font croire que le voleur en était à son coup-d'essai.

Digitized by Google

— M. Beyer, rue de Clichi, n° 16, vient, comme il le fait périodiquement dans cette saison, de répéter qu'il fait établir d'excellens paratonnerres. Autant pour nous convaincre que pour se rappeler au souvenir des amateurs, il raconte avec simplicité les heureux résultats de sa science : chez M. l'avocat Pérignon, à Auteuil, sur la maison duquel il a posé un paratonnerre, la foudre a été, pendant l'orage du samedi 3 du courant, visiblement soutirée du nuage orageux par ledit paratonnerre, sans qu'il en soit résulté aucun mal, ainsi que cela devait être, nous assure-t-il, et sans que son appareil en ait souffert aucune atteinte. Il nous apprend en outre qu'à Sceaux, où il a également posé un paratonnerre chez M. le conseiller-d'état comte Duchâtel, ce paratonnerre, au *moment même* où cet orage *fit entendre* le dernier coup de tonnerre dans ce canton, a reçu une immense quantité de fluide électrique qu'il a transmis, bénignement et sans aucun accident, au réservoir commun. Il ajoute que M. Duchâtel et plusieurs personnes qui se trouvaient avec lui sous un vestibule voisin de la porte-cochère et tout près du conducteur, ont vu *très-distinctement* la foudre s'élancer sur la pointe du paratonnerre qui l'a transmise à la terre *sans bruit*, et sans laisser d'autre trace qu'une forte odeur sulfureuse répandue dans toute la maison. Le paratonnerre, visité ensuite dans toutes ses parties, n'a offert aucune marque de la présence de la foudre.

En vérité, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de la modestie avec laquelle M. Beyer nous parle de paratonnerres ou des rares effets qu'ils produisent, tel, par exemple, que celui d'attirer subtilement et *sans bruit* la matière fulminante, au moment d'un *violent coup* de tonnerre, car le dernier qui se fit entendre à Sceaux le samedi 3 du courant, peut véritablement être compté parmi les plus violens. Quoi qu'il en soit, comme les paratonnerres sont d'une utilité reconnue, et que M. Beyer demeure, à ce qu'il nous dit, rue de Clichi, n° 16, autant vaut-il s'adresser à cet artiste, qu'à tout autre.

— Un des grands inconvéniens des feux d'artifice, ou plutôt le seul qui existât et troublât le plaisir aussi vif que passager qu'on éprouve à la vue d'un pareil spectacle, était le danger dont jusqu'à ce moment il a toujours été accompagné. Les baguettes des fusées causaient souvent, en retombant à terre, des blessures dangereuses et quelquefois mortelles ; plus la ligne qu'elles décrivaient était élevée,

Digitized by Google

plus elles produisaient d'effet, mais aussi leur chûte n'en était que plus à craindre. Il en résultait que la frayeur précédait toujours le plaisir, et qu'il pouvait être suivi des regrets les plus amers. Rendre ce plaisir plus pur en inspirant la sécurité la mieux fondée, était un bienfait réel dont s'est occupé avec succès le gouvernement. Le moyen que l'on a employé, dans la dernière fête, pour ôter aux fusées tout leur danger, consiste à leur adapter un cercle rempli d'artifices, et qui, s'enflammant immédiatement après l'effet de la fusée, en détache le cylindre, laisse la baguette libre dans l'air. Comme elle est de roseau, sa chute ne peut causer aucun accident. Mais M. le colonel Grobert a trouvé un autre moyen bien préférable encore; et l'on croit qu'on en fera l'essai à la première occasion.

— Témoins d'un dépit *poétique* qui nous a paru plaisant, nous croyons devoir en rendre compte. La scène s'est passée, il y a peu de jours, chez M^me De**, qui, sans prétendre à la célébrité passagère et douteuse des Geoffrin, rassemble chez elle une société choisie dont les membres n'ont d'autre désir que celui de plaire, et d'autre prétention que celle de se faire valoir mutuellement. On y voit un poëte dont la muse joint, en dépit de l'usage, la modestie au talent. Il s'exprime en prose et ne récite des vers que lorsqu'il en est prié. Dernièrement il était question de louange, morceau friand dont chaque auteur voudrait avoir sa part. On s'étonnait de ce que tant de souverains avaient été loués jadis avec tant de bonheur. La maîtresse de la maison dit qu'elle n'en était point surprise, et qu'elle en croyait trouver la raison dans la nature des louanges dont ils avaient été l'objet, et sur-tout parce qu'ils n'en méritaient qu'une partie. « On pouvait dans ce tems, ajouta-t-elle, employer la fiction qui présente une mine inépuisable. Boileau, célébrant le passage du Rhin, mettant en action le fleuve indigné, lui faisant essuyer avec rage *sa barbe limoneuse*, haranguer ceux qui doivent défendre ces bords et céder enfin, Boileau fait une louange adroite : il parlait d'un événement inoui, d'une tentative qu'on regardait comme téméraire. Il pouvait mettre en jeu le dieu du Rhin et ses naïades ; mais quand d'autres fleuves aussi rapides, plus larges ou plus profonds, sont, à une époque postérieure, franchis en un instant; on ne peut plus réveiller les divinités du Pô, du Mincio, du Weser et du Danube, ni leur faire agiter leurs urnes. — Ce moyen ou tout autre analogue paraî-

Digitized by Google

» trait usé, reprit le poëte avec feu, lorsque tous les esprits
» montés à la hauteur de la poésie la plus élevée sont comme
» accoutumés aux miracles et se trouvent au-dessus du pays
» des fictions. Le passage du Rhin surprit, quoique le roi
» n'en fût que le spectateur :

> Louis les animant du feu de son courage
> Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage. Boileau.

» Le gain répété de plusieurs batailles étonnait d'autant plus
» que jusqu'alors les succès avaient été alternatifs. La poésie
» pouvait s'emparer de ces événemens et les embellir en-
» core, soit en augmentant les difficultés et les obstacles,
» soit en faisant intervenir à l'exemple des anciens quelque
» divinité : ainsi les actions que l'on célébrait étaient pour
» la plupart d'invention. Les victoires se combinaient alors
» avec lenteur et souvent elles dépendaient des circons-
» tances : mais quand, devenues le résultat d'une seule
» conception, elles se sont succédées avec la rapidité de
» l'éclair ; quand les vainqueurs toujours conduits ou pous-
» sés par le même homme ont porté leurs pas triomphans
» sur le continent et au-delà, la poésie s'est vue dépouillée
» de ses armes magiques. Elle n'a plus eu d'images à sa
» disposition. Elle ne peut plus aller chercher la foudre ou
» Jupiter dans l'Olympe. La foudre et le Dieu sont sous les
» yeux du poëte, et ce qu'il a de mieux à faire, c'est de
» décrire, de se contenter de l'humble rôle d'historien. —
» Vos réflexions sont justes, reprit M^me^ De**, je prends
» bien part à votre dépit : il est fondé : je vous plains sin-
» cèrement, mais convenez qu'il vaut mieux qu'il en soit
» ainsi ; nous aurons moins de beaux vers et plus d'actions
» héroïques, moins de fictions et plus de faits. Les lauriers
» se trouvaient plus sur le front des poëtes que sur celui
» des héros : ce sera tout le contraire. Est-ce un si grand
» mal? — Oui, madame, du moment où il n'y a plus de
» partage, le poëte n'a plus qu'à briser sa lyre. »

— On fait à Saint-Cloud des préparatifs pour la célébration de la fête de Sa Majesté l'Impératrice. Nous avons reçu à l'occasion de cette fête une pièce de vers que nous nous empressons de publier.

ACTIONS DE GRACES DES SOURDS-MUETS,

POUR LA FÊTE DE S. M. L'IMPÉRATRICE ET REINE.

Dans ces lieux d'où la voix paraît s'être exilée,
Qu'habite l'infortune instruite et consolée,

Digitized by Google

Où de la charité le secours paternel
Achève avec respect l'œuvre de l'Eternel ;
Autour d'un simple autel quelle foule s'empresse !
Le sentiment à l'œil imprimant son ivresse,
Semble de la pensée agrandir l'horizon,
Et le geste prononce une sainte oraison.
Quand d'une ame long-tems à soi-même inconnue
Monte aux pieds du Seigneur la prière ingénue,
Combien il doit aimer ce virginal encens !
Vous, second Créateur de ces tristes Enfans,
Qui pour eux de la vie aplanissez la route,
Parlez, homme du ciel ; tout mon cœur vous écoute ;
Que leurs muets discours par vos soins reproduits
Disent quel soin fervent ici les a conduits.
Déjà du saint pasteur la fidèle éloquence
Donne, organe du geste, une voix au silence.

« Que de bienfaits sur nous épanche le seigneur !
» Que son amour éclate en sa munificence !

» Quand parut le héros qu'envoya ta puissance
» Grand Dieu ! comme l'épi, sous le fer moissonneur
» Tombaient l'honneur et l'innocence ;
» Et sans l'enfant dont la naissance
» Dans les champs de la paix vient semer le bonheur,
» Bientôt tranchés par la licence,
» Tombaient, comme l'épi, l'innocence et l'honneur.

» Que de bienfaits sur nous épanche le Seigneur !
» Que son amour éclate en sa munificence !

» Heureux le sein dont la fécondité
» Nous a du ciel transmis les dons suprêmes !
» Pour un héros et sa postérité
» Qui doit prier plus que nous-mêmes ?
» Cet ange de bonté, cet ange de valeur
» Qu'après Dieu notre amour encense
» Sous l'aile de sa gloire abrite le malheur ;
» Un père, un roi de nos maux est vainqueur,
» Et son arme est la bienfaisance.
» Prions : LA RECONNAISSANCE
» EST LA MÉMOIRE DU CŒUR (1).

(1) Réponse de Massieu, sourd-muet, à cette demande : *Qu'est-ce que la Reconnaissance ?*

Digitized by Google

» Tel qu'on voit du soleil la lumière endormie
» Lentement se lever de son berceau lointain,
» Se prolongeait notre matin;
» Nous apparaissions dans la vie,
» Mais un héros nous tend la main,
» Dompté par un pouvoir humain,
» Le Néant s'étonne et recule;
» La vie autour de nous circule;
» Et de ce terrestre lieu,
» Découvrant un céleste monde,
» Tout entier nous aspirons Dieu
» Dans la clarté qui nous inonde.
» Un père, un roi de nos maux est vainqueur,
» Et son arme est la bienfaisance;
» Prions: LA RECONNAISSANCE
» EST LA MÉMOIRE DU CŒUR.

» Ombre comme nous passagère,
» L'homme nous méconnaissait tous;
» Famille à la sienne étrangère,
Hélas! nous n'osions même embrasser ses genoux.
» O suave amitié, de tes faveurs jaloux,
» Si nous venions, d'un geste qui supplie,
» Réclamer ton nectar si doux,
» Au banquet fraternel la place était remplie,
» La coupe était vide pour nous.
» Des seuls flots d'une source amère,
» L'adversité nous abreuvait;
» Nous ignorions jusqu'au nom d'une mère,
» Quand l'indifférent le savait!
» Mais ô bonheur qu'un dieu nous réservait!
» Notre souvenir le contemple
» Ce nom tardif, ce nom religieux,
» Dans nos cœurs entré par les yeux,
» Comme l'aube du jour pénètre dans un temple.
» C'est-là que vos bienfaits sont venus vous placer,
» NAPOLÉON, FRANCE et LOUISE.
» Loin qu'en nous le charme s'épuise
» Notre œil, sans jamais se lasser,
» A vos noms se plaît à sourire,
» Et ne pouvant les prononcer,
» Nous pouvons du moins les écrire.

Digitized by Google

» Nous pouvons lire, et relisons cent fois,
» Les hauts faits du Roi des Rois.
» Tout, ses conquêtes et ses lois,
» Nous apprend jusqu'où l'on admire.

» Nous pouvons lire et relisons cent fois
» Les hauts faits du Roi des Rois.

» Nous savons à l'envi multiplier la page
» Où par l'airain mobile en lettres assemblé (2),
» Dans les souvenirs se propage
» Le malheur qu'il a consolé.
» Quand des ans la marche éternelle,
» De sa fête solennelle
» A ramené le jour par nos vœux appelé,
» Notre burin toujours fidèle (3)
» Peut offrir l'image au modèle.

» Oui, nous savons animer sous nos doigts,
» L'image du Roi des Rois.

» Toi dont le pouvoir éternise
» Les triomphes et les revers,
» Grand Dieu! veille sur lui, sur l'auguste Louise;
» Tu veilleras sur l'univers.

» Louise en souriant désarma la victoire;
» Sous des myrtes unis à des lauriers épais,
» On la vit du char de la paix
» Monter au trône de la gloire.
» Le salut de la France est un de ses bienfaits:
» Puisse durer sa vie autant que sa mémoire!
» Chez vingt peuples qu'il soit fêté,
» Qu'on le bénisse, qu'on l'adore,
» Ce nom par l'infidèle autrefois redouté,
» Ce nom dont elle vient sanctifier encore
» La bienheureuse majesté!

» Toi dont le pouvoir éternise
» Les triomphes et les revers,
» Grand Dieu! veille à jamais sur l'enfant de Louise,
» Tu veilleras sur l'univers. »

Huilard-Breholles.

(2) Les sourds-muets se distinguent particulièrement dans l'art de l'imprimerie.

(3) Plusieurs sourds-muets sont aussi de bons graveurs.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les bulletins de Windsor ont changé de face, et ils ont cessé d'être aussi alarmans. A la date du 12, S. M. avait consenti à prendre quelques alimens, l'état de sa santé corporelle était tel qu'on ne craignait plus un danger prochain. L'état mental était le même; le 16, les symptômes étaient les mêmes; au 17, même état également; l'appétit était recouvré complètement; mais cette circonstance faisait craindre des retours de démence et des crises qui donneraient les craintes les plus pénibles. Le 15, il a été tenu un conseil du cabinet à l'hôtel des affaires étrangères; il a duré plusieurs heures; repris le 16, il a été également fort long. Le marquis de Wellesley l'avait convoqué, et on a présumé qu'il était relatif à la politique continentale. Une circonstance particulière fait présumer que la délibération pour laquelle le conseil avait été convoqué est terminée.

Les nouvelles reçues à Londres de l'armée de Portugal, ne font que confirmer dans l'idée que l'on a de la mauvaise situation de l'armée. Les transports de malades et de blessés se succèdent sans interruption. La fièvre maligne continue ses ravages à Lisbonne et dans d'autres villes du Portugal. Il est inutile d'ajouter que les habitans éprouvent la plus affreuse misère; chaque jour augmente dans les villes et dans les camps le nombre des malades victimes de l'influence de la saison, et des fatigues de la campagne. Les Français ont eu l'art et les moyens de prendre des positions étendues dans des pays salubres; les Anglais sont concentrés nécessairement sur un point où dans cette saison le climat est toujours dangereux: aussi lord Wellington demande-t-il des secours de tout genre, des renforts en hommes, en chevaux, des munitions, de l'argent. On croit le ministère disposé à faire de nouveau l'expérience de l'inutilité de ses sacrifices; on voit où le conduit une si aveugle obstination, et le prolongement d'une telle lutte; ses généraux refusent le combat; ils occupent un pays sans vouloir s'exposer pour sa défense, et cependant l'énormité de leurs pertes est telle, que l'Angleterre doit épuiser ses dernières ressources pour tenir son armée

Digitized by Google

sur un pied respectable, et pour que ses régimens ne ressemblent pas tous à ceux qui reviennent en Angleterre, mutilés, sans chefs et sans drapeaux, tels que les fusiliers du roi, la légion allemande et le 48e de ligne présentant au retour un effectif de 200 hommes échappés à Albuerra.

Les nouvelles de Cadix ne sont pas plus rassurantes; cette ville a été, dès le commencement de la guerre, le foyer de la trahison, dit le *Morning advertiser,* ce qui veut dire, dans la bouche des Anglais, que cette ville riche, florissante, commerciale, a dû renfermer un grand nombre de propriétaires qui ont vu les troubles avec effroi, qui soutiennent malgré eux un siége qui les ruine, et qui doivent aspirer au moment où l'autorité du roi les délivrera et des factieux qui les ont exposés, et des alliés qui les ont si mal secourus. Les Anglais en effet ont quitté Cadix; Blake les y a remplacés avec quelques troupes exténuées de fatigues et en proie à tous les besoins; de tels défenseurs ne viennent demander que des secours, et n'apportent avec eux que le découragement: les Anglais le sentent bien; aussi, lorsque dans cet état de choses, ils annoncent que le maréchal duc de Dalmatie s'est rapproché de Cadix, ils comptent avec moins de sécurité le nombre des défenseurs de la ville, qu'ils ne redoutent l'esprit et les intentions de ceux auxquels la fin d'une telle guerre est devenue si nécessaire.

Mais ce n'est pas assez pour le ministère anglais, de la maladie du roi, du compte à rendre, lorsque le parlement s'assemblera de nouveau, de l'imminence de la guerre d'Amérique, de l'émancipation totale de l'Amérique méridionale qui échappe à la domination que lui destinait le commerce anglais, du mauvais succès de l'expédition de la Baltique, de la situation de l'armée en Portugal, de celle de la banque et du papier-monnaie en Angleterre; il faut que l'esprit qui anime ce ministère lui suscite encore de nouveaux embarras, et excite contre lui non pas des ennemis extérieurs, mais les propres sujets du royaume-uni; il faut que les excès de la persécution et de la violation de tous les droits réveillent parmi les catholiques irlandais les sentimens de la justice de leur cause.

On sait que les catholiques ont tenu de nouvelles assemblées; que leurs résolutions, toujours les mêmes et toujours repoussées, tendent à réclamer l'exercice du droit de pétition, le rappel des lois qui les oppriment et les dégradent; que ces catholiques sont appuyés dans leurs réclamations

Digitized by Google

par un grand nombre de protestans qui embrassent leur cause et leurs intérêts; qu'ils ont formé de nouveau un comité chargé de soutenir leurs droits et leurs réclamations auprès du gouvernement; que ce comité s'est formé, malgré la proclamation du lord chancelier d'Irlande, et la présence des juges d'assises en tournée. On apprend que le gouvernement s'est décidé à un coup d'éclat; cinq députés des catholiques ont été arrêtés le 9 août, et obligés de donner caution; mais, dit l'*Evening-Post* (journal de Dublin), les mandats d'arrêt, les amendes, les prises de corps n'épouvantent pas les catholiques; la presse continuera, dans sa liberté constitutionnelle, de défendre les droits de l'Irlande, et le prince, s'interposant entre l'oppresseur et l'opprimé, conservera l'affection du peuple et régnera sur tous les cœurs. Le même journal ajoute que les catholiques de Cork, de Tiperrary et de Limerich ont adhéré aux résolutions prises à Dublin. Les réquisitions de la permission de s'assembler ont été faites dans plusieurs endroits, une demi-heure après la réception de la proclamation du gouvernement d'Irlande contre ces mêmes assemblées.

Le *Star* fait à cet égard les réflexions suivantes :

« Tous les hommes sages doivent être favorables à la cause de l'émancipation des catholiques, comme à celle d'une liberté raisonnable, en général, dans le sens propre de ce mot; mais on ne peut que blâmer l'esprit qui paraît animer dans ce moment-ci quelques catholiques. Quand le gouvernement se trouve embarrassé par une multitude d'affaires imprévues qui sont une suite de l'indisposition de notre bien-aimé monarque, ce n'était pas le moment d'agiter une question qui, en tout tems, ne doit être discutée qu'avec la plus sérieuse attention, et exige dans sa discussion la plus grande franchise et une liberté qu'aucune considération n'influence. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que les catholiques sont blâmables de persister à nommer des députés et à vouloir s'assembler en aussi grand nombre, malgré la proclamation qui le leur défend. Est-il un homme raisonnable qui ne convienne que l'on pouvait fort bien poursuivre l'affaire de la pétition dont il s'agit, sans une convention de six à sept cents personnes? La conduite contraire qu'on a adoptée a rendu nécessaire l'intervention du gouvernement, et justifie les précautions qu'il a prises pour le maintien de la tranquillité publique. »

Digitized by Google

Le *Times* tient le même langage, et remarque, avec une extrême inquiétude, le ton pris dans l'*Evening-Post*.

Ce dernier Journal, en effet (imprimé à Dublin), ne se permet rien moins que de publier ce qu'on va lire :

« Que la nation compte avec une pleine confiance sur les intentions du régent ! S. A. R. sait que les Irlandais seuls peuvent mettre sa famille à l'abri du sort accoutumé des princes d'Allemagne.

» Les Anglais en général sont impérieux parce qu'ils sont riches, et grossiers parce qu'ils sont ignorans. Il ne faut pas que le prince heurte leurs préjugés, car ils ont été, ce que les Irlandais ne seront jamais, d'atroces régicides. Le prince craint ce peuple turbulent, il ne peut écouter les catholiques d'Irlande sans compromettre sa couronne ; sa conduite est prudente ; il a besoin de prouver aux Anglais que les Irlandais sont décidés à défendre leurs droits. Si le prince a ordonné la mesure récemment adoptée contre les catholiques, il n'a fait autre chose que permettre que les sujets de son père soient poussés au dernier désespoir, pour leur fournir une occasion de prouver qu'ils veulent fortement ce qu'ils veulent. A la vérité, quatre millions d'Irlandais poussés à bout présentent un aspect assez formidable à la nation anglaise, qui, dans ce moment de crise, est ce qu'elle doit être, le peuple le plus *penseur* du monde. »

Quelles seront, peut-on demander, les conséquences de l'état de trouble où l'on tient l'Irlande ? Le mécontentement de ce peuple n'attirera-t-il pas l'attention de l'ennemi, et n'engagera-t-il pas le chef des Français à transporter dans ce pays le théâtre de la guerre ?....

On pense bien que le *Courrier* ne se renferme pas dans les bornes de la modération du *Times*; il est très-curieux de lire ce qu'il voit dans les actes des catholiques, et ce qu'il présage pour l'avenir.

« S'il y a des personnes, dit-il, disposées à blâmer le gouvernement, c'est sans doute pour avoir été jusqu'à ce jour trop tolérant. Depuis long-tems, des assemblées, que l'on supposait faussement n'avoir été convoquées que pour étayer les réclamations des catholiques, enflammaient et égaraient l'opinion publique. L'émancipation n'était que le prétexte ; l'objet réel de ces assemblées était la révocation de l'acte d'union et la séparation de l'Angleterre. L'émancipation n'est que le premier pas ; on veut ensuite faire revivre l'esprit des volontaires de 1781 ; puis on cherchera

Digitized by Google

à intimider la législature par la présence d'une force armée; viendront ensuite la révocation de l'acte d'union, la séparation de la Grande-Bretagne, un parlement papiste : ce sont-là les différens points auxquels on en veut venir. Il faudrait être bien aveugle, en vérité, pour ne pas s'en apercevoir; il suffit de lire les discours prononcés dans ces différentes assemblées, et de voir quels sont les toasts que l'on porte aux dîners publics. Nous ignorons si l'arrivée, du continent, de tant de prêtres catholiques irlandais a quelque rapport avec les vues et les projets des mécontens; mais il est assez extraordinaire, et le gouvernement sans doute n'a pas manqué de l'observer, qu'il en soit arrivé un si grand nombre depuis quelque tems. »

Au surplus, *le Sun*, principal Journal ministériel, contient cette déclaration : que S. A. R. le prince régent ne consultera dans l'affaire des catholiques d'Irlande que les intérêts de l'Empire, et que les ministres s'empresseront de seconder de tous leurs efforts les intentions bienveillantes de S. A. R. — Ces expressions sont vagues, dit à cet égard le *Morning-Chronicle*; les intérêts de l'Empire sont-ils dans le système de M. Parceval, ou dans celui des Whigts, c'est-à-dire dans le système de l'intolérance, ou dans celui de la constitution?

Tel est l'état actuel des choses relativement à cette partie du royaume-uni. La question de l'arrestation des cinq membres du comité va être portée devant un jury, d'une manière constitutionnelle, au commencement même, comme on le suppose, de la prochaine session. Les Anglais donnent, aux membres du comité et en général au parti catholique d'Irlande, l'épithète de conventionistes.

Voici les derniers détails reçus sur les événemens de la campagne du Danube :

Après la bataille de Rudschuk, le général Kutusow assembla un grand conseil de guerre, auquel assistèrent les généraux Langeron, Woinoff, et plusieurs autres officiers supérieurs. On fut unanimement d'avis que malgré la victoire qu'elle venait de remporter sur un ennemi bien supérieur en nombre, l'armée russe se verrait cependant exposée à des pertes successives et difficiles à réparer, si elle était obligée de repousser continuellement les attaques que le grand-visir méditait contre elle; qu'il était ainsi conforme aux intérêts de S. M. l'Empereur de Russie, de ne pas sacrifier inutilement tant de valeureux soldats, et de faire repasser le Danube aux troupes, après qu'on aurait

Digitized by Google

détruit la place de Rudschuk. C'est à la suite de cette délibération, conforme à l'intention du précédent général en chef Kamenski, que l'armée russe s'est effectivement portée sur la rive gauche du fleuve. On a dressé acte de cette conférence, si importante par ses résultats, et il a été signé de tous ceux qui ont participé à la délibération. On l'a envoyé ensuite à Pétersbourg par un courrier extraordinaire.

Depuis cet événement, le quartier-général du général Kutusow était toujours à Giurgewo, mais on remarquait dans la position de l'armée sous ses ordres des changemens qui paraissaient avoir pour but de mettre un frein aux incursions que les Turcs ont déjà faites sur la rive gauche du Danube. Ainsi un corps commandé par le lieutenant-général Woinoff est parti pour Obilesty, qui est à mi-chemin de Bucharest à Kalarasch; il campera près d'Obilesty et de Slobodzie. Un autre corps, sous les ordres du lieutenant-général Essen, s'est dirigé sur Turno, vis-à-vis Nicopolis, où il doit également camper. Les dépôts et les petits détachemens qui étaient en Bessarabie, et qui consistent principalement en cavalerie, ont reçu l'ordre de se retirer et de se porter aussi par Fokschan sur Slobodzie dans le district de Talonicz. Le lieutenant-général comte de Langeron commande une colonne mobile qui doit rester à Piatra, qui forme le point central des deux postes ci-dessus, et soutenir chacun des corps qui y sont placés.

On mande encore de Giurgewo que la plus grande partie de l'armée turque s'est éloignée de Rudschuk, où elle n'a laissé qu'une forte garnison qui répare les fortifications; mais jusqu'ici l'on ignore quelle direction elle a prise: on présume qu'elle s'est portée sur Lom. On est maintenant occupé à détruire les faubourgs de Giurgewo. Un nombre considérable de chariots venant de Giurgewo a pris aujourd'hui la route de Fokschan. Ces chariots étaient chargés de pontons et d'attirails de pont, de bombes et autres munitions. Un convoi de chariots vides s'est rendu de Bucharest à Giurgewo.

Hamed-Effendi est toujours à Bucharest.

Le grand-visir a marché avec une grande partie de son armée sur la Servie; plusieurs pachas ont la même destination. En Egypte, les préparatifs du passage de l'Isthme se continuent toujours; on fonde quelque espoir sur la division des Wahabis, et l'on croit pouvoir détacher de leur cause des officiers de la Porte qui avaient été forcés de l'embrasser.

Digitized by Google

Dimanche, après la messe, au Palais de Saint-Cloud, S. M. l'Empereur et Roi a reçu, dans les formes accoutumées, une députation du département de la Lippe, et une des Isles-Ioniennes; toutes deux composées des premiers personnages de ces pays, et présentées par le prince archichancelier de l'Empire : toutes deux venaient présenter leurs hommages à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

S. M. a répondu aux membres de la première députation :

« Messieurs les députés du département de la Lippe, la » ville de Munster appartenait à un souverain ecclésias- » tique, déplorable effet de l'ignorance et de la supers- » tition. Vous étiez sans patrie. La Providence, qui a » voulu que je rétablisse le trône de Charlemagne, vous a » fait naturellement rentrer, avec la Hollande et les villes » Anséatiques, dans le sein de l'Empire. Du moment où » vous êtes devenus Français, mon cœur ne fait pas de » différence entre vous et les autres parties de mes Etats. » Aussitôt que les circonstances me le permettront, j'éprou- » verai une vive satisfaction à me trouver au milieu de » vous. »

S. M. a adressé à la députation ionienne les paroles que l'on va lire :

« Messieurs les députés des Isles-Ioniennes, j'ai fait faire » dans votre pays de grands travaux. J'y ai réuni un grand » nombre de troupes et de munitions de toute espèce. Je ne » regrette pas les dépenses que Corfou coûte à mon trésor; » elle est la clef de l'Adriatique.

» Je n'abandonnerai jamais les îles que la supériorité de » l'ennemi sur mer a fait tomber en son pouvoir. Dans » l'Inde, comme dans l'Amérique, comme dans la Médi- » terranée, tout ce qui est et a été Français le sera cons- » tamment. Conquis par l'ennemi, par les vicissitudes de » la guerre, ils rentreront dans l'Empire par d'autres » événemens de la guerre ou par les stipulations de la » paix : je regarderais comme une tache ineffaçable à la » gloire de mon règne, de sanctionner jamais l'abandon » d'un seul Français. »

Digitized by Google

Les lettres-patentes de la teneur suivante, viennent d'être publiées :

« Napoléon, Empereur des Français, etc., etc.

» A tous présens et à venir, salut :

» Nos chers et amés les cardinaux, archevêques et évêques de notre Empire, nous ayant fait exposer, par notre ministre des cultes, que les actes émanés des assemblées du clergé de France ont toujours été revêtus d'un sceau particulier, et nous ayant, par cette raison, supplié de leur accorder des armoiries destinées à cet usage, nous avons bien voulu prendre leur demande en considération. En conséquence, sur la présentation qui nous a été faite par notre cousin le prince archichancelier de l'Empire, de l'avis de notre conseil du sceau des titres, et des conclusions de notre procureur-général, voulant donner aux exposans un nouveau témoignage de notre bienveillance et de notre protection spéciale, nous avons, par ces présentes, signées de notre main, conféré et conférons aux cardinaux, archevêques et évêques composant le Concile national de Paris, le droit d'apposer aux actes émanés de leur assemblée un sceau particulier, conforme aux armoiries spécifiées et coloriées aux présentes, et qui sont : de gueules, semé d'abeilles d'argent, à la croix tréflée, cantonnée aux premier, deuxième et troisième d'une aigle éployée; le tout d'or, et au quatrième de la couronne de fer, aussi d'or; l'écusson surmonté et supporté des attributs épiscopaux; et pour légende du sceau : *Concilium nationale. Parisiis, anno* 1811.

» Chargeons notre cousin le prince archichancelier de l'Empire de donner communication des présentes au Sénat, de les faire transcrire sur ses registres, et d'y faire apposer notre grand sceau, en présence du conseil du sceau des titres. Car tel est notre bon plaisir.

» Donné au palais de Saint-Cloud, etc.

Signé, Napoléon.

ANNONCES.

Le Paradis perdu de Jean Milton, traduit de l'anglais par J. Mosneron. *Quatrième édition*, revue et corrigée avec beaucoup de soin;

précédée de la Vie de Milton et ornée de son portrait. Prix, broché 3 fr., et 4 fr., franc de port. Papier vélin, 8 fr., et 9 fr., franc de port. Chez François Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Cette traduction, dont le succès a été constaté par trois éditions épuisées en peu d'années, joint en effet au mérite d'un style, en général, élégant et correct, celui d'une fidélité remarquable. Les soins qu'on a donnés à cette quatrième édition l'ont encore améliorée; elle est imprimée avec beaucoup d'élégance et de correction.

Elémens de conversation anglaise. — Dialogues faciles, précédés d'un Vocabulaire français-anglais; par Jean Perrin. *Troisième édition*, revue avec soin, et augmentée d'un traité de prononciation et de prosodie anglaise; de la définition des initiales et de finales anglaises, etc., de notes explicatives; d'une scène de Molière; d'un choix d'idiotismes et de proverbes, etc.; par J. Turner, auteur de la Nouvelle Grammaire anglaise. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

L'utilité de ce livre est universellement reconnue et attestée par le nombre considérable d'éditions successives qu'il a eues. Les additions de M. Turner, avantageusement connu par une fort bonne grammaire (on la trouve chez le même libraire), rendront cette nouvelle édition plus utile encore aux amateurs de la langue anglaise, et leur en faciliteront l'étude.

Hommages poétiques à LL. MM. II. et RR. à l'occasion de la naissance de S. M. le roi de Rome. Deux vol. in-8° de près de 900 pages, ornés de gravures, beau papier. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port; en papier vélin, 20 fr., et 24 fr. franc de port. Chez Kilian, libraire, au bureau des *Hommages poétiques*, rue Beauregard, n° 6; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nota. On trouve chez M. Arthus-Bertrand, *la Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*, un vol. in-8°, avec le portrait, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

Œuvres choisies de Barthe. Prix, papier ordinaire, 1 fr.; papier fin, 1 fr. 25 c.; papier vélin, 3 fr.; grand papier vélin, 4 fr. 50 c.; et pour le port franc, 50 c. Chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

La vente de la bibliothèque de feu Marie-Joseph de Chénier commencera le 26 du courant, à six heures de relevée, rue Basse-du-Temple, hôtel Fonlon. Le catalogue des livres, précédé d'une *Notice historique* sur sa vie et ses ouvrages, se vend 2 fr. chez Bleuet, libraire, rue de Thionville, et chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXVIII. — Samedi 31 *Août* 1811.

DEPT DE LA SEINE 5. Cen.

POÉSIE.

MES RAISONS.

SATIRE D'APRÈS LA PREMIÈRE DE JUVÉNAL.

Avant moi, Juvénal l'avait dit en latin.
BOILEAU.

QUOI ! toujours écouter de plattes rapsodies !
N'avoir jamais mon tour, quand de ses tragédies
L'un m'écrase à loisir, l'autre de ses romans,
Ceux-là de vers légers, encor plus assommans !
Ai-je bien pu souffrir que le nouvel Enée (1)
M'ait pris impunément une longue journée ?

FRAGMENS DE LA Ire SATIRE DE JUVÉNAL.

Semper ego auditor tantum ? nunquam ne reponam,
Vexatus toties rauci Theseïde Codri ?
Impunè ergo mihi recitaverit ille togatas ?
Hic elegos ? impunè diem consumpserit ingens
Telephus ? aut summi plenâ jam margine libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes ?

Qu'impunément Oreste, encor sur le métier (2),
Nous ait déjà noirci des rames de papier?
Eh! de grace, messieurs, souffrez que l'on respire!
On a dit tant de fois ce que vous allez dire!
Qui n'a chanté l'amour? Qui n'a, la larme à l'œil,
Soupiré les regrets de l'élégie en deuil?
Les tombeaux violés, les terreurs de la France,
Le bonheur qui nous luit après tant de souffrance,
La gloire du grand homme et ses desseins profonds
N'ont-ils pas, en grands vers, ébranlé nos plafonds,
Et brisé, par les cris des lecteurs intrépides,
Les pilastres du Louvre et ses cariatides (3)!
Qu'ils apprennent enfin ces chantres importuns
Qu'on bâille aux plus beaux traits, s'ils deviennent communs.

Mais si tant d'écoliers riment par privilége,
Nous aussi, nous voulons illustrer le collége.
Ainsi que Durival, j'ai professé, rimé;
Ainsi que Durival, je veux être imprimé.
Faut-il, des plats auteurs quand l'engeance foisonne,
Epargner un papier que n'épargne personne?

Pourquoi, me dira-t-on, suivre encor les sentiers,
Où Boileau signala ses rapides coursiers?
Pourquoi! des mœurs du tems ignorez-vous la honte?

Nota magis nulli domus est sua, quàm mihi lucus
Martis et Æolis vicinum rupibus antrum
Vulcani; quid agant venti, quas torqueat umbras
Æacus; unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ, quantas jaculetur monychus ornos
Frontonis platani, convulsaque marmora clamant
Semper et assiduo ruptæ clamore columnæ.
Expectes eadem à summo minimoque poëta. . . .

Et nos ergo manum ferulæ subduximus; et nos
Consilium dedimus Sullæ, privatus ut altum
Dormiret? stulta est clementia, cum tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.

Cur tamen hoc libeat potius decurrere campo,
Per quem magnus equos auruncæ flexit alumnus,
Si vacat, et placidi rationem admittitis, edam.

Digitized by Google

Quand, pour sa nullité, flétri dans Amathonte,
Narsès, bravant l'affront d'un fatal examen,
Expose sa disgrâce au flambeau de l'hymen;
Quand sa femme, au barreau détaillant chaque preuve,
Vierge avec un mari, plaide pour être veuve;
Quand, au mépris des mœurs, tout un sexe éhonté
Pare, sans la vêtir, sa folle nudité,
Et nous ôte, en donnant ses appas en spectacle,
Le bonheur du désir et l'attrait de l'obstacle;
Quand brille, couvert d'or, celui qu'on a pu voir
Fatiguant pour deux sous la houppe et le rasoir,
Aux gages du bourgeois que son char éclabousse;
Quand Paul, chargé d'honneurs et que l'honneur repousse,
Des derniers dans son bourg, des premiers à Paris,
Le plus fier, le plus vil de tous les favoris,
Sur son cœur gangrené fait rayonner l'étoile,
La satire s'indigne et déchire le voile.
Eh! quel homme impassible, armé d'un triple airain,
Aux flots de son courroux peut imposer un frein,
En voyant ce Mathon, avocat subalterne,
Roi d'un département que sa Phriné gouverne?
Et ce vil délateur du plus illustre ami,
Artisan des forfaits dont la France a gémi,
Qui promène des grands la dépouille funeste,

Cum tener uxorem ducat spado; Mævia tuscum
Figat aprum, et nudâ teneat venabula mammâ;
Patricios omnes opibus cum provocet unus
Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat;
Cum pars niliacæ plebis, cum verna canopi
Crispinus, tyrias humero revocante lacernas,
Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum;
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ:
Difficile est satiram non scribere. Nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se?
Causidici nova cum veniat lectica Mathonis
Plena ipso? post hunc magni delator amici,
Et citò rapturus de nobilitate comesa
Quod superest . . . et qui testamenta merentur
Noctibus, in cœlum quos evehit optima summi
Nunc via processus. . . . . . .

Digitized by Google

Et, gorgé de leurs biens, en dévore le reste;
Et ce traître à l'œil fauve, qui, d'un air caressant,
Flatte en dressant un piége, et tue en embrassant;
Et ces galans escrocs, gens de robe ou d'église,
Qui des vieilles beautés amans par entreprise,
Afferment leur jeunesse à d'infâmes desirs,
Et trouvent la fortune au défaut des plaisirs!
L'un est à cent ducats, l'autre double la somme,
La mesure du gain donne celle de l'homme.
Ah! qu'ils vendent leur sang! mais qu'on les voie aussi,
Plus pâles, plus défaits, qu'un voyageur transi
Qui foule, d'un pied nud, l'effrayante vipère,
Ou qu'un auteur sifflé que Geoffroi désespère.

Oh! de quel feu Clindor fait brûler mes humeurs!
Lui qui vend d'un pupille et les biens et les mœurs,
Pour entourer d'éclat sa vile courtisane!
Arcas, malgré Thémis dont l'arrêt le condamne,
(Qu'importe l'infamie avec un grand trésor?)
Traîne dans son exil sa noirceur et son or,
Et mettant à profit la colère divine,
Laisse en pleurs vingt cités dont il fait la ruine.
Que vois-je? un magistrat protecteur des abus,
Du vice en plein rapport exige des tributs!
Sur la corruption fondant son opulence,

Unciolam Proculeius habet, sed Gillo deuncem;
Partes quisque suas . . . . . .
Accipiat sane mercedem sanguinis, et sic
Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram!

Quid referam, quanta siccum jecur ardeat irâ,
Cùm populum gregibus comitum premat hic spoliator
Pupilli prostantis? at hic damnatus inani,
Judicio (quid enim salvis infamia nummis?)
Exul ab octava Marius bibit et fruitur Diis
Iratis, at tu victrix provincia ploras.
Hæc ego non credam Venusinâ digna Lucernâ?
Hæc ego non agitem? Sed quid magis Heracleas,
Aut Diomedeas, aut mugitum Labyrinthi,
Cum leno accipiat mœchi bona, si capiendi

Digitized by Google

L'interprète des lois a vendu leur silence!
En vain tonne ou gémit l'honnête homme effrayé,
Le crime n'est plus crime alors qu'il a payé;
Et, sans se dérober au mépris qui l'assiége,
Le fripon bréveté montre son privilége.
Et d'Horace en mes mains j'éteindrais le flambeau?
J'irais, loin d'éclairer cet horrible tableau,
Chanter le vieux Priam, le festin de Mycène,
Ou, rival de Pradon, sur la tragique scène,
Affrontant des sifflets l'homicide chorus,
Compromettre à-la-fois Métastase et Cyrus?
Et tandis que mon vers coulerait inutile,
Aux amans de sa femme Orgon toujours facile,
Ronflant sans sommeiller, ou les yeux au plafond,
Compterait les profits de son heureux affront!
Le crapuleux Sinval serait chef de cohorte!
Car on sait qu'il y vise, et le droit qu'il y porte
C'est un luxe effréné, plus brillant chaque jour;
Sans bien, sans patrimoine, il éblouit la cour,
Vil flatteur chez les grands, dont il sert la bassesse,
Infâme Automédon au char de leur maîtresse.
Ah! portant mes crayons jusqu'aux lieux fréquentés,
J'y peindrai dans un char ouvert de tous côtés,
Avec l'air dédaigneux qu'affecte un sot ministre,

Jus nullum uxori; doctus spectare lacunar,
Doctus et ad calicem vigilanti stertere naso.
Cùm fas esse putet curam spectare cohortis,
Qui bona donavit præsepibus, et caret omni . . . . . .
Majorum censu, dum pervolat axe citato
Flaminiam; puer Automedon nam lora tenebat,
Ipse lacernatæ cum se jactaret amicæ.
Nonne libet medio ceras implere capaces
Quadrivio? cum jam sexta cervice feratur,
Hinc atque inde patens, ac nudâ penè cathedrâ,
Et multum referens de mæcenate supino
Signator falso qui se tantum atque beatum
Exiguis tabulis et gemmâ fecerat udâ?
Occurrit matrona potens quæ molle calenum
Porrectura, viro miscet silente rubetam,
Instituitque rudes, melior locustâ, propinquas,

Digitized by Google

Cet enfant de Plutus à l'œil sec et sinistre,
Dont les biens, le crédit, les honneurs sont le prix
D'un testament suspect, ou d'un billet surpris.
Je peindrai de Cléon la compagne perverse
Mêlant toute sa rage au vin qu'elle lui verse.
Sans éluder l'opprobre, échappée à la loi,
D'un époux incommode elle suit le convoi,
A travers les soupçons qui planent en silence.
Pour obtenir un rang, méritez la potence.
On vante la vertu, mais elle meurt de faim.
Urban doit aux forfaits ce palais, ce jardin,
Ces banquets somptueux et ces meubles antiques,
Si nouveaux cependant chez ses Dieux domestiques.

A saisir tant de traits à peine je suffis.
Là, le père a souillé la couche de son fils;
Là, le frère à sa sœur fait partager ses vices;
Là, l'amour n'a qu'un sexe et d'infâmes complices (4);
Et pour les mettre à nud sur mon papier brûlant,
Mon indignation me tient lieu de talent.....
Depuis qu'au haut des monts laissés par le déluge (5),
Le vieux Deucalion repeuplant son refuge,
Aux cailloux amollis fit un ame et des sens,
Avec le genre humain les vices renaissans
Désir, crainte, colère, intrigue, vain délire,

Per famam et populum, nigros efferre maritos.
Aude aliquid brevibus Gyaris, et carcere dignum,
Si vis esse aliquis.......
.... Probitas laudatur et alget.
Criminibus debent hortos, prætoria, mensas,
Argentum vetus, et stantem extra pocula caprum.
Quem patitur dormire nurus corruptor avaræ?
Quem sponsæ turpes? et prætextatus adulter?
Si natura negat, facit indignatio versum......

Ex quo Deucalion, nimbis tollentibus æquor,
Navigio montem ascendit sortesque poposcit,
Paulatimque animâ caluerunt mollia saxa,
Et maribus nudas ostendit Pyrrha puellas;
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Digitized by Google

Voilà les alimens dont vécut la satire.
Mais le vice jamais fut-il plus déchaîné ?
Le luxe plus ardent ? le jeu plus acharné ?
Une bourse n'est rien à ce jeu parricide,
De tout le coffre-fort une carte décide.
Aussi, quels cris, Valère, et quel affreux tourment !
Nommerai-je ton crime un simple égarement,
Si tandis que tu perds deux mille écus de rente,
Ta femme abandonnée est sans pain et mourante ?
Le mal par notre audace à son comble porté
Ne laisse rien à faire à la postérité.
Qu'importe que le prince à l'affreuse licence
De l'exemple et des lois oppose la puissance ?
Qu'importe que Thémis nous parle par sa voix ?
Nos mœurs ont plus de force et triomphent des lois.
Avant d'abandonner le siècle à son délire,
Sur ce débordement déchaînons la satire.
Affrontons cette mer et voguons en pleine eau.
Mais quels sont tes moyens pour ce projet nouveau ?
Comme tes devanciers as-tu la noble audace
D'écrire un vers sanglant, et de le dire en face ?
— Qu'entends-je, et de quel monstre ai-je caché le nom ?
Eh ! que m'importe à moi que Darmin crie ou non !
— Soit, il est dans la boue ; ose ainsi de ta plume,
Attaquer Duverneuil sous l'or de son costume,

Et quando uberior vitiorum copia ? quando
Major avaritiæ patuit sinus ? alea quando
Hos animos ? neque enim, loculis comitantibus, itur
Ad casum tabulæ, positâ sed luditur arcâ.
Prælia quanta illic dispensatore videbis
Armigero ? simplex ne furor sestertia centum
Perdere, et horrenti tunicam non reddere servo ?

Nil erit ulteriùs quod nostris moribus addat
Posteritas ; eadem cupient, facientve minores.
Omne in præcipiti vitium stetit. Utere velis,
Totos pande sinus : dicas hic forsitan ; unde
Ingenium par materiæ ? unde illa priorum
Scribendi quodcunque animo flagrante liberet
Simplicitas ? — Cujus non audeo dicere nomen ?
Quid refert dictis ignoscat Mutius, an non ?

Digitized by Google

Et devers l'échafaud dressé par Guillotin......
— Quoi ! Duverneuil, gorgé de sang et de butin,
Brille de ses forfaits ! il triomphe ! il insulte
La vertu qui gémit sans honneur et sans culte !
Et moi. — Pas un seul mot ! crains tous les yeux ouverts !
Dis, s'il vient à passer, LE VOILA, tu te perds (6).
Crois-moi, prends des sujets qui n'offensent personne,
Chante les prés, les bois, le printems et l'automne ;
Décris, rien n'est plus beau que des chants descriptifs.
Attache au moindre objet nos yeux contemplatifs,
Et sans méditer l'art de grouper des figures
Comme sur un écran pose tes découpures.
Nul de vers si benins ne cherche à se venger.
Si tu rimes sans gloire, au moins c'est sans danger.
Mais lorsque de Lucile un courageux élève (7)
De l'ardente satire a fait briller le glaive,
L'homme infâme pâlit ; les crimes de son cœur
Ont jailli sur son front en des flots de sueur ;
Delà les pleurs de rage, et les cris de vengeance :
Vois l'horreur du combat, avant qu'il ne commence ;
On recule trop tard, après le premier feu......
— Vous parlez de combats, j'y vais songer un peu.
Trêve donc aux vivans qui peuvent se défendre (8),
Et des tombeaux fameux interrogeons la cendre.

R. D. FERLUS.

— Pone Tigellinum : tæda lucebis in illa,
Quâ stantes ardent qui fixo gutture fumant....
— Qui dedit ergo tribus patruis aconita, vehatur
Pensilibus plumis, atque illinc despiciat nos ?
— Cum veniat contra, digito compesce labellum,
Accusator erit qui verbum dixerit, HIC EST.
Securus licet Æneam Rutulumque ferocem
Committas ; nulli gravis est percussus Achilles,
Aut multum quæsitus Hylas, urnamque secutus,
Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ,
Inde iræ et lacrymæ. Tecum prius ergo voluta
Hæc animo ante tubas ; galeatum sero duelli
Pœnitet. — Experiar, quid concedatur in illos
Quorum flaminiâ tegitur cinis atque latinâ.

Digitized by Google

NOTES SUR LA SATIRE PRÉCÉDENTE.

(1) Ai-je bien pu souffrir que le nouvel Énée
M'ait pris impunément une longue journée ?

La traduction de l'Enéide par M. Gaston, que l'on a voulu opposer à celle de M. Delille, est, quoi qu'on ait dit, un très-mauvais ouvrage. Il est rare qu'on y voie percer le sentiment des beautés immortelles de l'original.

(2) Qu'impunément Oreste encor sur le métier
Nous ait déjà noirci des rames de papier.

Ce poëme épique d'Oreste n'est connu, je pense, que par ce trait malin de Juvénal. On ignore jusqu'au nom de son auteur, et pas un vers n'en a été conservé. L'Institut de ce tems-là ne crut pas devoir le tirer de son obscurité.

(3) Les pilastres du Louvre et ses cariatides.

Quand cette pièce fut composée, l'Institut de France tenait encore ses séances dans la sale du Louvre dont les embellissemens, chefs-d'œuvre de sculpture, et que j'ai substitués aux colonnes du sénateur Fronton, sont connus des amateurs.

(4) Là, l'amour n'a qu'un sexe et d'infâmes complices.

C'est le sens que donne Dusaulx et la plupart des interprètes à cette expression énergique *sponsæ turpes*, qu'il traduit littéralement, *des épouses infâmes ;* mais les Français ne se contentent pas d'un terme vague ; il faut au moins indiquer l'idée en la voilant.

(5) Depuis qu'au haut des monts laissé par le déluge
Le vieux Deucalion repeuplant son refuge, etc.

Les traducteurs se sont bien mépris sur le sens de ce fameux passage de Juvénal. Il présente, suivant qu'ils l'ont tous entendu, une contradiction manifeste avec le sujet de cette satire, où Juvénal expose les motifs qui lui ont fait adopter de préférence le genre satirique. Ces motifs sont les vices horribles du siècle, seul objet de son indignation. Or, quand Dusaulx et les autres lui font dire ici que toutes les passions qui depuis le déluge déshonorent l'humanité vont être le sujet de son livre, ils le font sortir de son plan, et cette idée ne peut se lier ni avec ce qui précède où est exprimée fortement l'intention de se renfermer dans les horreurs actuelles ; ni avec ce qui suit, où le poëte reprend sa vive peinture avec une nouvelle énergie.

Digitized by Google

Le seul Cesarotti, dans sa traduction italienne, déclare en note qu'il s'est aperçu de cette contradiction, et sans chercher à disculper Juvénal (au contraire, il en fait ressortir davantage la faute) il a tâché, dit-il, d'en diminuer l'inconvénient par la tournure qu'il a prise ; mais outre que je ne pense pas qu'il y ait réussi, n'aurait-il pas dû supposer que le passage dont il s'agit n'avait pas été compris, plutôt que d'imputer un contre-sens à un auteur de cette force, et pour lequel il professe une profonde estime ? Un seul mot bien interprété allait y jeter un grand jour et rendre à ces vers la justesse cherchée. Transcrivons-les :

Ex quo Deucalion . . . . . .
Navigio montem ascendit, sortesque poposcit,
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, NOSTRI *est farrago* LIBELLI.
Et quando uberior vitiorum copia ? etc.

Il est évident qu'en traduisant *nostri libelli* par *ma satire* ou *mon livre*, le sens est extrêmement embarrassé et rompt tout-à-fait la liaison des idées ; car s'il va s'occuper de tous les vices depuis le déluge, ce ne sont donc pas les déportemens du jour qui ont allumé sa bile et déterminé son entreprise ; mais si on entend par *nostri libelli, le genre de poésie que j'ai adopté,* alors la pensée se montre et se groupe fort bien avec celles qui l'entourent. *Les vices éclos depuis Deucalion ont toujours été la matière de la satire ; répondez-donc, quand a-t-elle pu s'exercer sur des vices plus hideux qu'aujourd'hui ?* C'est descendre naturellement de l'idée générale à l'idée particulière qui en découle. Le raisonnement est clair, la conséquence juste, tout est d'accord. Que l'on compare ma traduction de ce passage avec les autres, on sentira que j'en ai le premier saisi le sens qui avait été obscurci par tant de mauvais commentaires.

(6) Dis, s'il vient à passer, LE VOILA, tu te perds.
Accusator erit qui verbum dixerit : hic est.

Le même Cesarotti trouve fort difficile de comprendre le sens de ce vers. Où est donc l'obscurité ? *Quoi ! ce fameux empoisonneur, du haut de son char fastueux jettera impunément sur nous un regard de dédain ! et moi... —* Oui, gardez-vous de rien dire. Vous seriez accusé de l'avoir outragé, si vous disiez seulement à son aspect LE VOILA. Ce sens qui se présente de suite est très-beau, très-énergique. Cesarotti veut cependant qu'à ce vers on substitue celui-ci :

Accusator erit CUI *verbum* DIXERIS : *hic est.*

Digitized by Google

Si vous dites le voilà, il sera votre accusateur, ce qui est bien faible et moins en harmonie avec ce qui précède.

(7) Mais lorsque de Lucile un courageux élève
De l'ardente satire a fait briller le glaive.

C'est Lucilius, l'inventeur de la satire chez les Latins. Il s'y distingua par sa malignité et son éloquente franchise, il était de Sinuesse au pays des Arunces. Il ne reste que quelques fragmens de ces belles satires dont Horace fait un grand éloge à la fin de la première satire du deuxième livre. *Sunt quibus*, etc.

(8) Trêve donc aux vivans qui peuvent se défendre.

Cette sorte de palinodie par laquelle finit la satire est un jeu de Juvénal. Il a prouvé dans les suivantes que les dangers n'effrayaient pas sa vertu. Il n'a pas craint d'attaquer non-seulement le vice, mais les vicieux en personne, à quelque place qu'ils fussent élevés.

ÉNIGME.

Tu me cherches, lecteur, hé bien ! y penses-tu ?
Je n'ai pas plus de corps que je n'ai de vertu.
Comme on voit de ses bords la vague fugitive
Après un certain tems revenir sur la rive,
Ainsi dans un instant je disparais aux yeux
Pour reparaître après toujours aux mêmes lieux.
L'œil ne peut me fixer, car j'ai tant d'étendue
Qu'elle va quelquefois de la terre à la nue.
Je suis toujours en guerre avec l'astre du jour ;
J'abandonne mon poste, il le laisse à son tour ;
Je quitte pour un tems les lieux où je demeure,
Et j'y reviens toujours sans que je manque à l'heure.
Tu consultes en vain ta glace, ton miroir,
Si je reste avec toi, tu n'y pourras rien voir.
Adieu donc, tu ne peux rien faire en ma présence :
Le succès au contraire est sûr en mon absence.

CARVILLE (de Tonnay-Boutonne).

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

J'AI quatre pieds et je deviens
Des quadrupèdes le repaire;
Coupez ma tête, je deviens
Une arme propre à les défaire.

S........

CHARADE.

A tout lisant mon premier est ouvert;
A tout chaland mon second est offert:
A défaut de boussole aux marins mon tout sert.

S........

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Chanterelle* (la plus petite corde du violon), *chanterelle* (sorte de champignon), *chanterelle* (petite cheville), et *chanterelle* (oiseau qu'on met en cage dans un bois, et dont le chant attire les autres oiseaux.)

Celui du Logogriphe est *Crio*, où l'on trouve: *cri* et *ric*.

Celui de la Charade est *Sinon*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire littéraire d'Italie; par P. L. Ginguené, membre de l'Institut de France. — Trois vol. in-8°. —Prix, 18 fr., et 23 fr. 50 c. franc de port.—A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

(premier article.)

L'étude de la littérature étrangère se borne, en général, parmi nous, à des notions plus ou moins superficielles de la littérature italienne et de la littérature anglaise. Nous n'en avons pas moins la prétention de connaître l'une et l'autre; et cette prétention se manifeste fréquemment, quelquefois par des éloges peu réfléchis et peu sentis, plus souvent, à ce qu'il me semble, par un mépris absurde : de sorte qu'il serait difficile de dire lesquels de nos éloges ou de nos critiques attesteraient le mieux, au besoin, notre peu de véritable instruction sur ce point. Cependant, en ce genre comme en tout autre, l'on gagnerait à savoir en effet ce que l'on veut seulement paraître avoir appris, ou ce que l'on se persuade trop légèrement de savoir. Toutes choses d'ailleurs égales, le goût est certainement d'autant plus fin, plus sûr, plus près du vrai absolu, qu'il s'est formé sur la comparaison impartiale et attentive de plus de productions différentes, de plus de modèles divers. Avec plus de connaissances, on aurait plus de modestie; on craindrait davantage de prendre ses préjugés pour des principes; on aurait moins de penchant à régler les jouissances de son esprit sur les instigations d'une vanité purement locale : or, que tout homme bien pensant décide si ce seraient là des sacrifices ou des progrès.

Il est vrai aussi qu'il n'est pas si aisé que l'on a quelquefois l'air de le croire, d'acquérir de la littérature d'un peuple étranger une connaissance approfondie et qui, à

Digitized by Google

une époque où tant de belles sciences sollicitent, pour ainsi dire, à l'envi, notre curiosité et notre application, doive passer pour autre chose qu'une connaissance frivole. Il faut d'abord avoir appris la langue de cette littérature à un degré de sûreté et de perfection qui est peut-être autant le résultat d'une certaine aptitude individuelle et inappréciable, que d'une étude longue et sérieuse. Il faut connaître l'origine, les diverses révolutions, les périodes marquans de cette même littérature ; avoir démêlé dans les productions de ses écrivains distingués ce qui appartient au génie propre de chacun d'eux, et ce qui tient au génie national ; ce qui est l'expression des sentimens actuels, des mœurs contemporaines, et ce qui n'est qu'une expression plus ou moins artificielle des mœurs et des opinions d'une autre époque de l'histoire humaine ; il faut avoir reconnu de quelle série de tentatives heureuses ou grossières les chefs-d'œuvre ont été le couronnement, à moins, ce qui est toujours beaucoup plus rare, qu'ils n'aient été le produit de quelques-uns de ces génies éminemment privilégiés qui ne connaissent point de devanciers ; il faut enfin avoir apprécié dans ces chefs-d'œuvre leur degré de supériorité absolue et de supériorité relative, et s'être mis en état de ne jamais confondre l'un avec l'autre.

Le meilleur moyen d'acquérir ces connaissances et toutes celles qui s'y rattachent, serait, sans contredit, de les puiser immédiatement dans les sources particulières dont elles dérivent, et d'en composer soi-même un ensemble ; mais une pareille étude consumerait un tems que la plupart des hommes éclairés sont obligés de partager entre des études plus nécessaires, ou plus conformes à leur goût personnel. Dès-lors l'histoire littéraire devient d'une haute importance ; et c'est à elle que doit recourir quiconque veut orner son esprit des belles connaissances dont il s'agit, sans y sacrifier trop de tems et de recherches : c'est là qu'il doit trouver tous les matériaux de ces connaissances rassemblés, épurés, et disposés sous les points de vue les plus intéressans et les plus féconds pour l'histoire générale de l'esprit humain : c'est là, enfin, qu'il pourra mettre à profit les idées

Digitized by Google

étrangères, pour s'en faire qui lui soient propres ; car ici, comme dans l'histoire proprement dite, l'historien doit éclairer et diriger le jugement d'autrui sans prétendre l'asservir ; et c'est à quoi il réussira d'autant mieux, que le sien aura plus d'élévation.

Entre toutes les littératures étrangères, l'italienne est sans doute, relativement à nous, celle à laquelle ces observations générales s'appliqueraient avec le plus de justesse. Cette littérature est, en effet, celle que nous étudions le plus volontiers et prétendons savoir le mieux ; celle où règne un goût plus analogue au nôtre, et où les préceptes et les exemples ont le plus de conformité à nos idées ; celle enfin dont la langue nous est ou du moins nous semble la plus facile. Cependant parmi le nombre assez grand de Français qui cultivent cette littérature, et n'hésitent pas à la juger, chaque fois que l'occasion s'en présente, à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui soient parvenus à se faire une idée juste de sa richesse, de sa variété et de ses principaux caractères. La poésie italienne se réduit généralement pour nous aux ouvrages, ou, pour mieux dire, à quelques ouvrages de cinq ou six poëtes. Quelques-uns de ces poëtes sont, il est vrai, des premiers de leur nation ; mais il est rare que l'on sache assez bien leur langue pour sentir vivement leurs beautés : beaucoup parlent d'eux ; peu sont capables de les goûter. D'ailleurs, il s'en faut bien qu'ils soient les seuls dignes d'être connus et admirés. C'est bien pis encore pour les écrivains en prose. A très-peu d'exceptions près, on ne connaît des prosateurs italiens que ceux dans lesquels la langue est plus ou moins défigurée, et a perdu beaucoup de ses grâces naturelles et de son vrai caractère. On sait à peine les noms de quelques-uns de ceux chez lesquels il faudrait chercher les modèles de l'éloquence italienne, dans les divers genres où ces modèles existent.

Ces réflexions, ou plutôt ces faits auxquels il serait facile de donner un grand développement, suffisent, je crois, pour faire au moins entrevoir et pressentir l'utilité et l'intérêt d'une Histoire littéraire de l'Italie ; et le nom de M. Ginguené à la tête d'une telle histoire est du meil-

Digitized by Google

leur augure pour son mérite. En effet, M. Ginguené est connu en Italie, aussi bien qu'en France, pour s'être occupé longuement et avec amour de l'étude de la langue italienne, et de l'immense littérature de cette langue. Le zèle et la persévérance auraient bien pu ne pas lui suffire pour réussir dans son entreprise ; mais avec le goût, la souplesse de talent et les connaissances accessoires qu'il a pu y porter, le succès brillant qu'il y obtient n'a plus rien qui étonne.

Il était sans doute assez riche de sa propre érudition et de ses propres moyens, pour écrire le premier un bon ouvrage sur l'histoire de la littérature italienne, si c'en eût été le cas ; mais il s'est trouvé dans une position bien différente : les Italiens ont plusieurs bons travaux sur leur histoire littéraire. Ceux de Tiraboschi, entr'autres, sont connus de tout le monde, et sont éminemment remarquables et même uniques pour l'immensité des recherches et la critique judicieuse des faits. M. Ginguené a donc choisi un sujet pour lequel il pouvait et devait profiter de plusieurs ouvrages antérieurs ; mais sa tâche n'en est peut-être devenue que plus difficile à certains égards. Ayant eu des devanciers d'un grand mérite, il s'est trouvé dans l'obligation de faire mieux qu'eux, ne fût-ce que pour être leur égal ; de mieux exposer qu'eux mêmes leurs propres recherches, de les rectifier sur les points défectueux, d'y en ajouter de nouvelles : il a eu sur-tout à mieux lier les faits, à en généraliser davantage les résultats, et à les présenter avec plus de clarté, d'éloquence et d'intérêt. Mes connaissances ne me permettent pas de décider s'il a rempli cette tâche difficile dans toute sa rigueur et toute son étendue : mais il me semble qu'il l'a remplie sur les points les plus essentiels.

Ce que l'on remarque d'abord dans son ouvrage, c'est l'étendue du plan. Ce n'est pas qu'il se soit proposé d'y faire entrer la multitude presqu'infinie de détails qui auraient pu y trouver place, sans y être néanmoins nécessaires, et même sans ajouter beaucoup à l'évidence ou à l'importance des résultats : mais il s'est appliqué à démêler les principales circonstances par lesquelles l'histoire de la littérature italienne se rattache, d'un côté, à l'his-

Digitized by Google

toire de l'ancienne littérature, et de l'autre, à celle de la renaissance des lettres en Europe, marquant de la sorte les rapports sous lesquels elle devait être considérée comme une suite de la première, et comme l'origine de la seconde. Ainsi, il n'entre dans l'histoire littéraire de l'Italie proprement dite, que vers le dernier tiers du premier volume. Ce qui précède est une esquisse historique de la décadence progressive des lettres et des sciences dans l'empire romain, depuis le règne de Constantin, jusqu'à l'invasion des barbares, et de la révolution étonnante par laquelle ces barbares parvinrent, pour ainsi dire à leur insu, à se former des débris des langues et de la littérature des peuples vaincus par eux de nouvelles langues et une littérature nouvelle.

Cette introduction commune, comme on voit, à l'histoire générale de la littérature moderne, présente deux principaux tableaux : d'abord celui des diverses causes qui, à dater de l'établissement du christianisme, achevèrent de modifier et d'altérer le goût ancien dans les lettres et les arts, et en consommèrent la décadence. Vient ensuite l'exposé des tentatives réitérées à la suite desquelles a commencé pour les peuples actuels de l'Europe le système de mœurs, d'opinions et d'idées qui les distingue des Grecs et des Romains. Le premier de ces deux tableaux, tracé avec précision et clarté, est remarquable sur-tout par la discrétion avec laquelle M. Ginguené, ayant à montrer en quoi la littérature ecclésiastique a exercé une influence défavorable sur l'ancienne littérature profane, ne s'est servi, dans cette vue, que d'autorités que l'on ne saurait, sans injustice, soupçonner de partialité en faveur de cette dernière littérature. Il est naturel de croire qu'il aurait enrichi son ouvrage de plusieurs réflexions intéressantes et neuves, s'il se fût arrêté davantage sur quelques parties de ce tableau ; si, par exemple, il eût cherché à faire ressortir la différence ou l'opposition de l'ancienne éloquence politique, et de la nouvelle éloquence chrétienne ; s'il eût voulu analyser les mobiles particuliers de l'une et de l'autre, comparer les beautés propres de chacune, mesurer leurs limites respectives et leurs avantages réciproques, sous le point

Digitized by Google

de vue de l'art. Car, comme M. Ginguené l'a fort bien senti, l'éloquence ecclésiastique ne doit point être considérée comme une altération de l'ancienne éloquence, mais comme une éloquence à part qui avait sa source dans des sentimens et des intérêts nouveaux. Il eût été à désirer aussi qu'il pût caractériser avec plus de précision certains ouvrages très-remarquables, en ce qu'ils forment une nuance très-vive entre l'esprit de l'ancienne littérature et celui de la moderne, comme, par exemple, le roman curieux d'Héliodore, si connu sous le titre des *Éthiopiques*. Les bornes que M. Ginguené avait dû se prescrire, ne lui ont pas permis, sans doute, d'entrer dans ces développemens; mais ce serait ne pas rendre assez de justice à la manière dont il a traité ce qui convenait à son plan, que de ne pas regretter qu'il n'ait pu en suivre avec plus de détail certaines parties dominantes.

Un coup-d'œil rapide sur les tentatives de Charlemagne pour la restauration des études en Occident, un aperçu également sommaire des travaux des savans qui, sous Charlemagne, ou après lui, concoururent à cette espéce de régénération, sont ce que l'on trouve de plus important dans le deuxième chapitre, ou, comme je l'ai dit, dans la seconde partie de l'introduction générale. Cette portion du sujet de M. Ginguené en était, sans contredit, la plus ingrate et la plus stérile; mais elle était essentielle, et je ne crois pas que, relativement au dessein de l'auteur, elle pût être traitée avec plus de clarté et d'agrément.

Dans l'histoire de la littérature moderne, la lumière et l'intérêt commencent avec le douzième siècle, et le troisième chapitre de l'ouvrage de M. Ginguené est l'histoire de ce siècle. Là commence à se faire apercevoir la liaison immédiate entre les opinions et les mœurs, entre les intérêts sociaux et les études. A la suite des démêlés entre les Italiens septentrionaux et les Empereurs d'Allemagne, on voit l'énergie des caractères passer dans les esprits, et leur donner une impulsion assez puissante pour ne devoir plus être arrêtée. C'est à cette époque que les langues nées de la corruption du latin commencent à se montrer avec des formes fixes et propres,

Digitized by Google

et que la langue italienne, en particulier, devient susceptible d'exprimer les sentimens et les idées d'un peuple ingénieux et poli. Arrivé au tems de la naissance de cette langue, il était impossible que M. Ginguené ne s'arrêtât pas sur un phénomène en lui-même si intéressant, et qui était d'ailleurs comme le fondement de tout son ouvrage. On sait généralement qu'il existe deux opinions opposées sur l'origine et la formation de l'italien. Il y a eu des érudits qui ont prétendu que cette langue n'était point d'une origine aussi moderne que le moyen âge, mais bien l'ancienne langue du peuple à Rome, et un dialecte contemporain du latin classique, qui était celui de la haute société et des hommes instruits. D'autres, au contraire, n'ont vu dans l'italien que le produit d'une lente combinaison du latin et des langues des peuples septentrionaux ; et cette dernière manière de voir a toujours été celle des érudits les plus éclairés et les plus sensés de l'Italie, tels que Muratori et Tiraboschi. M. Ginguené s'est rangé de leur avis, et s'est accordé à rejeter avec eux une oppinion plus que suspecte de paradoxe, et qui n'a pas même en réalité l'avantage qu'on lui a supposé quelquefois, d'être la plus flatteuse pour la vanité nationale des Italiens. La partie de son troisième chapitre, où il examine cette troisième question, est traitée avec beaucoup de soin, d'élégance et autant de généralité de vues que le comportait le sujet.

Cet examen amenait naturellement l'historien à parler d'une langue qui, née des mêmes élémens que l'italien, et ayant avec lui des rapports aussi intimes que nombreux, était dès-lors célèbre et comptait déjà plusieurs générations de poëtes dont quelques-uns étaient parvenus à lui donner de la grâce et de la force, de la correction et de la souplesse. Cette langue, c'est le provençal du moyen âge; ces poëtes, ce sont les troubadours. Les plus anciens poëtes de l'Italie ayant cultivé la langue et la poésie provençale, ceux qui les suivirent bientôt, et firent les premiers usage de l'italien, ayant d'abord adopté pour modèles les troubadours tant étrangers que nationaux, la poésie provençale peut, en quelque façon, être considérée comme le premier période de la poésie ita-

Digitized by Google

lienne; et l'historien de celle-ci ne pouvait se dispenser de donner une idée de la première. C'est ce qu'avaient fait déjà plusieurs savans italiens, entr'autres Crescimbeni et Tiraboschi; le premier avec une érudition pleine de candeur, mais un peu diffuse et un peu confuse; le second avec un peu de légèreté. D'autres travaux ont paru depuis sur ce sujet, dans presque toutes les langues de l'Europe. Ceux de l'abbé Millot, en France, semblaient devoir épuiser la matière, et rendre superflue toute discussion postérieure. Mais de tous ces ouvrages, les uns sont si incomplets, et le dernier, en dépit de toutes les ressources que l'auteur avait eues à sa disposition, est défectueux à tant d'égards et sur des points si graves, que M. Ginguené ne pouvait se regarder comme dispensé de traiter, à son tour, ce sujet.

Il a donc consacré à l'ancienne littérature provençale un grand chapitre, composé de deux sections. Dans la première il examine quelle peut avoir été la source de la poésie des troubadours. C'est une opinion accréditée que ces anciens poëtes empruntèrent des Arabes l'usage de la rime; car les érudits ont voulu à toute force assigner une origine et une transmission historique à une invention qu'il serait, je crois, presque dans tous les cas, plus simple et plus vrai de considérer comme le développement d'un instinct naturel, puisqu'on la trouve chez une foule de peuples entre lesquels l'histoire ne démontre et ne laisse même soupçonner aucune communication. Quoi qu'il en soit, il y a eu des savans qui ont été plus loin sur le point particulier dont il s'agit ici, et qui ont prétendu que les troubadours provençaux avaient puisé chez les Arabes d'Espagne non-seulement l'exemple de la rime, mais encore le goût, l'idée et les premiers modèles de la poésie elle-même. Le docte abbé Andrès a été entr'autres de cet avis, et s'est efforcé de le soutenir par des preuves, les unes historiques, les autres intrinsèques et tirées du parrallèle de la poésie provençale avec la poésie arabe : mais la solution de cette question tient à l'examen de plusieurs faits importans auxquels l'abbé Andrès n'a eu aucun égard; et à une foule de considérations très-délicates et très-compliquées qu'il ne sembla

Digitized by Google

pas même avoir soupçonnées, et dont les bornes du plus long extrait ne permettent pas de présenter l'indication. Je me borne à dire que M. Ginguené a adopté l'opinion et les argumens de l'écrivain italien sur ce point d'histoire littéraire; il est juste d'ailleurs d'observer qu'il les a fortifiés de quelques éclaircissemens et de quelques rapprochemens nouveaux: mais avec plus de droit à donner pour vraie l'opinion dont il s'agit, il l'a toutefois énoncée d'une manière moins absolue et moins tranchante; et sa circonspection à cet égard est d'autant plus remarquable, qu'un chapitre entier de son ouvrage n'est motivé, comme je le dirai bientôt, que par la supposition d'une dépendance immédiate de la poésie provençale de la poésie arabe.

Mais, quoi qu'il en soit de la source première de cette poésie des troubadours méridionaux, ce qu'il y a de plus intéressant dans leur histoire, c'est sans contredit la singularité de leurs mœurs : c'est cet esprit inquiet qui les porte incessamment vers les aventures extraordinaires, comme vers leur élément naturel; ce mélange de piété superstitieuse et d'esprit satyrique qui s'applique avec une franchise grossière à presque tous les objets de l'estime ou de la vénération populaire; c'est ce mélange de dévouement, de foi, d'exaltation en amour, et de libertinage raffiné, de naïveté et d'extravagance qui se montrent dans tous les traits de leur vie, et en font une espèce d'hommes à part, dont l'existence n'a pu être qu'un phénomène local et passager. Or ce tableau, M. Ginguené l'a tracé d'une manière à-la-fois piquante et fidèle, en recueillant, en concentrant, pour ainsi dire, dans les limites de son plan, les aventures les plus caractéristiques qui nous ont été transmises par les biographes contemporains de ces poëtes singuliers.

La seconde section de cet important chapitre est consacrée à l'examen de la poétique des troubadours, des différentes sortes de mètres employées par eux, des formes très-variées de leurs compositions. Ce travail, sans lequel on ne saurait avoir une idée complète de l'ancienne poésie provençale, appartient tout entier à M. Ginguené. Personne ne semble en avoir eu la pensée avant lui,

Digitized by Google

même de ceux qui, ayant à leur disposition les matériaux convenables pour la mettre à exécution, ont écrit dans le dessein exprès de faire connaître le génie des troubadours. On lui a d'autant plus d'obligation pour cette partie de son travail, qu'elle exigeait une grande patience, et que ce n'était pas d'ailleurs une chose facile d'expliquer en peu de pages et avec clarté les combinaisons bizarres et très-compliquées auxquelles ces anciens versificateurs associaient l'idée d'harmonie dans les détails, et d'un bel artifice dans l'ensemble de leurs compositions lyriques.

Après cette exposition de la poétique des troubadours, M. Ginguené entreprend de faire connaître l'esprit même et les divers genres de leur poésie. Les traductions de pièces ou de fragmens en provençal que l'on trouve dans l'ouvrage de l'abbé Millot fourmillent de contre-sens ; et ce qui serait pis encore, si pis était possible, elles ne donnent presque jamais le plus faible sentiment du ton et du coloris des originaux. M. Ginguené, en prenant le parti d'emprunter divers fragmens de ces traductions, ne pouvait donc se dispenser de les corriger; c'est aussi ce qu'il a fait en plus d'un passage. Mais il eût beaucoup mieux valu pour le plaisir de ses lecteurs, et pour la gloire des troubadours provençaux, faire connaître par des traductions de lui les morceaux qu'il a insérés dans son ouvrage, comme échantillons de la poésie provençale. Le style poétique des troubadours n'est, en général, ni très-riche, ni très-élevé; mais ils avaient porté l'art de la versification à un degré de perfection bien supérieur à ce que l'on imagine communément, et dont une version en prose ne pourrait faire pressentir quelque chose, qu'autant qu'elle serait faite avec beaucoup de soin et d'habileté.

En adoptant l'opinion qui fait remonter la poésie provençale à la poésie arabe, comme à sa source première et immédiate, M. Ginguené s'est trouvé autorisé à parler de cette dernière. Il a consacré un chapitre étendu à en analyser le caractère et les divers genres. J'avoue que ce chapitre qui précède celui sur les troubadours ne me paraît que faiblement lié au fond et à l'ensemble de l'ou-

Digitized by Google

vrage : mais, considéré en lui-même, il n'en est certainement pas un des moins agréables, des moins intéressans et des moins soignés. Je m'abstiendrai toutefois d'en parler en détail, mes réminiscences de littérature arabe étant beaucoup trop vagues pour m'autoriser à prononcer sur le fond même de ce chapitre un jugement auquel j'osasse désirer que l'on ajoutât quelque foi.

Ce n'est qu'au chapitre sixième que M. Ginguené entame l'histoire de la littérature italienne proprement dite, c'est-à-dire, de l'époque où les Italiens commencèrent à faire usage de leur langue vulgaire dans les productions de l'esprit. Ici, comme partout, c'est la poésie qui se présente la première. Elle est d'abord cultivée en Sicile, dès le commencement du treizième siècle. Vers le milieu de ce siècle, on trouve déjà en Toscane et ailleurs des hommes qui s'exerçaient avec un certain succès à épurer, à ennoblir la langue poétique. Le nombre prodigieux de poëtes qui fleurirent en Italie dans l'intervalle de 1200 à 300, atteste suffisamment combien la poésie y était devenue populaire. Crescimbeni en nomme plus de cent, et il s'en faut bien qu'il les ait tous nommés. Le plan de M. Ginguené excluait nécessairement la mention de tant de personnages, la plupart peu dignes d'être retirés de l'obscurité d'une époque déjà bien loin de nous. D'ailleurs les notices qu'il aurait pû donner de leurs ouvrages n'auraient rien ajouté aux traits caractéristiques de cette première époque de la poésie italienne. Il s'est borné avec raison à distinguer, dans cette foule de poëtes, ceux dont les ouvrages sont ou plus connus, ou plus dignes de l'être. Entre ceux-là, les quatre qu'il distingue plus particulièrement sont *Guido Guinizelli*, *Guitto d'Arezzo*, *Brunetto Latini* et *Guido Cavalcante*. Le premier des quatre et le plus ancien, est peut-être aussi celui d'entr'eux qui avait le cerveau le plus poétique. M. Ginguené le fait bien connaître comme écrivain : mais il ne parle ni de sa vie ni de sa personne, faute peut-être d'avoir consulté ce qu'en dit le comte Fantuzzi dans son ouvrage sur les écrivains bolonais, ouvrage plein de recherches intéressantes pour l'histoire générale de la littérature italienne. Peut-

Digitized by Google

être aussi les lettres de *Guitto d'Arezzo* méritaient-elles de la part de M. Ginguené plus qu'une simple mention : ce n'est pas qu'elles soient à beaucoup près des modèles de style, ni très-curieuses pour le fond des choses ; mais elles offrent, je crois, la plus ancienne tentative, en italien, d'un style oratoire formé sur les modèles latins ; sous ce rapport, elles seraient un monument au moins curieux dans l'histoire de l'éloquence italienne.

Les articles de Brunetto Latini et de Guido Cavalcante me paraissent les plus complets : le premier surtout offre des rapprochemens et des observations qui appartiennent en propre à M. Ginguené, et sont d'ailleurs d'un intérêt réel pour l'ensemble de l'histoire littéraire d'Italie. Ce chapitre est terminé par un parallèle sommaire de la poésie provençale avec les premiers essais de la poésie italienne, et plus particulièrement de la poésie sicilienne, telle que nous la présentent les restes assez nombreux que nous en avons. Cette espèce d'épilogue est un des morceaux les plus distingués de l'ouvrage entier, soit pour l'excellence du style, soit pour la justesse et l'intérêt des rapprochemens. En un mot, c'est un de ces morceaux qui ont en histoire le mérite si rare, quoique toujours si nécessaire, de réunir sous un seul point de vue intéressant une multitude de faits et de détails de peu d'importance aussi long-tems qu'ils restent isolés. Un petit nombre de tels passages suffit pour donner à tout l'ouvrage où ils se rencontrent une place éminente parmi ceux de son genre.

C'est un phénomène frappant, non-seulement dans l'histoire littéraire de l'Italie, mais même dans celle de l'esprit humain, que de voir la poésie italienne sortir tout d'un coup, et pour ainsi dire d'un seul élan, de l'état d'enfance et de servilité où elle était restée un siècle entier, pour s'élever à un degré de hauteur, de beauté et de nouveauté qui, sous presque tous les rapports essentiels de l'art, n'a été encore nulle part surpassé, et semble même ne devoir jamais l'être. Cette brusque révolution fut l'ouvrage d'un seul génie, du seul Dante. Aussi le nom de Dante est-il un de ces grands noms devant lesquels se recueille, pour ainsi dire, toute l'admiration

dont l'esprit humain est capable. Il se présente le premier, dans l'histoire de la renaissance de la poésie et des arts en Europe, comme digne de faire suite aux noms consacrés par l'histoire des beaux-arts antiques, et se confond, en quelque sorte, avec eux. Aussi l'écrivain qui entreprend d'apprécier de tels génies, et qui en est digne, a-t-il besoin de recueillir, pour cette tâche, tout son talent et toutes ses ressources. La vénération, pour ainsi dire, indéfinie dont ils sont l'objet, est même pour l'historien une sorte de piége et d'écueil. Celui-ci, en effet, obligé de motiver son admiration personnelle, semble, par-là, prescrire des limites et une mesure à celle de quiconque, dominé d'ailleurs par le même sentiment que lui, ne s'en est cependant pas rendu un compte si exact et si détaillé. Nous allons voir comment M. Ginguené s'est maintenu au niveau de son sujet, et de l'attente qu'il inspire à ses lecteurs.

HOMMAGES POÉTIQUES A LL. MM. II. ET RR. SUR LA NAISSANCE DE S. M. LE ROI DE ROME, recueillis et publiés par J. J. LUCET et ECKARD. — Deux vol. in-8°, avec figures. — Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez les principaux libraires.

Sous quelque rapport qu'on envisage la séance littéraire qui a eu lieu dernièrement à la salle Olympique, séance dans laquelle on rendit compte au public du résultat d'un concours poétique ouvert à l'occasion de la naissance du roi de Rome; soit qu'on la juge sur son objet et que l'on applaudisse, du moins, à l'intention; soit qu'on préfère de la condamner sur la forme et de ne voir qu'un sujet de plaisanterie dans la lecture malencontreuse qui l'a terminée, on ne saurait disconvenir que MM. Lucet et Eckard n'aient eu une idée heureuse en rassemblant les pièces de vers composées sur le grand événement qu'il s'agissait de célébrer dans le concours poétique, et en faisant un choix des morceaux les plus dignes de paraître au grand jour de l'impression. Ils ont sauvé de l'oubli le plus grand nombre de ces pièces déta-

Digitized by Google

chées., fugitives comme le moment qui les a vu naître. En même tems ils ont élevé, comme ils le disent eux-mêmes, un édifice littéraire consacré par la reconnaissance à la gloire de nos augustes souverains, et qui sera aux yeux de la postérité un monument authentique de l'amour de leurs sujets. C'est une chose vraiment digne d'être remarquée que ce grand nombre de poëtes qui de toutes les parties de l'Empire ont répondu à l'appel qui leur a été fait lors de l'ouverture du concours. Plus de douce cents pièces de vers ont été envoyées de France, d'Allemagne et d'Italie, aux éditeurs des *Hommages poétiques*. Les muses portugaises, hollandaises, espagnoles, et sur-tout les muses latines, ont disputé avec les muses françaises de zèle et d'empressement. Elles ont toutes voulu célébrer dans le langage des dieux un événement qui intéressait le bonheur de la terre. Chaque membre de la grande famille a senti dans son cœur le besoin d'exprimer toute la part qu'il prenait à la commune allégresse. Un enfant venait de naître sur qui reposaient les plus grandes destinées ; chacun a voulu lui offrir le tribut de son amour, de ses vœux et de ses espérances. De là un si grand nombre de poëtes que leur ame a inspirés. La joie publique a excité la verve de ceux qui avaient déjà puisé dans l'Hippocrène ; elle a encouragé ceux qui manquaient d'audace ; ils se sont hasardés sur les hauteurs du Pinde ; l'enthousiasme leur a servi d'Apollon.

C'est dans les douze cent soixante-treize pièces de vers qui leur sont parvenues, que les éditeurs ont fait un choix pour la composition des deux volumes dont nous nous sommes proposés de rendre compte. Sans doute ce que ces deux volumes renferment n'est pas toujours également bon ; on y trouve plusieurs morceaux d'une triste médiocrité, quelques-uns même assez mauvais pour que l'on soit surpris de les y rencontrer ; mais quel est le recueil de vers un peu considérable dont on ne puisse pas en dire autant ? En général le choix de celui-ci est fait avec goût : le bon y domine. C'est un monument littéraire très-curieux par la diversité des styles, par les rapprochemens qu'on peut établir entre les ouvrages et

entre les auteurs, par les comparaisons qui viennent se présenter d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur, et qui lui offrent une matière fertile de réflexions piquantes. Des noms tout-à-fait inconnus se montrent pour la première fois aux regards de la critique; mais elle en trouve d'autres recommandables par des titres de gloire et de célébrité. Les éditeurs ont eu la sage prévoyance de ne pas exclure de leur recueil les ouvrages des auteurs déjà connus qui ne se sont pas présentés au concours. Il en est résulté pour eux un surcroît de richesses, le recueil est devenu aussi complet qu'il pouvait l'être. Il contient d'ailleurs un précis historique des fêtes et des cérémonies qui ont suivi la naissance du Roi de Rome. La liste des noms de tous les auteurs couronnés le termine.

On trouve en tête de cette liste le nom de M. Barjaud qui a obtenu le premier prix de poésie française, et le Grand Prix accordé à l'ouvrage jugé le meilleur parmi les quatre premiers prix particuliers des langues française, latine, allemande et italienne. Il ne faudrait pas s'étonner de voir attaquer le jugement qui a placé dans ce concours M. Barjaud au premier rang. Le public, en matière de littérature, se plait à exercer une jurisprudiction souveraine, indépendante de celle des académies, des sociétés savantes ou des coteries littéraires. Il casse quelquefois leurs jugemens sans trop savoir pourquoi, uniquement pour ne pas se montrer de leur avis, et par esprit de contradiction. Ainsi, on a déjà insinué dans un journal que le dithyrambe de M. Lavigne (qui a obtenu le troisième prix) pouvait prétendre au premier prix, en concurrence avec les deux odes de M. Barjaud. Cette opinion ne paraît pas dépourvue de toute vraisemblance, lorsqu'on lit dans ce dithyrambe un passage tel que celui que nous allons citer :

Mais quelle sublime harmonie
Soudain retentit sur ces bords?
Des vierges de la Germanie
Qui dira les divins accords?
Un Dieu lui-même les inspire,
Un Dieu leur a prêté sa lyre;

Et la corde sonore a frémi sous leurs doigts.
C'est toi que leur voix chante, aimable souveraine,
Toi dont les jeunes mains ont désarmé la haine,
Toi la fille, l'épouse et la mère des rois.
Tu parus, aussitôt les peuples de la France
Entourent ton char de *leurs concerts joyeux*,
Devant toi marchait l'espérance;
Et ce jour à jamais heureux
D'un jour plus *doux* encor nous donna l'assurance.
Jeune immortelle, il naît de ton sein généreux
Ce fils que ta présence annonçait à l'Empire;
Un *doux* transport déjà se mêle à tes douleurs,
Et sur ces traits souffrans où la beauté respire
Le souris maternel brille au milieu des pleurs.
Telle dans sa course légère,
Dissipant un brouillard obscur,
Du jour l'aimable messagère
Apparaît sur son char d'azur.
A la terre qui se réveille
La déesse, de sa corbeille
Prodiguant les trésors divers
Par ses pleurs et par son sourire,
Annonce le dieu dont l'empire
Va s'étendre sur l'univers.

Quelques taches qu'il était facile de faire disparaître ne déparent pas ce morceau plein de grace et de fraîcheur. M. Barjaud lui oppose des tableaux d'une couleur différente. Le début de sa première ode a de la pompe et de la majesté :

Quels flots religieux assiégent cette enceinte?
Pour qui montent les vœux de la prière sainte?
La voûte retentit de solennels concerts;
L'airain sacré résonne, et l'écho qui s'éveille
Apporte à mon oreille
La voix du bronze en feu qui gronde dans les airs.

L'harmonie imitative est sensible dans ce dernier vers. La gradation est bien exprimée entre le chant des prêtres, le retentissement des cloches et le bruit du canon. L'expression est précise et poétique.

Le mouvement des strophes suivantes nous paraît très-

Digitized by Google

heureux ; on reconnaîtra dans la première une imitation de Racine :

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille, etc.

Rome, relève-toi plus brillante et plus fière,
Jette tes vêtemens tout souillés de poussière,
Viens t'asseoir de nouveau sur le trône des arts.
O Rome ! ne dis plus que ta gloire est passée ;
Ta splendeur effacée
Reprend tout son éclat sous de nouveaux Césars.

Couché sur les débris du Capitole antique,
L'aigle romain s'arrache au sommeil léthargique
Qui jadis l'enchaîna dans ses temples déserts :
Il agite son aile, il frémit d'espérance,
Et l'aigle de la France
L'invite à s'élancer dans l'empire des airs.

Ils s'envolent tous deux des champs de la victoire ;
Ils ont associé leur essor et leur gloire ;
Mais l'aigle des Romains s'étonne à son réveil,
Qu'un autre ait su monter au séjour du tonnerre,
Et planant sur la terre
Soutienne mieux que lui les regards du soleil.

Le plan de la seconde ode de M. Barjaud est plus régulier et mieux conçu que celui de la précédente. On y trouve plus d'invention, mais peut-être moins d'élan et d'enthousiasme. Nous en citerons les premières strophes :

Penché sur son urne plaintive,
Le front couronné de roseaux,
Le Tibre d'une main captive
Versait le tribut de ses eaux ;
Toujours présent à sa pensée,
L'éclat de sa gloire passée
Importunait son souvenir ;
De son bonheur la douce aurore
A ses yeux se cachait encore
Dans les ombres de l'avenir.

Soudain devant lui se présente
Un génie au front radieux ;
Sur son écharpe étincelante
Se réfléchit l'azur des cieux.

Digitized by Google

Un prisme dans sa main brillante
Jette une clarté vacillante
Qui ressemble au feu des éclairs.
Génie heureux, cher à la France,
Aux ailes d'or de l'espérance
Il joint le luth du Dieu des vers.

« Sors de la tristesse profonde
» Où tu parais enseveli,
» O Tibre! jadis roi du monde,
» Ton nom s'échappe de l'oubli :
» Rome, du sein de la poussière,
» Evoque sa grandeur première,
» Et relève un front couronné ;
» Sa splendeur renaît immortelle,
» Et le Capitole rappelle
» Les Dieux qui l'ont abandonné. »

Il dit, et d'une aile légère
Il fuit sous des cieux différens ;
Il voit une rive étrangère
Qu'assiégent les flots murmurans.
Du haut de la plaine éthérée
Il descend *sur* l'onde azurée ;
Mais par un miracle soudain
Il vient porté *sur* la tempête,
Un casque d'or couvre sa tête
Et l'éclair brille dans sa main.

« Parjure et superbe Tamise,
Mère d'un peuple turbulent,
Toi dont Thétis reine soumise
Reçoit le tribut insolent,
Suspend ta course ambitieuse,
Vois l'enfance victorieuse
D'un roi, l'espoir de l'univers ;
Devant sa majesté naissante
Courbe ta tête menaçante,
Et rends-lui le sceptre des mers.

Cette strophe est la meilleure par la force des pensées, le choix des expressions et sur-tout des épithètes : *Thétis reine soumise, tribut insolent, majesté naissante* offrent de belles alliances de mots.

Digitized by Google

La métamorphose de ce génie mystérieux qui se présente devant la Tamise, sous une forme si différente de celle qu'il a revêtue pour consoler le Tibre, attache l'imagination et donne de l'intérêt au commencement de cette ode. Ce génie n'est autre que celui de la POÉSIE qui devance L'AVENIR, et qui lui sert d'interprète. Cette idée est grande et lyrique. Nos lecteurs verront peut-être avec plaisir la strophe suivante, où le poëte a pris lui-même la parole :

Mânes d'Auguste et d'Alexandre,
De son bonheur soyez jaloux.
La tombe enferma votre cendre
Et votre génie avec vous.
D'un fils, amour de votre empire,
Vous ignoriez le doux sourire,
Le langage si plein d'attraits,
Et votre gloire solitaire,
En restant veuve sur la terre,
N'a fait qu'augmenter *ses* regrets.

Nous terminerons par citer la dernière trophe :

Des héros la tige féconde
Protége un rejetton naissant,
Qui croît pour ombrager le monde
Et doit fleurir en grandissant;
Des vertus la rose fidèle
Brille d'une grâce nouvelle
En s'inclinant vers son époux;
Et belle des pleurs de l'aurore,
Sur le bouton qui vient d'éclore
Répand ses parfums les plus doux.

M. Barjaud présente aussi, comme on peut le voir, des tableaux rians et gracieux. Si on fait attention qu'il a deux titres au lieu d'un, qu'il s'est asservi à la mesure régulière d'une ode, et qu'enfin son style est généralement plus ferme et plus correct, plus dégagé d'épithètes oiseuses que celui de M. Lavigne, auteur du dithyrambe, on décidera peut-être, comme les juges du concours, entre les deux rivaux; mais on sera sans doute surpris de ne trouver aucun motif légitime de l'arrêt qui a rejeté

Digitized by Google

M. Lavigne à la troisième place au lieu de la deuxième qui lui appartenait de droit.

On est également surpris que M. Noël, auteur d'une charmante idylle intitulée *La France au Roi de Rome*, n'ait obtenu que le dixième prix. Les poëmes un peu prolixes de MM. Audiffret, de *Draguignan*, et Simon, de *Troie*, nous paraissent bien inférieurs en mérite à cette idylle qui joint la fraîcheur des idées à la grace naïve des expressions.

L'étonnement augmente, lorsqu'on ne retrouve qu'à la onzième mention particulière le nom de M^me de Laage Mazure, dont l'épître à S. M. l'Impératrice respire une sensibilité si touchante. Cette épître a un abandon plein de charmes; les détails en sont remplis de grace et de naturel. Le lecteur peut en juger par la citation suivante :

Noble sang des Césars, *reine auguste des rois*,
Daigne prêter l'oreille à ma timide voix :
Au berceau de ton fils j'ose essayer ma lyre.
Je suis mère; ce nom me rassure et m'inspire,
Entends-tu ces accens d'espérance et d'amour?
. . . .
Je ne troublerai point leurs chants harmonieux :
Est-ce à moi de parler le langage des Dieux?
Assez d'autres diront ta majesté suprême;
Mais adoucis pour moi l'éclat du diadême,
Et, mère comme toi, si j'ose dans ton cœur
Puiser mes sentimens pour chanter ton bonheur,
En caressant ton fils, approuve d'un sourire
Et mes premiers accords et les vœux qu'il m'inspire.

Cher enfant que le ciel accorde à notre amour,
Dors en paix sur le sein qui t'a donné le jour!
Bientôt tes yeux ouverts à la douce *lumière*
T'apprendront à répondre aux baisers d'une *mère*.
Anges, veillez sur lui; tel qu'aux jours d'Israël,
Cet enfant est chargé des promesses du ciel.

Ce vers est charmant :

Je suis mère; ce nom me rassure et m'inspire.

M. Bonvoisin, qui n'est pas même nommé dans les

Digitized by Google

mentions particulières, peut élever une réclamation semblable. Nous citerons de lui les trois stances suivantes :

Assise à tes côtés, la riante espérance
Des roses du printems entoure ton berceau,
Et montre à l'univers le bonheur de la France
Dont sa main prophétique esquisse le tableau.

Dans le sein des grandeurs une mère attendrie
Te promet pour jamais un destin enchanteur,
Tu ne connaîtras point les peines de la vie,
Car tu ne fais qu'un pas de la vie au bonheur.

L'amour chaque matin entr'ouvre ta *paupière,*
Tu cherches d'un regard celle qui te chérit ;
Chacun de tes beaux jours est compté par ta *mère,*
Un baiser le commence, un baiser le finit.

DEPT. DE LA SEINE
5. cen

Paupière et *mère* sont deux mauvaises rimes.

Bien d'autres jugemens encore pourront paraître sujets à révision, mais sur un si grand nombre de concurrens, lorsqu'il y a tant de places à assigner, comment s'empêcher de tomber dans quelqu'erreur ? et d'ailleurs n'y a-t-il pas autant d'avis différens que de juges ? *Quot capita, tot sensus*. Le moyen, au milieu de toutes ces opinions qui se heurtent, de rencontrer toujours la vérité ! ce serait la plus vaine et la plus folle entreprise, que de vouloir avoir toujours raison ; on l'obtiendrait, d'ailleurs, que personne n'en croirait rien. Il suffit donc qu'on se rapproche le plus possible du but auquel on doit toujours tendre, quoiqu'il soit impossible d'y arriver. C'est ce que le juri nommé par les éditeurs des *Hommages poétiques*, a dû faire, et c'est ce qu'il a fait. Il a prononcé suivant sa conscience littéraire ; s'il s'est trompé quelquefois, on n'en peut rien conclure contre lui, si ce n'est que les hommes sont sujets à erreur, même lorsque la réunion de leurs lumières devrait le plus les en défendre.

Notre objet n'est pas de rendre compte des ouvrages qui n'ont pas été présentés au concours. Nous avertirons seulement qu'on trouve, dans le recueil des *Hommages poétiques*, les productions de MM. Arnault, Baour-Lor-

Digitized by Google

mian, Dupati, Esménard, Etienne, Michaud, Millevoie, Parceval, de Piis, Tissot, Treneuil, Vigée, etc.

Parmi les concurrens, on remarque MM. Charrin de Lyon, Dennebaron, Doré de Nion, Dusaulchoy, Jacquelin, Laserve, Loraux, Marie de Saint-Ursin, Mossé, René Perrin, Trenault, M^me de Beaunoir, Belle aîné, Béranger, Capelle, de Normandie, M^me Dufresnoy, Dumaniant, Giraut, Lacroix-Niré, Loizerolles, Martinville, le baron de Pieyre, Alexandre Pieyre, Fabien Pillet, Serieys (qui a eu le premier prix de poésie latine), Viollet, Leduc, etc. Parmi les étrangers, on remarque M. Biagioli (qui a eu le premier prix de poésie italienne), M. Wideman qui a eu le premier prix de poésie allemande; MM. Petroni, auteur de *la Napoléonide*, Fava, Comolli, Pezoli, Rastrelli, etc.

Ainsi, ces deux volumes, à quelques exceptions près, renferment ce que les littératures française et étrangère ont produit de plus achevé sur la naissance du Roi de Rome. On peut regarder ce recueil comme un monument remarquable de l'état actuel des lettres; et, par la suite, il deviendra plus précieux encore. B.

VARIÉTÉS.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

A la naissance du Roi de Rome, les premiers corps de l'Etat sont allés le haranguer; mais aucun journal, que je sache, n'a fait connaître ces harangues qu'on lirait pourtant avec intérêt, parce que l'on est curieux de savoir ce que l'on peut dire à un enfant qui vient de naître.

Voici la harangue qui fut prononcée le 11 septembre 1729, par Houdart de Lamotte, comme directeur de l'Académie française, à l'occasion de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV :

« Monseigneur, vous êtes l'objet de notre joie, sans la » comprendre, et sans pouvoir la partager. Nous ne saurions encore vous faire entendre nos sentimens; il ne » nous reste que des vœux à faire en votre présence. Puissiez-vous tenir à la France, à l'Europe, à l'Univers, tout

Digitized by Google

» ce que votre naissance lui promet ! Nous l'espérons, non
» sur des présages frivoles, mais sur les fondemens les plus
» solides. Le sang des héros qui coule dans vos veines, les
» vertus d'une mère, qui par la force de l'exemple devien-
» dront bientôt les vôtres ; l'habileté des mains chargées de
» votre éducation, et accoutumées à former des rois ; voilà
» pour nous, Monseigneur, les gages fidèles de vos progrès
» et de notre bonheur. »

M. de Lamotte avait, le même jour, harangué le Roi et la Reine, et comme cet académicien était aveugle et infirme, Louis XV permit qu'il parût devant lui, soutenu par deux académiciens.

Après la harangue au Roi, le même directeur de l'Académie lui récita des vers qu'il avait faits à la même occasion. En voici deux strophes :

Eh ! pourquoi du dieu du Permesse
Irions-nous emprunter la voix ?
Le peuple en ses cris d'allégresse
Est le Pindare des bons Rois.

Vive le Roi ! douce harmonie !
Quels accords seraient plus flatteurs ?
Efforts concertés du génie,
Cedez au langage des cœurs.

Louis XV avait alors 19 ans, la harangue qui lui fut adressée mérite d'être lue ainsi que celle qui fut faite à la Reine. (Voyez les pages 384 et suivantes du tome VIII des Œuvres de M. Houdart de Lamotte, édition de 1754, in-12.)

Si vous croyiez devoir insérer cette note dans votre journal, je présume qu'elle y serait lue avec intérêt.

Un de vos Abonnés.

Les Editeurs du Mémoire de M. *Sartorius* sur l'état civil et politique des peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths, *à MM. les Rédacteurs du* Mercure de France.

Messieurs, M. M. B., en annonçant dans le N° 527 du *Mercure*, l'ouvrage de M. Sartorius sur *le Gouvernement des Goths en Italie*, n'a point parlé des éditeurs de ce mémoire avec l'équité qu'il a montrée dans le reste de son intéressante notice. Quelques fautes d'impression ne lui donnaient aucunement le droit de les accuser de négli-

Digitized by Google

gences. A-t-il vu le manuscrit? Connaît-il les changemens que les réviseurs y ont faits, et ce que l'ouvrage a gagné par leurs soins ? S'il veut bien passer chez MM. Treuttel et Würtz (nº 17 de la rue de Lille), il pourra, en jetant les yeux sur le manuscrit, se convaincre de l'injustice de ses préventions, et se former une idée des peines qu'ils se sont données pour répondre à la confiance de l'auteur, sans avoir d'autre motif que celui de l'obliger et de lui prouver leur estime. Que M. M. B. se plaigne du prote, à la bonne heure ; l'éditeur principal, que l'éloignement de sa demeure a mis dans l'impossibilité de surveiller le dernier tirage, n'a pas lieu de s'en louer. Il remercie M. M. B. de la leçon qu'il a donnée à cet ouvrier; mais il lui aurait encore plus d'obligation, si, après lui avoir appris que le substantif *sacrifice* est masculin, et que le verbe *augmenter*, quand il est intransitif. ne se décline pas dans les sens du passé, il avait rétabli la phrase que l'imprimeur a estropiée, au lieu de se borner à se récrier sur son obscurité. Il saute aux yeux que l'ordre des mots a été renversé, et qu'il faut lire (p. 129) : « Des citoyens, dignes de tems plus heureux, » avaient survécu à la gloire de leur patrie, et conservaient, au milieu » d'une dépravation générale, les sentimens qui animèrent leurs an- » cêtres. »

Nous osons vous prier, Messieurs, de vouloir bien rendre aux lecteurs de l'important ouvrage sur lequel vous venez d'appeler l'attention du public, le service de porter cet *errata* à leur connaissance, en accordant à notre réclamation une place dans un des prochains numéros de votre journal.

Recevez-en d'avance nos remercîmens, et l'assurance de notre considération distinguée.

Les Editeurs du *Mémoire de M.* Sartorius *sur le gouvernement des Goths en Italie.*

Réponse à la contre-énigme insérée dans le Nº DXVI *du* Mercure de France.

Beau, bel, belle, ces adjectifs ont assez souvent une signification contraire, ou opposée à la vérité. Ainsi l'on dit, ironiquement : *voilà un beau tems, un bel esprit, une belle aventure*, pour dire *un tems détestable, un esprit futile, une mauvaise aventure*. Ce sont autant d'antiphrases. N'en serait-il pas de même à l'égard de *beau-père, belle-mère, beau-fils, belle-fille,* pour signifier ce qui n'est pas absolument vrai ? Il ne s'agit pas dans ces dénominations

Digitized by Google

de l'extérieur qui peut donner l'idée du beau, mais de faire entendre que le père, la mère, le fils, la fille ne le sont pas véritablement à l'égard des deux époux. Dans ce sens, *beau* serait le synonyme de *faux*, comme lorsqu'on dit familièrement, *il fera beau quand j'irai le voir*, c'est-à-dire, *je n'irai pas*, ou *je suis bien loin d'y aller*.

Ces façons de parler paraissent être très-anciennes, et il est à croire que leur source est dans l'ironie.

J'ai l'honneur de vous saluer, D. M. D. C.

Aux Rédacteurs du Mercure.

MESSIEURS, en lisant l'estimable traduction de Tite-Live par Dureau-de-la-Malle, je me trouve arrêté par une difficulté qui me paraît assez grave pour exiger éclaircissement et solution. Elle se rapporte aux premières lignes du N° XLIII du premier livre : l'auteur rend compte de la distribution que fit Servius Tullius du peuple romain en classes et en centuries. *Ex iis qui centum millium æris*, dit-il, *aut majorem censum haberent*, LXXX *confecit centurias*. « Tous ceux qui avaient cent mille as de revenu et au-delà formèrent 80 centuries. » Renvoyé à la note 21, j'y lis : « Le denier romain valait en 1800 neuf » sols trois deniers $\frac{76}{107}$ ou 47 centimes ; par conséquent l'as valait onze » deniers $\frac{1}{10}$, environ *cent sols*, suivant l'évaluation de M. Adry. » En estimant ainsi la valeur de l'as, les Romains qui composaient les 80 premières centuries avaient au moins un revenu de 500,000 fr., ce qui n'est pas croyable à considérer les tems où régnait Servius, et le peu de commerce, d'industrie et de territoire que pouvait avoir alors l'état presque naissant de Rome. D'ailleurs j'avais cru jusqu'alors l'as sous-multiple du denier. Mais admettons, comme il est vraisemblable, que par inadvertance ou par erreur du copiste l'as ait été mis pour le denier et le denier pour l'as, cent mille as de revenu équivaudraient à 50,000 fr. de revenu ; ce qui serait encore bien loin de s'accorder avec l'évaluation de Rollin qui, d'après Denis d'Halicarnasse, n'estime que 5,000 fr. en fonds, les 100,000 as d'airain que devaient avoir les Patriciens ou les gens distingués par leurs richesses pour être inscrits dans les centuries de la 1ere classe (Voyez Hist. Rom. Tom. I, page 193 de l'édition de Bastien.) Rollin n'a donc estimé l'as qu'un sol de notre monnaie, et il n'a pas cru qu'ici le mot *census* dût signifier revenu.

Une différence aussi considérable dans l'évaluation de l'as romain qui, dans le tems dont il s'agit, représentait douze onces romaines ou dix onces et demie françaises de cuivre ; ce défaut d'accord dans l'interprétation du mot *census* entre deux écrivains d'un mérite supérieur

Digitized by Google

et d'une autorité si respectable, sont de nature à fixer l'attention des savans et à provoquer une explication de leur part. Celle que vous voudriez bien donner dans le *Mercure*, Messieurs, ne manquerait pas d'être reçue du public avec cet intérêt que vous savez faire naître dans les sujets divers que vous traitez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

JH. JOULLIETTON, *D. M., conseiller de préfecture du dép. de la Creuze.*

La première classe de l'Institut a nommé, le 26 de ce mois, M. Deschamps, l'un des chirurgiens consultans de la maison de S. M., chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, à la place vacante dans son sein, section de médecine et de chirurgie, par le décès de M. Sabathier.

M. Francœur, professeur de mathématiques transcendantes au Lycée Charlemagne, ayant eu l'honneur de dédier un de ses ouvrages à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, a été gratifié par ce prince d'une bague d'un très-beau rubis, enrichie de brillans, que lui a remise S. Exc. M. le prince Kourakin, ambassadeur de ce souverain.

N. B. C'est par une inadvertance de l'imprimeur, que l'on a inséré dans le dernier N° du *Mercure*, sous le nom de M. *Le Gouvé*, un dithyrambe intitulé le *Banquet d'Alexandre*, ou *le Pouvoir de la Musique*. L'auteur est M. *André Murville*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les dernières lettres de Pétersbourg portent que depuis la bataille de Rudschuck, que toutes s'accordent à dire avoir été très-sanglante, il ne s'est pas tiré un seul coup de fusil. Comme les Turcs se rassemblent auprès de Nissa et de Widdin, toutes les troupes de la Servie sont en marche pour se porter sur ces points. Plusieurs milliers de Serviens sont déjà arrivés au principal camp qui est à Déligrad et sur le Timok, et il s'y rend tous les jours de nouvelles troupes.

Cependant les alarmes qui s'étaient répandus à Belgrade et dans toute la Servie se sont dissipées depuis qu'on a appris qu'un corps russe s'est de nouveau concentré sur la rive droite du Danube, sous les ordres du général Saas, et que le général Kutusow a déclaré qu'il emploierait au secours de la Servie tous les moyens qui sont en son pouvoir. Le général Langeron commande le corps destiné à couvrir la Valachie. On ne croit pas que le grand-visir pense à une attaque contre cette province : on le croit plutôt disposé à marcher contre les Serviens. Le corps de réserve établi à Sophia a rejoint son armée.

La diète de Hongrie va s'ouvrir. S. M. l'Empereur d'Autriche s'y rendra avec le ministre comte de Wallis; les propositions qui doivent y être faites sont arrêtées. On dit aussi que l'ancien ministre Thugut doit y paraître. Un camp de plaisance doit se former sur les frontières de ce royaume, sous les ordres du général Kollowrath, qui en est le gouverneur militaire. Le cours du change s'améliore sensiblement. Le 15, M. Otto a donné une fête magnifique pour l'anniversaire de la naissance de son souverain.

Les dernières nouvelles de Londres ont appris que le mieux éprouvé par S. M. Britanique dans les journées du 17 et du 18, avait été suivi d'une rechute cruelle le 19 et le 20; un épanchement au cerveau a été reconnu; l'affaiblissement était devenu très-considérable; rien ne pouvait plus aider les facultés digestives; les médecins renonçaient à tout espoir de rétablissement. « A tout prendre, écrivait » le *Statesman* du 20, le seul espoir de soulagement qui

Digitized by Google

» reste à S. M. dans ses violentes douleurs, est de se trou-
» ver dans l'heureux passage d'une vie meilleure dont les
» vertus exemplaires l'ont rendu si éminemment digne. »

Le 21 et le 22 l'état était le même.

Les convois de malades et de blessés continuent d'arriver de Portugal; d'autres corps sont embarqués; mais, quoi qu'on dise, il ne paraît pas certain que ce puisse être pour l'armée du lord Wellington, car les ministres ont agi à l'égard des Irlandais avec une si rare prudence, et avec un si grand respect de la constitution, qu'il faut envoyer des troupes dans ce pays, pour qu'il continue de faire partie intégrante du royaume-uni : toutefois on remarque que l'Angleterre n'y peut envoyer que des régimens de milice. L'état de l'Amérique exige aussi un envoi d'officiers et d'artillerie à Bermude qu'il faut mettre sur un pied respectable, la rupture avec les Etats-Unis étant inévitable. Les détails reçus de Portugal ne doivent d'ailleurs rien ajouter à l'envie que pourrait avoir le ministère d'y porter de nouveaux secours; en arrivant dans ce pays, un officier de marque qui sur la foi des gazettes anglaises croyait y trouver des alliés, exprime le regret d'être obligé de dire que les Portugais, que l'on avait si fort vantés, perdaient chaque jour de l'excellente réputation que nous leur avions faite, et qu'un grand nombre parmi eux désertaient. De douze régimens de cavalerie portugaise qui avaient été levés, il ne reste pas plus de 1000 hommes à leurs postes, et l'infanterie, qui consistait en 30,000 hommes, est réduite à 12,000, principalement par la même cause. Depuis le peu de tems que celui qui écrivait était à Lisbonne, il avait vu les Anglais emmener chargés de chaînes un grand nombre de ceux que l'on appelle *volontaires*.

Cet état extérieur est tout-à-fait en harmonie avec ce que l'Angleterre éprouve au dedans. Jamais son commerce n'a plus souffert; toutes les lettres arrivées dans les ports de France le prouvent unanimement; les fabriques sont sans commandes, les ouvriers congédiés; M. Parceval leur conseille, pour toute ressource offerte par son génie ministériel, de prendre la giberne. Les magasins sont encombrés de denrées coloniales *invendables*, même au-dessous du prix courant. Les traites des colonies ne peuvent être acquittées; les faillites sont sans nombre. La nation soupire ardemment après la paix, et peu de personnes se dissimulent qu'on ne peut plus la faire qu'aux conditions qu'il plaira à la France de dicter. Presque toute l'armée est employée au

dehors; l'Angleterre entière est confiée à la garde de ses milices; les impôts sont énormes, la dette triplée, le prix des denrées exorbitant. Tel est l'état de situation à présenter au parlement à sa rentrée au mois d'octobre.

Aussi les pamphlets et les caricatures se multiplient; ce triste dédommagement dans le besoin, alimente la presse. Un nouveau journal a paru, consacré au tableau de la situation intérieure de Londres; les ministres y jouent un rôle peu flatteur et sous des noms supposés et approximatifs, M. Parceval et lord Wellington tiennent des discours qu'ils ne peuvent guère désavouer. Il est vrai que pour donner un moment de distraction à l'opinion publique et calmer un peu le cri du besoin, on amuse le peuple de Londres en lui faisant voir une curiosité merveilleuse, un objet digne de l'attention de toute la capitale, une aigle française, non pas enlevée à son régiment, mais tout simplement trouvée dans la rivière d'Alva en Portugal. La vue de cette aigle est mise à prix, et assez cher; il faut donner un schelling pour la voir. Nous pouvons montrer à meilleur marché, aux Anglais, les drapeaux de leurs plus beaux régimens, suspendus aux voûtes du temple de Mars, du Sénat ou du Corps-Législatif de France; peut-être même, dit à cet égard *le Statesman*, si le ministère actuel conserve long-tems encore le timon des affaires publiques, pourrons-nous voir beaucoup plus d'aigles françaises que nous ne le voudrions.

Le courage et l'esprit français se signalent en Espagne par des traits toujours nouveaux. Ils prennent des faces différentes selon les circonstances diverses, varient avec la nature des services, des difficultés et des périls, et toujours se font reconnaître par leur ineffaçable caractère. Ici c'est l'ensemble et la rapidité des marches qui déconcertent les plans d'un ennemi nombreux, et qui lui présentent une armée redoutable là où il ne croyait trouver que quelques corps affaiblis; là c'est une garnison qui marche sur les débris des murailles dont elle était couverte, et qui rejoint les siens à travers l'armée ennemie. D'un autre côté c'est un siége rapide; ce sont des assauts terribles qui portent l'effroi au-dedans et au-dehors d'une ville aux abois, frappent ses défenseurs d'une terreur profonde, et enchaînent sur leurs vaisseaux les prudens alliés venus pour les secourir. Ailleurs, enfin, et c'est de Figuières que nous voulons parler, c'est l'inébranlable constance, la patience infatigable, et un dévouement de toutes les heures du jour et de la nuit pendant

Digitized by Google

quatre mois d'un blocus meurtrier, qui réparent une perte due à une imprudente sécurité que ne justifie pas même l'habitude du succès. Voici les détails officiels publiés sur la reprise de cette clef de la Catalogne, de cette forteresse contre laquelle les moyens ordinaires de l'art sont impuissans, et dont on ne pouvait attendre la reddition que du tems, de la patience de l'armée, et des besoins de l'ennemi.

Un aide-de-camp de Martinez, commandant à Figuières, dit *le Moniteur*, avait déserté le 8 août et annoncé que la garnison était dans un affreux dénuement et réduite à quelques onces de pain et un peu d'eau; que ne pouvant espérer de secours, elle était décidée à se faire jour à la baïonnette et à tenter un coup de désespoir; mais Figuières était enveloppée par une ligne formidable de circonvallation de plus de 4000 toises de développement; cette ligne était formée par une chaîne de redoutes fermées, liées entre elles par des retranchemens et couvertes par un double rang d'abattis. La surveillance avait redoublé d'activité depuis quelques nuits; les généraux passaient ces nuits dans les lignes; le duc de Tarente avait pris les dispositions les plus capables d'ôter à l'ennemi tout moyen d'échapper à son sort. Après avoir épuisé tous ses vivres et ses munitions, Martinez a tenté dans la nuit du 16 de forcer les lignes à la tête de toute sa garnison; il arrivait près des premiers abattis, quand un feu terrible se développa sur sa colonne, lui tua 400 hommes, et l'obligea à rentrer dans la place. Le 19 au matin il s'est rendu à discrétion, ne demandant que la vie sauve. La garnison a défilé sans armes sur les glacis; elle s'est trouvée encore de 3500 hommes, et près de 350 officiers, dont un maréchal-de-camp, plusieurs brigadiers et 80 officiers supérieurs; cette garnison est arrivée à Perpignan le 21 et le 22. Deux mille hommes avaient péri dans Figuières par le feu ou par les maladies depuis le commencement du blocus qui a duré 4 mois; la place n'ayant point été attaquée, et tous les travaux s'étant bornés à ceux d'un blocus rigoureux, cette importante forteresse est restée intacte. On ne peut trop louer l'activité et la persévérance qu'ont déployées les troupes du blocus; l'artillerie et le génie ont rivalisé de zèle dans ces immenses travaux.

Le *Moniteur* publie ensuite deux lettres du maréchal duc de Tarente au ministre de la guerre. La première, en date

Digitized by Google

du 17 août, annonce la tentative désespérée des ennemis dans la nuit précédente.

J'ai l'honneur d'informer V. Exc., dit-il, que la partie valide de la garnison de Figuières, au nombre de 3500 hommes, a tenté inutilement cette nuit de s'échapper.

La sortie générale a eu lieu sur le front de la plaine, mais signalée par le feu de nos avant-postes, elle a été accueillie par une fusillade si vive, aux cris de *vive l'Empereur!* et par tant de mitraille et d'obus, qu'elle s'est retirée précipitamment et en désordre dans ses remparts; le jour a fait découvrir le champ couvert de morts, de blessés et de débris.

Suivant le rapport de plusieurs officiers supérieurs enlevés ce matin, la perte en blessés est nombreuse; pas un seul homme n'a pu franchir la première ligne d'abattis, et il y avait encore d'autres obstacles avant de parvenir jusqu'à nos baïonnettes.

Pendant deux jours, les Espagnols ont été occupés à briser et à détruire ce qu'ils ne pouvaient emporter ou brûler; les fours sont rompus. Il leur avait été fait une double ration d'eau-de-vie et trois jours de pain; tels sont les rapports que S. Exc. le colonel-général m'a adressés ce matin, en me demandant l'autorisation de profiter du trouble et de la terreur que semblable réception a dû inspirer aux Espagnols, pour les sommer de se rendre à discrétion, sous peine d'être passés par les armes: quoique je compte peu sur le succès de cette sommation, qui hâterait de quelques jours la reddition de la forteresse, néanmoins je l'ai autorisée.

Mes avant-postes de Liers ont été attaqués hier par les miquelets; j'ai fait faire une battue générale qui a tout dispersé. Il paraîtrait que 7 à 800 de ces gens cherchaient à favoriser l'évacuation du fort.

Tout porte à croire que la résistance de Figuières touche à son terme.

La seconde lettre du maréchal est en date du 19 août; elle annonce que la valeur, le dévouement et la persévérance de l'armée de S. M. en Catalogne, ont triomphé de la perfidie des traîtres qui ont livré la forteresse de Figuières à l'ennemi, ils sont dans les fers; cette place est aujourd'hui reconquise et au pouvoir de l'Empereur.

La garnison espagnole ayant inutilement tenté de s'échapper dans la nuit du 16, et avec perte de 400 hommes, a

Digitized by Google

été forcée de se rendre à discrétion, *et pour toute faveur la vie sauve*.

Elle est sortie sans armes ce matin de la forteresse, au nombre de 3500 hommes, et près de 350 officiers, dont le maréchal-de-camp Martinez, plusieurs brigadiers-généraux, 80 officiers supérieurs, etc.; elle est dirigée en trois colonnes sur Perpignan, où elle arrivera les 21 et 22.

Cette garnison a perdu depuis le blocus plus de 2000 hommes, par le feu ou de mort naturelle; il reste 1500 malades à l'hôpital, et 200 non-combattans qui seront renvoyés.

L'armée de S. M. a bravé plus de 60,000 coups de canon et deux millions de coups de fusils sans beaucoup de perte.

Elle a supporté avec une constance vraiment exemplaire les peines, les fatigues, les intempéries du climat, pendant quatre mois neuf jours de blocus, et passé, depuis le 24 juillet, vingt-cinq nuits de suite sous les armes.

Les travaux des lignes de contrevallation et circonvallation sont immenses; S. M. pourra en juger, si elle daigne jeter les yeux sur le plan que je transmets à V. Exc.

L'armée du génie les a en grande partie dirigés avec un zèle et une activité soutenue.

Celle de l'artillerie a été ce qu'elle est toujours, excellente; le général de division Tamil la commande, et le général Nourry a élevé et dirigé toutes les batteries, dont quelques-unes placées très-hardiment à moins de trois cents toises de la forteresse.

Les redoutes du 37ᵉ de ligne, 8ᵉ léger, 16ᵉ et 67ᵉ de ligne, 32ᵉ léger, 11ᵉ, 81ᵉ, 60ᵉ, 93ᵉ, celles de la gendarmerie impériale et des Westphaliens, ont reçu le nom des corps qui y ont assidûment travaillé; les premiers ne sont qu'à portée de fusil du chemin couvert, les 3ᵉ et 23ᵉ légers ont également beaucoup travaillé.

Ces corps, sous les ordres des généraux Quesnel, Clément, Palmarole, Plansonne, Lefebvre, les adjudans-commandans Vigier, Bourmann, les colonels Lamarque et Petit, formaient la ligne de blocus ou la renforçaient chaque nuit. L'escadron du 20ᵉ et le 29ᵉ de chasseurs, l'escadron du 24ᵉ de dragons, les lanciers gendarmes étaient aussi en partie à cheval.

Enfin une réserve d'élite, composée de gendarmerie à pied, et de détachemens de divers corps, commandés à tour de rôle par les généraux Favier, Nourry et Prost, l'adjudant-commandant Nivet, les chefs de bataillon d'état-

major Ferrari, Guibourg, et le chef d'escadron Séguin, mon aide-de-camp, était destinée à soutenir tous les points menacés.

S. Exc. le colonel-général était partout. Il a déployé une très-grande activité; en général tout le monde a parfaitement rempli son devoir. Je me plais à rendre cette justice à l'armée, dans l'espoir que l'Empereur daignera jeter sur ses braves un regard de bienveillance, priant V. Exc. de faire remarquer à S. M. que son armée de Catalogne est étrangère à l'événement qui l'a réunie sous les murs de cette place.

Je viens de faire hisser le pavillon impérial sur ses murs, il est salué de cent un coups de canon; cette salve sera entendue des vaisseaux anglais qui bordent la côte, et des rassemblemens d'insurgés à Olot; elle les avertira de la reprise de Figuières, et de la fin de la guerre dans cette partie de la Catalogne.

On lit ensuite la lettre adressée par Martinez à la junte de la principauté de Catalogne, dont on ignore probablement la résidence, depuis l'assaut donné à Montferrat: «Excellence, y est-il dit, après plus de quatre mois d'un blocus le plus obstiné que j'aie souffert, sans aucun secours de la part de l'armée, je me suis vu dans l'obligation de rendre le fort San-Fernando de Figuières, par le manque total de subsistances. J'ai employé jusqu'aux dernières ressources, ayant mangé depuis les chevaux jusqu'au dernier insecte. La nuit du 16, j'ai tenté une sortie à la baïonnette avec toute la garnison; et malgré les obstacles que m'opposait la ligne de circonvallation, je suis arrivé moi-même jusqu'aux abattis ou arbres coupés qui empêchaient le passage qui ne put s'effectuer par la trop grande force de cette ligne impénétrable. Enfin aujourd'hui je me suis rendu prisonnier de guerre avec la garnison, qui a été traitée par les Français avec la générosité qui caractérise cette nation.»

La cour de France s'est rendue à Trianon pour y célébrer la fête de S. M. l'Impératrice. Quelques jours auparavant, par un heureux rapprochement, S. M. avait reçu le comité central de la Société de la Charité maternelle, présenté par M^me^ la comtesse de Ségur; S. M. s'était entretenue avec les dames membres de ce comité, des affaires de la société; elle avait fait avec autant d'intérêt que de bonté différentes questions sur le nombre des pauvres de leurs arrondissemens respectifs, sur les familles qu'elles adoptent et les

Digitized by Google

secours qu'elles distribuent. S. M. avait ensuite honoré de sa signature diverses décisions du comité central, utiles à cette institution bienfaisante. La veille de sa fête, S. M. a reçu, à une heure, les félicitations des princesses d'Espagne, des dames du palais, des princes grands-dignitaires, des femmes des ministres, et des grands-officiers, de S. Exc. l'ambasseur d'Autriche, des ministres, des grands-officiers, et des officiers de la maison de LL. MM.

Le jour de la fête, une foule immense s'était portée de la capitale et des environs à Versailles, où tout, dans les jardins, présentait l'aspect d'une fête brillante, et où les restaurations du palais s'exécutent avec la plus grande célérité. Les grandes eaux jouaient. LL. MM. ont paru dans le parc, en calèche, et se sont mêlées, au grand bassin de Neptune, à la foule empressée sur leurs pas et impatiente de les saluer de ses acclamations.

Le soir il y a eu grand cercle au palais de Trianon. On évalue à six cents le nombre des personnes invitées. Il y a eu spectacle; les acteurs réunis des grands théâtres ont donné *les Projets de Mariage*, et une très-jolie petite pièce de circonstance, où M. Chazet a donné une nouvelle preuve de cette facilité spirituelle qui le rend si propre à exprimer des sentimens si unanimement partagés. L'esprit s'est montré, dans cette bluette, français comme le cœur. Cet hommage a paru être agréé des personnages augustes auxquels il s'adressait. LL. MM. et leur cour sont ensuite sorties et se sont promenées dans les jardins de Trianon, devenus ceux d'Armide, et offrant une véritable série d'enchantemens. A chaque pas, des scènes pittoresques, des surprises nouvelles, des tableaux élégamment dessinés, des groupes de danseurs et de musiciens, des sites décorés avec élégance s'offraient aux regards. On s'accorde à dire que jamais M. Despréaux, si connu par ses succès en ce genre, n'avait été mieux inspiré et mieux secondé par les lieux et les acteurs. LL. MM. sont rentrées à une heure au palais, où des tables de huit couverts étaient disposées dans toutes les galeries, et où prirent place les personnes invitées. La route de Versailles à Paris a été toute la nuit couverte de voitures et de piétons. S....

Digitized by Google

ANNONCES.

La Mort de Rotrou; les Embellissemens de Paris; Belzunce et autres poésies; par M. Millevoye. Un vol. in-18, imprimé sur grand-raisin. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La Jeune fille séduite, poëme. In-8°, imprimé sur papier vélin. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez le même.

Opinion sur la cause du flux et reflux de la mer, par M. H. B...... Brochure in-8°. Prix, 40 c. Chez F. Didot, libraire, rue Jacob.

Le Village de Munster, traduction libre de l'anglais de lady Mary Hamilton, auteur de *la Famille de Popoli.* Deux vol. in-12, brochés. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Ant.-Aug. Renouard, libr., rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme naturel, et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique. Par A. M. J. Chastenet de Puységur, ancien officier général d'artillerie. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266; et chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, n° 390.

On trouve chez le même libraire les ouvrages suivans du même auteur:

Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal. Deuxième édition. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr.

Du Magnétisme animal, considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr.

Nota. Les personnes qui prendront les trois volumes ne paieront que 15 fr.

Voyage au mont Saint-Michel, au mont Dol et à la Roche aux Fées; par M. de Noual de la Houssaye. Prix, 1 fr. 25 c. Chez Alex. Johanneau, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 6; Rougeron, imprimeur, rue de l'Hirondelle, n° 22.

Mémoires de la princesse Frédérique-Sophie-Whilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric-le-Grand; écrits de sa main. *Seconde édition.* Deux vol. in-8°. Prix, br., 9 fr.; et 11 fr. 50 c. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

Mémoire adressé au Consistoire de l'Eglise évangélique luthérienne de Paris, sur une institution pieuse qui peut devenir de la plus grande utilité pour l'état, pour la société et pour la moralité publique, par M. Würtz, docteur en médecine, correspondant de la Société académique de l'Ecole de Santé à Paris, membre de la Société des curieux de la nature à Berlin, etc. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. A Paris, chez Treuttell et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Catalogue de livres qui se trouvent en nombre chez J. A. Latour, imprimeur-libraire à Liége (Ourte), et chez L. Th. Nypels aîné, imprimeur-libraire à Maestricht (Meuse Inférieure).

Nota. On peut s'adresser indistinctement à l'une ou l'autre des deux maisons.

GRANDS PRIX D'ARCHITECTURE. — Recueil complet de toutes sortes de monumens d'architecture composés par MM. les Architectes pensionnaires de S. M. I. et R. à l'Académie impériale de France à Rome, projets variés qui ont obtenu les grands prix de l'Ecole impériale et spéciale d'Architecture de Paris, au jugement de l'Institut impérial de France. Ouvrage gravé, de 120 planches grand in-folio. *Souscription par cahier de six feuilles*. Prix, papier ordinaire, 5 fr. Papier de Hollande, 9 fr. Papier de Hollande et lavé, 36 fr. A Paris, chez Dusillon, *au Bureau des bâtimens*, au Palais des Beaux-Arts; Soyer, libraire, rue des Saints-Pères, n° 48; Ve Detournelle, rue de l'Odéon, n° 32; et chez tous les principaux libraires de Paris, des départemens et des pays étrangers.

TARIF GRAVÉ. — Tarif de l'escompte ou de l'intérêt, à demi pour cent pour 30 jours ou 6 pour cent pour 360 jours (année de banque); depuis 1 fr. jusqu'à 20,000 fr., de 1 jour en 1 jour jusqu'à 31, et pour 60, 90 jours, etc., de 30 en 30 jusqu'à 360 jours. Par M. H. de Saint-Léger, chef à la recette générale du département de la Seine. Prix de ce tableau, qui a été gravé par Picquet, 1 fr. franc de port, sur une demi-feuille de beau papier, nom de Jésus, et 1 fr. 20 c. sur Jésus vélin. Chez l'Auteur, rue des Petits-Augustins, n° 34, faub. S.-G.; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

AVIS. — La vente de la Bibliothèque de Marie-Joseph de Chénier, qui a commencé le 26 du courant, se continue, rue Basse-du-Temple, hôtel de Foulon; et elle ne sera terminée que le 7 de septembre. Le Catalogue des livres se vend 2 fr. chez Bleuet, libraire, rue de Thionville; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXIX. — *Samedi 7 Septembre 1811.*

DEPT DE LA SEINE
5 Cent.

POÉSIE.

ROME AU TOMBEAU DES SCIPIONS.

Que j'aime à parcourir, dans le calme des nuits,
La ville des Césars et ses pompeux débris !
Ces temples ruinés, ces cirques, ces portiques,
L'aspect religieux de ces tombes antiques,
Le silence profond qui règne aux mêmes lieux
Que naguère frappaient tant de cris belliqueux :
Ici, tout entretient dans mon ame attendrie
Le charme doux et pur de la mélancolie,
Tout m'attache, et m'apprend par des signes certains,
L'orgueil et le néant des fragiles humains.

Absorbé tout entier dans ces tristes pensées,
Je m'étais égaré loin des routes tracées ;
La paisible Phébé sur la cime des monts
Lançait les feux mourans de ses derniers rayons ;
Les cieux enveloppés d'un immense nuage,
A la terre inquiète ont annoncé l'orage ;
Déjà dans le lointain la foudre retentit,
Et le feu des éclairs a sillonné la nuit.

Je demande un asile à deux grottes voisines
Qui frappent mes regards au milieu des ruines.
O de quel saint respect mes sens sont pénétrés!
A la gloire, à la mort, ces lieux sont consacrés,
Ces lieux des Scipions sont les derniers asiles.
Salut, restes sacrés du plus grand des Emiles!
Sublime Cornélie! et vous tous demi-dieux,
Salut! Ah! pardonnez si de ces tristes lieux
Ma présence indiscrète a troublé le silence.
Hélas! le voyageur, conduit par l'espérance
Dans ces climats peuplés de votre souvenir,
Sous ces honteux débris peut-il vous découvrir,
Et demander au lierre, à la ronce sauvage
Ces tombeaux qu'attendait un plus noble feuillage!
Ces restes dont l'aspect est un reproche vain
Pour ce peuple accablé du grand nom de Romain,
Qui, fils ingrat, non moins qu'à la gloire infidèle,
N'a pas même gardé la cendre paternelle!
Et bientôt sur ces bords si féconds en héros,
En vain l'on cherchera jusques à leurs tombeaux.

Ils ne sont plus ces tems où méprisant la vie
Décius immolait ses jours à la patrie;
Où des bras impuissans de ses fils éperdus,
L'honneur et Rome en deuil arrachaient Régulus.
Ces Romains autrefois si chers à la victoire
Par dix siècles de honte ont expié leur gloire,
Et les faibles neveux des Brutus, des Catons,
Ont à-la-fois perdu leurs vertus et leurs noms.

Qu'est devenue, hélas! ton antique puissance?
Tes guerriers sont sans force et tes murs sans défense;
Des tributs qu'à tes pieds apportait l'Univers,
Les pleurs de la pitié te sont à peine offerts!
O Reine des cités! quelle main tutélaire
Relévera ton front incliné vers la terre?
Est-il venu l'instant où d'insensibles voix
Diront: ici jadis fut la ville des Rois!

Ainsi je gémissais; et de deuil revêtue
Sur une urne brisée à peine soutenue,
Autour d'elle en pleurant promenant ses regards,
Je croyais voir aussi la veuve des Césars

Digitized by Google

Pour la première fois démentir sa constance,
Et par de longs soupirs soulageant sa souffrance,
Mêler ses cris plaintifs à mes tristes accens.

Tout-à-coup, par trois fois, sous mes pieds chancelans,
J'ai senti s'agiter cette terre sacrée.
La foudre gronde, tombe, et s'ouvrant une entrée
Dans le sein des rochers séparés par ses feux,
Sillonne des tombeaux le sommet lumineux,
Eclaire au loin la grotte, et de Rome expirante
Couronne en longs rayons la tête étincelante.

De la tombe entr'ouverte, un illustre guerrier
Lève son front auguste ombragé de laurier,
Et le regard sévère appuyé sur la lance
Qui renversa jadis et Carthage et Numance :
« O ma mère, dit-il, du fond de leurs tombeaux
» Tes fils ont entendu tes douloureux accens.
» Lorsque l'arrêt des Dieux trancha ma destinée,
» Tu marchais de vertus, de gloire environnée,
» Vers l'Empire du monde à tes enfans promis.
» Etait-ce sous ces traits par les revers flétris
» Que je devais revoir ta gémissante image?...
» Quoi! près des Scipions trahissant ce courage
» Que ne purent briser l'audace de Brennus,
» La haine d'Annibal ni le fer de Pyrrhus,
» Tu cèdes lâchement au malheur qui t'opprime?
» Qu'à la voix de l'honneur Rome enfin se ranime,
» Et cesse de douter de ses nobles enfans.
» Dans un repos honteux s'ils ont gémi long-tems,
» Songe que sans rougir peut-être le ciel même
» Pourrait être jaloux de leur gloire suprême!
» Mais le feu le plus pur réchauffe encor leurs cœurs;
» Si Mars en méconnaît les paisibles lueurs,
» Tes palais animés par la main du génie,
» Les murs du Vatican à la terre ravie
» Sont-ils pour l'attester d'inutiles secours?
» L'aliment a changé, le feu brûle toujours.
» Sur Bellone ou les arts que ton trône se fonde,
» Tes destins sont toujours de commander au monde,
» Et les Dieux, quand ton cœur cédait au désespoir,
» Appuyaient ta grandeur sur ce double pouvoir.

» O toi, fils du dieu Mars, dont ma longue espérance
» Accusait la tardive et divine naissance,
» Toi, l'amour et l'appui de vingt peuples divers,
» Héritier des Césars! aux yeux de l'univers
» Parais, viens consoler ta mère infortunée
» Du sort de Marcellus encore consternée!

» De ce jeune héros tu recevras les traits,
» Tu sauras comme lui régner par les bienfaits:
» Comme lui cher aux arts, les filles de Mémoire
» Rediront tes vertus, tes exploits et ta gloire;
» Mais un nouveau Virgile, à l'univers en pleurs,
» N'aura point à tracer ta mort et nos douleurs.

» Ton père doit t'instruire à fixer la fortune,
» Tu tiendras de lui seul la gloire moins commune
» D'écouter la pitié, d'épargner les vaincus,
» De respecter les rois à tes pieds abattus,
» De surpasser des Dieux la suprême clémence,
» Et quand tout peut céder à ta noble puissance,
» De laisser reposer tes foudres toujours prêts,
» Pour rendre l'âge d'or à tes heureux sujets.
» Sors donc, jeune héros! hâte-toi de paraître,
» Que Rome et l'univers reconnaissent leur maître. »

Scipion a parlé: mes avides regards
Ont à peine cherché l'héritier des Césars......
Je vois... je vois encor l'auguste Cornélie
Remettre dans les bras de sa mère attendrie
Un enfant glorieux dont les débiles mains
Caressaient doucement la mère des Romains.
Rome brillante alors d'une beauté nouvelle
Remettait à son fils la couronne immortelle,
Et tandis qu'à ses pieds reposait l'aigle altier,
Couronnait son berceau de rameaux d'olivier.
Un chœur divin chantait: Marcellus vient de naître,
Que Rome et l'univers reconnaissent leur maître.
Mais soudain de nouveau la foudre retentit,
La tombe se referme et tout s'évanouit.

Ebloui, confondu de ces divins prodiges,
Je restais prosterné...... Bientôt de vains prestiges

Digitized by Google

Ma bouche allait traiter ces mystères sacrés,
De ma faible raison encor mal pénétrés....
O surprise! ô transport.... J'entends l'airain qui gronde,
Ses coups multipliés les expliquent au monde.
NAPOLÉON revit dans un fils glorieux,
Rome reprend son lustre et redit jusqu'aux cieux
Ces prophétiques chants : Marcellus vient de naître,
Rome instruira le monde à révérer son maître.

L. T** (d'Angers), *secrétaire intime du préfet de Rome.*

AUX MANES DE MA FEMME.

O mon épouse, ô mon amie,
Doux repos de mon cœur, et charme de ma vie,
Je n'ai pu désarmer la mort
Qui t'a, presqu'en mes bras, et frappée et ravie!
Mes tendres soins n'ont pu t'arracher à ton sort!
A tes lèvres pourtant je portais le breuvage
Dont la salutaire âpreté,
Dans ton sang rafraîchi, comme sur ton visage,
Devait (m'assurait-on) ramener la santé :
Du vain dieu d'Epidaure implorant les merveilles,
Assis près de ton lit, où tu ne dormais pas,
Je t'aidais à subir ces douloureuses veilles,
Et la toux convulsive, augure du trépas :
Rien de ta poitrine oppressée
N'a soulagé le mal qu'on ne pouvait guérir.
Sur ta main défaillante, et ta bouche glacée,
Tes regards m'ont vu recueillir
Ton dernier mouvement et ton dernier soupir.
Tu m'as souri même à ta dernière heure;
Et, par le plus tendre retour,
Jusques à ton départ pour ta froide demeure,
Ton amour fut du moins le prix de mon amour.
Ah! ta perte pour moi n'en est que plus sensible :
Hélas! tu n'es plus là pour charmer la langueur
Que donne à mon esprit le vide de mon cœur :
Ton portrait même accroît ma tristesse invincible :
Il rappelle à mes yeux tes innocens appas :
Il me regarde, mais il ne me parle pas....

Que dis-je ? une vivante image
De tout ce que j'aimais, de ce que j'aime encor,
Me rattache à la vie, et me rend mon courage,
C'est ta fille. Je veux, par un plus digne essor
M'élevant jusqu'à toi, diriger sa jeunesse
Au sentier des vertus que tu suivis sans cesse.
Ta fille est mon seul bien, mon unique trésor,
Et je dois, en l'aimant, te prouver ma tendresse.
Des pleurs que je versais je suspends donc le cours.
Je reprends mes travaux, mes goûts, mon caractère;
Et vais, en condamnant ma douleur à se taire,
Ne plus parler de toi, pour y penser toujours.

Par P. N. André Murville.

ÉNIGME.

Je n'ai, lecteur, ni couleur, ni figure,
Ni dimension, ni stature.
Tout mortel en naissant peut espérer m'avoir;
Nul ne peut espérer me palper ou me voir.
Quelquefois à la ville, ou même à la campagne,
On me conduit, on m'accompagne.
Clarté, force, beauté, sont dans mes attributs;
Sombre, fausse parfois, aigre ou douce, et de plus
Haute ou basse je suis de taille différente;
Tantôt on me trouve charmante,
Tantôt sans aucuns agrémens:
Selon les lieux, selon les tems,
Ou bien je parle, ou bien je chante.

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis, sur mes six pieds, ce que tous les amans
Voudraient trouver leur maîtresse,
Ce que femme n'est plus dès qu'elle a des enfans.
Mêlant mes pieds avec adresse,
Vous aurez ce que craint l'écolier sur les bancs,
Ce qu'on ne peut avoir exempte de tristesse,

Digitized by Google

Le lieu que la mer bat de ses flots écumans,
Un oiseau que partout on vante pour sa graisse,
Ce qu'en se retirant abandonnent les flots,
Le synonyme de colère,
Une ville du Calvados,
Un animal qui se nourrit en terre,
Une note en musique, un très-léger verglas
Qui s'attache aux rameaux dans le tems des frimas;
Enfin, de plus pour ne rien dire,
Mon dernier fils est l'enfant du délire.

CHARLES DE BERT****, *maître d'études au Prytanée de la Flèche.*

CHARADE.

LECTEUR, mon premier sert à la blonde, à la brune,
Ainsi qu'à l'insensé qui brusque la fortune :
Parfois de mon second la durée importune.
Mon entier ne convient qu'au déclin de la lune.

S........

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Obscurité.*
Celui du Logogriphe est *Parc*, où l'on trouve : *arc.*
Celui de la Charade est *Etoile.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Recherches, Expériences et Observations physiologiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique; par M. A. M. J. Chastenet de Puységur, ancien officier-général d'artillerie. — Un vol. in-8°. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c., franc de port. — A Paris, chez *J.-G. Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près du Pont-Neuf; et chez l'*Auteur*, rue Saint-Honoré, n° 390.

M. de Puységur est le plus constant et le plus zélé des disciples de Mesmer : depuis vingt ans, il fait tous ses efforts pour rappeler à la vie une doctrine frappée de mort et inhumée. Si Mesmer s'est amusé de notre crédulité, si, pour se faire une fortune, il s'est fait un jeu de notre bonne foi, les vues de M. de Puységur sont plus pures et plus élevées. Il est convaincu de la réalité du Mesmérisme; il y voit une source immense, un fonds inépuisable de bénédictions pour le genre humain; le magnétisme animal est à ses yeux la plus noble, la plus étonnante, la plus miraculeuse prérogative dont la nature nous ait enrichis. Il plaint sincèrement l'aveuglement des hommes, qui foulent aux pieds les trésors les plus précieux, sans vouloir les reconnaître. C'est en vain qu'on se flatte de lasser son courage par une opiniâtre indifférence. « Persuadé, comme je le suis, dit-il, que la » croyance à la réalité d'un magnétisme actif dans l'homme » deviendra tellement vulgaire un jour, qu'on ne concevra même pas alors comment on ait pu si long-tems le » méconnaître, et dans la vue d'aider l'inexpérience des » magnétiseurs à venir, je continuerai d'écrire et de publier le fruit de mes expériences et de mes observations. »

Digitized by Google

Vous nieriez en vain l'existence du magnétisme animal, M. de Puységur le retrouve par-tout. Ces bergers de la Brie qui font des conjurations, ces charlatans qui vendent des pilules, ces empiriques qui distribuent du baume, sont autant de savans magnétiseurs qui, sans le savoir, rendent à l'humanité les services les plus signalés; ce sont des médecins malgré eux. La sorcellerie, les fascinations, la magie ne sont que des actes magnétiques qui s'opèrent à l'insu de ceux qui les pratiquent. Les pythonisses, les sibylles, l'enchanteur Merlin n'étaient que les glorieux prédécesseurs de Mesmer.

Si l'on dit à M. de Puységur que les académies, les sociétés savantes, les hommes les plus illustres dans les sciences physiques et médicales refusent de croire au magnétisme, il vous répondra: que l'on a aussi refusé de croire à l'existence d'un nouveau monde avant la célèbre expédition de Christophe Colomb; que des savans ont nié les Antipodes, la circulation du sang, le mouvement de la terre autour du soleil. Il vous citera l'autorité de Fontenelle qui a dit: « Il n'y a guères de » chose en physique, si bien décidée, qu'il n'y ait lieu à » révision, et il est bien difficile que la nature, lorsque » nous croyons la saisir le mieux, ne nous échappe par » quelqu'endroit. »

Et pourquoi se refuserait-on à reconnaître le magnétisme dans l'homme, quand il existe dans toute la nature? Car, suivant M. de Pységur, le magnétisme n'est autre chose que l'électricité dont on parvient à se rendre maître et qu'on dirige à volonté. Mais notre orgueil et nos habitudes luttent contre notre raison: « Si les phénomènes » résultant du magnétisme de l'homme, dit M. de Puy- » ségur, étaient une fois reconnus réels, il est certain » que beaucoup de théories de sciences actuellement » adoptées, devraient ou disparaître, ou au moins être » considérablement rectifiées, et l'amour-propre laisse » bien rarement à l'esprit la liberté d'entrevoir avec » calme un semblable résultat. »

Que de prodiges, en effet, ne pourrait-on pas opérer avec le magnétisme? S'Gravesend, Descartes, Newton ont désespéré de découvrir la cause, le principe du

Digitized by Google

mouvement dans l'Univers. Plus heureux qu'eux, M. de Puységur a surpris le secret de la nature, et ses expériences sur le somnambulisme l'ont convaincu que c'est dans la pensée qu'il faut chercher le principe de ce puissant et merveilleux phénomène.

Hâtons-nous donc de relever ces baquets si injustement renversés, reprenons nos baguettes; retournons avec confiance et zèle à ces communications intimes qui lient tous les êtres entr'eux, et le salut de l'humanité est assuré. Désormais plus d'infirmités, plus de maladies, de contagions, d'épidémies; les facultés de médecine disparaissent de nos universités; eh! quel art fut jamais plus facile a exercer!

« Il faut commencer d'abord par poser une main ou » toutes les deux sur l'endroit du corps où le malade res» sent de la douleur, ou, s'il ne souffre pas, mettre une » main sur son estomac et l'autre en opposition; cette » opération établit une salutaire communication entre » le fluide magnétique du magnétiseur et celui du » magnétisé. »

Mais pour obtenir quelque succès de ce procédé, ce n'est pas assez d'agir matériellement, il faut que votre ame se joigne à vos mains et que vous soyez fortement pénétré du désir de faire à votre malade le plus grand bien possible, et c'est ici sur-tout que la question intentionnelle est de la plus haute importance. Sans l'intention point de salut. Cependant poser une main sur l'estomac d'un malade, appuyer l'autre sur la partie opposée, n'est encore qu'un simple préliminaire, une sorte d'exorde des grandes œuvres que le magnétisme vous donne la faculté d'opérer. Le but suprême de l'art est de provoquer le somnambulisme, car c'est dans le somnambulisme que réside toute la puissance et l'efficacité du mesmérisme. Pour y parvenir vous porterez une main sur la tête du sujet soumis à vos expériences, vous la ferez descendre doucement et graduellement sur ses yeux, vous l'y tiendrez quelques instans, votre regard aidera vos gestes, *et votre attention concentrée activera l'énergie de votre volonté.* Lorsqu'après avoir tenu vos mains sur la tête et sur les yeux, vous vous apercevrez

que les paupières du sujet s'appesantissent, alors la cure est sûre et immanquable. De quelles sublimes prérogatives votre malade ne va-t-il pas se trouver enrichi ! Les sept dons du Saint-Esprit et les huit béatitudes ne sont presque rien en comparaison des facultés que vous lui procurez. La nature n'a plus de voiles pour lui ; il voit sa maladie face à face, il en devine les causes, il devient prophète, médecin, physicien, chirurgien, apothicaire. Il raisonne comme Hippocrate, s'exprime comme Esculape, rédige une ordonnance comme Celse et Galien. Cependant il ne faut pas toujours s'en rapporter à sa clairvoyance ; il peut arriver que l'esprit de prophétie exalte trop vivement son cerveau, et qu'il se prescrive à lui-même quelque remède un peu trop énergique. Dans ce cas il est bon que le magnétiseur soit un peu médecin, et qu'il prenne le soin de lénifier, adoucir, tempérer le récipé ; mais cette précaution exige beaucoup d'habitude et de discernement, car il est des cas où il faut abandonner le malade à ses inspirations. M. de Puységur cite deux dames qui voulurent absolument s'empoisonner, l'une avec sept grains d'émétique, l'autre avec trente grains de morelle. M. de Puységur hésitait ; il crut même devoir consulter un docteur, mais les deux beautés insistèrent si vivement, qu'il se détermina enfin à leur administrer la redoutable drogue ; et elles ne s'en portèrent que mieux.

Notre faible conception ne saurait imaginer jusqu'à quel point le somnambulisme est capable d'étendre, d'agrandir, de perfectionner nos facultés. Le moindre somnambule en remontrerait aux plus doctes académies, et ferait la figue à l'Institut. M. de Puységur en cite un trait bien frappant : Une jeune femme, fille d'un honnête et brave cuisinier, était devenue folle ; elle courait les rues à une heure du matin, le sabre à la main droite et l'épée à la main gauche ; elle entrait dans une telle fureur que personne n'osait l'approcher. M. de Puységur entreprit de la guérir. A peine l'eut-il touchée qu'elle tomba dans un sommeil profond, et se mit à prophétiser ; mais ses prophéties étaient d'un genre funeste : « Je suis » perdue, s'écria-t-elle, je n'ai plus qu'un an et quel-

Digitized by Google

» ques jours à vivre : quatre gros vers me rongent vers
» le cœur ; je suis perdue. »

Tout le monde était effrayé, M. de Puységur resta seul tranquille et imperturbable : *à quel remède faut-il recourir?* lui demanda-t-il : « J'en vois un, lui répondit la
» malade ; mettez dans un verre un doigt d'eau, teignez-
» le avec du vinaigre rouge, jetez-y une pincée de
» cendre, remplissez le verre de vin vieux, et faites-moi
» avaler cela pendant quinze jours ; cela fera mourir les
» vers. »

M. de Puységur exécuta religieusement l'ordonnance, et dans l'espace de quelques jours la malade rendit un très-gros ver par la bouche. Mais il en restait encore trois, et trois vers logés dans un jeune cœur doivent singulièrement le déranger. M. de Puységur se hâta de remettre sa malade en somnambulisme ; deux minutes lui suffirent pour cela ; la malade reprit la parole et déclara : « Qu'elle
» était bien contente ; que le plus gros ver était sorti ;
» que les trois qui restaient étaient bien malades, qu'il
» y en avait encore un avec du poil ; mais que dans huit
» jours, elle les aurait rendus par le fondement en pre-
» nant toujours le même remède. »

Les huit jours s'écoulèrent et la prédiction s'accomplit à la lettre. Le ver à poil et ses deux camarades prirent exactement la route qu'on leur avait prescrite, et le cœur de la demoiselle fut dans une paix parfaite. Qu'opposer maintenant à un fait aussi éclatant? Il est vrai qu'un esprit incrédule et rétif pourrait encore trouver quelque chose à redire. Il demanderait par quel secret artifice des vers logés dans le cœur sont mis à mort par une potion qu'on envoie dans l'estomac? Il voudrait savoir comment un des gros vers sans poil est sorti par la bouche, et comment le ver à poil est sorti *par le fondement*, car je suis forcé, pour conserver le texte dans sa pureté, de me servir des propres mots de M. de Puységur : il observerait que le cœur et le bas-ventre ont très-peu de communication ; il désirerait connaître par quelle voie les trois vers qui rongeaient le cœur de la jeune cuisinière, sont parvenus dans les intestins. Il prierait M. de Puységur de lui dire si les miracles du somnambulisme ont aussi le

Digitized by Google

pouvoir de changer l'anatomie du corps humain. Enfin, son incrédulité lui suggérerait mille objections propres à désoler la foi la plus robuste. Mais M. de Puységur ne s'amuserait point à le réfuter, il multiplierait les exemples, il l'accablerait de témoignages et d'autorités. Je voudrais bien savoir, par exemple, ce que répondrait l'incrédule au fait suivant :

Il était, en l'an de grâce 1810, un jeune couvreur nommé Aubry, qui habitait la commune de Buzanci et se faisait remarquer par sa jeunesse et sa vigueur. Or ce jeune homme ayant voulu manier une échelle trop pesante, il fut rejeté en arrière et ses reins se froissèrent contre une muraille, et il souffrait beaucoup, et ses joues auparavant rebondies et vermeilles étaient devenues caves et décolorées, et il avait eu la fièvre. Il arriva, par hasard, que M. de Puységur remarqua qu'il était souffrant, et lui dit : *Veux-tu que je te touche?* et Aubry lui répondit *oui*. Aussitôt M. de Puységur lui mit les deux mains sur la tête et les abaissa lentement sur les yeux, et Aubry se mit à dormir, et comme il dormait il fut éclairé subitement par la clairvoyance instinctive, et il se mit à prophétiser, et il demanda *de la chali* pour le guérir, et personne ne connaissait *la chali*. Mais M. de Puységur parvint à deviner que *la chali* était de la camomille, et il fit observer au prophète qu'il n'y avait point *de chali* dans la campagne, parce qu'on était en hiver et que *la chali* ne se trouve qu'en été, et en ce moment les yeux d'Aubry furent subitement illuminés, et il déclara qu'il y avait *de la chali* à trois-quarts de lieue sur le Mont-de-Gras, et on alla au Mont-de-Gras, et on trouva *la chali*, et Aubry fut guéri, et tous ceux qui furent témoins de ce miracle bénirent le magnétisme animal, et s'en retournèrent enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

O déplorable condition de l'humanité! le magnétisme animal produit tous les jours des merveilles innombrables, la nature est pleine de ses bienfaits; la poule qui couve, le chien qui chasse, l'oiseau qui vole, l'enfant qui rêve, sont des témoignages vivans de sa puissance, et il se trouve encore des cœurs endurcis, des esprits rebelles et obstinés qui s'opiniâtrent à nier son existence, et moi-

Digitized by Google

même, insensé que je suis, j'ai osé blasphémer ses miracles; oui (je dois m'en confesser avec confusion), le 17 février de l'an 1810, ma main sacrilége n'a pas craint de tracer dans le *Mercure* une censure maligne et ironique des prodiges du magnétisme; j'ai osé rire dans un sujet si grave, et mes moqueries irréligieuses ont porté le scandale parmi les fervens adorateurs des baquets. Que de grâces ne dois-je pas à M. de Puységur qui, dans ce nouvel ouvrage, a bien voulu m'avertir charitablement de ma faute, et employer un chapitre entier à ma conversion! Oui, j'abjure mes erreurs, je rentre dans les voies du salut, et si jamais, par la sainte efficacité et la grâce du magnétisme je parviens à jouir des bienfaits du somnambulisme et à rêver, je déclare que je ne cesserai de louer et glorifier le nom de Mesmer et ses merveilles.

SALGUES.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De la liberté des mers; par M. de Rayneval, ancien conseiller-d'état et ministre plénipotentiaire, membre de la légion-d'honneur, etc., auteur de plusieurs Ouvrages sur le droit public, et d'instructions sur le Droit de la Nature et des Gens. — Deux vol. in-8°. Prix, 8 fr. et 10 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et *Delaunay*, libraire, Palais Royal.

Au premier coup-d'œil, il semble inutile de discuter cette question qui sans doute n'aurait jamais dû naître. Originairement la mer était, comme la terre, abandonnée à l'usage de tous. La communauté cessa successivement à l'égard de la terre, parce que l'homme agricole l'ayant améliorée, voulut, avec raison, jouir des fruits de son travail. Cette source primitive et légitime de la propriété exclusive sur un objet déterminé, susceptible de culture et de clôture, ne peut être réclamée par de prétendus propriétaires maritimes, parce que la mer présente une immense surface constamment agitée, et n'offrant à l'homme ni retraite, ni moyens de culture. Malgré ce principe évident, d'où il suit que la mer ne peut pas plus être envahie et exclusivement possédée que l'air, deux célèbres écrivains du dix-septième siècle, Grotius et Selden, furent, par les circonstances, engagés, l'un à soutenir la cause de la liberté des mers, l'autre à s'efforcer de la détruire. Leurs ouvrages, intitulés : *Mare liberum*, et *Mare clausum*, fameux dans le tems où ils parurent, ne sont point encore oubliés, et leur discussion entrait nécessairement dans le plan de M. de Rayneval qui a fait de la réfutation de la doctrine de Selden la base de son ouvrage. Il parle peu de Grotius dont le traité est simple et laconique, comme défenseur du droit de la nature. Selden ayant épuisé toutes les subti-

Digitized by Google

lités de l'art des sophistes pour obscurcir la raison humaine, et la morale de la nature, on a employé pour l'attaquer et le combattre pied-à-pied, une grande partie du second volume de l'ouvrage que nous annonçons. Cette critique est, dans le premier volume, précédée de l'exposition des vrais principes du droit des gens, qui se fonde sur l'indépendance réciproque des nations, indépendance qu'elles conservent sur la mer de même que sur la terre. La mer est *libre* comme l'air, parce qu'il est aussi impossible d'asservir l'une que l'autre. Cette liberté absolue éprouve des modifications en tems de guerre. Le vaste océan qui environne le globe offre aux nations belligérantes un champ de bataille où elles se poursuivent, s'attaquent et se détruisent lorsqu'elles peuvent se rencontrer sur cet immense élément. Une seconde exception, également juste et nécessaire, se présente relativement aux neutres. Leurs droits, et ce que l'extension de ces droits peut avoir de dangereux dans leur commerce pendant la guerre, les munitions navales, les effets ennemis sous pavillon neutre, les propriétés neutres sous pavillon ennemi, les navires neutres faisant escale, leurs déclarations et proclamations, leur résistance aux visites ou recherches, la compétence des juges des prises, tous ces objets sont fort bien traités par M. de Rayneval, et avec de grands détails dans lesquels nous ne croyons pas devoir le suivre. Il nous suffit de remarquer que les principes en sont sains, et conformes aux lois établies, comme à la raison et à la justice éternelle.

M. de Rayneval examine ensuite la doctrine de M. Jenkinson, consignée dans un mémoire qu'il publia, et qui fit grand bruit en 1757, époque à laquelle la France ouvrit ses colonies aux neutres. Ce mémoire est intitulé : *Discours sur la conduite du gouvernement britannique à l'égard des nations neutres*. On le trouve à la tête d'une collection de traités conclus par la Grande-Bretagne et autres puissances, depuis 1748 jusqu'à la paix de Paris signée en 1783.

Cet écrit, composé dans les principes anglais, fournit à M. de Rayneval, l'antagoniste du système restrictif, à

peu près les mêmes réflexions et la même discussion critique, laquelle acquiert plus d'intérêt dans l'examen du *droit de protection*. On accorde à M. Jenkinson qui cite la pratique de presque tous les gouvernemens européens, on lui accorde les faits, on convient de l'existence des lois qu'il rapporte; *mais*, comme dit très-bien l'auteur français que nous analysons, *les faits, quelque multipliés qu'ils soient, s'ils ne sont pas généralement et sur-tout librement adoptés pour règle, n'établissent point le droit des gens; au contraire, le droit des gens est la loi d'après laquelle ces faits doivent être approuvés ou condamnés; les faits établissent un préjugé, et même ce qu'on appelle droit coutumier; mais, pour qu'ils acquièrent ce dernier caractère, ils doivent être avoués de toutes les parties intéressées.*

M. de Rayneval a pensé, et nous sommes loin de l'improuver, qu'il devait parler de la convention conclue en 1780, et connue sous la dénomination de *Neutralité armée*. Il en cite, conséquemment, les principales dispositions appuyées sur les traités précédens, et subsidiairement sur le droit naturel et des gens que cette convention place sur la même ligne. On en vit d'autres en 1800 et 1801, entre l'empereur de Russie, Paul, et les deux autres cours du nord, entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Londres. Celle-ci, faite en 1801, et à laquelle accédèrent les cours de Stockholm et de Copenhague, a pour objet spécial la neutralité.

Nous avons parlé de l'analyse de l'ouvrage de Selden, intitulé *Mare clausum*, laquelle analyse occupe, avec les notes qui expliquent et motivent la critique, la moitié du second volume. Suit un précis du discours tenu en 1778, dans la conférence avec les députés des Etats-Généraux, par M. le chevalier York, ambassadeur d'Angleterre; enfin, la déclaration de guerre de l'Angleterre contre les Hollandais en 1780, et le contre-manifeste des Etats-Généraux des Provinces-Unies, en 1781.

Ces trois pièces, purement diplomatiques, n'ont pas un rapport bien direct avec le sujet que traite M. Ray-

DÉPÔT DE LA ... 5. cen...

Digitized by Google

neval; mais il les a publiées pour faire de plus en plus connaître les principes injustes de la politique anglaise.

Tel est l'ouvrage d'un écrivain parfaitement instruit de ces matières, professeur d'une très-saine doctrine dont il démontre la solidité. Son style est pur et sain comme ses principes; et son travail sera sur-tout utile aux lecteurs en ce qu'on y trouve une méthode simple et lumineuse, un raisonnement droit, une logique constante et sûre. D.

Histoire littéraire d'Italie; par P. L. Ginguené, membre de l'Institut de France. — Trois vol. in-8°. — Prix, 18 fr., et 23 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

(Deuxième article.)

Dante occupe quatre chapitres de l'ouvrage de M. Ginguené, et ces quatre chapitres formeraient à eux seuls un volume assez considérable; mais je suis loin de croire que l'auteur ait besoin d'apologie, pour avoir donné à un article particulier de son histoire un développement, en apparence, hors de proportion avec presque tous les autres. Sans compter que l'homme qui fait le sujet de cet article peut être regardé comme le père, non-seulement de la poésie italienne, mais de la poésie moderne, en général, cet homme est beaucoup plus connu par quelques passages saillans de ses ouvrages que par leur ensemble; et parmi ceux mêmes de ses compatriotes qui font solennellement profession de l'admirer, il en est peu qui connaissent toutes ses productions autant qu'elles méritent de l'être encore aujourd'hui, malgré le progrès des connaissances et des idées. Hors de l'Italie, et particulièrement en France, quand on veut faire preuve d'avoir lu Dante, il est rare que l'on cite autre chose de lui que deux ou trois épisodes de son *Enfer*. Il faut avouer aussi qu'il n'est pas si aisé de contracter avec ce grand poëte le degré de familiarité nécessaire pour le bien goû-

Digitized by Google

ter. La bizarrerie de plusieurs de ses inventions, le ton trop dogmatique de la majeure partie de son grand poëme, l'austérité générale de son style et quelques difficultés de langue effarouchent le commun des lecteurs qui, dans les ouvrages de poésie, ne cherche ordinairement qu'une distraction facile, sans presque soupçonner qu'ils puissent être l'objet d'un intérêt profond et sérieux. La tâche d'apprécier le génie de Dante d'après l'ensemble de ses productions n'était donc pas si gratuite, que l'on pourrait d'abord être tenté de l'imaginer : elle n'était pas facile non plus; et il fallait presqu'autant de patience que de talent, pour la remplir à la satisfaction de ceux qui connaissent déjà ce poëte, et de ceux qui sont seulement disposés à profiter d'une occasion favorable de faire connaissance avec lui.

Dans la notice biographique sur Dante, par laquelle débute M. Ginguené, il a recueilli à-peu-près tout ce que les Italiens ont publié jusqu'ici de plus intéressant sur la vie si romanesque et si infortunée de leur plus grand poëte. On pourrait y relever quelques assertions hasardées et quelques méprises de noms ou de dates: mais ces légères distractions tiennent la plupart à l'obscurité même du sujet, ou bien aux contradictions des biographes nationaux entr'eux. La notice, dans son ensemble, est exacte, intéressante et bien faite.

Elle est suivie de l'énumération et d'un examen critique des poésies lyriques de Dante, et de ses compositions en prose. On sent bien que je ne puis m'arrêter à considérer en détail les jugemens que M. Ginguené porte de ces divers ouvrages : il me suffira de dire que les lecteurs qui ne connaîtraient Dante que comme l'auteur de *la Divine Comédie*, prendront de son génie une opinion plus juste et plus étendue, en lisant cette partie de l'ouvrage.

Mais ce que l'article de Dante présente sans contredit de plus distingué et de plus important, c'est l'analyse de la *Divine comédie*. Si une assez longue étude de ce poëme, et si quelque familiarité avec les ouvrages de Dante, en général, suffisent pour m'autoriser à prononcer ici une opinion très-décidée, je n'hésite pas à recommander

Digitized by Google

comme un chef-d'œuvre, en son genre, l'analyse dont il s'agit; et qui (chose singulière peut-être relativement à un poëme d'une aussi grande renommée que celui de Dante!) joint à la perfection intrinsèque le mérite de la nouveauté. Je ne connais du moins aucun travail analogue par son objet à celui de M. Ginguené, si ce n'est dans un ouvrage allemand de très-peu antérieur au sien, et qu'il n'a point connu. Je veux parler de l'intéressante Histoire de la Littérature italienne, par le professeur *Bouterweck*, où l'on trouve aussi une esquisse très-bien faite du poëme de Dante. Mais, sans compter que les deux historiens ne sont pas partis du même point de vue, l'étendue du plan de M. Ginguené lui a permis d'être plus détaillé et plus complet que n'a pu l'être le professeur allemand. Son analyse est en même tems historique et critique, et il a choisi avec beaucoup de sagacité et de discernement dans chacun des trois poëmes dont se compose la *Divine comédie*, les passages les plus propres à caractériser le génie du poëte, et à en montrer les différentes faces, les diverses nuances, et, pour ainsi dire, les divers degrés. Beaucoup de ces passages y sont traduits, et le sont d'une manière qui laisse d'autant moins à désirer, qu'on les compare plus soigneusement à l'original. Sans violer les règles ni les convenances de la langue française, sans divaguer sur le sens de l'italien, et sans l'éluder jamais, il est parvenu le plus souvent à en conserver la physionomie, la couleur et le ton; autant du moins que le permet la différence de la prose aux vers, et sur-tout aux vers de Dante, où se trouvent si habituellement réunies, au plus haut degré, la naïveté et l'énergie soit de tour, soit d'expression. Entr'autres preuves de ce que j'avance ici, je voudrais pouvoir citer la traduction de l'épisode si connu de *Françoise de Rimini*, dans le cinquième chant de l'Enfer. Je me souviens d'avoir entendu la lecture de cette traduction à l'Athénée de Paris, devant une assemblée nombreuse; et j'aurais à peine imaginé qu'un morceau de si peu d'étendue pût produire une effet si rapide et si complet, même sur des auditeurs bien disposés. L'émotion et le plaisir furent unanimes. Ceux qui n'avaient jugé ce célèbre épisode

Digitized by Google

que sur des traductions périphrasées ou maniérées, ou même sur la lecture superficielle de l'original, étaient étonnés de recevoir une impression nouvelle de beautés qu'ils croyaient connaître. Ceux auxquels ces beautés étaient réellement familières étaient charmés d'en retrouver l'empreinte dans une version où tout l'art du traducteur s'était appliqué à sauver ou à ménager la vénérable simplicité du texte. Je rapporte ce fait que j'ai la conscience de ne pas exagérer, pour me dispenser d'insister plus longuement sur le genre et le degré de talent avec lequel M. Ginguené a traduit les fragmens de Dante, dont il a fait usage dans l'analyse de la *Divine comédie*.

Entre Dante et Pétraque l'intervalle est peu considérable, celui-ci ayant commencé sa carrière poétique trois ou quatre ans après la mort du premier. C'est à cet intervalle qu'appartiennent plusieurs écrivains, savans ou poëtes, qui, pour la plupart, un peu plus jeunes que Dante, fleurirent quelques années avant Pétrarque; et c'est à eux que M. Ginguené a consacré le onzième chapitre de son histoire. Il entame ce chapitre par un aperçu général de l'état politique et littéraire de l'Italie au commencement du quatorzième siècle. Les théologiens et les astrologues pourraient occuper une grande place dans le tableau de cette époque; mais M. Ginguené passe rapidement sur les uns et sur les autres : et peu de personnes, sans doute, seront tentées de lui en faire un reproche. Il ne s'arrête pas beaucoup davantage aux jurisconsultes : les historiens méritaient et ont obtenu des articles plus étendus, dont quelques-uns cependant pourraient bien paraître ne l'être pas encore assez. Tel me paraît entr'autres celui sur *J. Villani*, dont la *Chronique Universelle*, outre son importance comme source historique, mérite d'être examinée comme une des premières tentatives de l'art historique chez les modernes. M. Ginguené reproche à *J. Villani* le ton fabuleux dont il a traité l'histoire de l'antiquité. Il eût, ce me semble, été plus naturel et plus juste d'observer que Villani n'avait point compilé, ni écrit lui-même cette partie de sa chronique, et n'avait eu d'autre tort que de la copier presque littéralement de la chronique de son compatriote *Ricor-*

Digitized by Google

dano Malespini, composée, ou du moins commencée plus d'un demi-siècle auparavant. Il y a aussi quelques ouvrages historiques de cette époque dont les Italiens s'étonneront vraisemblablement que l'historien de leur littérature n'ait fait aucune mention : tels que l'*Histoire anonyme de Pistoie*, importante pour le fond des choses, l'histoire de la guere de *Simifonte*, par *Pace da certaldo*, dont le sujet est une expédition militaire d'assez peu d'importance, mais qui me semble écrite de manière à me persuader qu'il n'a manqué à son auteur que de traiter un grand sujet, pour faire un ouvrage très-distingué dans son genre.

M. Ginguené a parlé avec plus d'étendue et plus d'intérêt des poëtes de cette époque. Les notices qu'il donne de quelques-uns d'entre eux sont curieuses pour la singularité de leurs aventures, de leur caractère ou de leurs productions. Telles sont celles sur *Fra Jacopone da Todi*, sur *Fazio Degli Uberti*, et sur *Cecco d'Ascoli*, qui fut brûlé en 1327, à Florence, pour avoir dit, en mauvais vers, des choses que Dante avait dites non seulement avec impunité, mais avec gloire. Toutefois, le principal article de ce chapitre, le mieux traité, et celui qui méritait le plus de l'être bien, c'est celui de *Cino da Pistoia*. Au commencement de ce même chapitre, il avait déjà été question de lui en qualité de jurisconsulte célèbre, et M. Ginguené avait dès-lors donné un récit de sa vie d'après des mémoires très-récens, et qui répandent quelque jour sur des points obscurs et contestés de l'histoire littéraire de cette époque. Ici, c'est en sa qualité de poëte que figure *Cino*. Par une heureuse destinée, cet homme fut l'intime ami de deux des plus beaux génies poétiques qui aient jamais existé. Plus jeune de quelques années que Dante, celui-ci lui fit l'honneur, beaucoup trop grand, de le regarder, en quelque façon, comme son émule. On a voulu depuis lui attribuer la gloire d'avoir été le maître de Pétrarque en poésie. C'est une prétention à laquelle il est désormais reconnu qu'il n'a point de droit : mais il n'en est pas moins celui des poëtes italiens qui, ayant fleuri entre Dante et Pétrarque, remplit le plus dignement cet intervalle.

Digitized by Google

A l'idée de Pétrarque, l'attention et l'intérêt se relèvent à leur plus haut degré. L'article que M. Ginguené a consacré à cet aimable et heureux génie, est presqu'aussi important, presqu'aussi étendu que celui de Dante et traité avec la même supériorité. Il est même, à certains égards, plus complet et d'une lecture plus attachante. Pour la partie biographique, par exemple, Dante a eu, je crois, un plus grand nombre d'historiens que Pétrarque : mais celui-ci en a eu de plus patiens et de plus habiles ; comme si la fortune eût voulu lui conserver, même après la mort, la supériorité, non pas certes de génie, mais de bonheur qu'il eut sur son grand devancier. D'ailleurs, la vanité de Pétrarque a épargné beaucoup de peines et de travail à ses biographes ; il a trouvé dans le cours de sa vie tant d'occasions de parler de lui-même, et il en a si bien profité, qu'il a été réellement son propre historien. Luigi Bandini, l'abbé de Sade, Tiraboschi et le comte Baldelli, ont successivement écrit sa vie avec beaucoup d'érudition et de critique ; et chacun d'eux a concouru à compléter et à perfectionner les recherches de ses devanciers. Avec de si riches matériaux pour cette partie de son sujet, M. Ginguené a pu consulter de plus des manuscrits précieux. Aussi, sa biographie de Pétrarque est-elle un morceau distingué sous tous les rapports : elle remplit le douzième chapitre, et n'occupe guère moins de 100 pages ; mais il faudrait être bien malheureusement disposé pour la trouver trop longue. On prendra dans le treizième chapitre une idée de la philosophie de Pétrarque, et de son talent comme prosateur et comme poëte latin ; mais on se doute bien que le chapitre où M. Ginguené a mis tous ses soins et tout son talent, est celui où il apprécie le chantre de Laure comme lyrique italien. Le sujet avait l'inconvénient d'être rebattu, chose toute simple par rapport à celui de tous les poëtes d'Italie qui a eu le plus d'enthousiastes : M. Ginguené n'en est pas moins parvenu à le rajeunir, en quelque façon, par la grâce, la finesse et la justesse des détails, et sur-tout par les considérations générales auxquelles il l'a rattaché. Ayant à parler d'un des poëtes qui ont exprimé la passion de

Digitized by Google

l'amour avec le plus de charme, de profondeur et de pureté, il en a pris occasion d'examiner comment les poëtes anciens avaient exprimé ce sentiment; et il est résulté de là un parallèle juste et piquant entre la poésie érotique des anciens et sur-tout des Latins, et la poésie érotique des modernes et de Pétrarque en particulier. Rien de plus vif et de plus agréable que les traits dont il caractérise les Elégies d'Ovide, de Properce et de Tibulle. A l'aide d'une opposition aussi marquée que celle qu'il est impossible de méconnaître entre la manière dont ces trois poëtes ont exprimé et senti l'amour, et celle dont Pétrarque le sent et l'exprime, il semble que l'on comprenne mieux les poésies de ce dernier, et qu'on les aime davantage.

D'après son plan, M. Ginguené ne pouvait donner une idée de ces poésies, sans en traduire plusieurs fragmens; et c'est ce qu'il a fait avec la même fidélité et le même talent dont il avait déjà fait preuve, quand il avait été question de Dante. Mais ici la briéveté des pièces lui a permis d'en traduire au moins deux en vers; et ces deux traductions méritent des éloges particuliers. La première est celle du sonnet qui commence par ce vers :

Sola, e pensoso i più deserti campi, etc.

reconnu pour l'un des plus beaux de Pétrarque; je ne puis résister au plaisir de la citer ici :

Je vais, seul et pensif, des champs les plus déserts,
A pas tardifs et lents, mesurant l'étendue,
Prêt à fuir, sur le sable aussitôt qu'à ma vue
De vestiges humains quelques traits sont offerts.

Je n'ai que cet abri pour y cacher mes fers,
Pour brûler d'une flamme aux mortels inconnue :
On lit trop dans mes yeux, de tristesse couverts,
Quelle est en moi l'ardeur de ce feu qui me tue.

Ainsi, tandis que l'onde et les sombres forêts,
Et la plaine et les monts, savent quelle est ma peine,
Je dérobe ma vie aux regards indiscrets.

Mais je ne puis trouver de route si lointaine
Où l'Amour, qui de moi ne s'éloigne jamais,
Ne fasse ouïr sa voix et n'entende la mienne.

Digitized by Google

Ce n'est point là une paraphrase ; ce ne sont pas des à-peu-près, ni de prétendus équivalens : c'est l'original nettement et facilement rendu vers pour vers, image pour image ; et ce n'est pas à la contrainte que l'on s'aperçoit que le traducteur s'est assujéti à conserver la forme si difficile du sonnet. Sans doute, quelques-uns de ces vers sont moins beaux que les vers italiens auxquels ils répondent, sur-tout le troisième et le quatrième du premier quatrain. Le vers qui termine le sonnet français est aussi un peu plus vague et d'ailleurs un peu moins noble d'expression que le vers original. Mais cette traduction n'en est pas moins un chef-d'œuvre, dans son genre, et peut-être l'unique morceau en vers français, d'après lequel on puisse se faire une idée du style poétique de Pétrarque. L'autre pièce de ce poëte que M. Ginguené a aussi traduite en vers, est une de ses odes amoureuses, et sans contredit, l'une des trois ou quatre plus belles ; celle qui commence par ce vers :

Di pensier in pensier, di monte in monte.

Elle n'était pas moins difficile à traduire que le sonnet précédent, et n'a pas été traduite avec moins de succès : il est seulement dommage qu'elle ne l'ait pas été en entier. Enfin, malgré tout ce que je viens de dire de ce chapitre sur Pétrarque, je croirais ne l'avoir pas fait connaître, si je n'ajoutais qu'outre le goût et le jugement qui s'y font remarquer d'un bout à l'autre, il y règne une certaine élévation de sentiment et de pensée tout-à-fait analogue au sujet, et qui fait aimer l'auteur, indépendamment du plaisir que l'on trouve à s'éclairer avec lui.

Le troisième volume commence par deux chapitres considérables, et qui devaient l'être, puisqu'ils sont consacrés à Boccace. Le premier contient la biographie de ce grand prosateur, et une notice critique de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, autres que le Décaméron. Quant à la partie biographique, je me bornerai à dire que M. Ginguené est le premier qui ait donné en français une vie de Boccace intéressante pour la forme, et exacte pour le fond. Les ouvrages poétiques de l'auteur du Décaméron sont aujourd'hui très-peu lus, même en Italie ;

Digitized by Google

et quelques-uns, comme la *Théseïde*, ne sont plus que des curiosités bibliographiques que l'on possède pour les montrer, bien plus que pour en jouir. Mais ils sont importans pour l'histoire générale de la poésie épique; et c'est principalement sous ce point de vue que les a envisagés notre historien.

Le véritable titre de Boccace à l'immortalité, c'est son Décaméron, dont le seizième chapitre de M. Ginguené contient, non-seulement l'examen littéraire, mais encore l'histoire. Je dis l'histoire, car cet ouvrage a donné lieu à des discussions et à des incidens qui n'ont peut-être pas été la moindre partie de son étonnante fortune. Les négociations aussi graves que superflues entre plusieurs papes et la république de Florence pour la correction et la mutilation de ce livre, les querelles intentées par quelques Français à l'Italie sur les prétendus plagiats de Boccace à nos vieux auteurs de fabliaux, les belles imitations qui ont été faites en diverses langues de plusieurs des contes du Décaméron, sont autant de points curieux d'histoire littéraire que M. Ginguené a discutés et éclairés avec beaucoup de franchise et d'érudition. Mais il s'est sur-tout appliqué à donner du Décaméron une idée plus élevée et plus juste que celle qu'en ont les personnes qui n'y voient qu'un recueil d'historiettes plus ou moins scandaleuses, et dont le mérite le plus piquant n'est pas d'être écrites avec une élégance singulière. Passant condamnation sur les choses qu'il est effectivement difficile d'absoudre dans ce singulier ouvrage, et que l'on n'a jusqu'ici défendues que par des raisons les unes fausses, les autres puériles, M. Ginguené montre la variété de talent qui règne dans cet ouvrage, l'art avec lequel en sont liées plusieurs parties en apparence incohérentes, les divers genres d'éloquence dont on y trouve des modèles. Ici, comme dans les autres parties de son travail qui étaient susceptibles de ce genre de mérite, il a fait valoir et ressortir ce qui tenait immédiatement à son sujet par des rapprochemens féconds en résultats. En un mot, il a fait tout ce qui se pouvait pour maintenir Boccace à la hauteur à laquelle l'ont placé la plupart des littérateurs italiens, c'est-à-dire, à la hauteur de Dante et de Pétrarque.

Digitized by Google

J'avoue franchement que plus j'ai examiné cette opinion, et moins il m'a été possible de la partager, sans des restrictions très-graves : mais quoi qu'il en soit, je me trompe beaucoup, ou les Italiens trouveront qu'il était impossible de parler de Boccace avec plus de force et d'éloquence, d'admiration et de connaissance de cause, que ne l'a fait ici M. Ginguené.

(*La fin à un prochain Numéro.*)

De l'inventeur du Vaudeville, et d'une nouvelle édition des Vaux-de-Vire *d'Olivier Basselin* (1).

Il faut bien que le pouvoir des chansons soit plus grand qu'on ne le croit communément, puisqu'il est reconnu que les premiers auteurs ont écrit en vers, et que les premières poésies ont été chantées ; que, chez plusieurs peuples, les chansons composent toute la littérature, et que, qui plus est, ainsi que l'a dit Beaumarchais, tout finit par des chansons, comme tout a commencé par elles. De graves religions attestent même que des chœurs angéliques sont occupés sans fin à psalmodier devant l'Eternel des chansons sacrées. C'est sans doute d'après les idées que de telles remarques doivent faire naître aux esprits bien faits, que l'Anglais Fletcher de Salton a dit sérieusement : « Donnez-moi le privilége de faire toutes les chansons d'une nation, et je céderai volontiers à tout autre le droit de faire ses lois. » Ainsi, voilà bien irrévocablement établie la prépondérance des chansons sur les codes, d'Anacréon sur Lycurgue, et des refrains joyeux sur tous ces digestes et ces pandectes, où en vérité il y a si rarement le mot pour rire.

Tandis que tant de graves auteurs n'ont pu avec de *gros bagages* parvenir *à l'immortalité*, ne voilà-t-il pas le vieillard de Téos,

Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des amours,

qui est arrivé jusqu'à nous aimable comme à côté de ses maîtresses, frais et gai comme au milieu de ses banquets,

---

(1) Cette édition n'a été tirée qu'à 100 exemplaires, qui ne sont pas destinés à être vendus.

et surnageant sur le fleuve d'oubli, avec une cinquantaine de chansonnettes qui ont eu plus de traducteurs et d'imitateurs que les plus célèbres chefs-d'œuvre de la docte antiquité !

Il n'est pas étonnant que, parmi les modernes, le peuple qui a le plus de rapports avec les Grecs, se soit aussi immortalisé par les plus jolies chansons; aussi, voyons-nous que dès le règne de Philippe Ier, vers 1060, nous possédions des chansonnettes renommées; et, comme le caractère national se retrouve par-tout, ces couplets étaient assaisonnés de quelques grains de malice, ce qui sans doute ne nuisait pas à leur succès. Toutefois, le vaudeville, tel à-peu-près que nous le connaissons,

> Agréable, indiscret qui, conduit par le chant,
> Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant,

fut *créé*, plus tard, *par le Français né malin*. Il y a loin, sans doute, de la romance de Roland au neuvième siècle, et des chansons du comte de Champagne au treizième, à ces vaudevilles pleins de verve, de gaîté et de malice que nous avons chantés plus tard.

Le vaudevire (car ce n'est que par corruption que depuis on a dit vaudeville) tire son nom des *vaux* de la rivière *de Vire*, où chantait si gaîment le foulon Olivier Basselin au quinzième siècle. C'est encore à la Normandie, qui nous a donné presque tous nos premiers auteurs fameux, qu'on est redevable de Basselin et du vaudeville. Il paraît que le défaut de fortune n'empêche guère de chanter, car de nos premiers chansonniers, l'un foulait des draps à Vire, et l'autre conduisait le rabot à Nevers.

Malheureusement, il ne nous reste plus de Basselin les vaudevilles tels qu'il les avait composés; ils furent retouchés, pour l'impression, à la fin du seizième siècle, par Jean Lehoux, compatriote de l'auteur. Cette collection avait eu deux éditions; on connaît seulement deux exemplaires de la seconde; quant à la première, elle a disparu par les soins du clergé, qui fut en cela plus heureux que dans ceux qu'il prit pour anéantir ces fabliaux facétieux qui le chagrinaient sans doute tout autant que les joyeuses chansonnettes du virois Basselin.

Il est incontestable que le vaudeville est d'origine normande; en effet, les Normands avaient tant de goût pour ce genre de chanson spirituelle et maligne que, même dans les processions, ils ne pouvaient s'empêcher de chanter

Digitized by Google

quelques refrains malicieux, *tandis que le clergé reprenait haleine:* (Hist. litt. de France, tom. 7.). Il n'est pas moins prouvé que le vaudéville eut d'abord le nom du lieu où il prit naissance, témoins entr'autres ces vers de l'Art poétique de Vauquelin de la Frenaie :

Chantant en nos festins, ainsi les vaux-de-vire,
Qui sentent le bon tems, nous font encore rire.

C'est une entreprise aussi patriotique qu'utile à la littérature, d'avoir purgé le texte connu des vaudevilles de Basselin, afin d'en publier une nouvelle édition élégante et soignée, faite pour être recherchée avec empressement et placée dans les bibliothèques des amateurs de notre poésie, parmi les auteurs qui ont créé leur genre.

Je citerai parmi les noms qui composent l'honorable décemvirat auxquels nous devons cette édition, MM. Asselin, ex-législateur, sous-préfet de Vire; Robillard, receveur de l'enregistrement, auteur de quelques jolies poésies; Le Normand, ex-législateur aussi, et cher encore aux ames honnêtes qui lui savent gré de son courage, lorsqu'il était, en 1793, administrateur du Calvados; et Hanon de la Renandière, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle.

Voici le titre du nouveau recueil de Basselin : *Les Vaudevires, poésies du XV^e siècle, par Olivier Basselin, avec un discours sur sa Vie et des Notes*. Vire, 1811. In-8° de 167 pages, imprimé à Avranches, chez Lecourt.

Le discours préliminaire et les notes, malheureusement trop peu nombreuses, sont dus à M. Asselin : on ne peut que lui savoir beaucoup de gré de ces articles excellens qui ajoutent un nouveau prix à cette édition importante. Nous nous permettrons une remarque sur la vingt-deuxième note qui commence ainsi : « Nous ne trouvons le mot *agorie* » dans aucun dictionnaire, ni dans le langage vulgaire, etc. » Le dagorie ou plutôt le doux dagorie est une pomme connue sous ce nom dès le tems de Julien le Paulmier qui en parle dans son ouvrage sur le cidre (*De Pomaceo*, trad. en français par Jaques de Cahaignes, et imprimé à Caen en 1589). Nous avons cité le *doux dagorie* dans notre *Traité du Pommier et des Cidres*, tom. I^er, p. 66, et dans le *Cours d'Agriculture*, en 6 vol., à l'article POMMES A CIDRE, n° 40. Les vers de Basselin viennent à l'appui de cette assertion; les voici :

Noyons nôtre souci
En ce doux dagorie....

Digitized by Google

Ainsi il faut lire comme nous venons de l'écrire, et non *doux d'agorie*.

Le recueil des vaudevilles s'élève à soixante-six; il se compose de pièces de toute sorte de mesures. Ces chansons sont spirituelles et gaies, et prouvent, quoi qu'en ait dit le champenois Coffin, que le jus de la pomme n'est l'ennemi ni de la joie, ni de l'esprit, ni des vers : car si Basselin rend hommage au vin, il n'est point infidèle au cidre, ainsi que l'atteste le couplet suivant du trente-troisième vaudevire :

Le bon *sildre* en dit-on rien?
Il vaut bien
Que quelque chose on en die;
Et certes, qui m'en croirait,
On n'aurait
Autre boire en Normandie.

Ce qui prouve que Basselin, tout foulon qu'il était, avait reçu de l'instruction, ce sont les imitations de poëtes grecs et latins que l'on rencontre assez souvent dans ses Vaux-de-Vire. Cette strophe du deuxième vaudevire :

Qui aime bien le vin est de bonne nature;
Les morts ne boivent plus dedans la sépulture.
Hé, qui sait s'il vivra
Peut-être encor demain?....

est imitée d'une jolie pièce grecque de l'anthologie : « Bu» vons, aimons; qui sait ce qui nous attend? qui sait si » nous verrons demain?... » Cette pièce elle-même rappelle les vers d'Anacréon : *To sèmeron mèlon moi*, etc.

C'est encore Anacréon (*eis chruson*) que l'on retrouve dans ces deux vers du trente-sixième vaudevire :

Je sais qu'après le trepas
Plus ne servent les ducats.

Nous pourrions citer plusieurs imitations d'Horace, mais elles deviennent inutiles ici, puisqu'il nous suffit, pour prouver que Basselin était instruit, d'avoir démontré qu'il connaissait les auteurs grecs, et, ce qui n'est pas moins évident, les poëtes latins.

Pour donner une idée du mérite de l'inventeur des vaudevires, nous allons citer quelques strophes de ses chansons véritablement bachiques, antérieures de deux siècles

Digitized by Google

à celles d'Adam Billaut. Le couplet suivant est tiré du quarante-deuxième vaudevire.

Hélas! que fait un pauvre ivrogne ?
Il se couche et n'occit personne ,
Ou bien il dit propos joyeux ;
Il ne songe point en usure ,
Et ne fait à personne injure.
Buveur d'eau peut-il faire mieux ?

Voici quelques couplets du vaudevire vingt-troisième.

Hardi comme un César , je suis à cette guerre
Où l'on combat armé d'un grand pot et d'un verre.

. . . .

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles.
Les pipes . les béreaux pleins de liqueurs vermeilles ,
Ce sont mes gros canons qui battent sans faillir
La soif qui est le fort que je veux assaillir.

. . . .

Néanmoins tout excès je n'aime et ne procure.
Je suis buveur de nom et non pas de nature.
Bon vin , qui nous fait rire et hanter nos amis ,
Je te tiendrai toujours ce que je t'ai promis.

Il dit encore en parlant du vin , vaudevire sixième :

On dit qu'il nuit aux yeux : mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guérison
De mes maux ; j'aime mieux perdre les deux fenêtres
Que toute la maison.

La plupart de ces vaudevires sont pleins d'esprit et d'originalité. Si nous ne craignions d'étendre trop cet article , nous aurions cité en entier le troisième vaudevire, dont voici le premier couplet :

Adam (c'est chose très-notoire)
Ne nous eût mis en tel danger ,
Si au lieu du fatal manger ,
Il se fut plutôt mis à boire.....

Et ces derniers vers du cinquante-cinquième vaudevire :

Ne songeons plus aux trépassés ;
Soyons gens de bien , c'est assez ;
Au surplus , il faut vivre en joie.

Digitized by Google

Que servent les biens amassés
Au besoin qui ne les emploie ?

Plusieurs de ces vaudevires sont terminés par ces refrains qui depuis sont devenus à la mode ; qui, bien amenés, surprennent agréablement, et qui d'ailleurs donnent aux convives les moyens de faire chorus. Le vaudevire trente-huitième :

Louons l'Eternel,
(*Bibimus satis*)
Et l'hôte lequel
Nos pavit gratis,
Et sans rechigner,
Onerans mensas
De mets délicats,

a évidemment servi de modèle à cette chanson de Panard :

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat, etc.

et à quelques autres plus anciennes, mais bien moins connues.

Comme l'ouvrage a été imprimé à Avranches, c'est-à-dire, loin des éditeurs, il s'y est glissé quelques fautes ; telles que *espaignait* pour *épargnait*, page 88 ; *dameret* pour *d'ameret*, sorte de pomme un peu amère, page 102 ; *boire* pour *bère*, page 7 et ailleurs : ce vieux mot se prononce encore de même dans plusieurs endroits de l'ancienne Normandie ; *oïr* pour *oir*, page 69 ; *friant* pour *riant*, page 53, vers 6e ; *diot* pour *idiot*, page 19 ; *doyne* pour *idoine*, page 11 ; *ant'an* pour *antan* (l'année précédente), page 102, etc.

Nous croyons qu'au lieu de *voltes* (fois) il faudrait lire *veltes* (sorte d'ancienne mesure pour les liquides), dans ces vers du *Dialogue du Vieillard et du Médecin*, page 23 :

De décoction de vendange
Recipe trois *veltes*, et plus
Ne songe tant à tes écus.

Il me semble que les vers 5 et 6 de chaque couplet du trentième vaudevire sont tout simplement une ligne de prose intercallée dans le chant, comme nous en avons l'exemple dans plusieurs chansons modernes. Au surplus, ces deux vers n'ont pas de rime.

Digitized by Google

Je préférerais que l'on eût imprimé vau-de-vire (au pluriel, vaux-de-vire), au lieu de vaudevire, qui prenant le pluriel devrait faire vaudevires, et par conséquent ne rimerait plus avec les mots en *ire* comme dans le vaudevire 18 et quelques autres.

Si l'*enneovoy* du quarante-cinquième vaudevire n'est pas un refrain insignifiant, comme le *don don* du vaudevire 22, je pense qu'il doit être écrit *enneo voy*, c'est-à-dire, dans notre ancienne langue, *ennui, va-t'en!* Le mot *hardelle* du vaudevire 54, est le féminin de *hardeau*, jeune garçon, et signifie une jeune fille.

Nous terminerons cet article en votant aux Editeurs de Basselin des remercîmens aussi vifs que sincères pour le service important qu'ils ont rendu non-seulement à leur pays, mais encore aux lettres, en faisant connaître, comme il méritait de l'être, l'un de nos auteurs les plus anciens et les plus originaux, l'inventeur d'un genre véritablement national; en un mot, un poëte plein de verve et d'esprit, dont les œuvres doivent figurer avec distinction auprès des Marot, des Alain Chartier et des autres pères de notre langue et notre littérature.

LOUIS DUBOIS, *membre de plusieurs Académies de Paris et des départemens.*

VARIÉTÉS.

Note sur le moyen de produire artificiellement du sang, par le docteur GRINDEL, *chimiste de Berlin, annoncé dans la* Gazette de France, *du 22 juillet* 1811.

Anima carnis in sanguine est.

PERSONNE ne doutera que M. le docteur Grindel ait pu produire une liqueur semblable au sang, avec du *blanc d'œuf assaisonné* de tous les ingrediens qu'il annonce, *combinés et mis en jeu* par les différentes manœuvres du galvanisme: mais pour peu que l'on soit instruit de la nature des différentes substances de l'économie animale, on ne pourra croire qu'il ait produit réellement du sang. On pourait même douter qu'il eût pu produire l'une ou l'autre de ces secrétions humaines, qui sont bien moins composées et moins merveilleuses que le sang. Nous pourrions aussi assurer au docteur Grindel, en examinant la chose un

Digitized by Google

peu de près, *qu'il n'en produira jamais*, quoi qu'il puisse faire, faute d'un seul ingrédient qu'il n'est pas en son pouvoir de se procurer; je veux dire l'esprit vital, *vis vitæ*, qui est le produit de l'*animalisation*, et le bienfait de l'auteur de la vie : le sang est une des grandes preuves de sa toute-puissance; il a exercé jusqu'ici très-vainement la sagacité de tous les savans.

Je crois m'être expliqué assez clairement et assez en détail dans mes remarques sur le *Mémoire* de MM. Parmentier et Deyeux *sur le sang*, pour me dispenser de faire d'autres objections à M. le docteur Grindel et à tous ceux qui seraient tentés de l'imiter.

On trouvera ces remarques dans le premier volume de mes *Centuries médicales*, à la suite de l'avertissement sur le choix des observations. Je me félicite de trouver cette occasion pour rappeler à MM. Parmentier et Deyeux, que j'attends toujours la réponse que, d'après ce qu'ils m'ont dit, il y a plus de quinze ans, il était si facile de faire à mes remarques; ils me rendront un vrai service de me faire apercevoir mes erreurs. Personne ne s'est dévoué de meilleure foi que moi, pendant ma longue vie, au soulagement des maux de mes semblables; et bien qu'octogénaire, je cherche encore, pour eux, la vérité.

DAIGNAN, *Médecin*.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice. Opéra séria.* — Depuis la guerre musicale entre les Gluckistes et les Piccinistes, il a toujours été très-délicat d'exprimer son opinion sur la musique; cet art qui, selon l'expression d'un ancien, devrait adoucir les mœurs, a produit de tels enthousiastes que l'on a vu les gens les plus sages, les plus modérés, devenir furieux lorsqu'ils traitaient cette matière; et ne garder aucune mesure lorsque l'on contrariait leur opinion, ou même qu'on ne la partageait pas entièrement. Marsyas fut écorché vif par Apollon, pour n'avoir pas goûté sa musique; quelques compositeurs se contentent de nous écorcher les oreilles, ce qui est moins sérieux. Quelles qu'en puissent être les suites, je dirai franchement ce que j'ai éprouvé à la représentation de la *Semiramide*.

L'Opéra séria parviendra-t-il à obtenir des lettres de naturalisation à Paris? Voilà la question que se font les amateurs de musique; d'après la représentation de *Sémiramis*, on serait tenté de conclure pour la négative. Le poëme est

calqué sur la *Sémiramis* de Voltaire, l'intrigue est étranglée en deux actes ; nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur en donner l'analyse; ne sait-on pas que le canevas d'un poëme italien, est la dernière chose dont l'auteur s'occupe ? La musique, point capital dans ces sortes d'ouvrages, est de *Bianchi*, à ce que j'ai lu sur l'affiche ; cependant, j'ai reconnu des morceaux de Mayer, de Zingarelli et même de Spontini. Bianchi n'est connu en Italie que par l'opéra de la *Vilanella rapita*, joué à Paris par la troupe dite de Monsieur ; cet ouvrage dut le succès qu'il obtint, à des circonstances étrangères à la musique, au jeu des acteurs, sur-tout à celui de Mandini, à l'introduction, dans cet opéra, d'un duo de Chérubini, des *Viaggiatori felici*. C'est donc à dire que M. Bianchi, italien, doit son plus grand succès, dans la *Vilanella*, à un professeur de notre Conservatoire. Ce qui contribua aussi à la vogue de ce premier ouvrage de Bianchi, c'est un air fameux de Paësiello, l'*amorosa farfaletta*, que Mandini avait cousu à son rôle, selon la coutume des Italiens de faire d'un opéra une *Macédoine* de musique où l'on a peine à retrouver un ou deux morceaux du compositeur annoncé sur l'affiche.

Crivelli, dans le rôle d'Arsace, fait preuve d'un beau talent, et comme chanteur et comme acteur ; on n'avait pas encore eu l'occasion de l'apprécier à sa juste valeur ; sa voix est pure, étendue et très-expressive ; les applaudissemens que le public lui a donnés, doivent l'encourager, et faire naître entre lui et Tachinardi une noble émulation qui tournera au profit de nos plaisirs.

Que ne puis-je adresser les mêmes éloges à Mme Festa, à laquelle je me suis souvent plû à rendre justice ? quand on est accoutumée à n'enfler que de modestes pipeaux, on ne saurait emboucher la trompette héroïque.

> Ne forçons pas notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Je ne veux pas affliger Mme Festa en motivant mon opinion, mais je pense qu'elle devrait renoncer à l'opéra séria ; il vaut mieux être très-applaudie dans un genre que tolérée dans l'autre.

Porto et Angrisani qui représentent l'un Assur, l'autre Oroës, ont déployé de beaux moyens dans leurs rôles.

Les costumes sont brillans, mais peu exacts ; la décoration manque de perspective ; les plans sont mal gradués.

B.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville de Caen.* — *Séance publique du mardi 3 juillet* 1811. — M. le baron Méchin, préfet du département du Calvados, président de l'Académie, a ouvert la séance par l'annonce des lectures qui devaient la remplir.

M. Delarivière, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de l'Académie, dans lequel il a cité un grand nombre d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, tant des membres que des associés, et analysé en particulier: 1° un mémoire d'observations de M. Wheatkroft, contenant de nouvelles découvertes *sur les variations de l'aiguille aimantée;* 2° des *recherches* de M. Magneville *sur l'ancienne culture du pastel dans la Basse-Normandie;* 3° un *mémoire* de M. Nicolas *sur le dégraissage de la laine des moutons d'Espagne, vulgairement appelés mérinos;* 4° une *notice* du même membre *sur le petit poisson connu à Caen sous le nom de montée;* 5° un mémoire de M. Lamouroux, associé, sur le même poisson; 6° un autre mémoire du même associé, sur le *fucus edulis;* 7° la seconde partie d'une dissertation de M. Delarivière *sur la mémoire;* 8° un *essai* de M. Trouvé, associé, *sur l'influence du tempérament des médecins dans leur pratique et leurs écrits.*

Le secrétaire a ensuite rendu compte des jugemens portés par l'Académie sur sept mémoires qui lui ont été adressés en réponse à quelques-unes des questions contenues dans son programme de 1810; et il a terminé son rapport par une notice sur M. Fleuriau, conservateur du Musée et directeur de l'école de dessin de la ville de Caen, membre résidant de l'Académie, mort le 15 septembre 1810.

Après le rapport, on a entendu:

Une idylle de M. Leprêtre, sur la naissance du roi de Rome;

Une ode de M. de Baudre, intitulée *Le Vœu de Napoléon;*

Un mémoire de M. Delarue, *sur l'invasion des Saxons et leurs colonies dans le diocèse de Bayeux, et particulièrement sur celle appelée* Otlingua Saxonia, *et sur ses rapports avec le pays nommé aujourd'hui* le Cinglais;

Deux fables de M. le Bailly, associé-correspondant, intitulées: l'une *l'Ami du Jour,* l'autre *les deux Cirons;*

Un mémoire de M. Lamouroux *sur les propriétés générales et particulières des plantes marines;*

La traduction en vers français de la 10e satyre de Juvénal, intitulée *les vœux,* par un membre anonyme, lue par M. Chantereyne;

Une notice sur Segrais, par M. Lair;

Digitized by Google

La traduction en vers français de la 4e élégie du 3e livre de Tibulle, par M. Asselin, sous-préfet de Vire, associé-correspondant;

Un conte de M. de Baudre, intitulé *Le Jugement de Sancho.*

Après ces lectures, il a été décerné une médaille d'argent à M. Guitard, D. M. P. et membre de plusieurs Académies, résidant à Bordeaux, auteur du mémoire, n° 2, sur cette question : *Quels sont les effets de la terreur sur l'économie animale?* Et une autre à l'auteur anonyme du mémoire unique sur cette question : *Quels changemens la mer a-t-elle apportés sur le littoral des départemens du Calvados et de la Manche?*

La séance a été terminée par la lecture du programme suivant.

L'Académie propose pour sujet d'un prix de la valeur de 200 fr., qui sera décerné dans la séance publique du mois de juillet 1812, cette question :

Quels sont dans les départemens de la ci-devant Normandie, et spécialement dans celui du Calvados, les cantons les plus favorables à la culture du pastel (Isatis tinctoria, Linn.), *considéré comme devant remplacer l'indigo? Quels sont les époques les plus convenables et les procédés les plus avantageux pour cette culture? Quelle est la meilleure méthode pour l'emploi de cette plante comme matière colorante, et quel est le rapport de ses produits, soit pour la quantité, soit pour la qualité, avec ceux de l'indigo des Indes, ou même du pastel des départemens méridionaux?*

Les résultats annoncés par les concurrens devront être appuyés de l'analyse chimique de la fécule du pastel, comparée avec celle de l'indigo, et d'expériences faites séparément sur des feuilles récoltées en différens cantons.

Et pour sujet d'un second prix de la valeur de 150 fr., qui sera décerné dans la même séance, une pièce de vers *sur le voyage de LL. MM. II. et RR. dans le département du Calvados et leur séjour dans la ville de Caen.*

L'Académie décernera des médailles d'argent, conformément au programme publié en 1810, aux auteurs de tous les mémoires qui contiendront des réponses satisfaisantes sur les questions qui suivent, et qui sont extraites de ce Programme.

Première question. *Quelles sont les maladies les plus fréquentes dans la ville de Caen, et quelles en sont les principales causes?*

IIe. *Quels changemens la mer a-t-elle apportés sur le littoral des départemens du Calvados et de la Manche?* (Cette question, quoique déjà traitée, n'ayant pas été complètement résolue, est proposée de nouveau.)

Digitized by Google

III^e^. *Quel a été l'état des arts dans cette province depuis l'invasion des Normands?* On joindra à la réponse une note indicative des artistes originaires de Normandie.

IV^e^. *Quel a été l'état des sciences dans cette province depuis l'invasion des Normands?* On joindra à la réponse une note indicative des savans originaires de Normandie.

V^e^. *Quel a été l'état des belles-lettres dans cette province depuis l'invasion des Normands?* On joindra à la réponse une note indicative des littérateurs originaires de Normandie.

VI^e^. *Déterminer l'influence de la mer sur les terres qu'elle avoisine, par rapport aux phénomènes météorologiques, et à la végétation.*

VII^e^. *Quelles sont les manufactures chimiques que l'on pourrait établir avec avantage dans le département du Calvados, en considération de la position physique, géographique et politique de ce département, et des ressources que présente le sol?*

VIII^e^. *Quels sont les points du département, outre le territoire de Litry, qui réunissent au plus haut degré les caractères géologiques propres à indiquer l'existence du charbon de terre?*

Les mémoires et les pièces de vers devront parvenir, francs de port, au Secrétaire de l'Académie avant le 15 mai 1812, avec chacun un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur et la devise qu'il aura mise en tête de son ouvrage.

Les membres de l'Académie, se proposant de travailler de concert à un Dictionnaire des vieux mots normands encore usités dans la province, invitent les personnes qui pourront se procurer des matériaux pour cet ouvrage, à les leur communiquer.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nous avons publié les relations officielles russes relatives à la bataille de Rudschuck et à ses suites. La Sublime Porte a fait également publier la relation de cette affaire sanglante, et elle s'en attribue l'avantage. La lecture de cette pièce peut intéresser, moins encore en ce qu'elle donne des détails déjà connus, que parce qu'elle offre un tableau assez complet de l'esprit qui anime le cabinet ottoman, des motifs qui lui font pousser la guerre avec tant de vigueur, et des résultats qu'il croit pouvoir s'en promettre.

« Tout le monde sait combien d'efforts la Sublime Porte a employés pour sauver et arracher des mains des Russes, les ennemis de la foi musulmane et de l'Empire Ottoman, les places, les châteaux et les pays dont ils se sont emparés avec prépotence. Elle a accumulé cette année plus de moyens et de préparatifs militaires que les autres années; et si l'année passée Bosnak-Aga, commandant de Rudschuck, a été forcé de livrer cette place, ce n'a été qu'après un siége rigoureux de trois mois et demi, qui a réduit la garnison à manquer de vivres, et elle n'en est sortie qu'avec les honneurs de la guerre et avec armes et bagages. Le changement du grand-visir a donné un nouveau courage à l'armée, et tous les vrais croyans ont été animés du même esprit et du même zèle. Ils les ont portés à délivrer des mains des ennemis de la religion toutes les places dont ils s'étaient emparés le long du Danube depuis *Sunné Bogazi* jusqu'à Silistrie; et après que Silistrie a été pris par les généreux efforts de nos combattans, on a projeté de délivrer Rudschuck des mains des ennemis. Notre armée victorieuse s'est d'abord rendue au village de Cazikenï, près de Rudschuck. Elle a livré bataille sous les ordres de Son Excellence Ali-Pacha de Cars, commandant l'avant-garde de l'armée : là les Russes ont été défaits complétement et mis en déroute; ils se sont retirés à *Saribaïr*, à une demi-heure de Rudschuck, et ils s'y sont mis à l'abri des retranchemens qu'ils y avaient élevés, en y attendant le malheureux sort qui leur était réservé, trois jours après. S. Ex. Vedi-Pacha, fils de Tepedelenti-Ali-Pacha, commandant l'aile droite de l'armée, avec les autres chefs principaux, le commandant de l'a-

Digitized by Google

vant-garde de l'armée susdite, et S. Ex. Tchaparzade-Dgelaleddin-Pacha et autres chefs commandant l'aile gauche, et S. A. le grand-visir, généralissime de l'armée, étant au centre et à la tête de ses troupes, ont attaqué vigoureusement les ennemis ; le feu de la guerre parcourait tous les rangs, et moissonnait les victimes. Le sang des ennemis a coulé pendant sept à huit heures, et les Russes ne pouvant plus résister au courage et à l'intrépidité des vrais croyans, ont proclamé leur défaite. Nos troupes victorieuses se sont enrichies des dépouilles de l'ennemi, qui a cru trouver encore son salut dans les murs de Rudschuck.

» Le jeudi 13 de djemazinlakhir (4 juillet), le grand-visir, avec tous les autres pachas et autres chefs de l'armée, s'est mis en marche contre les ennemis de la foi ; il a mis le siége devant Rudschuck, en élevant des batteries devant la place, et quoique les boulets de canons et les bombes des Russes incommodassent nos troupes, ils ne leur firent rien perdre de leur fermeté et de leur courage ; trois fois elles allèrent à l'assaut ; mais leurs efforts échouèrent devant les ouvrages de fortification de la place ; cependant les Russes craignant de ne pouvoir résister à un quatrième assaut que nos troupes leur auraient livré, ont évacué la place de nuit, et ont passé à Georgiova ; aussitôt que nos braves troupes ont eu la nouvelle de la fuite des Russes, elles se sont précipitées dans Rudschuck, quoique Kutuzoff, général en chef de l'armée russe, eût passé par la rive droite du Danube avec 40 mille hommes, et quoique les Russes qui étaient à Vidin y eussent rassemblé et amené beaucoup de monde. Cependant, avec l'assistance et l'aide du Très-Haut, et le secours spirituel du prince des prophètes, les troupes des vrais croyans, par le courage et la bravoure qu'elles ont déployés, ont pris à l'ennemi beaucoup de canons, de chariots de munitions, un grand nombre de prisonniers et de têtes, et entre autres une voiture attelée de six chevaux, dans laquelle il y avait un général de distinction tué. Grâces au Seigneur, Rudschuck a été pris, et il n'est resté en-deçà du fleuve aucun endroit entre les mains des Russes.

». Outre le butin considérable qu'ont fait nos troupes, on s'est emparé de beaucoup de provisions que les Russes avaient accumulées à Rudschuck. S. A. le grand-visir, dans ses dépêches du 26 de ce mois (17 juillet), fait le plus grand éloge de tous les pachas et autres chefs de l'armée, et les recommande à la confiance et à la bienveillance de S. H. Le pont, jeté par les Russes sur le Danube, a été rompu par la force des musulmans, et un boulet ayant mis le feu à un caisson de l'artillerie, la moitié du pont a été brûlée, et l'autre moitié

Digitized by Google

a été sauvée, et les musulmans l'ont conservée. S. A. le grand-visir a fait venir de Vidin tous les pontons, et il se dispose à passer ces jours-ci à Georgiova et à prendre la place de vive-force.

» Voilà, grâce à Dieu et au bonheur de S. H., de brillantes victoires qui sont un prélude de la vengeance que nous tirerons de nos ennemis; nous ferons encore les préparatifs les plus étendus, et nous emploierons les moyens les plus efficaces pour arracher des mains de nos ennemis les places, châteaux et pays de l'Empire ottoman qu'ils ont envahis, et nous demandons à Dieu tout-puissant qu'il nous accorde la grâce de tirer une vengeance prompte et éclatante des ennemis de la foi et de l'Empire. »

Depuis la bataille de Rudschuck jusqu'à la date du 3 août, on n'a appris avec certitude la nouvelle d'aucun événement ultérieur. Beaucoup de bruits ont couru sur des tentatives faites par les Turcs pour passer le fleuve. Le quartier-général est à Giurgewo. Un corps considérable de Turcs se rassemble près de Widdin. Czerni-Georges s'est rendu avec toutes ses forces disponibles au principal camp servien établi à Déligrad. On s'attend à voir les Turcs diriger leurs opérations contre cette partie de leurs anciennes possessions, avant de tenter le passage du Danube. Dans ces circonstances, le territoire de la Hongrie est scrupuleusement respecté par les troupes belligérantes, et l'on n'apprend pas que le cordon autrichien ait eu besoin d'être renforcé. La diète hongroise a dû s'ouvrir à Presbourg le 1er septembre. Toutes les élections se sont faites avec calme, et par-tout les instructions pour les députés ont été rédigées dans un très-bon esprit. On espère beaucoup, pour le rétablissement du crédit qui s'améliore chaque jour, sur les dispositions de la diète, et sur l'union qui règne dans les délibérations, pour seconder les mesures prises par le gouvernement.

La circulaire relative à cette diète, contient en substance ce qui suit:

« S. M. I. rappelle aux états de Hongrie l'ordonnance du 20 février dernier, afin que, par le moyen d'un fonds suffisant, le crédit des billets d'amortissement puisse être affermi d'une manière solide et durable, et qu'on puisse amortir ce papier, dont la valeur chancelante porte un grand préjudice à ses fidèles sujets. S. M. se propose, en outre, de faire face aux besoins de l'Etat, qui augmentent de jour en jour, en ménageant néanmoins, autant que possible, la classe des contribuables, d'affermir ainsi toujours de plus en plus le bien-être de la monarchie et le crédit pu-

Digitized by Google

blic, sans lesquels il n'est pas possible que les particuliers eux-mêmes soient dans un état prospère et florissant; de régler avec le même soin ce qu'exigent, depuis le nouveau système de finances, les intérêts particuliers en rapport avec l'intérêt général; et lorsque ces buts importans, qui ne souffrent point de retard, auront été heureusement remplis, de prendre en considération sérieuse d'autres objets d'administration intérieure, dont le travail a été préparé par les députations des Etats, ainsi que tous et chacun des objets qui ont rapport au bien du pays, et à l'accroissement de la prospérité nationale. S. M. a en conséquence fixé au 25 août l'ouverture de la diète, qu'elle fera en personne, et donné par-là à ses peuples de Hongrie une preuve évidente de ses soins paternels.»

Le roi de Danemarck s'est rendu dans les Petites-Isles voisines de la Zélande pour y inspecter les troupes et visiter tous les moyens de défense. La communication entre la Suède et la Poméranie est entièrement libre; les bâtimens anglais qui la gênaient ont disparu, les forces maritimes des Anglais dans la Baltique ont toujours été moins considérables que des notes successives sur leur passage auraient pu le faire présumer; les Anglais n'ont été dans le cas de tenter aucune expédition hardie. Ils n'ont point assez de troupes à bord. Les mesures de défense continuent néanmoins à être très-sévères sur toute la côte, et les mesures prohibitives très-rigoureuses.

L'état actuel de S. M. Britannique est le même; elle n'éprouve aucun soulagement, son extrême abattement provient des accès d'un délire particulier pendant lesquels le malade parle sans discontinuer. Il a pour serviteurs auprès de sa personne, et pour gardiens dans ses fréquens accès, les domestiques du docteur Willis, plus exercés que qui que ce soit aux soins qu'exige un tel état.

Les troubles d'Irlande continuent. L'état d'irritation dans lequel se trouve cette partie du royaume-uni, donne les plus vives inquiétudes au ministère. Les milices de Lanarkshire, de Warvickshire, de Nottingam et de Cornouailles ont reçu des ordres de se tenir prêts à être embarquées; le lecteur remarquera que pour ces expéditions, il ne voit armer que des milices. Il est facile de croire que lorsque l'Angleterre prétend entretenir la guerre sur le continent, menacer les côtes du nord, défendre celles de la Sicile, et insulter le pavillon américain, elle doit trouver bien petit le nombre de ses troupes de ligne; il n'est pas étonnant

qu'elle n'ait que des milices à opposer à une portion des sujets des trois royaumes qui pourraient vouloir tenter de réduire ce nombre de trois à deux, puisque dans celui où ils vivent ils ne trouvent ni la protection constitutionnelle, ni l'exercice des droits communs aux autres sujets de la Grande-Bretagne.

Voici quelques détails sur les efforts légalement faits dans ce pays, pour la revendication de ces droits, et la manière dont leur exercice est attaqué :

« Les catholiques du comté de Kerry, conformément à l'avis publié, se sont rassemblés à Tralec. L'assemblée a été tenue dans la Chapelle neuve, grand et bel édifice. Il n'y eut jamais dans ce comté une reunion aussi nombreuse, ni aussi remarquable par le rang et la dignité des personnes qui y ont assisté. La chapelle était remplie et la galerie occupée par des dames qui y déployaient tous leurs charmes. Plus de vingt magistrats y étaient présens, et l'on pouvait voir au milieu de cette nombreuse assemblée beaucoup de protestans les plus respectables du comté. Le fauteuil était occupé par Dominic Rice, écuyer, avocat, homme du caractère le plus respectable; et la séance a été ouverte par le conseiller O'Connell, dont on ne saurait assez apprécier les services éminens rendus à la cause des catholiques. Au moment où le conseiller O'Connell, homme d'état habile et éclairé, exposait les motifs de l'assemblée, John Wecks, premier connétable de la baronnie, entra, et s'adressant au président, lui dit qu'il était venu en sa qualité de premier connétable, muni de l'ordre du prévôt de la ville et du connétable de la couronne, pour disperser l'assemblée. On lui demanda, sur-le-champ, s'il avait un ordre écrit d'un magistrat qui aurait reçu une déposition sous serment. Il répondit qu'il n'en avait point : sur quoi le président lui dit avec dignité et fermeté que l'assemblée s'était réunie pour un objet légal et constitutionnel, et qu'elle ne se disperserait point. Le connétable resta déconcerté ; il perdit contenance, baissa les yeux, et parut trembler de honte et de confusion. Alors il éclata un rire général parmi les magistrats protestans même. Le pauvre Jonh Wecks sortit en chancelant de la chapelle, au milieu des risées de l'assemblée.

Les magistrats protestans étaient décidés à protéger l'assemblée, en cas qu'on eût voulu l'insulter : la plus cordiale unanimité régnait en cette occasion entre les Irlandais des deux communions.

Digitized by Google

Après avoir approuvé à l'unanimité les résolutions proposées par le conseiller O'Connell, M. Hartnett, écuyer, magistrat du comté, a proposé des remercîmens aux conseillers O'Connell et Hussey.

Il faut ajouter ici que la gazette de New-Yorck fait mention de l'arrivée continuelle d'émigrés irlandais. Elle ajoute que plusieurs parmi eux sont des personnes distinguées et riches. Depuis le mois de mai dernier jusqu'à la mi-juillet, il en était débarqué à New-Yorck trois mille.

Nous venons de parler de l'Amérique et du besoin que sentent les Anglais de porter sérieusement leur attention de ce côté.

Voici ce qu'on lit dans les derniers papiers américains reçus à Londres.

Plusieurs circonstances concourent à nous confirmer dans l'opinion que la négociation avec l'envoyé anglais, M. Forster, a été rompue dès le commencement, ou du moins qu'on a suspendu toute discussion sur quelques points préliminaires, et qu'elle ne sera reprise que lorsqu'il aura reçu de nouvelles instructions de l'Angleterre.

Le ministre français, Serrurier, sans doute, a été instruit de tout ce qui s'est passé entre M. Forster et M. Madison; et, au lieu de se contenter de surveiller la négociation, il aura très-probablement dicté les réponses qu'on a faites à l'envoyé anglais.

Quoi qu'il en soit, tous les partis se sont réunis en Amérique, et se sont fortement ralliés à ce principe, que pour maintenir l'indépendance du pays, l'intégrité de son territoire, l'honneur de son pavillon et la sûreté de son commerce, il était indispensable d'avoir une marine respectable. Dans de nombreuses réunions, des vœux patriotiques, précurseurs sans doute d'actes de dévouement volontaires, de souscriptions et d'offrandes au gouvernement, ont été formés pour l'accroissement du nombre des bâtimens de guerre des Etats.

Voici, à l'égard de ces résolutions généreuses, une note publiée par *le Moniteur*.

« Oui, y est-il dit, c'est alors que l'Amérique sera véritablement une puissance, que ses citoyens cesseront d'être pressés, son pavillon violé, et son commerce soumis aux taxes arbitaires du gouvernement de Londres. Trente vaisseaux de ligne et trente frégates le rendront un Etat d'une haute considération; et ils coûteront moins à son commerce que ne lui coûtent les empêchemens de toute

espèce qu'y met l'Angleterre. Un bon citoyen d'Amérique doit voter, et tout sacrifier, pour avoir trente vaisseaux de ligne et trente frégates, ou renoncer à son indépendance, et se remettre sous le joug de plomb de l'Angleterre, comme avant 1778.»

L'autre partie de l'Amérique ajoute chaque jour à l'œuvre de son indépendance. Les Caracas ont formé un congrès; le président en est nommé, c'est le général Miranda, dont les anciens efforts pour l'indépendance de ce pays ont rendu le nom célèbre. Au Mexique, les révolutionnaires et les troupes du gouvernement en sont venues aux mains. La victoire est restée au parti de l'insurrection. On sait que sur la Plata, la paix s'est conclue sous les auspices d'une nouvelle existence continentale.

Quant à la Sicile, on remarquera que voici un pays que l'Angleterre veut sauver malgré lui, et auquel il accorde une protection si onéreuse, que les protecteurs finissent par être plus redoutés que les ennemis. Les affaires de Sicile, dit *le Times*, demandent, de la part de notre gouvernement, l'attention la plus sérieuse, ou plutôt, pour le dire librement, elles sont de nature à nous engager à renoncer entièrement à nous en mêler, au moins pour quelque tems. Si, comme on le dit, le roi de Sicile aime mieux se livrer à des amusemens, que s'occuper des soins de gouverner son peuple, qu'il s'amuse! Mais si, pendant qu'il s'abandonne aux plaisirs, il lui arrive de perdre son rang parmi les anciens souverains de l'Europe, et que nos ennemis s'emparent de ses Etats, nous n'avons rien de mieux à faire que de les leur arracher. Mais soutenir la Sicile contre les natifs et contre les Français en faveur d'une cour dont le chef, à ce qu'on dit, est indifférent à ses propres intérêts, tandis que d'autres personnages entretiennent secrètement des intelligences avec nos ennemis, afin de se ménager, en cas d'événement, des ressources pour l'avenir, c'est vraiment une conduite à laquelle nous devons renoncer au plutôt, si vraiment nous l'avons adoptée.

Un autre journal, qui paraît jouir particulièrement de la confiance de notre ministère (le *Sun*), dit : « Quoiqu'il circule des bruits injurieux pour la cour de Naples, nous apprenons d'une source authentique, que le roi et la reine sont dans de bonnes dispositions à l'égard de l'Angleterre. » Nous accordons le fait; mais nous osons dire, que si ces bonnes dispositions existent, on n'a pu les connaître que par une révélation immédiate du scrutateur des cœurs, et

qu'en général nous sommes bien convaincus qu'il est important que nous changions de conduite politique envers la Sicile, dont la défense a déjà diminué considérablement les secours que nous aurions pu offrir à ceux de la franchise et de la loyauté desquels nous n'avons pas lieu de douter, je veux dire aux Catalans.

Cette dernière opinion peut être fort bonne, mais la conduite des Anglais rappelle souvent celle de l'ancienne coalition dont Rivarol disait qu'elle était toujours en arrière d'une année et d'une armée; il est tard, il faut l'avouer, pour offrir du secours aux Catalans, et pour profiter de leur franchise et de leur loyauté; il est tard pour leur parler d'assistance lorsqu'elle a été vainement demandée par le gouverneur de Tarragone, lorsqu'elle a été refusée au jour du péril, lorsque Figuières a succombé, que Campo-Werde a été obligé de fuir avec quelques hommes, et que le dernier espoir des insurgés Catalans a péri au Mont-Serrat. Quand une province en est réduite à cet état, on peut, sans craindre de se compromettre, lui offrir de venir se joindre à ses défenseurs.

Aucuns détails officiels n'ont été publiés sur l'armée d'Espagne, mais les derniers papiers anglais font connaître les nouveaux mouvemens de lord Wellington. Ce général écrit au lord Liverpool, de Port-Alègre, en date du 25 juillet.

La cavalerie ennemie a quitté Mérida le 17; l'ennemi a depuis continué sa marche sur Almaraz, et le 20 une division de son infanterie est entrée à Placencia; le même jour le maréchal Marmont était à Almaraz, et d'autres divisions marchaient de Truxillo sur ce point. Le 1er août le lord Wellington avait changé de quartier-général. J'ai porté toute l'armée sur la gauche, écrivait-il de Castel-Branco; j'ai préféré donner des cantonnemens à mon armée dans le Beira-inférieur au lieu de l'Alentejo. L'armée française est dans la même position que lors de ma lettre du 25, si ce n'est que la division qui est à Placencia s'est étendue, à travers les montagnes, vers Bezas et Banos. Le général Santolcides, menacé par un gros corps formé à Bénavente, a dû se retirer des environs d'Astorga. On voit par cette dépêche que lord Wellington a cherché une position plus saine et moins meurtrière, et que le maréchal Marmont, maître des rives de la Guadiana, peut suivre le général anglais dans tous ses mouvemens. L'Andalousie est tranquille. L'expédition de Valence se prépare : les corps devant

Cadix ont reçu des renforts, et les opérations continuent avec une nouvelle activité.

La Cour est à Compiègne, depuis quelques jours; sa résidence paraît devoir s'y prolonger. L'Empereur y a donné audience dimanche dernier après la messe, et reçu les sermens de plusieurs officiers-généraux. La mort subite du général Ordenner, sénateur, gouverneur du palais impérial de Compiègne, y a fait une vive sensation; ses obsèques ont eu lieu à Paris avec la solennité due à son rang. M. le maréchal duc de Dantzik a exprimé sur sa tombe les regrets du sénat et de ses frères d'armes; il a sur-tout cité comme le plus bel éloge du général Ordenner, les touchans regrets qu'a donnés S. M. à la mort d'un de ses plus fidèles serviteurs. Le Sénat a aussi perdu l'un de ses membres les plus illustres, le célèbre navigateur M. de Bougainville. M. le comte de Lacépède a exprimé les regrets du Sénat sur sa tombe, et ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on a entendu le continuateur de Buffon rendre un dernier hommage au rival de Cook et de Magellan, et à l'émule de La Peyrouse. S....

ANNONCES.

Précis historique des derniers événemens de la partie de l'est de Saint-Domingue, depuis le 10 août 1808, jusqu'à la capitulation de Santo-Domingo; avec des Notes historiques, politiques et statistiques sur cette partie; des Réflexions sur l'Amérique septentrionale, et des Considérations sur l'Amérique méridionale, et sur la Restauration de Saint-Domingue. Dédié à S. Exc. Mgr. le vice-amiral Decrès, ministre de la Marine et des Colonies, grand-aigle et chef d'une des cohortes de la légion-d'honneur, etc. Par M. *Gilbert Guillermin*, chef d'escadron attaché à l'état-major. Un vol. in-8° de 500 pages, orné du portrait du général Ferrand, d'une vue de l'ancien palais de Christophe Colomb, et d'une carte des positions respectives des deux armées. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Manuel des Juges de Paix, des Maires, des Adjoints de Maire, et des Commissaires de Police, comme Officiers de Police Judiciaire, Juges de Police et Officiers du Ministère public; avec les formules des différens actes et jugemens pour l'exacte et facile exécution des deux Codes d'Instruction criminelle et Pénal. Par M. ...., ancien avocat du barreau de Paris, auteur de divers ouvrages de législation et

Digitized by Google

de jurisprudence. *Deuxième édition*, corrigée et considérablement augmentée. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Patris et comp^e, imprimeurs-libraires, rue de la Colombe, n° 4; Blanchard et comp^e, libraires, rue Mazarine, n° 30; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Méthode d'arithmétique ancienne et décimale, d'après Bezout, suivie de nouvelles preuves sur différentes règles, avec une instruction sur le système actuel des poids et mesures, et des modèles de billets, lettres de change, quittances sous-seings privés, actes de vente, etc., en usage dans le commerce, par M. P***, professeur de mathématiques. Ouvrage destiné aux écoles et pensionnats. Un vol. in-12. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez P. Blanchard et Compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 30; et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

L'édition des *Œuvres de M. Turgot* est complettée en neuf volumes, dont le premier est rempli par les *Mémoires sur la Vie, l'administration et les ouvrages de ce Ministre*, que l'Editeur avait publiés il y a trente ans, et auxquels il a fait beaucoup d'additions curieuses. Ils servent d'*Introduction et de Table générale des Matières*. On y a indiqué en notes dans lequel des volumes suivans et à quelles pages se trouvent les divers ouvrages dont ils sont composés.

Le second contient ceux que M. Turgot a faits dans le tems où il était encore ecclésiastique.

Le troisième, les articles qu'il a donnés à l'Encyclopédie, et ce qu'il a écrit sur la Métaphysique et sur l'Economie politique, depuis qu'il est entré dans la Magistrature, jusqu'à ce qu'il ait été nommé intendant de Limoges.

Les tomes IV, V et VI sont consacrés à son administration comme intendant, et comprennent de plus son *Traité* de la formation et de la distribution des Richesses, et les *Mémoires* sur le Commerce des Grains, sur les Prêts d'argent, sur les Mines et les Carrières.

Son Ministère, les Lois qu'il a rédigées, ses Mémoires sur les opérations qu'il avait proposées, et celui sur la guerre d'Amérique, occupent les tomes VII et VIII.

Le neuvième renferme ses Poésies, et plusieurs articles de simple littérature; entr'autres des conseils à M^{me} Graffigny, *sur les Lettres péruviennes*, et une critique sévère du livre *de l'Esprit*.

Les neuf volumes, précédés d'un bon Portrait gravé par Tardieu, se trouvent chez Firmin Didot, rue Jacob, et Bélin, rue des Mathurins-Saint-Jacques. Prix, 54 fr. pour le Public, et 45 fr. pour les Libraires.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXX. — *Samedi* 14 *Septembre* 1811.

DEP... LA SEINE 5. cen

POÉSIE.

LE TOMBEAU D'HOMÈRE,

OU

LES PÊCHEURS DE L'ISLE D'IOS.

CHROMIS, GLAUCUS.

CHROMIS.

VIENS saluer du jour le réveil éclatant :
Aux confins de l'Ether ce nuage flottant
Se dore et nous promet l'immortel qui va naître :
Dans les cieux attentifs aux splendeurs de leur maître,
Un feu pur a brillé sur l'horizon lointain ;
Et tranquille au milieu des tableaux du matin,
Prêt à semer les biens sur sa route enflammée,
Le soleil apparaît à la terre charmée.
Tandis qu'au sein des flots ses pas sont ralentis,
Saisis la rame agile ; et fidèle à Téthys,

Hh

Digitized by Google

Loin du rocher natal, va ravir à ces ondes
Les craintifs habitans de leurs grottes profondes.
Une immortelle voix t'appelle à ces travaux.
Heureux qui, secouant les langueurs du repos,
Voué par l'espérance au soin qui le captive,
Attend d'un front serein la vieillesse inactive!
Il passe, et ses longs jours n'ont duré qu'un moment.

GLAUCUS.

Vois-tu, près d'un écueil, le pieux monument
Où repose, soumis à la Parque inhumaine,
Homère, antique amour des vierges d'Hippocrène?
Calliope et Doris de fleurs l'ont couronné:
Un if, ami des morts, par le tems incliné,
Sur le chantre assoupi dans ce funèbre asile
Déploie en longs rameaux son feuillage immobile;
Et creusé par Neptune, à l'abri du rocher,
Le port tranquille et sûr accueille le nocher.
Tout nourrit, en ces lieux, ma noble rêverie:
Là, quand les flots grondans ont calmé leur furie,
Quand tu suis d'un vil gain les trompeuses douceurs,
Je brûle un pur encens à l'autel des neuf sœurs;
Et sous l'ombrage ami dont Palès m'environne,
A ces nouveaux destins tout mon cœur s'abandonne.

CHROMIS.

Ah! d'un frivole espoir, ami, crains le danger;
Vis obscur, mais heureux: ce bonheur mensonger
Que l'orgueil pare en vain d'un éclat infidèle,
Fils de l'illusion, est passager comme elle.
Le cœur bientôt n'a plus que ses regrets amers.
Ainsi quand un berger, transporté sur les mers,
Dans un vague lointain voit s'effacer la rive,
Du hameau paternel l'image fugitive,
Sur ces flots où l'égare un désir curieux,
Semble chercher son cœur et sourire à ses yeux.
Hélas! qui lui rendra sa pauvreté passée?
Ainsi que les regards fatiguant la pensée,
L'abyme étend au loin sa morne immensité;
Et par les fils du Nord sans retour emporté
Le pâtre ambitieux, l'œil fixé sur les ondes,
Rêve ses prés, ses bois, ses campagnes fécondes,

Digitized by Google

Et le toit pastoral, et le chien du berger,
Noble ami des troupeaux qu'il aime à protéger.

GLAUCUS.

Rien ne saurait fléchir mon orgueil magnanime :
Le temple des arts s'ouvre et m'attend sur la cime
D'où l'immortel coursier prend son vol vers les cieux ;
J'en crois mes vers, mon cœur, l'espérance et les Dieux....
C'était l'heure où charmant le vallon taciturne
Phébé dans les vapeurs roule son char nocturne ;
Où la vierge assoupie, au foyer des hameaux,
A peine entre ses doigts tourne encor les fuseaux.
Je m'endors appuyé contre ce roc sauvage :
Tout-à-coup dans la paix des flots et du bocage,
Hors du tombeau saisi d'un saint frémissement,
Un propice immortel s'élève lentement ;
Et par son doux aspect Philomèle enhardie
Ranime de sa voix la tendre mélodie.
J'admire ce vieillard sous un chêne arrêté ;
Un luth harmonieux résonne à son côté ;
Sa robe en longs replis se déroule avec grâce,
Et je tremble aux éclairs de son œil plein d'audace.
Le front ceint de laurier, il parle, et ses accens
Ont agité mon ame et troublé tous mes sens.
« Je dois mes plus beaux jours aux Dieux de Méonie :
» Le monde m'a connu ; c'est moi dont le génie,
» Honorant d'Ilion la gloire et les revers,
» Au culte de la lyre a soumis l'univers.
» Ami, pourquoi lutter contre un mal sans remède ?
» D'où vient que, fatigué du Dieu qui te possède,
» Loin d'embrasser l'espoir d'un renom mérité,
» Tu parais de ton sort chérir l'obscurité ?
» Ah ! si tu sais aimer l'art enchanteur que j'aime,
» Reconnais un pouvoir éprouvé par moi-même :
» Il est beau de subir ce joug impérieux ;
» C'est le sort des mortels que de céder aux Dieux.
» Un Dieu puissant t'appelle, et la guirlande est prête
» Qui doit combler tes vœux et couronner ta tête.
» Quoi ! rebelle à ma voix, peu jaloux d'obtenir
» Le doux et pur honneur d'enchanter l'avenir,
» Tu pourrais, dans la tombe où ne meurt pas la gloire,
» Enfermer à jamais ta cendre et ta mémoire !

Digitized by Google

» Non, je veux t'asservir le barbare Pluton :
» D'une race divine immortel rejeton,
» Fier de me consacrer ta lyre triomphante,
» Jouis des purs transports que le génie enfante. »
Il dit : par un écho ses accens prolongés
Roulaient dans ces vallons de hauts pins ombragés ;
Et confiant sa plainte aux gouffres de Neptune,
Alcyon soupirait son antique infortune.
Ami, je fus vaincu ; dans mon effroi pieux,
J'inclinai sur le marbre un front religieux.
Par ces pâles flambeaux dont la nuit s'illumine,
Je jurai d'obéir au Dieu qui me domine :
Zéphyr se tut, la vague expira mollement,
Et le ciel fit silence et reçut mon serment.
De ces fils d'Apollon que l'univers contemple,
Disciple audacieux, j'ose imiter l'exemple :
Ils règnent sans rivaux sur mon cœur prévenu.
Toi, cache à tous les yeux ton bonheur inconnu ;
Et fidèle au réduit des pénates antiques,
Expire en embrassant tes autels domestiques.

CHROMIS.

Eh! peux-tu renoncer à ces Dieux dont l'amour
De l'homme industrieux enrichit le séjour,
Assure à notre espoir la récolte incertaine,
Par des liens charmans au foyer nous enchaîne,
Peint l'avenir obscur des plus vives couleurs,
Et comme nos plaisirs partage nos douleurs ?
Heureux qui sait chérir leur agreste royaume,
Et leur trône d'argile, et leur palais de chaume!
Heureux l'homme des champs à leur culte assidu!
Il prie : un peu de lait par ses mains répandu,
Un peu du jus vermeil qu'a mûri la colline,
C'est l'hommage qui plaît à leur bonté divine.
Le maître de la lyre a des appas moins doux :
Il faut fléchir ses lois, trembler à ses genoux,
Sur le marbre insensible entasser les victimes ;
Et ces fameux mortels, dont les travaux sublimes
Attestent de ton Dieu le pouvoir plein d'attraits,
Ont pleuré leur génie et maudit ses bienfaits.
Le laurier sur le front est frappé du tonnerre.

Digitized by Google

GLAUCUS.

Oui, ces enfans du ciel exilés sur la terre
Implorent, fatigués de leurs jours éclatans,
Cette rive où fleurit un éternel printems.
Le sort leur a versé le poison qui les tue.
Mais sous des maux cruels leur pensée abattue,
De ces lieux qu'embellit un prestige flatteur
Nourrit avec amour l'espoir consolateur;
Et trompant les regrets, apaisant les alarmes,
A de nobles ennuis trouve de nobles charmes.
Ainsi par le chagrin préparés au cercueil,
Du malheur vertueux le juste et simple orgueil
Peut relever encor leur dignité suprême.
Bien qu'arrosé de pleurs, le sacré diadème
Annonce à l'univers leur immortalité,
Et pare de leur front la douce majesté.
Que me fait ce bonheur où l'amitié m'invite?
Ah! du plus beau transport sens mon cœur qui palpite;
Et dût un noir venin corrompre tous mes jours,
Cesse de retarder le triomphe où je cours.

CHROMIS.

Tu ne me séduis point par ce brillant présage...
Nos utiles travaux, que Doris encourage,
Bannissent le besoin, le loisir et les arts.
Elevés au désert et loin de ces remparts
Où ce génie ardent poursuit la renommée,
Aux sons brillans du luth notre oreille est fermée.

GLAUCUS.

Il est, il est des lieux où guidé quelque jour,
Par le roi des concerts qui m'admit à sa cour,
J'éveillerai la voix de ma lyre assoupie.
O rives de l'Alphée! ô vallons d'Olympie!
Dans vos bois que le fer n'oserait profâner
Vous portez le rameau qui doit me couronner.
Dieux! ou l'espoir m'égare, ou la pompe s'apprête:
Autour de ce théâtre, illustré par la fête,
Noble arène où mon luth saura me protéger,
Je crois voir tout un peuple à grand bruit se ranger.
Les vainqueurs ont reçu la palme solennelle.
Il manque à tant de gloire une gloire plus belle;

Digitized by Google

Et la muse, docile à leurs cris belliqueux,
Sur le char triomphal va monter avec eux.
Garant de l'avenir où leur ame s'élance,
Sur un trône éclatant je m'assieds en silence :
Mon front s'est ombragé du laurier de Claros ;
Fille du souvenir et mère des héros,
La Piéride accourt et mon chant la salue ;
Soudain le mont sacré se dévoile à ma vue,
Je contemple ses eaux, ses réduits frais et verds,
Et l'hymne audacieux retentit dans les airs.
Mais si je veux jouir d'un bonheur plus tranquille,
Le désert me reçoit et m'enlève à la ville :
Je t'appelle, ô Mélès, je te suis au berceau
Du poëte immortel dont je vois le tombeau.
Ces flots harmonieux, ces rocs, ces fraîches ombres
Qui de son toît chéri protégeant les décombres
Pour les siècles futurs semblent les conserver,
Dans le calme des champs, jadis l'ont vu rêver.
Il dormait sous l'abri de la grotte prochaine :
C'est là qu'un doux essaim, nourri dans le vieux chêne,
Sur ses lèvres de rose arrêtant son essor,
Du pur extrait des fleurs y laissa le trésor.
Depuis ces jours, hélas ! consternée et muette,
Echo demeure en paix dans la roche discrette :
Les concerts du génie ont cessé dès long-tems ;
Et loin du bord natal, à ses derniers instans,
Le chantre malheureux, d'une voix attendrie,
A vanté ses déserts et béni sa patrie.
Aux feux mourans du jour, je vais interroger
Ses mânes retenus sur ce bord étranger.
Quand je plains ses douleurs, son ombre aime à m'entendre :
Phénix mélodieux, je suis né de sa cendre ;
Et fidèle au beau feu qui m'enflamme aujourd'hui,
Comme lui je veux vivre, et mourir comme lui.

CHROMIS.

Déjà le char brûlant du jour qui vient d'éclore
Envahit les sentiers embaumés par l'Aurore ;
Déjà dans ces réduits, cachés au fond des eaux,
Le pasteur de Neptune a guidé ses troupeaux.
Il est tems d'obéir au devoir qui m'appelle :
Poursuis, loin de ces lieux, ta carrière nouvelle !

Digitized by Google

D'un sort moins éclatant possesseur plus certain
Je ne puis envier, ni plaindre ton destin.

J. L. H. Manuël.

LA JEUNE THAÏS.

ODE.

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Malherbe.

Elle n'est plus Thaïs la jeune adolescente!
Hélas! elle n'est plus cette beauté naissante!
Pleurez, tendres amours, tendres amours, pleurez!
Murmurez de douleur, naïades fugitives!
Et vous, du double mont, sur vos lyres plaintives,
O Muses, soupirez!

Elle n'est déjà plus la beauté printanière!
A peine elle entr'ouvrait sa modeste paupière
Que ses tendres regards du monde sont exclus!
A peine sa voix douce arrivait à l'oreille,
Qu'on la voit expirer sur sa bouche vermeille....
Hélas! elle n'est plus!

Elle quittait le seuil de la timide enfance;
Son jeune cœur s'ouvrait à la vague espérance,
Et, sans savoir pourquoi, souriait à l'amour!
Bientôt, dans ce cœur pur, l'amour allait éclore!....
Mais elle n'a point vu s'achever son aurore!
Elle a fui sans retour!

Elle n'a point connu le pouvoir de ses charmes;
Ses beaux yeux n'ont point vu couler les douces larmes
D'un amant enivré des plus ardents transports!
Elle n'a point d'un mot fait naître le sourire!
Elle n'inspirera point d'une amoureuse lyre
Les sublimes accords!

Digitized by Google

Aucun plaisir bien doux n'égaya sa journée !
Elle n'alluma point le flambeau d'hyménée,
Et jamais ne para ses attraits enchanteurs !
Elle ne connut point la douceur d'être mère,
Ni les soins empressés et le bonheur prospère
Qui remplissent deux cœurs !

Telle succombe, hélas ! une rose naissante,
Avant que d'exhaler son haleine odorante,
Et sans avoir brillé comme reine des fleurs !
Zéphyre n'a point pu la féconder encore !
Et jamais on ne vit les larmes de l'Aurore
Rafraichir ses couleurs !

Elle n'est plus, grand Dieux !... Pâlissez, verts bocages !
Elle ne viendra plus visiter vos ombrages !...
Et vous, tendres oiseaux, suspendez vos concerts !
Soleil, retire-toi dans ces momens funèbres,
Laisse en deuil, laisse en deuil, laisse aux noires ténèbres
Le plaintif univers !

O Mort ! tu parais sourde aux cris de l'infortune,
Tu ne viens point finir une vie importune
Qui se traine à travers le chagrin, la douleur !
Et tu viens enlever la rose printanière
Qui commence avec joie une douce carrière
De gloire et de bonheur !...

Tu laisses respirer le cœur dur et barbare,
Le cœur, formé sans doute aux gouffres du Tartare,
Qui voit sans s'émouvoir les pleurs des malheureux !
Et tu ravis, hélas ! leur beauté bienfaisante
Qui leur tendait toujours sa main compatissante
Et pleurait avec eux !

Mais que dis-je ?.... les Dieux, de leur plus pure essence,
Daignèrent la former dans un jour de clémence,
Pour la faire apparaître à notre vif amour :
Et ne trouvant ici rien qui soit digne d'elle,
De ces Dieux protecteurs la bonté la rappelle
Au céleste séjour !

MOSSÉ.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Mon air est froid et sérieux;
De *réfléchir* j'ai la manie,
Mais j'ai l'agrément précieux
D'être fort douce et toute unie.
Plaire aux dames, telle est ma loi,
Aussi suis-je souvent près d'elles...
Je fais sourire devant moi
Jusqu'aux femmes les plus cruelles.

Je reste en place constamment,
Quoique l'on me regarde en face.
Mais qu'on me frappe.. au même instant
Je fais la plus laide grimace.
Le teint d'Orphise s'obscurcit
Aussitôt que l'haleine y touche,
De même le mien se ternit
Dès qu'on m'approche de la bouche.

Tout ce qui se fait devant moi,
Par des gestes je le répète,
Mais, lecteur, calme ton effroi,
En revanche je suis muette.
Pour faire briller leurs attraits,
Des femmes j'ai la confiance...
Si je suis dans tous leurs secrets
C'est qu'on est sûr de mon silence.

Charles Malo.

LOGOGRIPHE.

Dans mes cinq pieds je suis le prix
Du travail, de l'intelligence;
Coupez mon chef, maints beaux esprits
De moi font très-grand cas en France.

J. D. B.

Digitized by Google

CHARADE.

Mon premier brille au spectacle, au salon.
Mon dernier dans le ciel reçoit mainte oraison ;
Et mon entier (ridicule merveille
Dont il serait plaisant d'expliquer la raison)
Est synonyme ou sœur d'une grosse bouteille.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers.).

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *la Voix.*

Celui du Logogriphe est *Vierge,* où l'on trouve : *verge, vie, rive, grive, grêve, ire, Vire* (ville du Calvados), *ver, ré, givre* et *rêve.*

Celui de la Charade est *Décours.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Quelques idées nouvelles sur le système de l'univers, par Guillaume-Antoine Maréchal, élève géographe, avec cette épigraphe :

Ante mare et terras, et quod tegit omnia cælum,
. . . . . . Sine pondere habentia pondus.

Ovide.

A Paris, chez les frères *Clament*, rue de l'Echelle, n° 3; et chez l'*auteur*, rue du faubourg Montmartre, n° 25.

Encore un système du monde ! En vérité c'est presque une calamité publique.

Depuis que Plutarque, d'après Aristote, a prétendu que le mouvement de la lune s'opérait par la gravité et la pression de la matière, il n'y a pas d'écrivain qui n'ait voulu faire un système.

Descartes paraît : il éclipse la philosophie d'Aristote, et rempli de l'étude des anciens philosophes grecs, il s'empare des tourbillons de Seleucus d'Eristée, et les développe de manière que chacun des grands corps suspendus dans l'espace, a le sien; mais ces tourbillons passent bientôt de mode, parce qu'ils embarrassaient les mouvemens de l'univers, au lieu de les faciliter.

Newton se présente après Descartes : il saisit l'opinion d'Aristote sur l'attraction universelle par la gravité des masses; et son système plus vraisemblable résite à tous les combats qu'on lui livre, jusqu'à ce qu'un autre le remplace par des moyens physiques plus satisfaisans.

Nous ne parlerons point des Whiston, des Wodoard, des Burnet, des Buffon, et d'une foule d'autres écrivains qui se sont exercés sur cette matière. Beaucoup d'imagination et de pensées ingénieuses, mais en même tems beaucoup d'idées métaphysiques, et nulles preuves pour les appuyer.

Digitized by Google

Dans ces derniers tems a paru le système de M. Azaïs qui fait dépendre le mouvement des planètes, de la puissance lumineuse des étoiles; mais malgré tout l'esprit qui règne dans son ouvrage, il est démontré que, si la lumière des étoiles est, suivant lui, *compressive* à l'égard des corps planétaires, ceux-ci à leur tour, comme il le dit encore, *repoussent* ou compriment les étoiles; car ce serait jouer sur les mots que de vouloir distinguer la compression de la répulsion.

Ainsi la force compressive stellaire qui vient du nord et du midi, de l'orient et du couchant, repoussée par une égalité de forces planétaires, établirait un équilibre parfait. Toutes les planètes seraient donc complétement stationnaires, sans qu'aucune d'elles pût vaincre les résistances qui s'opposeraient à sa marche dans tous les points de sa circonférence.

Pour obtenir un vrai système du monde, il faut, en quelque sorte, épier la matière sortant du repos, et la prenant sur le fait dans son action primitive, y reconnaître un double principe bien caractérisé, celui de l'attraction et celui de la répulsion, qui sont indispensables pour faire manœuvrer en équilibre tous les grands corps qui roulent dans l'espace.

L'opinion de M. Maréchal sur les mouvemens de l'univers, ressuscite les tourbillons de Descartes. Chaque corps planétaire a le sien. Les comètes ont aussi le leur.

Nous ne ferons pas comme ce disputeur original et bizarre, qui prouvait toujours, par vingt raisons, tout ce qu'il avançait, et qui, après en avoir débité une qui suffisait, faisait bâiller ses auditeurs en détaillant les dix-neuf autres. Nous n'en donnerons qu'une seule assez forte, pour nous dispenser d'avoirs recours à d'autres.

Les comètes, dit l'auteur, *n'ont que des tourbillons éphémères*. Il faut bien que cela soit ainsi, afin de les faire disparaître au moment de leur naissance. Cette condition est essentielle, parce que les comètes vont quelquefois du nord au midi, lorsque la marche des planètes est d'orient en occident. Ainsi tant qu'il existera des comètes il y aura solution perpétuelle de continuité

Digitized by Google

dans les tourbillons des planètes, sans cesse traversés ; dès lors un désordre constant dans l'univers.

Ces malheureuses comètes sont réellement fort chagrinantes. Comment faire pour s'en débarrasser ? L'auteur imite en cela nos romanciers, qui gênés par un de leurs personnages, le tuent impitoyablement ; ainsi voilà les comètes et leurs tourbillons qui se réduisent en fumée.

Cependant l'auteur déclare que les comètes *sont des commencemens de planètes ;* conséquemment le moule des planètes ayant dû disparaître par la fusion, depuis un grand nombre de siècles, l'on ne devrait plus voir de comètes ; ou si l'on en aperçoit encore, elles devraient subitement se changer en planètes, et au lieu de courir en tout sens, par le monde, comme des écervelées, leur course devrait prendre une marche régulière.

Pour figurer dans le grand spectacle de la nature, ces astres errans n'ont pu être produits que par la chaleur, car l'on n'obtient rien par le froid. Comme aussi ils n'ont pu tomber en fusion, se vaporiser et disparaître, que par une forte incadescence. Où trouver cette incadescence ? Elle arrive de toutes parts, car l'auteur n'hésite pas à regarder le grand espace qu'occupe l'Univers, *comme rempli d'un fluide lumineux, dont l'action dissout les comètes*, par une grande dilatation sans doute, ce qui ne peut se faire sans chaleur *qui réside hors du soleil*, lequel, suivant lui, *n'en possède point.*

Cette hypothèse d'une chaleur lumineuse, nécessairement énorme, puisqu'elle met en fusion les comètes, et qui dès-lors embrâserait toutes les parties de l'univers, si elle était réelle, est diamétralement opposée à des faits constans. Il est en effet démontré que plus les vapeurs gazeuses atmosphériques s'éloignent du centre des grands corps de la nature, plus le froid est excessif. C'est ainsi que nos astronomes l'ont éprouvé à Quito sous la ligne, où parvenus seulement à une lieue et demie d'élévation sur les montagnes des Cordillières, ils ont eu besoin, pour n'être pas complètement gelés, de prendre de l'esprit-de-vin qui se glaçait encore en partie sur leurs lèvres.

L'auteur a senti sans doute cette objection ; car il prétend « que les différens degrés de rapprochement

Digitized by Google

» entr'elles, des molécules solides, pendant le travail
» des tourbillons, où elles étaient d'abord éparses, com-
» binés avec les différentes positions de la terre dans le
» ciel, suffisent pour expliquer les phénomènes de l'ap-
» parition des comètes, sans prêter à ces corps une cha-
» leur capable de vaporiser tous les liquides de leur
» surface. »

Ce n'est point détruire l'objection; c'est la pallier par une hypothèse sans preuves; car voilà d'abord les molécules des tourbillons des comètes qui, d'éparses qu'elles étaient, se solidifient, résultat de l'action du froid qui condense. Les voilà ensuite se vaporisant, comme il l'assure lui-même, *par l'action lumineuse qui les dissout*, ce qui ne peut s'opérer que par la chaleur qui dilate; et d'ailleurs, dans quels endroits du ciel ces comètes se formeront-elles? Se dissoudront-elles? A l'approche de la terre, sans doute, puisque c'est à la position de notre globe qu'est attachée l'explication de leur apparition. Où cela conduit-il? A un système arbitraire qui met des comètes par-tout où l'on veut, en les formant on ne sait comment, pour les faire disparaître ensuite on ne sait où.

Presque toutes les propositions de M. Maréchal manquent de bases physiques. Ce ne sont généralement que des assertions hypothétiques, fruit d'une imagination vive, ingénieuse, qui réalise sous sa plume les rêves qui l'ont amusé dans ses loisirs.

Ses idées sont brillantes, sa diction a le même ton; mais quoique son système nous paraisse devoir être médité pour y reconnaître quelques assertions justes, on ne peut enlever à ses expressions une partie de leur obscurité. C'est le sort de tout ouvrage qui n'a pas pour base la vérité, à laquelle seule est attachée la clarté du style qui conduit à la conviction.

I. D. A.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Précis historique des derniers événemens de la partie de l'est de Saint-Domingue, depuis le 10 août 1808, jusqu'à la capitulation de Santo-Domingo, avec des notes historiques, politiques et statistiques sur cette partie; dédié à S. Exc. Mgr. le vice-amiral Decrès, ministre de la marine, etc., par M. Gilbert Guillermin, chef d'escadron; orné du portrait du général Ferrand, d'une Vue de l'ancien palais de Christophe Colomb, et d'une carte des positions respectives des deux armées, avec l'épigraphe : *Impunitas peccandi illecebra.* Pub. — Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c., franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Raconter les malheurs de Saint-Domingue, c'est rappeler des pertes immenses, et de grands sujets de douleur. La source des maux de la France et de l'Amérique est la même : c'est l'esprit révolutionnaire qui, sous le vain nom de liberté, ne produisit que la licence, brisa partout le lien social, et inonda de sang et de larmes, des contrées autrefois si belles, si paisibles et si heureuses. Ce n'était point la liberté qui convenait aux nègres cultivateurs de nos colonies; mais peut-être un régime moins sévère, plus humain. Pour eux, les récompenses auraient pu être plus fréquentes, plus abondantes; les châtimens plus rares et moins rigoureux. Quelques habitations fortunées montraient les heureux effets de l'humanité et de l'autorité réunies. Les nègres contens y étaient plus laborieux et plus attachés à leurs maîtres bienfaisans et justes.

Les habitans de la partie de l'est de Saint-Domingue avaient dans le cœur, et depuis long-tems, le germe révolutionnaire qui les a perdus. Il était difficile que la contagion du mal, en étendant ses ravages dans la partie française de l'île, ne répandît pas ses élémens destruc-

Digitized by Google

teurs chez un peuple voisin, où, pour comble de mal, on vit paraître un homme extraordinaire, doué d'une étonnante sagacité, profondément dissimulé, et cachant son ambition sous l'apparence trompeuse de sa fidélité et de son attachement à la France. C'est Toussaint Ouverture, que M. Guillermin fait parfaitement connaître dans l'excellent discours qui précède son ouvrage, et dans une note encore plus détaillée sur ce funeste et trop fameux Africain. On trouve ensuite un tableau vrai et effrayant des horreurs auxquelles Saint-Domingue était en proie, à l'arrivée du général Leclerc; il n'y put survivre. Après sa mort, Saint-Domingue fut un théâtre de désolation; le sang y coula de toutes parts : Toussaint succomba dans sa lutte contre la France, et la colonie tomba au pouvoir du plus féroce des nègres, Dessalines.

M. Guillermin commence ici son récit auquel on peut ajouter foi; témoin oculaire des faits, il en a connu les principaux auteurs, et peut dire comme Enée :

Quæ que ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

VIRG.

Ce fut en 1808 que l'Espagne déclara la guerre à la France dans la partie de Saint-Domingue où commandait le général Ferrand. Ce qui suit dans l'ouvrage que nous analysons n'est à proprement parler que le journal militaire d'un général, journal accompagné d'une grande quantité de pièces qui y sont relatives, telles que des lettres, proclamations, discours des chefs des deux armées. La proclamation du général Ferrand aux habitans de l'est de Saint-Domingue, est remarquable par les principes d'humanité, de paix et de raison qui l'ont dictée. Sa mort la suivit bientôt, et les Anglais s'emparèrent de Samana. Ici, le récit est interrompu par la correspondance d'un père Correa avec Sanchez, chef des insurgés; les lettres de ce savant religieux, dont le zèle et la fidélité ne s'étaient pas démentis un seul instant au milieu des troubles de sa patrie, sont fort intéressantes. En homme pieux, et en bon citoyen, il s'efforça de faire envisager aux rebelles les conséquences terribles de la

révolte. Ses efforts furent inutiles. Le mal s'accrut par l'éloignement pour toute obéissance ou subordination, ainsi que par des combats multipliés, et non décisifs. Le général crut pouvoir parvenir à une pacification; il envoya des députés à Sanchez; et après quelques pourparlers les hostilités recommencèrent. L'armée française eut des succès. Nous ne la suivrons point dans ses marches, dans ses conventions particulières pour l'échange des prisonniers, dans le compte rendu des secours de vivres et de munitions qu'elle reçut en différens tems, sur-tout à l'époque des troubles insurrectionnels de la Jamaïque, voisine du théâtre de cette guerre, troubles que le gouvernement anglais étouffa sagement dans leur principe, par les mesures les plus vigoureuses.

Enfin, l'auteur du Précis historique que nous annonçons, après avoir fait connaître les effets de l'intervention des Anglais dans cette guerre, les actes de courage, et sur-tout les misères du siége de Santo-Domingo, soutenu par les Français, arrive au moment où ils évacuèrent cette ville, et firent avec l'ennemi la convention dite de Santo-Domingo, laquelle livra aux Anglais ce poste important.

Les notes qui terminent cet ouvrage sont très-bonnes; et quoiqu'elles occupent près d'un quart du volume, le lecteur ne les trouvera pas trop longues, parce qu'elles roulent sur des objets intéressans, et qu'elles sont toutes très-instructives. Nous invitons à lire, sur-tout, celle qui est sous le n° 3, où l'auteur indique la cause des malheurs de la colonie de Saint-Domingue, et propose des plans pour sa restauration. On y remarque une parfaite connaissance de cette île jadis si opulente et dont la prospérité, odieuse aux Anglais, les engagea à y porter, avec la guerre, tous élémens de la révolte, de la discorde, et l'exagération des funestes idées de liberté, tandis qu'eux-mêmes étouffaient dans le sang de leurs colons les moindres fermentations insurrectionnelles, et maintenaient avec sévérité l'autorité du gouvernement et la suprématie de la métropole.

On ne peut que s'affliger en voyant, dans la note 5, le tableau de l'importance de cette île, sa fécondité en pro-

DEPT DE LA S... 5. cen

Digitized by Google

ductions végétales de grands prix, ses nombreux pâcages et terrains propices à la multiplication et à l'entretien du bétail, le sol uni de ses côtes, les grands fleuves qui l'arrosent et favorisent la culture des plantes les plus précieuses, la multitude et la richesse de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, etc.

Dans son Avant-Propos, l'auteur dit qu'il n'a eu en vue que la vérité des faits, qu'animé par le seul désir d'être utile, il abandonne son style à la critique. Il ne doit point la redouter; son ouvrage est écrit avec beaucoup de pureté, de clarté, et sous tous les rapports, très-estimable. D.

Ladislas, ou *Suite des Mémoires de la famille du comte de Revel*, par Mme de B.... — A Paris, chez *F. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29. — Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et sur papier vélin, 4 fr.

Tout le monde a lu *Eugénie et Mathilde*, tout le monde s'est attendri sur les malheurs de la famille de Revel; mais personne jusqu'à présent n'avait songé à les réparer, à en adoucir l'amertume. Il est des douleurs auxquelles les ames sensibles se plaisent; et qu'elles seraient fâchées de se voir enlever. Mme de B.... n'a point été de cet avis. Sa sensibilité, sans doute plus active, lui a fait croire qu'il ne fallait pas se borner à une pitié stérile pour cette famille intéressante; et elle a entrepris de la rendre au bonheur autant que les circonstances le permettaient. La tâche n'était pas facile: le premier auteur avait laissé ses héros dans la détresse et dans l'affliction. Eugénie venait de mourir victime de l'amour et de la religion; elle avait recommandé au désespéré Ladislas de protéger, d'épouser même la désolée Mathilde, de devenir le père du petit Victor; mais il était peu probable que le noble Polonais pût étouffer, au moins prochainement, sa passion pour se livrer à une autre; et d'ailleurs, à supposer que l'honneur au défaut d'amour l'eût disposé à l'hymen de Mathilde, le fier comte de

Revel eût-il consenti à une alliance, humiliante pour son orgueil, en ce que tout l'avantage était de son côté? Et quand même il y eût consenti, aurait-il été long-tems heureux, en conservant son caractère, de devoir sa subsistance, celle de sa femme, celle de sa belle-mère à un étranger? Voilà sans doute de grandes difficultés, et même qui, dans le moment, paraissent insurmontables, mais que Mme de B.... n'en a pas moins attaquées avec autant de courage que d'habileté. Voyons si le succès a répondu au mérite de l'entreprise.

Ladislas étant la ressource unique de la famille de Revel, alors proscrite et dépouillée, Mme de B.... a bien senti que le premier point était de le décider à tenir sa promesse faite à Eugénie, en épousant sa sœur, mère de Victor et veuve d'Edmond. Elle a mis pour cela deux ressources en usage, des événemens naturels et des scènes préparées par le digne médecin Brown. Le jour même de la mort d'Eugénie, Ladislas se donne à la tête un coup très-violent; le lendemain Mathilde revient du convoi de sa sœur, couverte d'un voile, parée de la croix qu'Eugénie avait autrefois portée; elle se présente dans cet état à Ladislas qui croit voir une apparition. La fièvre le prend; il tombe dans une sorte de délire, et Mathilde lui prodigue les plus tendres soins. Voilà la part de la fortune. Le docteur Brown en profite par mille petites combinaisons qu'il serait trop long de rapporter, et il porte un coup décisif en faisant faire un tableau qui représente Edmond au moment de la mort, et Ladislas lui jurant de prendre soin de son fils et de sa veuve. Bientôt le hasard le sert encore mieux: Victor tombe malade; la petite vérole se déclare, Mathilde ne le quitte pas un moment; et Ladislas qui avait eu jusque-là une aversion involontaire pour le fils, tout en commençant à aimer la mère, parvient à les aimer tous les deux; le souvenir d'Eugénie s'efface peu-à-peu de son ame, ou plutôt il la retrouve dans Mathilde, depuis que Mathilde lui offre les mêmes vertus, et il s'attache à Victor par les services mêmes que la maladie de cet enfant le met dans le cas de lui rendre.

Les choses ainsi avancées, Mme de B..... n'a plus

Digitized by Google

qu'à suivre son plan. Il s'agit de déterminer Mathilde à épouser Ladislas; et la chose n'est pas très-difficile. Edmond est mort depuis long-tems, Ladislas est aimable; et je crois même que pour décider tout-à-fait Mathilde, l'auteur aurait pu s'épargner le petit événement qu'elle imagine et qui donne à Ladislas la gloire et le bonheur d'exposer sa vie pour sauver celle de Victor. Mais ce n'était pas tout que d'avoir mis Ladislas et Mathilde dans les dispositions où on les désirait, il fallait préparer aussi M. et M^me de Revel, et M^me de Couci leur belle-mère. Une bague d'alliance en fournit les moyens. Mathilde s'en étoit défaite pour subvenir aux besoins les plus pressans de sa famille; Ladislas la retrouve chez un bijoutier où il allait acheter des joujoux pour Victor, et l'on entrevoit déjà les suites de sa découverte. Ladislas rachète la bague; il la fait marier avec une autre où sont gravés le nom d'Eugénie et le sien; il l'offre ensuite à Mathilde, et s'échappe pour lui laisser le tems de l'examiner. Mathilde est sensible comme elle le doit à une déclaration si délicate; elle présente à son tour la bague à sa mère; sa mère la présente à M^me de Couci, et par-tout le succès de ce nouveau talisman est le même. Pendant qu'il opère, Ladislas est allé chercher M. de Revel qui se promène hors de la ville, pour lui faire aussi sa déclaration; il a le bonheur de le trouver dans un moment très-favorable. Le comte a épuisé toutes ses ressources; il regarde tour-à-tour le ciel et une montre à répétition son dernier espoir. Ladislas lui donne le tems de la cacher et aborde son futur beau-père. M. de Revel n'est point assez ennemi de ses enfans pour refuser les propositions du généreux Polonais; il ne chicane que sur un arrangement de Ladislas qui veut réunir chez soi toute la famille, et Ladislas en le lui présentant comme provisoire, en flattant ses espérances de rentrer bientôt dans sa patrie et dans ses biens, achève de le décider.

Tout est donc applani; le mariage se fait; le peintre du docteur y joue son rôle; l'allégresse est générale. Mais ici se présente la dernière difficulté que nous avons annoncée. La fierté de M. de Revel a cédé, vaincue par les circonstances et par la générosité de Ladislas; mais

Digitized by Google

il est à craindre qu'elle ne se réveille, qu'elle n'empoisonne le bonheur du comte, par l'idée qu'il le doit à d'autres qu'à lui. Ici Mme de B..... n'a eu besoin, pour nous rassurer, que d'employer avec un peu de liberté les événemens historiques. Le 9 thermidor ouvre les prisons où la fille aînée du comte, Mme de Sanzei, était renfermée, et où elle a expié ses torts, en rendant toutes sortes de soins à son indigne mari. M. de Sanzei meurt, la réaction se fait sentir, et M. de Revel n'a pour ainsi dire qu'à revenir en France pour recouvrer une bonne partie de ses biens. Ladislas, qui ne peut être utile à sa patrie, adopte celle de son beau-père et devient un militaire distingué. Tous les personnages du roman ont à présent des vertus et de la fortune, et Mme de B..... ne les quitte qu'après avoir bien établi leur bonheur.

Tel est le plan de cet ouvrage dont les invraisemblances ont sûrement frappé nos lecteurs. Ces invraisemblances, au reste, sont plutôt dans la manière dont l'auteur a précipité les événemens que dans les événemens eux-mêmes. En y mettant le tems nécessaire, on aurait mieux fait concevoir comment l'amant d'Eugénie devient l'époux de Mathilde, comment Mathilde oublie Edmond, comment enfin le comte de Revel, émigré, recouvre dans son pays la sécurité de sa personne, et la possession tranquille d'une partie de ses biens. Cette perspective laissée aux lecteurs d'*Eugénie et Mathilde*, suffisait pour adoucir les situations déchirantes qui terminent ce roman; dont l'auteur a cru, sans doute, ne pas devoir détruire les principales impressions. Mme de B...... en cherchant à les remplacer par des impressions tout opposées, a cédé peut-être et au désir de soulager sa propre sensibilité, et au sentiment de cette fausse justice poétique qui veut qu'à la fin d'un ouvrage d'imagination les honnêtes-gens soient toujours récompensés. Sans examiner la chose sous le rapport moral, nous croyons que, poétiquement parlant, elle s'est trompée. Quoiqu'elle ait mis en usage des ressorts ingénieux, elle n'a pu concilier son projet avec la vraisemblance, et quoiqu'elle ait réuni dans son ouvrage une foule de détails touchans, il est très-rare qu'on s'y attendrisse.

Digitized by Google

Au reste, le mérite de ces détails, et même celui du style, malgré quelques tournures peu françaises et quelques obscurités, nous font regretter que l'auteur n'ait pas entrepris un roman de son invention plutôt que de continuer le roman d'une autre. L'écrivain le plus habile dispose toujours mieux des caractères qu'il a créés que de ceux qu'il emprunte : ce n'est qu'en créant que l'on se montre original, et qu'on obtient un succès durable. On sait, qu'en général, celui des continuations se borne à se faire lire dans la nouveauté par les lecteurs qui ont pris un vif intérêt au premier ouvrage. M^me de B...... l'obtiendra sans doute, mais elle pouvait prétendre à mieux.

M. B.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Réflexions générales sur les révolutions des langues, appliquées à la langue italienne; traduites du N° XI *du journal italien, intitulé l'*Ape Subalpina. (1)

Chaque langue a sa nature, c'est-à-dire un certain caractère, certaines propriétés qui la distinguent de toute autre, et la constituent seule de son espèce. Ce caractère distinctif consiste principalement dans les mots, dans les locutions et dans les figures (2) ; de sorte que le rapport entre deux langues est moindre ou plus grand, en raison du plus ou moins grand nombre de mots et de locutions propres à chacune, et du plus ou moins d'éloignement ou d'analogie qui existe entre les figures de l'une et de l'autre. En effet, il y a des langues qui diffèrent à-la-fois par toutes

(1) La langue et le style que M. Botta a employés dans son *Histoire de la Guerre d'Amérique*, ont fait naître en Italie une guerre de plume, dans laquelle nous n'avons pas dû entrer. Mais cette discussion ayant donné lieu au morceau suivant, qui nous a paru d'un intérêt général, nous avons cru convenable de le faire connaître à nos lecteurs, en en écartant soigneusement tout ce qui n'était que d'un intérêt particulier. (*Note des Rédacteurs.*)

(2) Je fais ici abstraction de la diversité qui résulte de la différente prononciation des mêmes mots dans les différentes langues.

Digitized by Google

choses, et n'ont de commun pas un mot, pas une figure ni une locution. Tel est, par exemple, le chinois, respectivement à l'italien : ce sont deux langues de tout point différentes. Il y en a d'autres qui ont beaucoup de phrases et de mots communs entre elles, mais point de figures : telles semblent, par exemple, la langue italienne et la langue anglaise l'une par rapport à l'autre. Enfin il y a des langues qui n'ont pas seulement en commun beaucoup de phrases et de mots, mais encore un grand nombre de figures. Telles sont l'italienne et la française comparativement l'une à l'autre.

Il ne laisse pas toutefois d'y avoir une différence très-marquée même entre ces deux dernières langues, car chacune d'elles possède une grande quantité tant de mots, que de phrases et de figures qui lui sont propres, et ne se rencontrent pas dans l'autre. Aussi, à l'exception des langues primitives, les seules qui diffèrent totalement entre elles, toutes les autres, dérivées le plus souvent des mêmes sources, peuvent-elles être considérées comme possédant un *fonds commun* et un *fonds propre*. C'est en raison du premier qu'elles ont entre elles de la ressemblance ou de l'affinité ; le second constitue leur différence, leur caractère spécial, je dirais presque leur individualité. Plus le fonds commun à deux langues est abondant, plus le fonds spécial de chacune est borné, et plus aussi la ressemblance entre ces deux langues est grande. Le contraire a lieu dans la supposition inverse.

Ce que j'appelle le fonds propre des langues domine dans celles qui existent par elles-mêmes, ou, si l'on veut, dans celles qui se sont formées sans dérivation apparente d'aucune autre. Tels semblent être, par exemple, l'hébreu, le chinois, le celtique et peut-être le tudesque. Dans ces langues, le fonds commun est presque nul, si même il n'est pas tout-à-fait nul. Mais dans les langues formées de langues plus anciennes, soit mortes, soit encore vivantes, le fonds commun est plus copieux, et le fonds propre plus borné. C'est le cas de la langue latine relativement à la grecque dont elle a beaucoup emprunté ; c'est encore celui des langues italienne, espagnole et française par rapport à la latine, leur mère commune.

Les langues originales (je nomme ainsi celles dont se forment les langues dérivées, par opposition à ces dernières) se prêtent plus difficilement à cette espèce de corruption née de l'introduction de paroles, de figures ou de

locutions étrangères : car le passage d'une chose à une autre tout-à-fait diverse éprouve nécessairement d'autant plus d'obstacle que la nature même des choses y répugne. Il n'en est pas ainsi des langues dérivées : elles s'altèrent avec d'autant plus de facilité, que la nature des choses semble incliner à cette altération comme à un changement utile. Ainsi, l'on voit la langue des Chinois rester invariablement la même, bien que les Tartares qui parlent une langue différente, se soient emparées de la Chine, et s'y soient déjà maintenus plusieurs siècles. La langue grecque, au contraire, fut corrompue par la latine, à l'époque de la domination romaine en Grèce : elle s'écarta bien davantage encore de son caractère primitif, par la nouvelle altération qu'elle subit lorsque les Vénitiens s'établirent dans les îles de la mer Ionienne, et en quelques parties du continent de la Grèce. Voilà pourquoi on en est venu à compter jusqu'à trois sortes de grec : le grec *littéral*, qui est l'ancien, pur et sans mélange, celui d'Homère et de Thucydide : le grec *poli*, ou le grec déjà altéré par le latin; et enfin le grec *vulgaire* d'aujourd'hui, doublement corrompu par le latin et par l'italien.

Tant qu'une langue dérivée reste dans l'enfance et continue à se former, c'est le vulgaire qui en construit peu-à-peu l'édifice, en adoptant pour base de cette construction la langue antérieure, soit encore intacte, soit déjà altérée : c'est-à-dire, qu'à cette dernière il va sans cesse ajoutant de nouveaux mots, de nouvelles locutions tirés de la langue corruptrice. Dans cette opération, la langue ancienne remplit une fonction semblable à celle de ces noyaux où vont s'attacher, en vertu de l'attraction ou de toute autre force, certaines parcelles de matière dont l'aggrégation successive autour du noyau commun finit par former ces espèces de concrétions que l'on montre aux curieux dans les musées d'histoire naturelle. C'est d'une manière analogue que, dans le principe, le vulgaire parvient à se composer une langue moyennant laquelle il puisse exprimer toutes ses idées, et désigner tout ce qui se rencontre dans le cours de la vie commune : et c'est ainsi que de la combinaison de deux langues, l'une corruptrice, l'autre corrompue, il se forme une troisième langue, une langue *vulgaire*.

Quand le travail de cette formation échoit à un peuple qui, par l'influence de son climat, n'ait que peu ou point de génie, ou qui soit gouverné par des lois dont l'effet est

de tenir son entendement en captivité, ou qui enfin ne trouve dans ses annales aucun souvenir glorieux et capable d'exciter les esprits au beau, au grand et à l'honnête, la langue vulgaire peut rester très-longuement, et même indéfiniment, dans son état d'imperfection et d'enfance. Qu'au contraire, le travail dont il s'agit se fasse chez un peuple illustré par les événemens passés, naturellement ingénieux et vivifié par les lois, par les révolutions politiques, et jusque par la guerre qui, en ébranlant et en enflammant les esprits, les préserve du moins de la langueur, alors le vulgaire a bientôt pour auxiliaires, dans son travail, les esprits distingués, et de ce concours résulte une langue noble, et propre à toute œuvre d'esprit éminente et honorable.

Les créateurs d'une telle langue se servent également pour la former et du fonds de l'ancienne langue, et du fonds de la vulgaire, qui par là se trouve ennobli. En un mot, ils cueillent dans les langues étrangères, et jusque dans la langue corruptrice elle-même, toutes les fleurs qui leur paraissent pouvoir se marier avec grâce dans cette belle couronne qu'ils vont tressant, je veux dire dans cette langue noble et châtiée qu'ils composent. Alors celle-ci acquiert toute la grandeur, toute la richesse, toute la beauté et toute l'élégance dont elle est susceptible; alors les ouvrages d'esprit auxquels elle a servi s'élèvent à la plus haute renommée: alors sa gloire se répand chez les peuples civilisés. D'esclave qu'elle était, elle devient dominante; au lieu d'emprunter, elle prête; au lieu d'imiter, elle est imitée: au lieu enfin d'être attirée vers les autres, elle les attire à elle, les assujétit et les corrompt. C'est-là l'époque de sa plus grande gloire et de sa plus grande perfection.

Parvenue dès-lors à son plus haut point, elle ne peut plus changer qu'à son détriment; elle ne peut que perdre de sa grâce, de sa richesse, de sa clarté et de toutes ses autres qualités originelles. Dès-lors la parer d'ornemens hétérogènes n'est, en effet, que la défigurer: prétendre l'enrichir de mots empruntés d'une autre langue, c'est réellement l'appauvrir: l'assujétir à des manières et à des formes étrangères, n'est, au fond, que la charger de barbarismes. Autant une langue recherche les ornemens nouveaux dans la période de sa formation, autant elle les dédaigne et les repousse, dès qu'elle est une fois parvenue à son degré de perfection. Les langues sont comme les vierges qui, tandis

qu'elles sont encore enfans, sollicitent avec empressement les caresses, mais qui, en arrivant à l'adolescence, deviennent retenues, discrètes et farouches. Or que pourrait-on ajouter à la beauté d'une vierge intacte et pure? Que manque-t-il à une belle fleur qui vient de s'épanouir sur sa tige? Touchez à l'une ou à l'autre, vous aurez flétri l'éclat virginal de la première, vous aurez terni dans la seconde cette fraîcheur qui est comme une douce vapeur de rosée. Il en est de même d'une langue : ce qui lui convient tandis qu'elle se forme et se développe, ce qui même lui est nécessaire pour qu'elle puisse se développer, cesse de lui convenir, bien plus, lui devient préjudiciable, quand elle est formée et adulte. Les mêmes choses qui l'avaient d'abord élevée à la perfection, la poussent ensuite à la décadence.

Comme toute chose humaine est sujette à s'altérer, il faut bien que les langues suivent la loi commune, et qu'après avoir fleuri un certain tems, elles dégénèrent, se corrompent et meurent, passant ainsi par toutes les diverses périodes du cours qui leur avait été prescrit. Cette corruption commence plus ou moins tard, et une fois commencée, elle se consomme plus ou moins rapidement, suivant les différentes circonstances politiques où se trouve le peuple qui la parle, et suivant le degré de mérite de ses écrivains et leur plus ou moins de zèle à la conserver intacte et saine.

Quant à la progression suivant laquelle la corruption s'introduit dans une langue, on voit ordinairement qu'elle commence par les mots, d'où elle passe dans les locutions et enfin dans les figures. Que le changement des mots soit le premier à s'opérer, c'est une chose très-naturelle, les mots s'offrant, en quelque sorte, isolés à l'esprit de l'homme quand il a quelque chose à dire : l'altération des phrases éprouve plus de difficultés, par cela seul que les phrases sont le résultat d'une ou même de plusieurs opérations de l'entendement : enfin les figures sont les dernières à s'altérer, parce qu'elles ne se présentent pas si facilement à la multitude, mais seulement aux hommes cultivés et versés dans quelque genre d'instruction. Tandis que la corruption d'une langue ne porte encore que sur les mots, il est aisé d'y porter remède ; si le mal a déjà gagné les phrases, il est dès-lors beaucoup plus grave ; enfin il est comme incurable, dès qu'il a une fois pénétré jusque dans les figures. On voit donc par-là, qu'introduire dans une langue les figures d'une langue étrangère, c'est faire quelque chose

Digitized by Google

de plus préjudiciable et de plus répréhensible, que d'y admettre seulement les locutions de cette dernière, et à bien plus forte raison, que de se borner à en adopter les mots.

De tout ce qui vient d'être considéré, il résulte :

1°. Qu'il existe certaines langues, lesquelles n'ont qu'un fonds propre; et d'autres beaucoup plus nombreuses, lesquelles possèdent à-la-fois un fonds propre, et un fonds qui leur est commun avec d'autres.

2°. Que plus le fonds propre de deux langues est abondant, et leur fonds commun restreint, et plus ces deux langues sont différentes entre elles : que plus, au contraire, le premier de ces deux fonds est borné et l'autre copieux, et plus ces deux langues ont d'affinité.

3°. Que les langues se corrompent et perdent leur physionomie primitive et spéciale, à mesure que leur fonds propre diminue, et que leur fonds commun s'accroît.

4°. Que la corruption commence par les mots, continue dans les phrases, et se consomme dans les figures.

5°. Que dans la marche de toute langue, il y a quatre périodes distinctes, celle de l'origine, celle de l'accroissement, celle de la perfection et celle de la décadence.

6°. Que vouloir ajouter ou changer quelque chose à une langue quand elle est parvenue à sa perfection, c'est vouloir la défigurer, la dégrader, la souiller et la corrompre.

7°. Qu'une langue étant une fois corrompue, il n'y a plus d'autre remède que de la ramener à son principe.

8°. Que la corruption commence ordinairement par le vulgaire et se propage par l'influence des hommes instruits.

Mais à propos de ce dernier résultat, il faut observer une chose d'une grande importance : c'est que, si avant la découverte de l'imprimerie, la corruption montait du vulgaire aux hommes cultivés, et si toutes les langues anciennes se sont effectivement corrompues en suivant cette marche, depuis l'usage de l'imprimerie, il peut très-bien se faire que le contraire arrive, c'est-à-dire, que la corruption descende des hommes instruits à la multitude; et c'est, en effet, de la sorte que s'est corrompue la plus belle des langues modernes. Car, comme au moyen de la presse, les communications entre les hommes éclairés de deux pays, se multiplient avec une facilité singulière, il arrive que quand les savans de l'un de ces pays se mettent, soit par incapacité, soit par caprice, à imiter en leur langue les idées, les locutions, les figures et les mots de

la langue des savans de l'autre pays, il en résulte la corruption générale de la langue des imitateurs. Le vulgaire, qui n'est pas d'abord à portée de ces néologismes, y résiste pendant quelque tems, et alors il arrive une chose étrange, c'est que les ignorans (en ce qui tient au matériel de la langue et non à la grammaire) parlent et écrivent mieux que les hommes instruits; mais, à la longue, le vulgaire lui-même cède à la mauvaise influence, et, dès-lors, la langue est entièrement morte, et toute espérance de lui rendre sa pureté anéantie.

(*La fin à un prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — Le Théâtre Français a fait enfin un effort pour sortir de son indolence; et c'est par une pièce en cinq actes et en vers qu'il a signalé son réveil. Malheureusement ce réveil s'est annoncé sous de fâcheux auspices. *La Manie de l'Indépendance* qu'on vient de donner à ce théâtre, a trouvé dans le parterre un juge qui n'a que trop manifesté sa terrible indépendance.

Il semble qu'une des premières lois, et même la plus importante de toutes, lorsqu'on entreprend un ouvrage, est de bien concevoir son sujet. Si l'on veut, par exemple, exposer à la scène un travers de l'esprit, il faut d'abord bien comprendre dans toute son étendue le sens des mots qui le caractérisent. Or, l'auteur de la pièce dont il s'agit s'est-il rendu compte de la signification du mot *indépendance?* Qu'est-ce que l'indépendance? C'est un de ces termes abstraits qui n'ont point un sens positif, et sur lesquels on peut disputer toute la vie sans parvenir à s'entendre. Il n'y a point d'indépendance absolue, puisqu'on dépend toujours plus ou moins de ses besoins, de ses passions comme homme, et de ses devoirs comme membre de la société. L'indépendance (car il faut pourtant essayer de donner un sens à cette expression) serait donc l'affranchissement pour un individu, d'un nombre plus ou moins grand des règles établies par les institutions politiques ou par les convenances sociales. Mais il y a dans la société des règles qu'on observe généralement qui ne sont que des usages nés souvent d'anciens préjugés, et dont on peut s'affranchir sans danger pour soi ni pour les autres. Cet-

tainement l'homme qui voudrait ne dormir, manger, se promener, travailler, etc., qu'aux heures qui lui conviendraient, n'aurait qu'un désir d'indépendance très-facile à satisfaire pour peu que sa fortune lui permît de mener ce genre de vie; et l'on ne voit pas trop ce qu'il y aurait là de ridicule. Si ce même homme voulait être absolument indépendant, rompre tous les liens qui l'attachent à la société, ce serait un fou; et alors il ne faudrait pas en faire le sujet d'une comédie, parce que le but du théâtre n'est pas de corriger de la folie. On ne voit donc guères le côté théâtral que présente *la Manie de l'Indépendance*.

Que nos lecteurs nous pardonnent cette petite dissertation métaphysique; nous leur aurions épargné l'ennui de ces réflexions, si l'auteur de la pièce nouvelle s'était donné la peine de les faire; car il n'aurait pas entrepris, sur un sujet aussi vague, un ouvrage en cinq actes et en vers, ou il aurait cherché à le traiter de toute autre manière. Il aurait vu que son principal personnage, en parlant de l'indépendance sans la définir, ne sait ce qu'il veut, et que ceux qui s'opposent à son goût ou à son système, ne savent pas mieux ce qu'ils combattent. D'où il doit résulter que le public qui demande du positif dans les choses et dans les mots, ne découvre point le but de l'ouvrage; et que ne trouvant pas d'ailleurs dans tout cela le mot pour rire, il s'ennuie bientôt, et finit par se fâcher.

Mais en admettant que cette *Manie de l'Indépendance* soit un travers de l'esprit ou un vice du cœur réel dont on puisse bien saisir les ridicules ou les inconvéniens, quel parti l'auteur a-t-il tiré de son sujet? A-t-on pu remarquer dans son ouvrage une intrigue filée avec art, une action sagement conduite, de l'intérêt, du comique enfin, du comique qui fait pardonner à un auteur l'absence de tant d'autres qualités dramatiques? Non; nous croyons pouvoir le dire, quoique le tumulte du parterre, qui est toujours allé en augmentant depuis le troisième acte, ne nous ait pas permis de bien entendre le quatrième, et que le cinquième n'ait pas été achevé.

Le jeune Charles porte l'amour de l'indépendance jusqu'à l'enthousiasme. Toute espèce de chaînes l'irrite, et sur-tout l'idée d'un mariage que son père Germon veut lui faire contracter avec une jolie cousine. Se trouvant trop peu libre chez son père, il veut le quitter pour loger dans un hôtel garni, où il espère goûter les charmes de la liberté. Germon débite vainement tous les lieux communs d'une

Digitized by Google

morale emphatique contre l'indépendance en général, et même contre cette espèce d'indépendance qui fut si fatale à la nation, pendant nos orages politiques; ce qui, par parenthèse, a causé de violens murmures, et presque décidé du sort de l'ouvrage. (Et en effet était-ce bien là qu'il fallait placer de pareilles réflexions qui rappellent toujours de si funestes souvenirs?) Le fils, comme un jeune écolier qui franchit les murs de son collége, court se loger dans un hôtel garni. C'est là que l'attend un professeur de morale dont les leçons doivent être moins infructueuses que celles de son père : c'est la jolie cousine qui, d'après un projet arrangé avec Germon, s'est établie maîtresse de l'hôtel garni. Il ne résiste point à ses charmes et il devient esclave de l'amour. Pour se distraire de cette passion qu'il redoute, il se livre au jeu; mais il perd tout, et il va dépendre de tous ceux qui peuvent lui prêter de l'argent. Il est dans la dépendance d'un valet, d'un usurier, des recors qui viennent l'assaillir et qu'il disperse; il est enfin emprisonné. Il est probable que son père et sa maîtresse viennent à son secours, et lui font abjurer sa manie; mais c'est ce que le public n'a pas voulu savoir.

Toutes les contrariétés qu'éprouve Charles proviennent-elles de son goût pour l'indépendance? on ne le voit pas, puisqu'il eût pu n'être pas amoureux, ne pas jouer, ne pas perdre, par conséquent n'avoir pas besoin d'argent, et n'être pas mis en prison. Il n'est puni que d'avoir été amoureux et joueur. Où est donc la leçon qui doit résulter, pour lui, de son travers? A-t-on combattu du moins cette manie par le ridicule? pas davantage: la pièce manque de gaîté, quoiqu'il y ait des mots spirituels. L'action est lente et embarrassée par de longs et froids discours. Aussi tout le zèle et le talent qu'ont déployé Damas, M^lle Mars, etc., n'a pu sauver la pièce d'une chute bruyante.

L'auteur paraît posséder le talent du style et de la versification. Il fera sans doute un plus heureux usage de cette qualité, dans quelqu'autre ouvrage dont il aura mieux choisi le sujet. H. D.

Digitized by Google

L'un des Rédacteurs du Mercure de France *à ses confrères sur un article inséré dans le N° du 7 septembre, au sujet de la* SEMIRAMIDE.

MESSIEURS, tous les journaux parlent de l'opéra italien, et la plupart le font de manière à prouver qu'ils s'entendent ou très-peu ou très-mal en musique. Je ne suis nullement tenté de les contredire; on devine aisément pourquoi. Le peu d'articles que je vois paraître sur cet objet dans le *Mercure* ne me laissent point dans la même indifférence; il n'est pas non plus difficile d'en deviner la raison. Quelques expressions qui me parûrent peu mesurées dans l'article *Chronique de Paris* me portèrent à vous écrire il y a quelques mois (1) : il en résulta une petite discussion avec M. Y., et je me trouvai engagé à vous parler, dans six lettres consécutives, de *Pirro*, de *la Griselda*, et des concerts de l'Odéon.

Depuis ce tems, des nouveautés importantes ont paru sur ce théâtre, sans que nous en ayons rendu compte. *La Distruzion di Gierusalemme*, quoique d'un genre austère, a obtenu un succès brillant et soutenu. M. *Tachinardi* s'y est fait une grande et juste réputation, comme chanteur et comme acteur; nous n'avons rien dit ni de lui, ni de la musique, qui est, à quelques morceaux près, toute entière du plus savant compositeur qui reste aujourd'hui à l'Italie, de M. Zingarelli (2).

On a fait, il faut l'avouer, une faute, en donnant avec de la musique médiocre, *Adolpho et Chiara*, pièce maladroitement imitée d'une pièce française : aussitôt il en a paru un article (3) plein d'égards, il est vrai, et dans lequel on use avec une modération très-louable des avantages que l'on pouvait prendre; mais enfin, sans traiter trop rigoureusement cette faute, on l'a constatée, et il est plus à observer qu'on ne le croit peut-être que pendant une année si remarquable dans l'histoire du théâtre italien à Paris, il n'ait obtenu dans le *Mercure* d'autre article *ex-professo* que celui-là.

(1) V. le *Mercure* du 23 février de cette année.

(2) Cet habile maître vient d'arriver à Paris. Un heureux hasard me fit assister auprès de lui, samedi dernier, à une représentation de *Sémiramis*; et je puis dire qu'en général il en a parut très-satisfait.

(3) V. le *Mercure* du 15 juin.

En voici cependant un second au sujet de la *Semiramide* de Bianchi, et qui n'est pas de la même main que le premier. Je ne veux point à ce propos me faire une seconde querelle. Je prendrai seulement la liberté de dire que l'auteur de cet article n'apporte point dans cette affaire les dispositions d'esprit où il faut être pour en bien juger; qu'avec beaucoup d'autres connaissances sans doute, il ne paraît point en avoir assez en musique, et sur-tout en musique italienne; que cela saute aux yeux les moins exercés, et qu'il en résulte peu de confiance dans ses jugemens.

Il paraît, en commençant, craindre de grandes mésaventures; il parle de la *fureur* où entrent quelquefois les gens les plus sages ou les plus modérés quand on contrarie leurs opinions en musique, et il en cite un exemple fameux tiré de la fable; *quelles qu'en puissent être les suites*, ajoute-t-il enfin, il dira franchement ce qu'il pense de la nouvelle Sémiramis. Hélas! ces suites sont assez fâcheuses en effet, mais ne ressemblent en rien à ce qu'il paraît craindre. Il est toujours triste pour un homme d'esprit d'avoir commis avec assurance de graves erreurs de fait. Je laisse à part tout ce qui est opinion, et ne demande à M. B. que la permission de lui dénoncer à lui-même le fait important sur lequel il s'est trompé.

La Vilanella rapita, selon lui, n'a dû son succès à Paris qu'au jeu de Mandini, à un air de Paësiello et à un duo de Chérubini: « C'est donc à dire, conclut-il, que M. Bianchi, italien, doit son plus grand succès dans *la Vilanella* à un professeur de notre Conservatoire. » Je pourrais bien incidenter là-dessus et lui demander de quel pays est ce savant professeur, et dans quel conservatoire il a puisé la science dont il surveille l'enseignement dans le nôtre. Mais ce n'est point encore là le fait dont il s'agit; ce fait, le voici: « Bianchi, dit en propres mots M. B., n'est connu en Italie que par *la Vilanella rapita*. » Qu'il me permette de le rectifier ainsi: Bianchi est reconnu en Italie pour un de ses plus savans compositeurs; outre *la Vilanella* et plusieurs autres *opere-buffe*, outre sa *Semiramis* dans le genre sérieux, on a son *Inès de Castro*, son *Arbace* et d'autres encore. On connaît de lui de très-belle musique d'église, et il était peut-être, avec M. Zingarelli, le seul maître qui sût encore traiter convenablement, et dans leur style propre, les trois genres très-distincts de la musique *di chiesa* (d'église), d'*opera seria* et d'*opera buffa*. Géomètre et calculateur profond, il avait beaucoup médité sur

son art. Il a même créé un nouveau système, sur lequel il a laissé un ouvrage qu'il comptait donner au public. Il soumit, il y a 8 à 9 ans, cette savante production à l'Institut de France. L'Institut nomma pour l'examiner trois de ses membres, M. le comte de Lacépède, M. de Prony et moi. Nous nous en occupâmes assez pour pouvoir assurer qu'on ne doit point parler légèrement d'un homme capable de concevoir et d'exécuter un tel ouvrage, quand cet homme ne serait pas un praticien et un compositeur célèbre. M. de Prony s'était chargé du rapport. Les changemens arrivés dans la constitution de l'Institut et d'autres causes l'ont empêché de le faire. Le manuscrit a été remis à un ami de M. Bianchi; et ce maître, estimable à tant d'égards, est mort assez récemment, d'une manière funeste, à Londres, où il vivait depuis plusieurs années, et où l'on savait l'apprécier.

Je n'en dirai pas davantage, et ne demande plus à M. B. que la permission de n'être pas du tout de son avis sur M^me^ Festa. Au lieu de désirer comme lui qu'elle renonce à l'*opera seria*, le plaisir qu'elle m'a fait dans le rôle de Polixène et dans celui-ci, me donne le vif désir qu'elle y reparaisse souvent; et l'accueil mérité qu'elle reçoit du public dans ces deux rôles me le fait espérer autant que je le désire. G.

Une éclipse de lune, une comète! ces deux phénomènes célestes ont successivement attiré l'attention des Parisiens, et fourni une ample matière à de longs et sots raisonnemens, à des railleries quelquefois piquantes, à de plattes épigrammes, à d'insipides calembourgs.

L'éclipse a été observée très-gaîment; le ciel était pur, la nuit belle: des grouppes nombreux se formaient sur les places, sur les quais, sur les ponts. Il y avait presque toujours dans ces réunions, un *orateur* qui expliquait, tout de travers, la cause des éclipses, les moyens de les prédire, etc. On croyait l'entendre, et lui-même ne s'entendait pas.

Quant à la comète, chaque soir elle paraît depuis plusieurs jours, non loin de la plus brillante des constellations (*la grande ourse*); elle se fait remarquer par son noyau nébuleux, par sa blanche chevelure qui se présente sous la forme d'une queue de paon, ou, comme on l'a dit, d'un éventail. Elle est pour le peuple un spectacle curieux,

Digitized by Google

mais qui ne l'effraye plus. Comme les tems sont changés ! Nos pères auraient regardé le nouvel astre avec terreur; ils auraient cru y voir le signal et peut-être la cause de la fin du monde; et, en effet, des savans n'avaient-ils pas dit que si l'un de ces astres que l'on imaginait errans à l'aventure dans l'espace, rencontrait la terre en son chemin, il la noyerait ou la brûlerait? C'eût été un déluge si depuis long-tems la comète eût erré loin du soleil; c'eut été un incendie si la rencontre se fût faite peu de tems après que le soleil l'eût échauffée de ses rayons.

La comète que nous voyons, vient, à ce que tout semble annoncer, de visiter tout récemment notre soleil; elle s'en éloigne; elle est donc, ainsi que tout ce qui l'entoure, prodigieusement échauffée. Nul doute que si elle rencontrait la terre, elle la fondrait, la calcinerait...... Mais n'ayez pas peur : les astronomes modernes nous ont appris que ces comètes ont, comme les planètes, leurs révolutions bien marquées, bien certaines; qu'elles ne sortent point des ellipses très-alongées qu'elles doivent parcourir. Ils sont même parvenus à prédire le retour de quelques-unes; et en effet on les a revues à l'époque annoncée. Il est vrai (car il ne faut rien céler en un sujet si important) que plusieurs des comètes annoncées n'ont jamais reparu. Y avait-il quelque erreur dans les calculs des astronomes? Nous devons le croire pour notre tranquillité.

O Jérôme Lalande, pourquoi n'êtes-vous plus? Déjà plusieurs petites lettres dans le *Journal de Paris* nous auraient instruit de l'histoire de la comète à queue de paon. Vos successeurs nous négligent; ils ne nous disent point si notre comète est du nombre de celles qu'on attendait, dans combien de tems on peut espérer de la revoir à la même place; ils ne nous donnent point leurs conjectures sur la cause de cette queue en éventail, sur le peu de solidité apparente du noyau de la comète, etc. etc. Ils laissent le champ libre aux burlesques dissertations des savans de salons, aux orateurs des quais et des places publiques. C'est ainsi que l'ignorance se propage. De grace, Messieurs les Astronomes, un mot sur la comète ! X.

En vertu de l'autorisation accordée à l'Académie d'Amiens par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, les cendres de Gresset ont été transférées, le 16 août, dans l'église cathédrale d'Amiens. Toutes les autorités et un prodigieux

Digitized by Google

concours de citoyens se sont réunis à l'académie, pour donner à cette cérémonie tout l'éclat et toute la pompe qu'exigeaient les convenances.

Dans l'après-midi du même jour, l'académie a tenu sa séance publique. M. Berville, secrétaire-général de la préfecture et directeur de l'académie, a prononcé l'éloge de Gresset.

Il a annoncé que le 16 août 1812, l'académie distribuerait deux prix, l'un à une pièce de 150 vers sur la translation des cendres de Gresset :

L'autre à un mémoire dans lequel on comparerait le siècle de Louis IV avec celui qui l'a suivi, jusqu'au règne de Napoléon exclusivement, sous le rapport des lettres, de la critique, des sciences exactes et naturelles et des beaux-arts, en assignant à chacun la prééminence qui lui appartient sous ces divers rapports, et en déterminant quel est celui dont les travaux peuvent le plus contribuer à la perfectibilité de l'espèce humaine et au bonheur de la société.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des Amis des sciences, des belles-lettres, de l'agriculture et des arts, établie à Aix, département des Bouches-du-Rhône.

Concours pour les Prix de l'année 1812. — PRIX D'AGRICULTURE. — Parmi les Mémoires envoyés au concours de l'année 1811, sur la question d'Agriculture conçue en ces termes : *Quelle est la meilleure manière de former des Prairies artificielles dans le département des Bouches-du-Rhône ?* la Société en a distingué deux, à l'un desquels elle a décerné le prix dans sa séance du 1er samedi de mai 1811. Elle a jugé l'autre digne de l'accessit.

L'auteur du Mémoire couronné est M. Quenin, docteur-médecin, maire de la commune de Châteaurenard.

La pièce qui a obtenu l'accessit est l'ouvrage de M. Lardier, d'Ollioules, qui a déjà remporté, sur le même sujet, un prix d'encouragement.

— Sur l'invitation de M. le Baron de Jouques, sous-préfet du deuxième arrondissement du département des Bouches-du-Rhône, la Société propose pour sujet d'un prix d'Agriculture : *Quelle est l'espèce de betterave la plus propre à fournir du sucre, et quelle*

Digitized by Google

est la meilleure manière de la cultiver dans le deuxième arrondissement du département des Bouches-du-Rhône, pour obtenir ce résultat?

Elle exige que les concurrens prouvent par des expériences directes et authentiques la vérité de leurs assertions. Pour donner aux cultivateurs le tems de faire et de répéter leurs épreuves, elle renvoie à deux ans le jugement des Mémoires qui lui seront envoyés sur ce sujet, et qu'elle n'admettra néanmoins au concours que jusques au 15 décembre 1812, terme de rigueur, parce qu'il est important que les résultats des expériences soient connus et vérifiés avant l'époque de la prohibition du sucre de cannes, fixée par la loi au commencement de février de l'an 1813.

Le prix sera de *trois cents francs*, ou d'une médaille d'or de la même valeur, au choix de l'auteur couronné.

PRIX DE LITTÉRATURE. — La Société avait proposé pour sujet d'un prix de *trois cents francs* la question suivante : *Quelle a été l'influence de la langue et de la littérature provençales sur les langues et littératures françaises et italiennes.* Il ne lui est parvenu sur ce sujet qu'un seul Mémoire, auquel il manque une partie que l'auteur, dans sa lettre d'envoi, a promis de fournir ; ce qu'il n'a point fait.

Quoique la portion de ce Mémoire envoyée au concours soit remplie d'idées et de rapprochemens, qui ont exigé beaucoup de méditations et de recherches, il y a trop d'incohérence et de confusion dans l'ensemble, et le style de l'auteur est trop négligé, pour que la Société ait pu lui accorder d'autre récompense qu'une mention honorable.

La Société propose de nouveau et pour la troisième et dernière fois ce sujet, dont elle a doublé le prix, qui sera par conséquent de *six cents francs* ou d'une médaille d'or de la même valeur, au choix de l'auteur couronné. Ce prix sera décerné dans la séance publique du premier samedi de mai de l'année 1813. Les Mémoires écrits en français, devront être adressés, francs de port, à M. le docteur Gibelin, secrétaire perpétuel de la Société académique à Aix, avant le 15 mars de la même année.

Les membres résidans de la Société sont seuls exclus du concours.

Les auteurs des Mémoires envoyés aux concours sont tenus de ne pas se faire connaître. Ils sont invités à joindre à leurs Mémoires un billet cacheté, dans lequel seront inscrits leurs noms, leur adresse, et l'épigraphe qu'ils auront mise à la tête de leur ouvrage. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le Mémoire auquel il sera annexé, aura obtenu un prix ou un accessit.

Digitized by Google

Prix décernés par l'Athénée de Niort, dans sa séance publique du 27 Juin 1811.

POÉSIE. — Un Poëme, au moins de deux cents vers, ou une *Ode sur la conquête de Rome par les Gaulois,* en l'année 388 avant l'ère vulgaire (15 poëmes au concours.)

A mérité le prix, le poëme inscrit sous le n° 6, intitulé *Brennus,* et ayant pour épigraphe ce vers de Virgile : *Discite justitiam moniti et non temnere divos.* Auteur, M. Léon Dusillet, de Dôle, département du Jura.

A mérité l'*accessit,* le poëme dithyrambique intitulé : *Conquête de Rome par les Gaulois,* inscrit sous le n° 8, et ayant pour épigraphe : *Hic vir, hic est...* Eneid. lib. 6, v. 792. Auteur, M. Joseph-Victor Leclerc, répétiteur au Lycée Napoléon, à Paris.

A mérité une mention honorable, le poëme coté sous le n° 15, intitulé : *Camille,* et ayant pour épigraphe : *O mihi Delphicâ lauro cinge volens Melpomene comam.* Hor. Auteur, M. C. Loyson, régent de seconde au collége de Saumur, département de Mayenne et Loire.

ÉLOQUENCE. — *Eloge de Bossuet,* évêque de Meaux, né à Dijon le 17 septembre 1627. Sujet remis pour la seconde fois au concours. (Un seul mémoire.)

Nota. C'est avec douleur que l'Athénée de Niort a vu que, conformément à ses réglemens, le défaut de concurrence ne lui permettait pas de décerner un prix à l'éloge de Bossuet, qui lui a été adressé avec cette épigraphe : *Pour le peindre il faudrait être lui-même.* Mais voulant donner à l'auteur d'un ouvrage aussi bien écrit un témoignage de son estime et de sa satisfaction, il a arrêté, dans sa séance du 16 juin, qu'il serait offert une médaille d'argent à M. Charles-Claude-François-Hérisson, avocat à Chartres, déjà mentionné honorablement l'année dernière pour le même sujet.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — *Topographie statistique et historique d'une des villes du département des Deux-Sèvres.* Trois mémoires ont été envoyés pour Melle, Champdeniers et Bressuire, mais aucun n'a paru digne du prix. On ne voulait pas seulement des détails historiques; l'Athénée souhaitait encore que les auteurs décrivissent le sol, les productions, la température, les mœurs et les moyens industriels des villes dont ils feraient passer la topographie.

Nota. L'*Eloge de Mme de Maintenon* présenté pour la troisième fois, et la *Multiplication des Abeilles à l'infini,* présenté pour la deuxième fois, n'ayant été traités par personne, ces sujets sont retirés.

Digitized by Google

Programme des prix offerts par l'Athénée de Niort, dans sa séance publique du 27 juin 1811.

ÉLOQUENCE. — L'Athénée de Niort propose un prix d'une médaille d'or à l'auteur qui présentera le meilleur éloge de *J. P. Claris de Florian*, né dans les Cévennes en 1755, et mort à Sceaux, âgé de 39 ans, en 1794.

POÉSIE. — L'Athénée de Niort propose un prix d'une médaille d'or à l'auteur qui présentera le meilleur poëme, au moins de 200 vers, ou la meilleure ode sur l'*embrâsement de Sodome*, ancienne ville capitale de la Pentapole, située où est maintenant le lac Asphaltide, ou mer Morte, en Palestine.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — L'Athénée de Niort propose, pour la seconde fois, une médaille d'argent à l'auteur qui présentera la meilleure topographie statistique et historique d'*une des villes du département des Deux-Sèvres*.

Nota. Trois Mémoires ont été envoyés sur les villes de *Melle*, *Champdeniers* et *Bressuire* : mais ils contiennent plutôt l'histoire de ces contrées que leur topographie. L'Athénée désire que les auteurs s'attachent particulièrement à décrire le sol, les productions, la température, les mœurs et les moyens industriels des villes dont ils présenteront la topographie statistique et historique.

ÉCONOMIE RURALE. — L'Athénée de Niort propose une médaille d'or à celui qui présentera *le meilleur moyen pour améliorer, dans le département des Deux-Sèvres, le miel dit de Gâtine ou de bocage, et lui donner les qualités de celui de la plaine.*

Tous ces prix seront décernés à la séance publique de l'Athénée de Niort, dans le courant du mois de juin 1812. Les ouvrages devront être adressés, francs de port, à M. le secrétaire-perpétuel, avant le 30 mai de la même année.

Les concurrens voudront bien joindre une devise à leurs ouvrages, et renfermer cette même devise, avec leurs noms, dans un billet cacheté. Ces billets ne seront décachetés qu'autant que les ouvrages auront mérité le prix, un *accessit* ou une mention honorable.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Rien d'officiel n'a été récemment publié sur les événemens de la guerre du Danube; le quartier-général russé est toujours à Bucharest : rien n'annonce que les Turcs aient réussi à porter le théâtre de la guerre sur la rive gauche du Danube. Toute la Servie est en mouvement; un corps de l'armée du grand-seigneur la presse, et d'un autre côté les corps bosniaques font des incursions sur son territoire.

La diète de Hongrie est ouverte; le 29 août l'Empereur a fait remettre aux députés les propositions royales sur lesquelles ils ont à délibérer. L'Empereur occupe à Presbourg le palais du Primat. On conçoit les plus heureuses espérances pour le crédit, du résultat des délibérations de la diète, et de l'union dés députés et du gouvernement : on travaille jour et nuit à l'hôtel des monnaies. Le cours se bonifie d'une manière sensible. La vente des biens destinés au rachat des billets de banque continue. Le 15 septembre il en sera brûlé publiquement pour 200 millions de florins.

A la date du 7 septembre les nouvelles de l'état du roi d'Angleterre étaient meilleures, l'espoir du rétablissement de S. M. avait été de nouveau permis : S. M. se lève à l'heure ordinaire, descend et se promène ensuite dans ses appartemens.

Les lettres de New-Yorck, en date du 4 août, ont appris que la mission de M. Forster avait échoué, de même que celle de MM. Rose, Erskine et Jackson. Il n'a pu s'entendre avec le gouvernement américain relativement aux décrets de Berlin et de Milan, M. Forster exigeant ce que les Etats-Unis ne pouvaient prétendre obtenir de la France, c'est-à-dire que les denrées anglaises fussent admises sur le continent aussi bien que celles des Etats-Unis.

En conséquence, le congrès a été convoqué pour le 4 novembre prochain, par le président, qui annonçait en même tems la nécessité d'adopter quelques mesures.

Après cette rupture, M. Maddisson s'est retiré à sa campagne; mais, avant de quitter Washington, il a eu une longue conférence avec M. Serrurier, ministre de France. Le ministre américain en France, M. Barlow, est parti le 30

Digitized by Google

juillet. Il vient d'arriver à Paris avec deux consuls, l'un pour Paris, l'autre pour Bordeaux.

L'opinion générale est à la guerre, sur-tout à Washington. A Londres on croit aussi que le cabinet s'est occupé des mesures hostiles à prendre contre l'Amérique. Cet état d'incertitude et d'anxiété ne peut durer.

Au surplus, voici, d'après les mêmes nouvelles, quelles sont actuellement les relations commerciales autorisées entre la France et les Etats-Unis. Le *Moniteur* les reproduit d'après le *National Intelligencer*, journal américain.

« Les bâtimens américains venant des Etats-Unis et chargés de marchandises des Etats-Unis, seront reçus dans tous les ports de France, en acquittant les droits exigés. Leurs cargaisons seront accompagnées de certificats d'origine, délivrés par les consuls français; et les bâtimens seront obligés de prendre en retour une égale valeur en vins, soieries et autres objets de manufactures françaises, dans des proportions déterminées.

» Le tabac n'est point prohibé; mais cet article étant sous la direction spéciale du gouvernement, celui qui arrivera sera mis en dépôt; et s'il excède la quantité que le gouvernement français peut acheter, on en permettra le passage par la France pour l'Allemagne et les autres parties de l'Europe.

» Le sucre, le café, le cacao et les autres denrées coloniales ne seront admis que lorsqu'ils seront apportés par des bâtimens qui auront reçu des licences à ce sujet. »

Les Américains continuent de recevoir et d'équiper les corsaires français. Une goëlette française, *la Franchise*, a eu la permission de se radouber à la Nouvelle-Orléans, et est ensuite sortie pour continuer sa course.

Les nouvelles de l'Amérique méridionale présentent ce vaste continent comme faisant chaque jour de nouveaux progrès en faveur du système de l'indépendance. L'activité du parti de Buenos-Ayres double ses moyens. Le Paraguay lui est soumis; il a lié des relations avec le Pérou; Lima s'est montré décidée à embrasser la cause de l'indépendance. Le gouverneur du Mexique a été battu : les Caraccas ont mis le général Miranda à leur tête; Monte-Video tient encore, et le gouverneur Ellio, dans des proclamations furibondes, met à prix la tête de ses ennemis, et donne l'ordre de pendre sans miséricorde tout habitant pris les armes à la main; mais Buenos-Ayres va poursuivre ses avantages. L'assistance du Pérou lui est

Digitized by Google

assurée, et du fond du Chili même, à une distance de plus de 600 lieues, des forces considérables sont arrivées pour soutenir la cause commune. On évalue les forces actuelles du parti de Buenos-Ayres à près de 25 mille hommes. Ainsi la totalité du continent espagnol et portugais de l'Amérique méridionale est entre les mains des partisans du nouvel ordre de choses, excepté une partie du Mexique, la seule ville de MonteVideo au Paraguay, et le Brésil.

Voici, sur ces événemens, des détails écrits de Buenos-Ayres, en date du 14 juin, et qui sont très-curieux :

« Aujourd'hui sont entrés dans cette capitale les corps réguliers d'infanterie et de dragons que le royaume de Chili nous envoie pour soutenir la juste cause dans laquelle nous sommes engagés. Le commandant-général, à la tête de tous les régimens, se porta à leur rencontre jusqu'à un quart de lieue de la ville; mêlés avec nos légions guerrières, les nouveaux arrivans furent conduits sur la grande place devant l'Hôtel-de-Ville, dont la junte et les membres de la municipalité occupaient les balcons. Là, ils renouvelèrent le serment de mourir avec nous, s'il était nécessaire, pour la destruction de la tyrannie et la défense des droits imprescriptibles de notre pays natal.

» Dans une lettre écrite par la junte de Buenos-Ayres au comte de Linarès, ministre portugais, qui l'avait invitée, au nom de son maître, à la paix et à la concorde, on remarque le passage suivans :

« La junte de Cadix a été assez inconsidérée pour placer » à la tête des affaires *don François Xavier Elio*, avec le » titre respectable de vice-roi. Cet homme audacieux, dont » l'instinct pour la destruction est notoire, n'a pas cessé » depuis son arrivée dans ces contrées de nous traiter en » rebelle, de nous menacer de la vengeance des lois, de » bloquer nos ports, de faire des préparatifs pour nous » réduire par la force, et enfin, d'irriter les habitans du » district oriental par les sacrifices qu'il exige et la misère » à laquelle il les a réduits. Ces habitans une fois placés » dans cette cruelle situation, la prudence exigeait qu'ils » prissent des mesures vigoureuses. Ils se sont donc levés » en masse et ont demandé des secours à cette capitale. La » junte ne pouvait les leur refuser sans une indifférence » criminelle. Elle croit devoir expliquer à V. Exc. les » motifs de sa séparation de l'Espagne et de mettre sous » vos yeux une courte exposition des dernier événemens. »

Digitized by Google

La junte vient d'adresser la circulaire suivante aux municipalités :

« Rien n'est plus important pour le succès des grands » objets que la junte se propose, que de voir arriver le » moment où les provinces seront représentées dans un » congrès. Pour hâter l'arrivée d'un des jours les plus » remarquables dans les annales de l'Amérique, la junte » a résolu que, vu l'urgence, le congrès national com- » mencera ses séances vers la fin de novembre de la pré- » sente année. »

Aucune nouvelle officielle n'a été publiée sur les affaires d'Espagne et de Portugal. Les détails suivans, à cet égard, sont extraits des papiers anglais.

« Il ne se passe rien en ce moment à Cadix, mais on s'y attend chaque jour à voir attaquer par les Français les ouvrages de l'île de Léon. L'ennemi a placé des mortiers au fort de Catherine, dont le feu est dirigé contre nos vaisseaux. Le fort Napoléon jette toutes les nuits des bombes au milieu des chaloupes canonnières espagnoles mouillées sous le fort Puntales. *L'Ephera* croisant la semaine dernière devant Rota, un boulet parti de la batterie française emporta le bras droit du capitaine Everard, qui commandait le bâtiment. Nous n'attendons pas avant la fin du mois prochain le retour de l'amiral l'Egge, qui croise entre les caps Trafalgar et Spartel. *La Colombine*, capitaine Westphal, a transporté à Tavira l'archevêque de Tolède et plusieurs nobles. Ce bâtiment est depuis parti pour Gibraltar avec un convoi. Le général français qui commande à Sainte-Marie fait de grands préparatifs pour un bal qu'il doit donner le 15, à l'occasion de la naissance de son souverain.

» On a répandu le bruit, depuis quelques jours, que la santé de lord Wellington avait tellement souffert, que sa seigneurie était obligée de revenir en Angleterre. Nous sommes fâchés de dire que la partie de cette nouvelle relative à la maladie de sa seigneurie n'est que trop vraie. Il est arrivé à Spithead une flotte venant de Lisbonne, qui en a fait voile vingt-quatre heures après le dernier paquebot. Elle nous apprend que lord Wellington a été malade, mais non pas dangereusement. Il a été traité par les plus habiles médecins de l'armée, et on ne croyait pas qu'il fût obligé de retourner en Angleterre.

» On assure que notre cabinet s'est enfin déterminé à prendre un ton plus ferme vis-à-vis de nos alliés qu'il ne l'a

Digitized by Google

fait jusqu'à présent ; sans quoi la guerre pouvait être continuée pendant des années sans aucun avantage, à cause de la mollesse, de la perfidie ou du manque de zèle des conseils qui dirigent les deux royaumes. Les remontrances à cet égard ont enfin été couronnées du succès en Portugal, et lord Wellington n'aura plus à se plaindre de manquer du pouvoir nécessaire pour éveiller l'énergie du peuple et en tirer parti. Nous espérons qu'on se servira du même langage auprès du gouvernement espagnol et du gouvernement de la Sicile, et qu'on y répondra d'une manière convenable. Si nous devons combattre pour nos alliés, nous devons aussi être à même de tirer parti de toutes les ressources qu'offre leur pays pour leur défense ; et quand on considère les frivoles divisions qui règnent parmi les chefs, et l'oppression qui étouffe toute l'ardeur des peuples, il est évident que nous devons prendre sur les gouvernemens que nous protégeons une influence décisive. »

Des nouvelles plus récentes reçues de Lisbonne à Londres, apprennent que l'armée anglaise est de nouveau en mouvement ; les Français ont paru en grande force au nord du Portugal, ils montrent l'intention de se porter sur Opporto ; il ne reste que peu d'Anglais sur la rive gauche du Tage. Une partie de leur armée est aux environs de Pinhel ; l'autre s'est étendue du côté de Ciudad-Rodrigo. Vingt mille Français sont nouvellement entrés en Espagne par Erun.

Des nouvelles de l'Inde sont arrivées à Morlaix, par un parlementaire ; on connaît l'état des Isles de France et de la Réunion. Elles sont tombées au pouvoir des Anglais, mais si l'on se rappelle les belles paroles adressées par l'Empereur aux députés de Corfou, elles sont toujours françaises ; elles le seront par les stipulations de la paix, ou par la force des armes, et rien de ce qui les touche, ne peut nous être étranger ; nous n'hésitons donc pas à transcrire les détails que l'on va lire :

« Les habitans des îles de France et de Bonaparte ont été cruellement trompés dans l'espoir de voir les Anglais tenir fidèlement les articles de la capitulation. La première mesure de l'administration anglaise a été de doubler les impositions directes et d'y ajouter des impôts indirects. Il a ensuite été défendu d'exporter les denrées de la colonie autrement que sur les vaisseaux de la compagnie des Indes-Orientales ; ces marchandises portées en Angleterre, où l'on en regorge, sont vendues à perte. Les Français ne

Digitized by Google

peuvent faire que le cabotage d'île à île ; et avec la côte de Madagascar. Pour faire l'expédition contre l'Ile-de-France, les Anglais avaient dégarni de troupes leurs possessions dans l'Inde ; mais l'aliénation mentale du célèbre Holkar leur permettait de se croire momentanément à l'abri d'une attaque. Sir Barlow, le gouverneur-général, s'occupait, au mois de mars, d'un projet d'expédition contre Batavia ; mais le général hollandais Daendels, qui y commande, se trouvait dans les circonstances les plus heureuses pour faire repentir les Anglais d'une tentative sur cette colonie. Ce général venait de terminer victorieusement la guerre qu'il a eue à soutenir contre le roi de Bantam et contre une coalition de quelques petits princes javanais ; il avait parcouru en vainqueur toute l'île, depuis Bantam jusqu'à Sourabage, d'où il allait revenir à son camp de Veltefreden, à quelques lieues de Batavia. Dans ce camp retranché, et placé sur des hauteurs où règne un air frais et sain, le général Daendels avait réuni 25,000 hommes, la plupart indigènes, parmi lesquels il comptait sur-tout sur les Bouggèses ou natifs de Macassar. Les fortifications de Batavia du côté de terre sont entièrement rasées ; si l'ennemi s'y logeait, le général Daendels se maintiendrait sur les montagnes, assez long-tems pour que les maladies du climat anéantissent l'armée anglaise. Ce général, estimé à cause de sa probité sévère, craint si peu les Anglais, qu'il prépare même une expédition maritime pour les chasser des îles Moluques. »

Les Anglais n'attendent guère le retour de leur flotte de la Baltique avant le mois de novembre. Il est cependant probable que l'inclémence de la saison qui s'approche la forcera à quitter plutôt ces parages, et à venir présenter à l'Angleterre le triste résultat de la comparaison de ses pertes et de ses bénéfices. Les spéculateurs, les chargeurs, les compagnies d'assurance ont quelque lieu de craindre qu'une telle expédition ne ressemble à ces caravanes de marchands se rendant en foire, arrivant trop tard, trouvant les marchés fermés, et perdant en chemin une partie de leurs équipages. Si le sort de cette expédition inquiète Londres, Boulogne et Anvers ne présentent pas à cette capitale un aspect plus rassurant.

On a observé récemment à Boulogne et à Anvers de grands préparatifs, dit *le Times*, et on croit que Napoléon ira inspecter lui-même sa flottille, et sa flotte destinée à couvrir les opérations du débarquement. On suppose, en général, que ces démonstrations ont pour but de détourner

les ministres d'envoyer des renforts en Portugal; toutefois, il faut avouer que des préparatifs aussi formidables ne peuvent pas être vus avec une entière indifférence dans l'absence de notre armée; et on doit naturellement désirer qu'il soit pris des mesures pour notre défense. Celle de l'Irlande est confiée à un très-petit nombre de régimens de ligne, avec quelques mille hommes de milices anglaises; et quoique nous ayons une entière confiance en la *loyauté* de cette île, on ne peut regarder ce moment comme le plus favorable pour mettre en mouvement l'énergie de la nation irlandaise.

Cette énergie a été un peu loin en effet à Limerick, et cela très-récemment. Un juge-de-paix, accompagné de quelques dragons, ayant été dans la campagne faire l'inspection nécessaire pour le recouvrement des dîmes, a été assailli à coups de fusil, et a eu du monde tué dans son escorte. Les assemblées continuent de tous les côtés à se former sous la protection des magistrats; on a méprisé des prohibitions du gouvernement, prohibitions qu'on assure avoir été blâmées au sein même du conseil du régent.

Le séjour de la Cour à Compiègne se prolonge. S. M. y a donné audience dimanche dernier et a reçu des prestations de serment; elle a tenu divers conseils de commerce et de manufactures. La comédie française, l'opéra italien, et l'opéra comique ont donné diverses représentations sur le théâtre de la Cour.

On annonce la nomination de M. l'amiral Villaret-Joyeuse au gouvernement de Venise. M. le duc d'Elchingen commande le camp à Boulogne. La flottille fait tous les jours sous ses yeux des évolutions et des sorties. Le vice-amiral Emériau tient en échec et en observation l'escadre anglaise qui croise devant Toulon. Dans différentes sorties il a fréquemment présenté le combat aux avant-gardes anglaises qui n'ont répondu qu'en manœuvrant pour couvrir leur ligne.

A Rome, des travaux immenses sont ordonnés, et leur exécution pour rendre à cette seconde ville de l'Empire un éclat nouveau, et une salubrité qu'elle n'a jamais eue, est poussée avec une extrême activité. En même tems, les routes nouvelles qui vont porter dans les départemens anséatiques des moyens de circulation jusqu'alors inconnus, avancent avec une incroyable célérité; de nouveaux encouragemens sont donnés à une utile industrie; les décrets de S. M. signalent et récompensent les travaux des citoyens

Digitized by Google

éclairés sur leurs véritables intérêts ; qui ont eu le plus de succès dans la confection des sucres indigènes.

S....

ANNONCES.

Dictionnaire de Chimie, par MM. M. H. Klaproth, professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France, etc; et F. Wolff, docteur en philosophie, professeur au Gymnase de Joachimsthal. Traduit de l'allemand, avec des notes, par E. J. B. Bouillon-Lagrange, docteur en médecine, professeur au Lycée Napoléon et à l'Ecole de Pharmacie, membre du Jury d'Instruction de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères; et par H. A. Vogel, pharmacien de l'Ecole de Paris, préparateur général à la même école, conservateur du cabinet de physique au Lycée Napoléon, et membre de plusieurs Sociétés Savantes. Tome IV^e^ et dernier, in-8° de 600 pages, imprimées sur caractères neufs de philosophie, et papier carré fin d'Auvergne. Prix, 7 fr., br., et 8 fr. 75 c. franc de port. Chez J. Klostermann fils, libraire-éditeur des *Annales de Chimie*, rue du Jardinet, n° 13.

L'ouvrage complet en IV volumes, 25 fr., et 32 fr. franc de port.

Tome Troisième du *Précis de la Géographie Universelle*, ou *Description de toutes les parties du Monde*, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du Globe; précédée de l'Histoire et de la Théorie générale de la Géographie, etc.; par M. Malte-Brun. L'ouvrage complet formera 5 forts volumes in-8°, imprimés en grand format, sur beaux caractères neufs de philosophie, et papier superfin d'Auvergne; avec un atlas de 24 cartes géographiques coloriées, format in-folio; ces cartes, dirigées par l'auteur, sont dessinées par MM. Lapie et Poirson, gravées par d'habiles Artistes, et coloriées avec grand soin.

Ce Tome III^e^, de 624 pages in-8°, comprend la *Description de l'Asie*, excepté l'*Inde*; avec *des Tableaux synoptiques, analytiques et élémentaires*. Prix, 8 fr. broché, pris à Paris, et 10 fr. franc de port par la poste. Les Tomes I^er^ et II^e^ avec l'atlas coûtent 39 fr., pris à Paris, dont 6 francs à valoir sur le dernier Volume, et 43 fr. 75 c. franc de port. Le prix de l'ouvrage complet (en 5 forts volumes in-8° avec atlas de 24 cartes coloriées), est de 58 fr., pris à Paris,

Digitized by Google

Le Tome IV est sous presse. On ne vend séparément aucune partie de cet ouvrage.

A Paris, chez F. Buisson, libr.-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10. On affranchit l'argent et la lettre d'avis.

Nouveau Système de navigation, ayant pour objet la liberté des mers pour toutes les nations, et la restauration immédiate de notre commerce maritime, au sein même de la guerre actuelle ; par M. Ducrest. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 256.

Sara, ou le Danger des Passions, histoire américaine, par M. D. M*** de la V***. Un vol. in-12, caractère cicéro neuf, pap. fin. Prix, 2 fr., et 2 fr. 75 c. franc de port. Chez le même.

Conseils aux propriétaires de terres, de maisons, et de rentes sur l'Etat, et moyens indiqués pour que chacun conserve son capital et son revenu, par M. D. M., référendaire en la cour des comptes. Prix, 50 c., et 75 c. franc de port. Chez le même.

Ouvrage proposé par souscription.

NOUVELLE DOCTRINE CHIRURGICALE, ou *Traité complet de Pathologie, de Thérapeutique et d'opérations chirurgicales, d'après la connaissance de l'état présent des parties malades, les guérisons spontanées, et l'uniformité des méthodes curatives ;* par J. B. F. Léveillé, D. M. P., etc. Quatre vol. in-8° de 600 à 700 pages chacun.

L'Auteur a terminé cet ouvrage qui lui a coûté seize années de recherches et de travaux pénibles. Connu par quelques productions chirurgicales qui ont fixé l'attention des gens de l'art les plus instruits, il espère être encouragé dans cette entreprise importante. Il n'a rien négligé pour que ce traité offrît le tableau de la chirurgie des anciens comparée, dans ce qu'elle a d'utile, avec l'état actuel de cette science, pour qu'il fixât les progrès qu'elle a faits jusqu'à ce moment, en France, en Italie, en Allemagne, et en Angleterre.

L'ordre et la méthode suivis dans ce Traité sont absolument neufs, et facilitent singulièrement l'étude ; les avantages en sont certains et constatés par l'expérience des quatre années qui viennent de s'écouler, pendant lesquelles l'auteur n'a cessé de professer sur ce nouveau plan. L'ouvrage paraît volumineux et ne l'est pas réellement ; il ne contient que l'exposé succinct des maladies et de leur traitement généralement approuvé et adopté. On n'y lit d'observations que celles relatives aux points de doctrine les moins avancés et susceptibles encore d'être dis-

Digitized by Google

cutés; on n'en trouve aucune, quelqu'importante qu'elle puisse être, sur les parties de l'art qui ne donnent point matière à contestation. Il serait fort court s'il ne présentait rien de plus; mais il a paru utile de donner l'histoire de l'art, d'exposer les terminaisons spontanées des maladies sans l'assistance du chirurgien, de traiter de l'anatomie pathologique selon chaque division ou classe dans laquelle les affections sont rangées; de proposer une nouvelle Théorie de l'inflammation aiguë, chronique et passive, une doctrine particulière sur les cancers, et le traitement des ulcères les plus fâcheux, sur les gangrènes et les pourritures d'hôpital; enfin, de tracer les rapports de la médecine et de la chirurgie, dans la direction curative d'une infinité d'affections qui ont ou n'ont pas exigé l'application des instrumens.

Le plan tout-à-fait neuf de cet Ouvrage a été accueilli des Pathologistes les plus distingués. Quant à son exécution, l'Auteur croit pouvoir répondre à l'attente du public et mériter sa confiance, en offrant pour titres un séjour de huit années à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il était chirurgien interne sous le professeur Pelletan, et auparavant, sous la direction de Desault dont il fut un des élèves particuliers et pensionnaire; un exercice comme chirurgien de première classe dans les armées et dans les hôpitaux militaires; une résidence auprès de l'Université de Pavie où, dans l'intimité du célèbre professeur Scarpa, il a pu ajouter beaucoup à la masse des connaissances qu'il avait déjà acquises; enfin une longue suite d'années employées à la réunion des matériaux du traité dont il s'agit, à leur coordination et à leur rédaction définitive. On peut être assuré que le travail est tel que, si des éditions ultérieures étaient exigées par un succès qu'on n'ose se promettre, on n'aura pas à craindre d'en voir refondre et changer l'ordre des matières. Il est impossible d'abandonner celui adopté, et, si des additions devenaient nécessaires, on publierait un Supplément qui rendrait la première édition égale à une seconde.

MM. les Souscripteurs peuvent compter que l'Ouvrage sera complètement imprimé dans le cours des trois derniers mois de cette année et des trois premiers de 1812, et qu'ils recevront, franc de port, chaque volume, à mesure qu'il sera publié.

Le prix de la Souscription, qui doit être envoyé *d'avance*, est de 20 fr. pour Paris, et de 25 fr. pour les départemens. Il sera adressé, franc de port, à M. Léveillé, docteur en médecine de la faculté de Paris, rue Neuve des Petits-Champs, n° 52, à Paris.

La souscription est ouverte jusqu'au 1er novembre 1811; passé ce terme de rigueur, le prix de l'Ouvrage sera de 25 fr. pour Paris, et de 30 fr. pour les départemens.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXI. — *Samedi* 21 *Septembre* 1811.

POÉSIE.

LA CHAPELLE DU RIVAGE (1).

Sous les remparts de Pise, aux champs de la Toscane,
Une veuve indigente, et jouet du malheur,
Attendait ses deux fils qui loin de sa cabane,
Jusqu'aux rivages de Catane,
Avaient conduit la barque d'un pêcheur.
La saison du retour s'écoulait, et les ondes
Ne lui rendaient point ses enfans.
Ils erraient sur les mers profondes,
En butte à la fureur des vents.

C'est en vain qu'éloignant une image terrible,
Cette mère pour eux prépare incessamment
Ou la laine tissue en léger vêtement,
Ou le modeste abri d'une couche paisible.

(1) Cette pièce a été présentée sans succès au concours des Jeux Floraux. L'Athénée a décerné le prix à l'élégie de M. Millevoie, intitulée : *La chûte des feuilles*, et à une autre élégie par Mme Balard de Castres.

Digitized by Google

Rien ne distrait sa peine, et le jour tout entier
La voit seule, pleurant auprès de son foyer.
La nuit vient,... elle pleure encore ; elle s'oublie
En des pensers de deuil et de mélancolie.
Le sommeil pour jamais a fui loin de ses yeux.

Enfin, n'écoutant plus qu'un sentiment pieux,
Unique appui de sa misère,
Vers une église solitaire,
Que baignent les flots orageux,
La triste Séphora, pour ses fils malheureux,
Résolut d'aller en prière.
Le cœur rempli de son dessein,
Elle revêt du pélerin
L'humble tunique, le rosaire ;
Et quittant sa pauvre chaumière,
Du rivage suit le chemin.

Par-tout l'infortunée, avec persévérance,
De la moindre cabane interroge le seuil :
Par-tout elle redit ses craintes, sa souffrance,
Et le long de la mer, va d'écueil en écueil,
Redemandant ses fils, sa dernière espérance.
La fatigue enchaînait déjà ses pas tremblans,
Quand au déclin du jour, se présente à sa vue
Un large promontoire à la cîme touffue,
Et dont les flots émus venaient battre les flancs.
Du milieu des forêts qui dominaient la plage
Une croix montait vers les cieux ;
Et d'une humble chapelle élevée en ces lieux,
Les rayons du couchant embrasaient le vitrage.
Incertaine des bords heureux
Où finit son pélérinage,
Séphora du rocher sauvage
Gravit péniblement les sentiers tortueux.
Soudain, à travers la verdure
Des mélèzes, des pins confusément épars,
La triste voyageuse égarant ses regards,
Croit entendre un léger murmure.
Surprise, elle s'avance, et découvre à la fois
Tout un peuple à genoux, le front dans la poussière,
Ecoutant la simple prière
Du vieux ermite de ces bois.

Digitized by Google

Par un doux intérêt auprès d'elle amenée,
Une vierge l'accueille et la presse en ses bras.
O ma fille ! lui dit l'étrangère étonnée,
Parlez : où donc le ciel a-t-il conduit mes pas ?
Et quel pieux abri s'offre sur cette rive ?
« Ma mère, lui répond la bergère naïve,
Vous voyez la chapelle où viennent les pasteurs
Prier, chaque printems, pour les navigateurs.
A notre Dame des Tempêtes,
Cet humble asyle est consacré.
La Sainte fait taire à son gré
Les vents qui grondent sur nos têtes ;
Par-tout son nom est adoré,
Et nous l'invoquons dans nos fêtes. »

A ce touchant hommage, à ces mots consolans,
Séphora reconnut l'autel où dès long-tems
Par une voix secrète elle était appelée.
Mais tandis qu'elle prie et joint ses vœux ardens
Aux vœux de la peuplade en ces bois rassemblée,
Voici que du hameau, les vierges, les enfans,
Sur deux files rangés, s'avancent à pas lents,
Vers le sommet de la roche isolée.
Leurs cantiques naïfs, leurs chants tristes et doux,
Se prolongent dans la campagne :
Au bord des ondes en courroux
L'étrangère les accompagne.
Et là, d'un regard douloureux,
Qui trahit de son cœur la secrète amertume,
Elle contemple au loin ces écueils dangereux,
Où la vague bondit et se brise en écume.

Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie,
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur ses bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche naïvement parée ;
Leur sein a la fraîcheur de l'aube à son réveil,
Et de simples chapeaux d'une paille dorée,
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.

Digitized by Google

Choisie entre ses sœurs, la plus jeune bergère,
Sur la face des eaux, balance mollement
Des lis qu'elle a tressés en guirlande légère;
Et quand le saint ermite annonce le moment
Où doit cesser le chœur des célestes louanges,
Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la reine des anges:

Chaste Marie, espoir des matelots,
Astre propice au milieu des naufrages;
Loin de ces bords écartez les orages,
Et répandez le calme sur les eaux.

Pour nos époux, nos enfans, et nos frères,
Nous vous prions, Marie, entendez-nous!
Qu'un doux zéphyr nous les ramène tous,
Ces nautonniers battus des vents contraires.

Dans leur fureur, pour enchaîner les flots,
Il vous suffit d'une simple guirlande.
Recevez donc cette modeste offrande,
Chaste Marie, espoir des matelots.

Telle fut des pasteurs la prière ingénue;
Et de même qu'on voit au sommet d'un vieux pin,
Après un ouragan, la colombe abattue,
Recueillir avec soin, dans son aile étendue,
Les premiers rayons du matin;
De même Séphora, languissante, plaintive,
D'un espoir renaissant accueillit la douceur;
Et prêtant aux bergers une oreille attentive,
Sourit à des accens qui pénétraient son cœur.

Soudain, s'arrondissant au gré d'un vent prospère,
Trente voiles au loin blanchissent l'horizon.
Faveur céleste! L'étrangère,
L'œil attaché sur l'onde amère,
Poursuit sa pieuse oraison.
Mais bientôt à l'aspect des barques désirées
Tous, élevant de joyeuses clameurs,
Au sein des vagues azurées
Lancent leurs couronnes de fleurs.
La foule descend sur la plage;

Digitized by Google

Le bruit léger de l'aviron
Frappe les échos du rivage,
Et déjà pour ces bords, terme d'un long voyage,
Les pêcheurs ont quitté leur flottante prison.
Déjà dans tous les yeux le plaisir étincelle.
Ici, l'épouse embrasse son époux,
Plus loin, l'amante à l'amant qui l'appelle,
Jette un regard où l'amour se révèle,
Et que l'absence a su rendre plus doux.
Mais parmi cette foule émue,
De la pélerine inconnue
Oh! comment peindre le bonheur!
Quand au bord de l'onde écumante,
Le sort tout-à-coup lui présente
Les deux fils qu'appelait son cœur.
Éperdue, elle accourt, malgré le poids de l'âge,
Les serre dans ses bras avec ravissement,
Et bénit le pressentiment
Qui l'attira vers ce rivage.

Alors, tous à la fois, chantent le sol natal.
Une impatiente jeunesse,
Le front rayonnant d'allégresse,
Des jeux a donné le signal;
Et soudain, formant une chaîne,
Elle s'élance sur l'arène,
Au son du fifre pastoral.
Des sylphes sur les fleurs la danse est moins légère;
Moins rapide, le vol du timide Alcyon,
Quand menacé par l'aquilon,
Il effleure, en fuyant, la vague solitaire.

Ah! tant que parmi vous, le pélerin viendra
De la reine des cieux implorer l'assistance,
Bergers! n'oubliez pas sa bonté, sa puissance,
Et le pieux espoir qui soutint Séphora.
Adorez d'une foi sincère
Celle dont la main tutélaire,
Rend le calme aux flots courroucés,
Aux jeunes vierges leurs fiancés,
Et l'enfant aux pleurs de sa mère.

S. E. GERAUD.

Digitized by Google

LA MATINÉE D'AUTOMNE.

Idylle traduite de l'allemand de SALOMON GESSNER (1).

Phébus sorti des eaux, de ses premiers rayons
N'avait encor doré que la cime des monts;
Et d'un regard d'amour souriant à Pomone
Il annonçait déjà le plus beau jour d'automne.
Attiré par l'éclat d'un matin radieux,
Milon de sa fenêtre en contemple les feux.
Mais déjà se glissant au travers du treillage
Qui formait au-dessus un berceau de feuillage,
Le soleil rougissait les pampres nuancés,
Par le vent du matin mollement balancés.
Le ciel était serein; seulement la vallée
D'une mer de brouillards était encor voilée.
De leur sein nébuleux sortaient dans le lointain
Les coteaux embellis des doux feux du matin.
Leurs sommets variés, leurs cabanes fumantes
Semblaient sur cette mer autant d'îles riantes;
Et le fruit des vergers et leur verd jaunissant
Faisaient de leur mélange un aspect ravissant.
Milon qui de plaisir se sentait l'ame émue,
Dans son enchantement, laissait errer sa vue:
Loin de lui, près de lui, se prolongeaient des chants,
Et des tendres brebis les joyeux bêlemens.
Des oiseaux sous ses yeux tantôt l'essaim volage
S'échappe en fredonnant de feuillage en feuillage;
Ou s'envole, s'élève et se poursuit dans l'air,
Ou rase les brouillards, ou se perd dans leur mer.
Immobile long-tems, l'heureux berger prolonge
La douce rêverie où ce tableau le plonge.
Mais agité soudain d'un sentiment pieux
Qu'échauffent en son cœur la nature et les cieux,
Du mur, dans son ivresse, il détache sa lyre,
Et charme ainsi l'écho du charme qui l'inspire.

(1) La Matinée d'Automne est une des plus belles idylles de M. Gessner, qui lui-même la jugeait telle, et n'en parlait jamais qu'avec émotion.

Digitized by Google

« O Dieux! puissent mes chants seconder mes transports!
» Puissent-ils vous louer par de dignes accords!
» Aux vignes, aux vergers, belle de vos largesses
» La nature, en riant, étale ses richesses.
» On reconnaît vos dons au charme qui les suit :
» Partout la gaîté brille et le bonheur sourit.
» De quels attraits nombreux la campagne est ornée!
» L'automne s'embellit des faveurs de l'année.

» Heureux l'homme champêtre exempt de tout remord,
» Que réjouit son cœur, que contente son sort,
» Qui s'étant fait du bien une habitude chère
» Vit entouré d'amis qui l'appellent leur père!
» Le matin lui réserve un aimable réveil,
» Le jour des plaisirs purs, la nuit un doux sommeil.
» Amant de la nature, et favorisé d'elle,
» Lui seul sait lui trouver une grâce nouvelle.
» Au printems il la voit propice à ses labeurs,
» Lui promettre déjà des moissons dans les fleurs :
» Un fruit, d'un fruit nouveau lui fait voir les prémices,
» Chaque saison des biens, chaque bien des délices.

» Mais doublement heureux qui goûte ce bonheur
» Avec une moitié digne choix de son cœur,
» Qui, comme toi, Daphné, des Dieux soit un vrai gage,
» Avec une moitié qui soit ta douce image!
» Oui, depuis que l'hymen nous unit de ses nœuds,
» Depuis ce jour, pour moi, que l'hymen est heureux!
» Nos deux cœurs satisfaits qu'étroitement il lie,
» Nos cœurs, dans leur accord, égalent l'harmonie
» De deux flûtes au loin mariant leurs concerts,
» Et du ton le plus doux jouant les mêmes airs.
» Quiconque les entend, pénétré d'allégresse,
» S'attendrit en silence, écoute dans l'ivresse;
» Et des sons si touchans et si mélodieux
» Semblent, par leur accord, charmer même les Dieux.
» Puis-je avoir un désir que ton cœur ne remplisse?
» Est-il un bien pour moi que le tien n'embellisse?
» Quel chagrin dans tes bras m'a jamais poursuivi,
» Qu'un plaisir consolant ne l'ait bientôt suivi?
» Tel au printems, Phébus sortant de nos montagnes
» Dissipe les brouillards qui couvrent les campagnes,

Digitized by Google

» Et des champs que l'aurore avait baignés de pleurs,
» Emaille en souriant la verdure et les fleurs.
» Oui, je garde à jamais la mémoire sacrée
» Du jour où tu devins mon épouse adorée :
» Sous mon paisible toit quand je te conduisis,
» Je crus voir s'animer nos pénates chéris.
» Tu m'offris tous les biens, et de notre hyménée
» Je te vis pour jamais fixer la destinée.
» Un beau jour fut depuis suivi d'un plus beau jour.
» Par-tout à tes travaux président tour-à-tour
» L'ordre, l'activité, l'enjoûment, le courage,
» Et les Dieux satisfaits bénissent ton ouvrage.

» Mais les Dieux.... Oui, les Dieux protègent nos destins ;
» De leurs faveurs, Daphné, j'ai des signes certains.
» N'ai-je pas vu depuis leur bonté tutélaire
» S'étendre sur nos champs, veiller sur ma chaumière ?
» Je ressens la grandeur de leurs bienfaits chéris
» Jusque dans nos troupeaux, nos moissons et nos fruits.
» Le travail que pour moi chaque jour renouvelle,
» Chaque jour me présente une douceur nouvelle.
» Si je sens la fatigue, à mon retour des champs,
» Je la perds aussitôt dans tes embrassemens.
» Le printems me paraît embellir sa jeunesse,
» L'été l'or de ses dons, l'automne sa richesse ;
» Et quand le sombre hiver attristant nos climats
» Dérobe notre toit sous ses âpres frimats,
» Au milieu du long bruit de l'aquilon qui gronde,
» Je me sens, dans tes bras, une ivresse profonde ;
» Et dans ces entretiens que je goûte avec toi,
» Sous mon chaume ébranlé, je te vois tout pour moi.

» De ma félicité vous comblez la mesure,
» Chers enfans, tendres fruits d'une volupté pure.
» Images de Daphné, dans quel ravissement,
» Je jouis des attraits de votre âge innocent !
» Jamais un bien plus cher n'offrit plus d'espérance.
» Il m'en souvient toujours : à peine votre enfance
» Tour-à-tour dans nos bras bégayait quelques sons,
» Que l'amour de Daphné vous disait nos deux noms.
» Le premier mot qu'alors vous apprit son ivresse
» Ce fut pour m'exprimer votre aimable tendresse.

Digitized by Google

» Comme dans tous vos traits respire la santé,
» Et que vos doux regards laissent voir de bonté !
» Du printems de nos jours vous faites les délices;
» Un jour à leur hiver vos soins seront propices.
» Qu'à mon retour des champs vos transports me sont doux,
» Quand le déclin du jour me ramène vers vous !
» Vous m'appelez déjà du seuil de la chaumière;
» Votre joie, à grands cris, m'annonce à votre mère.
» Assis sur mes genoux que vos ris sont touchans,
» Quand je charge vos mains de mes petits présens;
» Que je remplis encor vos petites corbeilles
» Des fruits qu'exprès pour vous j'ai cueillis sur nos treilles;
» Lorsque, pour vous apprendre à cultiver nos champs,
» J'arme vos jeunes bras de légers instrumens
» Qu'en gardant nos troupeaux je fis au pâturage !
» Emu de vos plaisirs, combien je les partage !...
» O ma chère Daphné ! dans un si doux transport,
» Je vole dans tes bras pour l'augmenter encor.
» De quel empressement, de quel air plein de charmes,
» Tu couvres de baisers mes yeux mouillés de larmes ! »

Il chantait.... et, de pleurs le visage baigné,
Tout-à-coup à ses yeux se présente Daphné.
D'un matin de printems l'aurore la plus belle,
Dans ses pleurs gracieux, est moins touchante qu'elle.
Sur chacun de ses bras deux enfans demi-nus
Souriaient de plaisir, à son cou suspendus.
« Ah ! lui dit-elle, ami, quelle grâce à te rendre !
» Que nous sommes heureux d'un amour aussi tendre ! »

Milon alors tous trois les presse sur son cœur.
Aucun d'eux ne parlait; ils goûtaient leur bonheur.
Qui les eût vus, soudain, jusqu'au fond de soi-même,
Eût des cœurs vertueux senti le bien suprême (2).

J. B. D. LAVERGNE.

---

(2) Cette pièce fait partie d'un essai inédit de traduction en vers français des Idylles du Théocrite de l'Allemagne.

Digitized by Google

ÉNIGME.

En fait de poids, de prix, de calcul, de mesure,
On annonce par moi le suprême degré.
Par cela seul j'explique ma nature.
Quant à mon nom, du latin emprunté,
(Cette origine, au moins, est-elle antique et pure)
Parmi les mots français jà dès long-tems compté,
Naguères il acquit trop de célébrité :
Alors, sous mon enseigne, une loi désastreuse,
Ridicule, captieuse,
En troublant le commerce et la propriété,
Fit bien du mal à la société.

Jouyneau-Desloges (Poitiers.).

LOGOGRIPHE.

Quoique jamais dans l'eau, je suis toujours dans l'onde :
Je commence demain, et je finis le monde.

S........

CHARADE.

Mon premier est fréquenté par les ânes;
Mon second par les caravanes :
Mon entier est un objet incertain,
Qu'on possède aujourd'hui, que l'on n'a plus demain.

S........

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Glace*.
Celui du Logogriphe est *Prime*, où l'on trouve : *rime*.
Celui de la Charade est *Dame-Jeanne*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Cours complet de tachygraphie, a l'usage des habitans du Calvados, ou *Traité méthodique de l'art d'écrire aussi vite que l'on parle*, inventé en 1788 par M. Coulon-Thevenot; par P. L. Hue, premier commis de la direction de l'enregistrement et des domaines du département du Calvados, avec cette épigraphe :

> *Currant verba licet, manus est velocior illis,*
> *Et vix lingua suum, dextra peregit opus.*
> Martial, l. 14, epig. 208.

Un volume avec sept planches en taille-douce. — Prix, 2 fr. 75 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. — A Caen, de l'imprimerie de *Dedouit*, rue Pémagnie, n° 6.

Ce mot de *tachygraphie* est composé de deux mots grecs, *tachys* et *graphê*, dont le premier signifie *prompte*, et le second, *écriture*.

Cet art d'écrire aussi vite que l'on parle, peut sans doute rendre de grands services à la société, et son utilité n'a pas besoin d'être prouvée. Les Grecs et les Romains l'ont connu : Cicéron et Xénophon le perfectionnèrent, l'empereur Tite-Vespasien y excella.

Dès l'an 1776, M. Coulon-Thevenot présenta à l'Académie des sciences le résultat de ses premières recherches sur l'art tachygraphique. Encouragé par elle, il perfectionna sa méthode qui, en 1787, fut déclarée excellente, et facile à apprendre. Mais son ouvrage coûtait assez cher, et n'était pas conséquemment à la portée de tout le monde : celui que publie M. Hue est d'un prix très-modéré. (1).

Les planches qui accompagnent l'ouvrage de M. Hue le rendent clair; nous ne pouvons en donner la des-

(1) Il ne coûte que 2 fr. 75 cent., tandis qu'on ne peut à moins de 15 fr. se procurer la méthode de M. Coulon.

Digitized by Google

cription, il faut les voir. En jetant les yeux sur la planche I^re^, case A, on pourra se faire une idée des signes par lesquels l'auteur de cette tachygraphie représente les consonnes rapprochées deux à deux, en raison de leur analogie constante. Par exemple, le signe du P ne diffère de celui du B, que parce qu'il est un peu plus grand. Il en est de même du signe D, n° 6, qui se présente sous une moindre dimension que celui du T.

La case B de la même planche offre au lecteur la série des signes attribués aux neuf voyelles orales, aiguës et brèves, comprises dans la troisième colonne du tableau.

Pour représenter les huit voyelles graves de la colonne suivante, l'inventeur n'a pas eu besoin de nouveaux signes; ce sont les mêmes qu'il a chargés de cette fonction, et auxquels il ajoute seulement un point placé, comme on le voit, à la sixième ligne horizontale de la même case. Par cette sage précaution il ne laisse subsister aucune équivoque dans le discours écrit.

Ainsi, toutes les voyelles de la langue française, au nombre de vingt-quatre, se trouvent distinctement caractérisées par huit signes radicaux simples et aisés à tracer.

Du nouvel alphabet sont exclues les lettres C, Q, H et Y; l'auteur en donne des raisons satisfaisantes.

Dans l'alphabet des commençans, les signes, pour être plus faciles à retenir, sont présentés rangés dans l'ancien ordre alphabétique, et se trouvent à la planche I^re^, case C.

Les signes de cette méthode affectent tous, comme les lettres françaises, ce qu'on appelle le corps d'écriture, seul, ou accompagné de sa partie supérieure, ou inférieure.

Une seconde leçon touchant les lettres réunies avertit que les signes consonnes se terminent tous par le plein de la plume, et qu'au contraire les voyelles commencent par ce même plein, d'où il suit qu'une des règles générales de la tachygraphie veut que, pour identifier une consonne et une voyelle, on supprime une moitié du corps d'écriture propre à chacun des signes formant la combinaison.

Digitized by Google

Cet art supprime absolument l'E muet.

La ligature de plusieurs voyelles qui se suivent et forment une diphtongue est plus embarrassante. L'auteur en donne le mode dans une explication que nous ne pouvons ni copier ni abréger. Il en est de même des doubles et triples consonnes, des syllabes inverses, et de la réduction des consonnes finales.

Beaucoup de mots français s'écrivent autrement qu'on ne les prononce. Il n'en est pas ainsi dans la tachygraphie, dont l'alphabet, comme celui des premiers hommes, peint fidélement la parole. Ici l'auteur répond fort bien au reproche qu'on a fait à cet art de bouleverser le système grammatical, et de nuire aux progrès des jeunes gens dans l'étude de la grammaire.

La ponctuation tachygraphique est la même que celle de l'écriture française, excepté qu'on est dans l'usage d'y négliger les virgules.

L'écrivain tachygraphe peut encore abréger sa méthode d'abréviation, 1° par la suppression de certaines lettres et syllabes; 2° par la contraction d'un signe dans le corps des mots; 3° par l'effet d'un tachygraphisme; 4° par des abréviations proprement dites. Ces quatre modes d'abréviation sont l'objet d'autant de paragraphes non moins clairs que les autres, quand on les lit en totalité, et on ne pourrait les analyser que par des retranchemens qui y répandraient de l'obscurité.

La cinquième leçon traite de l'union des caractères syllabiques, des liaisons immédiates, et des monogrammes.

Le but de l'auteur de la *Tachygraphie* a été de rendre chacun des sons de la langue par un seul signe, ou par deux signes réunis en un seul caractère, assez simples et brefs pour être tracés en aussi peu de tems que la voix en met à proférer une voyelle. Pour en donner un exemple, M. Coulon a d'abord représenté par trois caractères isolés, le mot *j'apprenais*, et a écrit *ja-pre-nai*, comme on le voit planche VI, case M, et il a lié de la même manière beaucoup d'autres mots.

Tels sont les principaux moyens de cet art utile et ingénieux qui nous aide et nous amuse dans mille cir-

Digitized by Google

constances de la vie. Il peut soulager et consoler dans les travaux administratifs, littéraires, scientifiques, et dans les affaires. M. Coulon fut un inventeur qui a bien mérité de son pays. Après lui, M. Hue a fait encore un ouvrage très-utile, en simplifiant la méthode, en réduisant les principes, ce qui rend l'étude de l'art moins rébutante, plus courte et plus aisée. D.

Voyage au mont Saint-Michel, au mont Dol, et a la roche aux Fées; par M. Dénoual de la Houssaye, membre du Collége électoral du département d'Ille et Vilaine. — Prix, 1 fr. 25 c. — A Paris, chez *Alex. Johanneau*, libraire, rue du Coq-St-Honoré, n° 6; et chez *P. N. Rougeron*, imprimeur, rue de l'Hirondelle, n° 22.

Ce lieu, singulièrement remarquable et intéressant, méritait bien d'être visité et décrit par un observateur aussi éclairé que M. Dénoual paraît l'être. Un mont isolé s'élevant comme une colonne de roc, au milieu d'une plage immense couverte deux fois chaque jour par les eaux d'une mer irritée; des sables mouvans, des courans qui varient; une ville, un château, une abbaye, une masse d'édifices d'un aspect gothique, et de proportions immenses, tout cela forme un coup-d'œil tout à la fois pittoresque et imposant: la nature y est étonnante, et l'art aussi, car ces édifices semblent construits les uns sur les autres, et couvrent la cîme du rocher.

Des auteurs latins du moyen âge appellent *ad duas tumbas* le mont Saint-Michel, et le rocher de *Tombelaine* qui en est voisin, et mérite aussi quelqu'attention. *Tun*, la première syllabe de son nom, est celtique, et signifie *monticule*. Ainsi, ce rocher peut être appelé *mont Bélène*; il a tiré sa dénomination de son patron celtique, le dieu *Bélène*, qui n'est autre que le soleil; et fut adoré, sous ce nom, par les Celtes. Hérodien, Jules Capitolin, Tertullien et Ausone en ont parlé. Ce dernier assure que les habitans de l'Armorique avaient une grande vénération pour cette divinité. Son culte emblématique, et dési-

gnant l'*ame du monde*, fut enseigné et recommandé par les *druides;* et sur ce rocher fut établi un collége de *druidesses*, pareil à celui de l'île de *Sein*, sur la côte du Finistère, et dont parle Pomponius Méla. Ces femmes étaient prophétesses, et ce sont probablement *les Fées* dont la tradition antique nous a conservé le souvenir, mais sous une image étrangement défigurée. Plût à Dieu que l'on eût quelque notion certaine de la doctrine de leurs instituteurs les *druides!* On peut assurer que leurs dogmes bien connus seraient plus intéressans et plus instructifs que tout ce que les Romains, les Grecs, et des peuples plus anciens nous ont transmis. Les Druïdes savaient; et voilà pourquoi ils ne parlaient qu'à quelques élus, en petit nombre, pris dans les initiés mêmes. Les Druides, leurs disciples thraces et étrusques, Pythagore et les Egyptiens ne parlaient point, parce qu'ils possédaient la vérité.

C'était alors un principe de cacher la vérité aux hommes, ou ce que l'on prenait pour la vérité. Presque tous les législateurs conservaient pour eux ou quelques initiés une partie de leur doctrine. De là les *mystères*, les initiations, etc. Jésus-Christ lui-même sort de la douceur accoutumée de ses instructions, quand il recommande de ne pas communiquer la vérité: *Ne jettez pas*, dit-il, *les perles aux pourceaux.* La veille de sa mort il révéla de grandes choses à ses disciples, et leur en cacha de plus grandes encore : *J'aurais*, leur dit-il, *beaucoup d'autres choses à vous dire, mais vous ne pourriez pas les porter....*

C'est parce que les barbares furent instruits par les druides, ou leurs disciples, qu'ils ne furent jamais athées, ce dont l'antiquité les a loués; *tous les barbares admettent un Dieu*, dit Maxime de Tyr. Ælien s'écrie: *Qui ne louerait la sagesse des barbares? aucun d'eux n'est tombé dans l'athéisme.* Les druides enseignaient l'existence d'un seul Dieu suprême, l'immortalité de l'ame, une vie future, et l'éternité de la matière animée par l'ame du monde, *informée.*

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem. VIRG.

L'union de ce dogme et du théisme est la clé de la vérité. En l'y cherchant, on eût été aidé par les emblêmes égyptiens, spécialement par la figure d'*Osiris*. L'auteur le plus instruit de l'antiquité mystique, Saint-Clément d'Alexandrie, aurait aussi dévoilé cette vérité dans une prière à Dieu, qu'il cite d'après un ancien poëte, dont les écrits sont perdus, prière la plus sublime, sur-tout la plus vraie que les hommes aient jamais prononcée. De nos jours on n'a vu que l'athéisme dans le dogme antique de *l'ame du monde ;* voilà comme les mets les plus purs et les plus salubres se corrompent dans des estomacs viciés.

On trouve dans le petit écrit de M. Denoual des conjectures ingénieuses et sages sur la doctrine des deux principes, sur le vrai sens des combats d'Osiris et de Typhon, d'Apollon et du serpent Python, d'Hercule et de l'hydre de Lerne, ainsi que sur quelques autres objets. Il décrit très-exactement *la Roche aux Fées*, près de Vitré, temple colossal; monument gigantesque et vraiment prodigieux. Le style de cet observateur est pur, simple, gracieux, et son *Voyage* est fait pour exciter la curiosité des lecteurs. D.

La Campagne d'Autriche, poëme en quatre chants, avec des notes. — Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libr., rue de Seine, n° 8; *Delaunay*, libraire, Palais Royal, Galeries de bois, n° 243.

L'Auteur de ce poëme a gardé l'anonyme; mais s'il est vrai que ce soit un jeune homme et que cet ouvrage soit un premier essai, la critique lui doit des observations et des encouragemens. Il n'a pas encore acquis l'art de rendre sa pensée avec justesse, de n'employer jamais que l'expression propre, de revêtir ses idées de la forme et du langage poétique; il manque même quelquefois aux règles de la versification, mais à travers ces défauts on démêle aisément un talent né pour la poésie. L'auteur

Digitized by Google

sait concevoir et ordonner un plan, animer son sujet par la richesse des figures, le jeu des fictions, et sur-tout par ces mouvemens dramatiques qui jettent un si vif intérêt sur le récit.

Tout son poëme est renfermé en quatre chants. Le sujet n'en comportait pas davantage. Dans le premier, il représente la Discorde s'indignant, sur les bords de la Tamise, du repos de l'Europe et de la gloire de la France. D'une aile rapide elle traverse les mers, et va sur les rives du Danube semer les défiances, les jalousies, les cruelles inimitiés et tous les élémens de la guerre. L'aigle autrichienne prend son vol; les aigles françaises s'élancent au devant d'elle, la combattent, la poursuivent sous les murs de Vienne.

Ici s'engage une nouvelle lutte; l'ennemi essaie de se défendre dans l'enceinte de ses remparts; la foudre tonne, les remparts tombent; tout cède à la valeur française, et Vienne reçoit une seconde fois la loi du vainqueur. Ces combats, ces défaites et ce triomphe font le sujet du second chant.

Au troisième, l'armée ennemie est au-delà du Danube. Le fleuve consterné tente un effort en faveur du vaincu; ses flots se soulèvent; les ouvrages des Français sont engloutis dans les eaux; la fortune semble un instant incertaine, le génie de Napoléon la fixe; le fleuve est dompté, et du haut de ses retranchemens l'ennemi voit de nouvelles tempêtes se former contre lui.

Au quatrième chant les deux armées se chargent avec fureur, et se signalent par les plus glorieux exploits; mais la victoire, toujours fidèle, plane sur les enseignes françaises : la Discorde voit avec désespoir leur triomphe, et fuit vers les rives qu'elle avait abandonnées. Bientôt l'olive de la paix se mêle aux lauriers des combats, et l'hymen vient mêler ses chaînes de fleurs aux liens qui unissent les deux nations.

Ce plan est simple et presque historique. La plupart de ceux qui ont entrepris de célébrer les victoires du héros français, se sont servilement assujétis à l'ordre des événemens; narrateurs froids et timides, ils ont raconté en vers des marches et des batailles, et transformé leurs

Digitized by Google

poëmes en gazettes officielles. Plus habile qu'eux, l'auteur de *la Campagne d'Autriche* a su mêler habilement la fiction à la vérité, se ménager d'heureuses oppositions, peindre alternativement des scènes de terreur et des images douces et pacifiques, et par ces ressources ingénieuses il est parvenu à donner à son récit la forme et la couleur poëtique ; mais son style ne répond pas toujours au mérite de l'invention ; les négligences, les incorrections y sont trop fréquentes, et nuisent à l'intérêt du sujet. L'auteur veut-il peindre le trouble et la consternation répandus en Autriche aux premiers bruits de la guerre :

On s'agite ; par-tout, les douleurs, les alarmes :
L'époux fuit sa compagne, arrosé de ses larmes,
Il ne reverra plus ses enfans si chéris....
La mère en gémissant s'arrache aux bras d'un fils ;
Le vieillard de ses jours maudit le faible reste.
La terre en un moment vomit des bataillons ;
Le Danube en frémit dans ses gouffres profonds.
Ces drapeaux *que la paix cachait à la lumière,*
Vers les champs de la France ont marqué leur carrière :
Ils marchent, et les bords qui les ont enfantés
Sous leur poids belliqueux tremblent épouvantés.
Que de peuples divers le courage rallie !
L'habitant fortuné de la douce Italie ;
Celui qui *prit le jour* dans ces âpres climats
Où l'hiver éternel entasse les frimats, etc.

On n'a mis en italique dans ce passage que les fautes les plus graves.

Ces drapeaux que la paix cachait à la lumière,
Vers les champs de la France ont marqué leur carrière.

Il faut deviner ici la pensée de l'auteur. Il a voulu dire que les drapeaux autrichiens se dirigeaient vers les frontières de la France ; mais on n'a jamais dit qu'un homme marquait sa carrière vers un endroit, parce qu'il dirigeait sa marche de ce côté. Je ne parle point de la paix qui cachait les drapeaux à la lumière. Pendant la paix les drapeaux reposent sous la tente, mais ils ne

sont pas pour cela cachés à la lumière. Il faut jusque dans les moindres détails s'exprimer avec exactitude.

Ils marchent, et les bords qui les ont enfantés
Sous leur poids belliqueux tremblent épouvantés.

Il n'est personne qui, en lisant ces vers, ne soit tenté de croire que ce sont les drapeaux qui marchent, et qui font gémir sous leur poids les bords qui les ont enfantés; mais il est impossible que ce soit la pensée de l'auteur; il annonce trop d'esprit pour qu'on puisse lui prêter une idée semblable. Ce sont donc les bataillons qui marchent, mais combien la phrase est incorrecte, obscure et négligée!

Celui qui *prit le jour* dans ces âpres climats
Où l'*hiver éternel* entasse les frimats.

Prendre le jour est une expression faible, commune, et prosaïque. L'*hiver éternel* rend mal la pensée du poëte; car tous les hivers ne jouissent pas du privilége de l'éternité: c'est une prérogative qui n'appartient qu'aux hivers des contrées les plus éloignées de l'équateur, qu'à ceux qui règnent sur les cîmes des montagnes les plus élevées.

Dans le second chant, l'auteur en décrivant une bataille dit:

Aussitôt dans la plaine une immense phalange,
De vingt peuples guerriers vaste et puissant mélange,
S'avance, se déploie, environne ces lieux:
Les coursiers emportés battent les champs poudreux,
D'une forêt de dards la pompe meurtrière
Renvoie en mille éclairs les traits de la lumière;
Des tambours, des clairons, les lugubres éclats
Aux vaincus frémissans annoncent le trépas.
Mais bientôt *de la paix ils portent le langage*,
Le vainqueur cède, *heureux d'éviter le carnage.*
. . . .
De cent tubes d'airain les feux étincelans
Embrâsent le bitume entassé dans leurs flancs.

Je soupçonne que par ces vers,

D'une forêt de dards la pompe meurtrière
Renvoie en mille éclairs les traits de la lumière,

l'Auteur a voulu désigner la baïonnette : mais sa périphrase est peu heureuse, et il faut quelque moment de réflexion pour deviner sa pensée.

Mais bientôt de la paix *ils portent le langage.*

On porte des paroles de paix ; on ne porte point un langage de paix ; on le fait entendre.

. . . . *Heureux d'éviter le carnage.*

Il fallait dire : *d'arrêter le carnage ;* car ce n'est pas pour éviter la mort, mais pour l'épargner à leurs ennemis, que les Français portaient des paroles de paix.

De cent tubes d'airain les feux étincelans
Embrâsent le bitume entassé dans leurs flancs.

On n'entasse point le bitume dans les flancs de nos armes à feu, ce serait le moyen de les rendre parfaitement inutiles. C'est le salpêtre que l'auteur a voulu dire, et il l'a dit ailleurs ; pourquoi ne le disait-il point ici ?

Je trouve plus loin :

Des sources d'alentour qui *fuient* les vallées ;
En tribut dans son sein les ondes sont mêlées.
. . . .
C'est là que des Français la valeur et l'adresse,
Suppléent avec art au nombre qui les presse.
. . . .
De leurs rangs redoublés ils couvrent les sillons,
Et *déploient* au loin leurs épais bataillons.

Fuient, suppléent, déploient, et tous les mots de ce genre, ne peuvent être employés qu'à la fin du vers ; c'est une des premières règles de la versification qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Je pourrais multiplier ces critiques minutieuses, le poëme que j'examine n'en offre que trop d'exemples ; mais il est tems d'en donner une meilleure idée et de citer des passages d'un mérite très-distingué ; tel est celui où l'Auteur décrit les paysages charmans qui entourent la capitale de l'Autriche :

Là, mille arbres touffus, enlaçant leurs rameaux,
Joignent leur doux ombrage à la fraîcheur des eaux ;

Digitized by Google

C'est sur ces bords charmans qu'en des jours plus tranquilles
Le libre citoyen fuit le trouble des villes ;
Sur le soir d'un beau jour, quand l'astre de la nuit
Jette à travers ces bois sa clarté qui s'enfuit,
L'opulent, des grandeurs fuyant le vain murmure,
Sous leur fraîche épaisseur vient chercher la nature :
Le modeste artisan, libre de ses travaux,
Vient y puiser la joie et l'oubli de ses maux :
Là, l'ami des beaux-arts portant sa rêverie,
Imprime leur doux charme en son ame attendrie,
Et des fraîches couleurs de ses rians tableaux,
Il vient *orner sa lyre ou tremper ses pinceaux.*
Lieux charmans, des fureurs vous devenez l'asile !

Avec quel intérêt l'Auteur ne peint-il pas au quatrième chant ces levées hatives de citoyens de toutes les classes, réunis en bataillons !

Le faible laboureur, quittant ses humbles toits,
Prête son bras rustique à la cause des rois,
Et la faux des moissons, en ses champs délaissée,
Par le glaive guerrier est pour lui remplacée.
Le savant, à regret, fuyant ses doux travaux,
S'étonne de marcher dans le rang des héros ;
Et l'utile artisan, abandonnant la hache,
Voit son paisible front ombragé d'un panache.
Ici, le fer, le bronze, amollis par les feux,
Se transforment soudain en glaives belliqueux.
Le salpêtre, arraché dans les flancs de la terre,
Dans des tubes d'airain va lancer le tonnerre.

Ces morceaux qui annoncent un véritable talent, dédommagent bien des fautes légères que j'ai reprises. L'Auteur annonçait trop de dispositions, pour qu'on lui fît l'injure de ménager la critique. On ne peut que l'inviter à parcourir une carrière à laquelle il semble véritablement appelé. Ce qui lui manque s'acquiert; ce qu'il possède ne se donne pas. SALGUES.

Digitized by Google

DU STYLE DANS LES DESCRIPTIONS.

Un traité sur le *genre descriptif* formerait dans une poétique l'un des chapitres les plus intéressans, et peut-être l'un des plus essentiels. Ce n'est point ici le lieu d'en présenter même une esquisse, ni de s'engager dans des questions trop longues à éclaircir. Mais après avoir répondu rapidement à ceux qui veulent s'autoriser de l'exemple des anciens pour rejeter presque entièrement les descriptions, je me bornerai à quelques observations sur le style convenable dans la peinture des sites et de ces accidens de la nature, où, par des moyens généralement indépendans de l'homme et de son industrie, elle présente une expression sensible de l'harmonie générale qui est le lien des choses.

Imitateurs prudens, mais quelquefois trop dociles, de la manière et des habitudes des anciens, plusieurs modernes, au lieu de leur demander d'utiles conseils, veulent toujours en recevoir d'impérieuses leçons. Mais le tems qui altère toutes choses n'en peut-il améliorer aucune? ne saurait-il faire un changement sans que ce soit une marque de décadence?

L'objection tirée du peu d'importance que les anciens paraissent avoir mise à la peinture des objets inanimés, perd de sa force si l'on peut donner de cette négligence des raisons étrangères au plus ou moins de mérite du genre, et même au degré d'intérêt dont il est maintenant susceptible.

Ces causes consistent principalement, soit dans la diversion puissante que formaient autrefois et les intérêts politiques, et cette nécessité d'être occupé tous les jours à se concilier les autres hommes, soit dans l'espèce d'impossibilité d'exprimer pour tous, ou de faire universellement partager des sensations sur lesquelles la multitude diffère beaucoup plus que sur les objets immédiats de ses passions. Ainsi l'une de ces causes n'agit que dans de certains tems, et l'autre, en rendant l'art de décrire difficile, mais non pas impraticable, limite, à la vérité, le nombre de ceux qui peuvent en jouir, mais n'empêche pas qu'il ne doive plaire beaucoup à une partie du public. Quelques développemens justifieront, je crois, cette double assertion.

Digitized by Google

Ces peuples d'Occident qui ont passé avant nous et que nous appelons assez mal à propos les anciens, étaient constamment occupés de l'homme. Les combinaisons sociales formaient à leurs yeux l'objet le plus important, puisqu'ils vivaient dans un état de choses où la société, encore nouvelle, se trouve chargée du soin de ses affaires, et ne saurait guères comment se débarrasser de la perpétuelle sollicitude qu'elles exigent. L'homme et ses affections passionnées remplissaient toute la pensée du poëte comme de l'orateur. Des tems moins agités permirent depuis à l'imagination de s'éloigner de l'homme qu'il est si triste quelquefois d'observer, et de s'attacher à la nature où l'on peut trouver plus encore de beautés idéales que nous n'y rencontrons de misères réelles. La terre, très-peu connue des anciens, avait pour eux plus d'uniformité; loin de songer à comparer les nuits du Malabar à celles d'Archangel, ils croyaient ces régions extrêmes interdites à l'homme par la nature du climat, ou inondées par des eaux réunies au ciel. Quelques navigateurs avaient vu l'Indus et la terre de Gadès, mais ces notions bornées ou confuses ne parvenaient à la multitude que comme des récits peut-être fabuleux. Plus tard, les Romains même, ayant envahi la vingtième partie des terres du globe, croyaient tout posséder à l'exception de quelques plages demi-désertes qu'ils abandonnaient à la liberté, vers les confins du monde. Ces contrées même qui leur étaient soumises restaient presque inconnues aux Romains qu'on n'y envoyait pas. Les traités de géographie, beaucoup plus imparfaits alors, étaient aussi beaucoup plus rares. Ceux que la guerre et d'autres fonctions publiques conduisaient dans la Bétique ou dans la Colchide, y avaient peu de loisirs. Occupés dans les premiers tems des intérêts de Rome, et bientôt poursuivis par le besoin de s'enrichir pour se montrer puissans à leur retour, ils ne voyaient par-tout que la terre des *barbares*, ils ne songeaient qu'au tribut que le Tibre en pourrait recevoir. C'est ainsi que les Castillans auraient en vain trouvé dans le Nouveau-Monde un climat heureux, une végétation féconde, des peuplades paisibles; leur unique désir eût été qu'un tremblement de terre bouleversât cet Eden, pour mettre à nu les riches veines des mines où ils voulaient puiser de l'or pour le verser dans les palais du Tage. Le tems, l'universalité des connaissances, le silence des intérêts publics ou des passions avides engagèrent enfin

un certain nombre d'hommes à observer les objets inanimés. Les modernes peuvent avoir abusé du genre descriptif qu'ils étaient destinés à connaître plus particulièrement ; ce serait du moins un acte de possession. L'abus suit l'usage ; mais la retenue vient souvent de l'impuissance.

Si donc les Grecs et les Romains, si les Théocrite, les Virgile, les Ovide même, n'avaient fait que des descriptions moins étendues, plus rares et plus frivoles en quelque sorte que plusieurs auteurs modernes, il n'en faudrait point conclure que le genre descriptif fût méprisé d'eux. Ils décrivaient comme un peintre *d'histoire* place dans ses tableaux un tertre ou des branchages ; ce sont pour lui des objets accessoires, dont il n'a besoin que pour faire camper ses héros sur un rivage, et pour suspendre leurs tentes aux branches des palmiers ou des chênes : mais aujourd'hui l'on fait et l'*histoire*, et le *paysage*.

Quoique les paysagistes aient parmi nous beaucoup d'admirateurs, je conviens que l'on met assez généralement les peintres d'histoire au premier rang. Cependant si la peinture des passions plaît à un plus grand nombre d'hommes que celle des objets matériels, il en est beaucoup aussi que la description des lieux remarquables et des phénomènes naturels n'intéresse certainement pas moins ; et si ce dernier goût est moins commun, c'est qu'il ne suffit pas que les choses soient propres à émouvoir, il faut encore que l'on soit capable d'être ému. Les rapports de l'homme à l'homme sont très-multipliés dans la vie sociale ; le cœur fatigué se refroidit, il reste inquiet et devient stérile. Obsédé de ces relations humaines qui paraissent s'accorder et qui s'entredétruisent, sollicité de toutes parts en sens contraire et forcé bientôt de ne voir que soi-même, on perd le sentiment des rapports indirects, mais puissans, qui soutiennent le grand tout, et qui, mieux observés, apprendraient à l'homme qu'il appartient à toute la nature, qu'elle est ce qu'il est lui-même, que toutes choses sont plus semblables encore qu'elles ne sont variées, que toutes les affections des êtres ont un même principe, et que sous des apparences modifiées à l'infini, les vicissitudes de son cœur sont celles du monde.

Je ne porterai pas plus loin ces observations : elles deviendraient trop sérieuses ; la contemplation de la nature a quelque chose de sévère. Mais les couleurs sombres ne plaisent parmi nous que si la scène est touchante ou dra-

Digitized by Google

matique; et je me hâte de parler du style des descriptions; l'on peut dès-lors se réconcilier avec le sujet; pour s'arrêter volontiers à le considérer encore, il faut se placer à l'ombre des palmiers de Virginie et des pins d'Atala.

Cette convenance générale entre le caractère du style et celui de l'objet que l'on traite, cette convenance que le talent observe mal quelquefois, mais dont il ne prétend pas du moins s'affranchir, le génie la sent trop bien pour ne la pas suivre naturellement et sans songer même à la chercher. Il en résulte souvent une sorte de simplicité qui ajoute à la grandeur de l'effet.

Dans *Corinne*, il est dit en parlant des ruines de Pompéia : « Ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les » peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté » première, et tout ce qui peut servir aux usages domesti- » ques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores » sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la » farine qui allait être pétrie est encore là : les restes d'une » femme sont encore ornés de parures qu'elle portait dans » le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras dessé- » chés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les » entoure encore. On ne peut voir nulle part une image » aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sil- » lon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans » les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la » trace des cordes qui les ont creusées peu-à-peu. » Cette manière est grande et imposante : en effet, quand les termes ordinaires sont suffisans, ils conviennent seuls; ici l'imagination n'a voulu ajouter qu'un seul mot, et ce mot *effrayante* est juste et bien placé. Un voyageur descendu dans cet ancien séjour de la vie, n'y sera que faiblement affecté si on lui parle avec éloquence de la destruction des villes et de la ruine des peuples; mais si au milieu de ce silence de vingt siècles, on lui montre seulement du doigt ces amphores vides, ces sillons des roues, ces traces muètes de l'homme oublié, sa pensée profondément émue ne voit dans la terre entière que des débris amoncelés par le tems sur la poussière des anciennes générations.

Il n'est point de difficulté plus grande dans les descriptions écrites que de donner dès les premiers momens une idée de l'ensemble. En cela tout l'avantage est au pinceau; ce qu'il offre au premier coup-d'œil, la plume ne peut que le développer successivement; mais s'il est impossible qu'elle le montre d'abord, il faut qu'elle sache du moins le

faire pressentir. On peint mal, si une sorte de couleur universelle, particulière au sujet, ne domine point constamment dans le tableau; toutes les nuances s'y rapporteront ensuite, car les mêmes lieux prendraient un autre aspect sous un autre ciel et dans d'autres régions. La température, la saison, l'heure même quelquefois, doivent être connues, ou plutôt imaginées, dès les premières lignes.

La verdure des gorges du Caucase n'est pas celle des vallons de Bièvre ou d'Eaubonne, et si le rossignol chante sur les rives du Tanaïs, bien que sa voix puisse être là même que dans les prairies baignées par la Loire, il faut en redire les accens sur un ton différent: ici, c'est la chanson brillante de l'oiseau qui peuple les bocages; là, c'est une mélodie heureuse et douce au milieu des âpres beautés du désert. On ne saurait parler du murmure des vagues, lorsqu'on veut faire entendre les bruits de l'Océan contre les bases caverneuses des montagnes de Magellan. Un ouragan dans les vastes plaines du Bengale, ne sera point décrit en phrases courtes, détachées, en termes sinistres comme une tempête sur les écueils ténébreux des Orcades. Sur les bords tranquilles de la Brenta, voit-on que le mobile feuillage des peupliers soit agité de la même manière que les vieux sapins de la Norwège, courbés par la violence des vents au-dessus des abîmes, et surchargés du poids des neiges polaires?

Les campagnes cultivées ont perdu quelque chose de l'harmonie des premières formes, elles n'ont plus un caractère simple et distinct; cependant le paysage y présente encore un aspect général, majestueux ou champêtre, agréable ou austère. Il ne faut pas confondre ces nuances; il faut se garder de trouver Auteuil pittoresque, ou les prés Saint-Gervais romantiques (1).

---

(1) L'effet romantique est celui qui ne ressemblant point à ce qu'on voit généralement ailleurs, frappe l'imagination d'une manière imprévue, à-peu-près comme des événemens singuliers et inattendus dans un roman. Le célèbre de Saussure, qui a tant observé les montagnes, m'a dit n'avoir rien vu de plus romantique que le val de Moutier, grand val près de Bienne. Cette étroite vallée est en même temps agréable; le sommet de Prou, près du mont Velan dans les gorges du Saint-Bernard, est au contraire d'un effet très-austère: ce sont, dans le genre romantique, deux points extrêmes assez propres à en

Un vent froid, un orage qui se prépare, plusieurs autres circonstances peuvent changer le résultat, et c'est ce résultat qu'il faut d'abord faire pressentir, afin de remplacer, autant que l'on peut, la vue dont la propriété est d'embrasser d'abord l'ensemble, et qui n'examine les détails qu'après avoir aperçu l'effet du tout.

Si l'heure est celle de midi, dans un jour d'été, le seul choix des mots doit montrer pour ainsi dire cette atmosphère ardente que tant de lumière semble transformer en un léger nuage, et ces reflets brûlans d'un soleil immobile sur les pavés secs et la poussière des chemins, sur des canaux presqu'épuisés, sur les murs blancs, sur de vastes champs moissonnés et silencieux.

Si la nuit est profonde et pourtant lumineuse, sans lune, sans obscurité, tranquille et belle, l'imagination préférera des teintes mystérieuses comme cette faible clarté qui subsiste en l'absence de la lumière. On s'avance alors dans les régions infinies qu'on peut entrevoir dans l'ombre, et que le voile du jour cachait à la vue. Les rivages et les forêts s'éloignent, on se détache du sol sur lequel on est assis; les sons isolés de la nuit deviennent des bruits lointains, et le frémissement des branches semble appartenir au monde inconnu.

Sur les campagnes éclairées encore par le soleil couchant, une sorte de tristesse, amie du repos, étend déjà ses ombres; mais les couleurs de la jeunesse ou du printems, la vivacité de l'espérance et toute la force de la vie animeront le lever du soleil. Un peu séduit, je pense, par le nom de Rousseau, l'on a cité comme une sorte de modèle un passage de l'*Emile* sur l'aurore (au livre 3); on y trouve de la fraîcheur et une teinte convenable au sujet. C'est beaucoup sans doute, d'autant plus qu'en cet endroit il n'est pas probable que Rousseau ait mis beaucoup d'importance à peindre le lever du soleil; mais quand on veut admirer l'auteur de l'*Emile*, ce n'est pas au petit nombre de descriptions contenues dans ses ouvrages, qu'il convient de s'arrêter particulièrement. En observant néanmoins qu'il y a dans l'*Héloïse* de beaux passages en ce genre, je serai forcé

---

donner une idée moins vague à ceux qui auraient vu les Alpes et le Jura, sans connaître précisément la valeur d'une expression naturalisée en France depuis peu, et que l'on doit, dit-on, au traducteur des *Nuits d'Young*.

Digitized by Google

d'en excepter la description la plus importante à d'autres égards, que ce livre contienne, celle du Valais; elle n'a presque rien de caractéristique; ôtez les noms ou changez-les, vous aurez au besoin une vallée de la Savoie, de l'Oberland, ou des Grisons. Enfin, ce n'est pas le Valais en particulier, c'est tout au plus la patrie des montagnards. Rousseau avait traversé le Bas-Valais dans sa première jeunesse; jamais il n'a vu, je crois, le Haut-Valais; il n'eut d'autre intention sans doute que de parler des montagnes. Peut-être eût-il mieux valu éviter de désigner le Valais, mais enfin le lieu précis n'est pas déterminé. Ceux-là seuls ont tort peut-être, qui sans songer que c'est une peinture vague, et qu'il fallait seulement que Saint-Preux allât dans les hautes vallées, veulent puiser des connaissances locales dans une source trop poétique. Trois ou quatre lettres de Rousseau à Myl. Maréchal donnent une description beaucoup plus fidelle du val de Moutiers-Travers. Après avoir lu ces lettres, on connaît les lieux : seulement je ne voudrais pas que l'on mît, comme Rousseau le conseille, des peupliers d'Italie sur les bords de la Reuss. S'ils y étaient, il faudrait plutôt les abattre; j'en appelle aux nombreux voyageurs qui ont visité Moutiers-Travers; la beauté remarquable de ce vallon consiste précisément dans la nudité des terres basses au milieu de hauteurs couvertes de sapins, où des eaux qui se précipitent, semblent faire circuler des bruits sauvages.

Je ne citerai point le petit nombre de ceux qui ont approché de la perfection dans un genre que je regarde comme appartenant sur-tout aux époques récentes de la littérature. Je m'interdis aussi de parler expressément de la manière de M. de Saint-Pierre, et d'un autre écrivain non moins connu, qui, sans être de ceux que la nature réduit au besoin d'imiter, paraît en adopter une à-peu-près semblable; mais je remarquerai les fantaisies de la renommée qui va vantant par-tout ce que le hasard lui offre d'une main, et qui garde presque le silence sur ce qu'il lui présente de l'autre. Il y a dans les *observations* de M. Ramond *sur les Pyrénées* et *sur les Alpes*, des pages qui paraissent ne le céder à aucuns morceaux descriptifs faits antérieurement en prose. J'avoue que peut-être on y rencontrerait quelques négligences, mais ne s'en trouve-t-il point aussi dans Buffon par exemple? Si je cite la peinture des sables de l'Arabie, dans l'article *Chameau*, l'on ne m'accusera pas de faire un choix défa-

Digitized by Google

vorable à l'auteur de l'*Histoire Naturelle*. Cependant ne pourrais-je pas y remarquer deux *car*, dont le premier déjà mauvais, rend le second plus extraordinaire encore? Cette longue période ne devient-elle pas traînante vers la fin, ne paraît-elle pas tomber plusieurs fois, et ne la voit-on point renaître de ses ruines jusqu'à ce qu'on ne puisse plus absolument la soutenir? « Qu'on se figure, dit Buffon, » un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un » ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des monta- » gnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend, et » le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet » vivant, une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par » les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des » cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un » désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais » respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien » ne lui rappelle la nature vivante; solitude absolue mille » fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont » encore des êtres pour l'homme qui se voit seul; plus » isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans » bornes, il voit par-tout l'espace comme son tombeau, la » lumière du jour plus triste que l'ombre de la nuit ne » renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et » pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant » à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de » lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre ha- » bitée, immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car » la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les » instans qui lui restent entre le désespoir et la mort. »

Puisque j'ai cité M. Ramond (que je ne connais point), j'ajouterai qu'il évite, si je me rappelle bien, ce que je pense qu'on doit éviter presque toujours, les figures devenues triviales et les expressions consacrées aux sciences ou empruntées de nos arts, comme le cristal des eaux, les tapis de verdure, les nuages semblables à des flocons de laine cardée, ou à des réseaux de soie. Ces images prises d'objets plus petits que ceux qu'elles servent à exprimer, *rapétissent* et *désenchantent* la nature, comme le dit M. de Châteaubriant en parlant des idées mythologiques qui sont aussi trop rebattues parmi nous. Je sais que quand on rejette non-seulement la voûte parsemée de diamans et les prés émaillés, mais encore la mythologie presque entière; et toute comparaison mesquine avec les choses usuelles, il est très-difficile de décrire; mais cette diffi-

Digitized by Google

culté n'est pas imposée par un vain caprice, elle résulte d'une convenance très-légitime. Il faut la surmonter, et j'ose prétendre qu'on le peut toutes les fois du moins que le tableau est d'une conception vaste ; que de grandes idées en soutiennent les masses, et qu'on y peut négliger à son choix quelques détails. La Fontaine a dit, en parlant du paon, qui déploie

> Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
> La boutique d'un lapidaire.

Mais la *boutique* du lapidaire est-elle plus belle que la queue du paon ? Le manteau de Salomon put-il jamais avoir la beauté des lis ? *Dico autem quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis.*

La supériorité que j'attribue aux modernes en ce genre, paraîtra plus grande si l'on examine avec impartialité les passages, courts, dira-t-on, mais exquis, que les anciens pourraient leur opposer. Sur-tout ne perdons point de vue ce principe que, dans une langue qui ne nous est pas familière, l'expression se rapproche, par cela seul, de l'expression universelle, et dès-lors du beau idéal.

> *Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,*
> *Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.*

Si vous traduisez ces vers en français, ce ne sera plus le même effet sur l'imagination ; mais dans cette langue d'un autre siècle, *hic nemus* dit tout le bonheur de la vie agreste, et *consumerer ævo* semble renfermer les anciens regrets de tant d'hommes dont la vie rapide s'est dissipée sans amour et sans repos.

Il faut comprendre dans le genre descriptif les comparaisons qui supposent nécessairement l'étude de l'objet général des descriptions, c'est-à-dire, de ces lois naturelles et de ces phénomènes où l'on voit des rapports avec l'homme, rapports souvent indirects, mais vrais et innombrables. Ici je ne sais si les modernes ont l'avantage, mais ils ont dans les mains des matériaux plus abondans, et l'on peut voir dans l'*Homme des Champs*, dans la *Chaumière Indienne*, etc. etc. quel charmant usage quelques-uns d'eux en ont fait.

Souvent ces rapports, ces analogies sont un peu arbitraires ; qu'importe, pourvu que l'idée que l'on veut rendre plus sensible par ce moyen ne manque pas de justesse ! L'idéal même peut fournir des sujets de description : le

Digitized by Google

lecteur se laisse volontiers conduire dans les jardins d'Armide, ou dans la salle du conseil de Satan, mais il veut qu'un palais fantastique soit du moins élevé selon des lois connues et sur une base positive. De grands poëtes ont quelquefois été trop loin; chez eux l'imaginaire est devenu tout-à-fait chimérique, et même insensé. En France, des beautés hardies ne feraient pas excuser des écarts risibles, et quelque liberté qu'il faille laisser au génie, les autres peuples avoueront sans doute un jour que la première loi n'est pas de dire des choses admirables, mais de n'en point dire d'absurdes. Il est bon que l'imaginaire se rapproche le plus possible de ce qui doit arriver d'après les données admises. Alors la peinture des scènes de la nature, les plus grandes ou les plus terribles, sans être fidèle sans doute, ne manquera pas essentiellement de vérité.

C'est ainsi qu'il est parlé du jour de la destruction dans un discours dont l'auteur ne veut pas être nommé: « ...Des » nuées d'une poussière impure commencent à voiler les » cieux. La lune s'approche; elle paraît d'une grandeur » démesurée. Le soleil s'obscurcit; il s'avance comme un » spectre affreux; des sillons livides le traversent, sem- » blables à des fleuves de larmes; il frémit et s'ébranle » dans le vide comme la face d'un homme gonflé de san- » glots. Les enfans d'Adam sont errans dans les cam- » pagnes; le désespoir précipite leurs pas, ils se heurtent » et ne se connaissent point, la terre repousse leurs pieds, » et les morts les renversent en sortant des tombeaux. La » voix des derniers jours a été entendue aux quatre extré- » mités du monde; la cendre humaine se réveille de toutes » parts, les mers vomissent toutes leurs victimes, et les » déserts mêmes reproduisent l'antique race du fils du » pêché...... ».

C'est encore ainsi que l'auteur des *Etudes de la Nature* représente quelques effets du déluge. « Ce fut alors que » tous les plans de la nature furent renversés. Des îles » entières de glaces flottantes, chargées d'ours blancs, vin- » rent s'échouer parmi les palmiers de la zône torride, » et les éléphans de l'Afrique furent roulés jusque dans les » sapins de la Sibérie où l'on retrouve encore leurs grands » ossemens..... En vain l'homme crut trouver une retraite » dans les hautes montagnes.... Les noirs orages se rassem- » blaient autour de leurs sommets, et répandaient une nuit » affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les » cieux le lieu où devait reparaître l'aurore; il n'aperçut

» autour de l'horizon que de longues files de nuages redou-
» blés ; de pâles éclairs sillonaient leurs sombres et innom-
» brables bataillons ; et l'astre du jour, voilé par leurs téné-
» breuses clartés, jettait à peine assez de lumière pour
» laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant
» parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des
» cieux, l'homme désespéra du salut de la terre....... » La dernière idée est une conséquence de cette image sinistre du soleil suivant dans les cieux une voie inconnue. Toute idée grande produite par l'observation des phénomènes de la nature, ajoute singulièrement au mérite du tableau qu'on en trace. Le rapprochement que fait M. de Châteaubriand des Arabes et des Sauvages du Nouveau-Monde, forme une des pages les plus intéressantes de l'*Itinéraire*. Quoi qu'on en dise maintenant, il faut penser un peu. La pensée fait l'homme et gouverne le monde. De nos jours, il est vrai, la frivolité s'est bâti un nouveau temple, desservi avec le plus grand zèle : mais les sectateurs de ce culte seraient fort embarrassés, s'il était possible qu'il devînt universel. Les enfans savent aussi se vanter gaiement de n'être pas des penseurs, mais il faut que la pensée de leurs parens surveille leurs intérêts. Tout ce qui se fait de bon sur la terre est le résultat d'une réflexion sérieuse, et ce serait ôter aux descriptions le seul charme qui puisse subsister dans tous les tems, que de les borner à l'exactitude des détails topographiques, ou à la froide énumération des choses. La nature inanimée n'est rien pour les hommes qui ne savent pas méditer. S.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le fou de je ne sais quel roi avait prouvé que de toutes les professions celle de médecin était la plus multipliée. Eh bien ! il y a peut-être encore plus d'astronomes, et c'est depuis qu'a paru la comète qu'on a l'occasion de s'en apercevoir. Vous ne voyez que des astronomes depuis le rez-de-chaussée jusqu'au grenier ; et l'on raisonne sur ce sujet tout aussi savamment au premier étage que dans les boutiques. Chacun explique à sa manière la nature et les effets de la comète ; mais l'on s'accorde assez généralement pour en dire beau-

Digitized by Google

coup de mal. Cette pauvre comète est comptable de tous les malheurs qui arrivent sur notre planète. A-t-on des chaleurs dans un pays? c'est la comète qui les cause ; de fortes pluies, des vents? c'est la comète; des incendies, des inondations, des maladies? c'est la comète. Si elle allait tomber..., ma foi ce serait bien pis, elle mettrait feu à toutes les granges, aux forêts, etc.

Bonnes gens, cessez de calomnier la comète, et dormez tranquilles. C'est un astre dont les révolutions sont connues. Celle que nous apercevons n'est guères qu'à trente millions de lieues, ce qui est une distance honnête, et encore elle s'éloigne : elle ne tombera donc point sur vos maisons, et la personne à qui elle aura fait le plus de mal, est le savant M. B.... de l'Observatoire, que l'on harcèle jour et nuit pour lui demander des nouvelles de la comète.

—On vient d'annoncer la deuxième édition des *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, sœur du Grand-Frédéric.* Ce n'est point sans doute le mérite littéraire de cet ouvrage qui en fait la fortune. Il n'y a ni méthode, ni liaison dans les récits; le style en est incorrect et presque barbare. mais on y trouve une naïveté, une *crudité* d'expressions, qui lui donnent une physionomie originale et piquante, etc. On voit que l'auteur de ces mémoires n'avait point le projet d'écrire pour le public. C'est une femme qui n'a songé qu'à s'entretenir avec elle-même, à fixer ses souvenirs. L'ouvrage est semé d'ailleurs d'anecdotes curieuses et quelquefois intéressantes sur l'histoire de la Prusse dans le dernier siècle.

Que ce tableau de l'intérieur d'une cour célèbre est consolant pour les hommes destinés à une vie obscure, mais paisible! Qu'ils étaient malheureux, ces princes et ces grands auxquels sans doute on portait beaucoup d'envie! Quel monarque que ce Frédéric-Guillaume dont quelques ennemis de la gloire de son fils ont tenté de faire le panégyrique! Farouche et hypocrite, il était défiant et il s'abandonnait aveuglément à des ministres sans foi, comme sans talens. Et cette reine son épouse..... Ah! quand on voit de pareils tableaux avec quel plaisir l'on doit s'écrier :

« Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
» N'adresse point au ciel de prière importune! »

Il faut recommander la lecture de ces mémoires à tous

ces petits esprits que tourmente leur obscurité, qui veulent à toute force jouer un rôle dans le monde.

— On peut faire sur tout et à propos de tout de belles et profondes réflexions, même en lisant le Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.

On voit dans ce Journal, par exemple, que l'on tire à 4000 exemplaires *le véritable Messager Boîteux pour* 1812. Et quel est ce Messager Boîteux? *C'est un Almanach qui contient des observations* ASTROLOGIQUES *sur chaque mois, le cours du soleil et de la lune, les foires, etc.*

Quand on songe que le meilleur ouvrage sur l'astronomie ou sur quelque autre science utile, se tire à peine à 500 exemplaires, comment ne pas s'écrier: *ô tempora, ô mores!* Quelle réflexion désespérante pour les hommes qui consument vainement leur tems et leur santé dans l'étude approfondie de la nature! Renoncez, malheureux savans, à vos ingrats et pénibles labeurs; faites des Almanachs, et vous vous verrez imprimés à 4000 exemplaires. Mais, en effet, n'est-ce rien que de faire la pluie et le beau tems?

Si par hasard ce métier ne vous réussit pas, vous avez un autre moyen infaillible: Spéculez *sur l'art de la gueule*.... Ne riez pas: c'est un art; voyez plutôt *ce Manuel de cuisine* ou *l'art d'irriter la gueule, par une société de gens de bouche* C'est un gros volume in-8°, imprimé chez M. Antoine de Metz; et ce livre ne peut manquer d'avoir autant ou plus d'éditions qu'un roman héroïque et religieux; en effet il convient à plus de monde. L'heureux libraire que M. Antoine de Metz! Les grands auteurs que *ces gens de bouche!* Ils sont seulement trop modestes et trop généreux, lorsqu'ils prennent cette simple qualification. En travaillant pour la *gueule*, ils ont travaillé pour toutes les mâchoires, et ils auraient tort de s'excepter; l'on ne doit point du tout leur appliquer le *sic vos non vobis* de Virgile.

— Un article d'un journal allemand avait annoncé que le docteur Grindall, chimiste de Berlin, était parvenu à produire du sang; et vite un de nos médecins s'est empressé d'écrire un livre pour prouver que cette découverte est impossible. Il faut avoir du tems de reste pour entrer en lice à l'occasion d'un pareil article de journal. Il serait plaisant, au reste, qu'il se présentât d'autres adversaires du docteur

Digitized by Google

Grindall, et des champions de ce médecin; que la question fût profondément et vigoureusement discutée, qu'on en vînt même aux injures, suivant la méthode de quelques savans, et qu'après avoir long-tems bataillé sur la découverte du docteur Grindall, on apprît enfin que l'article du journal allemand n'est qu'une petite plaisanterie germanique.

— Les petits théâtres payent une subvention d'un vingtième de leur recette annuelle, en faveur de l'Académie impériale de Musique. Il n'est personne qui n'ait applaudi à cette mesure. Les administrateurs de l'Opéra auront sans doute à présent des ressources suffisantes pour changer et rafraîchir quelques vieilles décorations trop enfumées, donner de l'oripeau neuf aux princesses, faire reteindre en couleur de chair les gorges de tricot un peu passées de la plupart des danseuses dans les chœurs.

— Une actrice nouvelle qui a joué longtems à Naples, vient de débuter, aux Français, dans les rôles de Mme Raucourt, c'est-à-dire, dans les rôles de reines et de grandes princesses. Nous l'avons vue dans *Rodogune*; elle déclame avec beaucoup d'assurance, et presque toujours avec intelligence et justesse. Ce serait pour le Théâtre Français une bonne acquisition, si......... Nous voudrions bien être galans avec Mme Ménier; mais en vérité nous ne pouvons nous empêcher de dire ce que chacun voit, que la nature, en formant sa figure, l'a traitée avec bien de la rigueur. Or, au théâtre, ce n'est pas assez d'avoir du talent; les spectateurs exigent encore, sur-tout dans les actrices destinées à représenter des reines, de la régularité, de la noblesse dans traits.

— On annonce comme étant sous-presse, et devant paraître incessamment: *Ta Tsing Leu-Lée*, ou les lois fondamentales du code pénal de Chine, avec le choix des statuts supplémentaires, originairement imprimé et publié à Pékin, dans différentes éditions successives, sous la sanction et par l'autorité de tous les Empereurs de Ta Tsing, composant la dynastie actuelle. Traduit du chinois, et accompagné d'un appendice, contenant des documens authentiques, et quelques notes qui éclaircissent le texte de cet ouvrage; par sir Georges-Thomas Staunton, baronet, membre de la Société royale de Londres. Mis en français, par M. Félix Renouard de Sainte-Croix, ancien officier de

Digitized by Google

cavalerie au service de France ; de l'Académie de Besançon, de la Société philotechnique de Paris, auteur du *Voyage politique et commercial aux Indes-Orientales, aux Philippines et en Chine.*

— Une femme de lettres, distinguée, vient de nous envoyer sur la mort de Mme Desroches, qui cultivait elle-même la poésie avec quelque succès, une notice que nous nous empressons d'insérer.

« Marie-Jeanne Bougourd (Desroches), née à Saint-Malo en 1776, devint orpheline dès sa plus tendre enfance, et fut élevée par une tante qui s'appliqua principalement à lui donner des principes de religion et de morale auxquels elle est restée fidèle toute sa vie. Son éducation fut celle de toutes les jeunes personnes d'une classe honnête. On lui enseigna la musique et l'art de parler et d'écrire correctement sa langue. Elle avait reçu de la nature une ame passionnée, une imagination ardente et mobile, elle devait aimer les arts. A peine avait-elle atteint l'âge de douze ans, qu'elle occupait ses loisirs à composer des vers, quoiqu'elle ne connût encore aucune des règles de la poésie. Elle les apprit dans Restaut, et sans autre guide qu'elle même, elle tira souvent de sa lyre des accords que n'aurait peut-être pas désavoués Deshoulières.

» Je joins à cette notice une idylle intitulée *la Jeune mère*, qui mettra les lecteurs à portée de juger de tout ce qu'on pouvait attendre de son heureux talent (1).

» Cette charmante idylle n'est pas la seule que nous devions à Mme Desroches. Ses idylles des Pêcheurs, de la Rose, etc. ne lui sont pas inférieures. Elle a embelli les Almanachs des Muses, des Dames, les Quatre Saisons du Parnasse, de Poésies fugitives d'un autre genre, qui toutes sont remplies de sentiment, d'élégance et de grâce. Parmi ces dernières on remarque principalement l'Abbaye abandonnée, et l'Epître à Mme de Sévigné ; l'une exprime en vers harmonieux les regrets les plus touchans, l'autre se distingue par le naturel et l'esprit. Mme Desroches laisse en outre un assez grand nombre de poésies inédites, auxquelles sa longue et cruelle maladie l'a empêchée de mettre la dernière main. Le trépas prématuré de Mme Desroches doit affliger tous ceux qui aiment la littérature ; mais combien sur-tout ce trépas est affreux pour l'estimable époux dont

(1) Nous l'insérerons à l'article *Poésie* du prochain N°.

elle a fait dix ans le bonheur, pour deux enfans en bas âge qui avaient encore long-tems besoin de ses soins maternels, et pour ses amis, qui ne retrouveront nulle part sa tendresse et son dévouement ! »

Mme DUFRESNOY.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — On vient de donner à ce théâtre une petite pièce, en un acte, qui a obtenu beaucoup de succès.

Une anecdote historique paraît avoir fourni le sujet de cet ouvrage léger, mais spirituel et très-agréable. Il a pour titre : *Le Billet de Loterie ;* et ce titre en indique parfaitement le sujet.

La jeune Adèle est une cantatrice de Paris, aimable et honnête, qui s'est rendue à Londres, pour y faire connaître ses talens. Elle ignorait sans doute qu'on n'accueille guère dans ce pays, en virtuoses étrangers, que des Italiens ou des Allemands. Aussi n'a-t-elle pu parvenir à s'y faire entendre, et elle se trouve presque sans argent dans une auberge de Londres. Heureusement qu'elle a un hôte, comme on n'en voit point, qui, loin de lui demander des comptes, lui offre tout ce qu'elle peut désirer. L'honnête M. Jakson est d'une bienfaisance, d'une générosité.... qui n'étonne point, quand on sait que c'est un officier français amoureux d'Adèle, qui en fait tous les frais. Ce jeune homme, après de vaines tentatives pour pénétrer chez sa belle, parvient enfin à s'y introduire, un peu violemment peut-être, puisqu'il est sur le point d'enfoncer la porte. Cette petite incartade se pardonne ; mais on n'en consent pas davantage à écouter ses propositions de mariage. Pendant qu'il songe aux moyens de vaincre ses scrupules, la petite Betzy, suivante d'Adèle, qui ne rêve que loterie, vient lui demander des numéros. Ce mot lui inspire aussitôt un stratagême. Il invite sa belle maîtresse à prendre de moitié avec lui un billet de loterie, et il revient bientôt lui annoncer qu'ils ont gagné ensemble un quaterne de 400,000 fr. ; maintenant qu'elle se voit riche, elle consent à lui donner sa main, lorsqu'arrive la petite Betzy qui annonce en pleurant qu'elle a perdu sa mise à la loterie. — « Moi j'ai gagné, dit Adèle, montrant » la liste. — Ah mon Dieu ! répond Betzy, c'est jouer de » malheur ! j'ai perdu sur ces numéros. » Adèle découvre ainsi la ruse de son amant ; elle lui tient cependant la

parole qu'elle lui a donnée. Tel est le dénouement simple et naturel de cette petite intrigue.

Il était difficile de suppléer à la légèreté du fonds de l'ouvrage par plus de grâce et d'esprit. L'intrigue en est conduite avec beaucoup d'art, et le dialogue pétille de traits vifs et agréables. Cet opéra fournissait au musicien des morceaux *de facture*. Il a usé de cet avantage en artiste habile, mais un peu trop largement. Peut-être a-t-il trop prodigué les notes dans un ouvrage dont l'action simple et rapide demandait moins de luxe musical. Quelques motifs de chant gracieux et légers auraient suffi dans cet opéra. Il est vrai que le compositeur voulait faire briller la voix de Mme Duret, et il a certainement réussi; mais cet avantage ne balance point assez l'inconvénient de ralentir l'action, et l'on trouvera toujours qu'il y a trop de musique dans le *Billet de Loterie*, ou du moins trop peu de mélodie dans la musique.

Les auteurs des paroles n'ont pas voulu se faire connaître; et le nom seul de M. Nicolo a reçu les applaudissemens qu'on doit à leurs efforts communs. H. D.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Au moment où nous écrivons, des bruits d'une nature assez importante circulent sur la situation de l'armée russe; il paraîtrait que les Turcs auraient fait de nouveaux progrès, profitant de leur très-grande supériorité numérique; mais les lettres de Vienne du 5 septembre, qui font mention de ces bruits, avertissent elles-mêmes de se tenir en garde contre eux. On sait d'une manière plus certaine qu'à la nouvelle des derniers événemens sur le Danube l'Empereur Alexandre a envoyé au général Kutusow son aide-de-camp Uwarost, pour lui annoncer de nombreux et prompts renforts. Les cantonnemens de Moldavie, de Podolie, d'Ukraine, et de tous les autres cercles voisins, sont en marche pour Bucharest. De son côté, le grand-visir a reçu aussi des renforts; Ismaïl-Bey s'est mis en campagne avec des forces considérables; il a pris position auprès de Widdin, d'où il menace la Servie, et d'où il peut aussi envoyer des forces au grand-visir.

La diète hongroise a été ouverte le 2 septembre à Presbourg; on ne connaît point encore les propositions royales qui ont été présentées après le discours émané du trône, mais on sait qu'elles ne peuvent être que conformes aux intentions paternelles de S. M. Le discours de S. M. a fait l'impression la plus favorable; et on a toutes raisons d'espérer de cette diète les meilleurs résultats pour les finances. Cependant le cours du change n'a pas suivi dans son amélioration la progression favorable qui s'était annoncée.

Le convoi anglais qui, le 31 août, était en vue de Nyborg, sortant de la Baltique, a cinglé le même jour vers le nord. Il était composé de 118 vaisseaux marchands, escortés par six vaisseaux de ligne, six frégates, et autres bâtimens armés. Le 4 septembre le grand Belt était entièrement libre de vaisseaux ennemis. Vingt-deux bâtimens anglais, pris par le capitaine danois Kruger, venaient d'être conduits à Christiansand, et vendus publiquement.

Les diétines saxonnes vont être réunies; le roi est sur le point de faire un voyage à Varsovie. Le prince Ponia-

Digitized by Google

towski arrivé à Dresde et de suite à Pilnitz a eu de longues conférences avec S. M. Par une convention récente les limites entre la Prusse et la Westphalie sont définitivement fixées. En Westphalie le commerce a été prévenu que le transport de marchandises et denrées coloniales appartenant à S. M. l'Empereur et Roi, et qui sont en dépôt à Magdebourg, vont être dirigées partie sur Francfort, partie sur Milan. Le transport de ces marchandises est donné à l'adjudication.

L'état du roi d'Angleterre est toujours le même : cette maladie, dit *le Courrier*, dure depuis onze mois; l'âge avancé de l'auguste malade ne permet guères d'espérer qu'il recouvre jamais ses facultés mentales, quoiqu'il soit possible que sa santé physique résiste long-tems. Depuis long-tems le roi n'a plus d'intervalles lucides.

Les nouvelles reçues à Londres de l'expédition de la Baltique ne sont point rassurantes; de cet immense convoi une grande partie a été dispersée par la tempête et complètement avariée le 13 septembre; des divisions entières sont tombées dans les mains des Danois, qui ont lutté avec avantage contre les bâtimens de guerre, et ont fait leur proie des bâtimens de commerce. Les détails les plus affligeans à cet égard sont donnés par des lettres de Gothenbourg adressées à des négocians anglais; celles du rocher d'Héligoland sont encore bien plus tristes. Le gouverneur français à Hambourg (maréchal prince d'Ekmull) a pris les mesures les plus sévères pour empêcher toute espèce de communication entre Hambourg et Héligoland; les lettres de Hambourg à Gothenbourg ont été saisies, et celles qui contenaient l'indice de rapports entre des Hambourgeois, des Suédois et des Anglais, ont attiré à leurs auteurs des punitions sévères; enfin par Héligoland on ne reçoit plus du continent une barque, une lettre, un journal. Cette île regorgeait de marchandises coloniales; il a bien fallu la débarrasser des piles immenses abritées par des tentes qui y avaient été élevées; puisqu'il n'y a pas un moyen de leur trouver un débouché sur la côte voisine, il a bien fallu songer à les transporter ailleurs; le choix était difficile : au risque d'un voyage inutile, et de nouveaux frais en pure perte, on les a transportées à Malte où il n'y en a déjà que trop, et d'où l'on ne voit pas qu'elles puissent s'écouler; à Gibraltar, où l'on ne soupçonne pas qu'on en ait besoin; enfin dans cette même Baltique d'où reviennent les convois précédens; les neutres ont porté tant de denrées coloniales en

Digitized by Google

Russie, qu'il n'est pas possible d'espérer que de nouveaux envois soient reçus.

Après les inquiétudes commerciales, viennent pour les Anglais les inquiétudes politiques; telles sont celles que fait naître la situation de l'Irlande. Les assemblées de catholiques y continuent, dix gentlemen ont été chargés de présenter une adresse au parlement; en attendant, deux journalistes ont été arrêtés à Dublin pour avoir imprimé un discours prononcé dans une assemblée de catholiques; il y a maintenant en Irlande quatorze régimens de milice anglaise; en revanche on fait passer en Ecosse les régimens de milice irlandaise, tant on croit devoir se fier à l'exécution des ordres qu'on pourrait leur donner sur leur propre territoire.

Sans doute on nous permettra de mettre au nombre des inquiétudes politiques le tableau toujours croissant de la dette anglaise, que quelques calculateurs doués d'une mémoire trop fidèle, se plaisent à mettre sous les yeux du public. En voici un aperçu dont les résultats sont frappans.

Depuis la révolution (en 1688) jusqu'à ce moment, l'Angleterre a soutenu huit guerres. Prises ensemble, elles ont duré soixante-trois ans. La dette publique a été augmentée, pendant la première de ces guerres, de 20 millions sterlings; pendant la seconde, de 36 millions sterlings; la troisième, de 58 millions sterl.; la quatrième, de 78 millions sterl.; la cinquième, de 147 millions st.; la sixième, de 316 millions sterl.; la septième, de 619 millions sterl.; la huitième.......... Total, *douze cent soixante-quatorze millions sterlings*, ou à-peu-près *trente milliards cinq cent soixante-seize millions de francs*.

Depuis 1688 jusqu'en 1803, l'Angleterre a remboursé sur sa dette, par divers moyens, et sur-tout à l'aide du fonds d'amortissement, *deux cent ving-sept millions sterlings*, ou aux environs de *cinq milliards quatre cent quarante-huit millions de francs*. Elle est restée ainsi en débet de *mille quarante-sept millions sterlings*, ou à-peu-près *vingt-cinq milliards cent vingt-huit millions de francs*. On se demande si les avantages qu'elle croit avoir retirés de ces guerres, dont l'une lui a fait perdre l'Amérique, ont pu l'indemniser de cette effroyable dépense.

Tel est l'état où le système extravagant d'une guerre sans fin a mis l'Angleterre; quels doivent être après de tels calculs les regrets des Anglais patriotes et éclairés, lorsqu'ils jettent les yeux sur une carte d'Espagne, par exemple,

Digitized by Google

et qu'ils voyent tant de trésors dissipés, tant de sang répandu en pure perte?

« A la prise de Tarragone, dit l'*Alfred*, cette clé de la Catalogne, a succédé celle de Figuières; et s'il faut en croire les nouvelles les plus récentes de Cadix, l'armée de siége élève de nouveaux ouvrages pour battre cette place. D'après ces faits, est-il possible de douter que les Français ne fassent des progrès décisifs dans le grand œuvre de la soumission du midi de l'Espagne? On nous parle des succès passagers et peu importans des Guerillas, des marches et contre-marches exécutées par la 1re, la 2e et même la 6e armée, et cependant le ravitaillement de Figuières a excédé les bornes du pouvoir de ces différentes armées, qui ont laissé tomber Tarragone au pouvoir de l'ennemi, quoique cette place fût accessible aux secours venant de la mer. N'aurait-il pas mieux valu transporter à Tarragone l'armée de Blake, celle de Freire ou quelque autre des six armées espagnoles, que de leur laisser consumer un tems précieux en vaines disputes avec lord Wellington, ou en marches inutiles et en attaques sans succès, tentées depuis leur séparation de l'armée alliée? La vérité paraît être qu'en proposant de défendre plusieurs points, les Espagnols n'opposent de résistance effective sur aucun. Peut-on douter que Cadix ne fût tombé depuis plusieurs mois au pouvoir du maréchal Victor, sans la présence des Anglais renfermés dans cette place importante, tandis que leurs services auraient été éminemment utiles à lord Wellington? »

Ce général, en effet, ne fait autre chose qu'ordonner sans cesse des marches et des contre-marches; il se déplace sans manœuvrer utilement, il parcourt le Portugal sans l'occuper, il le ruine sans le défendre, il va du nord au midi sans inquiéter l'armée française, et sans l'empêcher de suivre le plan général de ses opérations, ce que les relations du duc de Dalmatie et du comte Dorsenne vont prouver incessamment au lecteur; en attendant, prenons une idée exacte de la situation de lord Wellington à la date du 12 août. Voici ce qu'on écrivait de son quartier-général à Albenigna:

« Nous sommes de nouveau revenus sur le terrain que nous avons occupé précédemment entre la Coa et l'Agueda, et il est très-probable que nous nous porterons en avant pour passer cette dernière rivière. Les difficultés que les distances, ainsi que la nature des routes, mettent au trans-

Digitized by Google

port de la grosse artillerie et des objets nécessaires pour un siége, nous empêcheront absolument d'attaquer Ciudad-Rodrigo; mais nous pousserons vers Salamanque, pour faire sortir les armées françaises des pays abondans où elles sont actuellement cantonnées. Si par notre manœuvre nous pouvions atteindre ce but, nous aurions gagné un point très-important. Dès que l'ennemi nous verra nous porter en forces sur Salamanque, il sera obligé de concentrer toutes ses troupes, qui sont actuellement cantonnées sur les riches territoires qui environnent Talavera de la Reina, Placencia et Coria, et de marcher sans perdre de tems vers Ciudad-Rodrigo, tandis que lord Wellington, après avoir atteint son but en l'attirant dans un pays où il ne peut exister sans se diviser, pourra le combattre avec avantage ou prendre position derrière l'Agueda, pour être à même de profiter de tous les faux mouvemens que l'ennemi pourrait faire. »

Cet ennemi dont les Anglais attendent de faux mouvemens est le maréchal duc de Raguse. Placé au centre des opérations et en face de lord Wellington, tandis que ce dernier par des mouvemens fatigans épuise son armée, le duc de Raguse garde de bons cantonnemens, se refait de ses fatigues, reçoit des renforts, des convois, des chevaux pour remonter son artillerie; et pendant que lord Wellington manœuvre, le duc de Dalmatie manœuvre aussi en assurant le siége de Cadix par la dispersion de l'armée de Murcie, et le comte Dorsenne manœuvre également en assurant la tranquillité du nord par l'anéantissement de l'armée de Gallice. Les généraux Bonnet et Reille secondent ces mouvemens dans les Asturies et dans la Navarre.

C'est de Baza, sur la route de Cordoue à Murcie, que le duc de Dalmatie fait son rapport. Il avait à combattre l'armée de Murcie, grossie par le corps de Blake qui, arrivé à Cadix, s'était de suite rembarqué et avait rejoint cette armée. Le premier engagement a eu lieu dans la journée du 7 août. Le 8 et le 9, les deux corps eurent des affaires d'avant-garde. Le 10, une très-brillante affaire de cavalerie a déterminé la dispersion des corps espagnols que les combats précédents avaient ébranlés. Ils ont été poursuivis sur toutes les routes qui sont les débouchés de la province de Murcie. Leur perte est très-considérable en tués, blessés, prisonniers; sept à huit mille hommes se sont débandés et ont rejoint leurs foyers en maudissant

Digitized by Google

les chefs de l'insurrection. Dans ces affaires on a retrouvé beaucoup de Français ou étrangers que les Espagnols avaient forcés à servir. Le régiment des Gardes-Wallones a été entiérement détruit et ses drapeaux pris. Les prises en armes, munitions, équipages, approvisionnemens, sont immenses. Les généraux et officiers que cite particuliérement le maréchal duc, comme s'étant distingués, sont le général Latour-Maubourg, commandant toute la cavalerie; le général Soult, qui commandait à l'affaire du 10; le général Godinat et le général Leval; le colonel Lallemand, le colonel Dulong, le colonel Supervic: toute la cavalerie s'est distinguée en particulier; le 10e et le 27e de chasseurs, et le 1er des lanciers de la Vistule. A l'extrémité opposée, et de son camp d'Astorga, le général Dorsenne annonce au prince major-général, qu'il a cru devoir agir contre l'armée de Gallice qui, sur divers points, présentait une force de vingt à vingt-quatre mille hommes. Les divisions Bonnet, Dumoustier et Roguet ont été dirigées sur ces points. Les mouvemens ont été exécutés avec ensemble; l'ennemi a abandonné précipitamment ses positions à Astorga et dans les environs. Nos troupes se sont établies en avant de cette place, poussant les débris ennemis en Gallice, et observant les débouchés des Asturies. Toutes les positions de l'ennemi ont été successivement enlevées avec une rapidité extraordinaire. Sur tous les points sa perte a été considérable en tués, blessés et prisonniers, en armes et munitions. L'armée de Gallice est dispersée, et ne pourra de long-tems reprendre l'offensive. Le but qu'on se proposait d'atteindre l'est en effet.

S. M. l'Empereur et Roi est parti de Compiègne le 19 de ce mois; il va visiter les côtes et la Hollande. On annonce que S. M. l'Impératrice partira incessamment pour le palais de Laken.

L'Empereur, en visitant les côtes de la Flandres et de la Hollande, y verra tout en mouvement. Suivant les dernières notes officielles, chaque jour les diverses stations anglaises sont occupées par les flottes françaises qui manœuvrent dans les parages de l'Escaut et du Texel. L'escadre de l'Escaut, disent les Anglais, est forte de 25 vaisseaux. Les Anglais s'attendent à la voir sortir, les uns disent pour aller à Toulon se joindre à celle qui y est formée et pour se porter en Sicile; d'autres disent qu'elle se rendra devant

Cadix pour attaquer en même tems cette place par terre et par mer; d'autres présument, enfin, que cette escadre est destinée pour l'Irlande. Sir Richard Strachan est chargé de l'observer. A Toulon, à Boulogne, à Cherbourg, les amiraux Emériau, Baste et Troude donnent aussi beaucoup de mouvemens à leurs équipages. Les escadres manœuvrent presque tous les jours en présence de l'ennemi, dont l'étonnement paraît extrême à la vue de ces forces dont il affectait de ne pas soupçonner l'existence, et qui se grossissant en silence et apparaissant tout-à-coup, lui préparent de vives inquiétudes et peut-être de rudes combats à livrer.

M. le duc de Cadore, ministre d'Etat, a été nommé, par décret impérial, intendant des domaines de la couronne, à la place de M. le comte Daru, précédemment nommé ministre secrétaire d'Etat. S....

ANNONCES.

Conférences de Cointeraux, au nombre de douze, divisées en quatre sections. La première renferme une nouvelle méthode pour enclore les champs, que l'auteur nomme *clôture perpétuelle et fertilisante*, laquelle sert d'engrais lorsqu'elle tombe en vétusté. En cette section est de plus un procédé neuf pour fumer les terres, et qui procure d'abondantes récoltes; ensuite le moyen de retenir les débris sur le continent, en construisant des voieries aquatiques, etc.

La seconde section contient ce qui a rapport à l'art de faire le feu, qui comprend la réparation à faire aux cheminées actuelles; des nouvelles formes de cheminées, poêles, fourneaux, étuves, chaudières; les dernières construites en pierres factices, lesquelles, en concentrant la chaleur, économisent les briques cuites, en même tems le combustible, etc.

La troisième contient de nouveaux principes sur les basses-cours, les moyens pour les bien orienter; ensuite le plan d'une maison de campagne, sa description, écrite de manière à inspirer aux jeunes gens le goût des travaux agricoles. Cette section se termine *par l'application des pierres factices aux travaux militaires*. M. Cointeraux, en cet ouvrage, enseigne divers moyens, lesquels ont déjà été approuvés par des officiers du génie.

L'auteur commence la quatrième et dernière section par *le journalier à son aise*. Il indique ensuite l'avantage de réunir les bâtimens

sans danger d'incendie; il réfute l'isolement, et passe à la construction des murs d'enclos, à leur épaisseur relativement à leur hauteur, leur appareil, la manière d'en faire usage pour les nouvelles formes à donner aux jardins et les rendre agréables, etc. etc.

Le prix des douze Conférences contenues en quatorze cahiers est de 21 fr., et 24 fr. franc de port; mais pour faciliter, l'on vend la première section, qui traite de l'Agriculture nouvelle, 5 fr.; la seconde, de l'art de faire le feu, 8 fr.; la troisième, des basses-cours, 5 fr.; la quatrième, de la construction et ses détails, 8 fr. Pour recevoir chaque section, franc de port, il faut y ajouter un fr. *S'adresser à Mlle Cointeraux, rue Traversière-Saint-Honoré, n° 39, à Paris.*

M. Cointeraux a imaginé un instrument qu'il nomme *bréaze*, lequel sert aux pères à essayer leurs terres, et à faire exécuter le moulé des pierres factices, et aux enfans à former sur une table de jolies petites maisons, châteaux, pavillons, etc. Le prix de cet instrument est de 5 fr., et du plus petit pour la jeunesse de 3 fr. Mlle *Cointeraux les expédie dans toute la France.*

Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et tableau des religions qu'ils professent. Par F. Schoell. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Schoell, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Aristomène, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, par Mme Isabelle de Montolieu. Deux vol in-12. *Seconde édition.* Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez P. Blanchard et compe, libr., rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Barême musical, ou l'Art de composer la Musique sans en connaître les principes; par J. A. S. C. Brochure grand in-8°, avec trois planches. Prix, 3 fr., et 3 fr. 10 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. S.-G.; et chez les principaux marchands de musique.

Ephémérides de P. J. Grosley, membre de l'Académie des Inscriptions, des Académies de Châlons et Nanci, etc. Ouvrage historique, mis dans un nouvel ordre, corrigé sur les manuscrits de l'auteur, et augmenté de plusieurs morceaux inédits, avec un précis de sa vie et de ses écrits, et des notes. Par L. M. Patris-Debreuil, éditeur. Prix, les 2 vol. in-12, 6 fr.; et 12 fr. l'in-8°, dont il reste peu d'exemplaires. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale,

quai des Augustins, n° 33; Debray, rue Saint-Honoré; Labitte, rue du Bac, n° 1; Delaunay, au Palais-Royal; et chez Durand, vis-à-vis le Panthéon.

Traité des locations, ou le Guide des Propriétaires, Locataires et Fermiers; dans lequel on trouve rassemblés et présentés méthodiquement les lois, réglemens et arrêts des différentes Cours d'appel et de la Cour de cassation sur les baux à loyer et les baux à ferme; des instructions sur les obligations et les droits respectifs des Propriétaires, principaux Locataires, sous-Locataires et Fermiers; les sentimens et décisions des plus célèbres jurisconsultes sur toutes les difficultés et contestations qui peuvent s'élever entre les Propriétaires, Locataires et Fermiers; les usages sur les époques d'entrée et de sortie, de paiement, de congé, sur les réparations qui concernent les propriétaires, et sur celles qui sont à la charge des locataires et fermiers; suivi de Formules de toutes espèces de baux et d'actes qui ont rapport à la location. Ouvrage utile non-seulement à tous les propriétaires, locataires, fermiers et usufruitiers, mais encore aux avocats, notaires, avoués, huissiers, et à toutes personnes chargées de régie et d'administration de biens. Par M. Léopold, ancien docteur en droit et avocat au ci-devant parlement de Paris. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Patris et comp^e, imprimeurs-libraires, rue de la Colombe, n° 4; Blanchard et comp^e, libraires, rue Mazarine, n° 30; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

VII^e, VIII^e et IX^e cahiers de la quatrième souscription, ou XLIII^e, XLIV^e et XLV^e de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ces trois cahiers contiennent deux planches gravées en taille-douce, et la carte géographique de Buenos-Ayres, du Chili et de la Patagonie, avec les articles suivans : Lettres sur la Galitzie ou Pologne autrichienne; par M. Schultes, conseiller de S. M. le roi de Bavière. (Détails sur les gorales ou montagnards de la Galitzie. Manière de vivre de la haute noblesse. Economie rurale et publique. Description de la ville de Léopol. Mœurs des Rousniaques.) — Mémoire sur le Montenegro, canton de l'Albanie turque; par M. Adrien Dupré, attaché au ministère des relations extérieures. — Dissertation sur la colonne de Cussy; par M. Grivaud, d'après les papiers de M. Pasumot. — Lettre sur le canton d'Elbersfeld, dans le grand-duché de Berg, accompagnée de notes de statistique, par M. de Sokolnicki, général de division. — Le premier Robinson; par M. Rosenstein. — Description de l'Archipel de Chiloë, au sud du royaume de Chili, traduit de l'espagnol, du

Viajero Universal de D. Pedro de Estala. — Etat actuel du Kamtschatka, d'après Krusenstern. — Relation de l'établissement anglais dans la baie de Honduras, par le capitaine Henderson, et divers autres articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Les Recherches Mathématiques, par M. Coytier. — *Premier mémoire*. — Prix, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 35 c. franc de port. Chez Eberhart, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 12.

GRAVURE. — C'est avec plaisir que nous annonçons deux estampes d'après M. Demarne, peintre de la ci-devant Académie de peinture, dont les tableaux, aussi ingénieux que vrais, n'offrent aux amateurs que des souvenirs agréables et des illusions douces : soit qu'il nous transporte au milieu des travaux de la campagne, ou dans l'intérieur d'un ménage villageois, ou sur une grande route, l'amateur s'identifie insensiblement avec le sujet qu'il considère, et devient, sans s'en apercevoir, acteur dans la scène que l'on lui présente.

Les deux tableaux de ce maître que M. Devisme vient de graver, représentent l'un *la vue d'une grande route près de Paris*, et l'autre *la vue d'un canal de France*. Ces deux estampes intéressantes joignent, au mérite de l'exécution, celui de bien rendre l'esprit et la touche du peintre, et ne peuvent manquer de plaire au public, qui désire depuis long-tems voir la gravure multiplier les productions d'un peintre qui tient le premier rang dans son genre. Prix, 12 fr. chaque estampe. A Paris, chez Monfaldy et Devisme, graveurs, rue de l'Odéon, n° 25 ; et chez tous les Marchands d'Estampes.

MESSIEURS, le vœu que plusieurs journaux ont exprimé de voir publier en France les *Lettres de Mme la marquise du Deffand à M. Horace Walpole*, publiées vers la fin de 1810, à Londres, en 4 vol. in-8°, va être rempli. Dûment autorisés à cet effet, nous avons mis cet intéressant ouvrage sous presse, et ferons en sorte de l'offrir bientôt à la juste curiosité du public.

Veuillez bien, Messieurs, donner à cet avis une petite place dans votre journal. TREUTTEL et WURTZ, *rue de Lille*, *n°* 17.

Paris, le 17 septembre 1811.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

DEPT DE LA SEINE
5 cen

N° DXXXII. — *Samedi* 28 *Septembre* 1811.

POÉSIE.

LA JEUNE MÈRE.

IDYLLE.

Phébé quittait les cieux, dans les cieux à son tour
L'aurore au teint vermeil signalait son retour;
La nuit disparaissait en repliant ses voiles,
Et le feu mourant des étoiles
Allait s'éteindre au rayon d'un beau jour;
Les oiseaux cachés sous l'ombrage
Célébraient ce moment par leurs concerts nouveaux,
Et Zéphyre, échappé du tranquille bocage,
Caressait la verdure, et les fleurs, et les eaux.

Précipitant ses pas guidés par le mystère,
De sa main écartant l'épineux églantier,
Déjà du vallon solitaire
La tendre Zulima parcourait le sentier.
Soudain sa marche ralentie,
Se porte vers un mont révéré du pasteur,
Et que l'agile voyageur
Visite avec mélancolie.

Digitized by Google

Du Tibre dominant les aspects gracieux,
Un temple y montre au loin ses débris orgueilleux;
Le tems, qui renversa son fastueux portique,
A respecté l'autel protégé par les Dieux.
Zulima s'arrêta devant son marbre antique.
Comme au jour de l'hymen ses légers vêtemens
Offraient du lis la blancheur ravissante;
On croyait sur son teint voir la rose naissante
Bannir de la douleur les vestiges récents;
Sa molle chevelure, aux vents abandonnées,
Laissait voir un front pur, siége de la candeur;
Son ame d'un secret bonheur
Paraissait encore étonnée.
Au pied du saint autel que parfuma l'encens,
Elle épandit les fleurs dont elle était parée,
Et bientôt de ces lieux troublant la paix sacrée
Sa voix fit éclater ces chants:

Dieux immortels! de ma reconnaissance
Ecoutez les accens, recevez les tributs:
Un gage de l'hymen comble mon espérance;
Pour moi, que pouviez-vous de plus?
De mon partage heureuse et fière,
Toujours je veux bénir et chanter votre loi;
Phébus dans sa vaste carrière
Ne verra point d'objets plus fortunés que moi.
Mais si des plus chastes délices
Vos bienfaits précieux me surent enivrer,
De nouveau soyez-moi propices,
Alors que pour mon fils j'ose vous implorer.
Que les jeux bercent son jeune âge!
Que la félicité préside à ses beaux ans!
Qu'il cherche les conseils du sage,
Et trouve d'un ami tous les soins complaisans!
Si du sort un arrêt funeste
Venait à l'écarter des chemins du bonheur,
Que dans ses douleurs il lui reste,
Pour soutien, l'espérance, et pour guide, l'honneur!
Qu'il sache à la pompe importune
Préférer les attraits d'un modeste séjour;
S'il est trahi par la fortune,
Qu'il soit de ce malheur consolé par l'amour!

Digitized by Google

Puissent l'amour et la constance
Multiplier pour lui tous les plaisirs du cœur;
Et puisse l'aimable innocence
N'avoir point à gémir de sa coupable ardeur!
Moi, je vais protéger sa vie,
Je vais de tous mes jours lui vouer les instans;
Ces doux soins bornent mon envie;
Est-il un autre prix des plus chers sentimens?
Dieux immortels! de ma reconnaissance
Ecoutez les accens, recevez les tributs;
Un gage de l'hymen comble mon espérance,
Pour moi, que pouviez-vous de plus?

Au ciel ainsi Zulima rendait grace,
Et croyait de ses chants frapper les seuls échos;
Cependant son époux, le sensible Mélos,
Chargé du jeune Evandre, avait suivi ses traces;
Il vient de recueillir les plus touchans accords.
Sa main au faible arbuste enlève à l'instant même
Un rameau verdoyant qu'il courbe en diadême;
Vers sa compagne il vole en ses heureux transports,
Sur sa tête charmante il pose une couronne.
O Zulima! dit-il, la vertu te la donne.
Zulima se récrie.... Elle presse à-la-fois
L'époux qui la chérit, et l'enfant qu'elle adore;
Elle voudrait parler encore,
Et le bonheur éteint sa voix.

Mme Desroches.

LA MODESTIE.

A Sophie H**, *qui m'a donné ce sujet à traiter.*

Du sujet que tu me proposes,
Modèle aimable et plein d'attraits!
Je vais peindre dans quelques traits
Ce doux charme qui fait que des cœurs tu disposes.

Compagne des vertus, des grâces, des talens,
L'aimable modestie, au front toujours tranquille,
Fuit les fats et les ignorans,
Et près du vrai mérite a choisi son asyle;

Ainsi de son parfum exhalant la douceur
L'humble fleur du printems, l'aimable violette,
Modeste en son séjour, comme dans sa couleur,
Sous un épais gazon a choisi sa retraite.
La colombe au fond de nos bois
Nous dérobe son blanc plumage;
Le rossignol ne vient point de sa voix
Faire à la ville un pompeux étalage;
La fleur des champs au plus simple berger
Offre sa couleur pure et vive,
Et la pudique sensitive
Se retire et frémit sous un doigt étranger.

Ainsi, mon aimable Sophie,
Sans la divine modestie
Nul attrait ne saurait charmer:
Du vrai talent c'est l'apanage;
Par elle il sait se faire aimer,
Et même de l'envie il obtient le suffrage.

Par Mlle CAROLINE METZGER, âgée de seize ans.

ÉNIGME.

FAIT pour éclairer tout le monde,
Combien il est fâcheux que ma vertu se fonde
Auprès du feu! je ne vais que de nuit;
Lorsque je conduis l'un, un autre me conduit.
J'ai pour ceux que je sers un dévoûment extrême,
Je ne vis que pour eux et j'expire de même.

S........

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, écoutez un instant;
Vous me vîtes dans votre enfance,
Et peut-être en me feuilletant,
Plein du feu de l'impatience,
Tout en jurant et me jetant,
Vous maudissiez mon existence.

Digitized by Google

Aujourd'hui je m'offre à vos yeux,
Changez, retournez mon essence,
Vous trouverez un fruit délicieux
Qui vient loin des bords de la France;
Et ces hommes officieux
Dont les mourans désirent la présence.
Vous trouverez encore une divinité
Dont on craint la triste assistance;
Un attribut de l'abondance;
Un golfe; une circonférence.
Vous trouverez cet asyle écarté
Que cherche un pieux solitaire;
Ces écrits que dresse un *notaire;*
Ce que doit être tout docteur,
Ce qu'il enseigne enfin; et ces mots *ton, race, aire,*
Et ce que femme ne peut faire.
Remarquez-y ce que craint un voleur;
Un minéral; une belle rivière;
Ce qui contient les présens de Bacchus;
Ce que l'oiseau construit pour sa famille;
Ce métal qui nous rend les amis assidus;
Ce qu'en se mariant reçoit honnête fille.
Vous y verrez, lecteur, ce qu'on fait chaque jour
Les armes de Pyrrhus, d'Achille et de l'Amour;
Une pyramide arrondie,
Et deux oiseaux de basse-cour;
Cet élément qui nous donne la vie;
Ce que ne fait jamais la crainte et la douleur.
Vous y verrez ce mot qui nous peint la colère;
Un instrument de carnage et d'horreur;
Enfin le produit de l'abeille;
Une danse où l'on forme un rond;
Et le chef-d'œuvre de Corneille;
L'action que ne pourra jamais faire Harpagon.
Vous y pourrez voir cette ville
Qui résista dix ans à la valeur d'Achille;
Ce que l'on voit auprès du feu;
Un espèce de port; un grand volcan; un Dieu;
Deux animaux ignorans et stupides;
Un négatif; et ces filles timides
Dont le séjour est un couvent.
Il faut y voir une mesure;

Digitized by Google

Ce qui sert en musique ; un instrument à vent,
Et ce qui par nos soins embellit la nature,
Et la dégrade très-souvent.
On y pourrait encore, en creusant sa cervelle,
Trouver dix mille mots, et cette œuvre immortelle
Qui chante les héros, l'amour et les combats ;
Un animal qui redoute les chats ;
Une ville d'Egypte et puissante et rebelle
Qui ne put arrêter l'effort de nos soldats ;
Ce mont fameux où Junon et Pallas
De la belle Vénus se disputaient l'empire ;
Enfin, lecteur, enfin tout ce qu'on peut vous *dire*.

A. F., *élève de l'Ecole Militaire de Saint-Cyr.*

CHARADE.

A mon premier, dit-on, est la toute-puissance,
N'importe la longueur, la forme, la couleur :
Aussi de mon dernier ne dirai la nuance,
Et sur mon entier seul j'appelle le lecteur.
Il se souviendra bien, s'il a de la mémoire,
De deux brigands fameux, même d'un empereur,
Qui portèrent mon nom qu'a remarqué l'histoire.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Maximum*.
Celui du Logogriphe est *De* (article).
Celui de la Charade est *Précaire*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

L'ASTRONOMIE, poëme en quatre chants; par P. PH. GUDIN, correspondant de l'Institut. *Nouvelle édition.* A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur-libraire pour les mathématiques, l'astronomie et la marine, rue Jacob. — Un vol. in-8°.

LA première édition de ce poëme parut en l'an IX (1798). Ce n'était qu'un essai. L'auteur n'en répandit qu'un petit nombre d'exemplaires, pour recueillir, non des éloges, mais des avis. Les observations qu'il a reçues, ses propres études, et les nouvelles découvertes faites depuis la publication de son ouvrage, lui ont fait une loi et lui ont fourni les moyens de le refondre en entier, de lui donner tous les développemens qui y manquaient; et ce second travail a produit un poëme qu'on peut regarder comme nouveau.

Le premier contenait, dans trois chants, où l'auteur ne s'était presque livré à aucun détail, l'histoire de l'astronomie jusqu'au tems de Descartes, et depuis Descartes jusqu'à nos jours; l'état du ciel et une espèce d'épilogue sur l'audace de l'homme inspiré par le génie des découvertes. Le second est divisé en quatre chants, dont chacun est presque double en étendue de ce qu'il était auparavant, embrasse des objets qui n'y étaient même pas indiqués, et contient, sinon des épisodes proprement dits, au moins des digressions et des accessoires, qui y mettent de la variété et l'espèce d'intérêt dont le sujet était susceptible.

Après une invocation où l'on peut reprendre peut-être des idées et des expressions trop vagues, l'auteur se propose dans son premier chant de déployer la grandeur et la magnificence du spectacle des cieux. Le vague que je suis tenté de trouver dans son début, vient de ce qu'il ne s'est pas assez rendu compte de ce mot *Nature*,

Digitized by Google

si souvent employé, sans que l'on en ait bien fixé le sens :

> Moteur de ma pensée, et du ciel, et des mondes,
> Toi qui sans cesse agis, qui produis, qui fécondes,
> Et détruis ou maintiens tous les êtres divers,
> Fille d'un Dieu, Nature, ame de l'Univers,
> Puissance interposée entre l'homme et Dieu même,
> Sois ma muse, etc.

La Nature considérée comme fille d'un Dieu n'est point l'ame de l'Univers; elle est l'Univers même, dont Dieu qui l'a créé est le moteur et le conservateur. C'est lorsqu'on prend la Nature pour Dieu lui-même, qu'on peut l'appeler ame de l'Univers; c'est alors que l'on peut dire qu'elle est le moteur de la pensée, du ciel et des mondes. Dans aucun des deux sens on ne doit voir en elle une *puissance interposée entre l'homme et Dieu* : une puissance ne s'interpose que pour empêcher de parvenir à un objet, et ce n'est sûrement pas là ce que l'auteur veut dire. Je sais combien et l'une et l'autre de ces deux acceptions est au-dessus de notre faible intelligence, mais sans comprendre aussi nettement ce qu'on dit quand on les emploie que lorsqu'on parle d'objets palpables et sensibles, on y peut mettre une clarté et une vérité relatives, qui me semblent manquer à cette invocation par la raison que j'indique et qu'il serait trop long de développer.

Suit une exposition des recherches faites par les savans sur les premiers peuples qui ont cultivé l'astronomie. Faut-il en attribuer l'honneur aux Chaldéens, aux Indiens, aux habitans de l'Egypte, ou de l'Abyssinie? Le poëte avoue qu'aucune de ces opinions n'est suffisamment démontrée. Hélas! dit-il, l'incertitude

> Est souvent le seul fruit que recueille l'étude.

Revenu ensuite à ses descriptions, il explique la division du tems par le mouvement apparent du soleil et par le mouvement vrai de la lune. Enfin le spectacle de tout ce grand ensemble, l'ordre et la sagesse qui y règnent

le conduisent à y reconnaître l'ouvrage de Dieu, dont ils attestent l'existence.

L'Univers tout entier proclame sa puissance ;
Le ciel rend témoignage à sa magnificence,
La terre à sa bonté ; ton cœur, ton propre cœur
De ses bienfaits sans nombre atteste la grandeur.
Il palpite, il s'émeut, il est sensible, il aime :
Il aime ! Ah ! ce seul mot nous peint l'Etre suprême :
C'est le plus beau présent qu'il ait fait aux mortels.
L'amour a le premier érigé des autels ;
C'est ce besoin d'aimer, d'être estimé, de plaire,
Qui rendit aux humains le succès nécessaire.
Dans les travaux de Mars il soutient le héros,
Apprend au nautonnier à surmonter les flots,
Mêle un charme à la tombe où s'enferme Artemise,
Inspire au fond du cloître et console Héloïse,
Eveille avant le jour l'élève des beaux arts,
Et, dans la nuit, au ciel attache mes regards.

Le commencement du second chant pourrait être regardé comme un hors-d'œuvre. L'auteur passe en revue et caractérise la plupart des grands poëtes anciens et modernes. Cela peut paraître étranger à son sujet, mais il a pris soin de l'y rattacher par la manière dont il commence et dont il finit.

Oui, je veux contempler des sommets du Parnasse
Les signes éclatans qui brillent dans l'espace....
Mais qui peut m'y conduire ? Est-ce Manilius,
Astrologue égaré sur les pas d'Aratus ?
Homère ? Il n'a chanté que les rois et la guerre....
Hésiode ? Il n'a peint que les jours, les semaines,
Nos travaux renaissans, nos renaissantes peines.
Emule de tous deux, Virgile dans ses chants
Nous apprit comme on peut fertiliser les champs.
Vole-t-il aux combats, il mêle *à tant d'alarmes*
Du plus touchant amour les douceurs et les charmes.

De là Lucain, Horace, Ovide, Lucrèce; puis un retour vers les poëtes grecs, Pindare et les autres lyriques; et ensuite Euripide, Sophocle, Ménandre, mais qui ne sont mis en scène que pour amener leurs rivaux

Digitized by Google

français, Corneille, Racine, Molière, Voltaire; et autour de ce dernier l'Arioste et le Tasse qui l'admirent, Boileau qui l'applaudit, Shakespear et Milton qui adoucissent à sa voix le ton de leur lyre; et plus loin Phèdre, Esope, Pilpay qui conduisent La Fontaine parmi des fleurs, et Théocrite qui couronne les bergers de Gessner. Ainsi donc toutes les places sont occupées sur le double mont, et parmi tant de grands poëtes, il n'en est point que celui de l'astronomie puisse prendre pour guide. Parmi les modernes, le savant Boscowich lui-même qui a chanté en beaux vers latins les éclipses, et Noceti chantre de l'Iris et de l'Aurore boréale n'ont franchi que les bords de la lice où il prétend courir. Eh bien! dit-il,

> Eh bien! je marcherai dans des routes nouvelles,
> Je ne serai porté que sur mes propres ailes;
> Seul je m'élancerai d'un vol audacieux
> Du Parnasse à l'Olympe et de l'Olympe aux cieux.

On voit par le commencement et par la fin de ce morceau que M. Gudin a senti l'objection qu'on pouvait lui faire, et qu'il a voulu la prévenir. Il pouvait n'y donner aucune prise, en faisant une revue, non de tous les poëtes indifféremment, mais de tous les poëtes didactiques anciens et modernes, ce qui eût été nouveau dans un poëme et bien placé dans le sien. Il eût parlé comme il le fait d'Aratus, de Manilius, d'Hésiode; mais il eût mieux caractérisé Lucrèce; Virgile n'eût paru que comme auteur des Géorgiques, et Horace comme législateur du Parnasse. Parvenu aux modernes, avant de passer en France, où il n'eût trouvé d'abord que Boileau, il aurait pu faire une ample moisson en Italie où dès le seizième siècle l'agriculture avait été poétiquement chantée par l'Alamanni, les abeilles par Ruccellaj, les vers-à-soie par Tesauro, la navigation par Berardino Baldi; il y eût trouvé dès le siècle précédent, sur le sujet même qu'il a traité, l'*Urania* ou *de Stellis* de Pontanus, poëme latin en six grands livres (1), malheureusement infecté des rêves de l'astrologie comme celui de

(1) En y comprenant celui *de Meteoris*.

Digitized by Google

Manilius, mais où les descriptions astronomiques sont souvent exprimées en beaux vers. Il aurait enfin rencontré dans le dix-huitième siècle, parmi un grand nombre de poëmes didactiques de toute espèce, outre les trois poëmes latins qu'il a cités, le poëme italien de Cassola intitulé l'*Astronomie*, que je me rappelle lui avoir indiqué en rendant compte, dans *la Décade*, de la première édition du sien; ouvrage incomplet sans doute, quoique en six chants, et assez superficiel, mais où plusieurs détails sont heureusement traités, et poétiquement rendus.

Rien n'empêchait que de retour en France, après avoir rendu à l'auteur du poëme de *la Religion*, l'hommage dû aux beaux vers qui y sont et au nom de Racine, il ne parlât de Voltaire dans les mêmes termes qu'il l'a fait :

> Et toi qu'on surnomma l'*Hercule littéraire*,
> Philosophe, poëte, érudit et penseur,
> Toi de l'humanité la gloire et le vengeur,
> Voltaire! de Newton tu résous les problêmes, etc.

Je sais qu'en parlant ainsi on encourt la disgrâce de certains esprits que la gloire de Voltaire offusque, et qui croient l'avoir obscurcie chaque fois qu'ils se sont agités dans leurs brouillards; mais M. Gudin paraît avoir pris son parti là-dessus comme tout homme sensé doit le prendre; je le vois par la note qu'il a jointe ici à son texte, et dans laquelle il fait un éloge aussi complet que mérité de ce grand homme. Je voudrais seulement qu'après ces quatre vers il s'arrêtât particulièrement sur le mérite qu'a eu Voltaire d'exprimer le premier dignement dans les siens les grandes vérités de la physique et du système du monde; c'est de cela principalement qu'il s'agit ici, et c'est ce qui ramenait naturellement l'auteur à son sujet.

Mais il est tems que j'y revienne moi-même. Dans ce second chant, le spectacle des cieux lui rappelle les erreurs où, à ce même spectacle, l'imagination entraîna presque tous les anciens peuples, ce qui le conduit à l'histoire de l'astronomie depuis les Chaldéens jusqu'à Descartes. Cette partie est terminée par les découvertes

Digitized by Google

du grand Galilée, rendues avec justesse et animées d'un mouvement poétique dans dix-huit vers dont les deux ou trois premiers seulement sont un peu faibles. Il n'avait garde d'oublier ensuite la persécution à laquelle Galilée fut en butte pour prix de ses travaux, de ses découvertes, de son génie, et pour avoir osé soutenir que la terre tourne autour du soleil. Le style de l'auteur prend ici un ton satyrique, qu'on lui pardonne. Où serait-il mieux placé qu'en attaquant à-la-fois l'injustice, la barbarie et la sottise?

Des cardinaux souillés du nom d'inquisiteurs,
Ignorans décorés du titre de docteurs,
Au tribunal des sots osent citer le sage.
Ses travaux, ses vertus, ses succès, son grand âge,
Ne touchent point ces cœurs de sa gloire envieux.
Ils veulent qu'il retracte à genoux devant eux
Ce qu'a vu son regard ou plutôt son génie;
Œuvres du créateur, on veut qu'il vous renie!
Qu'il cesse d'enseigner dans ses doctes écrits
Les merveilles de Dieu dont les cieux sont remplis!
« Ces grandes vérités par ses soins découvertes
» Sont des portes encore à l'hérésie ouvertes, »
Disent-ils, et traitant le vrai d'absurdité,
Ils condamnent l'auteur à la captivité,
A la prière, au jeûne, au pain de pénitence.
Bentivoglio lui seul parla pour sa défense....
. . . .
Subissant cet arrêt où leur honte se lit,
Le sage, ferme et fier, se relève, sourit,
Montre du pied la terre, et dit à l'assemblée :
« Elle tourne : elle emporte et vous et Galilée. »

M. Gudin a préféré rappeler ici le vers heureux de Racine le fils, qu'il cite dans une note :

La terre nuit et jour, à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle,

plutôt que d'y placer le mot simple et énergique de Galilée quand il eut entendu sa sentence : *E pur si muove*; à sa place j'aurais mieux aimé l'employer, et après avoir qualifié, comme elle le mérite, cette sen-

Digitized by Google

tence d'un tribunal qui en a tant prononcé de semblables, ajouter aussi simplement que Galilée même :

> Le sage en l'écoutant,
> Dit avec un sourire : « Elle se meut pourtant. »

Le troisième chant offre de grands objets dans l'histoire de l'astronomie depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à nos jours ; les voyages des astronomes pour fixer la mesure de la terre, et pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; les découvertes de cinq planètes, de plusieurs satellites et d'une multitude d'étoiles. J'avoue que je ne saisis pas bien ce que l'auteur a voulu dire dans le début de ce chant. Il recommande de ne rien imaginer, il proscrit l'imagination dans la partie peut-être de son poëme la plus capable de la frapper, et qui célèbre des opérations et des découvertes dont plusieurs sont dues à cet élan vers la vérité qui est tout entier dans l'imagination. Sans doute Herschel assis dans son télescope, car il en a fait d'une dimension si grande, que l'observateur peut s'y asseoir, MM. Piazzi, Olbers et Harding, dans leurs observatoires n'ont rien imaginé ; ils ont regardé plus attentivement ou plus heureusement, ils ont bien observé, et les fruits de leurs observations ont enrichi l'astronomie ; mais quand Maupertuis et ses hardis et savans compagnons quittent Paris pour les glaces du pôle, quand La Condamine et les siens vont braver les feux de l'équateur, n'est-ce pas l'imagination qui les meut et qui les soutient ? L'esprit conçoit de grandes pensées, l'ame de nobles sentimens ; mais si l'imagination ne s'allume, si elle ne porte en avant l'être animé pensant et sensible, la force d'inertie s'en empare, et il reste inutile au monde avec ses sentimens et ses pensées.

Quand l'auteur dit :

> Veux-tu t'instruire ? observe, éprouve et doute encore...
> Mais n'imagine rien,

s'il entend seulement qu'en étudiant les sciences et en les expliquant, il faut procéder de vérités en vérités, donner tout à l'observation, à l'expérience, beaucoup

Digitized by Google

au doute et rien à l'imagination, il a tellement raison que ce n'était pas la peine de le dire. L'imagination, ajoute-t-il,

> Ne convient qu'aux tableaux des enfans d'Apollon,

et il explique comment leur goût pour la fiction et pour la fable s'allie avec l'amour de la vérité; c'est en parant la vérité des attraits de la fable qu'ils lui donnent accès auprès des rois; c'est lorsque Despréaux et Corneille accoutumaient l'oreille de Louis XIV à entendre la vérité que Huyghens et Cassini lui montrèrent dans les cieux l'anneau de Saturne et ses cinq lunes, qu'ils appelèrent les astres de Louis. Il faut convenir que l'enchaînement de ces idées n'est pas très-naturel, et que la première ne conduit ni nécessairement ni même convenablement aux autres.

Si l'imagination appartient sur-tout aux poëtes, ils doivent observer dans leurs inventions cette règle des convenances qui seule donne aux fictions un air de vérité. Par exemple, au lieu de dire sèchement que Louis-le-Grand fonda l'Académie des Sciences, l'auteur dit qu'il ouvrit un temple à l'instruction, aux sciences; cela est fort bien; il a voulu ensuite faire entendre que l'examen seule présidait aux études et aux découvertes, et il a dit:

> Les savans, dans ce temple, assis près de l'autel,
> Elurent l'Examen pour pontife suprême.

La règle des convenances ou des rapports est blessée par ce seul mot, *les savans*. Cette confusion de personnages réels avec un personnage idéal, ou avec l'Examen personnifié, égare l'imagination qui ne sait plus où elle est, ni où on la conduit. Si *les Sciences*, aussi personnifiées et assises près de l'autel, avaient élevé l'Examen au grand pontificat, l'élection était poétiquement valable et les rapports étaient rétablis.

M. Gudin a mis du mouvement dans le départ de nos savans pour leurs expéditions astronomiques; peut-être pouvait-il en mettre encore davantage, mais ce morceau, tel qu'il est, ne peut qu'intéresser tous les Français amis de la gloire de leur patrie. L'auteur a voulu consacrer la

Digitized by Google

mort courageuse de l'abbé Chappe, l'un de ces savans. Il ne s'est trompé que dans les couleurs dont il s'est servi pour ce tableau : il y a encore violé, à ce qu'il me semble, la règle des rapports. Ce savant estimable mourut d'une épidémie pestilentielle, à la pointe de la Californie; il en était presque guéri, lorsque voulant observer une éclipse de lune, l'air mal sain de la nuit lui occasionna une rechute dont il mourut. C'est ce que M. Gudin rapporte dans une note, mais ce qu'il est impossible de deviner dans ses vers où il ne dit rien du genre de cette mort, où il s'écrie :

> Que de sang quelquefois coûte la vérité !

et où il compare le dévouement de Chappe à celui de Codrus.

Un morceau qui s'annonce encore avec plus de mouvement, mais où il y a quelques longueurs, c'est celui des découvertes récentes que l'astronomie a faites.

> Mais qu'entends-je ? et quels cris partent de la Sicile ?
> Les volcans réveillés, qui dormaient sous l'Etna,
> Ont-ils couvert de feux les campagnes d'Enna,
> Englouti Syracuse ou dévoré Messine ?
> La lave fume-t-elle à travers leur ruine ?
> Non ; ces cris sont de joie, et le nom de Cérès
> Retentit à l'entour de ces riches guérêts
> Où jadis avec pompe elle fut adorée ;
> Où par des vers si doux Moschus l'a célébrée (1).
> On ne l'a point revue en ces fertiles champs,
> Un autre objet y meut les cœurs reconnaissans.
> Ils marquent de son nom la planète inconnue
> Que Piazzi le premier vient offrir à leur vue.

Ce rapprochement entre Cérès nouvellement découverte dans les cieux par un Sicilien et l'antique Cérès jadis adorée en Sicile, est ingénieux et poétique. Par un tour à-peu-près semblable, l'auteur trouve aussi des rapports entre Pallas découverte en Allemagne par

---

(1) J'avoue que je ne sais à quelle idylle de Moschus ce vers peut se rapporter ; peut-être l'auteur s'est-il rappelé confusément un *Hymne à Cérès* ; mais il est, comme on sait, de Callimaque.

Digitized by Google

M. Olbers, et la déesse des sciences et des combats, également adorée aujourd'hui à ces deux titres par *les* Germains. Il en prend occasion d'adresser à cette déesse une invocation épisodique, sorte d'ornement qui serait déplacé dans un traité sur la science, mais qui ne l'est pas dans un poëme dont cette science est l'objet. Il n'est point d'ailleurs d'ami de l'humanité qui ne partage les vœux exprimés dans cette prière :

Déesse des beaux arts, des sciences, des armes,
Reviens, et de la terre apaise les alarmes ;
Etouffe aux cœurs des rois la folle ambition ;
. . . .
S'ils contestent entr'eux, que ce soit de clémence,
De respect pour les lois, d'équité, de prudence,
Du grand art de borner leur propre autorité,
De maintenir la paix, les mœurs, la liberté.
Du Dieu qui nous créa s'ils sont la vive image,
Sans se livrer la guerre ils ont assez d'ouvrage.

M. Gudin n'applaudit pas de même au nom de Junon, plus récemment donné, aussi en Allemagne, à la planète découverte par M. Harding.

Mais Junon, reine altière, implacable, jalouse,
Offre tous les défauts qu'on craint dans une épouse.
Cet emblème est inique, impie, injurieux, etc.

Peut-être est-ce prendre un peu trop sérieusement la chose, et trop s'arrêter au caractère difficile de l'épouse de Jupiter, tandis que ces bons Allemands, sans doute, n'ont pensé qu'à sa dignité.

Le reste de ce chant est assez vide. L'éloge d'Herschel, celui de M. de Laplace, amènent avec un peu d'effort la description d'une tempête, au milieu de laquelle le poëte présente seulement pour moyen de salut aux navigateurs les connaissances astronomiques. Il passe à l'éloge des sciences en général, et au tableau du bien qu'elles font aux hommes, sur-tout en écartant, en détruisant les erreurs et les préjugés nuisibles. Il a réservé pour la fin une place honorable à son ami feu M. de Lalande : il le met en scène, il le voit, lorsqu'il méditait lui-même sur

Digitized by Google

les bienfaits des sciences, et qu'il s'occupait de les consacrer dans son poëme, venir lui annoncer la démonstration qu'il vient de faire du mouvement de translation du soleil et de tout notre système planétaire.

> Cet astre, me dit-il, ne garde point sa place;
> En tournant sur lui-même il nage dans l'espace, etc.

Cela fait remonter un peu loin la composition de ce poëme, ou descendre beaucoup plus loin qu'il ne faut dans le dix-huitième siècle la découverte de Lalande; car ce fut en 1776 qu'il lut à l'Académie un mémoire sur ce sujet; mais ce léger anachronisme importe peu, et l'on ne peut blâmer le chantre de l'Astronomie d'avoir rendu cet hommage à un savant qui l'a si bien servie.

GINGUENÉ.

(*La suite au numéro prochain.*)

DE LA SEINE 5. Cent.

PIÈCES DE THÉATRE de M. ALEXANDRE PIEYRE, correspondant de l'Institut et associé des Académies du Gard et de l'Hérault. — Deux vol. in-8°. — Prix, 8 fr., et 10 fr. francs de port. — A Paris, chez *Maradan*, lib., rue des Grands-Augustins, n° 9; au Théâtre Français et à l'Odéon; chez *Vente*, libraire, boulevard des Italiens, n° 7.

POURQUOI faut-il qu'un auteur dont le talent a suffi pour produire un très-bon ouvrage, n'ait pas toujours assez de goût pour faire lui-même justice des productions plus que médiocres qui peuvent échapper dans la suite à sa dangereuse facilité? Pourquoi du moins n'a-t-il pas le bon esprit d'exécuter cette justice lorsqu'elle est faite par d'autres? Pourquoi s'obstine-t-il à appeler du jugement des comédiens et du public? Ces questions, sans doute, ne sont pas nouvelles; plus d'un recueil d'*œuvres complètes* a déjà pu les suggérer; mais la vérité nous force encore, quoiqu'à regret, de les appliquer à M. Pieyre. Tout le monde a déjà reconnu dans l'*Ecole des Pères* l'ouvrage estimable auquel peut-être il aurait dû se borner. Nommer cette comédie, c'est en faire

Digitized by Google

l'éloge : le succès constant qu'elle obtient au théâtre, la distinction flatteuse qu'elle valut à l'auteur de la part de Louis XVI, seront confirmés sans doute par l'équitable postérité. On remarquera toujours que l'*École des Pères*, jouée un an après l'*Inconstant* de Collin-d'Harleville, contribua avec les autres pièces de cet auteur, avec les *Etourdis* de M. Andrieux, à ramener parmi nous le goût de la bonne comédie. La partie favorable de notre jugement n'a donc pas besoin d'être justifiée ; mais il est juste et nécessaire de montrer que nous ne sommes pas moins équitables en condamnant qu'en approuvant.

Parmi les pièces de M. Pieyre qui ne peuvent rien ajouter à sa réputation, se présentent d'abord ses *Amis à l'épreuve;* nous n'en dirons que quelques mots. Le sujet n'en est pas neuf ; il s'agit de deux amis rivaux qui veulent se céder réciproquement leur commune maîtresse. L'amant aimé est pauvre, suivant l'usage ; l'amant rebuté est riche, comme c'est l'usage aussi. Ce dernier, comme on s'en doute bien, obtient l'honneur du sacrifice, l'autre en recueille le profit ; et l'on devine également quelle figure peut faire cette intrigue de roman resserrée dans un petit acte.

Orgueil et Vanité est la pièce qui dans l'ordre des tems doit suivre les *Amis à l'épreuve*. Elle est en trois acte. La *Vanité* y est représentée par la femme d'un négociant retiré du commerce, qui veut absolument être aggrégée à la bonne compagnie d'une capitale de province où brillent la noblesse et le parlement. L'*Orgueil* y paraît sous les traits des dames titrées et des dames de robe qui abreuvent de dégoûts la pauvre M^me^ Patin. Les changemens que la révolution apporta dans nos mœurs, empêchèrent, dit notre auteur, que cette pièce fût jouée... En ce cas, la révolution lui rendit un service qu'il n'a point assez reconnu. Cette comédie est d'un intérêt et d'un comique médiocres. M. Pieyre convient qu'il en doit plusieurs scènes aux *Donne Puntigliose* de Goldoni ; les spectateurs se seraient bien vite aperçus qu'elle ressemble pour le fond à plusieurs pièces de Dancourt, qu'elle rappelle le *Bourgeois Gentilhomme*, et mieux encore l'*École des Bourgeois ;* et l'on peut raisonnable-

Digitized by Google

ment douter qu'ils eussent applaudi à cette pâle contre-épreuve.

Ce n'est point la révolution qui a privé des honneurs de la scène *le Garçon de cinquante ans*, comédie en vers et en cinq actes. Elle a été refusée obstinément par les comédiens, et M. Pieyre lui-même ne se flatte pas qu'elle paraisse avant que lui-même ou ces comédiens n'ayent *disparu*. C'est ajourner un peu loin (nous l'espérons du moins), le triomphe de cet ouvrage. Mais M. Pieyre ne ferait-il pas mieux de l'ajourner indéfiniment? Il est bien aisé de voir pourquoi sa pièce n'a pu être jouée. Le sujet est le même que Collin a traité avec tant de succès dans son *Vieux Célibataire;* et nous croyons qu'il a été plus facile à notre auteur de faire autrement que de faire mieux. Son héros Cléon ne ressemble en effet nullement à M. Dubriage. Celui-ci est tout-à-fait sur le déclin de l'âge; il n'a plus d'amis, soit que la mort les lui ait enlevés, soit que sa société ne leur soit plus agréable : il n'a de parens que des cousins ridicules et un neveu qu'on a su lui rendre odieux. Dans ce parfait isolement, quelle merveille que sa gouvernante, liguée avec son intendant, soit parvenue à s'emparer de lui? Il est faible d'ailleurs de santé et de caractère, et tout le monde connaît l'adresse et les grâces de M^me^ Evrard. Cependant elle est obligée de mettre en jeu mille ressorts pour faire entrer dans son esprit l'idée d'un mariage avec elle; ses manœuvres sont si adroites que l'on sourit à l'aveuglement de Dubriage, tout en le plaignant; et tout cela n'empêche pas qu'un jour ne suffise au neveu Charles, qui s'est introduit dans la maison, pour déjouer tous les projets de l'adroite gouvernante. Ainsi l'intérêt se soutient toujours pour le personnage principal, plutôt à plaindre que ridicule. Un intérêt plus vif encore s'attache aux deux jeunes époux; l'odieux du rôle de M^me^ Evrard est adouci par ses grâces, car on voit qu'en l'épousant Dubriage ne sera pas tout-à-fait malheureux, et l'effet de la pièce, en général, est un mélange de gaîté et d'émotions également douces, mélange qui n'est pas sans attraits. Au reste, de quelque faveur que jouisse cet ouvrage, nous

Digitized by Google

ne dissimulerons pas que tous les connaisseurs n'en ont pas été pleinement satisfaits. Plusieurs ont trouvé que la situation d'un vieux célibataire livré à l'avidité de ses valets et de ses collatéraux, demandait une touche plus ferme, des couleurs plus vives; que le tableau de l'intérieur de M. Dubriage n'était point assez effrayant; car enfin l'ennui est le seul malheur qu'il éprouve, et il semble même que c'est un peu sa faute, qu'il lui reste mille moyens de l'éloigner. Peut-être est-ce à de pareilles réflexions que M. Pieÿre a dû l'idée de son *Garçon de cinquante ans*; mais en évitant en partie les reproches auxquels son prédécesseur s'était exposé, il en a encouru de beaucoup plus graves. Cléon n'est point un faible vieillard comme M. Dubriage; quoiqu'il ait passé la cinquantaine, il a toutes ses dents, sa tête n'a point grisonné, il est encore droit comme un jeune homme, il en a toutes les prétentions, et ne manque pas de fermeté dans le caractère. Sa situation est aussi très-différente de celle du célibataire de Collin. Il a tant de frères et de sœurs qu'on a peine à en saisir le nombre. Une des sœurs habite avec lui pour gouverner sa maison, et de plus il y a recueilli un neveu dont il a pris soin dès l'enfance. Il a encore un autre neveu; il a un ami dont la fille, jeune encore et très-aimable, montre beaucoup d'affection pour lui; il est enfin répandu dans le monde que rien encore ne l'avertit de quitter. C'est dans cet état de défense, vraiment formidable, que sa gouvernante Jacinte l'attaque et prétend le réduire à l'épouser. Elle est jeune sans être fort jolie; elle n'a d'appui qu'un valet subalterne, qu'elle gagne par des cadeaux; ses moyens auprès de Cléon sont de flatter sa manie de paraître jeune, de feindre beaucoup d'amour pour lui, et sur-tout de briser son caractère par des contrariétés continuelles, par des airs impérieux qu'on ne prendrait point avec un Géronte, par la menace de l'abandonner, toujours répétée lorsque Cléon résiste. Tel que nous venons de le peindre, conçoit-on qu'on le gagne par de pareils moyens? C'est pourtant ce qui arrive, car c'est ce que voulait l'auteur; et c'est Cléon lui-même qui, dès le second acte, et de son propre mouvement, propose

à Jacinte de l'épouser. Nous ne suivrons point les détails de cette intrigue; elle n'a guères d'incident qui ne tende à rendre Cléon méprisable, sans que jamais il inspire la pitié. Il serait même odieux, si ses propres neveux, qu'il est prêt à sacrifier à sa gouvernante, étaient peints de manière à inspirer quelque intérêt; mais il est juste de dire que l'auteur a évité cet écueil. Il a fait d'eux des égoïstes que personne ne plaint et qu'on verrait déshériter sans peine; le mal est que, par ce moyen, l'on ne s'intéresse à personne, et pour faire passer une comédie où l'intérêt manque, il ne faut pas moins que toute la verve comique, tout le talent de peindre les mœurs que nous admirons dans *Turcaret*. Il s'en faut bien qu'on les retrouve dans la comédie de M. Pieyre. Elle n'a de comique que certains récits de ce qui se passe chez un autre célibataire, et la petite intrigue des deux neveux qui se poussent mutuellement à dire la vérité à leur oncle, sans qu'aucun veuille parler le premier. La principale intrigue, et sur-tout le dénouement, ont d'ailleurs la couleur du drame, et l'on sait ce que c'est qu'un drame sans intérêt.

Quoique nous ayons passé légérement sur les invraisemblances de cet ouvrage, il en est une que nous croyons devoir relever, parce qu'elle trahit un manque d'art et de combinaison presque inconcevable dans l'auteur de *l'Ecole des Pères*: Jacinte, l'adroite Jacinte, ne nous dévoile ses projets qu'en les communiquant à la femme d'un tapissier avec qui elle fait un marché pour des meubles, et qui paraît sur la scène uniquement pour cela. Il est trop clair que Jacinte n'aurait point commis une telle imprudence, si l'auteur avait su trouver un autre moyen de la faire parler.

La crainte de donner trop d'étendue à cet article, nous empêche de nous arrêter davantage à cette comédie; il suffit d'avoir montré le vice de sa conception. Observons seulement encore qu'elle offre plusieurs tirades écrites avec sagesse et pleines de ce bon sens, de cette scène morale qui font le grand mérite de *l'Ecole des Pères*, et dont nos auteurs modernes ne paraissent pas se piquer. Dans tout le reste, le style est commun, souvent pénible

Digitized by Google

et même inintelligible ; on croirait souvent ne lire que la première esquisse de l'auteur.

Passons à *l'Intrigue Anglaise*, autre comédie en cinq actes, refusée sous ce titre à la comédie française, et jouée sous celui de *la Famille Anglaise*, sur le théâtre de l'Odéon, où elle n'eut qu'un médiocre succès. Il nous semble que dans ces deux occasions elle fut traitée selon ses mérites. L'intrigue et les sentimens en sont romanesques ; c'est moins une comédie qu'un drame. En voilà assez pour motiver son renvoi pardevant les juges de l'Odéon. Il n'y a rien de bien neuf dans cette intrigue : le caractère le plus saillant, celui du major Darnley, est une sorte de bourru bienfaisant, comme on en voit mille ; les mœurs qu'elle peint nous sont étrangères ; cela suffit pour expliquer son peu de succès. M. Pieyre ne nous dit point où il a puisé le sujet de cet ouvrage, mais nous sommes bien tentés de croire qu'on en trouverait l'original dans une comédie anglaise, et nous en appelons à quiconque voudra lire avec attention les vers suivans où Betty veut déterminer sa maîtresse à épouser un jeune lord.

Combien d'honneurs suivront cette union charmante!
L'Amour l'a su former : le plaisir la cimente.
D'abord en épousant vous devenez lady ;
Avant six mois comtesse ; oui, je vous le prédi.
La goutte est comme on sait le droit de la pairie ;
Et celle du vieux lord, des meilleurs vins nourrie,
Vous donne *titre* et biens. Aussitôt quel essor !
Que de gens, de chevaux ! Allez-vous à Windsor,
J'en vois *six* au grand trot roulant votre berline.
Le *couronne* l'annonce : on s'arrête, on s'incline.
Vous sortez du théâtre au milieu des flambeaux.
Les gens de milady! s'écrie un de nos *beaux*...

Ces vers sont agréables ; ces détails sont très-vrais, mais je doute fort qu'un poëte français ait imaginé de les raconter à la scène, car il y en a quelques-uns qui sont tout-à-fait inintelligibles pour un parterre français.

Après avoir passé en revue les ouvrages originaux de M. Pieyre, il faut dire aussi quelques mots de trois

Digitized by Google

pièces anciennes qu'il a entrepris de réformer. La première est le *Dépit amoureux* composé en cinq actes par Molière, réduit à deux dans le siècle dernier, et remis en cinq par M. de Cailhava. C'est en trois que M. Pieyre nous le présente. Son travail nous a paru très-judicieux. Il a conservé les meilleures scènes de Molière; il n'y a mis du sien que quelques vers de liaison, et il serait à souhaiter qu'on essayât de remettre ainsi la pièce au théâtre; elle y serait jouée avec succès.

Nous n'en dirons pas autant des *Philosophes amoureux* de Destouches, remis de cinq en trois actes sous le nom du *Philosophe amoureux*. L'ouvrage original ne réussit point dans le tems dont il peignait les mœurs, et ces mœurs aujourd'hui sont changées. Il nous semble d'ailleurs que par la suppression de trois rôles, et la refonte d'un quatrième, M. Pieyre a pu faire disparaître quelques défauts de l'ouvrage de Destouches, mais qu'il y a introduit à leur place beaucoup de monotonie et de langueur.

Quoi qu'il en soit, si notre auteur ne s'est presque servi que de ses ciseaux pour le nouvel arrangement de ces deux ouvrages, il s'est mis pour le troisième en frais de versification et même un peu d'invention. On sait que Molière, pressé par les ordres de Louis XIV, n'avait mis en vers que le premier acte de la *Princesse d'Elide*, et qu'il s'était hâté d'écrire en prose les quatre autres, content d'achever ainsi le canevas d'où naissaient les intermèdes qui en étaient le principal objet. M. Pieyre, ou plutôt M^me^ de G. son *excellente amie* qui demeure à l'Arsenal, s'est imaginé que ce canevas pouvait être repris sous œuvre, resserré en trois actes, rempli, versifié, et qu'il deviendrait une fort belle comédie héroïque. M. Pieyre s'est donc mis à l'œuvre, mais il a travaillé trop héroïquement. Ses vers n'ont pas la naïveté de la prose de Molière; et c'est sur-tout dans les intermèdes, objet principal de l'ouvrage, qu'il a fait une mauvaise spéculation. D'abord il en a supprimé deux, en supprimant deux actes; ensuite il leur a donné trop de majesté, faute d'avoir reconnu que la gaîté de ceux de Molière était indispensable pour délasser de la gravité du sujet;

Digitized by Google

enfin, et c'est-là sur-tout ce qu'il faut remarquer, il a rabaissé la dignité de la fière princesse en la faisant chanter, en lui faisant exécuter, en public, la voluptueuse danse du *Schall*, pour séduire le pauvre Euriale. Molière avait laissé cette scène derrière le théâtre; il ne lui avait pas donné une intention aussi directe, et l'on sent qu'il avait eu raison. Les intentions de ce grand génie étaient toujours justes, et celles même qui ne frappent pas au premier conp-d'œil ne manqueront jamais de ressortir, lorsqu'une main profane s'avisera de les réformer dans ses moindres œuvres; et voilà ce qu'auraient dû sentir et M. Pieyre et son amie de l'Arsenal.

Nous le répétons en finissant, c'est à regret que nous avons usé de sévérité envers les ouvrages d'un homme aussi recommandable par ses qualités que par ses talens. Mais quoi! les blessures de la critique sont bientôt fermées, et nous nous estimerions heureux, si celle-ci engageait l'auteur à ne point donner de suite à la publicité d'un recueil qui nuirait sans doute à sa réputation de poëte comique, si l'*Ecole des Pères* l'avait établie moins solidement. M. B.

Le capitaine Subtle, *ou* l'Intrigue dévoilée, traduit de l'Anglais; par Mme la baronne de Duplessi, auteur de plusieurs ouvrages. — Quatre vol. in-12. — Prix, 8 fr. et 10 fr. francs de port. — Chez *Arthus Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; *Cérioux*, jeune, libraire, quai Malaquai.

L'ouvrage que nous annonçons est un roman en lettres, genre où l'auteur peut faire preuve de grands talens, et montrer toutes les ressources d'une imagination brillante; mais ce genre est hérissé d'écueils, plein de difficultés qu'il n'est pas donné à tout le monde de vaincre. Ce qu'il faut craindre, sur-tout en écrivant un roman en lettres, est le défaut d'unité, la marche lente, le manque d'une liaison intime que ne comporte pas une suite de lettres détachées, à moins qu'on n'y trouve des situations touchantes et neuves, des sentimens profonds, le tableau animé d'événemens non communs. Ce genre ne peut se passer de portraits intéressans et caractéristiques des per-

Digitized by Google

sonnages qui figurant dans ces histoires fabuleuses leur donnent le charme et l'intérêt de la vérité; c'est le mérite éminent des deux modèles des romanciers épistolaires, *Clarisse* et *la Nouvelle Héloïse*, deux chefs-d'œuvre que quelques pinceaux plus ou moins heureux ont copiés, imités, mais qu'on n'a point égalés. Une dame se disant auteur de plusieurs ouvrages, publie aujourd'hui un recueil de lettres et d'aventures anglaises. Les femmes aiment les romans; persuadées qu'ils sont utiles, et qu'il y en a trop peu, elles en font sans cesse de nouveaux. Celui-ci a un but moral, c'est une espèce de traité d'éducation dicté par des vues bienfaisantes. Comme on écrase sur la plaie qu'il a faite, et pour la guérir, le scorpion venimeux, l'auteur du *Capitaine Subtle* a voulu par un roman prémunir la jeunesse de son sexe contre les sentimens romanesques. Une dame offre à une jeune demoiselle le récit de la vie et des malheurs de sa mère qui n'est plus. Par ce moyen, le Mentor cherche à fortifier l'enfant de son amie contre les dangers auxquels la jeunesse et la beauté sont exposées dans le monde; miss *Pénélope* est l'élève, et son institutrice, miss *Betty Colson*. Nous passerons sous silence les détails de l'éducation d'*Héléna*, mère de *Pénélope*, pour arriver au moment plus intéressant où sa beauté et ses grands biens la font rechercher, quoique bourgeoise, par des gens de qualité. Le premier qui paraît sur les rangs est un lord *Belmont*, amant soumis et constant, quoique rebuté, et qu'Héléna, pressée par sa famille, épouse sans l'aimer, s'affligeant de ce que les feux de l'amour n'allument pas pour elle le flambeau de l'hymen; elle attendait, pour se marier, l'amant que son imagination lui présentait, elle ne voulait s'engager que par l'impulsion d'une irrésistible sympathie. La couche nuptiale est un tombeau pour le vertueux lord; et à cet événement, aussi bizarre que peu motivé, succèdent de longues descriptions de parcs, de jardins, de kiosques et de pavillons, puis le récit d'*une réception maçonique*, où l'auteur (sans doute très-profane), veut nous *faire voir la lumière*, en peignant de couleurs noires, affreuses, la loge, la maçonnerie et les maçons. Mylady veuve Belmont, Héléna, rencontre le capitaine Subtle qui lui inspire les tendres sentimens sympathiques si chers à son cœur, ou à son imagination: mais le bon sens et le jugement ne sont pour rien dans cette passion. L'odieux et bien aimé capitaine est un composé de tous les vices, dont il se glorifie; on ne peut trouver un

Digitized by Google

homme plus méchant, plus corrompu, si ce n'est son digne ami *Blak* auquel il raconte ses prouesses; et *Blak* lui rend confidence pour confidence, crime pour crime. Tout cela grossit le roman dont l'intrigue est ici assez compliquée, parce qu'elle est double, et que miss *Betty Colson*, en faisant l'histoire de son amie, fait aussi la sienne, dit ses principes en amour, raconte ses honnêtes galanteries, et son mariage. Le capitaine Subtle, époux d'Héléna, dont il n'aimait que la fortune, la méprise, la trompe, la vole, la ruine, et l'abandonne; il méditait (comme si ce roman n'avait pas déjà présenté assez de crimes) il méditait la mort, l'empoisonnement de sa vertueuse épouse, lorsqu'arrêté pour différens forfaits et escroqueries, il meurt en prison, enragé et fou, mais cependant après avoir fait, dans un intervalle lucide, une confession générale. Héléna, accablée de malheurs et de chagrins, lui survit peu.

Tel est ce roman dont les événemens offrent aussi peu d'intérêt que de vraisemblance. Le capitaine, qui dans une suite d'aventures atroces et dégoûtantes, nullement amenées, et sans liaison, le capitaine Subtle, caricature d'un de ces gens qu'on appelait en France, il y a vingt-cinq ans, *des roués*, est aussi, je ne dis pas une mauvaise copie de *Lovelace*, mais *une charge* de ce portrait, une addition à ce caractère, addition vicieuse et fausse, car l'assassinat, le vol et l'empoisonnement ne sont pas au nombre des moyens employés par le séducteur de *Clarisse*. Pour faire un tableau intéressant et instructif, il ne suffit pas d'entasser crimes sur crimes, et de montrer crûment les plus mauvaises mœurs, pour ramener les bonnes. Héléna, femme trop sensible et crédule, épouse vertueuse et abusée, n'est point un caractère neuf, ni attachant, et tous les personnages de ce roman n'ont véritablement aucune physionomie. Je suppose que *Pénélope* existe, et que ce roman, composé pour son instruction, soit une histoire véritable; de quelle utilité serait pour cet enfant le récit des crimes horribles de son père? Il pourrait seulement la scandaliser, lui faire perdre tout respect pour la mémoire de sa mère qu'elle jugerait avoir eu assez peu de sens, de tact et de sentiment pour aimer un monstre. Une femme honnête et raisonable peut se tromper sur l'objet de ses affections, mais non pas se tromper à ce point.

Le style de ce roman est aussi commun que les événemens, il n'y a pas plus d'invention et d'imagination dans l'un que dans l'autre. D.

Digitized by Google

La première année d'Hildegarde a la cour des Francs, Nouvelle. — Un vol. in-18, fig. — Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. — Chez Mme *Lafeuille*, libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 17.

Himiltrude, femme d'un baron allemand, est appelée en France pour des affaires de famille. Après les avoir terminées, elle va rejoindre son époux et ses enfans; à l'un d'eux elle fait cadeau d'un cheval de bois, et à l'autre d'un livre enveloppé dans des papiers écrits qui attirent l'attention du jeune fils d'Himiltrude, et ces papiers écrits contiennent la relation du mariage de Charlemagne avec Hildegarde. Ce sujet intéresse vivement toute la famille; elle se réunit pour en entendre la lecture.

C'est dans ce cadre ingénieux que l'auteur a placé le récit de l'événement mémorable qui a comblé les désirs de la France. Le mariage de Charlemagne, les fêtes qui le célébrèrent, les qualités éminentes de la princesse associée à la gloire du héros, les vœux ardens de la nation pour obtenir un héritier de leur trône, la naissance de ce prince désiré, rappellent les circonstances encore récentes qui ont excité à un si haut degré l'intérêt de l'Empire et de l'Europe, et qui doivent assurer leur repos et leur bonheur.

Ce récit, écrit avec soin, intéressera le lecteur. Il est transporté au tems de Charlemagne, et il remarque avec peine que l'auteur l'a quelquefois oublié, sur-tout lorsqu'il fait visiter *les lycées* à son héros, et qu'il fait célébrer son hymen par des pièces *données aux différens théâtres* de la capitale. Il est très-douteux que Charlemagne eût établi des *lycées*, et que Paris renfermât alors *des théâtres*. Nous pourrions aussi relever quelques négligences de style, telle que celle-ci : la renommée ne pouvait manquer de publier de si excellentes qualités, aussi *en fit-elle retentir l'éloge* dans toute l'étendue du royaume. On ne fait point retentir un éloge, mais bien un lieu de l'éloge de quelqu'un. L'Empereur des Francs s'étant mis à la tête de ses troupes, *tous ses pas furent marqués par une conquête*. Cette dernière partie de la phrase ne rend pas l'idée de l'auteur qui veut dire que *chaque pas* du héros fut marqué par une conquête. Nous bornons là ces indications, et nous ne doutons pas que l'auteur ne puisse lui-même faire disparaître de cette agréable production

Digitized by Google

quelques taches de style qui la déparent. Telle qu'elle est, elle ne peut manquer d'exciter un vif intérêt, puisqu'elle rapproche deux héros dont les hauts faits doivent fournir à l'histoire de France ses plus belles pages.

J. B. B. ROQUEFORT.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Réflexions générales sur les révolutions des langues, appliquées à la langue italienne; traduites du N° XI *du journal italien intitulé l'*Ape Subalpina.

(SUITE. — *Voyez le N° du 14 septembre.*)

LES principes généraux qui viennent d'être exposés sont ceux d'après lesquels les langues se forment, s'accroissent, demeurent stationnaires ou déclinent : chacun pourra voir comment ils se soutiennent dans leur application aux diverses langues ; et peut-être cette application serait-elle un travail agréable pour qui voudrait l'entreprendre, et utile pour qui pourrait le consulter ; mais ne pouvant ici entrer dans une semblable recherche, sans trop étendre notre tâche, nous nous bornerons à montrer comment les principes dont il s'agit sont confirmés par les diverses révolutions de la langue italienne.

« La langue latine (nous empruntons ici les paroles de » Bembo), et celle des Barbares (qui envahirent l'Italie » depuis le cinquième jusqu'au huitième siècle) étant très- » différentes l'une de l'autre, et les Barbares se servant » des mots de toutes deux, mais de ceux de la première » en les défigurant, tandis que les Italiens, de leur côté, » faisaient usage de la langue des conquérans, il en résulta, » avec le tems, une langue nouvelle qui participa de la » latine et de celle des Barbares ; et cette langue est la *vul-* » *gaire* usitée aujourd'hui parmi nous..... Recevant des » lois et des mœurs tantôt d'une race de Barbares et tantôt » d'une autre...., notre belle et malheureuse Italie, avec » l'air majestueux et souverain, perdit aussi la noblesse » de la parole, et commença à s'expliquer en un langage » servile qui, de période en période, passant des ancêtres » aux neveux, subsiste encore aujourd'hui ; mais d'autant » plus agréable et plus élégant qu'il ne fut à son origine,

Digitized by Google

» que l'Italie, affranchie de servage, a pu réapprendre à » parler avec la dignité qui sied à une reine. »

Or cette langue italienne, née de la corruption et du mélange du latin et de la langue des Barbares, fut élevée à son plus haut degré de perfection par Dante, par Pétrarque, par Boccace et les autres écrivains de ce siècle d'or, tels que les Villani, les Sacchetti, les G. Fiorentino, les Passavanti, qui, s'ils n'égalent pas pour le style et l'éloquence ces trois flambeaux de la langue italienne, ne leur sont pas inférieurs quant à la correction et à la pureté du langage : car, dans cet heureux quatorzième siècle, tout était or pur en fait de langue. Mais « après » Dante, Pétrarque et Boccace, les manières et l'esprit » du langage et du style florentin commencèrent à s'al- » térer, et bientôt l'on ne s'y reconnut presque plus, tant » le changement fut poussé à l'extrême et au pire ! C'est de » quoi il est facile de s'assurer en examinant les ouvrages » du fameux Arétin, de Mᵉ Tebaldeo de Ferrare, et de » quelques autres, qui moins mauvais, sans doute, et » plus supportables que ceux d'un Panfilo Sasso, d'un » Notturno, d'un Altissimo et de beaucoup d'autres, » n'ont toutefois rien de commun ni avec la science de » Dante, ni avec la grâce de Pétarque. » (*Varchi. Ercolano.*)

Cette corruption du style, dans le quinzième siècle, fut principalement due à ce que les écrivains de ce siècle s'étant appliqués avec beaucoup de zèle à faire refleurir l'étude de la langue latine, s'écartèrent de la manière d'écrire du siècle précédent, pour se faire une espèce de style latin, même en écrivant en italien. Ainsi ce fut une *corruption latine* qui s'établit à cette époque ; corruption certainement très-disgracieuse, mais moins toutefois que n'eût été la corruption provenue d'une langue complétement étrangère à l'Italie ; car le mélange de deux choses hétérogènes répugne davantage que celui de deux choses homogènes. Toutefois cette langue abâtardie ne produisit aucun ouvrage de renommée ; et peut-être la langue italienne se serait-elle dès-lors éteinte, si Laurent de Médicis et Politien ne fussent venus, et à leur suite tous les grands écrivains du seizième siècle, qui, ramenant la langue à son principe, la polirent de nouveau, l'ornèrent et l'enrichirent merveilleusement. Cette époque fut celle de sa plus grande perfection, à laquelle on ne peut rien ajouter ou changer, si ce n'est à son détriment et à son préjudice. Depuis lors,

elle n'a fait que s'altérer et se dénaturer progressivement. En effet, la langue et la littérature françaises s'étant élevées, dans le dix-septième siècle, à leur plus haut point de splendeur, et d'un autre côté, l'Italie ayant commencé à négliger ses propres productions, les Italiens commencèrent aussi à introduire dans leur langue les expressions, les locutions et les figures françaises. Et pour ce qui est de ces dernières, comme le mal dégénère aisément en pire, à *l'étrangeté* les Italiens ajoutèrent l'enflure, et de là naquirent les extravagances et les folies de Marini et de l'Achillini.

Vint le dix-huitième siècle, et quoique les hommes habiles qui compilèrent le dictionnaire de la Crusca essayassent de donner à la langue une base invariable, en la rattachant, pour ainsi dire, au quatorzième et au seizième siècles, la pente vers tout ce qui était français était déjà si forte, que le remède fut presque inutile. Ils eûrent même à essuyer les plaisanteries et les injures de quelques Italiens certes bien peu dignes de leur belle patrie. Néanmoins, grâce au vocabulaire et à ses compilateurs, on recommença à écrire avec plus de pureté, en ce qui concerne les figures, qui furent alors réduites à cette justesse et à cette modération dont le siècle d'Auguste offre l'exemple pour le latin, et le siècle de Léon X pour l'italien. Mais l'influence de la langue française continua, et fut même considérablement renforcée, lorsque, vers le milieu du dix-huitième siècle, les livres de philosophie française se répandirent en foule dans toutes les parties de l'Europe, et y furent lus et relus avec l'avidité que tout le monde sait. Romans, histoires, historiettes, poëmes grands et petits, fables, chansons, systêmes, traités, prose et vers, tout était philosophique. L'histoire naturelle, la physique, et jusqu'aux mathématiques, tout devint philosophique : et alors aussi se forma, en Italie, un certain jargon philosophique qui envahit la langue italienne et la vicia jusqu'au cœur. Car la corruption qui n'avait encore atteint que les paroles, gagna alors les locutions. Le fond propre de la langue changea entièrement, et devint tout autre que celui des grands écrivains des siècles passés, et même que celui du commun peuple de Toscane, qui continua à parler, et heureusement parle encore cet ancien et pur idiôme, type unique, règle essentielle du langage pour l'Italie.

Les figures étaient seules demeurées presque intactes; mais à la fin se manifesta l'épidémie *ossianique*, ou *calédo-*

Digitized by Google

nienne, ou *orcadienne*, car je ne sais, en vérité, de quel nom la baptiser; et alors les figures se corrompirent de nouveau. Les extravagances *marinesques* et d'autres pires encore devinrent en vogue. Au milieu de ce pervertissement de la langue italienne survint la révolution française qui ne tarda pas à remuer l'Italie, comme les autres contrées de l'Europe. Pour le coup, l'exagération des idées et des expressions fut portée à l'extrême, et vint renforcer encore les exagérations *ossianiques*. Dès-lors les figures de la langue italienne furent complètement altérées : les mots italiens furent entièrement bannis par les mots français, et les locutions philosophiques passées des ouvrages français dans la langue italienne s'accrurent prodigieusement en nombre, et y prirent plus de fixité. Le fonds propre de la langue se trouva comme réduit à rien, et celui qui lui est commun avec le français s'augmenta de plus en plus. Qui pourrait lire sans dégoût les livres, les pamphlets, les livrets, les feuilles, les feuillets, les lourdes gazettes et autres lourdes paperasses qui s'imprimèrent alors en Italie? Si c'est-là de l'italien, je renonce pour toujours à parler.

Or le point où nous en sommes aujourd'hui, c'est que ce hideux jargon continue à régner, avec quelque différence, il est vrai, quant aux figures, mais sans aucun amendement quant aux mots et aux locutions; et c'est ce qui se voit, non-seulement dans presque toutes les gazettes italiennes du jour, mais même dans les écrits d'un plus haut genre. C'est bien aussi ce dont s'est aperçu le grand homme qui voit tout et peut tout : convaincu de l'énormité du mal, il s'est empressé d'y apporter le remède; mais ceux qu'il a honorés au point de leur confier un des ministères les plus glorieux qui puissent être conférés à des hommes, n'ont senti ni l'importance ni la dignité de ce ministère, et ont changé le remède en poison. Quelle est donc l'espérance qui nous reste? celle de seconder de toutes nos forces les intentions de notre grand souverain, qui veut que l'Italie renaisse à toute sorte de gloire et sur-tout à celle des lettres. Or l'on ne saurait aspirer à cette gloire à moins d'écrire en une langue propre et franche, et non en une langue servile et bâtarde : et nous ne viendrons jamais à bout d'une si louable entreprise si nous ne signalons par des huées quiconque, prétendant écrire ou parler italien, se sert d'expressions qui ne sont pas italiennes. Nous devons ramener la langue à son principe; c'est-là, pour nous, l'unique moyen de la sauver.

Digitized by Google

Peut-être se rencontrera-t-il quelqu'un qui nous affirmera que de la corruption actuelle de l'italien par le français il naîtra une nouvelle langue propre aux ouvrages d'esprit les plus distingués, tout comme autrefois il s'est formé une très-belle langue, c'est-à-dire, l'italienne, de la corruption du latin par les langues du nord. Mais à l'époque où l'italien naquit, le latin était une langue tout-à-fait morte; tandis que l'italien se maintient encore, bien qu'avec peine, parmi les langues vivantes. Et puis cette langue nouvelle peut se former ou ne pas se former. Qui voudra en courir le hasard? Qui consentira à laisser le certain pour l'incertain? Quel Italien, sur-tout au milieu de l'éclat qui nous environne de toutes parts, supportera l'idée de plusieurs siècles d'abjection et d'obscurité passés à attendre la langue nouvelle? Le peuple italien a déjà créé deux langues, toutes deux classiques, toutes deux admirablement belles, et il est jusqu'à présent l'unique peuple à qui cela soit arrivé. N'est-il pas à craindre qu'il ne soit épuisé, et qu'en laissant périr sa seconde langue, il ne devienne incapable d'en produire une troisième.

Mais nous devons donc, diront ici quelques personnes, employer aujourd'hui des mots et des locutions surannés et inusités? Oui certes, nous devons, au besoin, employer de tels mots et de telles locutions, plutôt que de recourir à une langue étrangère. Ces locutions, ces mots sont tombés en désuétude, non parce que la langue s'est perfectionnée, mais, au contraire, parce qu'elle s'est corrompue : à moins que nous n'allions nous persuader que les auteurs du dix-huitième siècle ont écrit plus purement que ceux du quatorzième et du seizième, et leur sont supérieurs en ce qui tient à la langue et au style. Nous avons incessamment à la bouche les noms de Dante, de Pétrarque, de Boccace, de Villani; ceux du Tasse, de l'Arioste, de Machiavel, de Guichardin, de Bembo, de Varchi, de Casa, d'Annibal Caro, de Sannazar, de Molza, celui même de Benvenuto Cellini, et puis nous allons répandant à tout propos, que la langue de ces écrivains ne soutient point le parallèle avec le jargon moderne, et nous crions *haro* sur ceux qui s'étudient à imiter cette langue! Quelle est donc cette étrange contradiction? et, au nom du ciel, serait-ce donc un si grand mal que d'écrire comme ont écrit de si beaux génies? Les poésies lyriques de Pétrarque, le Décaméron, la Jérusalem délivrée, le Rolland Furieux, la traduction de l'Enéide par Caro, les lettres de ce dernier, la vie de Benvenuto, et

Digitized by Google

tant d'autres écrits sont-ils donc si surannés, et si fort à dédaigner ? Le monde serait-il bouleversé si, par hasard, quelqu'un venait à bout de produire un ouvrage qui, en fait de langue, pût être mis à côté du Décaméron, ou de la Jérusalem délivrée, et d'écrire des mémoires du même style que ceux de Benvenuto, ou des lettres telles que celles de Caro ? Le dictionnaire de l'Académie française est aussi ancien que celui de la Crusca; cependant pas un des mots qu'il contient n'a vieilli; et l'on veut qu'un grand nombre de ceux que le nôtre renferme soient tenus pour vieux. Qu'est-ce à dire ? si non que les Français ont su conserver leur langue intacte et pure, et que nous avons laissé la nôtre se corrompre ?

Mais, dira-t-on, depuis que notre vocabulaire a été compilé, il est né beaucoup d'idées nouvelles en politique, en chimie, en physique, en histoire naturelle et dans les arts. Ne faudra-t-il donc pas introduire de nouveaux mots pour ces nouvelles idées ? Si fait-bien, lorsque le fonds propre et ancien de la langue ne fournira pas de quoi exprimer ces idées, et peut-être ce cas sera-t-il très-rare, si l'on veut bien profiter des richesses de la langue : mais s'il peut y avoir quelques raisons d'introduire de nouveaux mots, il ne saurait jamais y en avoir d'adopter de nouvelles locutions : celles-ci ne peuvent, en aucun cas, être nécessaires, et l'inconvénient d'en admettre est toujours beaucoup plus grave que celui d'admettre de simples mots. Et puis, qu'elle est cette logique ou cette manie de vouloir que tous les mots, que toutes les phrases d'une langue correspondent un à un et une à une, à tous les mots et à toutes les phrases d'une autre langue ? Quelle nécessité y a-t-il de corrompre une langue par un tel motif ? Le français, l'allemand, se corrompent-ils sous un semblable prétexte, ou leur impute-t-on un pareil défaut ? Non, sans doute. Pourquoi donc cette injustice, pourquoi cette ingratitude dénaturée envers notre langue maternelle ? Certainement, si l'on voulait confronter la langue italienne avec la française et l'allemande, pour savoir dans laquelle des trois se trouve la plus grande quantité de termes et de phrases n'ayant point dans les deux autres de termes ou de phrases correspondans, on trouverait le français et l'allemand grandement en défaut à cet égard, comparativement à l'italien. Que ne faisons-nous comme les Français qui, quand ils ont à traduire une expression ou une phrase d'une langue étrangère, sans avoir dans leur langue l'ex-

DE LA SEINE 5. Cen.

pression ou la phrase correspondantes, ont recours aux périphrases et aux détours plutôt que de corrompre leur langue par l'introduction de phrases et de mots étrangers? Quelle est cette fantaisie ou plutôt cette folie de prétendre traduire d'une langue en une autre, en rendant parole pour parole? Cela s'est-il jamais fait? Cela se peut-il? Les traductions les plus littérales ne sont-elles pas réputées les plus mauvaises de toutes? et cependant tout, ou presque tout ce qui s'écrit aujourd'hui en Italie, en quelque genre que ce soit, n'est guère qu'une version servile et littérale du français. En voulez-vous une preuve sans réplique? Traduisez mot pour mot un passage, pris au hasard, d'un livre français quelconque, et vous aurez écrit en italien comme on écrit aujourd'hui. Faites l'essai inverse, traduisez littéralement le premier passage qui se présentera d'un livre italien moderne, et vous aurez du français bon ou du moins passable. Maintenant mettez de la même manière en français un passage pris au hasard dans tel ouvrage italien que vous voudrez du siècle de Dante et de Léon X, vous n'aurez qu'un français ridicule, et ne parviendrez jamais, de la sorte, à en former qui ne le soit pas. Or, soyez persuadé que l'italien que parlent et écrivent aujourd'hui la plupart des Italiens n'est pas moins ridicule; car ce prétendu italien n'est autre chose qu'une version littérale du français. Que si vous me demandez à quoi tient cette espèce de ridicule, je répondrai qu'il tient à ce que la langue française et l'italienne, bien qu'il y ait de la parenté entre elles, ont néanmoins chacune leur caractère spécial, chacune un fonds propre de locutions, de mots et de figures, lequel fonds ne peut être transporté de l'une dans l'autre. Pour que les idées conçues et exprimées en l'une puissent passer dans l'autre, il y faut employer les périphrases, les circonlocutions, les métaphores; il faut, en un mot, faire ce que font les Français quand ils veulent traduire de l'italien, et ce que faisaient les Italiens des siècles quatorzième et seizième quand ils avaient à traduire du latin ou du français. Ainsi donc les Italiens d'aujourd'hui, s'ils veulent écrire des choses *dignes d'Apollon*, ne peuvent se dispenser de recourir à l'italien primitif, et de laisser là leur jargon bâtard; car Minerve et Apollon aiment l'encens pur, et dédaignent l'encens falsifié. Et à quoi de bon, en effet, peut servir une langue, ou, pour mieux dire, un idiôme tout *macaronique*, tel qu'est véritablement l'italien actuel? Si l'on voulait entrer

Digitized by Google

dans les détails, et ranger ensemble l'immense cohue de gallicismes tant de mots que de locutions et de figures qui défigurent aujourd'hui l'italien, il faudrait y perdre trop de tems, et l'espace de votre journal serait infiniment trop borné pour un si grand fatras. C'est pourtant dommage : car s'il y avait de quoi enrager, il y aurait aussi de quoi rire.

Faudra-t-il donc ne faire aucun cas de tout le dix-huitième siècle ? Je ne dis pas cela. Mais il faudra certainement le louer pour toute autre chose que pour l'élégance et la pureté de la langue; car, sous ce dernier rapport, il demeurera éternellement digne de blâme, comme auteur de la licence la plus effrénée, et de la plus dégoûtante corruption. C'est de ce siècle orgueilleux que le nôtre a appris à négliger les sublimes productions de nos aïeux, et même à s'en moquer. Et la chose a pu en venir au point que, pour désigner un style ennuyeux et ridicule, l'on a dit, et l'on dit encore : *c'est-là un style Boccacier (Boccacievole); c'est-là un style Bembesque.* Que si, parmi les écrivains du siècle passé et du présent, il s'en est trouvé quelques-uns, et il s'en trouve encore en effet, bien qu'en très-petit nombre, qui aient écrit pour l'immortalité, ce furent et ce sont ceux qui non-seulement se sont efforcés de leur mieux d'approcher de la langue et du style des fondateurs de l'éloquence italienne, mais encore ont ouvertement déclaré leur haine et leur mépris pour la corruption actuelle. Et puisque les critiques que l'on a faites du style et de la langue dont M. Botta s'est servi dans son *Histoire de la Guerre d'Amérique,* ont été pour nous l'occasion des présentes réflexions, qu'il nous soit permis de conclure en disant, que c'était-là le point de vue sous lequel il fallait envisager son ouvrage; c'est-à-dire, qu'il fallait examiner si cet ouvrage devait ou non contribuer, et jusqu'à quel point il pouvait contribuer à ramener la langue vers son principe, c'est-à-dire, à la rapprocher des anciens modèles, en remettant les écrivains actuels sur cette voie. Cette réforme doit être la première pensée et le premier désir de tout amateur de la langue italienne; et certes elle ne serait pas la moins glorieuse des entreprises du siècle de Napoléon-le-Grand. Une telle réforme serait aussi agréable aux Français, qui, jaloux comme ils le sont de la pureté de leur langue, n'aiment pas davantage un italien *francisé,* qu'ils n'aimeraient un français *italianisé*; car ils connaissent bien tout le prix des langues franches et pures, et ont en mépris les langues dégradées et bâtardes.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Encore de prétendues lettres surprises, encore des dépêches supposées, encore des faux et des moyens qui attestent le besoin constant de donner le change à l'opinion. Il fut un tems où les Anglais trouvaient de bonne guerre de faire la fausse monnaie française; aujourd'hui que la France n'a plus de monnaie qu'on puisse contrefaire, et qu'elle est débarrassée du fléau du papier-monnaie dont les Anglais ont consenti à se charger, le ministère ne peut plus contrefaire que des lettres qui ne sont pas des lettres de change; celles-ci sont attribuées l'une à un général français qu'on nomme Broisart, adressée au roi Joseph, l'autre à l'Empereur Napoléon lui-même, également adressée au roi Joseph. Les Anglais prétendent avoir pris ces lettres sur un courrier arrêté près de Burgos par un détachement de Guérillas. Voici la première :

« Avec la permission de V. M., j'ai l'honneur de lui » annoncer que, le 2 août, je suis arrivé à Vittoria, ayant » quitté Baïonne le 23 juillet, d'après les ordres que j'ai » reçus de S. M. l'Empereur de me mettre en marche pour » l'Espagne avec la division de 5,300 hommes que je com» mande. J'ai quitté Vittoria le même jour, et je continue» rai demain ma marche sur Burgos, étant arrivé hier au » soir, fort tard, à Miranda-del-Ebro.

» Je suis chargé d'une lettre de S. M. l'Empereur pour » V. M. : je la joins à ma dépêche, et les envoie l'une et » l'autre par mon aide-de-camp, le colonel Selit, les ordres » que j'ai reçus ne permettant pas de me rendre à Madrid » pour mettre mes services aux pieds de V. M.

» Je dois encore annoncer à V. M. que ma division a été » accompagnée dans son passage des Pyrénées par 700 » hommes sous les ordres du colonel Cozinniec, qui, sui» vant les instructions qu'il a reçues, marche à Pampelune » pour coopérer avec l'armée du midi. Je baise avec respect » les mains à V. M. »

Broisart, *général de division*.

Miranda-del-Ebro, le 5 août 1811.

Digitized by Google

Dans la seconde, voici ce que les Anglais font dire au roi Joseph par son auguste frère l'Empereur Napoléon :

« Mon cher frère, il n'est pas en mon pouvoir de vous » envoyer tous les renforts que vous me demandez : mais » j'ai donné ordre à plusieurs divisions de se porter sur la » frontière de Portugal, et j'ai ordonné que l'une de ces di- » visions se rendît à Madrid pour y rester à votre dispo- » sition, sentant parfaitement tous les obstacles que vous » rencontrez.

» J'ai confié cette lettre au général Broisart, qui vous » l'enverra aussitôt que possible, ayant lui-même des » ordres de se rendre à Valladolid, où il arrivera avant la » mi-août. Il sera suivi par d'autres troupes : mais, dans » ce moment, je ne puis détacher avec une entière sécu- » rité celles qui ont depuis quelque tems occupé les » parties les plus septentrionales de mon Empire. Dès que » les affaires le permettront, je vous enverrai de nouveaux » renforts. »

Votre affectionné frère, NAPOLÉON.

Paris, le 18 juillet 1811.

On ne voit pas trop au premier coup-d'œil quel intérêt dicte aux Anglais de telles suppositions, et de quelle utilité peut être pour le ministère qu'on croie à leur existence. Cependant, en y réfléchissant, on croit apercevoir que le ministère pense avoir trouvé un moyen extrêmement fin d'abuser le peuple anglais et sur les dispositions du nord de l'Europe à l'égard du système de l'Empereur, et sur le moyens de l'Empereur pour soutenir son système dans le nord, en continuant de dompter ses ennemis au midi. Mais en admettant qu'il y ait quelqu'avantage à bercer le peuple anglais de telles chimères, du moins il faut convenir que le ministère anglais devrait solder des faussaires plus intelligens, et acheter des notions plus exactes; et d'abord l'Almanach Impérial suffisait pour lui apprendre qu'il n'existe pas de général français du nom de Broisart ; les lettres d'Espagne auraient pu lui apprendre qu'il n'est pas entré de divisions françaises dans ce pays depuis la fin de Juillet : la lecture du *Moniteur* du 19 devait suffire pour apprendre que l'Empereur était le 18 à Trianon, et non pas à Paris; de plus, un ministère qui aurait fait quelques efforts pour se mettre au fait des usages les plus connus et les moins dissimulés du cabinet de l'Empereur, aurait appris que l'Empereur n'écrit jamais pour aucune affaire; que

Digitized by Google

ce soin regarde les ministres seuls, que pour les mouvemens de l'armée c'est le major-général qui écrit, que toutes les lettres un peu importantes sont chiffrées; enfin ce ministère devait savoir qu'à la fin de juillet soixante bataillons arrivaient à Pau, qu'il y a sur la Charente 15,000 hommes, à Toulon plus de 20,000, en Italie plus de 100,000, qu'il y a sûreté et moyens de force partout, qu'il n'y a inquiétude et besoin particulier de surveillance nulle part, que sans dégarnir la frontière du nord si elle devait être gardée, l'Empereur peut envoyer en Espagne les forces considérables qu'on vient d'énumérer. Voilà ce qu'aurait dû savoir le ministère avant de publier de telles lettres, et le général Wellesley avant de les faire composer avec une telle maladresse et une telle ignorance des faits les plus à la portée de tout le monde.

Les nouvelles des Etats-Unis, reçues à Londres, vont jusqu'au 6 août : voici ce qu'elles contiennent de relatif à la mission de M. Forster.

« M. Forster, indépendamment de ses représentations impérieuses au sujet de la rencontre avec *le Little-Belt*, a fait une demande cathégorique aux Etats-Unis de rapporter sans délai la loi de non-importation, et de demander en même tems à la France de révoquer ses décrets en ce qu'ils ont de relatif à l'Angleterre.

» Au sujet du *Little-Belt*, notre gouvernement s'est empressé de donner l'explication la plus satisfaisante, et l'on présume qu'il l'a fait effectivement; mais à l'égard de la loi de non-importation, on a répondu que du congrès seul pouvaient émaner des actes de législation, qu'il se rassemblerait en novembre, et que c'était à ce corps d'agir selon que la sagesse et la justice le demanderaient.

» Mais qu'à l'égard de la question concernant la France ou toute autre nation, les Etats-Unis ne s'en mêleraient point, et se borneraient uniquement à ce qui les regarde; que les Etats-Unis avaient offert à la Grande-Bretagne, conjointement avec la France, une belle et loyale occasion d'obtenir, non-seulement un rapport commercial non interrompu avec les Etats-Unis, mais encore (si elle eût accepté les conditions) une exclusion de la France en sa faveur; que la Grande-Bretagne n'a pas voulu prendre la voie compatible avec la justice et ses intérêts commerciaux, en laissant le pavillon des Etats-Unis dans la possession libre des droits neutres des nations indépendantes; que la France a adhéré à cette proposition, et qu'actuellement il

Digitized by Google

en résulte un engagement pour lequel la foi nationale des Etats-Unis doit répondre aussi long-tems que la Grande-Bretagne persistera dans ses agressions contre le commerce des neutres ; que, en ce qui regardait la France, elle avait satisfait à l'engagement ; de sorte que le pavillon des Etats-Unis était libre de son côté dans les mers, et que les Etats-Unis n'avaient point droit de se mêler de la dispute entre les deux puissances belligérantes, à laquelle ils n'étaient pas intéressés, et que, par conséquent, ils ne feraient aucune représentation à ce sujet. »

Voilà, dit *le Sun*, où en sont nos affaires avec les Etats-Unis. Le président, après son départ, a ordonné d'équiper complétement tous les vaisseaux appartenans aux Etats-Unis, et d'achever sans délai tous les travaux militaires sur la côte.

Ce ne sont pas de meilleures nouvelles qu'apportent les lettres reçues de la Baltique : elles sont un peu en opposition avec les bruits que se plaisaient à répandre les Anglais sur les dispositions du gouvernement russe. Un ukase de juillet 1811 désigne divers bâtimens comme suspects d'origine anglaise, leurs cargaisons sont retenues jusqu'à ce que les propriétaires donnent des preuves suffisantes de leur origine ; en même tems des navires également suspectés, ont été arrêtés par ordre de la Suède ; ainsi, sous quelque pavillon qu'ils se présentent, tantôt devant un port, tantôt devant un autre, la surveillance est telle qu'ils sont atteints.

Quant aux nouvelles de l'armée, les Anglais ont appris de la Corogne que les Français s'approchent en force vers cette place, qu'ils en étaient à treize lieues au moment du départ de la frégate arrivée à Plymouth le 16 septembre. On écrivait de Cadix que Blake avait été tué dans une affaire sanglante qu'il a eu à soutenir, mais cette nouvelle n'était pas garantie. Les succès des Français sur toute cette côte, étaient au surplus confirmés ; on s'attendait à voir incessamment tomber Carthagène au pouvoir de l'ennemi, et cette opération seconder celle de l'armée d'Arragon prête à commencer le siége de Valence.

D'autres détails donnent une occasion nouvelle de remarquer que par-tout où les Anglais se disent alliés, ils se font craindre et détester ; que par-tout où ils se disent protecteurs, ils usurpent et oppriment. Leur conduite à Cadix est telle que les pamphlets, les caricatures et les provocations de toute espèce signalent à la haine publique

Digitized by Google

ces étranges soutiens de la prétendue cause commune. Les choses ont été si loin, que le ministère anglais a cru de sa dignité de remettre à cet égard une note officielle à la junte. Cette junte paraît elle-même en état de surveillance contre la politique anglaise. Elle a refusé de légaliser, par un décret, le commerce direct de l'Angleterre avec les colonies espagnoles de l'Amérique. Ces colonies, à la vérité, marchant vers leur indépendance, paraissent ne vouloir supporter ni le monopole anglais, ni la domination de la junte; mais il n'en résulte pas moins que ce refus de la junte, relativement à un droit qu'elle peut à peine exercer, prouve, plus que tout ce qu'on pourrait dire, les véritables dispositions des Espagnols pour les Anglais. Sur un autre point, nous allons les voir agitant une île qu'ils sont censés protéger, et inquiétant la famille régnante réfugiée en Sicile. Le roi Ferdinand a été obligé d'ordonner que tous les Anglais voyageurs eussent à quitter Palerme sans délai. Des Siciliens titrés ont été arrêtés par suite du même ordre, pour avoir entretenu avec les Anglais des rapports alarmans pour l'autorité du roi Ferdinand. On croit que les choses iront, de la part de la cour, jusqu'à s'opposer au débarquement du ministre anglais, lord William Bentinck. Etranges alliés dont on craint de recevoir le ministre, dont on bannit les passagers, et dont on signale les complots en en punissant les complices! En même tems la Porte refuse la faculté de descendre en deça des premiers châteaux du canal, au ministre anglais qui revient de Perse. Voilà des ministres bien honorés sur leur passage, et c'est une singulière domination des mers que celle qui, sur toute l'étendue des côtes d'Europe, même sur celles du Nouveau-Monde, attire de telles humiliations et de semblables outrages!

Nous n'avons encore cette fois que des détails puisés dans les gazettes de Hongrie relativement aux affaires du Danube; rien d'officiel n'a été publié; de part et d'autre on paraît être dans la même position, les deux armées ont reçu des renforts; on prétend que 15,000 Turcs sont parvenus à s'établir sur la rive gauche du fleuve. On s'attend incessamment à des événemens qui décideront de la possession des deux provinces qui sont l'objet de la contestation.

L'Empereur d'Autriche est toujours à Presbourg. On reçoit quelques détails sur ce qui se passe dans l'intérieur des Etats : ils sont dans les meilleures dispositions, et feront tout ce qui sera nécessaire pour concourir à l'amélioration

Digitized by Google

des finances. Mais ils saisissent cette occasion pour renouveler des demandes déjà faites, telles par exemple que la liberté entière du commerce entre le royaume de Hongrie et les autres provinces de la monarchie. Ils réclament aussi l'approbation des résolutions des diètes hongroises qui ont précédé celle-ci. L'objet de la discussion paraît donc être seulement la question de priorité des objets à discuter, soit les résolutions précédentes à confirmer, soit les résolutions présentées nouvellement à mettre en délibération. Les comtes de Metternich et de Wallis sont de retour de Presbourg à Vienne. A Munich, une caisse d'amortissement a été créée, et un droit sur le tabac établi. Dans le royaume de Wurtemberg on s'est occupé des moyens de prévenir les émigrations : des confiscations ont donné un exemple devenu nécessaire.

L'Empereur est arrivé le 19 à Montreuil-sur-mer, et après avoir visité les fortifications de la ville, et les travaux faits cette année, il est reparti pour Boulogne où il est arrivé le 20 septembre. S. M. était à peine descendue de voiture qu'elle s'est rendue à bord de la flottille et l'a fait manœuvrer. Le 22, S. M. a reçu les autorités, et visité le camp sous les ordres de M. le duc d'Elchingen. S. M. est parti le même jour pour Calais et Dunkerque. L'Impératrice est arrivée à Bruxelles où elle a fait son entrée au bruit de l'artillerie ; la garde d'honneur de Bruxelles fait le service près de S. M. au palais impérial de Laken, en partage avec la garde impériale. Le roi de Rome a été conduit de Compiègne à Saint-Cloud. S....

ANNONCES.

Itinéraire complet de l'Empire français, seconde édition, considérablement augmentée ; comprenant la Hollande, une partie de l'Allemagne, l'Italie, et les Provinces Illyriennes ; par l'auteur de l'*Abrégé de la Géographie de Guthrie* : le tout dressé et dessiné sur les lieux par plusieurs ingénieurs-géographes ; orné d'une grande carte routière ; guide indispensable aux voyageurs, étrangers, curieux et négocians. Trois forts volumes in-12 de 1420 pages, avec plus de 400 tableaux de routes ; le tout bien imprimé en caractères petit-romain et petit-texte pleins, sur papier superfin collé. Prix, br. pour Paris,

Digitized by Google

12 fr., et 15 fr. pour tout l'Empire. Chez H. Langlois, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 12.

Le succès de la première édition de cet Itinéraire qui, quoique très-incomplet, fut très-favorablement accueilli du Public, a encouragé l'auteur, d'après les sollicitations pressantes du Public, à donner à cet ouvrage toute l'étendue qu'il mérite : aussi les vastes agrandissemens de l'Empire et l'abondance des matières l'ont-il forcé à porter à trois volumes cette nouvelle édition. On lui saura peut-être gré de ces augmentations importantes et nécessaires, lorsqu'on examinera qu'elles embrassent la topographie détaillée de 344 routes de postes, et de 245 communications ou embranchemens de routes, qui traversent les 130 départemens de la France, y compris la Hollande, une partie de l'Allemagne, les villes Anséatiques, toute l'Italie et les Provinces Illyriennes. Il entend par topographie détaillée, l'indication exacte de tout ce que le voyageur rencontre sur sa route, et de ce qu'il aperçoit à droite ou à gauche : comme fourches de route, chemins et sentiers qui abrégent; villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux, manufactures, usines, moulins, ponts, rivières, cascades, cataractes, ruisseaux, lacs, étangs, fontaines, eaux minérales, montagnes, côtes, collines, pentes, vallons, belles vues; le nom des divers départemens qu'il traverse, et généralement tout ce qui peut l'intéresser et l'amuser.

En conduisant le voyageur comme par la main, cet ouvrage le fait arrêter à toutes les villes dont il donne la description, en lui désignant les curiosités de la nature et de l'art, les bonnes auberges, les voitures publiques et autres objets intéressans.

Il est bon d'avertir le lecteur que, pour ne pas être induit en erreur, il doit faire attention à la ponctuation. On a marqué par *deux points* tous les lieux situés sur la route et ceux qui en sont très-près. Le *point et virgule* désigne tous les endroits à la droite ou à la gauche du voyageur; ceux par où l'on passe, tels que villes, villages, hameaux, sont indiqués généralement en caractères italiques avec ce signe—qui le précède.

Le plan de cette seconde édition est le même que celui de la première, publiée en 1806 : cet itinéraire, le seul livre qui existe dans ce genre, est toujours divisé en deux parties : la première comprend toutes les routes de poste de *Paris à tous les chefs-lieux des départemens* et autres principales villes de l'Empire, de l'Italie et des Provinces Illyriennes; la seconde contient les *routes formant les communications* entre les chefs-lieux des départemens et autres villes de l'Empire, etc.

Cet ouvrage est augmenté et précédé de la *Manière de voyager*, qui

Digitized by Google

donne les conseils et règles pour les voyageurs, le tableau des poids, mesures et monnaies, la description des trois grandes villes de l'Empire et autres principales de l'Italie avec leurs environs.

Les répétitions fréquentes et indispensables qui se trouvent dans le corps de ce livre engendrent une monotonie qui, au premier coup-d'œil, en rend désagréable la lecture continue pour ceux qui sont étrangers aux pays qu'on y décrit; mais les voyageurs qui les connaissent, ou qui les parcourent, tressailleront de joie en reconnaissant la peinture exacte des lieux qui leur sont familiers, ou qu'ils aperçoivent pour la première fois.

Des écrivains célèbres auraient pu faire disparaître cette monotonie par un style vif et varié, par un coloris brillant et enchanteur, par des tableaux pittoresques des pays les plus riches et des sites les plus imposans de la nature. Mais l'éditeur a cru en général devoir sacrifier à l'exactitude et à la précision les phrases et les périodes qui auraient rendu cet ouvrage trop volumineux (*). Toutefois il faut dire que les descriptions des villes qui coupent la topographie amuseront et reposeront le voyageur. On a même essayé quelquefois de crayonner quelques légères esquisses, qui plairont peut-être à nos lecteurs : telles sont celles des nouvelles routes du Simplon, du Mont-Cénis, des Alpes, des Apennins, de l'Italie et des pays les plus romantiques de la France. Plusieurs ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et des géomètres du Cadastre de l'Empire nous ont fourni sur toutes les routes de précieux et nombreux renseignemens. Nous ne parlerons pas ici de la patience et du travail qu'il a fallu pour faire un ouvrage aussi long, si peu récréatif, et le fruit de plusieurs années.

Pour ne point nous répéter, dit l'auteur, lorsque nous avons fait la description d'une route, et que l'on parcourt cette route en sens contraire, il faut lire la description en rétrogradant. Exemple : le voyageur qui voudrait aller de Lyon, Bordeaux, Rouen, etc. à Paris, doit lire la topographie de Paris à ces différentes villes, en faisant attention que tous les lieux qui sont à gauche en allant, se trouvent à droite en revenant, et ainsi de ceux à droite qui deviennent à gauche; des côtes et des pentes qu'il faut lire en sens inverse.

Nous finirons en disant que la grande carte qui accompagne cet ouvrage a été dressée avec beaucoup de soin par J. B. Peirson, et bien gravée au burin par de célèbres artistes; on y a tracé exactement

(*) Il aurait comporté au moins 20 volumes, et n'eût point rempli notre but d'être portatif comme celui que nous publions, qui peut être relié en un volume.

Digitized by Google

toutes les routes de poste. Le texte est en outre très-bien imprimé sur carré superfin collé, pour que les voyageurs puissent y faire des notes.

Œuvres choisies de Quinault. Deux vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 2 fr.; papier fin, 2 fr. 50 c.; papier vélin, 6 fr.; grand papier vélin, 9 fr. Chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

On trouve chez le même les éditions stéréotypes ci-après :

Œuvres choisies de Bernard : 1 vol.

Œuvres choisies de Lachaussée : 2 vol.

Œuvres choisies de Lagrange-Chancel : 1 vol.

Œuvres choisies de Houdart de Lamotte : 2 vol.

Œuvres choisies de Lafosse et de Duché : 1 vol.

Le Nécromancien, ou le Prince à Venise; mémoire du comte d'O***, par Schiller, traduit et achevé par Mme la baronne de Montolieu. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez P. Blanchard et compe, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Lettres académiques sur la langue française. — Seconde livraison. — Prix de la souscription, 30 fr. par an. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Espagne en 1808, ou Recherches sur l'état de l'administration, des sciences, des lettres, des arts, du commerce et des manufactures, de l'instruction publique, de la force militaire, de la marine, de la population de l'Espagne, et sur le caractère de ses habitans; faites dans un voyage à Madrid en l'année 1808, par J. F. Rehfues, bibliothécaire de S. M. le roi de Würtemberg. Ouvrage traduit en français sur le manuscrit en langue allemande, suivi d'un fragment historique, intitulé : *Les Espagnols du XIVe siècle,* traduit de l'allemand. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port; pap. vélin, 20 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

ERRATA pour le dernier N°.

C'est par erreur typographique que l'article intitulé du *Style dans les Descriptions,* commençant à la page 550, et finissant à la page 560, a été signé d'une S seulement; on doit lire DE SEN**.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME QUARANTE-HUITIÈME.

POÉSIE.

La Naissance du Roi de Rome; par M. *Tercy*. Page 3
Chant dithyrambique sur le même sujet; par M. *Dupuy des Islets*. 8
Le chant d'Ossian; cantate par M. *Arnault*. 49
Chant pour le Concert exécuté aux Tuileries; par le même. 51
Cantate sur la Naissance du Roi de Rome, exécutée au Conservatoire de musique; par le même. 54
L'affermissement de la quatrième dynastie; ode par M. de *Boisjolin*. 97
Discours au Roi de Rome; par M. *Vigée*. 103
Lucrèce; récit historique; par M. *Le Gouvé*. 145
Epitre à mon ami Andrieux; par M. *Ducis*. 151
Alexis; par M. *Le Gouvé*. 193
A M. Delille; par M. *P. F. Tissot*. 196
L'Enéide, chant Ier; par M. *Le Gouvé*. 241
Inez et Roger. Romance; par M. *Géraud*. 245
Eloge de Berquin. 246
La Mort de Zacharie; par *C. de Sainte-Marie*. 289
Chants de Romance; par Mme *de Montanclos*. 294
Le Banquet d'Alexandre, *ou* le Pouvoir de la Musique; par M. *P. N. André Murville*. 336
Henri IV à Gabrielle. Romance; par M. *Auguste de Saint-Severin*. 344
Mes raisons. Satire d'après Juvénal; par M. *Ferlus*. 385
Rome au tombeau des Scipions; par M. *L. T.* 433
Aux mânes de ma Femme; par M. *P. N. André Murville*. 437

Digitized by Google

Le Tombeau d'Homère ; par M. *J. L. H. Manuel*. 481
La jeune Thaïs ; par M. *Mossé*. 487
La Chapelle du Rivage ; par M. *S. E. Géraud*. 529
La matinée d'Automne, idylle traduite de Gesner ; par M. *J. B. D. Lavergne*. 534
La jeune Mère, idylle ; par Mme *Desroches*. 577
La Modestie, à Sophie H***, par Mlle *Caroline Metzger*. 579

Enigmes, 11, 56, 107, 156, 197, 246, 295, 343, 395, 438, 489, 538, 580.

Logogriphes, 12, 57, 108, 156, 198, 246, 296, 343, 396, 438, 489, 538, 580.

Charades, 11, 56, 108, 156, 197, 247, 297, 344, 396, 439, 490, 538, 582.

SCIENCES ET ARTS.

Cours d'Algèbre ; par *E. D. Boisbertrand*. (Extrait.) 199
Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme dans l'état de Somnambulisme, etc. ; par M. *A. M. J. Chastenet de Puységur*. (Extrait.) 440
Quelques idées nouvelles sur le Système de l'Univers ; par *G. A. Maréchal*. (Extrait.) 491

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Abrégé de l'Histoire d'Angleterre ; traduit de l'anglais de *Goldsmith*. (Extrait.) 13
Eulalie, ou les quatre âges de la Femme ; par M. *F. Ponchon*. (Extrait.) 17
Anecdote récente, extraite d'une lettre de Calcuta ; par Mme *de Montolieu*. 22
Correspondance sur la conservation et l'amélioration des Animaux domestiques ; par M. *Fromage de Feugré*. (Extrait.) 58
Œuvres de Gresset. (Extrait.) 63
Extrait du rapport sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut ; par M. *Ginguené*. 72
Voyages de Mirza Abu Taleb Khan, en Asie, en Afrique et en Europe ; traduits du persan en anglais et de l'anglais en français ; par M. *J. C. J.* (Extrait.) 110

Digitized by Google

Homère, *ou* l'Origine de l'Iliade et de l'Odyssée ; poëme par *J. P. Barjaud*. (Extrait.) 116
La Napoléonide, *ou* les Fastes de Napoléon ; par M. *Pétronj*. (Extrait.) 157
Découverte d'un Monnment, *ou* les Destinées de Rome ; par M. *Amaury Duval*. 166
Histoire de France pendant le dix-huitième siècle ; par M. *Lacretelle*. (Extrait.) 203
Le Rosier, le Mouton et le Diamant. Anecdots ; par Mme *Isab. de Montolieu*. 211
Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse. (Extr.) 248
Satires de Juvénal, traduites en vers français par *L. V. Raoul*. (Extrait.) 255
Description abrégée de Rome ancienne, d'après Ligorius, etc. ; par *F. Schoell*. (Extrait.) 262
Jean-Jacques Rousseau à Mme de Genlis. 264
Observations critiques pour servir à l'Histoire de la Littérature du dix-huitième siècle, etc. ; par Mme de *Genlis*. (Extrait.) 298
L'Enéide, traduction de *C. C. Mollevaut*. (Extrait.) 306
La Mort du Tasse ; par Mme *Antoinette Legroing*. 312
Essai sur l'état civil et politique des peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths ; par M. *Georges Sartorius*. (Extrait.) 345
Ordonnances des Rois de France de la troisième race, recueillies par M. le comte *Pastoret*. 351
Lettres philosophiques de M. Fontaine et de Melle de Tourtscheninoff. (Extrait.) 356
L'Héritière polonaise ; par M. *M. D. M.* (Extrait.) 361
Histoire littéraire d'Italie ; par *P. L. Ginguené*. (Extraits.) 397, 450
Hommages poétiques sur la naissance du Roi de Rome (Extr.) 409
De la liberté des Mers ; par M. de *Rayneval*. (Extrait.) 447
De l'inventeur du Vaudeville, etc. ; par M. *Louis Dubois*. 459
Précis historique des dernières révolutions de l'est de Saint-Domingue ; par M. *Gilbert Guillermin*. (Extrait.) 495
Ladislas ; par Mme de *B*. (Extrait.) 498
Cours complet de Tachygraphie ; par M. *P. L. Hue*. (Extrait.) 539
Voyage au mont Saint-Michel, etc. ; par M. *Denoual de la Houssaye*. (Extrait.) 542
La Campagne d'Autriche ; poëme. (Extrait.) 544
Du Style dans les Descriptions ; par M. *S*. 550
L'Astronomie, poëme ; par M. *P. Ph. Gudin*. (Extrait.) 583

Digitized by Google

Pièces de Théâtre de M. *Alexandre Pieyre*. (Extrait.) 593
Le capitaine Subtle ; par Mme la baronne *de Duplessi*. (Extr.) 600
La première année d'Hildegarde à la cour des Francs. (Extr.) 603
Littérature italienne. — Réflexions générales sur les révolutions des Langues. 502, 604

VARIÉTÉS.

Chronique de Paris. 33, 125, 269, 363, 560
Institut de France. 84
Université impériale. 321
Athenée de Paris. 175
Spectacles. 226, 322, 466, 508, 565
Lettre au sujet de la *Sémiramide*. 511
Lettres aux Rédacteurs. 418, 419, 420, 421
Sociétés savantes. 468, 515
Sur les moyens de produire artificiellement du sang. 465
Actions de grâces des Sourds et Muets, pour la fête de S. M. l'Impératrice. 372
Sur les Noms de quelques rues de Paris ; par M. *P. N.* 222

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 41, 86, 135, 184, 230, 276, 324, 376, 423, 471, 519, 567, 612.

ANNONCES.

Livres nouveaux. 96, 144, 192, 238, 284, 334, 383, 431, 479, 526, 573, 617.

Fin de la Table du tome quarante-huitième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google